# Les deux tours

# Tolkien J. R. R.

Traduit de l’anglais par Daniel Lauzon

Deuxième partie du Seigneur des Anneaux



LIVRE TROISIÈME

1

Le départ de Boromir

Aragorn se hâta vers le haut de la colline. Parfois, il se baissait jusqu’à terre. Les Hobbits ont le pas léger, et leurs empreintes ne sont pas faciles à lire, même pour un Coureur; mais un ruisseau traversait le sentier non loin du sommet, et dans la terre détrempée, il vit ce qu’il cherchait.

« J’ai bien interprété les signes, se dit-il. Frodo a couru jusqu’en haut. Je me demande ce qu’il y a vu... Mais il est revenu par le même chemin, et il est redescendu. »

Aragorn hésita. Il souhaitait lui-même monter jusqu’au haut siège, espérant y voir quelque chose pour le guider dans ses questionnements; mais le temps pressait. Soudain, il s’élança en avant et courut jusqu’au sommet, traversant les grandes dalles et gravissant l’escalier. Puis il prit place sur le haut siège et regarda alentour. Mais le soleil semblait obscurci, le monde lointain et flou. Il fit le tour du Nord au Nord et ne vit rien que les collines éloignées — à moins qu’il n’ait discerné, haut dans les airs, encore un oiseau semblable à un aigle qui descendait lentement vers la terre en décrivant de grands cercles.

Alors même qu’il regardait, son oreille fine perçut des sons qui montaient des terres boisées en contrebas, du côté ouest du Fleuve. Il se raidit. C’étaient des cris, et parmi ceux-ci, à sa grande horreur, se distinguaient les voix éraillées d’une troupe d’Orques. Puis soudain, un grand cor à la voix profonde sonna d’un puissant appel: ses retentissants échos frappèrent les collines et résonnèrent dans les creux, s’élevant tel un grand hurlement au-dessus du rugissement des chutes.

« Le cor de Boromir ! s’écria-t-il. Il est aux abois ! » Aragorn descendit l’escalier quatre à quatre et se précipita en avant, bondissant dans le sentier. « Hélas ! Le mauvais sort s’acharne sur moi aujourd’hui, et tout ce que j’entreprends tourne mal. Où est Sam ? »

Tandis qu’il courait, les cris augmentaient, mais la sonnerie du cor se faisait à la fois plus faible et plus désespérée. Une grande clameur s’éleva chez les Orques, stridente et féroce, et le cor cessa soudain d’appeler. Aragorn dévala la dernière pente, mais avant qu’il ne soit arrivé au pied de la colline, les sons moururent peu à peu; et comme il tournait à gauche et courait pour les rattraper, ils s’éloignèrent, jusqu’à ce qu’enfin il ne les entendît plus. Tirant sa brillante épée, il fonça à travers les arbres, criant: *Elendil ! Elendil !*

À peut-être un mille de Parth Galen, dans une petite clairière non loin du lac, il trouva Boromir. Ce dernier était assis, le dos appuyé contre un grand arbre, comme en train de se reposer. Mais Aragorn vit qu’il était atteint de nombreuses flèches aux pennes noires; son épée, encore à sa main, était brisée près de la poignée; son cor fendu en deux reposait à son côté. De nombreux Orques gisaient morts, entassés tout autour de lui et à ses pieds.

Aragorn s’agenouilla auprès de lui. Boromir ouvrit les yeux et fit un effort pour parler. Les mots vinrent enfin, lentement. « J’ai essayé de prendre l’Anneau à Frodo, dit-il. Je suis désolé. J’ai payé. » Son regard s’égara sur ses ennemis tombés: au moins une vingtaine étaient étendus là. « Ils sont partis — les Demi-Hommes: les Orques les ont pris. Je crois qu’ils ne sont pas morts. Ligotés par les Orques. » Il s’arrêta, et ses yeux se refermèrent avec lassitude. Au bout d’un moment, il parla de nouveau.

« Adieu, Aragorn ! Allez à Minas Tirith et sauvez mon peuple ! J’ai échoué. »

« Non ! dit Aragorn, prenant sa main et embrassant son front. Vous avez vaincu. Peu ont connu pareille victoire. Soyez en paix ! Minas Tirith ne tombera pas ! »

Boromir sourit.

« De quel côté sont-ils partis ? Frodo était-il avec eux ? » demanda Aragorn. Mais Boromir ne dit plus rien.

« Hélas ! dit Aragorn. Ainsi finit l’héritier de Denethor, Seigneur de la Tour de Garde ! Quelle fin cruelle... Voilà toute la Compagnie en ruine. C’est moi qui ai échoué. Vaine fut la confiance que Gandalf avait placée en moi. Que vais-je faire, à présent ? Boromir m’a prié d’aller à Minas Tirith, et mon cœur le désire; mais où sont l’Anneau et le Porteur ? Comment pourrai-je les trouver, et sauver la Quête du désastre ? »

Il demeura quelque temps à genoux, courbé par les pleurs, la main de Boromir encore serrée dans la sienne. Ce fut ainsi que Legolas et Gimli le trouvèrent. Descendus sans bruit des pentes ouest de la colline, ils se faufilaient à travers les arbres comme à la chasse. Gimli avait sa hache à la main, et Legolas son long poignard: il avait épuisé toutes ses flèches. Débouchant dans la clairière, ils s’arrêtèrent, stupéfaits; puis ils restèrent un moment tête baissée, affligés, car ils virent immédiatement ce qui s’était passé.

« Hélas ! dit Legolas, s’avançant auprès d’Aragorn. Nous avons pourchassé et tué bien des Orques dans les bois, mais nous aurions été plus utiles ici. Nous avons accouru au son du cor — trop tard, semble-t-il. J’ai peur que vous ayez reçu une blessure mortelle. »

« Boromir est mort, dit Aragorn. Je suis indemne, car je n’étais pas ici avec lui. Il est tombé en défendant les hobbits, pendant que je me trouvais sur la colline. »

« Les hobbits ! s’écria Gimli. Où sont-ils, alors ? Où est Frodo ? »

« Je ne le sais pas, répondit Aragorn d’un ton las. Avant de mourir, Boromir m’a dit que les Orques les ont ligotés; il ne pensait pas qu’ils étaient morts. Je lui avais dit de suivre Merry et Pippin; mais je n’ai pas songé à lui demander si Frodo ou Sam étaient avec lui — pas avant qu’il ne soit trop tard. Tout ce que j’ai entrepris aujourd’hui a mal tourné. Que devons-nous faire, à présent ? »

« Il faut d’abord nous occuper de celui qui est tombé, dit Legolas. Nous ne pouvons le laisser reposer ici, telle une charogne, au milieu de ces Orques infâmes. »

« Mais nous devons faire vite, dit Gimli. Il ne voudrait pas que nous nous attardions. Il nous faut suivre les Orques, s’il y a espoir qu’un ou plusieurs membres de notre Compagnie, bien que prisonniers, aient encore la vie sauve. »

« Mais nous ne savons pas si le Porteur de l’Anneau est avec eux ou non, dit Aragorn. Allons-nous l’abandonner ? Ne devons-nous pas d’abord aller à sa recherche ? Un choix funeste nous attend ! »

« Commençons donc par faire ce qu’il nous incombe de faire, dit Legolas. Nous n’avons ni le temps ni les outils nécessaires pour inhumer comme il se doit le corps de notre camarade, ou pour élever un tertre au-dessus de lui. Nous pourrions ériger un cairn. »

« Ce serait un long et dur labeur: il n’y a pas de pierres dont nous pourrions nous servir autres que celles au bord de l’eau », dit Gimli.

« En ce cas, allongeons-le au fond d’une barque avec ses armes, et celles de ses ennemis vaincus, dit Aragorn. Nous l’enverrons aux chutes du Rauros et le remettrons à l’Anduin. Le Fleuve du Gondor veillera au moins à ce qu’aucune créature mauvaise ne déshonore sa dépouille. »

Ils fouillèrent rapidement les corps des Orques, amoncelant leurs épées ainsi que leurs casques et boucliers fendus.

« Tenez ! s’écria Aragorn. Voici des signes qui ne trompent pas ! » Se penchant sur les sinistres armes empilées au sol, il ramassa deux poignards à la lame en forme de feuille, damasquinés d’or et de rouge; et cherchant plus avant, il trouva également les fourreaux, noirs, ornés de petites gemmes rouges. « Ce ne sont pas des instruments d’orques ! dit-il. Ils appartenaient aux hobbits. Sans doute les Orques les ont-ils dépouillés, mais ils ont craint de garder ces poignards, les reconnaissant pour ce qu’ils sont: des ouvrages de l’Occidentale, enveloppés de sortilèges funestes pour le Mordor. Eh bien, nos amis, s’ils sont encore en vie, sont désormais sans armes. J’emporterai ces objets, espérant, contre toute espérance, les leur rendre. »

« Et moi, dit Legolas, je prendrai toutes les flèches que je pourrai trouver, car mon carquois est vide. » Cherchant dans la pile et sur le sol alentour, il trouva de nombreuses flèches qui étaient intactes, et plus longues que celles dont se servaient d’ordinaire les Orques. Il les examina attentivement.

Et Aragorn abaissa les yeux sur les tués, et il dit: « Bon nombre de ceux qui gisent ici ne sont pas du Mordor. Certains viennent du Nord, des Montagnes de Brume, ou je ne connais rien des Orques et de leurs espèces. Et en voici d’autres qui me sont inconnus. Ils ne sont pas du tout équipés à la manière orque ! »

Quatre soldats gobelins de plus grande stature se trouvaient là: la peau bistre, les yeux obliques, les jambes fortes et les mains épaisses. Ils étaient armés de courtes épées à large lame, non des habituels cimeterres recourbés; et ils étaient munis d’arcs en bois d’if, de longueur et de forme semblables à ceux des Hommes. Sur leurs boucliers se voyait un emblème étrange, une petite main blanche au milieu d’un champ noir; sur le devant de leurs casques de fer était placée une rune S, forgée de quelque métal blanc.

« C’est la première fois que je vois ces insignes, dit Aragorn. Que peuvent-ils signifier ? »

« S est mis pour Sauron, dit Gimli. Cela au moins est facile à comprendre. »

« Non ! dit Legolas. Sauron n’utilise pas les runes elfiques. »

« Pas plus qu’il ne se sert de son vrai nom, ni ne permet qu’il soit prononcé ou écrit, dit Aragorn. Et il n’utilise pas le blanc. Les Orques au service de Barad-dûr portent l’emblème de l’Œil Rouge. » Il se tint un moment silencieux, réfléchissant. « S signifie Saruman, je suppose, finit-il par dire. Quelque mal se trame à Isengard, et l’Ouest n’est plus en sécurité. Il en va comme Gandalf le craignait: le traître Saruman a eu vent de notre voyage d’une façon ou d’une autre. Il sait aussi, probablement, que Gandalf est tombé. Des poursuivants issus de la Moria ont pu échapper à la vigilance de la Lórien, ou ils peuvent l’avoir contournée pour arriver à Isengard par d’autres chemins. Les Orques voyagent vite. Mais Saruman a plusieurs sources de renseignements à sa disposition. Vous vous rappelez les oiseaux ? »

« Eh bien, nous n’avons pas le temps pour les énigmes et les devinettes, dit Gimli. Portons Boromir jusqu’à l’eau ! »

« Mais quand ce sera fait, il nous faudra quand même deviner, si nous voulons choisir le bon chemin », répondit Aragorn.

« Aucun n’est peut-être meilleur que l’autre », dit Gimli.

Usant de sa hache, le Nain coupa alors plusieurs branches. Ils les attachèrent ensemble à l’aide de cordes d’arc, et étendirent leurs capes sur le treillis ainsi formé. Puis, ayant allongé le corps de leur compagnon sur ce brancard rudimentaire, ils le portèrent jusqu’à la rive avec les trophées de sa dernière bataille qu’ils choisirent d’envoyer avec lui. Il n’y avait pas loin à marcher, mais la tâche ne leur parut pas aisée, car Boromir était à la fois grand et fort.

Aragorn resta au bord de l’eau, veillant sur le brancard, tandis que Legolas et Gimli se hâtaient de regagner Parth Galen à pied. Celle-ci se trouvait à un mille ou plus, et ils mirent quelque temps à revenir, dirigeant deux barques à bonne vitesse le long de la rive.

« Nous avons une étrange nouvelle à rapporter ! dit Legolas. Il n’y a plus que deux bateaux sur la berge. Nous n’avons pu trouver trace du troisième. »

« Des Orques sont-ils passés par là ? » demanda Aragorn.

« Nous n’en avons pas vu le moindre signe, répondit Gimli. Et des Orques auraient pris ou détruit toutes les embarcations, pour ne rien dire des bagages. »

« Je vais explorer le terrain quand nous y arriverons », dit Aragorn.

Puis ils étendirent Boromir au centre de la barque qui devait l’emporter sur l’eau. La cape et le capuchon gris offerts par les Elfes, ils les plièrent et les placèrent sous sa tête. Ils peignèrent ses longs cheveux sombres et les disposèrent sur ses épaules. La ceinture dorée de Lórien luisait à sa taille. Son heaume ils posèrent à son côté, et placèrent sur ses genoux le cor fendu, ainsi que la poignée et les fragments de son épée; à ses pieds, ils entassèrent les lames de ses ennemis. Puis, ayant attaché la proue à la poupe de l’autre embarcation, ils le firent glisser dans l’eau. Ils ramèrent tristement le long du rivage, et, entrant dans le chenal aux eaux vives, ils passèrent la verte pelouse de Parth Galen. Les flancs escarpés de Tol Brandir rougeoyaient: on était à présent en milieu d’après-midi. À mesure qu’ils descendaient au sud, les vapeurs du Rauros s’élevaient, miroitantes, devant eux, tel un nuage doré. Le vrombissement et le tonnerre des chutes agitaient l’air immobile.

Ils détachèrent, affligés, la barque funéraire: Boromir reposait là, tranquille, paisible, glissant dans le giron du cours d’eau. Le courant l’emporta, tandis qu’ils retenaient leur propre embarcation à l’aide des pagaies. Boromir les dépassa et sa barque s’éloigna lentement, bientôt réduite à une tache noire dans la lumière dorée; puis, soudain, elle disparut. Le rugissement du Rauros se poursuivit, impassible. Le Fleuve avait pris Boromir fils de Denethor; et on ne le revit plus à Minas Tirith, dressé au sommet de la Tour Blanche tel qu’on avait coutume de le voir au matin. Mais on raconta longtemps, dans la tradition du Gondor, que la barque des Elfes passa les hautes chutes et leur bassin d’écume, et qu’elle le porta à travers Osgiliath, et au-delà des multiples bouches de l’Anduin jusqu’à la Grande Mer, nuitamment, sous les étoiles.

Les trois compagnons demeurèrent silencieux un moment, le suivant du regard. Puis Aragorn prit la parole. « Ils guetteront sa venue du haut de la Tour Blanche, dit-il; mais il ne reviendra ni par la montagne, ni par la mer. » Puis il se mit à chanter lentement :

*À travers le Rohan, par les prés et palus où pousse l’herbe haute,*

*Le Vent de l’Ouest avance et court au bas des côtes.*

*« Quelles nouvelles de l’Ouest, ô toi, vent vagabond, m’apportes-tu de nuit ?*

*As-tu vu Boromir le Grand sous l’étoile qui luit ? »*

*« Je l’ai vu chevaucher par-delà sept rivières aux eaux larges et traîtres ;*

*Je l’ai vu cheminer en pays désolés avant de disparaître*

*Dans les ombres du Nord. Je ne le vis plus alors.*

*Le Vent du Nord, peut-être, aura ouï le cor du fils de Denethor. »*

*« Ô Boromir ! De ces hauts murs sur l’Ouest, je regardai au loin,*

*Mais tu ne revins pas des lieues désertes où les hommes ne vont point. »*

Alors Legolas chanta :

*Des bouches de la mer vole le Vent du Sud, des dunes et des rochers ;*

*Il porte la clameur des mouettes et gémit à l’entrée.*

*« Quelles nouvelles du Sud, ô toi, vent soupirant, m’apportes-tu ce soir ?*

*Où donc est Boromir le Beau ? Il tarde et je languis, je languis de le voir. »*

*« Ne me demande point où il peut se trouver — les os sont si nombreux*

*Sur les rivages blancs et les rivages noirs sous le ciel orageux ;*

*Tant d’hommes ont descendu l’Anduin jusqu’à la mer où il se noie.*

*Demande au Vent du Nord des nouvelles de ceux qu’il m’envoie ! »*

*« Ô Boromir ! Devant l’entrée s’étend la route du Midi,*

*Mais tu n’es pas venu au cri des mouettes de la bouche des flots gris. »*

Puis Aragorn reprit :

*De la Porte des Rois, passé les chutes d’eau charge le Vent du Nord :*

*Sa voix tonitruante aux abords de la Tour retentit tel un cor.*

*« Quelles nouvelles du Nord, ô toi, vent véhément, m’apportes-tu ce jour ?*

*Que devient Boromir le Brave ? Car il y a fort longtemps qu’il a quitté la cour. »*

*« Sous l’Amon Hen, j’ai ouï son cri. Maints et maints ennemis il y a combattu.*

*À l’eau on apporta son épée en morceaux, son bouclier fendu ;*

*Pour le repos on l’arrangea — ses traits, si beaux, son port, si fier ;*

*Et au Rauros, les chutes d’eau sur leur sein le portèrent. »*

*« Ô Boromir ! La Tour de Garde, désormais, regardera toujours*

*Vers le Rauros, l’or du Rauros, jusqu’à la fin des jours. »*

Sur ce, leur chant prit fin. Alors, ayant fait virer leur embarcation, ils remontèrent le courant du plus vite qu’ils le purent jusqu’à Parth Galen.

« Vous m’avez laissé le Vent de l’Est, laissa tomber Gimli, mais je n’en dirai rien. »

« C’est aussi bien comme ça, dit Aragorn. À Minas Tirith, ils endurent le Vent de l’Est, mais ils ne lui demandent pas de nouvelles. Mais à présent, Boromir a suivi sa voie, et il faut nous dépêcher de choisir la nôtre. »

Il examina le tapis de verdure, rapidement mais sans négliger une seule parcelle, se penchant souvent jusqu’à terre. « Aucun Orque n’a foulé cette pelouse, dit-il. Pour le reste, on ne peut rien affirmer avec certitude. Toutes nos empreintes sont ici, qui vont et qui viennent. Je ne saurais dire si aucun des hobbits est revenu ici depuis que nous sommes partis à la recherche de Frodo. » Il se dirigea de nouveau vers la berge, non loin de l’endroit où le ruisselet partant de la source coulait dans le Fleuve. « On trouve ici des empreintes claires, dit-il. Un hobbit est allé barboter dans l’eau et est ensuite remonté; mais je ne saurais dire il y a combien de temps. »

« Comment expliquez-vous donc cette énigme ? » demanda Gimli.

Aragorn ne répondit pas tout de suite; il regagna le campement et examina les bagages. « Il manque deux paquets, dit-il, et l’un d’eux est assurément celui de Sam: il était plutôt lourd et volumineux. Voici donc la réponse: Frodo s’est sauvé en bateau, et son serviteur est parti avec lui. Frodo a dû revenir pendant que nous étions dispersés. J’ai rencontré Sam qui montait la colline et je lui ai dit de me suivre; mais à l’évidence, il ne l’a pas fait. Il a deviné l’intention de son maître et il est revenu ici avant son départ. Frodo a compris qu’il aurait de la difficulté à laisser Sam derrière lui ! »

« Mais pourquoi nous avoir laissés, nous, sans le moindre avertissement ? demanda Gimli. Voilà qui est étrange ! »

« Et courageux, dit Aragorn. Sam avait raison, je crois. Frodo ne voulait entraîner aucun de ses amis vers la mort en se faisant accompagner au Mordor. Mais il savait qu’il devait lui-même s’y rendre. Quelque chose s’est produit après qu’il nous a quittés, quelque chose qui a eu raison de ses craintes et de ses doutes. »

« Peut-être des Orques l’ont-ils découvert, sur quoi il a été contraint de fuir », dit Legolas.

« Assurément, il a fui, dit Aragorn, mais non des Orques, ce me semble. » Ce qu’il croyait être la cause de cette soudaine résolution de Frodo, et de sa fuite, Aragorn s’abstint de le dire. Il garda longtemps par-devers lui les dernières paroles de Boromir.

« Eh bien, maintenant, nous savons au moins une chose, dit Legolas: Frodo ne se trouve plus de ce côté du Fleuve; il est le seul qui ait pu prendre la barque. Et Sam est avec lui: personne d’autre que lui n’aurait pris son paquet. »

« Le choix qui s’offre à nous, dit Gimli, est donc de suivre Frodo dans l’embarcation restante, ou de poursuivre les Orques à pied. Il y a peu d’espoir d’un côté comme de l’autre. Nous avons déjà perdu des heures précieuses. »

« Je dois réfléchir ! dit Aragorn. Et puissé-je maintenant faire le bon choix, et détourner le mauvais sort de ce jour funeste ! » Il se tint un moment silencieux. « Je vais poursuivre les Orques, dit-il enfin. J’aurais conduit Frodo au Mordor et marché à ses côtés jusqu’à la fin; mais si je vais maintenant à sa recherche dans les terres sauvages, il me faudra abandonner les prisonniers au tourment et à la mort. Mon cœur parle enfin clairement: le sort du Porteur n’est plus désormais entre mes mains. La Compagnie a joué son rôle. Cependant, nous qui demeurons ne pouvons abandonner nos compagnons tant qu’il nous reste des forces. Venez ! C’est le moment de partir. Laissez ici tout ce dont vous pourrez vous passer ! Nous nous presserons jour et nuit ! »

Ils remontèrent la dernière barque et la portèrent jusqu’aux arbres. En dessous, ils déposèrent tout ce dont ils n’avaient plus besoin et qu’ils ne pouvaient emporter. Puis ils quittèrent Parth Galen. L’après-midi déclinait lorsqu’ils revinrent à la clairière où Boromir était tombé. Là, ils se mirent sur la piste des Orques. Elle n’était pas bien difficile à trouver.

« Personne d’autre n’est capable d’une telle destruction, dit Legolas. On dirait qu’ils prennent plaisir à taillader et à écraser tout ce qui pousse, même ce qui n’est pas sur leur chemin. »

« Mais ils ne s’en déplacent pas moins rapidement, dit Aragorn, et ils ne se fatiguent pas. Et nous pourrions bientôt devoir chercher notre chemin en des terres dures et dénudées. »

« Eh bien, sus à l’ennemi ! dit Gimli. Les Nains aussi peuvent être rapides, et ils ne se fatiguent pas plus vite que les Orques. Mais la poursuite sera longue: ils ont une bonne avance. »

« Oui, dit Aragorn, nous aurons tous besoin de l’endurance des Nains. Mais allons ! Avec ou sans espoir, nous suivrons la piste de nos adversaires. Et malheur à eux, s’il s’avère que nous sommes les plus rapides ! Nous leur donnerons une chasse qui fera l’émerveillement de chacun des Trois Peuples: Elfes, Nains et Hommes. Sus, les Trois Chasseurs ! »

Tel un cerf il s’élança, fonçant à travers les arbres. Au loin il les conduisit, infatigable et vif, maintenant que sa décision était enfin prise. Ils quittèrent les bois entourant le lac, puis ils gravirent de longues pentes, sombres, nettement découpées sur le ciel déjà empourpré. Le soir vint. Ils passèrent outre, ombres grises dans un pays pierreux.

2

Les Cavaliers du Rohan

La pénombre s’épaissit. La brume s’étendait derrière eux au milieu des arbres en contrebas et s’attardait sur les bords grisâtres de l’Anduin, mais le ciel était dégagé. Des étoiles apparurent. La lune, croissante, chevauchait dans le ciel de l’Ouest, et les ombres des pierres étaient noires. Ils étaient arrivés au pied de collines rocheuses, et ils progressaient plus lentement, car la piste n’était plus aussi facile à suivre. À cet endroit, les hautes terres des Emyn Muil couraient du nord au sud en deux longues crêtes affaissées. Leur versant ouest était abrupt et difficile à escalader, mais du côté est, les pentes étaient plus douces, sillonnées de rigoles et d’étroits ravins. Les trois compagnons s’échinèrent toute la nuit dans ce pays osseux: parvenus au faîte de la première crête, la plus haute, ils s’enfoncèrent alors dans les ténèbres d’une vallée tortueuse située de l’autre côté.

Là, dans l’heure froide et silencieuse qui précède l’aube, ils se reposèrent un court moment. Devant eux, la lune s’était couchée depuis longtemps, les étoiles brillaient au-dessus d’eux; dans leur dos, la première lueur du jour n’avait pas encore franchi les sombres collines. Aragorn était momentanément dérouté: la piste des Orques descendait dans la vallée, mais elle disparaissait ensuite.

« De quel côté sont-ils partis, d’après vous ? dit Legolas. Vers le nord, pour suivre une route plus directe vers Isengard, ou Fangorn — si c’est là-bas qu’ils se rendent, comme vous le supposez ? Ou vers le sud, pour gagner l’Entévière ? »

« Ils n’iront pas vers la rivière, quelle que soit leur destination, dit Aragorn. Et à moins que quelque chose n’aille sérieusement de travers au Rohan, et que le pouvoir de Saruman se soit beaucoup accru, ils couperont le plus droit possible à travers les champs des Rohirrim. Cherchons donc vers le nord ! »

La vallée courait comme un lit pierreux entre les collines découpées, et un mince filet d’eau coulait parmi les rochers tout au fond. Une falaise renfrognée se dressait sur leur droite; à gauche s’élevaient des pentes grises, sombres et indécises dans la nuit vieillissante. Ils poursuivirent leur chemin vers le nord sur un mille ou plus. Aragorn, courbé vers le sol, cherchait parmi les plis et les ravines montant vers la crête ouest. Legolas marchait à quelque distance en avant. Soudain, l’Elfe poussa un cri et les autres le rejoignirent en courant.

« Nous avons déjà rattrapé quelques-uns de ceux que nous pourchassons, dit-il. Regardez ! » Il pointa l’index, et les deux autres se rendirent compte que ce qu’ils avaient pris d’abord pour des roches entassées au bas de la pente était en fait des cadavres. Cinq Orques morts se trouvaient étendus là. Leurs corps étaient cruellement tailladés, et deux d’entre eux avaient été décapités. Le sol était trempé de leur sang noirâtre.

« Voilà encore une énigme ! dit Gimli. Mais seul le jour pourrait y jeter quelque lumière, et nous ne pouvons l’attendre. »

« Néanmoins, quelle que soit la réponse, elle ne paraît pas défavorable, dit Legolas. Quiconque s’oppose aux Orques est fort probablement notre allié. Ces collines sont-elles habitées ? »

« Non, dit Aragorn. Les Rohirrim viennent rarement par ici, et nous sommes loin de Minas Tirith. Il se peut qu’une compagnie d’Hommes soit venue chasser ici pour des raisons qui nous sont inconnues. Mais je ne le crois pas. »

« Que croyez-vous ? » demanda Gimli.

« Je crois que l’ennemi marchait avec son propre ennemi, répondit Aragorn. Ce sont des Orques du Nord, venus de loin. Parmi les tués ne se trouve aucun des grands Orques aux écussons étranges. Une querelle a éclaté, m’est avis: pareille chose n’est pas rare chez les gens de cette ignoble espèce. Peut-être s’est-on disputé au sujet de la route à suivre. »

« Ou au sujet des prisonniers, dit Gimli. Espérons qu’ils n’ont pas, eux aussi, trouvé leur fin à cet endroit. »

Aragorn examina le sol sur une vaste circonférence, mais ne trouva aucune autre trace de la bataille. Ils se remirent en route. Déjà, le ciel de l’est pâlissait; les étoiles s’estompaient, et une lueur grise montait petit à petit. Un peu plus loin au nord, ils trouvèrent un repli de terrain où, en de nombreux sauts et méandres, un petit ruisseau se creusait un chemin rocailleux jusque dans la vallée. Des buissons poussaient dans son lit, et ses rives étaient parsemées de touffes d’herbe.

« Enfin ! dit Aragorn. Voici les traces que nous cherchons ! Au haut de cette ravine: c’est là que les Orques sont montés, une fois leur débat clos. »

Les poursuivants s’engagèrent dans le nouveau sentier d’un pas vif. Comme ragaillardis par une bonne nuit de sommeil, ils bondissaient de pierre en pierre. Enfin, ils atteignirent la crête de la colline grise, et une brise soudaine souffla dans leurs cheveux et agita leurs capes: le vent froid de l’aube.

Ils se retournèrent et virent au loin, de l’autre côté du Fleuve, les collines s’embraser. Le jour s’élança dans le ciel. Le disque éclatant du soleil se hissa sur les épaules des terres assombries. Devant eux, dans l’Ouest, le monde était au repos, gris et informe; mais comme ils regardaient, les ombres de la nuit fondirent, tandis que revenaient les couleurs de la terre éveillée: le vert se déversait sur les vastes prairies du Rohan; les brumes blanches miroitaient dans les vallées torrentueuses; et au loin sur la gauche, à trente lieues ou plus, bleues et pourpres s’élevaient les Montagnes Blanches, leurs hautes flèches de jais couronnées de neiges étincelantes, rosies par le jeune matin.

« Gondor ! Ô Gondor ! s’écria Aragorn. Si seulement il m’avait été donné de te revoir par un jour plus heureux ! Car ma route ne me conduit pas encore au sud et à tes claires rivières.

*Gondor ! Gondor, entre les Monts et l’Océan !*

*Le Vent de l’Ouest soufflait là-bas; et les reflets de l’Arbre Blanc*

*Tombaient comme une claire averse aux jardins des Rois d’autrefois !*

*Ô couronne ailée, trône d’or ! Ô tours d’albâtre, orgueil des rois !*

*Gondor ! Verras-tu, ô Gondor, pousser de nouveau l’Arbre Blanc*

*Ou resurgir le Vent de l’Ouest entre les Monts et l’Océan ?*

« Maintenant, partons ! » dit-il, arrachant son regard du Sud, et parcourant des yeux, à l’ouest et au nord, le chemin qu’il devait suivre.

La crête sur laquelle se tenaient les compagnons dévalait à leurs pieds. Plus bas, à une vingtaine de toises ou davantage, se trouvait une large corniche, très inégale, qui donnait sur un haut précipice: le Mur Est du Rohan. Ainsi finissaient les Emyn Muil; au-delà, les vertes plaines des Rohirrim s’étendaient devant eux à perte de vue.

« Regardez ! s’exclama Legolas, levant une main vers le ciel pâle au-dessus de leurs têtes. Voici l’aigle qui revient ! Il vole très haut. On dirait qu’il quitte maintenant ce pays pour regagner le Nord. Il s’éloigne à vive allure. Regardez ! »

« Non, pas même mes yeux ne peuvent le voir, mon bon Legolas, dit Aragorn. Il doit être vraiment très haut. Je me demande quelle est sa mission, s’il s’agit du même oiseau que j’ai vu il y a peu. Mais regardez ! Je vois quelque chose d’autre, de plus proche et de plus urgent: là, quelque chose se déplace sur la plaine ! »

« Bien des choses, en vérité, dit Legolas. C’est une grande compagnie à pied; mais je ne puis vous en dire davantage, ni voir à quelle sorte de gens nous avons affaire. Ils se trouvent à plusieurs lieues: je dirais une douzaine; mais l’uniformité de la plaine est difficile à mesurer. »

« Je pense à tout le moins que nous n’avons plus besoin d’aucune piste pour nous dire par où aller, dit Gimli. Trouvons le chemin qui nous conduira aux champs le plus rapidement possible. »

« Je doute que vous puissiez trouver un chemin plus rapide que celui qu’ont choisi les Orques », répondit Aragorn.

Ils suivirent à présent leurs ennemis dans la pleine lumière du jour. Il semblait que les Orques avaient avancé avec toute la hâte possible. De temps à autre, les poursuivants retrouvaient des objets tombés ou simplement jetés: sacs de nourriture, quignons et croûtes d’un pain gris et dur; une cape noire, en loques; une lourde chaussure cloutée de fer, brisée sur la pierre. La piste suivait le haut de l’escarpement, vers le nord; et au bout d’un moment, ils arrivèrent à une profonde fissure creusée dans le roc par un torrent aux eaux tumultueuses. Un sentier plongeait dans l’étroit ravin et, tel un escalier en pente raide, conduisait jusque dans la plaine.

En bas, ils débouchèrent de manière étrangement soudaine dans l’herbe du Rohan, elle qui s’enflait comme une mer verte jusqu’au pied des Emyn Muil mêmes. Le torrent, lui, se perdait parmi d’épaisses touffes de cresson et de plantes d’eau; et ils l’entendaient s’éloigner en murmurant dans des tunnels verts, le long des pentes qui descendaient doucement aux marais du Val de l’Entévière, loin de là. L’hiver, accroché aux collines derrière eux, ne semblait pas les avoir suivis. Ici, l’air était plus doux, plus caressant, et légèrement odorant, comme si le printemps s’éveillait déjà et que la sève remontait dans l’herbe et la feuille. Legolas prit une profonde inspiration, comme qui boirait une grande gorgée d’eau après une longue soif dans un pays aride.

« Ah ! l’odeur de verdure ! dit-il. Elle vaut mieux qu’une longue sieste. Courons ! »

« Les chasseurs aux pieds légers courront prestement ici, dit Aragorn. Plus prestement, peut-être, que des Orques chaussés de fer. Voilà pour nous une chance d’amoindrir leur avance ! »

Ils allèrent à la file, courant comme des chiens de meute sur une piste fraîche, et une lueur avide était dans leurs yeux. Presque plein ouest, la large étrave des Orques en marche avait tracé son odieux sillon; la douce herbe du Rohan avait été meurtrie et noircie à leur passage. Enfin, Aragorn lâcha un cri et s’écarta.

« Halte ! lança-t-il. Ne me suivez pas tout de suite ! » Il courut rapidement vers la droite, sortant de la piste; car il venait d’apercevoir des empreintes qui partaient de ce côté, s’éloignant des autres: des traces de petits pieds nus. Elles ne parvenaient pas bien loin, toutefois, avant d’être croisées par des empreintes d’orques qui accouraient également de la piste principale, de l’avant et de l’arrière, et qui y retournaient sans tarder pour se perdre dans le piétinement général. À l’endroit le plus écarté, Aragorn se pencha pour ramasser quelque chose dans l’herbe; puis il revint en courant.

« Oui, dit-il, c’est indubitable: des empreintes de hobbit. Pippin, je crois. Il est plus petit que les autres. Et regardez ! » Il éleva un objet qui scintillait au soleil. On eût dit une feuille de hêtre fraîchement éclose, étrange et belle dans cette plaine sans arbre.

« La broche d’une cape elfique ! » s’écrièrent Legolas et Gimli d’une seule voix.

« Les feuilles de la Lórien ne tombent pas sans raison, dit Aragorn. Celle-ci n’a pas chu par hasard: elle a été jetée en manière de signe pour qui viendrait à suivre la piste. Je crois que Pippin s’en est éloigné dans ce dessein même. »

« Dans ce cas, lui au moins était en vie, dit Gimli. Et il avait encore l’usage de sa tête, ainsi que de ses jambes. Voilà qui est encourageant. Notre poursuite n’est donc pas vaine. »

« Espérons qu’on ne lui aura pas fait payer trop chèrement sa hardiesse, dit Legolas. Allons ! Continuons ! La seule pensée de ces joyeux jeunes gens poussés comme du bétail me brûle au cœur. »

Le soleil grimpa jusqu’au midi, puis redescendit lentement dans le ciel. De légers nuages venus de l’océan du Sud lointain montèrent à l’horizon et furent soufflés par la brise. Le soleil sombra. Des ombres surgirent derrière eux, étirant de longs bras depuis l’Est. Mais les chasseurs tinrent bon. Un jour s’était écoulé depuis la chute de Boromir, et les Orques étaient encore loin en avant. On ne voyait plus aucun signe d’eux dans la plaine rase.

Quand les ombres nocturnes les cernèrent, Aragorn fit halte. Durant toute cette journée de marche, ils ne s’étaient reposés qu’à deux courts moments, et douze lieues s’étendaient maintenant entre eux et le mur oriental où ils avaient vu poindre l’aube.

« Nous voici enfin devant un choix difficile, dit-il. Nous reposerons-nous cette nuit, ou continuerons-nous tant que nos forces et notre volonté tiendront ? »

« À moins que nos ennemis ne se reposent aussi, ils nous laisseront loin derrière, si nous nous arrêtons pour dormir », dit Legolas.

« Même les Orques doivent s’arrêter de temps en temps, j’ose croire », dit Gimli.

« Les Orques se déplacent rarement sous le soleil en terrain découvert; et pourtant, ceux-ci l’ont fait, dit Legolas. Il est bien certain qu’ils ne s’arrêteront pas pour la nuit. »

« Mais si nous continuons de nuit, nous ne pourrons suivre leur piste », dit Gimli.

« La piste va tout droit, sans jamais tourner à droite ni à gauche, aussi loin que porte mon regard », dit Legolas.

« Je pourrais peut-être vous conduire à l’aveugle dans l’obscurité, et rester dans la ligne droite, dit Aragorn; mais si nous nous égarons, ou qu’ils s’en écartent, nous pourrions perdre beaucoup de temps à retrouver la piste quand il fera jour. »

« Et ce n’est pas tout, dit Gimli: ce n’est qu’à la lumière qu’on pourra voir s’il y a des traces qui bifurquent. Si un prisonnier devait s’échapper, ou qu’on l’emmenait vers l’est, disons, jusqu’au Grand Fleuve, vers le Mordor, nous risquerions de passer les signes sans jamais nous en rendre compte. »

« C’est vrai, dit Aragorn. Mais si j’ai bien interprété les signes, là-bas derrière, les Orques de la Main Blanche ont eu le dessus, et toute la compagnie se rend maintenant à Isengard. Leur trajet actuel me donne raison. »

« Mais il serait imprudent de trop présumer, dit Gimli. Et s’il y a évasion ? Dans le noir, nous aurions passé les signes qui vous ont conduit à la broche. »

« Les Orques seront d’autant plus vigilants, maintenant, et les prisonniers encore plus épuisés, dit Legolas. Ils ne s’échapperont plus, sauf si nous les y aidons. Comment, cela reste à voir, mais il faut d’abord les rattraper. »

« Il reste que, même pour moi qui suis habitué au voyage, et non le moins endurant des Nains, il est impossible de courir jusqu’à Isengard sans faire une pause, dit Gimli. Mon cœur me brûle aussi, et je serais parti plus tôt; mais à présent, il faut me reposer un peu pour mieux courir ensuite. Et si nous décidons de nous arrêter, la nuit noire est le meilleur moment pour le faire. »

« Quand je vous disais que le choix était difficile, intervint Aragorn. Comment mettre fin à ce débat ? »

« Vous êtes notre guide, dit Gimli, et un fin chasseur. À vous de choisir. »

« Mon cœur m’enjoint de continuer, dit Legolas. Mais nous devons rester unis. Je suivrai votre conseil. »

« Vous placez le choix en de mauvaises mains, dit Aragorn. Depuis que nous avons passé les Argonath, tous mes choix ont mal tourné. » Il observa un long silence, scrutant les terres au nord et à l’ouest dans la nuit grandissante.

« Nous ne marcherons pas dans le noir, dit-il enfin. Il y a encore plus à perdre, si nous ratons la piste ou d’autres signes d’allées et venues. Lune, s’il donnait assez de lumière, serait un bon allié, mais hélas ! il se couche tôt, et il est encore jeune et pâle. »

« Et ce soir, il est voilé de toute façon, murmura Gimli. Si seulement la Dame nous avait offert une lumière, comme celle qu’elle a donnée en cadeau à Frodo ! »

« Elle lui sera plus nécessaire là-bas. C’est là que se trouve la véritable Quête. La nôtre n’est qu’une mince affaire entre tous les hauts faits de cette époque. Une entreprise, vaine depuis le début, peut-être, qu’aucun de mes choix ne saurait ruiner ou sauver. En tout cas, j’ai choisi. Profitons donc autant que possible des heures qui s’offrent à nous ! »

Il se laissa choir sur le sol et tomba aussitôt endormi, car il n’avait pas fermé l’œil depuis la nuit passée à l’ombre de Tol Brandir. Avant le point du jour, il s’éveilla et se leva. Gimli dormait encore profondément, mais Legolas était debout, scrutant les ténèbres au nord, songeur et silencieux comme un jeune arbre par une nuit sans vent.

« Ils sont fort, fort loin, dit-il tristement, se tournant vers Aragorn. Je sais dans mon cœur qu’ils ne se sont pas arrêtés cette nuit. Seul un aigle pourrait les rattraper, à présent. »

« Nous continuerons tout de même à les suivre coûte que coûte », dit Aragorn. Il se pencha pour réveiller le Nain. « Venez ! Il faut partir, dit-il. La piste se refroidit. »

« Mais il fait encore nuit, dit Gimli. Même Legolas, juché sur une colline, ne les verrait pas avant le lever du jour. »

« Je crains qu’ils n’échappent désormais à ma vue, de la plaine ou de la colline, de jour comme de nuit », dit Legolas.

« Quand la vue fait défaut, la terre peut nous fournir quelque rumeur, dit Aragorn. Le pays doit gémir sous leurs ignobles pieds. » Il se coucha sur le sol, appuyant son oreille contre le gazon. Il y resta si longtemps étendu, sans bouger, que Gimli se demanda s’il s’était évanoui ou rendormi. L’aube vint, diffuse, et une lueur grise monta lentement autour d’eux. Enfin, Aragorn se releva, et ses amis purent alors voir son visage: ses traits étaient blêmes et tirés, et il semblait inquiet.

« La rumeur de la terre est faible et confuse, dit-il. Rien ni personne ne la foule à des milles à la ronde. Les pas de nos ennemis sont faibles et lointains. Mais le son des sabots résonne avec force. Il me vient à l’esprit que je les ai entendus, alors même que je dormais au sol. Ils ont troublé mes rêves: des chevaux au galop, passant dans l’Ouest. Mais à présent, ils s’éloignent sans cesse, filant vers le nord. Je me demande ce qui se passe dans ce pays ! »

« Mettons-nous en route ! » dit Legolas.

Ainsi commença le troisième jour de leur poursuite. Tout au long de ses heures nuageuses parsemées d’éclaircies, ils s’arrêtèrent à peine, tantôt marchant à grands pas, tantôt courant, comme si aucune fatigue ne pouvait éteindre la flamme qui les consumait. Ils parlaient rarement. Ils glissaient sur la vaste solitude, et leurs capes elfiques s’effaçaient devant l’arrière-fond des champs gris-vert: même sous le frais soleil de midi, peu de regards hormis ceux des Elfes les auraient aperçus avant qu’ils ne fussent très proches. Et il leur arrivait souvent, en leur for intérieur, de remercier la Dame de Lórien pour le don de *lembas*; car ils pouvaient en manger et trouver de nouvelles forces sans même s’arrêter de courir.

Toute cette journée, la piste de leurs ennemis se poursuivit tout droit vers le nord-ouest, sans jamais se détourner ou s’interrompre. Alors que le jour tirait de nouveau à sa fin, ils parvinrent à de longues pentes dénuées d’arbres où les terres se relevaient, culminant vers une rangée de coteaux bossus qui se dessinaient à l’horizon. La piste orque s’estompait à mesure qu’elle tournait vers le nord pour aller à leur rencontre, car le sol se faisait plus dur, et l’herbe plus courte. Loin sur la gauche, l’Entévière sinuait, tel un filon d’argent dans un sol vert. Aucun être en mouvement n’était visible. Souvent, Aragorn s’étonnait de ce qu’ils n’aient pu voir ni homme ni bête. Les habitations des Rohirrim se trouvaient pour la plupart à bien des lieues au Sud, sous les contreforts boisés des Montagnes Blanches, à présent drapées de brume et de nuages; mais les Seigneurs des Chevaux avaient autrefois de nombreux troupeaux et haras dans l’Estemnet, cette région de l’est de leur royaume, et les gardiens des bêtes l’avaient longtemps sillonnée, y dressant tentes et campements, même en hiver. Mais à présent, tout le pays était vide, et il y régnait un silence qui, eût-on dit, ne devait rien à la quiétude.

Ils s’arrêtèrent de nouveau à la brune. Ils avaient parcouru deux fois douze lieues sur les plaines du Rohan, et la muraille des Emyn Muil se perdait dans les ombres de l’Est. La jeune lune luisait dans un ciel brumeux, mais elle n’offrait guère de lumière, et les étoiles étaient voilées.

« C’est ici que tout répit ou halte dans la poursuite de nos ennemis me fait le plus mal au cœur, dit Legolas. Les Orques ont volé devant nous comme si tous les fouets de Sauron étaient après eux. Je crains qu’ils n’aient déjà atteint la forêt et les sombres collines, et qu’ils ne se glissent en ce moment même dans l’ombre des arbres. »

Gimli grinça des dents. « Voilà qui met une fin amère à nos espoirs et à tous nos efforts ! » dit-il.

« À l’espoir, peut-être, mais non à l’effort, dit Aragorn. Nous n’allons pas rebrousser chemin à ce moment-ci. Mais je n’en suis pas moins las. » Il tourna son regard en arrière, vers le chemin qu’ils avaient parcouru et la nuit qui montait dans l’Est. « Quelque chose d’étrange est à l’œuvre dans ce pays. Je me méfie de ce silence. Même la lune pâle, je m’en méfie. Les étoiles sont faibles; et je suis las comme je l’ai rarement été, las comme aucun Coureur ne devrait l’être devant une piste aussi manifeste. Une volonté est à l’œuvre qui prête vigueur et rapidité à nos ennemis et dresse devant nous une barrière invisible: une fatigue qui affecte le cœur plutôt que les membres. »

« Assurément ! dit Legolas. Je l’ai su dès que nous sommes descendus des Emyn Muil. Car cette volonté n’est pas derrière nous, mais devant nous. » Il désigna un endroit au-delà du pays de Rohan, dans l’Ouest enténébré, sous la lune cornue.

« Saruman ! murmura Aragorn. Mais il ne nous fera pas battre en retraite ! Une nouvelle halte s’impose, car voyez ! même la lune est engloutie sous les nuages qui s’amoncellent. Mais notre chemin se trouve au nord, entre coteaux et marais, quand le jour reviendra. »

Comme auparavant, Legolas fut le premier sur pied — si vraiment il avait dormi. « Éveillez-vous ! Éveillez-vous ! cria-t-il. L’aube est rouge. D’étranges choses nous attendent à la lisière de la forêt. Bonnes ou mauvaises, je n’en sais rien; mais nous y sommes appelés. Éveillez-vous ! »

Les autres se levèrent d’un bond, et ils se remirent en route presque aussitôt. Petit à petit, les coteaux approchèrent. Il restait encore une heure avant midi lorsqu’ils les atteignirent: leurs vertes pentes s’élevaient jusqu’à des crêtes dénudées qui couraient tout droit vers le nord. À leurs pieds, le sol était sec et l’herbe rase, mais une longue bande de terres affaissées, large d’une dizaine de milles, s’étendait entre eux et la rivière qui serpentait dans de profondes forêts de joncs et de roseaux. Tout juste à l’ouest de la colline la plus au sud se trouvait un grand anneau d’herbe froissée, piétinée par une foule nombreuse. La piste des Orques en repartait, prenant au nord et longeant les terres asséchées en bordure des collines. Aragorn s’arrêta et examina soigneusement les traces.

« Ils se sont reposés ici un moment, dit-il, mais même la piste qui reprend est déjà vieille. Je crains que votre cœur n’ait dit vrai, Legolas: il y a trois fois douze heures que les Orques ont foulé l’endroit où nous sommes, si je ne me trompe pas. En supposant qu’ils aient tenu l’allure, ils auront atteint l’orée de Fangorn hier soir au coucher du soleil. »

« Je ne vois, au nord ou à l’ouest, rien que l’herbe qui se fond dans la brume, dit Gimli. Verrions-nous la forêt, du haut de ces collines ? »

« Elle est encore loin, dit Aragorn. Si je me souviens bien, ces coteaux s’étirent sur huit lieues ou plus vers le nord; puis, au nord-ouest, jusqu’au débouché de l’Entévière, il y a encore un vaste pays, peut-être d’une quinzaine de lieues. »

« Alors continuons, dit Gimli. Mes jambes devront oublier les milles. Leur volonté serait plus grande si j’avais le cœur moins lourd. »

Le soleil se couchait lorsqu’ils virent enfin disparaître la ligne des coteaux. Cela faisait plusieurs heures qu’ils marchaient sans répit. À présent, ils allaient lentement, et Gimli avait le dos courbé. Les Nains, dans l’effort comme dans le voyage, sont solides comme la pierre; mais cette poursuite interminable commençait à lui peser, alors que l’espoir désertait son cœur. Aragorn marchait derrière lui, sombre et silencieux, se penchant ici et là pour examiner quelque marque ou empreinte laissée au sol. Seul Legolas avait le pas aussi léger que de coutume: ses pieds semblaient à peine fouler l’herbe, et il passait sans imprimer la moindre trace; mais le pain de route des Elfes lui procurait tout ce dont il avait besoin pour se sustenter, et il pouvait dormir (si tant est qu’un homme eût appelé cela dormir), reposant son esprit par les voies singulières des rêves elfiques, tandis même qu’il marchait les yeux grands ouverts dans la lumière de ce monde.

« Montons sur cette colline verte ! » dit-il. Ils le suivirent avec lassitude, gravissant la longue pente, et parvinrent finalement au sommet. C’était une colline ronde, lisse et dénudée, campée un peu à l’écart des autres, tout au nord des coteaux. Alors, le soleil disparut et les ombres du soir tombèrent comme un rideau. Ils étaient seuls dans un monde informe et gris, sans repère ni échelle. Tout au plus voyait-on au nord-ouest des ténèbres plus denses se détacher sur le jour mourant: les Montagnes de Brume et la forêt à leurs pieds.

« Il n’y a rien à voir ici qui puisse nous guider, dit Gimli. Et maintenant, il faut encore nous arrêter et attendre que la nuit passe. Il commence à faire froid ! »

« Le vent nous vient des neiges du Nord », dit Aragorn.

« Et avant l’aube il sera à l’est, dit Legolas. Reposez-vous, s’il le faut. Mais n’abandonnez pas tout espoir. Demain nous est inconnu. Une résolution souvent se fait jour à l’aurore. »

« Trois soleils se sont déjà levés sur notre marche sans nous porter conseil », dit Gimli.

La nuit se fit de plus en plus froide. Aragorn et Gimli dormirent par à-coups, et chaque fois qu’ils s’éveillaient, ils voyaient Legolas debout à côté d’eux ou faisant les cent pas, fredonnant un air dans sa propre langue; et tandis qu’il chantait, les étoiles blanches s’épanouirent dans la voûte noire et opaque au-dessus de leurs têtes. Ainsi passa la nuit. Ensemble, ils regardèrent la lente ascension de l’aurore dans le ciel, maintenant libre de nuages, jusqu’à ce que le soleil se levât enfin, pâle et clair. Le vent était à l’est et toutes les brumes s’étaient retirées; un vaste et morne pays s’étendait autour d’eux dans la lumière crue.

Devant eux, à l’est, ils apercevaient le Wold du Rohan, ces hautes plaines venteuses qu’ils avaient entrevues bien des jours auparavant, sur le Grand Fleuve. Au nord-ouest se dressait la sombre forêt de Fangorn: l’ombre de ses premières frondaisons était à dix lieues encore, et ses pentes plus éloignées se fondaient dans l’azur. Derrière luisait au loin, comme flottant sur un nuage gris, le crâne blanc du haut Methedras, dernière cime des Montagnes de Brume. Sortant de la forêt, l’Entévière, ici rapide et étroite, affluait jusqu’à eux entre de hautes berges. La piste des Orques se détournait des coteaux pour la rejoindre.

Suivant, de ses yeux perçants, la piste jusqu’à la rivière, puis la rivière jusqu’à la forêt, Aragorn entrevit une ombre dans les lointains verts, une tache sombre et floue, au mouvement rapide. Il se plaqua contre le sol et prêta de nouveau une oreille attentive. Mais Legolas se tint à côté de lui, abritant ses yeux clairs de sa longue main fine; et l’Elfe vit, non une ombre, ni une tache, mais de petites silhouettes: c’étaient des cavaliers en nombre, et l’éclat du matin sur leurs fers de lance était comme le scintillement d’infimes étoiles, imperceptibles aux yeux des mortels. Loin derrière eux, une fumée noire s’élevait en de minces spirales.

Un silence planait sur les champs déserts, et Gimli pouvait entendre l’air se déplacer dans l’herbe.

« Des cavaliers ! s’écria Aragorn, sautant sur pied. Je vois de nombreux cavaliers sur de rapides coursiers, et ils viennent vers nous ! »

« Oui, dit Legolas, il y en a cent cinq en tout. Blonde est leur chevelure et brillantes leurs lances. Leur chef est très grand. »

Aragorn sourit. « Les yeux des Elfes sont certes pénétrants », dit-il.

« Non ! Les cavaliers ne sont pas à plus de cinq lieues », dit Legolas.

« À cinq ou à une seule, dit Gimli, impossible de leur échapper dans ce pays dénudé. Allons-nous les attendre ici ou poursuivre notre route ? »

« Nous allons attendre, dit Aragorn. Je suis las, et notre chasse a échoué. Du moins, d’autres nous ont devancés; car ces cavaliers reviennent par la piste des Orques. Ils auront peut-être des nouvelles pour nous. »

« Ou bien des lances », dit Gimli.

« Il y a trois selles vides, mais je ne vois pas de hobbits », dit Legolas.

« Je n’ai pas dit qu’ils auraient de bonnes nouvelles, dit Aragorn. Mais bonnes ou funestes, nous les attendrons ici. »

Les trois compagnons quittèrent alors le sommet de la colline, où ils pouvaient faire de bonnes cibles devant le ciel pâle, et ils descendirent lentement son versant nord. Ils s’arrêtèrent un peu avant d’arriver en bas. S’enveloppant dans leurs capes, ils s’assirent dans l’herbe flétrie, serrés les uns contre les autres. Les minutes s’écoulèrent lentement, pesamment. Le vent était fin et pénétrant. Gimli était anxieux.

« Que savez-vous de ces cavaliers, Aragorn ? dit-il. Sommes-nous assis ici dans l’attente d’une mort subite ? »

« Je les ai côtoyés, répondit Aragorn. Ils sont fiers et opiniâtres, mais ils sont loyaux, généreux en pensée comme en actes; hardis mais non cruels; sages quoique sans instruction: ils n’écrivent pas de livres mais chantent de nombreux chants, à la manière des enfants des Hommes avant les Années Sombres. Mais j’ignore ce qui s’est produit chez les Rohirrim ces temps derniers, et dans quel état d’esprit ils peuvent se trouver, entre le traître Saruman et la menace de Sauron. Ils ont longtemps été amis des gens du Gondor, bien qu’ils ne leur soient pas apparentés. C’était il y a bien des années, en des temps oubliés, qu’Eorl le Jeune descendit du Nord à leur tête, et ils sont plutôt parents des Bardiens du Val et des Béorniens de la Forêt, parmi lesquels se voient encore de nombreux hommes grands et clairs, comme le sont les Cavaliers du Rohan. Nous savons au moins qu’ils n’aimeront pas les Orques. »

« Mais Gandalf évoquait une rumeur voulant qu’ils paient tribut au Mordor », dit Gimli.

« Je n’y crois pas plus que Boromir n’y croyait », répondit Aragorn.

« Vous serez bientôt fixés, dit Legolas. Déjà, ils approchent. »

Même Gimli finit par discerner le lointain roulement de sabots au galop. Les cavaliers, suivant la piste, s’étaient détournés de la rivière et se rapprochaient des coteaux. Ils filaient comme le vent.

Bientôt, les cris de voix claires et fortes leur parvinrent à travers les champs. Ils déferlèrent soudain sur eux avec un grondement de tonnerre, et le cavalier de tête vira brusquement, contournant le pied de la colline pour ensuite reprendre au sud en suivant la lisière occidentale des coteaux. Ils chevauchaient à sa suite: une longue colonne de guerriers en cottes de mailles, prestes et étincelants, redoutables et beaux.

Leurs chevaux étaient de grande stature, forts, la jambe bien faite; leur robe grise luisait, leur longue queue volait au vent, leur crinière était nattée sur leur fière encolure. Les Hommes qui les montaient leur étaient bien assortis: grands, longs en jambes; leurs cheveux, d’un blond de lin, tombaient sous leurs casques légers et flottaient derrière eux en de longues tresses; leurs traits étaient fins, leur visage sévère. Ils avaient à la main de longues lances de frêne et des boucliers peints sur le dos; de longues épées pendaient à leur ceinture, des chemises de mailles polies leur descendaient jusqu’aux genoux.

Ils défilèrent par paires, et bien qu’il y en eût de temps en temps qui se levaient sur leurs étriers pour regarder en avant et de part et d’autre, ils parurent ne pas apercevoir les trois étrangers assis en silence à les observer. Presque toute la troupe était passée quand Aragorn se leva soudain et cria d’une voix forte :

« Quelles nouvelles du Nord, Cavaliers du Rohan ? »

Avec une rapidité et une adresse stupéfiantes, ils retinrent leurs montures et les retournèrent, puis ils donnèrent la charge. Bientôt, les trois compagnons furent encerclés par un anneau de cavaliers au trot qui montait la côte derrière eux et qui redescendait, en rond, toujours en rond, s’approchant petit à petit. Aragorn se tenait debout en silence tandis que les deux autres restaient assis sans bouger, se demandant comment les choses tourneraient.

Sans un mot ni un cri, soudainement, les Cavaliers firent halte. Une forêt de lances pointait vers les étrangers; et certains guerriers avaient un arc à la main, flèche déjà encochée. Puis l’un d’entre eux s’avança, grand, plus grand que les autres; une queue de cheval blanche flottait à la cime de son casque. Lorsqu’il s’arrêta, la pointe de sa lance était à un pied de la poitrine d’Aragorn. Celui-ci ne bougea pas.

« Qui êtes-vous, et qu’avez-vous à faire dans ce pays ? » dit le Cavalier dans le parler commun de l’Ouest, d’un ton et d’une manière qui rappelaient ceux de Boromir, Homme du Gondor.

« On m’appelle l’Arpenteur, répondit Aragorn. Je suis venu du Nord. Je chasse des Orques. »

Le Cavalier sauta à bas de sa monture. Tendant sa lance à un autre qui s’avança et mit pied à terre à ses côtés, il tira son épée et se tint face à Aragorn, l’examinant avec attention, et non sans surprise. Enfin, il parla de nouveau.

« J’ai d’abord cru que vous étiez vous-mêmes des Orques, dit-il; mais je vois maintenant qu’il n’en est rien. Vous savez bien peu de chose des Orques, en vérité, si vous partez les chasser de semblable façon. Ils étaient rapides, bien armés, et ils étaient nombreux. Vous seriez passés de chasseurs à proies, si vous aviez pu les rattraper. Mais il y a chez vous quelque chose d’étrange, Arpenteur. » À nouveau, il posa ses yeux clairs et brillants sur le Coureur. « Ce nom que vous donnez n’est pas un nom d’Homme. Et votre vêtement est tout aussi étrange. Êtes-vous surgi d’entre les herbes ? Comment avez-vous fait pour vous soustraire à notre vue ? Êtes-vous des Elfes ? »

« Non, dit Aragorn. Un seul des nôtres est un Elfe, Legolas du Royaume Forestier, loin d’ici à Grand’Peur. Mais nous sommes passés par la Lothlórien, et les présents et la faveur de la Dame nous accompagnent. »

Le Cavalier les regarda avec un étonnement renouvelé, mais ses yeux se durcirent. « Il y a donc une Dame au sein du Bois Doré, comme on l’entend dans les vieux contes ! dit-il. Rares sont ceux qui échappent à ses filets, dit-on. Nous vivons d’étranges jours ! Mais si vous avez sa faveur, vous êtes peut-être, vous aussi, des sorciers et des tendeurs de pièges. » Il tourna soudain un regard froid vers Legolas et Gimli. « Que ne parlez-vous donc, vous, les muets ? » demanda-t-il.

Gimli se leva et se planta fermement devant lui, jambes écartées; sa main agrippait le manche de sa hache, et ses yeux sombres jetaient des éclairs. « Donnez-moi votre nom, maître équestre; alors je vous donnerai le mien, et plus encore », dit-il.

« Quant à cela, dit le Cavalier, abaissant les yeux sur le Nain, l’étranger devrait être le premier à se faire connaître. Mais je me nomme Éomer fils d’Éomund, et je suis connu comme Troisième Maréchal du Riddermark. »

« Dans ce cas, Éomer fils d’Éomund, Troisième Maréchal du Riddermark, c’est Gimli le Nain, fils de Glóin, qui vous avertit de surveiller vos paroles. Vous dites du mal de beautés qui dépassent l’envergure de votre esprit, et seule la sottise peut vous excuser. »

Le regard d’Éomer s’enflamma, et des murmures de colère se firent entendre chez les Hommes du Rohan, qui se rapprochèrent, pointant leurs lances. « Je vous couperais la tête, barbe comprise, maître Nain, si elle ne se trouvait pas si près du sol », dit Éomer.

« Elle ne s’y trouve pas seule, dit Legolas, bandant son arc et encochant une flèche de ses mains plus rapides que l’œil. Vous seriez mort avant que votre coup ne porte. »

Éomer souleva son épée, et les choses eussent pu bien mal tourner; mais Aragorn s’interposa vivement entre eux, levant une main. « Pardon, Éomer ! dit-il d’une voix forte. Quand vous en saurez davantage, vous comprendrez en quoi vos paroles ont irrité mes compagnons. Nous ne voulons aucun mal au Rohan, ni à aucun de ses habitants, qu’ils soient hommes ou chevaux. N’êtes-vous pas disposé à entendre notre récit avant de frapper ? »

« Certes, dit Éomer, abaissant sa lame. Mais ceux qui errent de par le Riddermark seraient bien avisés d’être moins arrogants, en ces jours de doute. Dites-moi d’abord votre vrai nom. »

« Dites-moi d’abord qui vous servez, répondit Aragorn. Êtes-vous l’allié ou l’ennemi de Sauron, le Seigneur Sombre du Mordor ? »

« Je suis au seul service du Seigneur de la Marche, Théoden Roi, fils de Thengel. Nous ne servons pas la puissance du lointain Pays Noir. Nous ne sommes pas non plus en guerre ouverte contre lui, pas encore; mais si vous le fuyez, vous feriez mieux de quitter ce pays. Des troubles agitent désormais toutes nos frontières, et nous sommes menacés; mais notre seul désir est d’être libres, et de vivre comme nous avons vécu, en conservant ce qui est nôtre, et sans être soumis à un seigneur étranger, bon ou mauvais. En des temps plus heureux, nous accueillions les gens avec bienveillance, mais dorénavant, l’étranger qui vient chez nous sans permission nous trouve prompts et durs. Allons ! Qui êtes-vous ? Et qui servez-vous donc ? Qui vous ordonne de venir chasser les Orques jusque dans nos terres ? »

« Je ne sers personne, dit Aragorn; mais les serviteurs de Sauron, je les poursuis où qu’ils aillent. Peu d’Hommes mortels en savent davantage sur les Orques; et ce n’est pas par choix que je les chasse de semblable façon. Les Orques que nous poursuivions ont enlevé deux de mes amis. En pareille occurrence, un homme sans monture ira à pied, et il ne demandera pas la permission de suivre la piste. Pas plus qu’il ne comptera les têtes de l’ennemi, sinon avec une épée. Je ne suis pas sans arme. »

Aragorn rejeta sa cape en arrière; le fourreau elfique étincela comme il l’empoignait. Il tira son épée d’un grand geste, et la brillante lame d’Andúril s’illumina telle une flamme soudaine. « Elendil ! cria-t-il. Je suis Aragorn fils d’Arathorn, et l’on m’appelle Elessar, la Pierre-elfe, Dúnadan, l’héritier d’Isildur fils d’Elendil du Gondor. Voici l’Épée qui fut Brisée et qui est reforgée ! Comptez-vous m’aider ou me nuire ? Choisissez vitement ! »

Gimli et Legolas regardèrent leur compagnon avec grand étonnement, car ils ne l’avaient jamais vu dans pareille disposition. Il semblait avoir gagné en stature, tandis qu’Éomer avait rapetissé; et dans son visage de chair et d’os, ils entrevirent un instant la puissance et la majesté des rois de pierre. Pendant un moment, Legolas eut l’impression qu’une flamme blanche dansait sur le front d’Aragorn comme une brillante couronne.

Éomer recula; son visage accusait le respect et la crainte. Son regard fier s’abaissa. « Nous vivons vraiment d’étranges jours, murmura-t-il. Les rêves et les légendes prennent vie et surgissent d’entre les herbes.

« Dites-moi, seigneur, poursuivit-il, qu’est-ce qui vous amène ici ? Et que signifiaient les noires paroles ? Il y a longtemps que Boromir fils de Denethor est parti en quête d’une réponse, et le cheval que nous lui avons prêté est revenu sans cavalier. Quelle fatalité nous apportez-vous du Nord ? »

« Celle du choix, dit Aragorn. Vous pourrez dire ceci à Théoden fils de Thengel: une guerre ouverte l’attend, contre Sauron ou à ses côtés. Nul ne pourra plus vivre comme il a vécu, et rares sont ceux qui conserveront ce qu’ils estiment être leur. Mais de ces grandes questions, nous parlerons plus tard. Si la fortune le permet, j’irai en personne devant le roi. Pour l’heure, mon besoin est pressant et je demande de l’aide, ou du moins des nouvelles. Vous aurez compris que nous poursuivons une troupe d’orques ayant emmené nos amis. Qu’avez-vous à nous dire ? »

« Qu’il est inutile de les poursuivre plus avant, répondit Éomer. Les Orques ont péri jusqu’au dernier. »

« Et nos amis ? »

« Nous n’avons trouvé que des Orques. »

« Mais voilà qui est étrange, dit Aragorn. Avez-vous fouillé les tués ? N’y avait-il pas d’autres corps, outre ceux des Orques ? De petites personnes, comme des enfants à vos yeux, nu-pieds mais vêtus de gris. »

« Il n’y avait ni nains ni enfants, dit Éomer. Nous avons compté les morts et les avons tous dépouillés, avant d’empiler les carcasses pour les brûler, comme nous en avons coutume. Les cendres fument encore. »

« Il ne s’agit pas de nains ou d’enfants, dit Gimli. Nos amis étaient des hobbits. »

« Des hobbits ? dit Éomer. Qu’est-ce que cela ? C’est un nom étrange. »

« Un nom étrange pour un peuple tout aussi étrange, dit Gimli. Mais ceux-là nous étaient très chers. Il semble que le Rohan ait eu vent des mots qui ont troublé Minas Tirith. Ils parlaient du Demi-Homme. Ces hobbits sont des Demi-Hommes. »

« Des Demi-Hommes ! s’écria le Cavalier qui se tenait auprès d’Éomer, et il rit. Des Demi-Hommes ! Mais ce sont seulement des personnages de petite taille qu’on rencontre dans les vieilles chansons et les contes pour enfants venus du Nord ! Marchons-nous dans les légendes ou bien sur la terre verte, à la lumière du jour ? »

« On peut faire les deux, dit Aragorn. Car ce n’est pas nous qui ferons les légendes de notre temps, mais ceux qui viendront après nous. La terre verte, dites-vous ? Voilà une formidable matière de légende, bien que vous fouliez son sol à la lumière du jour ! »

« Le temps presse, dit le Cavalier sans faire attention à Aragorn. Il faut nous hâter vers le sud, seigneur. Laissons ces sauvages à leurs fabulations. Ou ligotons-les et emmenons-les devant le roi. »

« Paix, Éothain ! dit Éomer dans sa propre langue. Laisse-moi un moment. Dis à l’*éored* de se rassembler sur le chemin, et préparez-vous à chevaucher au Pas de l’Entévière.

Éothain s’éloigna en grommelant et s’adressa aux autres. Bientôt, ils se retirèrent, laissant Éomer seul avec les trois compagnons.

« Tout ce que vous dites est étrange, Aragorn, reprit-il. Pourtant, vous dites la vérité, cela est clair: les Hommes de la Marche ne mentent pas, ainsi, ils ne sont pas facilement trompés. Mais vous n’avez pas tout dit. Maintenant que nous sommes entre nous, ne voulez-vous pas parler de votre mission plus franchement, que je puisse juger ce qu’il convient de faire ? »

« Je suis parti d’Imladris — le nom que mentionnaient les vers — il y a bien des semaines, répondit Aragorn. Boromir de Minas Tirith était à mes côtés. J’avais pour mission de me rendre à cette cité avec le fils de Denethor, afin de prêter main-forte à ses gens dans leur guerre contre Sauron. Mais la Compagnie avec laquelle je voyageais était chargée d’une autre affaire. De cela, je ne puis parler pour l’instant. Gandalf le Gris était notre chef. »

« Gandalf ! s’exclama Éomer. Gandalf Grismantel est connu dans la Marche; mais son nom, je vous préviens, n’est plus un mot de passe pour obtenir la faveur du roi. Si l’on en croit la mémoire des hommes, il a séjourné maintes fois dans le pays, revenant à son gré après une saison, ou encore après maintes années. Sa venue annonce toujours d’étranges événements — un oiseau de malheur, disent maintenant certains.

« D’ailleurs, les choses ont mal tourné depuis sa dernière visite, l’été passé. C’est là qu’ont commencé nos ennuis avec Saruman. Jusqu’alors, nous regardions Saruman comme notre ami, mais Gandalf est venu nous prévenir qu’une guerre surprise se préparait à Isengard. Il disait qu’il avait lui-même été emprisonné à Orthanc, qu’il n’avait pu s’échapper que de justesse; et il nous suppliait de l’aider. Mais Théoden ne voulut pas l’écouter, et il est parti. Gardez-vous de clamer le nom de Gandalf aux oreilles de Théoden ! Son courroux est grand. Car Gandalf a pris le cheval que l’on nomme Scadufax, Cheveux-d’Ombre: le plus précieux de tous les coursiers du roi, et le plus grand des *Mearas*, que seul le Seigneur de la Marche a permission de monter. Car l’aïeul de cette race était le grand cheval d’Eorl, qui connaissait le langage des Hommes. Scadufax est revenu il y a sept nuits; mais la colère du roi n’en est pas moins grande, car son cheval est désormais sauvage et ne se laisse plus approcher. »

« Scadufax a donc retrouvé seul son chemin depuis le lointain Nord, dit Aragorn; car c’est là que Gandalf et lui se sont séparés. Mais hélas ! Gandalf ne montera plus jamais. Il est tombé dans les ténèbres des Mines de Moria et n’en revient point. »

« C’est une bien grave nouvelle, dit Éomer. Pour moi, du moins, et pour beaucoup d’autres; mais pas pour tous, comme vous pourrez le constater, si vous vous présentez devant le roi. »

« Cette nouvelle est plus grave qu’aucun des habitants de ce pays ne peut le comprendre, et elle pourrait durement les toucher avant que l’année n’ait beaucoup vieilli, dit Aragorn. Mais quand tombent les grands, les moindres doivent commander à leur place. C’est à moi qu’il revint de conduire notre Compagnie sur la longue route depuis la Moria. Nous avons traversé la Lórien — dont vous feriez mieux d’apprendre la véritable nature avant de hasarder de nouvelles paroles — et de là, nous avons franchi les lieues du Grand Fleuve jusqu’aux chutes du Rauros. Là, Boromir fut tué par les mêmes Orques que vous avez massacrés. »

« Toutes vos nouvelles sont affligeantes ! s’écria Éomer, consterné. Cette mort cause grand tort à Minas Tirith et à nous tous. C’était un homme valeureux ! Tous chantaient ses louanges. Il venait rarement dans la Marche, car il partait toujours en guerre aux frontières de l’Est; mais je l’ai vu. Semblable aux fougueux fils d’Eorl, plus qu’aux graves Hommes du Gondor il était à mes yeux, et sûr de devenir pour les siens un grand capitaine, quand viendrait son heure. Mais aucune nouvelle de ce malheur ne nous est parvenue du Gondor. Quand est-il tombé ? »

« Il y a maintenant quatre jours qu’il a été tué, répondit Aragorn; et nous avons quitté ce soir-là l’ombre de Tol Brandir pour venir jusqu’ici. »

« À pied ? » s’écria Éomer.

« Oui, comme vous nous voyez. »

Un vif étonnement parut dans les yeux d’Éomer. « Arpenteur est un trop piètre nom, fils d’Arathorn, dit-il. Je vous nomme Pied-Ailé. Cet exploit des trois compagnons mériterait d’être chanté dans la maison de tous les seigneurs. Quarante et cinq lieues vous avez parcourues, et ce, avant la fin du quatrième jour ! La race d’Elendil est certes vaillante !

« Mais à présent, seigneur, que voulez-vous que je fasse ! Je dois m’en retourner en toute hâte auprès de Théoden. J’ai parlé avec retenue devant mes hommes. Il est vrai que nous ne sommes pas encore en guerre ouverte contre le Pays Noir, et il est des lâches qui ont l’oreille du roi et qui lui prodiguent de tels conseils; mais la guerre est à nos portes. Nous ne renierons pas notre vieille alliance avec le Gondor, et tant qu’ils se battront, nous les aiderons; ainsi parlons-nous, moi et tous ceux qui sont avec moi. La Marche Orientale, domaine du Troisième Maréchal, est sous ma charge, et j’ai fait retirer tous nos troupeaux et leurs gardiens derrière l’Entévière, pour ne laisser ici que des sentinelles et de rapides éclaireurs. »

« Vous ne payez donc aucun tribut à Sauron ? » dit Gimli.

« Aucun, et nous n’en avons jamais payé, dit Éomer avec une étincelle dans les yeux; bien qu’il soit venu à mes oreilles que ce mensonge ait été dit. Il y a quelques années, le Seigneur du Pays Noir a voulu nous acheter des chevaux au prix fort, mais nous les lui avons refusés, car il se sert des bêtes à de mauvaises fins. Il a alors envoyé des Orques pilleurs, et ceux-ci ont emporté ce qu’ils ont pu, choisissant toujours les chevaux noirs: il nous en reste peu aujourd’hui. Pour cette raison, nous livrons aux Orques une lutte acharnée.

« Mais pour lors, c’est avant tout Saruman qui nous préoccupe. Il a revendiqué la suzeraineté sur tout le pays, et voilà plusieurs mois que nous sommes en guerre. Il a mis des Orques à son service, des chevaucheurs de Loups et des Hommes mauvais; et il a fermé la Brèche contre nous, si bien que nous avons toutes les chances d’être assaillis de l’est comme de l’ouest.

« Il fait mauvais avoir affaire à semblable ennemi: c’est un magicien habile et un maître de l’illusion, aux dehors changeants. Il se promène çà et là, dit-on, sous l’apparence d’un vieillard portant cape et capuchon — assez à la manière de Gandalf, comme beaucoup l’ont récemment fait remarquer. Ses espions percent tous les filets, et ses oiseaux de malheur sillonnent partout le ciel. J’ignore comment tout cela se terminera, et mon cœur me fait gravement douter; car il m’apparaît que ses amis ne sont pas tous établis à Isengard. Mais si vous m’accompagnez à la demeure du roi, vous le constaterez par vous-même. Viendrez-vous ? Espéré-je en vain que vous m’ayez été envoyé en manière de secours, alors que le besoin me presse et que le doute m’assaille ? »

« Je viendrai quand j’en aurai le loisir », répondit Aragorn.

« Venez tout de suite ! dit Éomer. L’Héritier d’Elendil serait un formidable renfort pour les Fils d’Eorl en ces temps troublés. Les combats gagnent l’Ouestemnet au moment où je vous parle, et je crains que les choses ne tournent mal pour nous.

« En fait, j’ai entrepris cette expédition au nord sans le consentement du roi, car en mon absence, sa maison n’est plus que sommairement gardée. Mais des éclaireurs m’ont signalé qu’une troupe d’Orques était descendue du Mur Est voilà quatre nuits, dont certains, m’ont-ils rapporté, portaient les écussons blancs de Saruman. Alors, sentant ma pire crainte avérée, une coalition entre Orthanc et la Tour Sombre, j’ai pris la tête de mon *éored,* des hommes de ma propre maison; et nous avons doublé les Orques à la nuit tombante, il y a deux jours, à l’orée du Bois d’Ent. Nous les avons alors encerclés, et hier à l’aube, nous avons livré bataille. J’ai perdu quinze de mes hommes, ainsi que douze chevaux, hélas ! Car les Orques étaient plus nombreux que nous ne l’anticipions. D’autres les ont rejoints, venus de l’est, par-delà le Grand Fleuve: leur piste est facile à voir, un peu au nord d’ici. Et d’autres encore sont sortis de la forêt. De grands Orques, qui portaient eux aussi la Main Blanche d’Isengard: ceux de cette espèce sont plus forts et plus féroces que tous les autres.

« Nous ne les en avons pas moins réduits à néant. Mais voilà trop longtemps que nous sommes partis. On nous réclame au sud et à l’ouest. Ne voulez-vous pas venir ? Il y a des chevaux en trop, comme vous le voyez. L’Épée ne manquera pas d’ouvrage. Non; et la hache de Gimli et l’arc de Legolas pourraient servir eux aussi, s’ils veulent bien me pardonner mes propos inconsidérés au sujet de la Dame du Bois. Je parlais simplement comme le font tous les hommes de mon pays, et je ne demande qu’à être mieux instruit. »

« Je vous remercie de ces bonnes paroles, dit Aragorn, et mon cœur désire vous accompagner; mais je ne puis abandonner mes amis tant qu’il y a de l’espoir. »

« Il n’y a pas d’espoir, dit Éomer. Vous ne retrouverez pas vos amis aux frontières du Nord. »

« Mes amis ne sont pourtant pas derrière nous. Nous avons trouvé un signe, non loin du Mur Est, qui montre hors de tout doute qu’au moins un d’entre eux était encore en vie. Or, entre le mur et les coteaux, nous n’avons plus vu aucune trace d’eux, ni aucune piste partant de la première, ni à droite, ni à gauche, à moins que tous mes dons m’aient déserté. »

« Que sont donc devenus vos amis, d’après vous ? »

« Je l’ignore. Ils peuvent avoir été tués et brûlés en même temps que les Orques; mais vous direz que cela est impossible, et je ne le crains aucunement. Je puis seulement imaginer qu’ils ont été emmenés dans la forêt avant la bataille, avant même que vous ayez cerné vos ennemis, peut-être. Pouvez-vous jurer que nul n’est passé à travers les mailles du filet que vous leur avez tendu ? »

« Je puis vous jurer qu’aucun Orque ne s’est échappé du moment où nous les avons aperçus, dit Éomer. Nous étions à l’orée de la forêt avant eux, et si un quelconque être vivant a réussi à traverser notre anneau après cela, ce n’était pas un Orque, mais un être aux pouvoirs elfiques. »

« Nos amis étaient vêtus de la même manière que nous, dit Aragorn; et vous êtes passés sans nous voir alors qu’il fait plein jour. »

« J’avais oublié cela, dit Éomer. On ne peut jurer de rien devant tant de merveilles. Le monde tout entier est devenu étrange. Elfe et Nain marchent de conserve dans nos pâturages de tous les jours; et des gens s’entretiennent avec la Dame du Bois sans y laisser la vie; et l’Épée revient en guerre, qui fut brisée au cours des longs âges d’avant la chevauchée des pères de nos pères au sein de la Marche ! Comment un homme doit-il juger de la conduite à suivre en des temps semblables ? »

« Comme il en a toujours jugé, dit Aragorn. Le bien et le mal n’ont pas changé ces dernières années; pas plus qu’ils ne sont telle chose chez les Elfes et les Nains, et telle autre chez les Hommes. C’est à lui qu’il revient de les distinguer, au Bois Doré comme dans sa propre maison. »

« C’est assurément vrai, dit Éomer. Mais je ne doute pas de vous, ni de l’action que mon cœur souhaite entreprendre. Toutefois, je ne suis pas libre d’agir comme je l’entends. Il est contraire à notre loi de laisser des étrangers errer à loisir dans nos terres, jusqu’à ce que le roi lui-même leur en donne la permission, et cette consigne est d’autant plus stricte en ces jours périlleux. Je vous ai supplié de m’accompagner de votre plein gré, et vous refusez. Il me serait odieux d’engager un combat à cent contre trois. »

« Je ne pense pas que votre loi ait été faite pour une telle circonstance, dit Aragorn. Et je ne suis pas non plus un étranger; car je suis déjà venu dans ce pays, plus d’une fois, et j’ai chevauché avec l’ost des Rohirrim, quoique sous un autre nom et une autre apparence. Vous, je ne vous avais encore jamais vu, car vous êtes jeune, mais j’ai conversé avec Éomund votre père, et avec Théoden fils de Thengel. Jamais par le passé un grand seigneur de ce pays n’aurait forcé quiconque à se détourner d’une quête comme la mienne. Mon devoir à moi est clair, poursuivre. Allons, fils d’Éomund, le moment est venu de choisir. Aidez-nous, ou au pire, laissez-nous partir librement. Ou veillez à faire appliquer votre loi. Si vous le faites, vous serez moins nombreux à retourner à la guerre ou auprès de votre roi. »

Éomer demeura silencieux un moment, puis il reprit la parole. « Nous devons tous deux faire diligence, dit-il. Ma compagnie est impatiente de rentrer, et chaque heure qui passe diminue votre espoir. Voici mon choix. Vous pouvez partir; et qui plus est, je vous prêterai des chevaux. Ceci demandé-je seulement: quand votre quête sera accomplie, ou se sera révélée vaine, revenez par le Pas de l’Entévière avec les chevaux, et rendez-vous à Meduseld, la maison haute à Edoras où Théoden siège à présent. Vous lui prouverez par là que je n’ai point erré dans mon jugement. En agissant ainsi, je m’en remets entièrement à votre bonne foi, bien que ma vie soit peut-être en jeu. Ne me faites pas défaut. »

« Vous avez ma parole », dit Aragorn.

Il y eut grand étonnement, et maints regards sombres et suspicieux parmi ses hommes, quand Éomer donna l’ordre de prêter les chevaux en trop aux étrangers; mais seul Éothain osa parler ouvertement.

« Peut-être est-ce coutumier pour ce seigneur de la lignée du Gondor, si l’on en croit ses prétentions, argua-t-il, mais a-t-on déjà entendu dire qu’un cheval de la Marche ait été donné à un Nain ? »

« Jamais, dit Gimli. Et ne vous inquiétez pas: personne ne l’entendra jamais dire. Je préfère encore marcher, plutôt que de m’asseoir sur le dos d’une aussi grande bête, fût-elle offerte de bon ou de mauvais gré. »

« Mais vous n’aurez pas le choix de monter, sans quoi vous nous retarderez », dit Aragorn.

« Allons, tu vas t’asseoir derrière moi, ami Gimli, dit Legolas. Alors tout ira bien, et tu n’auras à te soucier d’aucun animal emprunté à l’un ou à l’autre. »

On amena pour Aragorn un grand cheval gris sombre, qu’il monta. « Il se nomme Hasufel, dit Éomer. Puisse-t-il vous porter loin, et vers une meilleure fortune que Gárulf, son défunt maître ! »

Legolas reçut un cheval plus petit et plus léger, mais rétif et fougueux. Il se nommait Arod. Legolas demanda toutefois aux hommes d’enlever la selle et les rênes. « Je n’en ai aucun besoin », dit-il, puis il bondit sur son dos avec légèreté, et au grand émerveillement de tous, Arod se montra parfaitement docile, fusant d’un côté ou de l’autre au moindre mot prononcé à son oreille: telle était la manière des Elfes avec toutes les bonnes bêtes. Gimli fut hissé derrière son ami, et il s’agrippa à lui, guère plus à l’aise que Sam Gamgie au fond d’une barque.

« Bonne route, et puissiez-vous trouver ce que vous cherchez ! leur cria Éomer. Revenez avec toute la célérité possible, afin que nos épées brillent désormais ensemble ! »

« Je viendrai », dit Aragorn.

« Moi aussi, je viendrai, dit Gimli. La question de la dame Galadriel se trouve encore entre nous. Il me reste à vous apprendre la manière gracieuse. »

« Nous verrons, dit Éomer. Tant de choses étranges se sont passées ici que d’apprendre la louange d’une belle dame sous les coups adorateurs d’une hache de Nain n’aurait rien de bien étonnant. Adieu ! »

Sur ce, ils se séparèrent. Les chevaux du Rohan étaient fort rapides. Quand Gimli se retourna après un court moment, la compagnie d’Éomer paraissait déjà lointaine et minuscule. Aragorn ne se retourna pas: il surveillait la piste qu’ils parcouraient à toute vitesse, penché en avant, sa tête appuyée contre l’encolure de Hasufel. Ils parvinrent avant peu aux berges de l’Entévière, où ils découvrirent l’autre piste mentionnée par Éomer, venue de l’est, descendant du Wold.

Aragorn mit pied à terre et examina le sol, puis, d’un bond, il se remit en selle et chevaucha quelque temps vers l’est, se tenant d’un côté et prenant soin de ne pas piétiner les empreintes. Alors il redescendit de cheval pour inspecter le sol, allant et venant à pied.

« Il y a peu de chose à tirer de tout cela, dit-il en revenant auprès d’eux. La piste principale est tout embrouillée à cause des cavaliers qui l’ont suivie à leur retour; leur trajet, à l’aller, devait se trouver plus près de la rivière. Quant à la piste de l’est, elle est récente et on ne peut plus claire. Il n’y a là aucune trace de pas en sens inverse, en direction de l’Anduin. À présent, il nous faudra chevaucher plus lentement, et nous assurer qu’aucune trace ou empreinte ne bifurque d’un côté ou de l’autre. Les Orques devaient savoir dès lors qu’ils étaient poursuivis; ils ont pu tenter d’amener leurs prisonniers à l’écart avant d’être rejoints. »

Tandis qu’ils chevauchaient, le ciel se couvrit. Des nuages bas et gris envahirent le Wold. Le soleil était voilé de brume. Les pentes boisées de Fangorn ne cessaient d’approcher, toujours plus sombres à mesure que le soleil passait lentement à l’ouest. Aucune trace d’une quelconque piste ne se voyait à droite ou à gauche, mais ils passaient de temps en temps des Orques isolés, tombés en pleine course, avec des flèches aux pennes grises plantées dans le dos ou dans la gorge.

Enfin, comme l’après-midi déclinait, ils parvinrent à l’orée de la forêt; et dans une clairière à découvert, parmi les premiers arbres, ils trouvèrent l’emplacement du grand brasier: les cendres étaient encore chaudes et fumantes. Il y avait à côté un vaste amoncellement de casques et de cottes de mailles, de boucliers fendus et d’épées brisées, d’arcs et de flèches, et autre attirail de guerre. Sur un pieu dressé au centre se trouvait placée une grande tête de gobelin; sur son casque fracassé se voyait encore l’écusson blanc. Plus loin, près de la rivière qui débouchait de la forêt à cet endroit, il y avait un tertre. Il venait d’être élevé: la terre brute était recouverte de mottes de gazon fraîchement découpées; autour, quinze lances avaient été fichées en terre.

Aragorn et ses compagnons fouillèrent un peu partout aux environs du champ de bataille, mais la lumière faiblissait et le soir ne tarda pas à tomber, sombre et brumeux. À la nuit close, ils n’avaient découvert aucune trace de Merry et Pippin.

« Nous ne pouvons rien faire de plus, dit tristement Gimli. Bien des énigmes nous ont été posées depuis notre arrivée à Tol Brandir, mais celle-ci est la plus difficile à élucider. Je suppose que les os calcinés des hobbits sont désormais mêlés à ceux des Orques. Ce sera une dure nouvelle pour Frodo, s’il vit assez pour l’apprendre; dure aussi pour le vieux hobbit qui attend à Fendeval. Elrond s’était opposé à leur départ. »

« Mais non Gandalf », dit Legolas.

« Mais Gandalf a lui-même choisi de venir, et nous l’avons perdu en premier, répondit Gimli. Sa prévoyance lui a fait défaut. »

« Le conseil de Gandalf ne s’appuyait pas sur la prescience de sa sécurité, ni de celle des autres, dit Aragorn. Il est des choses qu’il vaut mieux entreprendre que refuser, quand bien même la fin risque d’être sombre. Mais je ne suis pas près de quitter cet endroit. De toute manière, il nous faut attendre ici la lumière du matin. »

S’éloignant un peu du champ de bataille, ils établirent leur campement sous un arbre aux vastes ramures: on eût dit un châtaignier, pourtant il continuait d’arborer de nombreuses feuilles d’une année antérieure, amples et brunies, comme des mains racornies aux longs doigts écartés; elles bruissaient avec mélancolie dans la brise nocturne.

Gimli frissonna. Ils n’avaient apporté qu’une couverture chacun.

« Allumons un feu, dit-il. Je n’ai plus souci du danger. Que les Orques affluent comme des phalènes d’été autour d’une chandelle ! »

« Si ces malheureux hobbits sont égarés dans les bois, le feu pourrait les attirer », dit Legolas.

« Comme il pourrait attirer autre chose, ni Orque ni Hobbit, dit Aragorn. Nous sommes près des marches montagneuses du traître Saruman. Nous sommes aussi à la lisière même de Fangorn, et il est dangereux de toucher aux arbres de ce bois, dit-on. »

« Mais hier, les Rohirrim ont allumé un grand brasier ici même, dit Gimli, et ils ont abattu des arbres pour le feu, comme on peut le voir. Pourtant, une fois leur tâche accomplie, ils ont passé la nuit ici sans qu’il ne leur arrive rien de fâcheux. »

« Ils étaient nombreux, dit Aragorn, et ils ne tiennent aucun compte de la colère de Fangorn, car ils viennent rarement par ici et n’entrent pas sous les arbres. Mais notre route nous conduira probablement dans la forêt même. Alors prenez garde ! Ne coupez aucun bois vif ! »

« Il n’y a pas besoin, dit Gimli. Les Cavaliers ont laissé copeaux et branches en nombre suffisant, et le sol est recouvert de bois mort. » Après être allé en quête de combustible, il prépara un feu et s’affaira à le faire prendre; mais Aragorn resta assis en silence, adossé contre le grand arbre et plongé dans ses pensées; tandis que Legolas se tenait sous les nuages et scrutait les profondes ténèbres du bois, penché en avant, comme s’il prêtait l’oreille à des voix appelant de loin.

Quand le Nain eut produit une belle petite flambée, les trois compagnons s’approchèrent et s’assirent les uns contre les autres, masquant la lumière de leurs formes encapuchonnées. Legolas leva les yeux vers les branches d’arbre déployées au-dessus d’eux.

« Regardez ! dit-il. L’arbre est content du feu ! »

Peut-être les ombres dansantes abusaient-elles leurs regards, mais chacun des compagnons eut nettement l’impression que les rameaux se pliaient de tous côtés afin de mieux s’étendre au-dessus des flammes, tandis que les plus hautes branches se baissaient; les feuilles brunes, à présent, se tenaient raides, et se frottaient ensemble comme autant de mains froides et gercées venues profiter de la chaleur.

Il y eut un silence, car la forêt sombre et inconnue, si proche, se fit sentir soudain comme une vaste présence, pesante, pénétrée d’un dessein secret. Au bout d’un moment, Legolas parla de nouveau.

« Celeborn nous a avertis de ne pas aller trop loin dans la forêt de Fangorn, dit-il. Savez-vous pourquoi, Aragorn ? Quelles sont les fables que Boromir disait avoir entendues ? »

« J’ai entendu bien des contes, au Gondor et ailleurs, dit Aragorn; mais n’étaient les paroles de Celeborn, je les prendrais pour des fables inventées par les Hommes à mesure que le savoir se perd. J’avais pensé vous demander ce qu’il fallait en penser. Mais si un Elfe des bois n’en sait rien, comment un Homme pourrait-il répondre ? »

« Vous avez voyagé plus loin que moi, dit Legolas. Chez moi, je n’ai jamais rien entendu à ce propos, sauf des chansons qui racontent que les Onodrim (que les Hommes appellent Ents) vivaient là-bas il y a longtemps; car Fangorn est vieille, même dans la perception des Elfes. »

« Oui, elle est vieille, dit Aragorn, aussi vieille que la forêt qui jouxte les Coteaux des Tertres, et elle est beaucoup plus vaste. Elrond dit que les deux sont apparentées, derniers vestiges des forêts majestueuses que parcouraient les Premiers-Nés aux Jours Anciens, alors que les Hommes dormaient encore. Mais Fangorn recèle un secret bien à elle. Je ne sais pas de quoi il s’agit. »

« Et moi, je ne veux pas le savoir, dit Gimli. Rien de ce qui vit à Fangorn n’a à s’inquiéter à mon sujet ! »

Ils tirèrent au sort leur tour de garde, et le premier échut à Gimli. Les autres s’allongèrent. Le sommeil les saisit presque immédiatement. « Gimli ! dit Aragorn d’une voix ensommeillée. Rappelez-vous, il est dangereux de couper la moindre branche d’un arbre vivant, ici à Fangorn. Mais n’allez pas trop loin en quête de bois mort. Laissez plutôt mourir le feu ! Appelez-moi au besoin ! »

Là-dessus, il s’endormit. Legolas était déjà inerte, ses belles mains jointes sur sa poitrine, les yeux encore ouverts, entre veille nocturne et rêve profond, à la manière des Elfes. Gimli était recroquevillé près du feu; songeur, il passait le pouce sur le tranchant de sa hache. L’arbre frémissait. Il n’y avait pas d’autre son.

Soudain, Gimli leva les yeux: tout juste dans la lueur du feu se tenait un vieillard courbé, appuyé sur un bâton et enveloppé d’une grande cape; son chapeau à larges bords était rabattu sur ses yeux. Gimli se leva d’un bond, trop stupéfait pour s’écrier sur le moment, bien qu’il lui vînt à l’esprit, vite comme l’éclair, que Saruman venait de les prendre. Aragorn et Legolas, réveillés par ce mouvement brusque, se redressèrent tous deux, les yeux écarquillés. Le vieillard ne dit rien et ne fit aucun geste.

« Eh bien, mon bon père, que peut-on pour vous ? dit Aragorn, sautant sur pied. Venez vous réchauffer, si vous avez froid ! » Il s’avança, mais le vieillard avait disparu. Il n’y avait plus trace de lui à proximité, et ils n’osaient pas s’aventurer plus loin. La lune s’était couchée et la nuit était très noire.

Soudain, Legolas poussa un cri. « Les chevaux ! Les chevaux ! » Les chevaux étaient partis. Ils avaient disparu, traînant leurs piquets derrière eux. Les trois compagnons restèrent un temps immobiles et silencieux, troublés par ce nouveau revers de fortune. Ils étaient à l’orée de Fangorn, et des lieues innombrables les séparaient des Hommes du Rohan, leurs seuls alliés dans tout ce vaste et dangereux pays. Tandis qu’ils se tenaient là, il leur parut entendre, loin dans la nuit, le hennissement de chevaux. Puis tout redevint calme, hormis le froid bruissement du vent.

« Eh bien, ils sont partis, dit enfin Aragorn. Il est impossible de les retrouver ou de les attraper; alors, s’ils ne reviennent pas d’eux-mêmes, il faudra nous en passer. Nous avons commencé sur nos deux pieds, et nous les avons encore. »

« Nos pieds ! fit Gimli. Mais on ne peut pas les manger, nos pieds, si on veut continuer de s’en servir. » Il jeta du bois sur le feu et se laissa choir à côté.

« Il y a quelques heures à peine, tu refusais d’enfourcher un cheval du Rohan, dit Legolas en riant. Si tu ne te surveilles pas, tu finiras cavalier. »

« Il semble peu probable que j’aie cette occasion, dit Gimli.

« Si vous voulez savoir ce que j’en pense, reprit-il au bout d’un moment, je crois que c’était Saruman. Qui d’autre ? Rappelez-vous les paroles d’Éomer: *il se promène comme un vieillard portant cape et capuchon.* Ce sont ses mots. Il s’est sauvé avec nos bêtes, ou il leur a fait peur, et nous voilà échoués ici. D’autres ennuis nous attendent, notez-le bien ! »

« Je le note, dit Aragorn. Mais j’ai remarqué aussi que ce vieillard portait un chapeau, et non un capuchon. Je n’en suis pas moins convaincu que vous devinez juste; que le danger nous guette ici, de jour comme de nuit. Mais en attendant, il n’y a rien d’autre à faire que de nous reposer tant que nous le pourrons. Je vais faire le guet pendant quelque temps, Gimli. J’ai bien plus besoin de réfléchir que de dormir. »

La nuit passa lentement. Legolas releva Aragorn, et Gimli releva Legolas, et les tours de garde se succédèrent. Mais il ne se passa rien. Le vieillard demeura invisible, et les chevaux ne revinrent pas.

3

Les Uruk-hai

Pippin était plongé dans un rêve sombre et tourmenté: il lui semblait entendre sa petite voix grêle résonnant dans des tunnels noirs, criant: *Frodo, Frodo !* Mais au lieu de Frodo, c’étaient des centaines de figures d’Orques qui lui lançaient des regards affreux, grimaçant parmi les ombres; des centaines de bras horribles qui tentaient de l’agripper, surgissant de toutes parts. Où était Merry ?

Il se réveilla. Un air froid soufflait sur son visage. Il était étendu sur le dos. Le soir descendait et le ciel s’assombrissait. Se retournant, il s’aperçut que le rêve n’était pas beaucoup plus horrible que la réalité. Il était ligoté aux poignets, aux jambes et aux chevilles. Merry gisait à ses côtés, livide, un morceau d’étoffe crasseuse passé autour du front. Une grande compagnie d’Orques, certains debout, d’autres assis, se tenait tout autour d’eux.

Pippin sentit que le souvenir se reconstituait peu à peu dans sa tête endolorie, se détachant des ombres du rêve. Bien sûr: Merry et lui étaient partis en courant dans les bois. Qu’est-ce qui leur avait pris ? Pourquoi s’étaient-ils précipités ainsi, sans faire attention au vieil Arpenteur ? Ils avaient couru longtemps sans s’arrêter de crier — il ne pouvait se rappeler jusqu’où ni pendant combien de temps; puis, tout à coup, ils s’étaient retrouvés nez à nez avec une troupe d’Orques qui se tenait là, l’oreille tendue, et qui n’avait pas paru s’aviser de leur présence avant qu’ils fussent pratiquement dans leurs bras. Puis ils s’étaient mis à hurler, et des dizaines d’autres gobelins avaient surgi des arbres. Merry et lui avaient dégainé, mais les Orques ne souhaitaient aucunement se battre; ils ne cherchaient qu’à s’emparer d’eux, même après que Merry eut tranché plusieurs bras et mains. Ce bon vieux Merry !

Boromir était alors arrivé, bondissant à travers les arbres. Il les avait forcés à se battre. Nombre d’entre eux étaient tombés sous ses coups, et le reste s’était enfui. Mais à peine s’étaient-ils mis à rebrousser chemin qu’ils avaient essuyé une nouvelle attaque, forte d’au moins une centaine d’Orques, parfois très gros, qui avaient décoché une pluie de flèches — toutes sur Boromir. Boromir avait sonné de son grand cor jusqu’à ce que les bois retentissent de ses appels, semant d’abord la consternation chez les Orques, qui s’étaient repliés; mais comme il n’y avait eu d’autre réponse que les échos, les Orques étaient revenus à la charge, plus acharnés que jamais. Pippin ne se rappelait pas grand-chose d’autre. La dernière image qui lui restait était celle de Boromir appuyé contre un arbre, s’arrachant une flèche; puis tout à coup, les ténèbres étaient tombées.

« J’ai dû recevoir un coup sur la tête, se dit-il. J’espère que ce pauvre Merry n’est pas gravement blessé. Qu’est-il arrivé à Boromir ? Pourquoi les Orques ne nous ont-ils pas tués ? Où sommes-nous, et où allons-nous ? »

Il était sans réponse à ces questions. Il avait froid et mal au cœur. « Je voudrais bien que Gandalf n’ait jamais convaincu Elrond de nous laisser partir, pensa-t-il. Qu’est-ce que j’ai fait de bon ? Sinon de gêner les autres: un passager, un simple bagage. Et voilà que j’ai été dérobé, et je ne suis plus qu’un simple bagage — pour les Orques. J’espère que l’Arpenteur viendra nous réclamer, ou quelqu’un ! Mais dois-je l’espérer ? Est-ce que ça ne ficherait pas tous les plans à l’eau ? J’aimerais tellement pouvoir me libérer ! »

Il se débattit un peu, bien inutilement. L’un des Orques assis à côté se mit à rire, et il s’adressa à un compagnon dans leur langue abominable. « Repose-toi pendant que tu peux, petite andouille ! dit-il alors à Pippin dans le parler commun, qu’il rendait presque aussi hideux que son propre baragouin. Repose-toi donc ! Tes jambes vont servir bien assez vite. Tu souhaiteras n’en avoir jamais eu avant qu’on soit rentrés. »

« Si j’étais libre d’en faire à ma tête, tu voudrais être mort depuis longtemps, dit l’autre. Je te ferais couiner, misérable petit rat ! » Il se pencha sur Pippin, qui vit les crocs jaunâtres de l’Orque tout près de sa figure. Il avait à la main un long couteau noir à lame dentelée. « Tiens-toi tranquille, sinon je te chatouille avec ça, siffla-t-il. Si tu te fais trop remarquer, je pourrais oublier mes ordres. Maudits soient les Isengardiens ! *Uglúk u bagronk sha pushdug Saruman-glob búbhosh skai* »: il entama alors dans sa langue un long et furieux discours qui dégénéra peu à peu en marmottages et en grognements.

Terrifié, Pippin s’efforça de ne plus bouger, même si ses poignets et ses chevilles le faisaient de plus en plus souffrir, tout comme les pierres qui lui creusaient le dos. Afin de ne plus trop se sentir, il prêta une oreille attentive à tout ce qu’il pouvait entendre. De nombreuses voix l’entouraient, et bien que le parler des Orques parût par nature empli de haine et de colère, il lui semblait néanmoins qu’une sorte de querelle avait éclaté, et qu’elle s’envenimait.

Pippin fut surpris de constater qu’une grande partie des échanges lui étaient intelligibles: de nombreux Orques parlaient la langue ordinaire. Visiblement, il était en présence de deux ou trois tribus très différentes qui, chacune dans son parler orque, ne pouvaient se comprendre. Un violent débat faisait rage quant à savoir ce qu’il convenait de faire: de quel côté l’on irait, ce que l’on ferait des prisonniers.

« Pas le temps de les tuer comme il le faudrait, dit l’un d’eux. Pas le temps de s’amuser dans cette expédition. »

« Ça, on n’y peut rien, dit un autre. Mais pourquoi pas les tuer vite fait, là, tout de suite ? Ces sales gêneurs nous cassent les pieds, et nous, on est pressés. Le soir approche et on ferait mieux de se dépêcher. »

« Les ordres, dit un troisième en un profond grondement. *Tuez-les tous,* SAUF *les Demi-Hommes; ceux-là, il faut les ramener* VIVANTS *aussi vite que possible.* C’est ça, mes ordres. »

« Qu’est-ce qu’on leur veut ? demandèrent plusieurs voix. Pourquoi vivants ? Ils donnent du bon temps ? »

« Non ! J’ai entendu dire que l’un d’eux a quelque chose avec lui, quelque chose d’utile pour la Guerre, un genre de combine d’Elfe. Qu’importe, les deux seront interrogés. »

« C’est tout ce que t’en sais ? Pourquoi on les fouillerait pas, pour voir ? On trouverait peut-être quelque chose qui pourrait nous servir à nous. »

« C’est là une remarque très intéressante, dit une voix railleuse, plus douce mais plus malveillante que les autres. Je devrais peut-être la signaler à qui de droit. Les prisonniers ne doivent PAS être fouillés ni dépouillés: voilà quels sont *mes* ordres. »

« À moi aussi, dit la grosse voix. *Vivants et comme on les aura trouvés; pas de partage du butin.* C’est ça, mes ordres. »

« Pas les nôtres ! dit l’une des voix déjà entendues. On a fait tout ce chemin depuis les Mines pour tuer, et pour venger les nôtres. Tout ce que je souhaite, c’est tuer, et rentrer dans le Nord. »

« Alors mieux vaut que tu souhaites autre chose, dit la voix grondante. Je suis Uglúk. C’est moi qui commande. Je retourne à Isengard par le chemin le plus court. »

« Saruman est-il le maître, ou bien est-ce le Grand Œil ? dit la voix malveillante. Nous devrions rentrer sur-le-champ à Lugbúrz. »

« On pourrait, si c’était possible de traverser le Grand Fleuve, dit une autre voix. Mais on n’est pas assez nombreux pour se risquer à descendre jusqu’aux ponts. »

« Eh bien moi, je l’ai franchi, dit la voix malveillante. Un Nazgûl ailé nous attend au nord, sur la rive orientale. »

« Peut-être, peut-être ! Puis vous vous envolerez avec nos prisonniers, et vous irez prendre vos gages et vos éloges à Lugbúrz, en nous laissant nous trimballer à travers le Pays des Chevaux. Non, il faut qu’on reste ensemble. Ce coin est dangereux: plein de sales rebelles et de brigands. »

« Oui, il faut rester ensemble, grogna Uglúk. J’ai pas confiance en vous, misérables petits porcs. Aussitôt sortis de vos soues, vous avez plus rien dans le ventre. Si on n’avait pas été là, vous auriez tous déguerpi. Nous sommes les Uruk-hai combattants ! Nous avons tué le grand guerrier. Nous avons emmené les prisonniers. Nous sommes les serviteurs de Saruman le Sage, la Main Blanche: la Main qui nous nourrit de chair d’homme. Nous sommes venus d’Isengard, nous vous avons conduits jusqu’ici, et nous vous conduirons par où il nous plaira. Je suis Uglúk. J’ai dit ! »

« Tu en as bien assez dit, Uglúk, dit la voix malveillante d’un ton railleur. Je me demande ce qu’ils en penseraient à Lugbúrz. Ils se diraient peut-être qu’Uglúk a attrapé la grosse tête, que ses épaules s’en porteraient mieux si on la lui enlevait. Ils demanderaient peut-être à savoir d’où il tenait ses étranges idées. Peut-être de Saruman ? Pour qui il se prend, celui-là, à monter sa propre affaire avec ses sales écussons blancs ? Ils pourraient être du même avis que moi, Grishnákh, leur messager, leur homme de confiance; et moi, Grishnákh, voici ce que je dis: Saruman est un imbécile, un imbécile et un sale traître. Mais le Grand Œil le surveille.

« *Des porcs,* hein ? Ça vous plaît d’être traités de *porcs* par les larbins d’un sale petit magicien ? C’est de la chair d’orque qu’ils mangent, je parie. »

De forts hurlements en langue orque s’élevèrent en guise de réponse, de même qu’un fracas sonore d’armes brusquement tirées. Tout doucement, Pippin se roula sur le ventre, espérant voir ce qui allait se passer. Ses gardiens étaient partis, se jetant dans la mêlée. Dans la pénombre, il vit un grand Orque noir, sans doute Uglúk, debout face à Grishnákh, une petite créature aux jambes arquées, très large d’épaules, et dont les longs bras traînaient pratiquement jusqu’au sol. D’autres gobelins, plus frêles, étaient massés en foule tout autour d’eux. Probablement ceux du Nord, se dit Pippin. Ils avaient tiré couteaux et épées, mais ils hésitaient à attaquer Uglúk.

Uglúk lâcha un cri, et d’autres Orques, de stature presque aussi imposante que la sienne, accoururent en nombre. Soudain, sans crier gare, Uglúk s’élança en avant et, de deux rapides coups, il décapita deux de ses adversaires. Grishnákh s’esquiva et disparut parmi les ombres. Les autres reculèrent, et l’un d’eux fit un pas en arrière et trébucha sur la forme de Merry, étendu à plat ventre. Il s’écroula avec un juron, ce qui lui sauva probablement la vie; car les suivants d’Uglúk bondirent par-dessus lui et en fauchèrent un autre de leurs épées à large lame. C’était le gardien aux crocs jaunâtres. Son corps tomba en plein sur Pippin, sa main encore serrée sur le long couteau-scie.

« Rangez vos armes ! cria Uglúk. Et assez de bêtises ! Nous allons marcher plein ouest à partir d’ici, et prendre l’escalier. De là, droit sur les coteaux, puis le long de la rivière jusqu’à la forêt. Et on avance de jour comme de nuit. C’est clair ? »

« Bon, se dit Pippin, s’il faut seulement un peu de temps à cet affreux pour remettre sa troupe au pas, j’ai une chance. » Une lueur d’espoir lui était venue. Le couteau noir lui avait entamé le bras, avant de lui glisser jusqu’au poignet. Il sentait le sang dégouliner sur sa main, mais aussi le contact froid de l’acier sur sa peau.

Les Orques étaient prêts à reprendre la marche, mais quelques-uns de ceux du Nord étaient encore réticents, et les Isengardiens durent en tuer deux autres pour mater le reste. Les jurons fusaient de toutes parts et une grande confusion régnait. Entre-temps, personne ne surveillait Pippin. Ses jambes étaient solidement liées; mais ses bras n’étaient ligotés qu’aux poignets, et ses mains étaient devant lui et non dans son dos. Il pouvait les bouger conjointement, quoique les liens fussent affreusement serrés. Ainsi, il poussa l’Orque mort d’un côté, puis, osant à peine respirer, il fit aller et venir le nœud retenant ses poignets contre la lame du couteau. Elle était tranchante, et la main du mort l’agrippait fermement. La corde se rompit ! Pippin s’empressa de la saisir, et il se confectionna un bracelet constitué de deux boucles lâches, qu’il glissa à chacun de ses poignets. Puis il se tint immobile.

« Ramassez ces prisonniers ! cria Uglúk. Pas de tours de passe-passe ! S’ils sont pas vivants à notre arrivée, quelqu’un d’autre va mourir. »

Un Orque, soulevant Pippin comme un sac à patates, passa la tête entre ses mains liées et, saisissant les bras du hobbit, tira violemment dessus jusqu’à écraser la figure de Pippin contre sa propre nuque; puis il se mit à courir avec son fardeau sur les épaules. Un autre s’occupa de Merry de la même manière. La main griffue de l’Orque serrait les bras de Pippin dans une poigne de fer; ses ongles lui entamaient la peau. Il ferma les yeux et retomba dans ses mauvais rêves.

Soudain, il fut de nouveau jeté sur le sol de pierre. La nuit n’était pas bien avancée, mais déjà, le mince croissant de lune déclinait vers l’ouest. Ils se trouvaient au bord d’une falaise qui semblait regarder sur un océan de brume pâle. Le son d’un torrent montait non loin.

« Les éclaireurs sont enfin revenus », dit un Orque tout près.

« Eh bien, qu’est-ce que vous avez découvert ? » grogna la voix d’Uglúk.

« Rien qu’un cavalier seul, et il a filé vers l’ouest. La voie est libre, maintenant. »

« Maintenant, oui. Mais pour combien de temps ? Espèce d’idiots ! Vous auriez dû le tirer. Il va donner l’alarme. Ces maudits éleveurs de chevaux vont entendre parler de nous d’ici demain matin. Va falloir cavaler deux fois plus vite, maintenant. »

Une ombre se pencha sur Pippin. C’était Uglúk. « Redresse-toi ! dit l’Orque. Mes gars en ont assez de te trimballer. Il faut descendre d’ici, et tu dois te servir de tes jambes. Sois sage, hein. Je veux pas te voir crier ou essayer de t’échapper. Si tu nous joues des tours, on a des moyens de te faire payer que tu n’aimeras pas, sans que ça nuise à ton utilité pour le Maître. »

Il coupa les lanières qui retenaient ses jambes et ses chevilles, puis il le souleva par les cheveux et le remit sur pied. Pippin s’écroula aussitôt, et Uglúk le tira de nouveau par les cheveux. Plusieurs Orques s’esclaffèrent. Uglúk, saisissant une flasque, lui enfonça le goulot entre les dents, le forçant à boire un liquide qui lui brûla la gorge: il sentit une flamme le traverser, chaude et fulgurante. La douleur disparut dans ses jambes et dans ses chevilles. Il pouvait maintenant se tenir debout.

« L’autre, maintenant ! » dit Uglúk. Pippin le vit aller trouver Merry étendu non loin, et lui donner un coup de pied. Merry gémit. Uglúk l’empoigna brutalement, le mit sur son séant et lui arracha le bandage qui lui ceignait le front. Puis il barbouilla la blessure d’un enduit noir qu’il conservait dans une petite boîte de bois. Merry poussa un cri et se débattit violemment.

Il y eut des applaudissements et des huées parmi les Orques. « Même pas capable de prendre son médicament ! raillèrent-ils. Sait pas ce qui est bon pour lui. Aï ! On va s’amuser tout à l’heure. »

Mais pour lors, Uglúk pensait à tout autre chose qu’à se divertir. Il était pressé, et il lui fallait le concours des récalcitrants. Il soignait Merry à la manière orque; et son traitement ne tarda pas à agir. Il obligea le hobbit à prendre une lampée, le débarrassa des liens qui lui retenaient les jambes, et enfin le remit sur pied, sans grande délicatesse; alors Merry se tint debout, pâle mais sévère et insoumis, et on ne peut plus vivant. Son front balafré ne l’embêta plus, mais il devait porter une cicatrice brune jusqu’à la fin de ses jours.

« Ça alors, Pippin ! dit-il. Te voilà aussi dans cette petite expédition, à ce que je vois ? Quand est-ce qu’on nous sert le petit déjeuner au lit ? »

« Ho ! fit Uglúk. Pas de ça ! Fermez vos clapets. Pas de bavardage. Si vous faites des problèmes, ça va se savoir à l’autre bout, et Il vous le fera payer. Vous aurez de quoi déguster, croyez-moi: petit déjeuner et bien plus encore. »

La bande d’Orques emprunta alors un ravin étroit qui menait dans la plaine brumeuse. Merry et Pippin, séparés par une douzaine d’Orques au moins, descendirent avec eux. En bas, les hobbits mirent les pieds dans l’herbe et reprirent courage.

« Maintenant, tout droit ! cria Uglúk. À l’ouest et un peu au nord. Suivez Lugdush. »

« Mais qu’est-ce qu’on va faire quand le soleil se lèvera ? » objectèrent quelques Orques du Nord.

« Continuer à courir, dit Uglúk. Vous pensiez faire quoi ? Vous asseoir dans l’herbe en attendant que les Peaux-Blanches se joignent au pique-nique ? »

« Mais on ne peut pas courir au soleil. »

« Vous allez courir si c’est moi qui vous suis, dit Uglúk. Courez ! Ou vous ne reverrez plus jamais vos trous chéris. Par la Main Blanche ! Qu’est-ce qui m’a fichu cette vermine des montagnes à moitié entraînée ! Courez, maudite engeance ! Courez pendant qu’il fait encore nuit ! »

Toute la compagnie se mit alors à courir de la longue foulée bondissante des Orques. Ils allaient sans ordre, se poussant, se bousculant et s’invectivant; mais ils n’en allaient pas moins à très vive allure. Chaque hobbit était flanqué de trois gardiens. Pippin se trouvait loin à l’arrière du convoi. Il se demandait combien de temps il pourrait tenir un tel rythme, lui qui n’avait rien mangé depuis le matin. L’un de ses gardiens maniait un fouet. Mais, pour le moment, la boisson orque le tenait encore au chaud. Et il avait retrouvé toute sa présence d’esprit.

De temps à autre lui venait en tête, sans qu’il le voulût, une vision du fin visage de l’Arpenteur penché sur une piste sombre et courant, courant derrière lui. Mais que discernerait même un Coureur, sinon une série de pieds d’Orques imprimés les uns sur les autres ? Ses minuscules empreintes à lui, comme celles de Merry, se perdaient dans le piétinement des chaussures ferrées qui allaient devant eux, derrière eux et de chaque côté.

Ils n’avaient pas franchi plus d’un mille depuis le bas de la falaise quand le pays se mit à descendre dans une vaste dépression peu profonde, au sol humide et moelleux. Un brouillard s’étendait là, pâle et miroitant, sous les derniers rayons de la lune cornue. Les formes sombres des Orques du devant, de plus en plus indistinctes, furent bientôt complètement voilées.

« Aï ! Pas si vite ! » cria Uglúk à l’arrière.

Une idée fit soudain irruption dans l’esprit de Pippin, et il la mit aussitôt à exécution. Virant brusquement à droite, il plongea tête baissée dans la brume, échappant à l’étreinte de son gardien, puis il s’étala de tout son long dans l’herbe.

« Halte ! » hurla Uglúk.

Il y eut un moment de tumulte et de confusion. Pippin se releva d’un bond et courut à toutes jambes. Mais les Orques étaient à ses trousses. D’autres surgirent soudain juste devant lui.

« Aucune chance ! se dit Pippin. Mais j’ai au moins espoir d’avoir laissé quelques empreintes visibles sur le sol humide. » Il porta ses mains à sa gorge et dégrafa la broche de sa cape du mieux qu’il le put. Au moment même où il sentait de longs bras le saisir dans une poigne d’acier, il la laissa tomber. « Je suppose qu’elle y restera jusqu’à la fin des temps, se dit-il. Je ne sais pas pourquoi j’ai fait ça. Si les autres ont pu s’échapper, ils sont sûrement tous partis avec Frodo. »

Une lanière de fouet s’enroula autour de ses jambes, et il étouffa un cri. « Assez ! fit Uglúk, accourant. Il lui reste encore un grand bout à faire. Faites-les courir tous les deux ! Le fouet doit servir de rappel, pas plus.

« Mais c’est pas tout, ça, dit-il avec hargne, se tournant vers Pippin. J’oublierai pas. Tu perds rien pour attendre. Tu vas payer. Allez, grouille ! »

Ni Pippin ni Merry ne purent se rappeler grand-chose de la seconde moitié du voyage. De mauvais rêves et de mauvais réveils se fondaient en un long tunnel de souffrance, où l’espoir se faisait toujours plus lointain derrière eux. Ils couraient, couraient, s’efforçant de tenir l’allure des Orques, cinglés de temps à autre par une lanière cruelle, maniée avec adresse. S’ils s’arrêtaient ou trébuchaient, ils étaient saisis et traînés sur une certaine distance.

La chaleur de la boisson orque s’était dissipée. Pippin avait de nouveau froid et mal au cœur. Tout à coup, il tomba face contre terre dans l’herbe. De rudes mains aux ongles mordants l’agrippèrent et le soulevèrent. Encore une fois, on le transportait comme un sac; les ténèbres grandissaient autour de lui. Étaient-ce les ténèbres d’une autre nuit, ou ses yeux ne voyaient-ils plus ? Il n’aurait su le dire.

Il eut vaguement conscience d’une clameur: on eût dit que les Orques réclamaient une halte. Uglúk hurlait. Il se sentit jeté à terre, et il resta étendu comme il était tombé, bientôt en proie à des rêves noirs. Mais il ne put échapper longtemps à la douleur, car l’étau de mains impitoyables ne tarda pas à se refermer sur lui. Il fut longuement cahoté et secoué, puis les ténèbres reculèrent peu à peu. Il retrouva le monde éveillé et vit que le jour se levait. On vociféra des ordres, et il fut brutalement jeté dans l’herbe.

Il y resta quelque temps étendu, luttant contre le désespoir. La tête lui tournait, mais à la chaleur de son corps, il devinait qu’on lui avait fait avaler une autre gorgée. Un Orque se pencha sur lui et lui lança du pain, ainsi qu’une lanière de viande crue et séchée. Il mangea goulûment le pain gris et rassis, mais non la viande. Il était affamé, mais pas suffisamment, pas encore, pour accepter de la chair jetée par un Orque, chair dont il n’osait imaginer la provenance.

Il se dressa sur son séant et regarda alentour. Merry n’était pas loin. Ils se trouvaient près des berges d’une rivière rapide et étroite. Des montagnes se dressaient devant eux: une haute cime attrapait les premiers rayons du soleil. Une forêt s’accrochait sur ses pentes basses, telle une grande tache sombre.

Les cris et les altercations se multipliaient parmi les Orques; une querelle semblait sur le point d’éclater de nouveau entre ceux du Nord et les Isengardiens. Certains désignaient un endroit quelque part loin au sud, d’autres pointaient le doigt vers l’est.

« Très bien, dit Uglúk. Laissez-les-moi, alors ! Interdiction de tuer, comme je vous l’ai déjà dit; mais si vous voulez renoncer à ce que nous sommes allés chercher si loin, allez-y ! Je vais m’en occuper. Laissez tout le boulot aux Uruk-hai combattants, comme toujours. Si vous avez peur des Peaux-Blanches, filez ! Sauvez-vous ! La forêt est là, beugla-t-il, montrant devant lui. Grouillez-vous ! C’est votre meilleure chance. Allez ! Ouste, avant que je fasse sauter encore une ou deux têtes, histoire de raisonner un peu les autres. »

Il y eut des jurons et des empoignades, puis la plupart des Orques du Nord se détachèrent du groupe et s’enfuirent — plus d’une centaine d’entre eux, détalant le long de la rivière, vers les montagnes. Les hobbits demeuraient aux mains des Isengardiens: une sombre et sinistre bande, composée d’au moins quatre-vingts Orques de forte carrure, au teint bistre et aux yeux obliques, maniant de grands arcs et des courtes épées à large lame. Quelques-uns de ceux du Nord, plus grands et plus hardis que les autres, restèrent avec eux.

« Maintenant, occupons-nous de Grishnákh », dit Uglúk; mais certains de ses suivants jetaient eux aussi des regards inquiets vers le sud.

« Je sais, tonna Uglúk. Ces maudits rats d’écurie ont eu vent de nous. Mais tout ça, c’est de ta faute, Snaga. Toi et tous les autres éclaireurs, faudrait vous trancher les oreilles. Mais nous sommes les combattants. On aura bientôt du cheval à se mettre sous la dent, ou quelque chose de mieux, oui. »

Alors, Pippin comprit pourquoi certains d’entre eux montraient l’est depuis tout à l’heure. Des cris rauques venaient à présent de cette direction, et voilà que Grishnákh était de retour, accompagné d’une quarantaine de ses semblables: des Orques aux longs bras et aux jambes arquées. Un œil rouge était peint sur leurs boucliers. Uglúk s’avança à leur rencontre.

« Ah, te revoilà ! dit-il. T’as changé d’avis, on dirait ? »

« Je suis revenu pour m’assurer que les Ordres sont exécutés et que les prisonniers sont en sécurité », répondit Grishnákh.

« Ah bon ! dit Uglúk. Effort inutile. C’est moi qui m’assure que les ordres sont suivis sous mon commandement. Et à part ça, quel bon vent t’amène ? T’es parti bien vite. As-tu laissé quelque chose sans faire exprès ? »

« J’ai laissé un imbécile, répondit Grishnákh d’un ton hargneux. Mais de solides gaillards étaient avec lui qu’il serait trop dommage de perdre. Je savais que tu les conduirais dans de beaux draps. Je suis venu les aider. »

« Merveilleux ! ricana Uglúk. Mais à moins que t’aies les tripes pour te battre, tu t’es trompé de chemin. Le tien allait à Lugbúrz. Les Peaux-Blanches s’en viennent. Et ton Nazgûl chéri, qu’est-ce qu’il est devenu ? Est-ce qu’il s’est fait descendre une autre de ses montures ? Remarque, si tu l’avais emmené, ç’aurait pu être utile — si vraiment ces Nazgûl sont aussi fortiches qu’on le dit. »

« *Nazgûl, Nazgûl*, dit Grishnákh, frissonnant et se léchant les lèvres, comme si ce nom avait un goût ignoble qu’il savourait avec douleur. Tu parles de ce qui vole bien au-dessus de tes rêves fangeux, Uglúk, dit-il. *Nazgûl !* Ha ! Aussi fortiches qu’on le dit ! Un jour, tu souhaiteras n’avoir jamais dit cela. Espèce de singe ! tonna-t-il férocement. Sache qu’ils sont la prunelle du Grand Œil. Mais les Nazgûl ailés, non: pas encore, pas tout de suite. Il ne leur permet pas de se montrer de l’autre côté du Grand Fleuve: c’est encore trop tôt. Ils doivent servir à la Guerre — entre autres choses. »

« Tu sembles en savoir un bout, dit Uglúk. Un peu trop pour ton propre bien, je gage. Il se peut qu’à Lugbúrz, on se demande comment ça se fait, et pourquoi. Mais entre-temps, les Uruk-hai d’Isengard vont faire le sale boulot, comme toujours. Reste pas là à baver ! Ramasse ton troupeau ! Les autres porcs se sont cavalés vers la forêt. Tu ferais mieux de les suivre. Tu survivrais pas si t’essayais de retourner au Grand Fleuve. C’est tout de suite ! Hop ! Tu m’auras sur tes talons. »

Les Isengardiens se saisirent une fois de plus de Merry et Pippin, les passant par-derrière leurs épaules; puis la troupe se mit en branle. Ils coururent des heures et des heures, ne s’arrêtant que par intervalles, le temps de lancer les hobbits à de nouveaux porteurs. En raison de leur rapidité et de leur endurance, ou bien d’une manœuvre secrète de Grishnákh, les Isengardiens doublèrent peu à peu les Orques du Mordor, et les gens de Grishnákh se trouvèrent à fermer la marche. La troupe d’Uglúk gagnait également du terrain sur les Orques du Nord qui la précédaient. La forêt commençait à se rapprocher.

Pippin était meurtri et déchiré de partout; sa tête endolorie le faisait souffrir, râpée par la joue crasseuse et l’oreille poilue de l’Orque qui le portait. Juste devant, il y avait ces dos courbés, ces jambes épaisses et solides qui montaient et retombaient, montaient et retombaient: infatigables, comme si elles étaient faites de fil de fer et de corne, martelant les secondes cauchemardesques d’un interminable instant.

Dans l’après-midi, la troupe d’Uglúk dépassa celle des Orques du Nord. Ils flanchaient sous les rayons aveuglants du soleil, quoique ce fût un soleil d’hiver dans un ciel pâle et frais: ils avaient la tête basse et la langue pendante.

« Petite vermine ! raillèrent les Isengardiens. Vous êtes cuits. Les Peaux-Blanches vont vous attraper et vous manger. Ils s’en viennent ! »

Un cri venant de Grishnákh montra qu’il ne s’agissait pas d’une simple moquerie. Des cavaliers avaient bel et bien été aperçus, arrivant au triple galop — encore loin derrière les Orques, mais gagnant du terrain, prêts à se répandre sur eux comme la marée sur des voyageurs de la plaine enlisés dans un sable mouvant.

Les Isengardiens se mirent à courir d’un pas redoublé qui ébahit Pippin: un formidable coup de collier comme à la fin d’une course, eût-on dit. Puis il vit que le soleil sombrait, plongeant derrière les Montagnes de Brume: des ombres étendaient leur étreinte sur les terres. Les soldats du Mordor relevèrent la tête et se mirent eux aussi à prendre de la vitesse. La forêt était sombre et proche. Déjà, ils avaient passé quelques arbres isolés. Le terrain commençait à s’élever, la pente se faisait de plus en plus raide; mais les Orques ne s’arrêtèrent pas pour autant. Uglúk et Grishnákh criaient tous deux, exhortant les leurs à un dernier effort.

« Ils vont finir par y arriver. Ils vont s’échapper », se dit Pippin. En se tordant un peu le cou, il parvint à regarder d’un œil par-dessus son épaule. Il vit que des cavaliers, à l’est, étaient déjà à la hauteur des Orques: ils galopaient sur la plaine. Le couchant dorait leurs casques et leurs lances, et faisait reluire leurs longs cheveux clairs. Ils encerclaient lentement les Orques et empêchaient leur dispersion, les forçant à longer le cours d’eau.

Pippin se demandait bien quelle sorte de gens ce pouvait être. Il regrettait maintenant de ne pas avoir profité du séjour à Fendeval pour s’instruire davantage, étudier plus souvent les cartes, ce genre de choses; mais la planification du voyage semblait alors en des mains autrement qualifiées, et il n’avait jamais envisagé la possibilité d’être coupé de Gandalf ou de l’Arpenteur, encore moins de Frodo. Au sujet du Rohan, il ne pouvait se rappeler qu’une seule chose: le cheval de Gandalf, Scadufax, en était originaire. Ce qui, en soi, était déjà un encouragement.

« Mais comment vont-ils savoir que nous ne sommes pas des Orques ? pensa-t-il. Ils n’ont probablement jamais entendu parler des hobbits, si loin au sud. Je devrais sans doute me réjouir de voir que ces abominables Orques semblent près d’être anéantis, mais pour ma part je préférerais m’en tirer. » Merry et lui avaient de fortes chances d’être tués avec leurs ravisseurs, avant que les Hommes du Rohan aient pu même s’aviser de leur présence.

Quelques-uns d’entre eux semblaient être des archers, habiles au tir même en allant à cheval. S’approchant vivement à portée, ils décochèrent sur les Orques qui traînaient en arrière et en firent tomber plusieurs; puis ils virèrent brusquement, hors de portée des tirs de riposte lancés au hasard par leurs ennemis qui n’osaient s’arrêter. Ils répétèrent cette manœuvre à maintes reprises, et une fois, des flèches tombèrent parmi les Isengardiens. L’un d’eux trébucha juste devant Pippin et ne se releva pas.

La nuit tomba sans que les Cavaliers ne donnent la charge. De nombreux Orques avaient péri, mais il en restait encore bien deux cents. Dans la pénombre du crépuscule, les Orques arrivèrent à une petite colline. L’orée de la forêt était toute proche: elle ne devait pas se trouver à plus de trois furlongs, mais ils ne pouvaient continuer. Les cavaliers les avaient cernés. Un petit groupe, défiant la consigne d’Uglúk, poursuivit sa course vers la forêt: trois seulement revinrent.

« Eh bien, nous y voilà, fit Grishnákh avec raillerie. Quel commandement exemplaire ! J’espère que le grand Uglúk saura nous sortir d’ici. »

« Posez-moi ces Demi-Hommes ! ordonna Uglúk sans faire attention à Grishnákh. Toi, Lugdush, trouve-toi deux gars pour t’aider à les surveiller ! Défense de les tuer, sauf si les sales Peaux-Blanches font une percée. Compris ? J’les veux, tant que je serai en vie. Mais il faut pas qu’ils crient, et il faut pas qu’on les délivre. Attachez-leur les jambes ! »

Ce dernier ordre fut exécuté sans aucune pitié. Mais Pippin se rendit compte que, pour la toute première fois, il était près de Merry. Les Orques faisaient beaucoup de bruit, hurlant et entrechoquant leurs armes, et les hobbits parvinrent à échanger quelques murmures.

« Cela ne me dit rien de bon, chuchota Merry. Je me sens presque à bout. Je ne pense pas que je pourrais ramper bien loin, même si j’étais libre. »

« Le *lembas* ! dit Pippin. Le *lembas*: j’en ai un peu. Et toi ? Je pense qu’ils ont seulement pris nos épées. »

« Oui, j’en avais un paquet dans ma poche, répondit Merry, mais il doit être réduit en miettes. De toute manière, je ne peux pas mettre la bouche dans ma poche ! »

« Pas besoin. J’ai... » Mais à cet instant, un sauvage coup de pied avertit Pippin que le brouhaha avait cessé et que leurs gardes étaient aux aguets.

La nuit était froide et silencieuse. Tout autour de la butte où les Orques s’étaient rassemblés jaillirent de petits feux de garde: un anneau complet, rouge doré dans l’obscurité. Il se trouvait tout juste à portée de tir, mais les cavaliers évitaient de se montrer à la lumière, et les Orques gaspillèrent de nombreuses flèches en direction des feux, jusqu’à ce qu’Uglúk leur ordonne d’arrêter. Les cavaliers ne faisaient aucun bruit. Plus tard dans la nuit, quand la lune sortit des brumes, on put les voir à l’occasion, formes indécises accrochant parfois la lumière blanche dans leurs rondes incessantes.

« Ils vont attendre le Soleil, maudits soient-ils ! » grogna l’un des gardiens. Pourquoi on chargerait pas à travers d’un seul bloc ? Qu’est-ce qu’il s’imagine être en train de faire, le vieil Uglúk, je voudrais bien le savoir ! »

« Tu voudrais bien, hein ? dit Uglúk avec hargne, surgissant derrière lui. Parce que tu crois que je manque d’imagination, c’est ça ? Maudite engeance ! Tu vaux pas mieux que les autres: la vermine des montagnes et les singes de Lugbúrz. C’est pas la peine d’essayer de charger avec ces couineurs. Ils mettraient pas de temps à déguerpir, et ces sales rats d’écurie sont bien assez nombreux pour balayer tous nos gars sur la plaine.

« Cette vermine n’est bonne qu’à une chose: dans le noir, elle a la vue la plus perçante qui soit. Mais ces Peaux-Blanches voient mieux la nuit que la plupart des Hommes, à ce que j’ai entendu dire, sans oublier leurs chevaux ! Ils peuvent voir le vent nocturne, c’est ce qu’on dit. Mais il y a une chose que nos valeureux ignorent: Mauhúr et ses gars sont dans la forêt, et ils devraient rappliquer d’une minute à l’autre. »

Les paroles d’Uglúk parurent satisfaire les Isengardiens; mais les autres Orques étaient d’humeur à la fois abattue et rebelle. Ils postèrent quelques sentinelles, mais la plupart d’entre eux restèrent étendus à terre, profitant des plaisantes ténèbres pour se reposer. En effet, la nuit redevint très noire, car la lune passa à l’ouest derrière d’épais nuages, et Pippin ne vit bientôt plus rien à quelques pieds devant lui. Les feux n’éclairaient aucunement la butte. Les cavaliers n’allaient toutefois pas se contenter d’attendre l’aube et laisser leurs adversaires se reposer. Une clameur soudaine monta du côté est de la butte, et l’on comprit que quelque chose n’allait pas. Il apparaissait que quelques Hommes s’étaient approchés, puis, ayant glissé à bas de leur monture et rampé jusqu’au bord du campement, avaient tué plusieurs Orques et s’étaient rapidement éclipsés. Uglúk se précipita de ce côté afin d’éviter une débandade.

Pippin et Merry se redressèrent. Leurs gardes, des Isengardiens, étaient partis avec Uglúk. Mais si les hobbits avaient quelque espoir de fuite, il fut bientôt réduit à néant. Un long bras poilu les saisit chacun par le cou et les attira l’un vers l’autre. Ils purent vaguement discerner l’énorme tête et l’affreux visage de Grishnákh entre eux deux: son haleine fétide était sur leurs joues. Il se mit à les palper et à les fouiller. Pippin frissonna tandis que des doigts tâtonnants descendaient, froids et durs, le long de son dos.

« Alors, mes nabots ! dit Grishnákh en un doux murmure. Vous savourez cet agréable moment de détente ? Ou pas ? Une posture sans doute un peu inconfortable: d’un côté, des lames et des fouets, et de l’autre, de vilaines lances ! Les petites personnes ne devraient pas se mêler à des affaires qui les dépassent. » Ses doigts continuaient de tâter. Une lueur semblable à une flamme, pâle mais ardente, brûlait au fond de ses yeux.

Une pensée traversa soudain l’esprit de Pippin, comme insufflée par l’urgent désir de son ennemi: « Grishnákh sait, pour l’Anneau ! Il le cherche, pendant qu’Uglúk est occupé ailleurs: il veut sans doute se l’approprier. » Et alors même qu’une peur glaciale lui étreignait le cœur, Pippin se demandait quel usage il pourrait tirer du désir de Grishnákh.

« Vous n’allez pas le trouver comme ça, je pense. Il n’est pas facile à trouver. »

« *Le trouver ?* » dit Grishnákh: ses doigts cessèrent de tâtonner et agrippèrent l’épaule de Pippin. « Trouver quoi ? De quoi parles-tu, nabot ? »

Pendant un instant, Pippin resta silencieux. Puis soudain, dans les ténèbres, il produisit un son dans sa gorge: *gollum, gollum.* « Rien, mon trésor », ajouta-t-il.

Les hobbits sentirent les doigts de Grishnákh se contracter. « O-ho ! fit doucement le gobelin. C’est ça qu’il veut dire, hein ? O-ho ! Très, trrrès dangereux, mes nabots. »

« Peut-être bien, dit Merry, maintenant alerte et au fait des déductions de Pippin. Peut-être, et pas seulement pour nous. N’empêche, vous savez mieux que personne ce que vous avez à faire. Le voulez-vous, oui ou non ? Et qu’êtes-vous prêt à donner pour l’avoir ? »

« Si je le veux ? Si je le veux ? » dit Grishnákh, comme interloqué; mais ses bras tremblaient. « Ce que je donnerais pour l’avoir ? Qu’entends-tu par là ? »

« Nous entendons, dit Pippin, choisissant ses mots avec soin, qu’il ne sert à rien de tâter dans le noir. Nous pourrions vous épargner beaucoup de temps et d’effort. Mais vous devez d’abord nous délier les jambes, sans quoi nous n’allons rien faire ni rien dire. »

« Mes chers et tendres petits nigauds, souffla Grishnákh, tout ce que vous avez, et tout ce que vous savez, tout cela vous sera soutiré en temps voulu: tout ! Vous souhaiterez pouvoir en dire plus pour satisfaire le Questionneur, oh oui: très bientôt. Ne précipitons pas l’enquête. Surtout pas ! Pourquoi croyez-vous qu’on vous a maintenus en vie ? Je vous prie de me croire, mes chers petits amis, quand je vous dis que ce n’était pas par gentillesse: voilà au moins un défaut qu’on ne saurait reprocher à Uglúk. »

« Je n’ai aucun mal à croire cela, dit Merry. Mais vous n’avez pas encore ramené votre butin à la maison. Et il n’est pas près d’aller de votre côté, on dirait, quoi qu’il arrive. Si nous parvenons à Isengard, le grand Grishnákh n’en retirera pas le moindre avantage: Saruman prendra tout ce qu’il pourra trouver. S’il y a quelque chose que vous désirez, c’est le moment de conclure un marché. »

Grishnákh commençait à s’emporter. Le nom de Saruman semblait particulièrement l’énerver. Les minutes passaient et, peu à peu, l’agitation retombait. Uglúk ou les Isengardiens pouvaient revenir à tout moment. « L’avez-vous — toi, ou bien toi ? » dit-il d’une voix rageuse.

« *Gollum, gollum !* » fit Pippin.

« Déliez-nous les jambes ! » dit Merry.

Ils sentirent les bras de l’Orque secoués de violents tremblements. « Soyez maudits — sales petits vermisseaux ! siffla-t-il. Vous délier les jambes ? Je vais vous délier tous les tendons du corps. Me croyez-vous incapable de vous fouiller jusqu’aux os ? Vous fouiller ! Je vais vous mettre en lambeaux encore tout palpitants. Tous les deux. Je n’ai pas besoin de vos jambes pour vous emmener loin d’ici — et vous avoir pour moi tout seul ! »

Soudain il les saisit. La force de ses longs bras, de ses épaules, était terrifiante. Il les fourra chacun sous une aisselle, les pressant brutalement contre ses côtes, une grande main suffocante plaquée sur leurs bouches. Puis il s’élança, prenant soin de se baisser. En silence, d’un pas vif, il se glissa jusqu’à la limite de la butte. Là, choisissant une brèche entre les guetteurs, il passa dans la nuit comme une ombre maléfique, se dirigeant au bas de la pente et en direction de l’ouest, vers la rivière débouchant de la forêt. Il y avait de ce côté un vaste espace vide où ne brûlait qu’un seul feu.

Au bout d’une trentaine de pieds, il s’arrêta et scruta les alentours, l’oreille tendue. Rien ne se voyait, pas un son ne troublait la nuit. Il continua de s’éloigner à pas de loup, presque plié en deux. Puis il s’accroupit et dressa de nouveau l’oreille. Il se releva alors, comme prêt à risquer une course précipitée. À cet instant même, la forme noire d’un cavalier surgit d’entre les ombres devant lui. Un cheval s’ébroua et se cabra. Un homme appela dans la nuit.

Grishnákh se jeta face contre terre, serrant les hobbits sous lui; puis il tira son épée. Sans doute avait-il l’intention d’éliminer ses prisonniers, plutôt que de les voir s’enfuir ou être délivrés; mais ce fut sa perte. L’épée tinta faiblement, et elle brilla un peu à la lueur du feu de camp, quelque part sur sa gauche. Une flèche siffla dans l’obscurité: le tir était juste, ou guidé par le sort, et la flèche se planta dans sa main droite. Il laissa tomber son arme avec un cri aigu. Il y eut un vif roulement de sabots, et au moment même où Grishnákh se relevait d’un bond pour prendre la fuite, il fut rejoint et une lance le traversa de part en part. Il poussa un hurlement à donner la chair de poule, puis il demeura étendu, immobile.

Les hobbits restèrent à plat ventre sur le sol, comme Grishnákh les avait laissés. Un second cavalier vint rapidement prêter main-forte à son camarade. Le cheval, en raison de sa vue particulièrement fine ou de quelque autre sens, se souleva et les enjamba avec légèreté; mais son cavalier ne les vit aucunement, enveloppés dans leurs capes elfiques, momentanément accablés et paralysés par la crainte.

Enfin, Merry remua et dit en un murmure: « Fort bien; mais comment faire pour éviter d’être embrochés, nous ? »

La réponse vint presque aussitôt. Les cris de Grishnákh avaient alerté les Orques. Les hobbits, d’après les hurlements et des cris stridents qui provenaient de la butte, conclurent que leur disparition avait été découverte: Uglúk faisait sans doute sauter encore une ou deux têtes. Puis soudain retentirent des cris de réponse, des voix d’Orques quelque part à droite, en dehors du cercle des feux, vers la forêt et les montagnes. Visiblement, Mauhúr était arrivé et il attaquait les assiégeants. On entendait le son de chevaux au galop. Les Cavaliers, s’exposant aux tirs orques, refermaient leur anneau autour de la butte de manière à empêcher toute sortie, tandis qu’un détachement allait s’occuper des nouveaux arrivants. Tout à coup, Merry et Pippin se rendirent compte que, sans avoir à bouger, ils se trouvaient maintenant en dehors du cercle: plus rien ne se dressait entre eux et la liberté.

« Bon, dit Merry, si seulement nous avions les jambes et les mains libres, nous pourrions nous sauver. Mais je n’atteins pas les nœuds, et je ne peux tout de même pas les mordre. »

« Inutile d’essayer, dit Pippin. C’est ce que j’allais te dire: j’ai réussi à me libérer les mains. Ces boucles ne sont que pour donner le change. Tu ferais mieux de commencer par grignoter un peu de *lembas*. »

Il fit glisser les cordes qui recouvraient ses poignets et extirpa un paquet de sa poche. Les gâteaux étaient en pièces mais ils demeuraient frais, encore dans leurs emballages de feuilles. Les hobbits en mangèrent chacun deux ou trois morceaux. Le goût leur rappela les beaux visages et les rires, et la nourriture saine des jours tranquilles, désormais très lointains. Ils restèrent un moment à manger d’un air pensif, assis dans l’obscurité, sans faire attention aux cris et au fracas des armes qui s’élevaient non loin. Pippin fut le premier à revenir au présent.

« Il faut partir, dit-il. Un petit instant ! » L’épée de Grishnákh gisait à portée de main, mais elle était trop lourde et trop incommode pour lui; aussi rampa-t-il un peu plus loin et, sur le corps du gobelin, il trouva et dégaina un long couteau. Sa lame tranchante vint rapidement à bout de leurs liens.

« Maintenant, allons-y ! dit-il. Quand on se sera un peu réchauffés, on pourra peut-être tenir sur nos jambes. De toute manière, il vaut mieux commencer par ramper. »

Ils rampèrent. Le gazon était épais et moelleux, et c’était tant mieux; mais la tâche leur parut longue et lente. Restant bien à l’écart du feu de garde, ils se traînèrent à pas de tortue jusqu’au bord de la rivière qui murmurait dans son lit encaissé, parmi les ombres noires. Alors, ils se retournèrent.

Les bruits s’étaient éteints. À l’évidence, Mauhúr et ses « gars » avaient été tués ou repoussés. Les Cavaliers avaient repris leur veille silencieuse et menaçante. Elle ne durerait plus très longtemps. Déjà, la nuit était vieille. Dans l’Est, resté sans nuages, le ciel commençait à pâlir.

« Il faut nous mettre à couvert, dit Pippin, ou nous serons repérés. Ça ne va pas nous consoler, si ces cavaliers s’aperçoivent que nous ne sommes pas des Orques *après* nous avoir tués. » Il se leva et tapa des pieds. « Ces liens m’ont scié comme du fil de fer; mais mes pieds commencent à se réchauffer. Je pourrais continuer cahin-caha. Et toi, Merry ? »

Merry se leva. « Oui, dit-il. J’y arrive. Pas de doute, le *lembas* donne du cœur au ventre ! Et une sensation plus saine que la chaleur de cette boisson orque. Je me demande de quoi elle est faite. Mieux vaut ne pas savoir, sans doute. Allons prendre une gorgée d’eau pour en laver le souvenir ! »

« Non, pas ici, les berges sont trop abruptes, dit Pippin. Continuons ! »

Ils prirent à droite et marchèrent lentement côte à côte, suivant le bord de la rivière. La lumière croissait dans l’Est derrière eux. Tout en marchant, ils échangeaient leurs impressions, causant plaisamment, à la manière hobbite, de tout ce qui leur était arrivé depuis leur enlèvement. Quiconque les eût entendus ne se serait jamais douté des atroces souffrances endurées, du péril mortel auquel ils venaient d’échapper, inexorablement emportés vers le tourment et la mort; ni du peu de chances qu’ils avaient, même alors, de retrouver amis ou sécurité — ce dont ils étaient parfaitement conscients.

« Tu t’en es bien tiré, ça m’a tout l’air, maître Touc, dit Merry. Ça te vaudra quasiment un chapitre dans le livre du vieux Bilbo, si jamais j’ai la chance de lui rendre compte. Bien joué: surtout d’avoir compris le petit manège de ce monstre poilu, et excité sa convoitise. Mais je me demande si quelqu’un finira par découvrir tes traces et trouver cette broche. Ça m’ennuierait de perdre la mienne, mais j’ai bien peur que la tienne ne soit disparue pour de bon.

« Je devrai bientôt fourbir mes orteils si je veux pouvoir te rattraper. Assurément, c’est au tour du cousin Brandibouc de se mettre en avant. C’est ici qu’il entre en scène. Je ne pense pas que tu aies quelque idée d’où nous sommes; pour ma part, j’ai fait meilleur usage de mes temps libres à Fendeval. Nous marchons vers l’ouest le long de l’Entévière. Le bout des Montagnes de Brume est devant nous, ainsi que la Forêt de Fangorn. »

Alors même qu’il prononçait ces mots, la lisière sombre et menaçante de la forêt surgit droit devant eux. La nuit semblait avoir trouvé refuge sous ses grands arbres, fuyant l’Aurore imminente.

« Je vous suis, maître Brandibouc ! dit Pippin. Où que vous alliez. On nous a mis en garde contre Fangorn. Mais quelqu’un d’aussi savant ne peut l’avoir oublié. »

« Je ne l’ai pas oublié, répondit Merry; mais la forêt me paraît tout de même préférable, plutôt que de retourner en pleine bataille. »

Il ouvrit la marche, passant sous les énormes branches des arbres. Ils semblaient d’une indicible vieillesse. De longues bandes de lichen pendillaient à leurs branches comme de grandes barbes flottant au vent. Les hobbits, se retournant, risquèrent un regard en dehors des ombres, contemplant le pays du haut de la pente — formes fugitives qui, dans la faible lumière, avaient tout l’air d’enfants des Elfes de la nuit des temps, sortis de la Forêt Sauvage et ouvrant des yeux émerveillés sur leur première Aurore.

Loin au-delà du Grand Fleuve et des Terres Brunes, à des lieues et des lieues grises de là, l’Aurore parut, rouge comme flamme. Les cors de chasse sonnèrent puissamment pour l’accueillir. Les Cavaliers du Rohan s’animèrent soudain. Les cors, encore, se répondirent.

Merry et Pippin entendirent, clairs dans l’air froid, le hennissement des montures de guerre et le chant soudain de nombreux hommes. Le limbe du Soleil fut levé, telle une arche de feu, par-dessus la lisière du monde. Puis, avec un grand cri, les Cavaliers chargèrent depuis l’Est: lances et cottes de mailles étincelèrent du rougeoiement. Les Orques, à grands cris, tirèrent toutes les flèches qu’il leur restait. Les hobbits virent tomber plusieurs cavaliers; mais leurs rangs balayèrent la colline sans se rompre, avant de faire demi-tour pour revenir à la charge. Chez les Orques, la plupart des survivants se débandèrent alors, fuyant de tous côtés, poursuivis à mort un par un. Mais une bande de résistants, réunis en une pointe noire, poussa résolument en direction de la forêt. Ils chargèrent tout droit vers la pente, en direction des deux observateurs. Ils approchaient rapidement, et leur évasion semblait de plus en plus probable: ils avaient déjà abattu trois Cavaliers qui leur barraient la route.

« Nous sommes restés trop longtemps à observer, dit Merry. Voilà Uglúk ! Je n’ai pas envie de le revoir. » Les hobbits tournèrent le dos à la plaine et s’enfoncèrent dans les ombres du bois.

Ainsi, ils ne furent pas témoin des derniers instants de la bataille, quand Uglúk fut rattrapé puis acculé à la lisière même de Fangorn. Là, il fut enfin terrassé par Éomer, Troisième Maréchal de la Marche, qui mit pied à terre et croisa le fer avec lui. Et de par les vastes prairies, les Cavaliers aux yeux perçants traquèrent les quelques Orques qui s’étaient échappés et qui avaient encore la force de fuir.

Enfin, lorsqu’ils eurent élevé un tertre sur leurs camarades tombés et chanté leurs louanges, les Cavaliers allumèrent un grand feu et dispersèrent les cendres de leurs ennemis. Ainsi finit leur incursion, et aucune nouvelle n’en revint jamais en Mordor ou à Isengard; mais la fumée du brasier s’éleva haut dans les airs et fut observée de nombreux regards attentifs.

4

Barbebois

Pendant ce temps, les hobbits marchaient aussi vite que le permettait la forêt sombre et enchevêtrée, le long de la rivière courante, vers l’ouest et les pentes montagneuses, toujours plus avant dans les bois de Fangorn. Leur crainte des Orques s’apaisa peu à peu, et ils ralentirent le pas. Une étrange sensation d’étouffement les gagnait, comme si l’air était trop pauvre ou trop rare pour la respiration.

Enfin, Merry s’arrêta. « On ne peut pas continuer comme ça, dit-il, haletant. J’ai besoin d’air. »

« Buvons au moins un peu, dit Pippin. Je meurs de soif. » Il se hissa sur une grosse racine sinueuse qui descendait jusqu’à la rivière, et, mettant ses mains en coupe, il se pencha et puisa de l’eau. Elle était claire et froide, et il en but de nombreuses gorgées. Merry l’imita. L’eau les rafraîchit et parut leur verser du baume au cœur; pendant un moment, ils s’assirent ensemble au bord du torrent, trempant leurs jambes et leurs pieds endoloris et promenant leur regard sur les arbres silencieux qui les entouraient, rangées après rangées, jusqu’à se fondre en une pénombre grise, dans toutes les directions.

« J’ose croire que tu ne nous as pas encore égarés ? dit Pippin en s’adossant contre un grand tronc. On pourrait à tout le moins suivre le cours de cette rivière, l’Entévière ou je ne sais trop comment tu l’appelles, et ressortir par où nous sommes entrés. »

« On pourrait, si nos jambes voulaient bien coopérer, dit Merry; et s’il y avait moyen de respirer convenablement. »

« Oui, tout est très sombre et étouffant, ici, dit Pippin. Je ne sais pas pourquoi, mais ça me rappelle l’antique salle de la Grande Maison des Touc, loin par chez nous, dans les Smials de Tocquebourg: une maison immense, où le mobilier n’a pas été déplacé ou changé depuis des générations. On dit que le Vieux Touc y a passé des années, tandis que lui et la pièce vieillissaient et se dégradaient ensemble — et rien n’a jamais été changé depuis qu’il est mort il y a un siècle. Et le Vieux Gerontius était mon arrière-arrière-grand-père: ça nous ramène à loin. Mais c’est sans rapport avec la vieillesse qu’on sent dans ce bois. Regarde-moi ce lichen, toutes ces barbes pleureuses et ces moustaches traînantes ! Et la plupart des arbres semblent à demi recouverts de feuilles déchiquetées et racornies qui ne sont jamais tombées. Ça fait désordre. Je ne vois pas du tout à quoi ressemblerait le printemps, ici, à supposer qu’il y en ait un — encore moins un nettoyage de printemps. »

« Mais le soleil doit bien apparaître de temps en temps, dit Merry. Ça ne ressemble pas du tout à la description qu’a faite Bilbo de la forêt de Grand’Peur. C’était un sentiment tout différent: un endroit ténébreux et noir, peuplé de créatures tout aussi noires. Ici, c’est tout au plus un demi-jour, quoique terriblement “arbresque”. On n’imagine pas que des *animaux* puissent vivre ici, ou s’attarder longtemps. »

« Ni des hobbits, dit Pippin. Et je n’aime pas l’idée d’essayer de la traverser, non plus. Rien à manger pendant une centaine de milles, je gage. Que nous reste-t-il comme provisions ? »

« Pas grand-chose, dit Merry. Nous avons filé avec deux paquets de *lembas* dans nos poches; tout le reste est demeuré derrière nous. » Ils vérifièrent ce qu’il leur restait des gâteaux elfiques: quelques morceaux, environ cinq jours d’une maigre pitance, pas plus. « Et pas la moindre écharpe ou couverture, dit Merry. La nuit va être froide, où que nous allions. »

« Eh bien, on ferait mieux de décider tout de suite, dit Pippin. La matinée avance, mine de rien. »

C’est alors qu’ils remarquèrent une lumière jaune qui venait d’apparaître un peu plus loin dans les bois: des rayons de soleil semblaient avoir soudain percé la voûte forestière.

« Tiens, tiens ! dit Merry. Soleil doit avoir rencontré un nuage pendant que nous marchions sous les arbres, et maintenant, elle est ressortie; ou elle a grimpé assez haut pour regarder par une ouverture. Ce n’est pas loin: allons voir ! »

Ils s’aperçurent que c’était plus loin qu’ils ne l’avaient cru. Le sol continuait de monter en pente raide, et il devenait de plus en plus rocailleux. La lumière grandit à mesure qu’ils avançaient, et bientôt, ils virent se dresser devant eux une paroi rocheuse: le flanc d’une colline, ou la fin abrupte de quelque longue racine projetée par les lointaines montagnes. Aucun arbre ne poussait sur sa face de pierre, et le soleil tombait en plein sur elle. Les ramilles des arbres à sa base, raides et immobiles, étaient comme des doigts tendus vers la chaleur. Là où toutes choses avaient paru si grises et défraîchies dans l’instant d’avant, le bois se parait à présent de riches nuances de brun, et d’un lisse gris-noir d’écorce semblable à du cuir lustré. Les fûts des arbres luisaient d’un vert tendre comme l’herbe nouvelle: le jeune printemps, ou la vision fugace de celui-ci les entourait.

Dans la paroi rocheuse elle-même se voyait comme un escalier — peut-être naturel, taillé par l’érosion et le délitement de la roche, car il était grossier et inégal. Très haut, presque au niveau de la cime des arbres, se trouvait une corniche sous un escarpement. Rien ne poussait là, hormis quelques herbes accrochées au bord, et un vieux chicot d’arbre à qui il ne restait que deux branches courbées: on eût dit la silhouette d’un vieillard rabougri, debout sur l’éminence, plissant les yeux à la lumière du matin.

« Allons-y ! dit Merry d’un ton enjoué. Vivement une bouffée d’air frais et un aperçu du pays ! »

Ils gravirent l’escalier de roche en s’aidant des pieds et des mains. S’il avait été taillé par quelqu’un, c’était pour de plus gros pieds et de plus longues jambes que les leurs. Ils étaient trop pressés pour s’étonner de l’extraordinaire rapidité avec laquelle s’étaient guéries les coupures et les plaies subies au cours de leur captivité, et de leur formidable regain de vitalité. Ils finirent par atteindre le rebord de la corniche, presque au pied du vieux chicot; d’un bond, ils y montèrent, et, tournant le dos à la colline, ils étendirent leur regard sur l’est en prenant de grandes respirations. Ils virent qu’ils n’avaient pénétré que de trois ou quatre milles à l’intérieur de la forêt: les têtes des arbres descendaient vers la plaine en une marche ordonnée. Là, près de la lisière des bois, de hauts panaches de fumée noire s’élevaient en spirale et dérivaient lentement vers eux.

« Le vent tourne, dit Merry. Il est revenu à l’est. Il fait frais, à cette hauteur. »

« Oui, dit Pippin; j’ai bien peur que ce ne soit qu’une éclaircie avant le retour de la grisaille. Quel dommage ! Cette vieille forêt hirsute paraissait si différente à la lumière du soleil. J’avais presque l’impression d’aimer l’endroit. »

« Presque l’impression d’aimer la Forêt ! C’est bien ! C’est incroyablement gentil à vous, dit une voix étrange. Tournez-vous et laissez-moi voir un peu votre figure. J’ai presque l’impression de ne pas vous aimer, ni l’un ni l’autre, mais ne soyons point trop hâtifs. Tournez-vous ! » Une grande main aux doigts noueux se posa sur leurs épaules et les retourna, doucement mais irrésistiblement; puis deux longs bras les soulevèrent.

Ils se trouvèrent nez à nez avec un visage des plus extraordinaires. Il appartenait à une grande forme rappelant un Homme, voire un Troll, d’au moins quatorze pieds de haut, très robuste, surmontée d’une tête allongée sans véritable cou. Elle était vêtue d’une étoffe vert et gris pareille à de l’écorce, laquelle pouvait tout aussi bien être sa peau: c’était difficile à dire. Les bras se trouvaient en tout cas très proches du tronc, et ils n’étaient pas plissés, mais recouverts d’un cuir brun et lisse. Les pieds, très grands, étaient chacun dotés de sept orteils. La partie inférieure du visage était couverte d’une longue barbe grise, touffue, presque ligneuse à la racine, quoique fine et moussue aux extrémités. Mais, pour lors, les hobbits ne voyaient pas grand-chose d’autre que les yeux. Ces yeux profonds les examinaient à présent, lents et graves, mais très pénétrants. Ils étaient marron, teintés d’une lueur verte. Pippin devait souvent essayer par la suite de décrire la première impression qu’il avait ressentie en les voyant.

« C’était comme s’il y avait au fond un puits énorme, rempli d’une mémoire séculaire, d’une lente et longue pensée soutenue; mais le présent étincelait à la surface: comme un chatoiement de soleil sur les feuilles extérieures d’un grand arbre, ou sur les rides d’un lac très profond. Je ne sais pas, mais c’était comme si un être qui aurait grandi dans le sol — endormi, si on veut, ou qui n’aurait fait que se sentir, du bout des racines jusqu’à la pointe des feuilles, entre terre et ciel — venait soudain de s’éveiller, et vous considérait avec toute la lenteur et l’attention qu’il avait appliquées à ses propres affaires intérieures pendant d’innombrables années. »

« *Hroum, Houm* », murmura la voix, une voix profonde: comme un instrument de la famille des bois au registre très grave. « Vraiment très curieux ! Pas tant de hâte, c’est ma devise. Mais si je vous avais vus avant d’entendre vos voix — elles m’ont plu: jolies petites voix que cela; elles m’ont rappelé quelque chose que je n’arrive pas à placer — si je vous avais vus avant de vous entendre, je vous aurais simplement piétinés, vous prenant pour de petits Orques, avant de me rendre compte de mon erreur. Vous êtes très curieux, vraiment. Racine et ramille, très curieux ! »

Pippin, bien qu’encore abasourdi, n’était plus effrayé. Ces yeux le plaçaient dans une étrange expectative, mais ne lui inspiraient aucune peur. « Voulez-vous s’il vous plaît, demanda-t-il, nous dire qui vous êtes ? Et ce que vous êtes ? »

Une expression étrange parut dans les yeux âgés, une sorte de méfiance: les profonds puits étaient obturés. « *Hroum*, oui, répondit la voix; eh bien, je suis un Ent, du moins c’est ainsi que l’on m’appelle. Oui, Ent, c’est le mot. C’est moi *l’Ent*, diriez-vous, à votre façon de parler. *Fangorn* est mon nom, pour certains; d’autres disent *Barbebois*. *Barbebois* fera l’affaire. »

« Un *Ent* ? dit Merry. Qu’est-ce que c’est que ça ? Mais comment vous appelez-vous vous-même ? Quel est votre vrai nom ? »

« Hou, là ! répondit Barbebois. Hou ! Voilà qui en dirait long ! Pas tant de hâte. Et c’est *moi* qui pose les questions. Vous êtes dans *mon* pays. Qui êtes-vous, vous, c’est bien ce que je me demande. Je ne vous situe pas. Vous ne semblez pas rentrer dans les listes anciennes que j’ai apprises quand j’étais jeune. Mais c’était il y a très, très longtemps, et on a peut-être dressé de nouvelles listes. Voyons, voyons voir ! Comment c’était, déjà ?

*Sachez la science des Créatures Vivantes !*

*Comptez les quatre, les peuples libres :*

*Aînés de tous, les Enfants elfes ;*

*Le Nain fouisseur au séjour sombre ;*

*L’Ent né en terre, vieux comme les monts ;*

*L’Homme mortel, maître des chevaux ;*

« Hm, hm, hm.

*Castor rongeur, Chevreuil sauteur,*

*Ours chasse-abeille, Sanglier lutteur ;*

*Le Chien a faim, le Lièvre a peur...*

« Hm, hm.

*L’Aigle en son aire, le Bœuf au pré ;*

*Faon le follet, Faucon le vif,*

*Cygne est si blanc, Serpent si froid...*

« Houm, hm; houm, hm, comment c’était ? Roum-toum, roum-toum, roumti toum-toum. C’était une longue liste. Mais de toute manière, vous ne semblez cadrer nulle part ! »

« Il semble qu’on nous ait toujours exclus des listes anciennes et des vieilles histoires, dit Merry. Pourtant, il y a bien longtemps que nous sommes là. Nous sommes des *hobbits.* »

« Pourquoi ne pas ajouter un vers ? dit Pippin.

*Les Hobbits mi-hauts, habitants des trous.*

« Mettez-nous parmi les quatre, à côté des Hommes (les Grandes Gens) et vous y êtes. »

« Hm ! Pas mal, pas mal, dit Barbebois. Ça irait. Ainsi, vous vivez dans des trous, hein ? Voilà qui semble tout à fait logique. Mais qui vous appelle des *hobbits* ? Ce nom n’a rien d’elfique à mes oreilles. Les Elfes ont fait tous les vieux mots: ce sont eux qui ont tout commencé. »

« Personne d’autre ne nous appelle ainsi; c’est le nom qu’on se donne nous-mêmes », dit Pippin.

« Houm, hmm ! Allons ! Pas tant de hâte ! Vous vous appelez vous-mêmes ainsi ? Mais vous ne devriez pas le clamer au premier venu, voyons. Vous finirez par divulguer vos propres noms véritables si vous ne faites pas attention. »

« Nous ne faisons pas attention à cela, dit Merry. En fait, je suis un Brandibouc, Meriadoc Brandibouc, quoique la plupart des gens m’appellent simplement Merry. »

« Et je suis un Touc, Peregrin Touc, mais on m’appelle le plus souvent Pippin, ou même Pip. »

« Hm, vous êtes *vraiment* des gens hâtifs, à ce que je vois, dit Barbebois. Votre confiance m’honore; mais vous ne devriez pas être trop francs trop vite. Il y a Ents et Ents, voyez-vous; ou du moins, il y a des Ents qui en sont et d’autres qui leur ressemblent mais qui n’en sont pas, si je puis dire. Je vais vous appeler Merry et Pippin, si ça ne vous dérange pas — de bien jolis noms. Car je ne vais pas vous donner le mien, pas tout de suite, en tout cas. » Une expression étrange, mi-entendue, mi-amusée, parut dans ses yeux avec une étincelle verte. « D’abord, cela prendrait du temps: mon nom ne cesse de grandir, et j’ai vécu très, très longtemps; ainsi, mon nom à moi est comme une histoire. Les noms véritables vous racontent l’histoire des choses auxquelles ils appartiennent, dans ma langue: le vieil entique, diriez-vous. Un parler charmant; seulement, il faut beaucoup, beaucoup de temps pour dire quoi que ce soit en cette langue, car nous ne disons rien en cette langue qui ne vaille la peine d’être longuement dit et écouté.

« Mais dites-moi — et les yeux se firent alors très brillants et très “présents”, devenant plus petits, presque tranchants —, que se passe-t-il ? Qu’avez-vous à voir dans tout cela ? Je puis voir et entendre (*et* flairer *et* sentir) bien des choses à partir de ce... cet *a-lalla-lalla-rumba-kamanda-lindor-burúmë.* Excusez-moi: c’est une partie du nom que je lui donne; j’ignore quel est le mot dans les langues extérieures: vous savez, cette chose où nous nous tenons, et d’où je regarde, par les beaux matins, en pensant au Soleil, à l’herbe par-delà le bois, et aux chevaux et aux nuages, et au déroulement du monde. Que se passe-t-il ? Que fait Gandalf ? Et ces... *burárum* — il émit une sorte de grondement profond, comme un grand orgue discordant —, ces Orques, et le jeune Saruman à Isengard ? J’aime recevoir des nouvelles. Mais pas trop vite, hein. »

« Il se passe énormément de choses, dit Merry, et même si nous voulions faire vite, ce serait long à raconter. Mais vous nous avez dit de ne pas nous hâter. Devrions-nous nous confier si vite ? Trouveriez-vous cela impoli si l’on vous demandait ce que vous comptez faire de nous, et de quel côté vous êtes ? Et connaissiez-vous Gandalf ? »

« Oui, je le connais: le seul magicien qui se soucie vraiment des arbres, dit Barbebois. Vous savez qui il est ? »

« Oui, répondit Pippin d’un ton chagriné, nous le connaissions. C’était un grand ami à nous; il était notre guide. »

« Je puis donc répondre à vos autres questions, dit Barbebois. Je ne vais rien faire *de* vous — pas si vous entendez “vous faire quelque chose *à* vous”, sans votre consentement. Nous pourrions faire quelque chose à nous trois. Mais je ne sais pas, pour ce qui est d’être d’un côté ou de l’autre. Je suis ma propre route; mais la vôtre peut suivre la mienne pour un temps. Néanmoins, vous parlez de maître Gandalf comme s’il figurait dans une histoire qui aurait pris fin. »

« Oui, c’est vrai, dit Pippin avec tristesse. L’histoire semble se poursuivre, mais je crains que Gandalf n’en fasse plus partie. »

« Hou, allons donc ! dit Barbebois. Houm, hm, eh bien. » Il marqua une pause, observant longuement les hobbits. « Houm, euh, enfin, je ne sais pas quoi dire. Allons donc ! »

« Si vous voulez en savoir davantage, dit Merry, nous allons tout vous raconter. Mais cela prendra du temps. Vous ne voudriez pas nous déposer ? On pourrait s’asseoir ici tous les trois, au soleil, tant qu’il dure. Vous devez être fatigué de nous tenir en l’air. »

« Hm, *fatigué* ? Non, je ne suis pas fatigué. Je ne me fatigue pas facilement. Et je ne m’assieds pas. Je ne suis pas très, hm, pliable. Mais voilà justement le Soleil qui se cache. Quittons cette... Avez-vous dit comment vous l’appelez ? »

« Colline ? » proposa Pippin. « Corniche ? Marche ? » suggéra Merry. Barbebois répéta pensivement ces mots. « *Colline.* Oui, c’était ça. Mais c’est un mot hâtif, pour une chose qui s’est trouvée ici depuis le façonnement de cette partie du monde. Peu importe. Quittons-la, et partons. »

« Où irons-nous ? » demanda Merry.

« Chez moi; du moins, c’est l’une de mes résidences », répondit Barbebois.

« Est-ce loin ? »

« Je ne sais pas. Peut-être diriez-vous que c’est loin. Mais quelle importance ? »

« Eh bien, voyez-vous, nous avons perdu toutes nos affaires, dit Merry. Il nous reste très peu de nourriture. »

« Oh ! Hm ! Inutile de vous inquiéter de cela, dit Barbebois. Je puis vous donner une boisson qui vous vaudra une verte croissance pour un long, long moment. Et si nous décidons de nous séparer, je puis vous déposer hors de mon pays en quelque lieu qu’il vous plaira. Partons ! »

Serrant les hobbits avec douceur mais fermeté, chacun dans le creux d’un bras, Barbebois leva d’abord un grand pied, puis l’autre, et il les amena au bord de la colline. Ses orteils en forme de racine s’agrippaient aux rochers. Puis, d’une démarche précise et solennelle, raide, il se porta de marche en marche et descendit jusqu’au sol de la Forêt.

Sans s’arrêter, il partit à travers les arbres d’un long pas mesuré, s’enfonçant dans les bois sans vraiment s’éloigner du torrent, mais toujours grimpant vers les pentes des montagnes. Bon nombre des arbres semblaient endormis, aussi inconscients de sa présence que de celle de toute autre créature qui n’aurait fait que passer; mais certains frémissaient, et d’autres levaient leurs branches au-dessus de sa tête à son approche. Et tout ce temps-là, tandis qu’il marchait, il se parlait à lui-même en un long déferlement de sons musicaux et ininterrompus.

Les hobbits demeurèrent quelque temps silencieux. Curieusement, ils se sentaient tout à fait à l’aise et en sécurité; et ils avaient ample matière à réfléchir et à s’interroger. Enfin, Pippin aventura quelques mots.

« Pardon, Barbebois, dit-il, puis-je vous demander quelque chose ? Pourquoi Celeborn nous a-t-il mis en garde contre votre forêt ? Il disait que nous risquions de nous y empêtrer. »

« Hmm, ah bon ! gronda Barbebois. Je pourrais vous dire la même chose, si vous alliez dans l’autre direction. N’allez pas vous empêtrer dans le bois de *Laurelindórenan* ! C’est ainsi que l’appelaient autrefois les Elfes, mais de nos jours ils en raccourcissent le nom: *Lothlórien,* disent-ils. Ils ont peut-être raison: peut-être est-il en train de se faner et non de croître. Pays de la Vallée de l’Or Chantant, voilà ce qu’on disait, il fut un temps. Maintenant, c’est la Fleur de Rêve. Eh oui ! Mais c’est un endroit étrange, et tout le monde ne doit pas s’y aventurer. Je suis étonné que vous en soyez jamais ressortis, mais encore plus surpris que vous ayez pu y entrer: voilà maintes années que des étrangers ne l’avaient pas fait. C’est un étrange pays.

« On peut en dire autant de celui-ci. Il a pu arriver malheur à des gens, ici. Oui, malheur. *Laurelindórenan lindelorendor malinornélion ornemalin*, fredonna-t-il pour lui-même. Ils prennent bien du retard sur le monde, là-bas, je suppose, dit-il. Ni ce pays-ci, ni rien d’autre en dehors du Bois Doré n’est plus ce qu’il était, du temps de la jeunesse de Celeborn. Néanmoins :

*Taurelilómëa-tumbalemorna Tumbaletaurëa Lómëanor*[[1]](#footnote-1)*,* c’est ce qu’ils disaient autrefois. Les choses ont changé, mais c’est encore vrai à certains endroits. »

« Que voulez-vous dire ? dit Pippin. Qu’est-ce qui est vrai ? »

« Les arbres et les Ents, dit Barbebois. Moi-même, je ne comprends pas tout ce qui se passe, alors je ne puis vous l’expliquer. Certains des nôtres sont encore de vrais Ents, et assez animés, à notre manière; mais bien d’autres sont de plus en plus somnolents, devenant arbresques, diriez-vous. La plupart des arbres ne sont que des arbres, bien entendu; mais beaucoup sont à demi éveillés. Certains le sont tout à fait, et quelques-uns deviennent... enfin euh, disons, *entesques*. Cela se produit continuellement.

« Quand cela arrive à un arbre, on s’aperçoit que certains ont un cœur *mauvais*. Rien à voir avec leur bois: ce n’est pas ce que je dis. Ma foi, j’ai connu de bons vieux saules en bas sur l’Entévière, disparus depuis longtemps, hélas ! Ils étaient complètement creux; en fait, ils tombaient en morceaux, mais ils avaient la voix tranquille et douce d’une tendre feuille. Et puis il y a des arbres dans les vallées sous les montagnes — parfaitement sains, et mauvais jusqu’au trognon. Ce genre de chose semble se répandre. Il y avait autrefois des endroits très dangereux dans ce pays. Il y a encore des coins très noirs. »

« Comme la Vieille Forêt au nord, vous voulez dire ? » demanda Merry.

« Oui, oui, quelque chose comme ça, mais bien pire. Je ne doute pas qu’il subsiste encore, là-bas au nord, une ombre de la Grande Obscurité; et les mauvais souvenirs se transmettent. Mais dans ce pays-ci, il est des vallées creuses où l’Obscurité n’a jamais été levée, et où les arbres sont plus vieux que moi. Mais nous faisons notre possible. Nous éloignons les étrangers et les téméraires; et nous formons et nous enseignons, nous marchons et nous arrachons.

« Nous sommes les bergers des arbres, nous les vieux Ents. Nous sommes encore un certain nombre. Les moutons viennent à ressembler au berger, et les bergers aux moutons, a-t-on coutume de dire; mais cela prend du temps, et les uns comme les autres ne restent pas longtemps au monde. Pour les arbres et les Ents, c’est plus rapide et plus marqué, et ils marchent ensemble à travers les âges. Car les Ents ressemblent plus aux Elfes: ils s’intéressent moins à eux-mêmes que les Hommes, et ils sont plus doués pour pénétrer au cœur des choses. Mais en même temps, les Ents ressemblent plus aux Hommes: ils sont plus versatiles que les Elfes, et plus susceptibles de prendre la couleur de l’extérieur, si l’on peut dire. Ou bien ils les surpassent tous deux; car ils sont plus constants, et leur esprit s’arrête plus longuement sur les choses.

« Certains des miens ressemblent tout à fait à des arbres, à présent: il faut quelque chose de majeur pour les éveiller; et ils ne parlent que par murmures. Mais d’autres de mes arbres ont les branches lestes, et ils sont nombreux à pouvoir me parler. Ce sont les Elfes qui ont tout commencé, bien sûr: éveiller les arbres, leur apprendre à parler, et comprendre leur langage arbresque. Ils voulaient toujours parler à tout, les Elfes anciens. Mais alors, la Grande Obscurité est venue, et ils sont passés au-delà de la Mer ou ont fui dans de lointaines vallées, et ils se sont cachés, chantant des jours qui ne seraient jamais plus. Jamais plus. Si, si: il fut un temps où il n’y avait qu’une seule forêt, d’ici aux Montagnes de Loune; et cette partie n’était que la Pointe Est.

« C’étaient les jours fastes ! Il fut une époque où je pouvais marcher et chanter toute la journée, sans entendre rien d’autre que l’écho de ma propre voix au creux des collines. Les bois étaient comme ceux de Lothlórien, seulement plus denses, plus forts, plus jeunes. Et la senteur de l’air ! Il m’arrivait de passer une semaine rien qu’à respirer. »

Barbebois se tut, marchant à longues enjambées mais produisant à peine un son avec ses grands pieds. Puis il se remit à fredonner, et sa voix monta en un chant murmurant. Peu à peu, les hobbits s’aperçurent qu’il chantait pour eux :

*Je marchais au Printemps dans les saulaies de Tasarinan.*

*Ah ! splendeurs et parfums du Printemps de Nan-tasarion !*

*Et je disais que c’était bien.*

*J’errais en Été dans les ormaies de l’Ossiriand.*

*Ah ! lumière et musique de l’Été des sept rivières d’Ossir !*

*Et je ne trouvais pas mieux.*

*Aux hêtraies de Neldoreth, je venais en Automne.*

*Ah ! le rouge et l’or et le soupir des feuilles de l’Automne de Taur-na-neldor !*

*C’était plus qu’il ne m’en fallait.*

*Aux pinèdes du haut Dorthonion, je montais en Hiver.*

*Ah ! la bise, la blancheur, les branches noires de l’Hiver d’Orod-na-Thôn !*

*Ma voix s’élevait et chantait dans le ciel.*

*Et désormais, toutes ces terres gisent sous les flots,*

*Et je marche à Ambaróna, à Tauremorna, à Aldalómë,*

*Dans ma contrée, au pays de Fangorn,*

*Où les racines sont longues,*

*Où les années s’étendent plus épaisses que les feuilles*

*À Tauremornalómë.*

Il acheva son chant et poursuivit sa marche en silence; et dans tout le bois, si loin que portât l’oreille, il n’y avait pas un son.

Le jour baissait, et le crépuscule s’enroulait autour des fûts des arbres. Enfin, les hobbits virent s’élever devant eux, indistinctement, un pays sombre et escarpé: ils étaient arrivés au pied des montagnes et aux racines vertes du haut Methedras. Au flanc de la colline, la jeune Entévière, jaillissant de ses sources sur les hauteurs, s’élançait tumultueusement à leur rencontre, bondissant de pierre en pierre. À droite du cours d’eau s’élevait une longue pente couverte d’herbe, à présent grise dans la pénombre. Aucun arbre n’y poussait, et elle donnait vue sur le ciel: des étoiles scintillaient déjà dans des lacs bordés de rives nuageuses.

Barbebois gravit la pente à grandes enjambées, sans guère ralentir le pas. Soudain, les hobbits virent se dessiner devant eux une large ouverture. Deux grands arbres se tenaient à cet endroit, un de chaque côté, comme les montants d’un vivant portail; mais il n’y avait là aucune porte, sinon leurs ramures croisées et entrelacées. À l’approche du vieil Ent, les arbres élevèrent leurs branches, et toutes leurs feuilles frémirent et bruissèrent. Car ces arbres étaient sempervirents, et leurs feuilles, sombres et lustrées, luisaient dans la pénombre. Derrière ce portail d’arbres se trouvait un vaste espace plat, tel le plancher d’une grande salle creusée à même la colline. Les murs, de chaque côté, s’élevaient graduellement jusqu’à une hauteur de cinquante pieds ou plus, et le long de chaque mur se dressait une rangée d’arbres qui, eux aussi, gagnaient en majesté à mesure que l’Ent avançait.

Tout au fond, la paroi rocheuse était à pic; mais sa base avait été évidée en une sorte d’alcôve peu profonde, au plafond voûté en forme d’arche: c’était d’ailleurs la seule toiture de la salle, hormis les branches des arbres qui, vers la partie arrière, ombrageaient tout l’espace, ne laissant qu’une large allée découverte au milieu. Un petit ruisseau s’échappait des sources d’en haut et, s’écartant du grand cours d’eau, coulait sur la face abrupte du rocher avec un doux tintement: ses gouttes argentées tombaient devant l’alcôve en un fin rideau. L’eau était récupérée dans une vasque de pierre creusée dans le sol entre les arbres, puis elle s’en déversait et ruisselait en bordure de l’allée pour aller rejoindre l’Entévière dans son voyage à travers la forêt.

« Hm ! Nous y voici ! dit Barbebois, rompant son long silence. Je vous ai portés sur environ soixante-dix mille foulées d’Ent, mais j’ignore ce que cela représente selon la mesure de votre pays. Toujours est-il que nous sommes aux racines de la Dernière Montagne. Une partie du nom de cet endroit pourrait se dire Fontenay, si on le traduisait dans votre langue. J’aime bien. Nous logerons ici cette nuit. » Il les déposa sur l’herbe entre les rangées d’arbres, et les hobbits le suivirent vers la grande arche. Ils remarquèrent alors que ses genoux se pliaient à peine tandis qu’il marchait; mais ses jambes s’ouvraient en une longue foulée. Ses grands orteils (et ils étaient certes énormes, mais aussi très larges) se plantaient dans le sol avant toute autre partie de son pied.

Pendant un moment, Barbebois se tint sous la pluie de la chute, respirant profondément; puis il rit et passa à l’intérieur. Une grande table de pierre se trouvait là, mais il n’y avait pas de chaises. Au fond de l’alcôve, il faisait déjà bien sombre. Barbebois prit deux grands vaisseaux et les déposa sur la table. Ils semblaient remplis d’eau; mais lorsqu’il plaça ses mains au-dessus, ils se mirent aussitôt à luire, le premier d’un éclat doré, l’autre d’une riche lueur verte; et le mélange de lumières éclaira l’alcôve, comme un soleil d’été à travers une voûte de jeunes feuilles. Se retournant, les hobbits virent que les arbres dans la cour avaient eux aussi commencé à luire, faiblement au début, mais avec une ardeur croissante, jusqu’à ce que chaque feuille fût bordée de lumière: verte pour certaines, dorée pour d’autres, ou encore d’un rouge cuivré; tandis que leurs fûts ressemblaient à des colonnes sculptées dans du roc lumineux.

« Bien, bien, nous pouvons continuer à bavarder, à présent, dit Barbebois. Vous avez soif, je présume. Peut-être êtes-vous fatigués également. Buvez ceci ! » Il se rendit au fond de l’alcôve, et ils virent alors que plusieurs jarres de pierre étaient posées à cet endroit, hautes, munies de lourds couvercles. Découvrant l’un des récipients, il y plongea une énorme louche; puis il remplit trois bols, dont un très grand et deux autres plus petits.

« Ceci est une maison d’Ent, dit-il, et il n’y a pas de sièges, hélas. Mais vous pouvez vous asseoir sur la table. » Soulevant les hobbits, il les installa sur la grande dalle de pierre, à six pieds au-dessus du sol: ils s’y assirent, balançant leurs jambes dans le vide et sirotant leur boisson.

Cette boisson était semblable à de l’eau, très semblable, en fait, à l’eau qu’ils avaient bue dans l’Entévière près de l’orée; pourtant, elle avait un parfum ou une saveur qu’ils ne parvenaient pas à définir, très subtile, mais qui leur rappelait l’odeur d’un bois lointain portée par une fraîche brise nocturne. L’effet du breuvage commençait aux orteils et montait peu à peu dans chaque membre, redonnant fraîcheur et vitalité dans sa course vers le haut, jusqu’à l’extrémité des cheveux. Les hobbits sentirent d’ailleurs leur chevelure se dresser sur leur tête et se mettre à onduler, à friser et à pousser. Barbebois, quant à lui, se lava d’abord les pieds dans le bassin situé sous l’arche, puis il vida son bol d’un seul trait, long et lent. Les hobbits crurent qu’il ne s’arrêterait jamais de boire.

Enfin, il posa son bol. « Ah — ah, fit-il. Hm, houm, maintenant, nous serons plus à l’aise pour bavarder. Vous pouvez vous asseoir par terre, et je vais m’étendre: cela empêchera cette boisson de me monter à la tête et de m’endormir. »

Dans le coin droit de l’alcôve se trouvait un grand lit assez bas sur pied, couvert d’une épaisse couche de fougères et d’herbes sèches, mais qui ne devait pas faire plus de deux pieds de haut. Barbebois s’y allongea lentement (avec une légère flexion du bassin tout au plus) jusqu’à être complètement étendu, les bras derrière la tête, de manière à regarder le plafond, où la lumière dansait comme le soleil jouant sur les feuilles. Merry et Pippin s’assirent auprès de lui sur des coussins d’herbe.

« Maintenant, racontez-moi votre histoire, et prenez votre temps ! » dit Barbebois.

Les hobbits lui firent alors le récit de leurs aventures depuis leur départ de Hobbiteville — sans ordre particulier, car ils ne cessaient de s’interrompre l’un l’autre, et Barbebois arrêtait souvent le raconteur pour revenir sur un point précédemment abordé, ou pour faire un saut en avant et les interroger sur la suite des choses. Ils ne firent pas la moindre allusion à l’Anneau et ne lui dirent jamais pour quelle raison ils étaient partis, ni où ils allaient; et il ne demanda pas à le savoir.

Tout l’intéressait au plus haut point: les Cavaliers Noirs, Elrond et Fendeval, la Vieille Forêt et Tom Bombadil, les Mines de Moria, la Lothlórien et Galadriel. Il leur fit décrire le Comté et ses terres plus d’une fois. Il eut alors une curieuse remarque. « Vous ne voyez jamais, hm... jamais d’Ents par là-bas, à tout hasard ? demanda-t-il. Enfin, pas des Ents, des *Ents-Femmes,* devrais-je dire en réalité. »

« Des *Ents-Femmes* ? dit Pippin. Est-ce qu’elles vous ressemblent un tant soit peu ? »

« Oui, hm, enfin non: je ne le sais plus très bien, dit Barbebois d’un air pensif. Mais votre pays leur plairait, alors je me demandais, voilà tout. »

Barbebois, néanmoins, sembla particulièrement intéressé par tout ce qui concernait Gandalf; et encore plus par les faits et gestes de Saruman. Les hobbits étaient bien désolés d’en savoir si peu de chose: tout au plus, un assez vague compte rendu de Sam leur rapportant ce que Gandalf avait dit au Conseil. Ils avaient au moins une certitude: Uglúk venait d’Isengard, et lui et sa troupe parlaient de Saruman comme de leur maître.

« Hm, houm ! » fit Barbebois, quand, après maints tours et détours, leur récit parvint enfin à la bataille entre les Orques et les Cavaliers du Rohan. « Eh bien, eh bien ! Que de nouvelles vous m’apportez là. Vous ne m’avez pas tout dit, oh non, loin s’en faut. Mais je suis bien sûr que vous agissez comme Gandalf l’aurait souhaité. Il se passe quelque chose de considérable, ça, je le vois bien, et j’apprendrai peut-être ce que c’est à la bonne heure, ou à la male heure. Mais racine et ramille, que c’est étrange, tout ça: un petit peuple surgit de terre qu’on ne trouve pas dans les listes anciennes; et voici que les Neuf Cavaliers oubliés réapparaissent pour les prendre en chasse; Gandalf les emmène dans un long voyage, puis Galadriel les héberge à Caras Galadhon, et des Orques les poursuivent à travers toute la Contrée Sauvage: à n’en pas douter, ils semblent pris dans une grande tempête. J’espère qu’ils passeront au travers. »

« Et vous-même, alors ? » demanda Merry.

« Houm, hm, je ne me suis jamais soucié des Grandes Guerres, dit Barbebois; elles concernent surtout les Elfes et les Hommes. C’est l’affaire des Magiciens: les Magiciens, eux, se soucient constamment de l’avenir. Pour ma part, je n’aime pas m’en inquiéter. Je ne suis véritablement *du côté* de personne, car personne n’est véritablement *de mon côté*, si vous voyez ce que je veux dire: personne ne se soucie des bois comme je m’en soucie, pas même les Elfes de nos jours. Reste que je m’attache plus facilement aux Elfes qu’à d’autres: ce sont les Elfes qui nous ont guéris de notre mutisme il y a fort longtemps, et c’est un don immense qui ne peut s’oublier, bien que nos chemins se soient séparés depuis. Et il est des êtres du côté desquels je ne suis véritablement *pas*; je suis véritablement contre: ces *burárum* — il eut un nouveau grondement de dégoût —, ces Orques et leurs maîtres.

« Je m’inquiétais autrefois de l’ombre qui planait sur Grand’Peur; mais quand elle a fui au Mordor, j’ai arrêté un temps de m’en soucier: le Mordor est bien loin d’ici. Mais il semble qu’un vent d’Est s’installe, et peut-être tous les bois viendront-ils bientôt à se faner. Il n’est rien que puisse faire un vieil Ent pour repousser cette tempête: il doit résister ou craquer.

« Mais là, Saruman ! Saruman est un voisin: je ne puis l’ignorer. Je dois faire quelque chose, j’imagine. Je me suis souvent demandé, ces temps derniers, que faire de Saruman. »

« Qui est-il ? demanda Pippin. Savez-vous quelque chose de son histoire ? »

« Saruman est un Magicien, répondit Barbebois. Je ne saurais vous en dire davantage. Je ne connais pas l’histoire des Magiciens. Ils sont apparus après l’arrivée des Grands Navires ayant traversé la Mer; mais je n’ai jamais pu vérifier s’ils sont venus sur les Navires. Saruman était compté parmi les grands de cet ordre, il me semble. Il a cessé de parcourir les terres et de s’occuper des affaires des Hommes et des Elfes il y a quelque temps de cela — vous diriez que c’était il y a très longtemps; et il s’est installé à Angrenost, ou Isengard, comme disent les Hommes du Rohan. Il était très effacé au début, mais sa renommée ne tarda pas à grandir. Il fut choisi pour diriger le Conseil Blanc, à ce qu’on raconte; mais ça n’a pas trop bien marché. Je me demande à présent si, même alors, Saruman n’était pas en train de se tourner vers le mal. En tout cas, à cette époque, il n’embêtait pas ses voisins. J’avais coutume de lui parler. Il fut un temps où il se promenait souvent dans mes bois. Il était poli alors, demandant toujours ma permission (du moins quand il me rencontrait); et toujours avide d’écouter. Je lui dis bien des choses qu’il n’aurait jamais découvertes par lui-même; mais il ne me rendit jamais la pareille. Je n’ai pas souvenir qu’il m’ait jamais confié quoi que ce soit. Et il devenait toujours plus fermé: son visage, comme je me le rappelle — il y a maintes et maintes journées que je ne l’ai vu — devint comme un mur de pierre troué de fenêtres: des fenêtres à volets, fermés de l’intérieur.

« Je pense maintenant comprendre ce qu’il fabrique. Il complote pour devenir une Puissance. Sa pensée est faite de métal et de rouages; et il ne se soucie pas des choses qui poussent, sauf dans la mesure où elles peuvent lui servir dans l’immédiat. Et il est clair, désormais, que c’est un traître infâme et noir. Il s’est ligué avec ces êtres ignobles, avec les Orques. Brm, houm ! Pire encore: il leur fait subir quelque chose — quelque chose de dangereux. Car ces Isengardiens ressemblent davantage à des Hommes mauvais. C’est la marque des êtres maléfiques venus sous la Grande Obscurité de ne pouvoir endurer le Soleil; or, les Orques de Saruman le peuvent, même s’ils le détestent. Je me demande ce qu’il leur a fait... Sont-ce des Hommes qu’il a fait déchoir, ou a-t-il mêlé la race des Orques à celle des Hommes ? Ce serait un noir forfait ! »

Barbebois gronda quelques instants, comme s’il prononçait quelque malédiction entesque, profonde et souterraine. « J’ai commencé à me demander il y a quelque temps comment il se faisait que des Orques osent traverser mes bois avec autant d’aplomb, reprit-il. Ce n’est que récemment que j’ai compris que Saruman était responsable, qu’il était venu fouiller les coins et recoins il y a toutes ces années, découvrant mes secrets. Lui et ses ignobles bandits font des ravages, maintenant. Ils abattent des arbres près des frontières — de bons arbres. Parfois, ils les coupent et ils les laissent pourrir sur place — simple méchanceté d’orque; mais la plupart sont tronçonnés et emportés pour alimenter les feux d’Orthanc. Un panache de fumée s’élève toujours au-dessus d’Isengard, de nos jours.

« Maudit soit-il, racine et branche ! Bon nombre de ces arbres étaient mes amis, des êtres que je connaissais depuis la noix ou le gland; et nombre d’entre eux avaient leur voix propre, perdue à jamais, maintenant. Et il n’y a plus que des souches et des ronces là où se trouvaient naguère des bosquets chantants. J’ai été oisif. J’ai laissé les choses empirer. Il faut que ça cesse ! »

Barbebois se redressa d’un mouvement brusque et se leva de son lit. Il tapa sur la table avec force. Les vases de lumière tremblèrent et lancèrent deux jets de flammes. Un feu verdâtre étincela dans ses yeux, et sa barbe se raidit comme un grand balai de bouleau.

« Je vais y mettre un terme ! tonna-t-il. Et vous allez venir avec moi. Vous pourriez être en mesure de m’aider. Ce faisant, vous aiderez aussi vos amis à vous; car si personne n’arrête Saruman, le Rohan et le Gondor auront un adversaire derrière eux aussi bien que devant. Nos chemins mènent au même endroit — à Isengard ! »

« Nous viendrons avec vous, dit Merry. Nous ferons notre possible. »

« Oui ! dit Pippin. Je voudrais bien voir la chute de la Main Blanche. J’aimerais être là, même si je ne servirais pas à grand-chose: je n’oublierai jamais Uglúk et la traversée du Rohan. »

« Bien ! Bien ! dit Barbebois. Mais j’ai parlé trop hâtivement. Il faut nous garder d’être hâtifs. Je me suis trop échauffé. Je dois me calmer et réfléchir; car il est plus facile de crier *holà !* que de le mettre, si vous voyez ce que je veux dire. »

Il s’avança à grands pas jusqu’à l’arche et se tint quelque temps sous le rideau de pluie du ruisseau. Puis il rit et se secoua, et partout où les gouttelettes d’eau scintillantes tombaient sur le sol autour de lui, elles luisaient comme des étincelles rouges et vertes. Il regagna son lit, se recoucha et retomba dans le silence.

Au bout d’un moment, les hobbits l’entendirent se remettre à murmurer. Il semblait compter sur ses doigts. « Fangorn, Finglas, Fladrif, oui, oui, soupira-t-il. Le hic, c’est que nous sommes désormais si peu nombreux, dit-il en se tournant vers les hobbits. Des premiers Ents qui arpentaient les bois avant l’Obscurité, il ne reste plus que trois représentants: moi-même, Fangorn, puis Finglas et Fladrif — pour vous donner leurs noms elfiques; vous pouvez les appeler Bouclefeuille et Vivécorce, si vous préférez. Et de nous trois, Bouclefeuille et Vivécorce ne serviraient pas à grand-chose, pour ce qui nous occupe. Bouclefeuille est devenu somnolent, quasi arbresque, pourrait-on dire: il a pris l’habitude de rester debout tout seul, à moitié endormi pendant tout l’été, laissant les hautes herbes des prés lui chatouiller les genoux. Il est d’ailleurs couvert d’une abondante chevelure de feuilles. Il avait coutume de se réveiller pendant l’hiver; mais ces dernières années, il est resté trop somnolent pour aller bien loin, même en cette saison. Vivécorce habitait sur les versants montagneux à l’ouest d’Isengard. C’est là que les pires ennuis sont survenus. Il a été blessé par les Orques, et bon nombre des siens et de ses bergers d’arbres ont été massacrés et détruits. Il s’est réfugié sur les hauteurs, parmi les bouleaux qu’il affectionne par-dessus tout, et il refuse de descendre. N’empêche, je pense bien pouvoir rassembler un nombre convenable de nos jeunes gens... si j’arrive à leur en faire voir la nécessité; si j’arrive à les réveiller: nous ne sommes pas des gens hâtifs. Quel dommage que nous soyons si peu nombreux ! »

« Comment cela se fait-il, alors que vous vivez dans ce pays depuis si longtemps ? demanda Pippin. Est-ce qu’il y a eu des décès massifs ? »

« Oh, non ! dit Barbebois. Aucun arbre n’est mort de l’intérieur, comme vous dites. Certains sont tombés sous le coup de la mauvaise fortune au fil des années, cela va de soi; et plus encore sont devenus arbresques. Mais nous n’avons jamais été très nombreux, et notre nombre n’a pas augmenté. Il n’y a pas eu d’Entiges — d’enfants, diriez-vous, depuis un si grand nombre d’années. Terrible. C’est que, voyez-vous, nous avons perdu les Ents-Femmes. »

« Comme c’est triste ! dit Pippin. Comment se fait-il qu’elles soient toutes mortes ? »

« Elles ne sont pas *mortes* ! dit Barbebois. Je n’ai jamais dit cela*.* Nous les avons perdues, ai-je dit. Nous les avons perdues et nous ne pouvons les retrouver. » Il soupira. « Je croyais que la plupart des gens savaient cela. La quête des Ents pour retrouver les Ents-Femmes a été chantée par les Elfes comme par les Hommes, de Grand’Peur au Gondor. Ces chants ne peuvent être complètement oubliés. »

« Eh bien, je crains qu’ils ne soient pas parvenus à l’ouest des Montagnes jusqu’au Comté, dit Merry. Voulez-vous nous en dire plus, ou bien nous chanter l’un de ces chants ? »

« Oui, certainement, dit Barbebois, heureux de cette demande, eût-on dit. Mais je ne peux pas vous le raconter comme il conviendrait, seulement en bref; puis ce sera la fin de notre conversation: demain, nous avons des conseils à tenir, du travail à faire, et peut-être un voyage à entreprendre. »

« C’est une histoire assez étrange et plutôt triste, poursuivit-il après un silence. Quand le monde était jeune et les bois vastes et verts, les Ents et les Ents-Femmes — et il y avait alors des Ents-Filles: ah ! la joliesse de Fimbrethil, de Mincetige au pied léger, du temps de notre jeunesse ! — Ents et Ents-Femmes marchaient ensemble, et ils logeaient ensemble. Mais nos cœurs n’ont pas continué à croître de la même manière: tandis que les Ents consacraient leur amour aux choses qu’ils rencontraient dans le monde, les Ents-Femmes dédiaient leurs pensées à autre chose, car les Ents aimaient les grands arbres, et les bois sauvages, et les pentes des hautes collines; et ils buvaient aux torrents de montagne et mangeaient uniquement les fruits que les arbres laissaient tomber sur leur route; et ils apprenaient des Elfes et conversaient avec les Arbres. Mais l’esprit des Ents-Femmes était consacré aux arbustes et aux prés ensoleillés, passé les pieds des forêts; et elles voyaient la prunelle au hallier, et la fleur de la pomme sauvage et de la cerise au printemps, les herbes vertes des marécages en été, et les épis chargés de graines dans les champs d’automne. Elles ne désiraient pas converser avec ces choses; mais elles voulaient que celles-ci les écoutent, et qu’elles leur obéissent. Les Ents-Femmes leur demandaient de pousser selon leur bon vouloir, et de porter des feuilles et des fruits à leur satisfaction; car les Ents-Femmes désiraient l’ordre, l’abondance et la paix (par quoi elles entendaient que les choses devaient rester là où elles les avaient mises). Ainsi, les Ents-Femmes cultivèrent des jardins pour y vivre. Mais nous les Ents, nous poursuivions nos errances, et nous ne venions aux jardins que de temps à autre. Puis, quand l’Obscurité gagna le Nord, les Ents-Femmes franchirent le Grand Fleuve, et elles plantèrent de nouveaux jardins et labourèrent de nouveaux champs, et nous les vîmes plus rarement. Après que l’Obscurité eut été vaincue, le pays des Ents-Femmes connut une riche floraison, et leurs champs regorgèrent de blé. Le savoir-faire des Ents-Femmes passa à de nombreux hommes, qui leur portaient une très grande révérence; mais nous restions pour eux une légende, un secret au cœur de la forêt. Pourtant, nous sommes encore ici, tandis que les jardins des Ents-Femmes sont désolés: les Hommes les appellent les Terres Brunes, à présent.

« Je me souviens, c’était il y a longtemps — du temps de la guerre entre Sauron et les Hommes de la Mer — le désir me prit de revoir Fimbrethil. Elle demeurait fort belle à mes yeux, la dernière fois que je l’avais vue, encore qu’elle fût bien différente de l’Ent-Fille d’autrefois. Car les Ents-Femmes étaient courbées et brunies par leur labeur; leurs cheveux desséchés par le soleil étaient d’une blondeur de blé mûr, et leurs joues d’un rouge pomme. Mais leurs yeux étaient encore les yeux des nôtres. Nous traversâmes l’Anduin jusque dans leur pays; mais nous trouvâmes un désert: tout était arraché et calciné, car la guerre avait balayé le pays. Mais les Ents-Femmes n’y étaient plus. Longtemps nous avons appelé, longuement nous avons cherché; et à tous ceux que nous rencontrions, nous demandions où étaient parties les Ents-Femmes. D’aucuns disaient qu’ils ne les avaient jamais vues; d’autres disaient les avoir vues partir à l’ouest, d’autres à l’est, et d’autres au sud. Mais nulle part, nulle part nous ne pûmes les trouver. Notre chagrin fut très grand. Nous entendîmes néanmoins l’appel du bois sauvage, et nous y retournâmes. Pendant de longues années, il nous arriva de partir de temps en temps à la recherche des Ents-Femmes, et nous parcourions les terres en les appelant par leurs jolis noms. Mais à mesure que le temps passait, nous sortions plus rarement et moins loin. Et voilà que de nos jours, les Ents-Femmes ne sont plus qu’un souvenir pour nous, et nos barbes sont longues et grises. Les Elfes ont composé bien des chants sur la Quête des Ents, dont certains ont passé dans les langues des Hommes. Mais nous n’avons jamais composé de chants là-dessus, nous contentant de psalmodier leurs noms ravissants, quand nous pensions aux Ents-Femmes. Nous croyons que nous nous reverrons peut-être dans l’avenir; que nous trouverons quelque part un pays où il nous sera donné de vivre ensemble, chacun dans le contentement. Mais il est présagé qu’une telle chose n’arrivera pas avant que nous ayons tous deux perdu la totalité de ce que nous avons aujourd’hui. Et il se peut bien que cette heure soit enfin venue. Car si l’Ennemi Sauron a détruit autrefois les jardins, il semble maintenant près de faire dépérir tous les bois.

« Il y avait un chant elfique qui en parlait; du moins, c’est ainsi que je le comprends. Il fut une époque où on l’entendait d’un bout à l’autre du Grand Fleuve. Ça n’a jamais été un chant d’Ent, remarquez: ç’eût été un très long chant en langue entique ! Mais nous le connaissons par cœur, et nous le fredonnons de temps à autre. Voici comment on le traduit dans votre langue :

L’ENT.

*Quand le Printemps déplie la feuille et fait monter la sève ;*

*Quand s’illumine le ruisseau et que le temps se lève ;*

*Quand sur la montagne, au grand air, les pas se renouvellent,*

*Reviens à moi ! Reviens à moi, dis que ma terre est belle !*

L’ENT-FEMME.

*Quand naît le Printemps dans le clos, et le grain sur les blés,*

*Quand une floraison de neige embaume le verger ;*

*Quand l’averse emplit le terreau d’une senteur nouvelle,*

*Je reste ici et ne viens pas, puisque ma terre est belle.*

L’ENT.

*Quand l’Été s’étend sur le monde et que Midi chatoie,*

*Que l’arbre dort sous la ramée et ses rêves déploie ;*

*Quand le vent m’arrive de l’Ouest et souffle avec chaleur,*

*Reviens à moi ! Reviens et dis que ma terre est meilleure !*

L’ENT-FEMME.

*Quand l’Été réchauffe le fruit et fait rougir l’airelle ;*

*Quand la moisson arrive au bourg, et quand coule le miel,*

*Que le vent m’arrive de l’Ouest ou qu’il se tourne ailleurs,*

*Je reste ici, sous le Soleil, car ma terre est meilleure !*

L’ENT.

*Quand s’abattra le rude Hiver sur le dos des collines ;*

*Quand le jour sera dévoré par la nuit assassine ;*

*Quand de ma terre le vent d’Est soufflera à l’encontre,*

*Au loin j’irai en t’appelant, j’irai à ta rencontre !*

L’ENT-FEMME.

*L’Hiver venu, le chant conclu, l’obscurité tombée,*

*Brisée sera la branche nue, le labeur achevé.*

*Je chercherai et j’attendrai que nous nous retrouvions :*

*Alors, nous reprendrons la route et nous y marcherons.*

ENSEMBLE.

*Tous deux, nous prendrons le chemin qui mène à l’Occident,*

*Vers un pays où nous aurons chacun le cœur content. »*

Barbebois acheva sa chanson. « Et voilà, dit-il. Très elfique, comme vous voyez: enjoué, court de mots, et vite terminé. Cela me semble assez joli. Même si les Ents en auraient encore long à dire pour leur part, s’ils avaient le temps ! Mais à présent, je vais me lever et dormir un peu. Où vous tiendrez-vous debout ? »

« Nous avons l’habitude de dormir couchés, dit Merry. Nous serons très bien où nous sommes. »

« Dormir couché ! dit Barbebois. Bien sûr, bien sûr ! Hm, houm ! j’oubliais: cette chanson m’a ramené au bon vieux temps; j’avais presque l’impression de parler à de jeunes Entiges, imaginez. Eh bien, vous pouvez vous étendre sur le lit. Je vais me tenir sous la pluie. Bonne nuit ! »

Merry et Pippin montèrent sur le lit et se pelotonnèrent dans l’herbe et les fougères moelleuses. La couche était fraîche, odorante et chaude. Les lumières s’éteignirent, et la lueur des arbres passa; mais dehors, ils pouvaient voir le vieux Barbebois planté sous l’arche, immobile, les bras levés au-dessus de la tête. Les brillantes étoiles perçaient le ciel et faisaient miroiter l’eau qui ruisselait sur ses doigts et sur sa tête, et qui dégouttait, dégouttait comme des milliers de perles d’argent à ses pieds. Prêtant l’oreille au tintement de l’eau, les hobbits s’endormirent.

À leur réveil, ils virent qu’un frais soleil inondait la grande cour et le plancher de l’alcôve. Des lambeaux de nuages flottaient en hauteur, poussés par un fort vent d’est. Barbebois ne se voyait nulle part; mais tandis que Merry et Pippin se baignaient dans le bassin près de l’arche, ils l’entendirent fredonner et chanter en remontant l’allée bordée d’arbres.

« Hou, ho ! Bonjour, Merry et Pippin, s’écria-t-il en les voyant, d’une voix tonitruante. Vous dormez longtemps. J’ai déjà parcouru des centaines de foulées aujourd’hui. Maintenant, buvons un peu avant d’aller au Cercle des Ents. »

Puisant dans une jarre de pierre, mais non celle de la veille, il leur versa deux bols pleins. Le goût n’était pas le même: plus terreux et plus riche, plus consistant aussi, comme de la vraie nourriture, pour ainsi dire. Tandis que les hobbits, assis au bord du lit, buvaient et grignotaient quelques morceaux de gâteau elfique (non qu’ils aient eu vraiment faim; mais ils considéraient qu’un petit déjeuner ne pouvait se passer de nourriture), Barbebois se tenait debout, fredonnant en entique, en elfique ou en quelque autre langue étrange, et regardant au ciel.

Pippin hasarda une question. « Où se trouve le Cercle des Ents ? » demanda-t-il.

« Hou, hein ? Le Cercle des Ents ? dit Barbebois, se retournant. Ce n’est pas un endroit, c’est une réunion d’Ents — ce qui n’arrive pas souvent de nos jours. Mais je me suis arrangé pour qu’un nombre convenable me promette de venir. Nous nous rencontrerons là où nous nous sommes toujours réunis: Combelle-Close, comme disent les Hommes. C’est assez loin au sud d’ici. Nous devons y être avant midi. »

Ils se mirent en route avant peu. Barbebois prit les hobbits dans ses bras, comme le jour précédent. À l’entrée de la cour, il tourna à droite, enjamba le ruisseau et partit vers le sud, au pied de hautes pentes raboteuses où les arbres étaient rares. Au-dessus, les hobbits discernaient des fourrés de bouleaux et de sorbiers, et plus haut encore, des pinèdes sombres et escarpées. Bientôt, Barbebois se détourna quelque peu des collines pour plonger dans de profonds bosquets où les arbres étaient plus massifs, plus hauts et plus touffus que tous ceux qu’ils avaient jamais vus. Ils retrouvèrent vaguement cette impression d’étouffement qu’ils avaient ressentie à leur arrivée à Fangorn, mais elle ne tarda pas à se dissiper. Barbebois ne leur parlait pas. Il fredonnait pour lui-même, d’une voix profonde et pensive, mais Merry et Pippin ne saisissaient aucun mot proprement dit: cela ressemblait à *boum, boum, rom-boum, bourar, boum boum, dahrar boum boum, dahrar boum*, et ainsi et suite, avec de continuels changements de hauteur et de rythme. De temps à autre, ils croyaient entendre une réponse, un bourdonnement ou un friselis qui semblait émaner du sol, ou des branches au-dessus de leurs têtes, ou peut-être des fûts des arbres; mais Barbebois ne s’arrêtait pas et ne tournait jamais la tête, ni d’un côté ni de l’autre.

Ils avançaient depuis un long moment — Pippin avait tenté de calculer les « foulées d’Ent », mais il avait perdu le compte à environ trois mille — quand Barbebois se mit à ralentir le pas. Soudain il s’arrêta, posa les hobbits, et porta les mains à sa bouche, arrondies de manière à former un tube creux; puis il souffla ou bien appela à travers. Un grand *houm, hom* retentit dans les bois tel un cor à la voix profonde, comme répercuté par les arbres. Au loin, de plusieurs directions à la fois, monta un *houm, hom, houm* très similaire qui n’était pas un écho, mais une réponse.

Barbebois jucha alors Merry et Pippin sur ses épaules et se remit en marche, lançant de temps en temps un nouvel appel; et chaque fois, les réponses devenaient plus fortes et plus proches. Ainsi, ils parvinrent enfin à ce qui avait tout l’air d’un mur impénétrable: une rangée d’arbres sombres à feuilles persistantes, d’une espèce que les hobbits n’avaient jamais vue. Leurs branches partaient des racines mêmes, et elles étaient chargées de feuilles sombres et vernissées, comme du houx sans épines; elles portaient de nombreuses inflorescences en forme d’épi, droites et raides, où luisaient de gros bourgeons de couleur olive.

Contournant par la gauche cette énorme haie, Barbebois parvint en quelques enjambées à une entrée étroite. Elle était traversée par un sentier usé qui dévalait soudain par une longue pente abrupte. Les hobbits se virent alors descendre dans une vaste cuvette, d’une rondeur presque parfaite, très profonde mais également très étendue, couronnée au pourtour par la haute haie d’arbres sombres. Son intérieur, lisse et herbeux, était dénué d’arbres, hormis trois magnifiques bouleaux argentés de taille majestueuse dressés au fond de la cuvette. Deux autres sentiers descendaient dans la combe: l’un venant de l’ouest et l’autre de l’est.

Plusieurs Ents étaient déjà sur place. D’autres arrivaient par les sentiers de part et d’autre, et quelques-uns suivaient à présent Barbebois. Les hobbits les regardèrent approcher. Ils avaient pensé rencontrer un groupe de créatures semblables à Barbebois, comme un hobbit ressemble à un autre hobbit (du moins aux yeux d’un étranger); et ils étaient fort étonnés de constater qu’il n’en était rien. Les Ents étaient aussi différents les uns des autres que pouvaient l’être des arbres entre eux: aussi différents, pour certains, que deux arbres du même nom, mais qui n’auraient pas connu la même croissance ni la même histoire; aussi dissemblables, pour d’autres, que deux arbres d’espèces différentes, comme le sont bouleaux et hêtres, ou chênes et sapins. Il y avait là quelques Ents plus âgés, noueux et barbus comme des arbres en bonne santé mais néanmoins anciens (bien qu’aucun n’eût paru aussi ancien que Barbebois); ainsi que des Ents grands et forts, la tige bien faite, la peau lisse, comme des arbres sylvestres dans la force de l’âge; mais il n’y avait pas de jeunes Ents, pas de scions. En tout, ils étaient environ deux douzaines à occuper le vaste plancher herbeux de la combe, et d’autres y affluaient en nombre comparable.

Merry et Pippin furent surtout frappés, au début, par la diversité qu’ils voyaient: la multiplicité des formes et des couleurs, les différentes tailles, circonférences et grandeurs, et la longueur des bras et des jambes; de même que par le nombre d’orteils et de doigts (qui pouvait aller de trois à neuf). Quelques-uns accusaient une certaine parenté avec Barbebois, et leur rappelaient des hêtres ou des chênes. Mais il y avait d’autres espèces. Certains faisaient penser à des châtaigniers: des Ents à la peau brune, pourvus de grandes mains aux doigts écartés et de jambes courtes et épaisses. Certains rappelaient le frêne: de grands Ents droits et gris, aux longues jambes, aux mains dotées de doigts multiples; d’autres le sapin (les plus grands Ents), et d’autres encore, le bouleau, le sorbier et le tilleul. Mais quand tous s’assemblèrent autour de Barbebois, inclinant légèrement la tête, murmurant de leurs voix lentes et musicales, et posant un regard long et attentif sur les étrangers, les hobbits furent à même de constater qu’ils étaient tous de la même famille et qu’ils avaient les mêmes yeux: pas tous aussi âgés, ni aussi profonds, que ceux de Barbebois, mais tous avec cette même expression lente, songeuse et soutenue, et cette même étincelle verte.

Dès que toute la compagnie fut assemblée, réunie en un large cercle autour de Barbebois, s’amorça une conversation pour le moins curieuse et inintelligible. Les Ents se mirent à murmurer lentement, se joignant au chœur un à un, jusqu’à ce que tous fussent à chanter ensemble en un long rythme qui montait et retombait, tantôt s’élevant d’un côté de l’anneau, tantôt faiblissant là et s’enflant comme un tonnerre de l’autre côté. Sans pouvoir saisir ni comprendre aucun des mots — ils devaient être en langue entique, se dit-il —, Pippin trouva le son très agréable à entendre au début; mais peu à peu, son attention se relâcha. Après un long moment (alors que le chant ne montrait aucun signe de ralentissement), il vint à se demander, la langue entique étant si peu « hâtive », s’ils avaient même passé le stade des salutations; et, dans l’éventualité où Barbebois devait faire l’appel, combien de jours il faudrait pour chanter tous leurs noms. « Je me demande comment on dit *oui* ou *non* en entique », pensa-t-il. Il bâilla.

Barbebois eut aussitôt conscience de lui. « *Hm, ha, hé,* mon Pippin ! dit-il, et tous les autres Ents cessèrent leur chant. Vous êtes des gens hâtifs, j’oubliais; et de toute manière, il est lassant d’écouter des paroles que l’on ne peut comprendre. Vous pouvez descendre, maintenant. J’ai donné vos noms au Cercle des Ents, et ils vous ont vus, et ils ont convenu que vous n’êtes pas des Orques, et qu’un nouveau vers doit être ajouté dans les listes anciennes. Nous n’en sommes pas plus loin, mais c’est assez expéditif pour un Cercle d’Ents. Allez vous promener dans la combe, vous et Merry, si le cœur vous en dit. Il y a une source avec de la bonne eau, si vous avez besoin de vous rafraîchir, là-bas sur le versant nord. Il reste encore à dire certains mots avant que le Cercle ne tienne vraiment séance. Je viendrai vous trouver plus tard pour vous dire comment progressent les choses. »

Il déposa les hobbits. Avant de s’éloigner, ils s’inclinèrent profondément. Cette prouesse amusa beaucoup les Ents, s’il fallait en croire le ton de leurs murmures et l’étincelle dans leurs yeux; mais ils retournèrent bientôt à leurs propres affaires. Merry et Pippin gravirent le sentier venant de l’ouest et regardèrent par l’ouverture de la grande haie. De longues pentes boisées s’élevaient là-bas, à partir du bord de la combe; et loin au-dessus d’elles, au-delà des sapins coiffant la dernière crête, se dressait, blanche et découpée, la cime d’une haute montagne. Au sud, sur leur gauche, ils pouvaient voir plonger la forêt dans des lointains grisâtres. Là, à l’horizon, se devinait une pâle lueur verte que Merry pensa être un aperçu des plaines du Rohan.

« Je me demande où c’est, Isengard », dit Pippin.

« Je ne sais pas très bien où nous sommes, dit Merry; mais cette cime est sans doute le Methedras, et pour autant que je me souvienne, l’anneau d’Isengard se trouve dans une fourche ou une profonde enclave à l’extrémité de la chaîne de montagnes. Sans doute se cache-t-il derrière cette grande crête. On dirait de la fumée ou de la brume là-bas, à gauche du sommet, tu ne trouves pas ? »

« À quoi ressemble Isengard ? dit Pippin. Je me demande bien comment les Ents peuvent s’y opposer de toute façon. »

« Moi aussi, dit Merry. Isengard est une sorte d’anneau de rochers ou de collines, je pense, avec un espace plat à l’intérieur, et un îlot ou un piton rocheux au centre, appelé Orthanc. La tour de Saruman se trouve dessus. Il y a une porte, peut-être plus d’une, dans le mur d’enceinte, et je crois qu’un cours d’eau la traverse: il est issu des montagnes, et il poursuit son cours à travers la Brèche du Rohan. Ce n’est pas le genre d’endroit auquel des Ents peuvent facilement s’attaquer, il me semble. Mais ces Ents me font une drôle d’impression: je ne suis pas sûr qu’ils soient aussi inoffensifs, ni aussi... enfin, aussi comiques qu’ils en ont l’air. Ils ont un air bizarre, lent et patient, presque triste; et pourtant, je crois qu’ils *pourraient* se réveiller. Si cela se produisait, je ne voudrais pas être dans l’autre camp. »

« Oui ! dit Pippin. Je vois ce que tu veux dire. Ils pourraient être tout aussi différents qu’une vieille vache assise à ruminer pensivement et un taureau qui charge; et le changement pourrait survenir tout à coup. Je me demande si Barbebois parviendra à les réveiller. Je suis bien sûr qu’il entend essayer. Mais ils n’aiment pas qu’on les réveille. Barbebois s’est un peu échauffé lui-même, hier soir, mais il a tout refoulé depuis. »

Les hobbits se tournèrent de nouveau vers la combe. Les voix des Ents continuaient de s’élever et de retomber au sein de l’assemblée. Le soleil était monté assez haut pour regarder par-dessus la haute haie: il brillait à la cime des bouleaux, et ses rayons jaunes et doux baignaient tout le versant nord de la combe. Là se trouvait une petite fontaine d’eau scintillante. Ils longèrent le bord de la grande cuvette, au pied des arbres sempervirents — quel plaisir que de sentir de nouveau l’herbe fraîche à leurs pieds, sans avoir à se presser —, puis ils descendirent jusqu’à l’eau bouillonnante. Ils burent un peu — une gorgée pure, d’un froid mordant; puis, s’asseyant sur une pierre moussue, ils observèrent les taches de soleil sur l’herbe, et l’ombre des nuages voyageurs glissant sur le sol de la combe. Le murmure des Ents se poursuivait. Ils avaient l’impression de se trouver en un lieu étrange et reculé, extérieur à leur monde, loin de tout ce qui leur était jamais arrivé. Ils se sentirent tout à coup nostalgiques des voix et des visages de leurs compagnons; en particulier Frodo et Sam, et aussi l’Arpenteur.

Enfin, les voix d’Ents se turent; et, levant la tête, ils virent Barbebois s’avancer vers eux en compagnie d’un autre Ent.

« Hm, houm, me revoici, dit Barbebois. Vous devenez las, ou peut-être impatients, hmm, hein ? Eh bien, vous ne devez pas vous impatienter tout de suite, j’en ai peur. La première étape est maintenant derrière nous; mais il me reste encore à tout réexpliquer pour ceux qui vivent loin d’ici, loin d’Isengard, et pour ceux que je n’ai pas pu visiter avant la réunion du Cercle; après, il faudra décider que faire. Pour des Ents, cependant, décider est moins long que de passer en revue tous les faits et les événements qu’il s’agit de considérer. Reste qu’il n’y a pas à se faire d’illusions: nous serons ici encore longtemps, au moins deux jours, fort probablement. Aussi vous ai-je trouvé un compagnon. Il a une maison d’Ent non loin d’ici. Son nom elfique est Bregalad. Il dit qu’il a déjà pris sa décision et qu’il lui est inutile de demeurer plus longtemps au Cercle. Hm, hm, il s’apparente à ce que nous avons de plus proche d’un Ent hâtif. Vous devriez vous entendre à merveille. Au revoir ! » Barbebois fit demi-tour et les laissa.

Bregalad resta quelque temps à étudier les hobbits d’un air grave; et eux le dévisagèrent, se demandant à quel moment apparaîtraient les premiers signes de « hâte ». Il était grand et semblait faire partie des plus jeunes Ents; ses bras et ses jambes étaient couverts d’une peau lisse et luisante; il avait les lèvres rouge vif et les cheveux gris-vert. Il pouvait fléchir sa taille et se balancer, comme un arbre élancé sous l’effet du vent. Il parla enfin, et sa voix, quoique sonore, était plus haute et plus claire que celle de Barbebois.

« Ha, hmm, mes amis, allons nous promener ! dit-il. Je suis Bregalad, c’est-à-dire Primebranche dans votre langue. Mais ce n’est qu’un surnom, évidemment. On m’appelle ainsi depuis que j’ai répondu *oui* à un aîné avant qu’il ait terminé sa question. Je bois aussi très rapidement, et je sors tandis que d’autres se rincent encore la barbe. Venez avec moi ! »

Il abaissa deux bras parfaitement galbés et tendit à chacun des hobbits une main aux longs doigts. Toute cette journée, ils se promenèrent dans les bois avec lui, chantant et riant; car Primebranche riait souvent. Il riait quand le soleil sortait de derrière un nuage, il riait quand ils tombaient sur un ruisseau ou une source: alors il se baissait et s’aspergeait les pieds et la tête; il riait parfois d’un son ou d’un murmure entendu parmi les arbres. Chaque fois qu’il apercevait un sorbier, il s’arrêtait un moment, bras écartés, et chantait, et tout en chantant il se balançait.

À la tombée de la nuit, il les amena à sa maison d’Ent: tout au plus une pierre couverte de mousse, placée au milieu d’un espace gazonné à l’ombre d’un talus vert. Des sorbiers poussaient tout autour, arrangés en cercle, et il y avait de l’eau (comme dans toute maison d’Ent), une source bouillonnante sortant du talus. Ils restèrent un moment à bavarder, pendant que les ténèbres tombaient sur la forêt. On entendait non loin les voix du Cercle des Ents qui continuaient de palabrer; mais elles semblaient à présent plus profondes et moins neutres, et une voix forte culminait de temps à autre en une musique claire et accélérée, tandis que les autres s’évanouissaient. Mais auprès d’eux, Bregalad parlait doucement dans leur langue, chuchotant presque; et ils apprirent qu’il était l’un des gens de Vivécorce, et que le pays où habitaient les siens avait été ravagé. Chose qui, aux yeux des hobbits, suffisait amplement à expliquer sa « hâte », du moins en matière d’Orques.

« Il y avait des sorbiers chez moi, dit Bregalad d’une voix douce et triste, des sorbiers qui avaient pris racine quand j’étais Entige, il y a maintes et maintes années dans la quiétude du monde. Les plus vieux avaient été plantés par les Ents pour faire plaisir aux Ents-Femmes; mais elles s’étaient contentées de sourire, disant savoir où trouver des fleurs plus blanches et des fruits plus généreux. Pourtant, de tous les arbres de cette espèce, le peuple de la Rose, il n’en est aucun d’aussi beau à mes yeux. Et ces arbres poussèrent et poussèrent, jusqu’à ce que l’ombrage de chacun fût comme une halle de verdure, et leurs fruits rouges, à l’automne, un fardeau, une splendeur et un prodige. Les oiseaux avaient coutume de s’assembler à cet endroit. J’aime les oiseaux, même quand ils piaillent; et le sorbier a tant à donner. Mais les oiseaux devinrent bientôt hostiles et avides, déchirant les arbres et jetant les fruits au sol sans les manger. Puis les Orques vinrent avec des haches et coupèrent mes arbres. J’accourus, je les appelai par leurs noms au long, mais ils n’ont pas frémi, ni entendu ni répondu; ils étaient étendus, morts. »

*Ô Orofarnë, Lassemista, Carnimírië !*

*Qu’ils étaient blancs, ô beau sorbier, tes bourgeons printaniers !*

*J’admirais tant, ô mon sorbier, par les beaux jours d’été,*

*Ton teint si clair, tes doigts si verts, ta voix si fraîche et douce ;*

*Et sur ton faîte, sur ta tête, une couronne rousse.*

*Ô sorbier mort, ton maigre corps est gris et défeuillé ;*

*Ton chant s’est tu, ta voix n’est plus, mais n’est pas oubliée.*

*Ô Orofarnë, Lassemista, Carnimírië !*

Les hobbits s’endormirent au son du doux chantonnement de Bregalad, qui semblait pleurer en plusieurs langues la chute d’arbres qu’il avait aimés.

Ils passèrent également la journée du lendemain en sa compagnie, mais sans beaucoup s’éloigner de sa « maison ». Ils restèrent la plupart du temps assis en silence, abrités sous le talus; car le vent était plus froid, et les nuages plus bas et plus gris: le soleil se voyait rarement, et au loin, les voix du Cercle des Ents continuaient de s’élever et de retomber, parfois hautes et fortes, parfois faibles et tristes; tantôt se précipitant, tantôt graves et lentes comme un thrène. Une deuxième nuit tomba, et les Ents continuèrent de tenir conclave sous les nuages pressés et les étoiles clignotantes.

Le troisième jour arriva, sombre et venteux. Au lever du soleil, les voix des Ents s’élevèrent en une grande clameur et s’apaisèrent de nouveau. À mesure que la matinée avançait, le vent tomba et l’air devint lourd d’appréhension. Les hobbits constatèrent que Bregalad écoutait à présent d’une oreille attentive, même si, du fond du vallon où nichait sa maison d’Ent, la rumeur du Cercle n’était pour eux qu’un faible murmure.

L’après-midi était venu; et dans sa course vers l’ouest et les montagnes, le soleil dardait de longs rais jaunes entre les fentes et les interstices des nuages. Soudain, ils s’aperçurent qu’un profond silence était tombé: toute la forêt se dressait dans une attente muette. Naturellement, les voix des Ents s’étaient tues. Qu’est-ce que cela signifiait ? Bregalad, droit et tendu, était tourné vers le nord, vers Combelle-Close.

Au milieu d’un fracas vint alors un cri: *ra-houm-rah !* Les arbres frémirent et se courbèrent, comme frappés par une bourrasque. Il y eut encore un silence, puis un air de marche s’ouvrit, tel un solennel battement de tambours; et au-dessus des roulements et des tonnerres jaillirent des voix qui chantaient haut et fort.

*Nous voici, nous voilà, tambours et patatras: ta-runda runda runda rah !*

Les Ents arrivaient; leur chant ne cessait de s’enfler :

*Nous voici, nous voilà, clairons et patatras: ta-rūna rūna rūna rah !*

Bregalad ramassa les hobbits et quitta sa maison à grands pas.

Ils ne tardèrent pas à voir approcher la longue cohorte d’Ents, oscillant de côté et d’autre et descendant vers eux avec de grandes foulées. Barbebois allait en tête, et une cinquantaine de suivants étaient derrière lui, marchant au pas, deux de front, et battant la cadence en tapant des mains sur leurs flancs. Éclairs et étincelles se voyaient dans leurs yeux tandis qu’ils approchaient.

« Houm, hom ! Nous voici avec un boum, nous voici enfin ! s’écria Barbebois en apercevant Bregalad et les hobbits. Venez, joignez-vous au Cercle ! Nous partons. Nous partons à Isengard ! »

« À Isengard ! » crièrent les Ents d’une multitude de voix.

« À Isengard ! »

*À Isengard ! Bien qu’Isengard soit haut et noir, cerclé de roche,*

*Bien qu’Isengard soit dur et fort, imperméable à toute approche,*

*Allons, partons ! partons en guerre ! brisons la porte, fendons la pierre !*

*Branches et troncs brûlent là-bas, le fourneau gronde — allons en guerre !*

*Pour sceller le sort d’Isengard, boum patatras ! nous arrivons ;*

*À Isengard, nous arrivons !*

*Boum patatras ! nous arrivons !*

*Le sort d’Isengard scellerons !*

Ainsi chantèrent-ils en marchant vers le sud.

Bregalad, l’œil brillant, se glissa dans le rang au côté de Barbebois, dodelinant du chef. Le vieil Ent reprit alors les hobbits et les remit sur ses épaules, de sorte qu’ils allèrent fièrement à la tête de la compagnie chantante, le cœur battant et la tête haute. S’ils n’avaient jamais douté que quelque chose finirait par arriver, ils n’en étaient pas moins abasourdis du changement qu’ils constataient chez les Ents. Il paraissait aussi soudain que l’assaut d’une rivière longtemps retenue par une digue.

« Les Ents se sont décidés assez rapidement tout compte fait, n’est-ce pas ? » hasarda Pippin après quelque temps, quand le chant fit relâche un moment et qu’on n’entendit plus que le battement des mains et des pieds.

« Rapidement ? dit Barbebois. Houm ! Oui, c’est vrai. Plus rapidement que je ne l’aurais cru. En fait, je ne les ai pas vus aussi éveillés depuis bien des lustres. Nous les Ents, nous n’aimons pas être secoués; et nous ne nous secouons jamais, sauf s’il devient évident que nos arbres et nos vies courent un grave danger. Dans cette Forêt, ça n’est pas arrivé depuis les guerres entre Sauron et les Hommes de la Mer. C’est l’ouvrage des Orques, le massacre gratuit de nos arbres — *rárum* — sans même la mauvaise excuse d’avoir à alimenter les feux, qui nous a rendus aussi furieux; et la trahison d’un voisin qui aurait dû nous aider. Les Magiciens devraient être plus sensés: en vérité, ils le sont. Il n’est pas de malédiction assez forte, en elfique, en entique, ou dans les langues des Hommes, pour qualifier une telle trahison. À bas Saruman ! »

« Allez-vous réellement briser les portes d’Isengard ? » demanda Merry.

« Ho, hm, eh bien, nous en serions capables, vous savez ! Vous ne comprenez peut-être pas à quel point nous sommes forts. Peut-être avez-vous entendu parler des Trolls ? Ils sont terriblement forts. Mais les Trolls ne sont que des contrefaçons faites par l’Ennemi durant la Grande Obscurité, une parodie des Ents, comme les Orques étaient une parodie des Elfes. Nous sommes plus forts que les Trolls. Nous venons des os de la terre. Comme les racines des arbres, nous pouvons fendre la pierre, mais plus rapidement, bien plus rapidement, quand notre esprit s’échauffe ! Si nous ne sommes pas abattus, détruits par le feu ou soufflés par quelque sorcellerie, nous pouvons faire voler Isengard en éclats et réduire ses murailles en miettes. »

« Mais Saruman tentera de vous arrêter, non ? »

« Hm, euh, oui, c’est exact. Je ne l’ai pas oublié. En fait, j’y ai longuement réfléchi. Mais voyez-vous, une grande partie des Ents sont plus jeunes que moi, de bien des générations d’arbres. Ils sont tous réveillés, à présent, et leur esprit n’est voué qu’à une chose: briser Isengard. Mais ils se remettront à réfléchir bien assez vite; ils se refroidiront un peu quand nous prendrons notre boisson du soir. Quelle soif nous aurons ! Mais qu’ils marchent, maintenant, qu’ils chantent ! Nous avons une longue route à faire, et il y aura encore le temps de réfléchir. C’est quelque chose que d’être partis. »

Barbebois poursuivit sa marche, chantant avec les autres un moment. Mais après quelque temps, sa voix se réduisit à un murmure et il retomba dans le silence. Pippin remarqua que son vieux front était plissé et noueux. Enfin, il releva la tête, et Pippin vit que ses yeux avaient un air triste, triste mais pas malheureux. Une lueur était en eux, comme si la flamme verte avait pénétré plus avant dans les sombres puits de sa pensée.

« Bien entendu, il est tout à fait probable, mes amis, dit-il lentement, tout à fait probable que nous courons vers notre perte: la dernière marche des Ents. Mais si nous restions chez nous à ne rien faire, notre perte viendrait tôt ou tard, de toute façon. Cette pensée a longuement mûri dans nos cœurs; c’est pourquoi nous marchons aujourd’hui. Ce n’était pas une décision hâtive. Au moins, la dernière marche des Ents pourrait valoir une chanson. Oui, soupira-t-il, nous pourrions aider les autres peuples avant de disparaître. J’aurais tout de même voulu voir se réaliser les chansons sur les Ents-Femmes. J’aurais tant aimé revoir Fimbrethil. Mais voilà, mes amis: les chansons, tout comme les arbres, ne portent leurs fruits qu’au moment voulu et à leur manière; et parfois, ils se gâtent prématurément. »

Les Ents continuaient d’avancer à vive allure. Ils étaient descendus dans un long repli des terres qui dévalaient vers le sud; à présent, ils se mirent à grimper et grimper, jusqu’à la haute crête à l’ouest. Les bois laissèrent place à des bouleaux réunis en bosquets épars, puis à des pentes dénudées où ne poussaient que quelques pins décharnés. Le soleil sombra derrière le dos de la colline qu’ils étaient en train d’escalader, faisant place à un crépuscule gris.

Pippin regarda en arrière. Les Ents devenaient plus nombreux... ou que se passait-il ? Là où auraient dû se trouver les pentes sombres et dénudées qu’ils venaient de gravir, il croyait apercevoir des bouquets d’arbres. Mais ils se déplaçaient ! Se pouvait-il que les arbres de Fangorn fussent en éveil, que la forêt se levât, traversant les collines pour aller en guerre ? Il se frotta les yeux, se demandant si le sommeil et la pénombre ne l’avaient pas trompé; mais les grandes formes grises continuaient d’avancer. Un bruit s’élevait, comme le vent dans une voûte de branches. Les Ents approchaient maintenant du haut de la crête, et tout chant avait cessé. La nuit tomba, et le silence se fit: il n’y avait plus un son, sinon le frémissement de la terre sous les pas des Ents, et un bruissement, l’ombre d’un murmure, comme des tas de feuilles mortes emportés par la brise. Parvenus enfin au sommet, ils regardèrent dans une sombre fosse: la grande enclave à l’extrémité des montagnes, Nan Curunír, la Vallée de Saruman.

« La nuit s’étend sur Isengard », dit Barbebois.

5

Le Cavalier Blanc

« Je suis transi jusqu’aux os », dit Gimli, battant des bras et frappant des pieds. Le jour était enfin venu. À l’aube, les compagnons avaient préparé à déjeuner comme ils l’avaient pu; à présent, dans la lumière grandissante, ils s’apprêtaient à réexaminer le sol à la recherche de traces des hobbits.

« Et souvenez-vous de ce vieillard ! dit Gimli. Je serais plus heureux si nous trouvions une empreinte de botte. »

« En quoi cela te rendrait-il heureux ? » demanda Legolas.

« Un vieillard dont les pas laissent des traces n’est peut-être rien d’autre que ce qu’il paraît être », répondit le Nain.

« Possible, dit l’Elfe; mais une lourde botte pourrait bien ne pas laisser d’empreinte ici: l’herbe est profonde et souple. »

« Un Coureur ne s’y tromperait pas, dit Gimli. Aragorn peut interpréter le moindre brin froissé. Mais je ne m’attends pas à ce qu’il découvre des traces. C’est un sinistre fantôme de Saruman que nous avons vu la nuit dernière. J’en suis convaincu, même à la lumière du matin. Qui sait si son regard n’est pas encore en train de nous épier des hauteurs de Fangorn... »

« Cela se peut très bien, dit Aragorn; mais je n’en suis pas sûr. Je pense aux chevaux. Vous disiez la nuit dernière, Gimli, qu’on leur avait fait peur. Mais ce n’est pas l’impression que j’ai eue. Vous les avez entendus, Legolas ? Était-ce là, selon vous, des cris de bêtes terrifiées ? »

« Non, dit Legolas. Je les ai très bien entendus. N’eussent été les ténèbres et notre propre épouvante, j’aurais dit qu’il s’agissait de bêtes animées par une gaieté soudaine. Elles parlaient comme des chevaux à la rencontre d’un ami qui leur a longtemps manqué. »

« C’est ce que je me suis dit, reprit Aragorn; mais je ne puis déchiffrer l’énigme, sauf s’ils reviennent. Allons ! La lumière croît rapidement. Cherchons d’abord, nous devinerons ensuite ! Nous ferions mieux de commencer ici, aux environs de notre campement, de tout passer au peigne fin en remontant la pente vers la forêt. Notre mission consiste à retrouver les hobbits, quoi que nous ait inspiré ce visiteur nocturne. S’ils ont eu la chance de s’échapper, ils ont dû se réfugier sous les arbres, sans quoi ils auraient été vus. Si nous ne trouvons rien d’ici à l’orée du bois, nous tenterons une dernière fouille sur le champ de bataille et parmi les cendres. Mais il y a peu d’espoir de ce côté: les hommes du Rohan ont trop bien travaillé. »

Les compagnons rampèrent quelque temps au sol, tâtonnant de-ci de-là. L’arbre se dressait tristement au-dessus d’eux: ses feuilles racornies, retombées mollement, bruissaient dans le froid vent d’est. Aragorn s’éloigna petit à petit. Il parvint aux cendres du feu de garde non loin de la rivière, puis il revint peu à peu vers la butte où la bataille s’était déroulée. Soudain, il se pencha en avant, le visage presque dans l’herbe. Il appela les autres, qui accoururent.

« Enfin, nous tenons un indice ! » dit Aragorn. Il ramassa un morceau de feuille et le leur montra: c’était une grande feuille de couleur or pâle, fanée et légèrement brunie. « Voici une feuille de mallorn de Lórien: il y a dessus quelques petites miettes, et quelques autres dans l’herbe. Et regardez ! là ! ce sont des bouts de corde coupée ! »

« Et voici le couteau dont on s’est servi ! dit Gimli. Il se baissa pour extirper, d’une épaisse touffe d’herbe où un pied pesant l’avait enfoncée, une courte lame à bord dentelé. Le manche, rompu, gisait à côté. « Une arme d’Orque », dit-il, la tenant du bout des doigts. Il examina la poignée sculptée avec dégoût: elle avait la forme d’une hideuse tête aux yeux louches et à la bouche tordue.

« Eh bien, c’est certainement la plus étrange des énigmes que nous ayons rencontrées jusqu’ici ! s’exclama Legolas. Un prisonnier ligoté s’échappe autant des Orques que des cavaliers qui les encerclent. Puis il s’arrête, encore à découvert, et il tranche ses liens avec un couteau orque. Mais comment, et pour quelle raison ? Car si ses jambes étaient liées, comment pouvait-il marcher ? Et si ses bras l’étaient, comment s’est-il servi du couteau ? Et si aucuns des deux ne l’étaient, à quoi bon trancher les liens ? Satisfait de son ingéniosité, il s’est alors assis tranquillement pour grignoter du pain de route ! Cela montre assez que c’était un hobbit, même sans la feuille de mallorn. Après, je suppose que, s’étant fait pousser des ailes, il est parti chanter dans les arbres. On ne devrait avoir aucun mal à le retrouver: il nous faut seulement des ailes à nous aussi ! »

« C’est de la sorcellerie, pas de doute, dit Gimli. Que faisait donc ce vieillard ? Que dites-vous, Aragorn, de l’interprétation de Legolas ? Pouvez-vous faire mieux ? »

« Peut-être, oui, dit Aragorn avec le sourire. Il y a d’autres signes à portée dont vous n’avez pas tenu compte. Je conviens que le prisonnier était un hobbit et qu’il devait avoir les jambes ou les mains libres pour pouvoir arriver ici. Je suppose que c’était les mains, parce que l’énigme devient alors plus simple, et aussi parce que, si j’interprète bien les signes, il a été *transporté* jusqu’ici par un Orque. Du sang a été versé à quelques pas d’ici, du sang d’Orque. Il y a de profondes traces de sabots partout alentour, et des signes qui montrent qu’un lourd fardeau a été transporté. L’Orque a été tué par les cavaliers, et son corps a par la suite été traîné jusqu’au brasier. Mais le hobbit n’a pas été vu: il n’était pas “à découvert”, car la nuit l’entourait et il avait encore sa cape elfique. Il était épuisé et affamé, et il n’y a pas à s’étonner si, après avoir tranché ses liens avec le couteau de son ennemi tombé, il a décidé de se reposer et de manger un morceau avant de s’éclipser. Mais c’est un soulagement de savoir qu’il avait du *lembas* dans sa poche, alors qu’il était parti sans équipement ni paquet: voilà peut-être un comportement de hobbit. Je dis *il*, même si j’espère et je suppose que Merry et Pippin étaient tous deux ici, ensemble. Rien, toutefois, ne le démontre hors de tout doute. »

« Et comment expliquez-vous qu’un de nos amis soit parvenu à se libérer une main ? » demanda Gimli.

« J’ignore comment cela s’est produit, répondit Aragorn. J’ignore aussi pour quelle raison un Orque a cherché à les enlever. Nous savons que ce n’était pas pour faciliter leur évasion. Non, je pense plutôt entrevoir la réponse à une question qui me tracasse depuis le début: pourquoi les Orques, après avoir tué Boromir, se sont-ils contentés de capturer Merry et Pippin ? Ils n’ont pas cherché le reste de notre groupe, ni attaqué notre campement; au lieu de cela, ils ont filé à toute vitesse vers Isengard. Croyaient-ils avoir capturé le Porteur de l’Anneau et son fidèle camarade ? Je ne pense pas. Leurs maîtres, fussent-ils aussi bien renseignés, ne donneraient jamais d’ordres aussi clairs à des Orques; ils ne leur parleraient pas ouvertement de l’Anneau: ce ne sont pas des serviteurs dignes de confiance. Mais je pense que les Orques avaient reçu ordre de prendre des *hobbits*, qu’ils devaient les ramener vivants et à tout prix. Quelqu’un aurait donc tenté de filer avec ces précieux prisonniers avant la bataille. Une trahison, peut-être, rien d’étonnant avec de pareilles gens; un Orque plutôt grand et hardi qui aurait voulu filer seul avec le butin tant convoité, pour son propre compte. Voilà, telle est mon histoire. On pourrait en imaginer d’autres. Quoi qu’il en soit, nous pouvons être sûrs d’une chose: au moins un de nos amis s’est échappé. Il nous appartient de le retrouver et de l’aider avant de retourner au Rohan. Fangorn ne doit pas nous intimider, puisque la nécessité l’a forcé à se rendre dans ce sinistre endroit. »

« Je ne sais pas ce qui m’intimide le plus, dit Gimli: Fangorn, ou l’idée de traverser tout le Rohan à pied. »

« Prenons alors le chemin de la forêt », dit Aragorn.

Aragorn ne tarda pas à trouver d’autres signes. Un peu plus loin, au bord de l’Entévière, il remarqua des traces de pas: des empreintes de hobbit, quoique très légères, au point qu’ils ne purent en tirer grand-chose. Puis, au pied d’un grand arbre tout juste à la lisière du bois, d’autres empreintes furent découvertes. Le sol, dénudé et sec, ne révéla rien de précis.

« Au moins un hobbit s’est tenu ici un moment afin de regarder vers la plaine; il a ensuite pénétré dans la forêt », dit Aragorn.

« Il faut donc y entrer nous aussi, dit Gimli. Mais vue de près, cette forêt de Fangorn ne me dit rien qui vaille, et on nous a mis en garde contre elle. Je voudrais bien que la poursuite nous ait conduits n’importe où ailleurs ! »

« Je n’ai pas l’impression que ce bois est mauvais, quoi qu’en disent les contes », assura Legolas. Il se tenait sous les frondaisons, penché en avant comme pour écouter, scrutant les ombres, les yeux écarquillés. « Non, il n’est pas mauvais; ou bien le mal qui s’y trouve est très lointain. Je perçois seulement un infime écho des endroits sombres, où les cœurs des arbres sont noirs. Il n’y a aucune malveillance à proximité; mais il y a de la vigilance, et de la colère. »

« Eh bien, ce bois n’a aucune raison de m’en vouloir, dit Gimli. Je ne lui ai causé aucun tort. »

« C’est tant mieux, dit Legolas. Mais il en a subi tout de même. Quelque chose se passe à l’intérieur, ou est à la veille de se passer. Ne sentez-vous pas la tension ? J’en ai le souffle coupé. »

« L’air me paraît étouffant, dit le Nain. Ce bois est moins pesant que Grand’Peur, mais il sent la moisissure et le dépérissement. »

« Il est âgé, très âgé, dit l’Elfe. À tel point que j’ai presque l’impression d’être jeune à nouveau, ce qui ne m’est plus arrivé depuis que je voyage avec vous autres enfants. Il est vieux et plein de souvenirs. J’aurais pu être heureux ici, si j’étais venu en temps de paix. »

« Je n’en doute pas une seconde, fit Gimli avec un grognement. Tu es un Elfe sylvain, de toute manière; mais les Elfes sont de curieuses gens, peu importe l’espèce. Néanmoins, tu me rassures. Où tu iras, j’irai. Mais garde ton arc à portée de main, et je laisserai ma hache desserrée à ma ceinture. Pas pour m’en servir contre les arbres, s’empressa-t-il d’ajouter, levant les yeux vers l’arbre sous lequel ils se tenaient. Je ne voudrais pas me retrouver nez à nez avec ce vieillard sans argument à portée, voilà tout. Allons-y ! »

Sur ce, les trois chasseurs plongèrent dans la forêt de Fangorn. Legolas et Gimli laissèrent le pistage à Aragorn. Il eut peu de chose à relever. Le sol de la forêt était sec et couvert de feuilles mortes; mais Aragorn, supposant que les fugitifs resteraient près de la rivière, retournait souvent aux rives du cours d’eau. C’est ainsi qu’il découvrit l’endroit où Merry et Pippin avaient bu et s’étaient baigné les pieds. Là se trouvaient, bien à la vue de tous, les empreintes de deux hobbits, et l’un semblait un peu plus petit que l’autre.

« Voilà de bonnes nouvelles, dit Aragorn. Mais ces traces sont vieilles de deux jours. Et il semble qu’à partir d’ici, les hobbits aient cessé de suivre la rive. »

« Qu’allons-nous faire, dans ce cas ? dit Gimli. Nous ne pouvons les poursuivre à travers les dédales de Fangorn. Nous n’avons pas les provisions nécessaires. Si nous ne les trouvons pas bientôt, nous ne pourrons leur être d’aucun secours, sinon en nous asseyant auprès d’eux pour témoigner de notre amitié, et mourir de faim ensemble. »

« Si c’est là tout ce qu’il nous reste à faire, alors c’est ce que nous ferons, dit Aragorn. Continuons. »

Parvenus enfin à la rude montée de la Colline de Barbebois, ils levèrent les yeux vers la paroi rocheuse et ses marches grossières menant à la haute corniche. Des rayons de soleil perçaient à travers les nuages pressés, et la forêt paraissait déjà moins grise et morne.

« Grimpons là-haut et regardons aux alentours ! dit Legolas. J’ai encore le souffle court. J’aimerais goûter un air moins confiné pour quelques instants. »

Les compagnons grimpèrent; Aragorn arriva en dernier. Il monta lentement, examinant chacune des marches et des saillies.

« Je suis presque sûr que les hobbits sont venus ici, dit-il. Mais il y a d’autres traces, des traces fort étranges que je n’arrive pas à comprendre. Je me demande si nous verrons quelque chose du haut de cette corniche pour nous indiquer par où ils sont allés. »

Debout sur la corniche, il scruta les alentours mais ne trouva rien d’utile. Elle faisait face au sud et à l’est, mais seule la vue de l’est était dégagée. De ce côté, on pouvait voir les têtes des arbres qui descendaient en rangs, vers la plaine d’où ils étaient venus.

« Nous avons fait un long détour, dit Legolas. Nous aurions pu arriver ici tous ensemble, sains et saufs, si nous avions quitté le Grand Fleuve le deuxième ou le troisième jour, et piqué droit vers l’ouest. Rares sont ceux qui peuvent prédire où leur chemin les conduira, avant d’en avoir vu le bout. »

« Mais nous ne désirions pas venir à Fangorn », objecta Gimli.

« Pourtant, nous y sommes — et joliment pris au piège, dit Legolas. Regarde ! »

« Regarde quoi ? » fit Gimli.

« Là, entre les arbres. »

« Où donc ? Je n’ai pas l’œil d’un Elfe. »

« Chut ! Pas si haut ! Regarde ! dit Legolas, pointant l’index. En bas, dans le sentier d’où nous venons. C’est lui. Ne le vois-tu pas, passant d’arbre en arbre ? »

« Si, si, je le vois, maintenant ! siffla Gimli. Regardez, Aragorn ! Ne vous avais-je pas prévenu ? C’est notre vieillard. Tout en loques grises et sales: c’est pourquoi je ne l’ai pas vu tout de suite. »

Aragorn regarda et vit une forme voûtée à la démarche lente. Elle n’était pas loin. On eût dit un vieux mendiant qui marchait avec lassitude, appuyé sur un bâton de facture grossière. Il avait la tête baissée et ne regardait pas vers eux. En d’autres lieux, ils l’auraient accueilli avec une parole bienveillante; mais en l’occurrence, ils se tinrent silencieux, chacun saisi d’une étrange appréhension: quelqu’un approchait qui détenait un pouvoir caché — un pouvoir, ou une menace.

Gimli écarquilla les yeux un moment, tandis que la silhouette approchait pas à pas. Puis tout à coup, incapable de se contenir plus longtemps, il s’écria: « Ton arc, Legolas ! Bande-le ! Prépare-toi ! C’est Saruman. Ne le laisse pas parler, ou nous jeter un sort ! Tire le premier ! »

Legolas saisit son arc et le banda, lentement, comme si une volonté autre s’opposait à lui. D’une main lâche, il tenait une flèche qu’il ne semblait pas vouloir encocher. Aragorn demeurait silencieux, le visage attentif et absorbé.

« Qu’est-ce que tu as ? Pourquoi attends-tu ? » souffla Gimli en un murmure.

« Legolas a raison, dit calmement Aragorn. Nous ne pouvons abattre un vieillard de la sorte, sans avertissement ni provocation, qu’importe la peur ou le doute qui nous assaille. Observons et attendons ! »

À ce moment, le vieillard pressa le pas et arriva au pied de la paroi rocheuse avec une agilité surprenante. Puis soudain il leva la tête, tandis qu’eux, immobiles, gardaient les yeux baissés. Il n’y avait pas un son.

Ils ne pouvaient voir son visage: l’homme portait un capuchon, surmonté d’un chapeau à larges bords, de sorte que tous ses traits demeuraient dans l’ombre, hormis le bout de son nez et sa barbe grise. Mais Aragorn crut apercevoir le reflet d’yeux brillants et pénétrants dans l’ombre de la figure encapuchonnée.

Enfin, le vieillard brisa le silence. « Que voilà une heureuse rencontre, mes amis, dit-il d’une voix douce. Je désire vous parler. Voulez-vous descendre, ou dois-je monter ? » Sans attendre la réponse, il se mit à gravir les marches.

« Maintenant ! s’écria Gimli. Arrête-le, Legolas ! »

« N’ai-je pas dit que je voulais vous parler ? dit le vieillard. Posez cet arc, maître Elfe ! »

L’arc et la flèche tombèrent des mains de Legolas, et il se retrouva les bras pendants.

« Quant à vous, maître Nain, je vous prie de lâcher le manche de votre hache, jusqu’à ce que je sois monté ! Vous n’aurez pas besoin de tels arguments. »

Gimli sursauta, puis il se tint immobile comme une pierre, les yeux grands ouverts, tandis que le vieillard escaladait les marches inégales, aussi léger qu’une chèvre. Toute lassitude semblait l’avoir quitté. Au moment où il posait le pied sur la corniche, il y eut une lueur, fugace et donc incertaine: un éclair de blanc, comme si un vêtement caché sous les loques grises s’était momentanément laissé voir. La respiration de Gimli jurait dans le silence comme un lourd sifflement.

« Heureuse rencontre, je le répète ! » dit le vieillard en s’avançant. Il s’arrêta à quelques pieds d’eux, et, s’appuyant sur son bâton, il tendit le cou pour mieux les observer de sous son capuchon. « Mais que faites-vous donc dans ces parages ? Un Elfe, un Homme et un Nain, tous vêtus à la manière elfique. Sans doute y a-t-il un récit intéressant derrière tout cela. On ne voit pas souvent de ces choses-là, par ici. »

« Vous parlez comme si vous connaissiez bien Fangorn, dit Aragorn. Est-ce le cas ? »

« Pas bien, dit le vieillard: c’est un sujet qui requerrait plusieurs vies d’étude. Mais j’y viens de temps à autre. »

« Peut-on connaître votre nom, et savoir ensuite ce que vous avez à nous dire ? demanda Aragorn. La matinée avance, et nous avons une mission qui ne saurait attendre. »

« Quant à ce que je voulais vous dire, je l’ai dit: que faites-vous ici, et qu’avez-vous à dire sur votre propre compte ? Et pour ce qui est de mon nom ! » Il s’interrompit, secoué d’un rire long et doux. Aragorn, l’entendant, se sentit parcouru d’un frisson, un tressaillement étrange et froid; pourtant, il ne ressentait aucune crainte ou épouvante: c’était plutôt comme la soudaine morsure d’un air vif, ou le contact d’une froide averse qui eût réveillé un dormeur inquiet.

« Mon nom ! répéta le vieillard. Ne l’avez-vous pas déjà deviné ? Vous l’avez déjà entendu, je pense. Oui, vous le connaissez. Mais allons, qu’avez-vous à dire de vos faits et gestes ? »

Les trois compagnons se tinrent cois et ne firent aucune réponse.

« Certains commenceraient à se demander si votre mission est racontable, dit le vieillard. Heureusement, j’en sais déjà une partie. Vous suivez la piste de deux jeunes hobbits, je crois. Oui, des hobbits. Ce n’est pas la peine de me regarder comme si ce curieux nom vous était inconnu. Vous le connaissez, et moi aussi. Bref, ils ont grimpé ici avant-hier; et ils ont fait une rencontre inopinée. Vous êtes rassurés ? Maintenant, je suppose que vous voulez savoir où ils ont été emmenés ? Eh bien, peut-être puis-je vous renseigner là-dessus. Mais pourquoi restons-nous plantés ici ? Votre mission, vous le voyez, n’est plus aussi urgente que vous le pensiez. Asseyons-nous, nous serons plus à l’aise. »

Le vieillard tourna les talons et se dirigea vers un tas de pierres et de roches éboulées, au pied de l’escarpement situé derrière la corniche. Instantanément, comme si un charme avait été levé, les autres remuèrent et se relâchèrent. La main de Gimli se posa aussitôt sur le manche de sa hache. Aragorn tira son épée. Legolas ramassa son arc.

Le vieillard ne leur fit pas attention; il se courba et s’assit sur une pierre basse et plate. Les pans de sa cape grise s’entrouvrirent alors, et ils virent, sans aucun doute possible, qu’en dessous il était vêtu tout de blanc.

« Saruman ! s’exclama Gimli, et il s’élança vers lui la hache à la main. Parle ! Dis-nous où tu as caché nos amis ! Qu’est-ce que tu en as fait ? Parle, ou je ferai une entaille dans ton chapeau que même un magicien aura du mal à recoudre ! »

Le vieillard fut trop rapide pour lui. Il se releva vivement et bondit au sommet d’un gros rocher. Il s’y dressa de toute sa hauteur, soudain grandi, les dominant de haut. Son capuchon et ses loques grises volèrent en arrière. Ses vêtements blancs resplendirent. Il éleva son bâton, et la hache de Gimli lui glissa des doigts et retomba au sol avec un tintement sonore. L’épée d’Aragorn, dressée dans sa main inerte, s’embrasa d’un feu soudain. Legolas poussa un grand cri et tira une flèche haut dans les airs: elle disparut en un éclair de flamme.

« Mithrandir ! s’écria-t-il. Mithrandir ! »

« Heureuse rencontre, je vous assure, Legolas ! » dit le vieillard.

Tous les regards étaient fixés sur lui. Ses cheveux étaient blancs comme neige au soleil, et sa robe d’un blanc étincelant; ses yeux, sous des sourcils saillants, brillaient d’un vif éclat, aussi pénétrants qu’un rayon de soleil; le pouvoir était dans sa main. Entre l’émerveillement, la joie et la crainte, ils restèrent saisis et ne trouvèrent rien à dire.

Aragorn se secoua en premier. « Gandalf ! dit-il. Au-delà de toute espérance, vous nous revenez à l’heure de la nécessité ! Quel voile était donc sur ma vue ? Gandalf ! » Gimli ne dit rien mais tomba à genoux, se masquant les yeux avec la main.

« Gandalf, répéta le vieillard, comme pour tirer du fond de sa mémoire un mot depuis longtemps passé d’usage. Oui, c’était mon nom. J’étais Gandalf. »

Il descendit du rocher, puis, ramassant sa cape grise, il la revêtit; et l’on eût dit que le soleil avait brillé un instant et s’était de nouveau enveloppé de nuages. « Oui, vous pouvez continuer à m’appeler Gandalf, dit-il, et la voix était celle de leur vieil ami et conseiller. Levez-vous, mon bon Gimli ! Vous êtes exempt de blâme et moi de blessure. En vérité, mes amis, aucun de vous n’a d’arme qui puisse me porter atteinte. Réjouissez-vous ! Nous nous retrouvons. À l’heure où le vent tourne. La terrible tempête approche, mais le vent a tourné. »

Il posa sa main sur la tête de Gimli, et le Nain leva les yeux et rit tout à coup. « Gandalf ! dit-il. Mais vous êtes tout en blanc ! »

« Oui, je suis blanc, maintenant, dit Gandalf. En fait, on pourrait presque dire que je *suis* Saruman — Saruman tel qu’il aurait dû être. Mais allons, parlez-moi de vous ! J’ai traversé le feu et l’eau profonde, depuis notre séparation. J’ai oublié maintes choses que je croyais savoir, et j’en ai réappris bien d’autres que j’avais oubliées. Je puis voir bien des choses lointaines, mais il en est d’autres, toutes proches, que je ne vois pas. Parlez-moi de vous ! »

« Que désirez-vous savoir ? demanda Aragorn. Il serait long de raconter tout ce qui s’est passé depuis que nous nous sommes séparés sur le pont. Ne serait-il pas mieux de nous donner des nouvelles des hobbits, pour commencer ? Les avez-vous trouvés, et sont-ils en sécurité ? »

« Non, je ne les ai pas trouvés, dit Gandalf. Les vallées des Emyn Muil étaient voilées d’obscurité, et je n’ai pas eu vent de leur captivité avant que l’aigle m’en informe. »

« L’aigle ! dit Legolas. J’ai vu un aigle haut dans le lointain: la dernière fois, c’était il y a quatre jours, au-dessus des Emyn Muil. »

« Oui, dit Gandalf, c’était Gwaihir le Seigneur du Vent, lui qui m’avait délivré du pinacle d’Orthanc. Je l’ai envoyé en éclaireur pour surveiller le Fleuve et recueillir des nouvelles. Sa vue est perçante, mais il ne peut voir tout ce qui se passe sous l’arbre ou la colline. Il a vu certaines choses, et il y en a d’autres que j’ai moi-même observées. L’Anneau est désormais au-delà de toute aide que je suis capable d’offrir, moi ou tout autre membre de la Compagnie partie de Fendeval. Il a bien failli être révélé à l’Ennemi, mais il s’est échappé. J’y ai été pour quelque chose, car je me suis assis sur une haute éminence et j’ai lutté contre la Tour Sombre; et l’Ombre est passée. Alors, j’ai ressenti une grande lassitude, très grande; et j’ai longuement marché, remuant de noires pensées. »

« Vous savez donc ce que Frodo devient ! dit Gimli. Comment les choses se passent-elles pour lui ? »

« Je l’ignore. Il a été sauvé d’un grave péril, mais de nombreux autres l’attendent. Il a résolu de partir seul au Mordor, et il est en route: c’est tout ce que je puis dire. »

« Pas seul, dit Legolas. Nous croyons que Sam est parti avec lui. »

« Ah ? fit Gandalf, l’œil étincelant et la figure éclairée d’un sourire. Ah oui, vraiment ? Vous me l’apprenez, mais je ne suis pas surpris. Bien ! Très bien ! Vous m’ôtez un grand poids. Il faut m’en dire plus. Asseyez-vous donc auprès de moi, et faites-moi votre récit de voyage. »

Les compagnons s’assirent sur le sol à ses pieds, et Aragorn commença le récit. Pendant un long moment, Gandalf ne dit rien, et il ne posa aucune question. Ses mains étaient posées sur ses genoux, et ses paupières étaient closes. Enfin, quand Aragorn parla de la mort de Boromir et de son dernier voyage sur le Grand Fleuve, le vieillard soupira.

« Vous ne m’avez pas dit tout ce que vous savez ou pensez, Aragorn, mon ami, dit-il doucement. Pauvre Boromir ! Je n’arrivais pas à voir ce qui lui était arrivé. C’était une dure épreuve pour un homme comme lui, un guerrier et un meneur d’hommes. Galadriel m’a dit qu’il était en danger. Mais il s’en est sauvé à la fin. Je suis content. Les jeunes hobbits ne seront pas venus en vain, ne serait-ce que pour Boromir. Mais ce n’est pas le seul rôle qu’ils ont à jouer. Ils ont été conduits à Fangorn, et leur venue a eu l’effet des petites pierres qui s’éboulent dans les montagnes, et déclenchent l’avalanche. Tandis même que nous parlons ici, j’entends les premiers grondements. Saruman ferait mieux de ne pas être pris en dehors de chez lui quand le barrage éclatera ! »

« Il y a une chose en quoi vous n’avez pas changé, cher ami, dit Aragorn: vous parlez toujours par énigmes. »

« Hein ? Par énigmes ? dit Gandalf. Non ! Car je me parlais à moi-même. Les aînés ont cette habitude: ils s’adressent toujours à la plus sage des personnes présentes; les longues explications demandées par les jeunes sont fatigantes. » Il rit, mais à présent, son rire semblait aussi chaleureux qu’un rayon de soleil.

« Je ne suis plus jeune, même si l’on me compare aux Hommes des Maisons Anciennes, dit Aragorn. Vous ne voulez pas vous ouvrir à moi un peu plus clairement ? »

« Que dire alors ? répondit Gandalf, et il se tut un instant pour réfléchir. Voici, en bref, comment je vois les choses actuellement, pour vous dire un peu ce que je pense aussi concrètement que possible. L’Ennemi, bien sûr, sait depuis longtemps que l’Anneau est parti et qu’il est porté par un hobbit. Il sait maintenant combien nous étions quand notre Compagnie a quitté Fendeval, et quelle était l’appartenance de chacun de nous. Mais il ne perçoit pas encore clairement notre intention. Il suppose que nous allons tous à Minas Tirith; car c’est ce qu’il aurait fait lui-même, à notre place. Et, selon sa sagesse propre, c’eût été un dur coup porté à son pouvoir. En fait, il a très peur, car il ne sait quel personnage tout-puissant pourrait surgir tout à coup, l’Anneau au doigt, pour lui faire la guerre, le faire tomber et prendre sa place. Que nous voulions le renverser sans mettre *personne* à sa place est une idée qui ne lui viendrait pas à l’esprit. Que nous essayions de détruire l’Anneau même, il ne l’a pas encore entrevu dans ses plus sombres rêves. Cela, vous le voyez sans doute, représente pour nous chance et espoir. S’imaginant en guerre, il a déclenché la guerre, convaincu qu’il n’a pas une minute à perdre; car qui frappe le premier, s’il frappe assez fort, pourrait n’avoir plus à frapper. Ainsi, les forces qu’il a longuement préparées, il les met aujourd’hui en mouvement, plus tôt qu’il ne l’avait prévu. Folle sagesse. Car s’il avait investi toute sa puissance dans la défense du Mordor, de manière à ce que nul ne pût y entrer, et s’il avait employé toute sa rouerie au recouvrement de l’Anneau, l’espoir eût véritablement disparu: ni l’Anneau ni son porteur n’auraient pu lui échapper longtemps. Mais à présent, son œil regarde au loin plutôt que chez lui; et la plupart du temps, il est tourné vers Minas Tirith. D’ici peu, toute sa force s’abattra sur elle comme une tempête.

« Car il sait déjà que les messagers qu’il a envoyés pour faire obstacle à la Compagnie ont de nouveau échoué. Ils n’ont pas trouvé l’Anneau. Pas plus qu’ils n’ont ramené de hobbits en guise d’otages. Eussent-ils au moins accompli cela, nous aurions essuyé un rude coup, qui aurait pu nous être fatal. Mais gardons-nous d’assombrir nos cœurs en imaginant leur tendre loyauté mise à l’épreuve dans la Tour Sombre. Car l’Ennemi a échoué — jusqu’à présent. Grâce à Saruman. »

« Saruman n’est-il pas un traître ? » dit Gimli.

« Si, bien sûr, dit Gandalf. Doublement. D’ailleurs, n’est-ce pas étrange ? Rien de ce que nous avons subi ces temps derniers n’a paru aussi grave que la trahison d’Isengard. Même en tant que seigneur et capitaine, Saruman est devenu très puissant. Il menace les Hommes du Rohan et les empêche d’aller au secours de Minas Tirith, à l’instant même où le principal assaut doit venir de l’Est. Mais une arme traîtresse est toujours un danger pour la main qui la manie. Saruman aussi a cherché à récupérer l’Anneau, pour se l’approprier; du moins, il a tenté d’attraper des hobbits pour servir ses mauvais desseins. Ainsi, à eux deux, tout ce que nos ennemis ont réussi à faire, c’est d’amener Merry et Pippin à une vitesse fulgurante, et au moment crucial, à Fangorn, où ils ne se seraient jamais venus autrement !

« De plus, ils se sont embarrassés de nouveaux doutes qui viennent troubler leurs plans. Grâce aux cavaliers du Rohan, aucune nouvelle de la bataille ne se rendra au Mordor; mais le Seigneur Sombre sait que deux hobbits ont été capturés dans les Emyn Muil et emmenés vers Isengard contre la volonté de ses serviteurs. Il doit maintenant craindre Isengard en plus de Minas Tirith. Si Minas Tirith tombe, les choses iront mal pour Saruman. »

« Il est dommage que nos amis soient pris dans cet étau, dit Gimli. Si Isengard et le Mordor n’étaient séparés par aucune terre, les deux pourraient se battre et nous n’aurions qu’à observer et attendre. »

« Le vainqueur en ressortirait plus fort qu’aucun des deux, et il ne douterait plus de rien, dit Gandalf. Mais Isengard ne peut se mesurer au Mordor sans que Saruman ne s’empare préalablement de l’Anneau. Il n’y arrivera jamais, à présent. Il ne connaît pas encore le péril qui le guette. Il est bien des choses qu’il ne sait pas. Il était si impatient de faire main basse sur sa proie qu’il n’a pu attendre chez lui: il est venu trouver ses messagers pour les rencontrer et les espionner. Mais il est venu trop tard, pour une fois; car la bataille était terminée sans qu’il puisse y changer quoi que ce soit, avant même son arrivée dans cette région. Il n’y est pas resté longtemps. Je regarde dans son esprit et je perçois ses doutes. Il n’a aucune connaissance de la forêt. Il croit que les cavaliers ont tué et incinéré tous ceux qui étaient sur le champ de bataille; mais il ne sait pas si les Orques ramenaient des prisonniers ou non. Et il n’est pas au courant de la querelle entre ses serviteurs et les Orques du Mordor; pas plus qu’il ne connaît l’existence du Messager Ailé. »

« Le Messager Ailé ! s’écria Legolas. J’ai tiré sur lui avec l’arc de Galadriel au-dessus du Sarn Gebir, et je l’ai fait déchoir du ciel. Il nous a tous remplis d’effroi. Quelle est cette chose, cette nouvelle terreur ? »

« Une chose qu’on ne peut tuer avec des flèches, dit Gandalf. Vous n’avez fait qu’abattre sa monture. C’était un bel exploit; mais le Cavalier n’aura pas tardé à en recevoir une autre. Car c’était un Nazgûl, l’un des Neuf, qui vont maintenant sur des coursiers ailés. Bientôt, l’ombre de leur terreur gagnera les dernières armées de nos amis, et le jour sera obscurci. Mais ils n’ont pas encore la permission de franchir le Fleuve, et Saruman ne sait rien de cette nouvelle forme dont les Spectres de l’Anneau sont revêtus. Sa pensée reste fixée sur l’Anneau. Était-il sur les lieux de la bataille ? A-t-il été trouvé ? Et si Théoden, Seigneur de la Marche, venait à l’obtenir et à en connaître le pouvoir ? Tel est le danger qu’il perçoit, et il est rentré en hâte à Isengard afin de doubler, voire tripler, les forces qu’il opposera au Rohan. Et pendant tout ce temps, un autre danger le guette, juste à côté, mais il ne le voit pas, tout absorbé par ses ardentes pensées. Il a oublié Barbebois. »

« Vous vous parlez encore à vous-même, dit Aragorn avec le sourire. J’ignore qui est Barbebois. Et si j’ai deviné une partie de la double trahison de Saruman, je ne vois pas à quoi aura servi la venue des deux hobbits à Fangorn, sinon à nous lancer inutilement dans une longue et vaine poursuite. »

« Attendez une minute ! s’écria Gimli. Il y a autre chose que j’aimerais d’abord savoir. Était-ce vous, Gandalf, ou Saruman que nous avons vu hier soir ? »

« Ce n’est certainement pas moi que vous avez vu, répondit Gandalf, aussi dois-je en conclure que c’était Saruman. À l’évidence, la ressemblance entre nous est frappante, et votre envie de faire un trou irréparable dans mon chapeau doit être excusée. »

« Bon, bon ! dit Gimli. Je suis content de savoir que ce n’était pas vous. » Gandalf rit de nouveau. « Oui, mon bon Nain, dit-il, il est rassurant de ne pas se méprendre en tout point. Moi-même, je ne le sais que trop bien ! Mais naturellement, je ne vous ai jamais reproché l’accueil que vous m’avez fait. Comment le pourrais-je, moi qui ai si souvent conseillé à mes amis de se méfier même de leurs propres mains, quand ils ont affaire à l’Ennemi ? Soyez béni, Gimli, fils de Glóin ! Il se peut que vous nous voyiez un jour ensemble, ainsi vous pourrez nous départager ! »

« Mais les hobbits ? le coupa Legolas. Nous sommes venus de loin pour les chercher, et vous semblez savoir où ils se trouvent. Où sont-ils, à présent ? »

« Avec Barbebois et les Ents », dit Gandalf.

« Les Ents ! s’exclama Aragorn. Il y a donc une part de vérité dans les légendes anciennes sur les habitants des forêts profondes et des géants bergers des arbres ? Y a-t-il encore des Ents en ce monde ? Je croyais qu’ils n’étaient qu’un souvenir des temps anciens, si vraiment ils furent jamais autre chose qu’une légende du Rohan. »

« Une légende du Rohan ! s’écria Legolas. Non: il n’est pas un Elfe de la Contrée Sauvage qui n’ait chanté les chants qui parlent des vieux Onodrim et de leur longue affliction. Pourtant, même parmi nous, ces êtres ne sont plus qu’un souvenir. Si je devais en voir un arpenter la terre, encore de nos jours, alors j’aurais vraiment l’impression d’être jeune à nouveau ! Mais, Barbebois: c’est là simplement une traduction de Fangorn dans le parler commun; pourtant, vous semblez parler de quelqu’un. Qui est ce Barbebois ? »

« Ah ! voilà qui est beaucoup demander, dit Gandalf. Le peu que je connaisse de cette longue et lente histoire ferait un récit pour lequel nous n’avons pas le temps. Barbebois est Fangorn, le gardien de la forêt; c’est le plus vieux des Ents, l’être le plus âgé qui marche encore sous le Soleil en cette Terre du Milieu. J’espère vraiment que vous pourrez un jour le rencontrer, Legolas. Merry et Pippin ont été fortunés: ils l’ont rencontré ici même où nous sommes assis. Car il est venu il y a deux jours et les a portés jusqu’à sa demeure, loin d’ici, auprès des racines des montagnes. Il vient souvent sur cette corniche, surtout quand il a l’esprit troublé, et que les rumeurs du monde extérieur l’inquiètent. Je l’ai vu il y a quatre jours se promenant parmi les arbres, et je crois qu’il m’a vu, car il s’est arrêté; mais je n’ai rien dit, car mes pensées me pesaient, et j’étais très fatigué après avoir lutté contre l’Œil du Mordor; et il n’a pas parlé non plus, ni appelé mon nom. »

« Peut-être a-t-il cru aussi que vous étiez Saruman, dit Gimli. Mais vous parlez de lui comme s’il était votre ami. Je croyais que Fangorn était dangereux. »

« Dangereux ! s’écria Gandalf. Je le suis aussi, très dangereux: plus que tout ce que vous verrez jamais, à moins d’être emmené vivant devant le trône du Seigneur Sombre. Et Aragorn est dangereux, et Legolas l’est tout autant. Vous êtes entouré de dangers, Gimli fils de Glóin; car vous êtes dangereux vous-même, à votre manière. Assurément, la forêt de Fangorn est un endroit périlleux — à plus forte raison, quand on est trop prompt à jouer de la hache; et Fangorn, pour être périlleux aussi, n’en est pas moins sage et bon. Mais à présent, sa longue et lente colère commence à déborder, et toute la forêt en est remplie. La venue des hobbits et les nouvelles qu’ils lui ont annoncées l’ont fâchée: bientôt, elle déferlera comme une inondation; mais son flot est dirigé contre Saruman et les haches d’Isengard. Quelque chose va arriver qui ne s’est pas produit depuis les Jours Anciens: les Ents vont se réveiller et constater leur force. »

« Que vont-ils faire ? » demanda Legolas avec stupéfaction.

« Je ne le sais pas, dit Gandalf. Je crois qu’ils ne le savent pas eux-mêmes. Je me le demande. » Il se tut, inclinant pensivement la tête.

Les autres le regardèrent. Au travers de nuages fuyants, un rayon de soleil tombait sur ses mains, posées paumes retournées sur ses genoux: elles semblaient remplies de lumière comme une coupe est remplie d’eau. Enfin, il leva la tête et regarda directement le soleil.

« La matinée passe, dit-il. Bientôt, il faudra partir. »

« Irons-nous trouver nos amis et voir Barbebois ? » demanda Aragorn.

« Non, dit Gandalf. Telle n’est pas la route que vous devez prendre. J’ai prononcé des paroles d’espoir. Mais d’espoir seulement. L’espoir n’est pas la victoire. La guerre est sur nous et sur tous nos amis, une guerre dans laquelle seul l’usage de l’Anneau nous assurerait la victoire. J’en suis profondément chagriné et effrayé; car maintes choses seront détruites et tout pourrait être perdu. Je suis Gandalf, Gandalf le Blanc, mais le Noir est plus puissant encore. »

Il se leva et contempla l’est, s’abritant les yeux, comme s’il discernait au loin des choses qu’aucun d’eux ne pouvait voir. Puis il secoua la tête. « Non, dit-il d’une voix douce, il est désormais hors de notre portée. Réjouissons-nous au moins de cela. Nous ne pouvons plus être tentés d’employer l’Anneau. Il nous faut descendre à la rencontre d’un péril qui nous porte au désespoir; mais le péril mortel est écarté. »

Il se retourna. « Allons, Aragorn fils d’Arathorn ! dit-il. Il ne faut pas regretter la décision prise dans la vallée des Emyn Muil, ni en parler comme d’une vaine poursuite. Vous avez choisi, dans le doute, le chemin qui vous paraissait le bon: le choix était juste, et il fut récompensé. Car ainsi, nous nous sommes retrouvés à temps, nous qui autrement aurions pu le faire trop tard. Mais la quête de vos compagnons est terminée. Le voyage qui vous attend maintenant tient à votre parole donnée. Vous devez vous rendre à Edoras et aller trouver Théoden dans sa grand-salle. Car on a besoin de vous. La lumière d’Andúril doit à présent être dévoilée dans la bataille si longtemps attendue par elle. La guerre sévit au Rohan, mais il y a pire: les choses vont mal pour Théoden. »

« N’allons-nous donc jamais revoir les jeunes et joyeux hobbits ? » dit Legolas.

« Je n’ai pas dit cela, répondit Gandalf. Qui sait ? Soyez patients. Allez là où vous le devez, et espérez ! À Edoras ! J’y vais aussi. »

« C’est une longue route à marcher pour un homme, jeune ou vieux, dit Aragorn. Je crains que la bataille ne soit terminée bien avant que j’y parvienne. »

« Nous verrons, dit Gandalf, nous verrons. Êtes-vous disposé à m’accompagner à l’instant ? »

« Oui, nous partirons ensemble, dit Aragorn. Mais je ne doute pas que vous y soyez avant moi, si tel est votre désir. » Il se leva et considéra longuement Gandalf. Les autres les regardèrent en silence tandis qu’ils se tenaient l’un face à l’autre. La forme grise de l’Homme, Aragorn fils d’Arathorn, était haute, et sévère comme la pierre, sa main sur la poignée de son épée; on eût dit qu’un roi sorti des brumes marines avait posé le pied sur les rivages d’hommes de moindre stature. Devant lui s’arquait la vieille silhouette, blanche, brillant à présent comme d’une clarté intérieure, courbée, chargée d’années, mais investie d’un pouvoir au-delà de la puissance des rois.

« Ne dis-je pas vrai, Gandalf, reprit enfin Aragorn, en affirmant que vous pourriez aller où qu’il vous plaise d’aller plus rapidement que moi ? Et je dis ceci également: vous êtes notre capitaine et notre étendard. Le Seigneur Sombre en a Neuf. Mais nous en avons Un, plus puissant qu’eux: le Cavalier Blanc. Il est passé par le feu et l’abîme, et ils le craindront. Nous irons où il nous conduira. »

« Oui, ensemble, nous vous suivrons, dit Legolas. Mais d’abord, Gandalf, je serais soulagé d’apprendre ce qui vous est arrivé en Moria. Ne voulez-vous pas nous le dire ? Ne pouvez-vous attendre, même pour raconter à vos amis comment vous avez été délivré ? »

« J’ai déjà attendu trop longtemps, répondit Gandalf. Le temps presse. Mais même si nous avions une année, je ne vous raconterais pas tout. »

« Dites-nous alors ce que vous voulez, avec le temps que nous avons ! dit Gimli. Allons, Gandalf, dites-nous comment cela s’est passé avec le Balrog ! »

« Ne le nommez point ! » dit Gandalf, et pendant un moment, on eût dit qu’un nuage de douleur passait sur son visage, et il resta assis en silence, l’air aussi vieux que la mort. « Longtemps je tombai », dit-il enfin, lentement, comme s’il se le remémorait avec difficulté. « Longuement je tombai, et lui tomba avec moi. Son feu m’entourait. J’en fus brûlé. Alors nous plongeâmes dans une eau profonde, et tout devint noir. Froide était-elle, comme le flot de la mort: elle m’a presque glacé le cœur. »

« L’abîme qu’enjambe le Pont de Durin est profond, et nul ne l’a mesuré », dit Gimli.

« Il a pourtant un fond, au-delà de toute lumière et de toute connaissance, dit Gandalf. J’y parvins enfin, aux ultimes fondations de pierre. Lui demeurait avec moi. Son feu s’était éteint, mais il était devenu une chose de limon, plus forte qu’un serpent étrangleur.

« Nous combattîmes loin sous la terre des vivants, où le temps n’est point compté. Toujours il m’étreignait, et toujours je le tailladais, jusqu’à ce qu’il se sauvât enfin, par de sombres galeries. Elles n’étaient pas l’œuvre des gens de Durin, Gimli fils de Glóin. Loin, loin sous les plus profondes excavations des Nains, le monde est rongé par des choses sans nom. Sauron lui-même ne les connaît pas. Elles sont plus anciennes que lui. Or donc, je marchai en ces lieux, mais je n’en dirai rien qui puisse obscurcir la lumière du jour. Dans cette sombre désespérance, mon seul salut était mon ennemi, et je le poursuivis, accroché à ses talons. Ainsi, il finit par me ramener sur les chemins secrets de Khazad-dûm: tous, il ne les connaissait que trop bien. Toujours nous montions à présent, jusqu’à atteindre l’Escalier Sans Fin. »

« Il y a longtemps que celui-ci est perdu, dit Gimli. Beaucoup ont affirmé qu’il n’a jamais été construit, hormis dans les légendes; mais d’autres assurent qu’il a été détruit. »

« Il a été construit, et il n’avait pas été détruit, dit Gandalf. Du plus inférieur des cachots à la plus haute des cimes, il s’élevait en une spirale ininterrompue de plusieurs milliers de marches pour déboucher enfin dans la Tour de Durin taillée à même le roc du Zirakzigil, pinacle du haut du Pic d’Argent.

Là sur le Celebdil, une fenêtre s’ouvrait, solitaire, sur la neige, et au-delà se trouvait un espace étroit, une aire vertigineuse dominant les brumes du monde. Le soleil y brillait avec force, mais en dessous, tout était enveloppé de nuages. Il bondit au-dehors, et tout juste comme je le rejoignais, il s’embrasa de flammes nouvelles. Personne n’en fut témoin; sans quoi l’on chanterait peut-être encore, dans les âges à venir, la Bataille de la Cime. » Gandalf eut un rire soudain. « Mais qu’en diraient les chants ? Ceux qui de loin levèrent la tête eurent l’impression que la montagne était couronnée d’orage. Le tonnerre retentit à leurs oreilles, et la foudre, dirent-ils, s’abattit sur le Celebdil et s’y rompit, rejaillissant en langues de feu. N’est-ce pas assez ? Une grande fumée s’éleva autour de nous, tels vapeur et brouillard. Il plut de la glace. Je terrassai mon ennemi, qui tomba de ce haut lieu; et le flanc de la montagne se brisa où il la heurta dans sa chute. Puis les ténèbres me prirent, et je passai hors de la conscience et du temps, et j’errai au loin sur des routes que je ne dirai pas.

« Je fus renvoyé, nu — pour une brève période, jusqu’à ce que ma tâche soit accomplie. Et nu je me trouvai, gisant au sommet de la montagne. La tour, derrière moi, était réduite en poussière, la fenêtre avait disparu; l’escalier en ruine était obstrué par des éclats de pierre calcinée. J’étais seul, oublié, sans possibilité d’évasion sur la corne rocheuse du monde. Je demeurai là, regard pointé vers le haut, tandis que les étoiles tournoyaient; et chaque jour était aussi long qu’un âge de la vie terrestre. Le murmure recueilli de toutes les terres montait faiblement à mes oreilles: la mort et l’éclosion, le chant et les pleurs, et la lente et interminable plainte de la pierre accablée. Et c’est ainsi qu’encore une fois, Gwaihir le Seigneur du Vent me trouva enfin, et il me saisit et m’emporta.

« “Je suis voué à être ton fardeau, mon providentiel ami”, dis-je.

« “Un fardeau, vous l’avez été, répondit-il, mais pas aujourd’hui. Entre mes serres, vous êtes léger comme une plume de cygne. Le Soleil brille à travers vous. À la vérité, je ne crois pas que vous ayez encore besoin de moi: si je vous laissais choir, vous flotteriez sur le vent.”

« “Ne me laisse pas tomber !” m’écriai-je en un souffle, car je me sentais revenir à la vie. “Amène-moi en Lothlórien !”

« “C’est là, en effet, l’ordre de la dame Galadriel qui m’a envoyé à votre recherche”, répondit-il.

« C’est ainsi que j’arrivai à Caras Galadhon, vous trouvant tout récemment partis. Je demeurai un moment dans ce pays où le temps est sans âge et où les jours apportent la guérison et non le dépérissement. J’y trouvai la guérison, et je fus revêtu de blanc. Des conseils je donnai et d’autres je reçus. De là je vins par d’étranges chemins, et j’apporte des messages à certains d’entre vous. À Aragorn, on m’a prié de dire ceci :

*Où sont les Dúnedain, Elessar, Elessar ?*

*Pourquoi tous tes parents vont-ils de toutes parts ?*

*Bientôt viendra le temps des Égarés du Nord*

*Et la Compagnie Grise accourra en renfort.*

*Mais sombre est le chemin que le sort t’a ouvert :*

*Les Morts gardent la voie qui conduit à la Mer.*

« À Legolas, elle envoie ces paroles :

*Legolas Vertefeuille à l’ombre du bois vert*

*La joie tu as connu. Méfie-toi de la Mer !*

*Si tu entends le cri de la mouette sur l’eau,*

*Ton cœur dans la forêt n’aura plus de repos. »*

Gandalf se tut et ferma les yeux.

« Elle ne m’envoie donc aucun message ? » dit Gimli, baissant la tête.

« Sombres sont ses paroles, dit Legolas, et elles ne signifient pas grand-chose pour ceux qui les reçoivent. »

« Ce n’est pas une consolation », répondit Gimli.

« Alors quoi ? dit Legolas. Voudrais-tu qu’elle te parle ouvertement de ta mort ? »

« Certes, si elle n’avait rien d’autre à me dire. »

« Comment ? dit Gandalf, rouvrant les yeux. Oui, je crois pouvoir deviner ce que signifient ses paroles. Pardon, Gimli ! J’étais encore à méditer ces messages. Mais elle vous a bien adressé des mots, et ils ne sont ni sombres ni tristes.

« “À Gimli fils de Glóin, transmettez les salutations de sa Dame. Porteur de Boucle, où que tu ailles, ma pensée t’accompagne. Mais assure-toi de porter ta hache au bon arbre !” »

« C’est une joyeuse heure qui vous ramène à nous, Gandalf, s’exclama le Nain, gambadant de joie et chantant d’une voix forte dans l’étrange langue des Nains. Allons, allons ! cria-t-il, brandissant sa hache. Puisque la tête de Gandalf est maintenant sacrée, allons en trouver une qui mérite d’être fendue ! »

« Vous n’aurez pas à chercher bien loin, dit Gandalf, se levant de son siège. Venez ! Nous avons écoulé tout le temps qu’il est permis de consacrer à des retrouvailles d’amis. Il faut maintenant nous hâter. »

Il s’enveloppa à nouveau de sa vieille cape défraîchie et se porta en tête. Le suivant, ils descendirent rapidement de la haute corniche et revinrent sur leurs pas à travers la forêt, le long de l’Entévière. Ils ne prononcèrent plus une seule parole avant d’avoir remis les pieds dans l’herbe, à l’orée de Fangorn. Aucun signe de leurs chevaux n’était visible.

« Ils ne sont pas revenus, dit Legolas. La marche sera fatigante ! »

« Je ne marcherai pas. Le temps manque », dit Gandalf. Puis, levant la tête, il émit un long sifflement. La note était si claire, si perçante, que les autres furent stupéfaits d’entendre un tel son sortir de ces vieilles lèvres barbues. Il siffla par trois fois; puis il leur sembla entendre, faible et lointain, le hennissement d’un cheval sur les plaines, porté par le vent d’est. Ils attendirent, songeurs. Le son de sabots leur parvint bientôt, à peine un frémissement du sol que seul Aragorn, allongé dans l’herbe, pouvait percevoir, puis se faisant toujours plus fort et plus clair pour devenir un rapide battement.

« Il vient plus d’un cheval », dit Aragorn.

« Assurément, dit Gandalf. Nous sommes un trop grand fardeau pour un seul. »

« Ils sont trois, dit Legolas, portant le regard à travers la plaine. Voyez comme ils courent ! C’est là Hasufel, et voilà mon ami Arod à ses côtés ! Mais un autre galope en avant: un très grand cheval. Je n’en ai jamais vu de pareil. »

« Et vous n’en reverrez jamais, dit Gandalf. Voici venir Scadufax. C’est le plus grand des *Mearas,* les seigneurs des chevaux, et même Théoden, Roi du Rohan, n’en a vu de meilleur. Ne brille-t-il pas comme l’argent, et sa course n’est-elle pas aussi fluide qu’un vif cours d’eau ? Il est venu me trouver: c’est le coursier du Cavalier Blanc. Nous montons ensemble au combat. »

Et tandis que le magicien parlait, le grand cheval accourut vers eux le long de la pente: sa robe luisait, et sa crinière flottait au vent de sa course. Les deux autres le suivaient, à présent fort distancés. Scadufax, aussitôt qu’il vit Gandalf, ralentit le pas et hennit avec force; puis il trotta doucement vers lui et, abaissant sa fière tête, il vint fourrer ses grands naseaux dans le cou du vieillard.

Gandalf le caressa. « C’est une longue route depuis Fendeval, mon ami, dit-il; mais tu es sage et vif, et tu accours quand le besoin se fait pressant. Puissions-nous maintenant aller loin ensemble, et n’être plus jamais séparés en ce monde ! »

Bientôt, les autres chevaux arrivèrent et se tinrent tranquillement auprès d’eux, comme en attente de consignes. « Nous allons sur-le-champ à Meduseld, la demeure de votre maître, Théoden », dit Gandalf, s’adressant à eux d’un ton grave. Ils inclinèrent le chef. « Le temps presse; ainsi nous chevaucherons, mes amis, avec votre permission. Nous vous prions d’aller avec toute la hâte dont vous êtes capables. Hasufel portera Aragorn, et Arod, Legolas. Je ferai asseoir Gimli devant moi, et, avec son consentement, Scadufax nous portera tous deux. Nous ne tarderons plus, sinon pour boire un peu. »

« Maintenant, je comprends une partie de l’énigme de la nuit dernière, dit Legolas, bondissant sur le dos d’Arod avec légèreté. Que ce soit ou non la peur qui les ait fait fuir, nos chevaux ont ensuite rencontré Scadufax, leur chef, et l’ont accueilli avec joie. Saviez-vous qu’il était dans les parages, Gandalf ? »

« Oui, je le savais, répondit le magicien. J’ai braqué ma pensée sur lui et je lui ai enjoint de faire vite; car hier, il vaquait loin dans le sud de ce pays. Puisse-t-il m’y ramener rapidement ! »

Gandalf parla alors à Scadufax, et le cheval partit d’un bon pas, sans toutefois dépasser la mesure des autres. Peu de temps après, il vira tout à coup et, choisissant un endroit où les berges s’abaissaient, il franchit la rivière à gué; puis il les mena plein sud dans une vaste plaine sans arbres. Le vent parcourait les milles et les milles d’herbe longue en une succession de vagues grises. Il n’y avait pas trace de route ou de piste, mais Scadufax ne montrait aucune hésitation.

« Il se dirige tout droit vers la demeure de Théoden, sous les contreforts des Montagnes Blanches, dit Gandalf. Ce sera plus rapide ainsi. Le sol est plus ferme dans l’Estemnet, où se trouve la piste principale menant au nord, de l’autre côté de la rivière, mais Scadufax connaît le chemin par tous les marais et les creux. »

Ils chevauchèrent bien des heures encore à travers prés et marécages. Souvent, l’herbe était si haute qu’elle dépassait les genoux des cavaliers, et leurs coursiers semblaient nager dans une mer gris-vert. Ils rencontrèrent de nombreux étangs cachés, et de vastes étendues de laîche dont les tiges ondoyaient au-dessus de bourbiers humides et traîtres; mais Scadufax y trouvait son chemin, et les autres chevaux suivaient dans son sillage. Lentement, le soleil descendit le ciel jusque dans l’Ouest. Regardant au loin à travers l’immense plaine, les cavaliers le virent étinceler un moment comme une flamme rouge s’enfonçant dans l’herbe. Très bas à l’horizon, des épaulements de montagnes rougeoyaient de part et d’autre. On eût dit qu’une fumée s’élevait et assombrissait le disque du soleil, qui paraissait teinté de sang, comme si l’herbe s’était embrasée alors qu’il plongeait sous la lisière du monde.

« C’est la Brèche du Rohan, dit Gandalf. Presque plein ouest d’où nous nous trouvons. Isengard est là-bas. »

« Je vois une grande fumée, dit Legolas. Que peut-ce donc être ? »

« La bataille et la guerre ! dit Gandalf. En avant ! »

6

Le roi de la Salle Dorée

Ils chevauchèrent à travers le couchant, le lent crépuscule et la nuit grandissante. Quand ils s’arrêtèrent enfin et mirent pied à terre, Aragorn lui-même était las et courbatu. Gandalf ne leur accorda que quelques heures de repos. Legolas et Gimli dormirent, et Aragorn s’allongea, étendu sur le dos; mais Gandalf resta debout, appuyé sur son bâton, scrutant les ténèbres à l’est et à l’ouest. Tout était silencieux: il n’y avait pas un signe d’être vivant, et pas le moindre son. Quand ils se relevèrent, la nuit était striée de longs nuages, fuyant sur un vent froid. Sous la lune glacée, ils se remirent en route, aussi rapides qu’à la lumière du jour.

Les heures passèrent, et leur chevauchée se poursuivit. Gimli sommeillait, et il eût glissé de son siège si Gandalf ne l’avait pas saisi et secoué. Hasufel et Arod, fatigués mais fiers, suivaient leur inlassable chef, telle une ombre grise à peine visible devant eux. Les milles se succédèrent. La lune croissante plongea dans l’Ouest ennuagé.

Un froid glacial s’installa dans l’air. Lentement dans l’Est, l’obscurité laissa place à une froide lueur grise. Des traits de lumière rouge surgirent au-dessus des murs noirs des Emyn Muil, au loin sur leur gauche. L’aurore vint, claire et lumineuse; un vent balayait la plaine en travers de leur chemin, faisant ployer les herbes. Soudain, Scadufax s’immobilisa et hennit. Gandalf pointa le doigt en avant.

« Regardez ! » cria-t-il, et ils levèrent des yeux las. Devant eux se dressaient les montagnes du Sud: couronnées de blanc et rayées de noir. Les prés se déployaient devant les collines entassées à leurs pieds, et s’immisçaient dans de nombreuses vallées, sombres et indistinctes, que l’aurore n’éclairait pas encore, et qui se faufilaient au cœur des montagnes. Tout juste devant les voyageurs s’ouvrait le plus large de ces vaux, tel un long golfe entre les collines. Loin à l’intérieur, ils entrevoyaient une masse montagneuse aux flancs éboulés, surmontée d’une haute cime; et à l’entrée de la vallée se dressait une éminence isolée faisant sentinelle. À ses pieds, tel un fil d’argent, coulait une rivière venue du fond de la combe: à sa surface encore lointaine, ils apercevaient un reflet du soleil levant, un miroitement d’or.

« Parlez, Legolas ! dit Gandalf. Dites-nous ce que vous voyez là-bas, devant nous ! »

Legolas porta le regard au loin, s’abritant les yeux des traits horizontaux du soleil levant. « Je vois une rivière blanche qui descend des neiges, dit-il. À l’endroit où elle sort de la vallée ombreuse, une verte colline se dresse du côté est. Un fossé l’entoure, ainsi qu’un imposant mur et une palissade pointue. À l’intérieur s’élèvent les toits de maisons; et au milieu, juchée sur une verte terrasse, se tient devant le ciel une grande salle des Hommes. Et il semble à mes yeux que sa toiture est d’or. Sa lumière resplendit au loin sur les terres. Dorés aussi sont les montants des portes. Des hommes se tiennent là, vêtus de mailles étincelantes; mais tous les autres dorment encore dans les habitations. »

« Ces habitations se nomment Edoras, dit Gandalf, et cette salle dorée est Meduseld. C’est là que réside Théoden fils de Thengel, Roi de la Marche du Rohan. Nous arrivons avec le lever du jour. La route se dessine clairement devant nous, à présent. Mais il nous faut chevaucher avec plus de prudence; car la guerre menace de tous côtés, et les Rohirrim, les Seigneurs des Chevaux, ne dorment pas, quoi qu’il en semble de loin. Ne tirez aucune arme, ne dites aucune parole hautaine, voilà mon conseil à tous, jusqu’à ce que nous nous trouvions devant le siège de Théoden. »

Le matin était clair et brillant tout autour, et les oiseaux chantaient, quand les voyageurs parvinrent à la rivière. Elle descendait vivement dans la plaine et, passé le pied des collines, elle croisait leur chemin en un long coude, partant vers l’est pour aller grossir les eaux de l’Entévière, au loin, dans ses lits engorgés de roseaux. Le pays verdoyait: dans les prés humides et le long des rives herbeuses du cours d’eau, poussaient de nombreux saules. En cette contrée méridionale, ils rosissaient déjà au bout des doigts, sentant la venue du printemps. Sur la rivière se trouvait un gué entre deux berges basses, abondamment piétinées par le passage des chevaux. Les voyageurs le franchirent et s’engagèrent sur un large chemin défoncé qui menait vers les hautes terres.

Au pied de la colline fortifiée, la route passait dans l’ombre de nombreux tumulus, hauts et verts. Sur leur côté ouest, l’herbe était blanche comme un manteau de neige: de petites fleurs y poussaient, telles des étoiles innombrables semées dans le gazon.

« Regardez ! dit Gandalf. Comme ils sont beaux, ces yeux brillant dans l’herbe ! On les appelle “mémoires éternelles”, *simbelmynë* dans cette terre des Hommes, car ils fleurissent en toutes saisons, et ils poussent où reposent les défunts. Voyez ! nous arrivons aux grands tertres où dorment les aïeux de Théoden. »

« Sept à gauche et neuf à droite, dit Aragorn. Il y a maintes longues vies d’hommes que la salle dorée a été construite. »

« Les feuilles rouges sont tombées cinq cents fois depuis lors, chez moi à Grand’Peur, dit Legolas; et cela ne nous semble pas faire bien longtemps. »

« Mais pour les Cavaliers du Rohan, cette époque paraît si lointaine, dit Aragorn, que l’érection de cette maison n’est plus qu’un souvenir évoqué dans les chants; et les années d’avant se perdent dans les brumes du temps. Aujourd’hui, ils considèrent ce pays comme le leur, leur patrie; et leur parler s’est dissocié de celui de leurs parents du Nord. » Il se mit alors à chantonner dans une langue aux sons lents, inconnue de l’Elfe et du Nain; mais ils l’écoutèrent, car une puissante musique était en elle.

« C’est là, je suppose, la langue des Rohirrim, dit Legolas; car elle ressemble à ce pays même: tantôt riche et onduleuse, tantôt dure et sévère comme les montagnes. Mais je ne saurais dire ce que signifie ce chant, sinon qu’il est chargé de la tristesse des Hommes Mortels. »

« Le voici dans le parler commun, dit Aragorn, aussi proche que je puis le rendre.

*Où sont cheval et cavalier ? Où est le cor qu’on sonnait hier ?*

*Où sont le heaume et le haubert, et les traînées de cheveux clairs ?*

*Où est la main touchant la harpe, et le feu dans l’âtre montant ?*

*Où sont semailles et moisson, où donc les hauts blés ondoyants ?*

*Ils sont passés comme l’averse, et comme le vent sur les prés ;*

*Les jours sont descendus dans l’Ouest delà les collines ombrées.*

*Qui recueillera la fumée de ce bois mort qu’on incinère,*

*Ou verra le flot des années remonter les lieues de la Mer ?*

« Ainsi parla il y a bien longtemps, au Rohan, un poète oublié, rappelant la grandeur et la beauté d’Eorl le Jeune qui descendit à cheval depuis le Nord; et son coursier avait des ailes aux pieds: Felaróf, le père des chevaux. Ainsi chantent encore les hommes, le soir. »

Sur ces mots, les voyageurs laissèrent les tertres silencieux. Suivant le sinueux chemin, ils gravirent les épaules vertes des collines et finirent par arriver aux murs vastes et venteux, aux portes d’Edoras.

Maints hommes en mailles étincelantes étaient assis là, mais ils se dressèrent aussitôt pour leur barrer le passage avec des lances. « Halte, étrangers inconnus en ces lieux ! » crièrent-ils dans la langue du Riddermark, demandant le nom des étrangers et l’objet de leur visite. L’étonnement se lisait dans leurs yeux, mais non l’amitié; et ils jetèrent des regards noirs à Gandalf.

« J’entends bien votre parler, répondit celui-ci dans la même langue; mais peu d’étrangers le font. Pourquoi donc ne pas employer la langue commune, comme il est d’usage dans l’Ouest, si vous souhaitez qu’on vous réponde ? »

« La volonté de Théoden Roi est que nul ne franchisse ses portes qui ne parle notre langue et ne soit notre ami, répliqua l’un des gardes. Seuls les nôtres sont les bienvenus ici en ces temps de guerre, hormis ceux de Mundburg, au pays de Gondor. Qui êtes-vous, insouciants qui traversez la plaine si étrangement vêtus, sur des chevaux pareils aux nôtres ? Il y a longtemps que nous montons la garde ici, et nous vous observions de loin. Jamais nous n’avons vu de cavaliers aussi étranges, ni de cheval plus fier que celui-ci qui vous porte. C’est l’un des *Mearas,* à moins qu’un sortilège n’abuse nos yeux. Allons, n’êtes-vous pas magicien, un espion de Saruman, ou des fantômes de son artifice ? Or parlez et faites vite ! »

« Nous ne sommes pas des fantômes, dit Aragorn, et vos yeux ne vous abusent point. Car ces chevaux que nous montons sont en effet les vôtres, comme vous le savez bien, je suppose. Mais il est rare que le voleur revienne à l’écurie. Voici Hasufel et Arod, qui nous ont été prêtés par Éomer, Troisième Maréchal de la Marche, il y a deux jours à peine. Nous vous les ramenons à présent, tel que nous le lui avons promis. Éomer n’est-il donc pas revenu, et n’a-t-il prévenu le roi de notre arrivée ? »

Le garde eut un air troublé. « S’agissant d’Éomer, je n’ai rien à dire, répondit-il. Si ce que vous dites est vrai, Théoden n’a pu manquer d’en entendre parler: votre arrivée n’était peut-être pas tout à fait inattendue. Car voici deux nuits exactement, Langue de Serpent est venu nous dire que par la volonté de Théoden, nul étranger ne devait franchir ces portes. »

« Langue de Serpent ? dit Gandalf, toisant le garde d’un œil sévère. N’en dites pas plus ! Ce n’est pas à lui que j’ai affaire, mais au Seigneur de la Marche lui-même. Je viens en hâte. N’allez-vous pas monter, ou envoyer quelqu’un pour signifier notre venue ? » Ses yeux étincelèrent sous ses grands sourcils, tandis qu’il abaissait son regard sur l’homme.

« Très bien, j’irai, répondit lentement celui-ci. Mais quels noms dois-je annoncer ? Et que dois-je dire de votre personne ? Car vous semblez vieux et las, mais vous êtes dur et implacable en dessous, m’est avis. »

« C’est bien vu et bien dit, répliqua le magicien. Car je suis Gandalf. Je suis de retour. Et voyez ! je ramène moi aussi un cheval. Voici Scadufax le Grand, qu’aucune autre main ne peut dompter. Et ici à mes côtés se tient Aragorn fils d’Arathorn, l’héritier des Rois, et c’est à Mundburg qu’il se rend. M’accompagnent aussi l’Elfe Legolas et le Nain Gimli, qui sont nos camarades. Maintenant, allez dire à votre maître que nous sommes à sa porte et que nous désirons nous entretenir avec lui, s’il veut bien nous donner accès à sa grand-salle. »

« Ce sont certes d’étranges noms que vous donnez ! Mais je les annoncerai comme vous me l’enjoignez, afin de connaître la volonté de mon maître, dit le garde. Patientez ici un moment, et je vous manderai la réponse qu’il jugera bon de donner. N’espérez pas trop ! Nous vivons des jours sombres. » Il s’en fut d’un pas vif, laissant les étrangers sous la bonne garde de ses compagnons.

Il reparut au bout d’un certain temps. « Suivez-moi ! dit-il. Théoden vous permet d’entrer; mais quelque arme que vous portiez, ne serait-ce qu’un simple bâton, vous devrez la laisser sur le seuil. Les huissiers veilleront sur elle. »

Le sombre portail s’ouvrit. Les voyageurs entrèrent, marchant à la file derrière leur guide. Ils se trouvèrent sur un large chemin pavé de pierres équarries, tantôt montant en lacets, tantôt grimpant par de courts escaliers bien réguliers. Ils passèrent de nombreuses maisons de bois, et de nombreuses portes sombres. Un filet d’eau claire coulait en bordure du chemin, scintillant et murmurant dans une rigole de pierre. Enfin, ils parvinrent au faîte de la colline. Il y avait là une haute plateforme soutenue par une verte terrasse, au pied de laquelle jaillissait une source blanche: elle sortait d’une pierre sculptée à l’image d’une tête de cheval, puis était recueillie dans un grand bassin qui, en débordant, alimentait la rigole. Un escalier de pierre, large et haut, menait au faîte de la terrasse, et de part et d’autre de la plus haute marche se trouvaient deux sièges de pierre. D’autres gardes y étaient assis, l’épée dégainée et posée sur leurs genoux. Leurs cheveux dorés tombaient en tresses sur leurs épaules; leurs écus verts étaient blasonnés d’un soleil, leurs longs corselets, polis à la perfection, et leur stature, lorsqu’ils se levèrent, semblait dépasser celle des hommes mortels.

« Voici les portes devant vous, dit le guide. Je dois maintenant retourner à la garde du portail. Au revoir ! Et puissiez-vous trouver grâce devant le Seigneur de la Marche ! »

Il tourna les talons et redescendit d’un bon pas. Les autres gravirent le haut escalier sous les yeux des imposants gardiens. Ils se tinrent en silence au-dessus d’eux, et ne prononcèrent aucune parole jusqu’à ce que Gandalf posât le pied sur la terrasse dallée, au haut de l’escalier. Puis soudain, d’une voix claire, ils les accueillirent avec courtoisie, usant de leur propre langue.

« Salut à vous, étrangers venus de loin ! » dirent-ils, et ils tournèrent la poignée de leur épée vers les voyageurs en signe de paix. Des pierres vertes étincelèrent au soleil. Puis l’un des gardes s’avança, et il s’adressa à eux dans le parler commun.

« Je suis l’Huissier de Théoden, dit-il. Mon nom est Háma. Je dois maintenant vous demander de laisser ici vos armes avant d’entrer. »

Legolas lui remit alors son poignard à manche d’argent, son carquois et son arc. « Gardez-les bien, dit-il, car ils viennent du Bois Doré et m’ont été donnés par la Dame de Lothlórien. »

Les yeux de l’homme se remplirent d’étonnement, et il se dépêcha de poser les armes contre le mur, comme s’il craignait de les manipuler. « Nul ne va y toucher, je vous le promets », dit-il.

Aragorn eut un moment d’hésitation. « Ce n’est pas ma volonté, dit-il, que de me séparer de mon épée ou de remettre Andúril entre les mains d’un autre, quel qu’il soit. »

« C’est la volonté de Théoden », dit Háma.

« Je ne conçois pas que la volonté de Théoden fils de Thengel, bien qu’il soit seigneur de la Marche, doive prévaloir sur la volonté d’Aragorn fils d’Arathorn, l’héritier d’Elendil du Gondor. »

« Ceci est la maison de Théoden, non d’Aragorn, fût-il Roi du Gondor établi sur le trône de Denethor », dit Háma, se précipitant devant les portes pour leur barrer le passage. Il avait maintenant l’épée à la main: sa pointe était tournée vers les étrangers.

« Cette discussion est sans issue, dit Gandalf. La demande de Théoden est inutile, mais il ne sert à rien de refuser. Un roi en fera toujours à sa tête dans sa propre demeure, que ce soit folie ou sagesse. »

« Certes, dit Aragorn. Et je me plierais aux exigences du maître des lieux, serions-nous devant une simple cabane de bûcheron, si j’avais toute autre épée qu’Andúril à ma ceinture. »

« Quel qu’en soit le nom, dit Háma, vous la poserez ici, si vous ne voulez vous battre seul contre tous les hommes d’Edoras. »

« Pas seul ! dit Gimli, tâtant la lame de sa hache, et posant des yeux hostiles sur le gardien, comme sur un jeune arbre qu’il entendait abattre. Pas seul ! »

« Allons bon ! dit Gandalf. Nous sommes tous amis ici. Ou nous devrions l’être; car le rire du Mordor sera notre seule récompense, si nous nous querellons. Mon affaire est pressante. Voici au moins *mon* épée, sieur Háma. Gardez-la bien. Elle se nomme Glamdring, car ce sont les Elfes qui l’ont forgée il y a longtemps. Maintenant, laissez-moi passer. Venez, Aragorn ! »

Aragorn déboucla lentement sa ceinture et plaça lui-même son épée debout contre le mur. « Je la dépose ici, dit-il, mais je vous défends d’y toucher, ou de permettre à quiconque d’y mettre la main. Dans ce fourreau elfique se trouve la Lame qui fut Brisée et qui a été refaite. Telchar en fut le premier artisan, aux profondeurs du temps. La mort trouvera quiconque ose tirer l’épée d’Elendil, hormis l’héritier d’Elendil. »

Le garde, reculant d’un pas, considéra Aragorn avec stupéfaction. « On croirait que vous êtes venu des temps oubliés sur les ailes d’une chanson, dit-il. Il sera fait comme vous l’ordonnez, seigneur. »

« Eh bien, en la compagnie d’Andúril, ma hache peut rester ici sans honte aucune, dit Gimli; et il la déposa sur le sol. Maintenant, si tout est à votre convenance, allons nous entretenir avec votre maître. »

Le garde demeurait hésitant. « Votre bâton, dit-il à Gandalf. Pardonnez-moi, mais il faut aussi le laisser à la porte. »

« Sottises ! dit Gandalf. La prudence est une chose, mais la discourtoisie en est une autre. Je suis vieux. Si je ne puis m’appuyer sur ma canne pour marcher, je vais rester assis dehors jusqu’à ce qu’il plaise à Théoden de boitiller à son tour jusqu’ici pour me parler. »

Aragorn rit. « Tout homme a quelque chose de précieux qu’il n’oserait confier à autrui. Mais voudriez-vous priver un vieillard de son appui ? Allons, ne voulez-vous pas nous laisser entrer ? »

« Ce bâton, dans la main d’un magicien, n’est peut-être pas seulement une aide à la vieillesse », dit Háma. Il examina avec attention le bâton de frêne sur lequel s’appuyait Gandalf. « Mais, dans le doute, un homme de valeur doit s’en remettre à sa sagesse propre. Je crois que vous êtes des amis et des gens dignes d’honneur, sans intention malveillante. Vous pouvez entrer. »

Les gardes, soulevant les lourdes barres, firent alors pivoter les portes, qui s’ouvrirent lentement vers l’intérieur, grondant sur de grands gonds. Les voyageurs entrèrent. Le dedans de la salle leur parut sombre et chaud après le grand air du dehors. Longue et large, celle-ci était remplie d’ombres et de demi-jours; d’imposants piliers soutenaient son haut plafond. Mais çà et là, de brillants rayons de soleil tombaient, telles des colonnes de lumière, des hautes fenêtres de l’est, nichées sous de profonds avant-toits. À travers la lucarne du plafond, au-delà des minces volutes de fumée qui s’en échappaient, le ciel se voyait, pâle et bleu. À mesure que leur vue s’habituait, les voyageurs s’aperçurent que le plancher était dallé de pierres de différents tons; des runes aux multiples branches ainsi que d’étranges emblèmes s’entrelaçaient à leurs pieds. Ils virent ensuite que les piliers étaient richement sculptés, rehaussés d’or mat et de couleurs à demi perçues. De nombreuses tapisseries ornaient les murs, et sur leur vaste canevas s’alignaient des figures de légendes anciennes, tantôt pâlies par les années, tantôt gorgées de pénombre. Mais l’un des personnages était éclairé de soleil: un jeune homme sur un cheval blanc. Il faisait sonner un grand cor, et ses cheveux blonds flottaient au vent. Le cheval relevait la tête, et ses naseaux gonflés présentaient un éclat vermeil tandis qu’il hennissait, flairant la bataille au loin. Un flot écumant, de vert et de blanc, tourbillonnait à ses genoux.

« Voyez Eorl le Jeune ! dit Aragorn. C’est ainsi qu’il descendit du Nord et chevaucha à la Bataille du Champ de la Celebrant. »

Les quatre compagnons s’avancèrent alors dans la clarté du feu de bois qui flambait sur le long âtre, au centre de la salle. Tout au fond, au-delà de l’âtre, ils s’arrêtèrent. Là, faisant face au nord, vers les portes, s’élevait une estrade précédée de trois marches; et au milieu se trouvait un grand fauteuil doré. Un homme y était assis, tellement courbé par l’âge qu’il semblait presque un nain; mais sa chevelure blanche était longue et fournie, et elle tombait en de grandes tresses sous un mince cercle d’or qui lui ceignait le front: au centre brillait un unique diamant blanc. Sa barbe s’étendait comme un manteau de neige sur ses genoux; mais ses yeux brillaient encore d’un vif éclat, et ils étincelèrent à la vue des étrangers. Derrière son siège se tenait une femme vêtue de blanc. À ses pieds, au milieu des marches, était assis un homme d’aspect rabougri, au visage pâle et cauteleux, aux paupières épaisses.

Il y eut un silence. Le vieillard assis dans son fauteuil ne bougea pas. Enfin, Gandalf parla. « Salut, Théoden fils de Thengel ! Je suis de retour. Car voici ! la tempête approche, et tous ceux qui sont amis doivent maintenant s’unir, ou périr chacun de son côté. »

Le vieillard se leva avec lenteur, lourdement appuyé sur un court bâton noir garni d’une poignée d’os blanc; et les étrangers virent alors que, si courbé qu’il fût, il était encore grand et que, dans sa jeunesse, son port avait certainement été haut et fier.

« Je vous salue, dit-il, et peut-être espérez-vous des mots de bienvenue. Mais à la vérité, je doute que votre venue soit heureuse, maître Gandalf. Vous avez toujours été un oiseau d’infortune. Les malheurs vous suivent comme autant de corbeaux, et de plus en plus, ne font qu’empirer. Je ne vous mentirai pas: quand j’ai ouï dire que Scadufax était revenu sans cavalier, je me suis réjoui du retour du coursier, mais encore plus de l’absence du cavalier; et quand Éomer est rentré avec des nouvelles, disant que vous aviez enfin rejoint le long séjour des morts, je ne vous ai pas pleuré. Mais qui vient de loin apporte rarement la vérité. Vous voilà revenu ! Porteur de maux encore plus graves qu’avant, comme on pouvait s’y attendre. Pourquoi vous souhaiterais-je la bienvenue, Gandalf, Corbeau de Tourmente ? Je vous prie de me le dire. » Lentement, il se rassit dans son fauteuil.

« Vos paroles sont justes, sire, dit l’homme au teint livide assis sur les marches de l’estrade. Il ne s’est pas passé cinq jours depuis la terrible nouvelle de la mort de votre fils Théodred, tué sur les Marches Occidentales: votre bras droit, Deuxième Maréchal de la Marche. En Éomer, on ne peut avoir foi. Il resterait peu d’hommes pour garder vos murs si la direction du pays lui avait été confiée. Et du Gondor, nous apprenons à l’instant que le Seigneur Sombre se meut dans l’Est. C’est en pareille heure que ce vagabond choisit de se représenter à nous. Pourquoi devrions-nous en effet vous souhaiter la bienvenue, maître Corbeau de Tourmente ? Je vous nomme *Láthspell*, Mauvaises Nouvelles; et les mauvaises nouvelles font les mauvais hôtes, dit-on. » Il eut un rire sinistre, levant un moment ses lourdes paupières pour observer les étrangers avec des yeux sombres.

« On vous prête une certaine sagesse, mon ami Langue de Serpent, et vous êtes sans doute d’un grand soutien pour votre maître, répondit Gandalf d’un ton posé. Mais tous les porteurs de mauvaises nouvelles ne sont pas de la même eau. Il y a ceux qui fomentent le mal; et il y a ceux qui laissent prospérer, et qui viennent seulement apporter de l’aide quand le besoin s’en fait sentir. »

« C’est vrai, dit Langue de Serpent; mais il en est d’une troisième sorte: les ramasseurs d’os, ceux qui vivent du malheur des autres, des charognards que la guerre engraisse. Quelle aide avez-vous jamais apportée, Corbeau de Tourmente ? Et quelle aide apportez-vous maintenant ? C’est notre aide, plutôt, que vous cherchiez la dernière fois que vous êtes venu ici. Monseigneur vous a alors enjoint de prendre le cheval qui vous plairait et de vous en aller; et à l’étonnement de tous, vous avez eu l’insolence de choisir Scadufax. Monseigneur en fut fort affligé; mais d’autres semblaient penser que, pour vous voir quitter le pays dans les meilleurs délais, ce n’était pas trop cher payé. J’ai bien peur que ce ne soit de nouveau la même chose cette fois-ci: vous demanderez de l’aide plutôt que d’en offrir. Amenez-vous des hommes ? Apportez-vous des chevaux, des lames, des lances ? Voilà ce que j’appelle de l’aide; voilà ce dont nous avons présentement besoin. Mais qui sont ces gens qui vous suivent comme des chiens ? Trois chemineaux en loques grises — et vous-même, le plus déguenillé des quatre ! »

« La courtoisie de votre maison est quelque peu diminuée depuis un certain temps, Théoden fils de Thengel, dit Gandalf. Le messager qui garde vos murs n’a-t-il pas fait connaître les noms de mes compagnons ? Il est rare qu’un seigneur du Rohan ait reçu trois semblables hôtes. Ils ont laissé des armes à votre porte dont la valeur dépasse celle de maints hommes mortels, même les plus puissants. Leur vêtement est gris, car ce sont les Elfes qui les en ont pourvus; ainsi ils ont marché dans l’ombre de graves périls avant de se trouver dans votre salle. »

« Il est donc vrai que vous êtes complices de la Sorcière du Bois Doré, comme Éomer l’a rapporté ? dit Langue de Serpent. Cela n’a rien d’étonnant: des toiles trompeuses ont toujours été tissées à Dwimordene. »

Gimli fit un pas en avant, mais il sentit tout à coup la main de Gandalf lui saisir l’épaule; et il s’arrêta, rigide comme une pierre.

*À Dwimordene, en Lórien*

*Peu d’Hommes jamais se promènent,*

*Peu d’entre eux ont vu la lumière*

*Qui brille là-bas, longue et claire.*

*Galadriel ! Galadriel !*

*L’eau de ta source est blanche et belle ;*

*Blanche est l’étoile dans ta main,*

*La feuille pure et l’arbre sain :*

*Pays que Lórien on nomme,*

*Plus beau que les songes des Hommes.*

Gandalf chanta ainsi doucement, puis il changea soudain. Rejetant sa cape défraîchie, il se redressa et, sans plus s’appuyer sur son bâton, il parla d’une voix claire et dure.

« Un sage ne parle que de ce qu’il sait, Gríma fils de Gálmód. Tu n’es plus qu’un serpent sans cervelle. Tais-toi donc, et garde ta langue fourchue derrière tes dents. Je n’ai pas passé par le feu et la mort pour échanger des mots retors avec un laquais jusqu’au craquement de la foudre. »

Le magicien leva son bâton. Il y eut un roulement de tonnerre. La lumière fut bloquée aux fenêtres de l’est; toute la salle fut soudain plongée dans l’obscurité la plus totale. Le feu fut réduit à l’état de braises. Seul Gandalf était visible, blanc et haut, dressé devant l’âtre noirci.

Dans les ténèbres, on entendit siffler la voix de Langue de Serpent: « Ne vous avais-je pas conseillé, sire, d’interdire son bâton ? Ce sot de Háma nous a trahis ! » Il y eut un éclair, comme si la foudre avait fendu la toiture. Puis le silence se fit. Langue de Serpent tomba face contre terre.

« Maintenant, Théoden fils de Thengel, allez-vous m’écouter ? dit Gandalf. Requérez-vous de l’aide ? » Il éleva son bâton et le pointa vers une fenêtre haute. Là, les ténèbres parurent se dissiper, et l’on put voir, haut et lointain à travers l’ouverture, un carré de ciel éclatant. « Tout n’est pas sombre. Reprenez courage, Seigneur de la Marche; car vous ne trouverez pas meilleure aide. Je n’ai nul conseil à offrir à ceux qui désespèrent. Autrement, je pourrais vous en donner, et vous dire quelques mots. Voulez-vous les entendre ? Ils ne sont pas pour toutes les oreilles. Je vous invite à sortir devant vos portes pour contempler les terres. Voilà trop longtemps que vous êtes assis dans l’ombre, livré aux récits frelatés et aux incitations sournoises. »

Théoden quitta lentement son fauteuil. Le jour parut de nouveau faiblement dans la salle. La femme se hâta auprès du roi, lui prenant le bras; et le vieillard, d’un pas chancelant, descendit de l’estrade et marcha tranquillement à travers la salle. Langue de Serpent demeurait étendu sur le sol. Ils arrivèrent aux portes, et Gandalf frappa.

« Ouvrez ! cria-t-il. Le Seigneur de la Marche s’avance ! »

Les portes reculèrent, et un air vif s’engouffra dans la salle. Un vent soufflait sur la colline.

« Envoyez vos gardes au bas de l’escalier, dit Gandalf. Et vous, madame, laissez-le un instant avec moi. Je vais prendre soin de lui. »

« Va, Éowyn, fille de sœur ! dit le vieux roi. Les jours de crainte sont terminés. »

La femme tourna les talons et rentra lentement à l’intérieur. Au moment de passer les portes, elle se retourna. Ses yeux étaient graves et pensifs, tandis qu’elle considérait le roi avec une froide pitié. Son visage était fort beau, et sa longue chevelure telle une rivière dorée. Grande et mince elle était, dans sa robe blanche ceinte d’argent; mais elle paraissait forte, et dure comme l’acier, une fille de rois. C’est ainsi qu’Aragorn vit Éowyn, Dame du Rohan, pour la première fois en pleine lumière, et il la trouva belle, belle et froide, comme une pâle matinée de printemps qui n’eût pas encore été faite femme. Et elle, à ce moment, eut soudain conscience de lui: héritier des rois, grand et sage de maints hivers, vêtu de gris, cachant un pouvoir qu’elle percevait néanmoins. Pendant un moment, elle se tint immobile comme une pierre, puis elle se tourna vivement et disparut.

« Maintenant, sire, dit Gandalf, contemplez votre pays ! Respirez de nouveau l’air libre ! »

Du haut de la terrasse, ils apercevaient, de l’autre côté de la rivière, les champs verdoyants du Rohan qui se fondaient dans des lointains gris. Des rideaux de pluie, fouettés par le vent, tombaient en oblique. Le ciel au-dessus et à l’ouest était encore chargé d’orage, et des éclairs jaillissaient au loin parmi les cimes de collines cachées. Mais le vent avait tourné au nord, et déjà, la tempête venue de l’Est s’éloignait, roulant en direction du sud, vers la mer. Tout à coup, un rayon de soleil perça derrière eux à travers une déchirure dans les nuages. Les averses se parèrent d’un miroitement d’argent tandis qu’au loin la rivière chatoyait comme du verre.

« Tout n’est pas si sombre ici », dit Théoden.

« Non, dit Gandalf. Et l’âge ne pèse pas si lourdement sur vos épaules que certains voudraient vous le faire croire. Défaites-vous de cette béquille ! »

Le bâton noir tomba de la main du roi et résonna sur les dalles. Lentement il se redressa, roide, tel un homme resté penché trop longtemps sur un travail fastidieux. Grand et droit il se tint, et ses yeux prirent un éclat bleu tandis qu’il regardait le ciel s’ouvrir.

« Mes rêves ont été sombres ces derniers temps, dit-il, mais je me sens comme un dormeur fraîchement éveillé. Je voudrais à présent que vous soyez venu plus tôt, Gandalf. Car je crains que vous n’arriviez déjà trop tard, pour n’assister qu’aux derniers jours de ma maison. La haute salle édifiée par Brego, fils d’Eorl, ne tiendra plus longtemps. Le feu dévorera le haut siège. Que pouvons-nous faire ? »

« Beaucoup, dit Gandalf. Mais d’abord, envoyez chercher Éomer. Ai-je raison de penser que vous le tenez prisonnier, sur le conseil de Gríma — celui que tous sauf vous-même nomment la Langue de Serpent ? »

« C’est la vérité, dit Théoden. Il avait agi contre mes ordres, et il s’en est pris à Gríma et l’a menacé de mort sous mon toit. »

« Un homme peut vous aimer sans toutefois aimer Langue de Serpent et ses conseils », dit Gandalf.

« Cela se peut. Je vais faire ce que vous demandez. Faites venir Háma. Puisqu’il n’est pas fiable comme huissier, qu’il serve de commissionnaire. Les coupables livreront les coupables au jugement », dit Théoden, et sa voix était dure; mais il se tourna vers Gandalf et sourit, et ce faisant, bien des traits soucieux s’effacèrent de son visage et ne revinrent point.

Quand Háma fut venu et reparti, Gandalf amena Théoden à un siège de pierre, et lui-même s’assit devant le roi, sur la plus haute marche. Aragorn et ses compagnons se tenaient auprès d’eux.

« Il n’y a pas le temps de vous dire tout ce que vous devriez entendre, dit Gandalf. Mais si mon espoir n’est pas déçu, une occasion se présentera avant peu où je pourrai m’exprimer plus longuement. Vous voici devant un péril plus grand que tout ce que le génie de Langue de Serpent a pu tisser dans vos rêves. Mais voyez ! vous ne rêvez plus. Vous vivez. Le Gondor et le Rohan ne sont pas seuls. La puissance de l’ennemi dépasse notre imagination, mais nous avons un espoir qu’il n’entrevoit pas encore. »

Gandalf se hâta alors. Il parla secrètement, à voix basse, et nul n’entendit ce qu’il avait à dire excepté le roi. Mais tandis qu’il parlait, le regard de Théoden ne cessait de s’éclairer, et se levant finalement de son siège, il se dressa de toute sa hauteur. À ses côtés, Gandalf fit de même, et ensemble, ils contemplèrent l’Est tel qu’on pouvait l’apercevoir de ce haut lieu.

« En vérité, reprit Gandalf tout haut, d’une voix claire et impétueuse, c’est là que réside notre espoir, là où siège notre plus grande crainte. Le destin est encore suspendu à un fil. Mais l’espoir subsiste, pour peu que nous demeurions encore invaincus un temps. »

Alors, les autres tournèrent le regard dans la même direction. Par-delà les lieues, par-delà les terres morcelées, ils scrutèrent l’horizon; et l’espoir et la peur portèrent leur vue encore plus loin, au-delà de sombres escarpements, dans le Pays de l’Ombre. Où était maintenant le Porteur de l’Anneau ? Combien mince était le fil auquel le destin était suspendu ! Legolas, plissant ses yeux perçants, crut entrevoir un reflet de blanc: peut-être le soleil scintillait-il au loin sur un pinacle de la Tour de Garde. Et au-delà encore, menace toujours présente quoique infiniment lointaine, s’élevait une minuscule langue de flamme.

Théoden se rassit lentement, comme si la lassitude cherchait encore à le subjuguer en dépit de la volonté de Gandalf. Il se retourna pour contempler sa grande maison. « Maudit soit le sort qui m’a réservé ces jours funestes, qui viennent au soir de ma vie au lieu de cette paix que j’ai méritée. Hélas pour Boromir le brave ! Les jeunes partent, tandis que les vieux s’attardent et se dessèchent. » Il serra ses genoux dans ses mains ridées.

« Vos doigts se rappelleraient plus volontiers leur force d’antan s’ils agrippaient la poignée d’une épée », dit Gandalf.

Théoden se leva et porta la main à sa hanche; mais aucune épée ne pendait à sa ceinture. « Où Gríma l’a-t-il donc cachée ? » marmonna-t-il entre ses dents.

« Prenez celle-ci, seigneur bien-aimé ! dit une voix claire. Elle fut toujours à votre service. » Deux hommes, montés sans bruit, s’étaient arrêtés à quelques marches du haut de l’escalier. Éomer était là. Aucun casque n’était sur sa tête, ni aucunes mailles sur sa poitrine, mais il tenait dans sa main une épée dégainée; et, s’agenouillant, il tendit la poignée à son suzerain.

« Comment cela se fait-il ? » demanda Théoden d’un ton sévère. Il se tourna vers Éomer, et les hommes le regardèrent avec émerveillement, car il se tenait maintenant droit et fier. Où était donc le vieil homme qu’ils avaient laissé il y a peu, courbé dans son fauteuil ou appuyé sur sa canne ? »

« C’est mon œuvre, sire, dit Háma, tout tremblant. J’ai compris qu’Éomer devait être libéré; alors ma joie fut telle que j’ai pu commettre une faute. Mais puisqu’il était de nouveau libre, lui, un Maréchal de la Marche, je lui apportai son épée comme il me le demandait. »

« Pour la déposer à vos pieds, monseigneur », dit Éomer.

Il y eut un moment de silence, et Théoden garda les yeux baissés sur Éomer, toujours agenouillé devant lui. Aucun des deux ne bougea.

« N’allez-vous pas prendre l’épée ? » dit Gandalf.

Théoden tendit lentement la main. Tandis que ses doigts se refermaient sur la poignée, les observateurs eurent l’impression que la fermeté et la force regagnaient son frêle bras. Tout à coup, il souleva la lame et la fit tournoyer dans l’air, sifflante et étincelante. Puis il eut un grand cri. Sa voix résonna haut et fort tandis qu’il entonnait, dans la langue du Rohan, un appel aux armes.

*Debout, debout, Cavaliers de Théoden !*

*C’est l’heure des hauts faits, il fait sombre à l’est.*

*La selle soit montée, le cor soit sonné !*

*Forth Eorlingas ! En avant !*

Les gardes, se croyant appelés, gravirent l’escalier à la hâte. Ils dévisagèrent leur seigneur avec stupéfaction; puis, d’un geste unanime, ils tirèrent leur épée et la déposèrent à ses pieds. « Commandez-nous ! » dirent-ils.

« *Westu Théoden hál !* s’écria Éomer. C’est une joie de vous voir retrouver force et vigueur. Jamais plus on ne dira, Gandalf, que vous n’apportez que le malheur ! »

« Reprends ton épée, Éomer, fils de sœur ! dit le roi. Et toi, Háma, va chercher la mienne ! Gríma l’a en sa possession. Amène-le aussi à moi. Et maintenant, Gandalf, vous disiez avoir des conseils à donner, si j’étais disposé à les entendre. Quels sont vos conseils ? »

« Vous les avez déjà suivis, répondit Gandalf. Placer votre confiance en Éomer, plutôt que dans un serviteur à l’esprit retors. Laisser le regret et la peur de côté. Faire ce qui est à votre portée. Tout homme capable de monter à cheval devrait être envoyé sur-le-champ dans l’ouest du pays, ainsi qu’Éomer vous l’a conseillé: il nous faut d’abord écraser la menace de Saruman, pendant qu’il est encore temps. Si nous échouons, ce sera notre perte. Si nous réussissons... nous tenterons l’épreuve suivante. Entre-temps, ceux des vôtres qui doivent rester, femmes, enfants et vieillards, feraient bien de gagner les refuges dont vous disposez dans les montagnes. N’ont-ils pas justement été prévus pour un jour funeste comme celui-ci ? Que tous fassent provision, mais qu’ils le fassent sans tarder, et qu’ils ne s’encombrent pas de trésors, quels qu’ils soient. Ce sont leurs vies qui sont en jeu. »

« Ce conseil me paraît juste, à présent, dit Théoden. Que tous les miens se préparent ! Mais vous, mes hôtes... Vous disiez vrai, Gandalf: la courtoisie de ma maison s’est amoindrie. Vous avez chevauché la nuit durant, et la matinée touche à sa fin. Vous êtes privés de sommeil et de nourriture. Je vais faire préparer une maison d’invités: vous pourrez y dormir, quand vous aurez mangé. »

« Non, sire, dit Aragorn. Il n’y a pas encore de repos pour ceux qui sont las. Les hommes du Rohan doivent monter en selle aujourd’hui, et nous irons avec eux, hache, arc et épée. Nous n’avons pas apporté ces armes pour décorer votre mur, Seigneur de la Marche. Et j’ai promis à Éomer que mon épée et la sienne seraient tirées ensemble. »

« Maintenant, il y a certainement espoir de victoire ! » dit Éomer.

« Espoir, oui, dit Gandalf. Mais on ne peut sous-estimer la force d’Isengard. Et d’autres dangers ne cessent d’approcher. Ne tardez pas, Théoden, quand nous serons partis. Conduisez rapidement vos gens au Fort de Dunhart, dans les collines ! »

« Non, Gandalf, dit le roi. C’est mal connaître vos propres dons de guérison. Il n’en sera pas ainsi. J’irai moi-même à la guerre, au risque de tomber au front, si cela doit être. Mon sommeil n’en sera que plus paisible. »

« Ainsi les chants célébreront la gloire du Rohan, même dans la défaite », dit Aragorn. Les hommes armés qui se tenaient à portée entrechoquèrent leurs armes, criant: « Le Seigneur de la Marche part chevaucher ! *Forth Eorlingas !* »

« Mais vos gens ne doivent pas être laissés à la fois sans armes et sans guide, dit Gandalf. Qui va les conduire et les diriger à votre place ? »

« J’y réfléchirai avant de partir, répondit Théoden. Voici mon conseiller qui vient. »

Háma revint alors, sortant de la grand-salle. Derrière lui, recoquillé entre deux autres hommes, vint Gríma la Langue de Serpent, sa figure blanche comme de la craie. Ses paupières cillaient à la lumière du soleil. Háma s’agenouilla et présenta à Théoden une longue épée dans un fourreau à garniture d’or, orné de pierres vertes.

« Sire, voici Herugrim, votre lame ancestrale, dit-il. On l’a retrouvée dans son coffre. Il répugnait à nous en remettre les clefs. Il y gardait bien d’autres choses qui ont pu manquer à d’autres. »

« Vous mentez, dit Langue de Serpent. Et cette épée, c’est votre maître lui-même qui l’a mise sous ma garde. »

« Et maintenant, il te la réclame, dit Théoden. Est-ce pour te déplaire ? »

« Certainement pas, monseigneur, dit Langue de Serpent. Je veille sur vous et sur les vôtres au meilleur de mes capacités. Mais ne vous fatiguez pas, et tâchez de ménager vos forces. Laissez à d’autres le soin de chasser ces indésirables. Votre mets est sur le point d’être servi. N’irez-vous pas à table ? »

« J’irai, dit Théoden. Et que des plats pour mes invités soient posés sur la table à mes côtés. L’ost part aujourd’hui. Envoyez les hérauts ! Qu’ils rassemblent tous les habitants des environs ! Tous les hommes, tous les braves garçons en âge de porter les armes, tous ceux qui possèdent des chevaux, qu’ils nous attendent à la porte, en selle, avant la deuxième heure après midi ! »

« Monseigneur bien-aimé ! s’écria Langue de Serpent. C’est comme je le craignais: ce magicien vous a ensorcelé. Ne restera-t-il personne pour défendre la Salle Dorée de vos pères, et tout votre trésor ? Personne pour protéger le Seigneur de la Marche ? »

« Si c’est là de l’ensorcellement, dit Théoden, il me paraît plus salutaire que tes susurrations. Ta médecine m’aurait bientôt réduit à marcher à quatre pattes comme une bête. Non, il ne restera plus personne, pas même Gríma. Gríma aussi va monter en selle. Va ! Tu as encore le temps d’enlever la rouille sur ton épée. »

« Pitié, monseigneur ! gémit Langue de Serpent, se traînant à plat ventre. Ayez pitié d’un homme qui s’est échiné à votre service. Ne m’envoyez pas loin de vous ! Moi au moins, je resterai à vos côtés quand tous les autres seront partis. Ne chassez pas votre fidèle Gríma ! »

« Tu as ma pitié, dit Théoden. Et je ne te chasse pas. Moi-même, je pars en guerre avec mes hommes. Je t’enjoins de venir avec moi et de me prouver ta loyauté. »

Langue de Serpent promena les yeux d’un visage à l’autre. Il avait le regard traqué d’une bête aux abois, cherchant une brèche dans l’anneau de ses assaillants. Il se lécha les lèvres d’une longue langue pâle. « Pareille résolution chez un seigneur de la Maison d’Eorl n’a rien d’étonnant, fût-il d’un âge avancé, dit-il. Toutefois, ceux qui l’aiment réellement voudront ménager ses jours défaillants. Mais force est de constater que j’arrive trop tard. D’autres, que la mort de monseigneur affligerait peut-être moins, l’ont déjà persuadé. Si je ne puis défaire leur œuvre, je vous prie au moins de m’entendre, sire ! Il faut laisser à Edoras quelqu’un qui connaisse vos intentions et qui respecte vos ordres. Nommez un fidèle intendant. Laissez votre conseiller Gríma veiller à tout, jusqu’à votre retour. Et je prie pour que nous le voyions; mais aucun homme de sagesse ne peut raisonnablement l’espérer. »

Éomer rit. « Et si ce plaidoyer ne vous dispense pas de prendre les armes, très honorable Langue de Serpent, dit-il, quelle charge de moindre dignité seriez-vous prêt à endosser ? Hisser un sac de farine jusque dans les montagnes — si quelqu’un osait vous le confier ? »

« Non, Éomer, vous ne saisissez pas toute la pensée de maître Langue de Serpent, dit Gandalf en pointant son regard perçant sur celui-ci. Il est hardi et rusé. En ce moment même, il joue un jeu dangereux et gagne un tour. Il m’a déjà fait perdre des heures de mon précieux temps. Rampe, vipère ! dit-il soudain d’une voix terrible. Ventre à terre ! Depuis combien de temps Saruman t’a-t-il acheté ? Quelle était la récompense promise ? Quand tous les hommes seraient morts, tu devais choisir ta part du trésor, et prendre la femme que tu convoitais ? Il y a trop longtemps que tu la guettes de sous tes sinistres paupières, et que tu hantes ses pas. »

Éomer saisit son épée. « Cela, je le savais déjà, murmura-t-il. C’est pourquoi j’ai voulu le tuer, bafouant la loi de la haute salle. Mais il y a d’autres raisons. » Il s’avança, mais Gandalf le retint d’une main.

« Éowyn est en sécurité, à présent, dit-il. Mais toi, Langue de Serpent, tu as bien servi ton véritable maître. Tu mérites au moins une forme de récompense. Mais Saruman est du genre à ne pas tenir ses engagements. Je te conseille d’aller vite les lui rappeler, afin qu’il n’oublie pas tes loyaux services. »

« Vous mentez », dit Langue de Serpent.

« Ce mot vient trop souvent et trop facilement à tes lèvres, dit Gandalf. Je ne mens pas. Voyez, Théoden, cet homme ici est un serpent ! Il ne serait pas sûr de l’emmener avec vous, ni de le laisser ici. Ce serait justice de le tuer. Mais il n’a pas toujours été ce qu’il est devenu. Il fut jadis un homme, qui vous a rendu service à sa manière. Donnez-lui un cheval et laissez-le partir sur-le-champ, libre de se rendre où il veut. Vous le jugerez selon son choix. »

« Tu entends, Langue de Serpent ? dit Théoden. Voici le choix qui t’est offert: m’accompagner à la guerre, pour que nous voyions au combat si tu m’es vraiment fidèle; ou partir maintenant, où que tu désires aller. Mais alors, si un jour nous nous revoyons, je n’aurai aucune pitié. »

Langue de Serpent se releva lentement et les regarda, les yeux mi-clos. Enfin, il scruta le visage de Théoden et ouvrit la bouche, comme pour prendre la parole. Puis soudain, il se dressa de toute sa hauteur. Ses mains se crispèrent. Ses yeux étincelèrent. Il y avait en eux une telle malveillance que les hommes reculèrent devant lui. Il montra les dents; puis il cracha aux pieds du roi avec un sifflement et, fonçant de côté, il s’enfuit par les escaliers.

« Suivez-le ! dit Théoden. Assurez-vous qu’il ne cause aucun tort à personne, mais ne lui faites pas de mal et n’essayez pas de le retenir. Donnez-lui un cheval, s’il le désire. »

« Et s’il en est un qui veuille le porter », dit Éomer.

L’un des gardes descendit les marches en courant. Un autre se rendit à la source, au pied de la terrasse, et puisa de l’eau dans son casque. Puis il revint nettoyer les dalles que Langue de Serpent avait souillées.

« Maintenant, venez, mes hôtes ! dit Théoden. Venez vous sustenter et vous rafraîchir, dans la mesure où la hâte le permet. »

Ils passèrent de nouveau à l’intérieur. En bas, dans la ville, ils entendaient déjà crier les hérauts et retentir les cors de guerre. Car le roi partirait aussitôt que les hommes de la ville et des environs seraient assemblés et armés.

À la table du roi s’assirent Éomer et les quatre invités, alors que la dame Éowyn, également présente, eut soin de servir le roi. Ils mangèrent et burent rapidement. Les autres observèrent le silence, tandis que Théoden interrogeait Gandalf au sujet de Saruman.

« Qui peut dire jusqu’où remonte sa trahison ? disait Gandalf. Il n’a pas toujours été malfaisant. Je ne doute pas qu’il ait été l’ami du Rohan à une certaine époque; et même quand son cœur se fut refroidi, il vous trouvait encore quelque utilité. Mais il y a maintenant un long moment qu’il complote votre ruine — toujours derrière le masque de l’amitié, en attendant d’être prêt. Jusque-là, Langue de Serpent avait la tâche facile, et tout ce que vous faisiez était rapidement su à Isengard; car votre pays était ouvert, et les étrangers allaient et venaient. Et les chuchotements de Langue de Serpent étaient toujours à vos oreilles, empoisonnant votre esprit, glaçant votre cœur, affaiblissant vos membres, sous le regard impuissant de votre entourage; car votre volonté était sous son emprise.

« Mais quand, après mon évasion, je suis venu vous prévenir, le masque est tombé pour ceux qui voyaient encore clair. Après, Langue de Serpent a joué de façon dangereuse, cherchant toujours à vous retarder, à empêcher que toutes vos forces soient rassemblées. Il a été rusé, cherchant à émousser la méfiance des gens où à tirer profit de leurs craintes, selon la nécessité du moment. Vous rappelez-vous combien il a insisté pour qu’aucun de vos effectifs ne soit engagé dans une vaine poursuite au nord, alors que le danger immédiat était à l’ouest ? Quand Éomer a voulu arrêter l’incursion orque, il vous a persuadé de l’en empêcher. Si Éomer n’avait pas défié la voix de Langue de Serpent qui s’exprimait à travers vous, ces Orques auraient déjà atteint Isengard avec un butin très convoité. Non pas celui que Saruman désire plus que tout autre, mais à tout le moins deux membres de ma Compagnie, complices d’un espoir secret dont je ne peux toujours pas parler librement, pas même à vous, sire. Pouvez-vous imaginer ce qu’ils endureraient en ce moment, ou ce que Saruman pourrait avoir déjà appris, pour notre plus grande perte ? »

« Je dois beaucoup à Éomer, dit Théoden. Cœur fidèle peut avoir parole contraire. »

« Dites aussi qu’à des yeux tordus, la vérité peut montrer un visage grimaçant », ajouta Gandalf.

« En effet, mes yeux étaient presque aveugles, dit Théoden. C’est à vous, mon hôte, que je dois le plus. Encore une fois, vous arrivez à temps. J’aimerais, avant que nous partions, vous faire un présent, un présent de votre choix. Il n’y a qu’à nommer quelque objet de ma maison. Je ne réserve plus que mon épée ! »

« Il reste encore à voir si j’arrive à temps ou non, dit Gandalf. Mais pour ce qui est d’un présent, sire, je le choisirai selon mon besoin: vif et sûr. Donnez-moi Scadufax ! Il m’avait seulement été prêté, s’il convient d’appeler cela un prêt. Mais je vais bientôt l’exposer à de graves dangers, opposer l’argent au noir: je ne voudrais rien risquer qui ne m’appartienne. Et déjà, un lien d’amour s’est tissé entre nous. »

« Vous choisissez bien, dit Théoden, et je vous l’offre maintenant avec plaisir. Mais c’est un riche présent. Nul ne se compare à Scadufax. En lui est revenu l’un des grands coursiers d’autrefois. Jamais plus nous ne reverrons son pareil. Et à vous, mes autres invités, je donnerai des trésors de mon armurerie. Vous n’avez pas besoin d’épées, mais il y a des heaumes et des cottes de mailles subtilement ouvragés, présents du Gondor offerts à mes pères. Faites votre choix avant que nous ne partions, et puissent-ils bien vous servir ! »

Des hommes vinrent alors avec des effets de guerre pris dans le trésor du roi, et ils revêtirent Aragorn et Legolas de mailles étincelantes. Des heaumes également, ils choisirent, de même que des boucliers ronds: leurs ombons étaient recouverts d’or et incrustés de gemmes vertes, rouges et blanches. Gandalf ne prit pas d’armure; et Gimli n’avait besoin d’aucune chemise d’anneaux, si on avait pu en trouver une qui convînt à sa stature; car il n’y avait, dans tout le trésor d’Edoras, aucun haubert de meilleure façon que son court corselet forgé sous la Montagne dans le Nord. Mais il choisit un casque de cuir et de fer qui seyait bien à sa tête ronde; et il prit également un petit bouclier. Celui-ci portait le cheval au galop, blanc sur vert, soit l’emblème de la Maison d’Eorl.

« Qu’il vous garde bien ! dit Théoden. Il fut fabriqué pour moi au temps de Thengel, quand j’étais jeune encore. »

Gimli s’inclina. « Je suis fier de porter votre emblème, Seigneur de la Marche, dit-il. D’ailleurs, j’aime mieux porter un cheval que d’être porté par lui. Je préfère mes pieds. Mais peut-être trouverai-je encore un endroit où me battre debout sur mes deux jambes. »

« Peut-être bien », dit Théoden.

Le roi se leva alors, et Éowyn s’avança aussitôt avec du vin. « *Ferthu Théoden hál !* dit-elle. Recevez cette coupe, et en cette heure heureuse, buvez ! Que la santé soit avec vous à l’aller comme au retour ! »

Théoden but à la coupe, après quoi Éowyn la tendit aux invités. Comme elle arrivait à Aragorn, elle s’arrêta soudain et le regarda, les yeux brillants. Et il abaissa le regard sur son beau visage et lui sourit; mais en prenant la coupe, sa main rencontra la sienne, et il sut qu’elle tremblait à ce contact. « Salut, Aragorn fils d’Arathorn ! » dit-elle. « Salut à vous, Dame du Rohan ! » lui répondit-il; mais son visage s’était assombri et il ne souriait plus.

Quand ils eurent tous bu, le roi traversa la salle jusqu’aux portes. Les gardes l’y attendaient: les hérauts se tenaient droits, et tous les seigneurs et tous les chefs encore à Edoras ou vivant alentour étaient rassemblés.

« Voyez ! Je pars, et il semble que ce doive être ma dernière chevauchée, dit Théoden. Je suis sans enfant; mon fils Théodred est tombé. Éomer, mon fils de sœur, sera mon héritier. Si aucun de nous deux ne revient, vous choisirez un nouveau seigneur comme vous l’entendrez. Mais ceux de mon peuple que je laisse derrière moi, je dois à présent les confier à quelqu’un qui les dirigera à ma place. Lequel d’entre vous consent à rester ? »

Personne ne parla.

« Ne voulez-vous nommer quiconque ? En qui mon peuple a-t-il confiance ? »

« En la Maison d’Eorl », répondit Háma.

« Mais je ne puis me passer d’Éomer, qui ne resterait pas non plus, dit le roi; et il est le dernier de cette Maison. »

« Je ne l’ai point nommé, répondit Háma. Et Éomer n’est pas le dernier. Il y a Éowyn fille d’Éomund, sa sœur. Elle est sans peur, et elle a le cœur haut. Elle est aimée de tous. Qu’elle soit comme un seigneur pour les Eorlingas pendant notre absence. »

« Qu’il en soit ainsi, dit Théoden. Hérauts, annoncez au peuple que la dame Éowyn les conduira ! »

Alors, le roi prit place sur un siège devant les portes de sa maison; puis Éowyn, s’agenouillant devant lui, reçut de lui une épée et un beau corselet. « Adieu, fille de sœur ! dit-il. L’heure est noire; mais nous pourrions encore revenir à la Salle Dorée. À Dunhart, cependant, nos gens pourront longtemps se défendre, et si la guerre devait mal tourner, tous ceux qui auront fui vous rejoindront là-bas. »

« Ne parlez pas ainsi ! répondit-elle. Chaque jour qui passera d’ici à votre retour me sera une année. » Mais, ce disant, ses yeux se posèrent sur Aragorn qui se tenait tout près.

« Le roi reviendra, dit-il. N’ayez crainte ! C’est à l’est, et non à l’ouest, que nous attend notre destin. »

Le roi emprunta alors l’escalier avec Gandalf à ses côtés. Les autres suivirent. Comme ils descendaient vers les murs, Aragorn se retourna. Éowyn se tenait seule devant les portes de la maison, au haut de l’escalier: l’épée tenait debout devant elle, et ses mains reposaient sur la poignée. À présent vêtue de mailles, elle brillait comme l’argent au soleil.

Gimli marchait en compagnie de Legolas, sa hache posée sur son épaule. « Voilà que nous partons enfin ! dit-il. Les Hommes ont bien des choses à dire avant de passer aux actes. Ma hache s’impatiente entre mes mains. Mais je suis sûr qu’ils ont la main redoutable, ces Rohirrim, le moment venu. Reste que cette forme de guerre ne me convient pas. Comment vais-je me présenter au combat ? Je voudrais pouvoir marcher, au lieu d’être ballotté comme un sac accroché aux arçons de Gandalf. »

« Cette place est plus sûre que bien d’autres, m’est avis, dit Legolas. Mais Gandalf te déposera volontiers quand les coups viendront, ou Scadufax s’en chargera. Un cavalier ne saurait s’armer d’une hache. »

« Et un Nain ne saurait aller à cheval. Je veux faire sauter des têtes d’Orques, non raser des crânes d’Hommes », dit Gimli, tapotant le manche de sa hache.

Ils trouvèrent à la porte un grand rassemblement d’hommes, jeunes et vieux, armés et en selle. Ils étaient plus d’un millier, leurs lances telle une forêt surgie de terre. De hauts cris de joie s’élevèrent dans la foule quand Théoden arriva. Quelques hommes gardaient sa monture, Snawmana, Crins-de-Neige; tandis que d’autres amenaient les chevaux d’Aragorn et de Legolas. Gimli, les sourcils froncés, ne semblait pas à l’aise; mais Éomer vint le trouver, menant son cheval par la bride.

« Salut, Gimli fils de Glóin ! cria-t-il. Je n’ai pas eu le temps d’apprendre la manière gracieuse sous votre férule, comme vous me l’aviez promis. Mais ne devrions-nous pas mettre notre querelle de côté ? À tout le moins, je ne dirai plus aucun mal de la Dame du Bois. »

« Je vais oublier ma colère pour un temps, Éomer fils d’Éomund, dit Gimli; mais si jamais il vous est donné de voir la dame Galadriel de vos yeux, alors vous la reconnaîtrez comme la plus belle des dames, ou ce sera la fin de notre amitié. »

« Soit ! dit Éomer. Mais d’ici là, pardonnez-moi, et en gage de pardon, chevauchez avec moi, je vous prie. Gandalf ira en tête avec le Seigneur de la Marche; mais mon cheval Fyrfot, Pied-de-Feu, nous portera tous deux, si vous le voulez bien. »

« Je vous remercie infiniment, dit Gimli, très content. Il me fera plaisir de monter avec vous, si Legolas, mon camarade, peut chevaucher à nos côtés. »

« Il en sera ainsi, dit Éomer. Legolas sur ma gauche, Aragorn sur ma droite, et nul n’osera nous faire front ! »

« Où est Scadufax ? demanda Gandalf.

« Il court librement sur la plaine, répondirent-ils. Personne ne peut l’approcher. Le voilà qui s’élance: là en bas, près du gué, comme une ombre parmi les saules. »

Gandalf siffla et appela l’animal par son nom. Celui-ci hennit au loin, rejetant la tête en arrière, puis fit volte-face et fila comme une flèche en direction de l’ost.

« Le souffle du Vent d’Ouest prendrait-il un corps visible qu’il n’apparaîtrait pas autrement », dit Éomer alors que le cheval accourait; et bientôt il se tint devant le magicien.

« C’est comme si le cadeau était déjà fait, dit Théoden. Mais écoutez tous ! Je nomme ici mon invité, Gandalf Grismantel, le plus sage des conseillers, le plus bienvenu des vagabonds, un seigneur de la Marche, un chef des Eorlingas tant que dureront les nôtres; et je lui donne Scadufax, prince des chevaux. »

« Je vous en remercie, Théoden Roi », dit Gandalf. Puis soudain, il se défit de son vieux chapeau, rejeta sa cape grise en arrière et monta en selle d’un seul bond. Il ne portait ni casque ni mailles. Sa chevelure neigeuse volait librement au vent, sa robe blanche luisait d’un éclat aveuglant sous le soleil.

« Voyez le Cavalier Blanc ! » s’écria Aragorn, et tous reprirent ses mots.

« Notre Roi et le Cavalier Blanc ! crièrent-ils. *Forth Eorlingas !* »

Les trompettes retentirent. Les chevaux hennirent et se cabrèrent. La lance sonna sur l’écu. Alors le roi leva une main et, d’un irrésistible élan, comme un soudain assaut du vent, le dernier ost du Rohan partit vers l’ouest dans un tonnerre de sabots.

Éowyn vit leurs lances miroiter au loin sur la plaine, debout, seule, aux portes de la maison silencieuse.

7

La Gorge de Helm

Tandis qu’ils quittaient Edoras, le soleil passait déjà à l’ouest et sa lumière les aveuglait, muant les prés ondoyants du Rohan en une brume dorée. Un chemin battu longeait les contreforts des Montagnes Blanches en direction du nord-ouest, et ils le suivirent à travers un pays verdoyant et vallonné, traversant maints rapides cours d’eau par de nombreux passages à gué. Loin en avant et sur leur droite se dressaient les Montagnes de Brume — toujours plus sombres et plus hautes au fur et à mesure que les milles passaient. Le soleil baissa lentement devant eux. Derrière, le soir les rejoignait.

Ils poursuivirent leur cavalcade. La nécessité les pressait. Craignant d’arriver trop tard, ils chevauchaient avec toute la hâte possible et s’arrêtaient rarement. Les coursiers du Rohan étaient rapides, et d’une grande endurance, mais il y avait de nombreuses lieues à parcourir. Il fallait en compter au moins quarante à vol d’oiseau entre Edoras et les gués de l’Isen, où ils espéraient trouver les hommes du roi chargés de contenir les armées de Saruman.

L’obscurité les enveloppa. Enfin, ils s’arrêtèrent pour la nuit. Ils étaient loin sur la plaine de l’ouest, ayant chevauché cinq heures durant; mais ils n’étaient pas encore à la moitié du voyage. Sous le ciel étoilé et la lune croissante, ils établirent leur bivouac, formant un grand cercle. Ils s’abstinrent d’allumer des feux, car ils étaient encore incertains de la tournure des affrontements; mais ils postèrent des gardes à cheval, disposés en anneau autour du campement, et des éclaireurs s’en furent au loin, se coulant comme des ombres entre les plis du terrain. La lente obscurité passa sans qu’aucune nouvelle ou alarme ne leur parvienne. À l’aube, les cors retentirent, et en l’espace d’une heure, ils avaient repris la route.

Les nuages demeuraient absents, mais on sentait dans l’air une pesanteur: il faisait chaud pour la saison. Le soleil émergea d’un lit de brume, et une masse sombre se leva derrière lui et le suivit lentement dans le ciel, comme un grand orage surgissant de l’Est. Et loin au nord-ouest, on eût dit que d’autres ténèbres s’étendaient au pied des Montagnes de Brume, une ombre se glissant petit à petit hors du Val du Magicien.

Gandalf ralentit l’allure et se trouva bientôt à la hauteur de Legolas chevauchant auprès d’Éomer. « Vous avez les yeux perçants du beau peuple, Legolas, dit-il; et je sais qu’ils distinguent les moineaux des pinsons à une lieue de distance. Alors dites-moi, voyez-vous quelque chose là-bas au loin, vers Isengard ? »

« De nombreux milles nous en séparent, dit Legolas, se tournant dans cette direction et s’abritant les yeux de sa longue main. Je vois une noirceur. Des formes s’y déplacent, de grandes formes lointaines, au bord de la rivière; mais je ne puis dire ce qu’elles sont. Ce ne sont ni les brumes ni les nuages qui confondent mes yeux: un voile d’ombre s’étend sur le pays, issu de quelque pouvoir, et il s’avance lentement le long de la rivière. C’est comme si la pénombre d’une vaste forêt était descendue des collines. »

« Et il vient derrière nous un véritable orage du Mordor, dit Gandalf. La nuit sera noire. »

Au deuxième jour de leur chevauchée, la pesanteur de l’air s’accentua. Dans l’après-midi, les nuages noirs finirent par les rattraper: une voûte sombre, bordée d’immenses tourbillons et striée d’une lumière aveuglante. Le soleil descendit, rouge sang, dans une brume fumante. Une flamme luisait au bout des lances des Cavaliers, tandis que les derniers rayons embrasaient la face abrupte des cimes du Thrihyrne: elles se dressaient, à présent très proches, sur le bras septentrional des Montagnes Blanches, trois cornes dentelées contemplant le couchant. Dans le dernier rougeoiement, les hommes à l’avant-garde virent se dessiner un point noir, un cavalier qui revenait vers eux. Ils attendirent son arrivée.

Il arriva, guerrier fatigué au casque cabossé et au bouclier fendu. Il mit lentement pied à terre et se tint là un moment, reprenant son souffle. Puis il parla. « Éomer est-il parmi vous ? demanda-t-il. Vous arrivez enfin, mais trop tard, et en force insuffisante. Les choses ont mal tourné depuis que Théodred est tombé. Hier, nous avons été repoussés derrière l’Isen avec de grandes pertes: beaucoup ont péri dans la traversée des gués. Puis, à la nuit tombée, des forces fraîches ont franchi la rivière jusqu’à notre campement. Tout Isengard doit être vidé; et Saruman a armé les hommes sauvages des collines et les éleveurs de Dunlande, par-delà les rivières: eux aussi, il les a lâchés sur nous. Nous avons été submergés. Le mur de boucliers a été rompu. Erkenbrand de l’Ouestfolde s’est replié, avec tous ceux qu’il a pu rassembler, vers sa place forte de la Gorge de Helm. Les autres sont dispersés.

« Où est Éomer ? Dites-lui qu’il n’y a pas d’espoir devant nous. Il ferait mieux de retourner à Edoras avant que les loups d’Isengard ne l’assiègent. »

Théoden, resté en silence derrière ses gardes, caché à la vue de l’homme, pressa alors sa monture en avant. « Viens donc devant moi, Ceorl ! dit-il. Je suis ici. Le dernier ost des Eorlingas a pris le chemin de la guerre. Il ne rentrera pas sans avoir combattu. »

La joie et la surprise éclairèrent le visage de l’homme, qui se redressa. Puis il ploya le genou, offrant au roi sa lame ébréchée. « Commandez-moi, sire ! s’écria-t-il. Et pardonnez-moi ! Je vous croyais... »

« Tu me croyais encore à Meduseld, courbé comme un vieil arbre sous la neige hivernale. Il en était ainsi quand tu es parti en guerre. Mais un vent d’ouest a secoué les branches, dit Théoden. Que cet homme reçoive un cheval frais ! Nous allons au secours d’Erkenbrand ! »

Tandis que le roi parlait, Gandalf amena son cheval un peu à l’écart et se tint seul, tournant les yeux au nord vers Isengard et à l’ouest vers le soleil couchant. À présent, il rejoignit les autres.

« Partez, Théoden ! À la Gorge de Helm ! N’allez pas aux Gués de l’Isen, et ne vous attardez pas dans la plaine ! Je dois vous quitter pour quelque temps. Scadufax doit m’emmener vers une urgente mission. » Se tournant vers Aragorn et Éomer, et ceux de la maison du roi, il cria d’une voix forte: « Gardez bien le Seigneur de la Marche jusqu’à mon retour. Attendez-moi à la Porte de Helm ! Adieu ! »

Il souffla un mot à Scadufax, et le grand cheval s’élança comme une flèche partant de l’arc. Il disparut sous leurs yeux, éclair d’argent dans le couchant, souffle de vent sur l’herbe, ombre fuyant hors de vue. Snawmana s’ébroua et se cabra, avide de le suivre; mais seul un oiseau en vol eût pu le rattraper.

« Qu’est-ce que cela signifie ? » demanda l’un des gardes à Háma.

« Que Gandalf Grismantel a grand’hâte, répondit Háma. Toujours il va et vient à l’improviste. »

« Langue de Serpent, s’il était ici, n’aurait pas de mal à l’expliquer », dit l’autre.

« C’est juste, dit Háma; mais pour ma part, j’attendrai le retour de Gandalf. »

« Vous pourriez attendre longtemps », dit l’autre.

Ils quittèrent alors la route des Gués de l’Isen et se dirigèrent vers le sud, poursuivant leur chevauchée malgré la nuit tombante. Les collines se rapprochaient, mais les hautes cimes du Thrihyrne s’effaçaient déjà devant le ciel crépusculaire. À quelques milles encore, sur le versant éloigné du Val de l’Ouestfolde, une grande échancrure des montagnes, se trouvait une combe verdoyante au fond de laquelle s’ouvrait une fissure dans les collines. Les hommes de ce pays l’appelaient Gorge de Helm, du nom d’un ancien héros de guerre qui y avait trouvé refuge. Elle s’enfonçait, toujours plus abrupte et étroite, dans la face nord de la montagne à l’ombre du Thrihyrne, si bien que ses escarpements s’élevaient de part et d’autre comme d’imposantes tours hantées par les corbeaux, et bloquant toute lumière.

À la Porte de Helm, devant l’ouverture de la Gorge, il y avait une saillie rocheuse projetée par l’escarpement nord. Au sommet de cet éperon se dressaient de hautes murailles de pierre ancienne, au milieu desquelles pointait une grande tour. Les Hommes racontaient qu’à l’époque reculée de la gloire du Gondor, les rois de la mer avaient fait bâtir cette place forte de la main de géants. On l’appelait la Ferté-au-Cor, car si quelqu’un sonnait de la trompe du haut de la tour, les échos se répercutaient dans la Gorge en arrière, comme si des armées oubliées se portaient à l’assaut, sortant des grottes sous les collines. De même, les hommes d’autrefois avaient construit un mur qui s’étendait de la Ferté-au-Cor jusqu’à l’escarpement sud, fermant ainsi l’entrée de la Gorge. Sous ce mur s’écoulait, par un large conduit, la Rivière de la Gorge. Elle contournait le pied du Rocher-au-Cor, après quoi elle traversait, au fond d’une ravine, une vaste langue de terre verte qui descendait en pente douce de la Porte de Helm au Fossé de Helm. Elle se jetait alors dans la Combe de la Gorge, avant de déboucher dans le Val de l’Ouestfolde. C’est là, à la Ferté-au-Cor gardant la Porte de Helm, que vivait désormais Erkenbrand, maître de l’Ouestfolde aux frontières de la Marche. Et quand le spectre de la guerre avait commencé d’assombrir les jours, il avait, dans sa sagesse, réparé le mur et consolidé la place forte.

Les Cavaliers étaient encore dans la vallée basse, devant l’entrée de la Combe, lorsqu’ils entendirent des cris et des sonneries de cors provenant de leurs éclaireurs à l’avant. Des flèches sifflèrent, jaillissant des ténèbres. Un éclaireur revint à toute vitesse, annonçant que des chevaucheurs de loups parcouraient la vallée, et qu’une armée d’Orques et d’hommes sauvages était descendue en hâte des Gués de l’Isen et semblait se diriger vers la Gorge de Helm.

« Nous avons trouvé bon nombre des nôtres gisant au sol, abattus alors qu’ils tentaient de fuir de ce côté, dit l’éclaireur. Et nous avons rencontré des compagnies isolées courant çà et là, sans chef. Nul ne semble savoir ce que devient Erkenbrand. Tout porte à croire qu’il sera rejoint avant d’avoir pu gagner la Porte de Helm, s’il n’a pas déjà péri. »

« A-t-on vu quelque signe de Gandalf ? » demanda Théoden.

« Oui, sire. Beaucoup ont aperçu un vieillard tout en blanc monté sur un cheval, sillonnant les plaines comme le vent dans l’herbe. Certains ont cru que c’était Saruman. On dit qu’il est parti vers Isengard avant la nuit. D’aucuns disent aussi que Langue de Serpent a été vu plus tôt, fuyant vers le nord au sein d’une compagnie d’Orques. »

« Langue de Serpent risque d’avoir des ennuis si Gandalf le trouve sur son chemin, dit Théoden. Quant à moi, j’ai perdu mes deux conseillers, l’ancien et le nouveau. Mais devant la nécessité qui nous presse, le plus sage est de continuer jusqu’à la Porte de Helm comme l’a prescrit Gandalf, quand bien même Erkenbrand n’y serait pas. Connaît-on la taille de l’armée qui vient du Nord ? »

« Elle est très grande, dit l’éclaireur. Un fuyard compte ses ennemis en double, dit-on, mais j’ai pu m’entretenir avec de vaillants hommes, et je ne doute pas que le gros des forces de l’ennemi soit maintes fois supérieur au nombre que nous avons ici. »

« En ce cas, faisons diligence, dit Éomer. Fonçons à travers ceux qui se trouvent entre nous et la forteresse. La Gorge de Helm abrite des grottes où peuvent se cacher des centaines d’hommes; et de là, il est possible de monter dans les collines par des chemins secrets. »

« Ne nous fions pas au secret, dit le roi. Il y a longtemps que Saruman espionne le pays. Mais il reste qu’à cet endroit, notre défense pourrait tenir longtemps. Allons-y ! »

Aragorn et Legolas prirent alors la tête en compagnie d’Éomer. Ils chevauchèrent à travers la nuit sombre, toujours plus lentement à mesure que les ténèbres s’épaississaient et que la pente s’élevait vers le sud, toujours plus haut dans les sombres replis au pied des montagnes. Ils trouvèrent peu d’ennemis sur leur route. Ils tombaient par moments sur des bandes d’Orques errants; mais ils se sauvaient avant que les Cavaliers n’aient pu les saisir ou les tuer.

« Il ne faudra pas longtemps, je le crains, dit Éomer, pour que la venue de l’ost du roi ne soit connue de celui qui dirige nos ennemis, Saruman ou l’un quelconque de ses lieutenants. »

La rumeur de la guerre augmentait derrière eux. Ils pouvaient désormais entendre, porté par les ténèbres, le son de chants éraillés. Haut dans la Combe de la Gorge, ils se retournèrent. Ils virent alors des torches, d’innombrables points de lumière rouge, comme des fleurs rutilantes dispersées dans les champs noirs, ou encore de longs lacets de flamme montant des basses terres. Un plus grand flamboiement s’élevait ici et là.

« C’est là une grande armée, et elle nous talonne de près », dit Aragorn.

« Ils apportent du feu, dit Théoden, et ils incendient tout sur leur passage, arbres, moissons et huttes. Cette vallée était riche, parsemée de nombreuses fermes. Hélas pour les miens ! »

« Si le jour était là, nous pourrions les assaillir comme un orage venu des montagnes ! dit Aragorn. Je regrette de devoir les fuir. »

« Nous n’aurons plus à les fuir encore longtemps, dit Éomer. Nous approchons du Fossé de Helm, une ancienne tranchée doublée d’un glacis qui s’étend en travers de la combe, à deux furlongs de la Porte de Helm. Là, nous pourrons faire demi-tour et livrer bataille. »

« Non, nous sommes trop peu pour défendre le Fossé, dit Théoden. Il a au moins un mille de long, et la brèche est large. »

« Notre arrière-garde devra tenir la brèche si l’ennemi nous presse », dit Éomer.

Il n’y avait ni étoiles ni lune quand les Cavaliers parvinrent à la brèche du Fossé, où la rivière descendait dans la combe, longée par la route venant de la Ferté-au-Cor. Le rempart se dessina tout à coup devant eux, ombre haute au pied d’une sombre fosse. Une sentinelle lança un qui-vive à leur approche.

« Le Seigneur de la Marche se rend à la Porte de Helm, répondit Éomer. C’est Éomer fils d’Éomund qui vous parle. »

« Voilà de bonnes nouvelles que l’on n’espérait plus, dit la sentinelle. Hâtez-vous ! L’ennemi marche sur vos talons. »

L’ost passa à travers la brèche et s’arrêta sur la pelouse en pente qui s’élevait au-delà. Ils apprirent alors avec joie qu’Erkenbrand avait laissé là de nombreux hommes pour tenir la Porte de Helm, et que d’autres étaient venus s’y réfugier depuis.

« Nous sommes peut-être un millier d’hommes capables de combattre à pied, dit Gamling, un vieillard, chef de la garde du Fossé. Mais la plupart ont vu trop d’hivers, comme moi, ou trop peu, comme le fils de mon fils que voici. Quelles nouvelles d’Erkenbrand ? Hier, nous avons appris qu’il devait revenir ici avec tout ce qui reste des meilleurs Cavaliers de l’Ouestfolde. Mais il n’est pas venu. »

« Je crains qu’il ne vienne plus, dit Éomer. Nos éclaireurs n’ont recueilli aucune nouvelle de lui, et derrière nous, l’ennemi emplit toute la vallée. »

« Je voudrais bien qu’il se fût échappé, dit Théoden. C’était un homme valeureux. En lui revivait le courage de Helm Mainmarteau. Mais nous ne pouvons l’attendre ici. Il faut maintenant retirer toutes nos forces derrière les murs. Êtes-vous bien approvisionnés ? Nous apportons peu de réserves, car nous partions livrer une bataille rangée, non endurer un siège. »

« Derrière nous, dans les grottes de la Gorge, se trouvent les trois quarts des gens de l’Ouestfolde, jeunes et vieux, femmes et enfants, dit Gamling. Mais de grandes réserves de nourriture y ont également été amassées, et beaucoup de bêtes ainsi que leur fourrage. »

« Voilà qui est bien, dit Éomer. Ils brûlent et ils pillent tout ce qui reste dans la vallée. »

« S’ils viennent faire commerce de nos biens à la Porte de Helm, ils paieront le prix fort », dit Gamling.

Le roi entra avec ses Cavaliers. Tous mirent pied à terre avant d’arriver à la chaussée qui enjambait la rivière. Ils franchirent la passerelle en une longue file et passèrent les portes de la Ferté-au-Cor. Là, ils furent accueillis par une autre explosion de joie et un espoir renouvelé; car il y avait à présent assez d’hommes pour garnir et la forteresse, et la muraille de défense.

Éomer prépara rapidement ses hommes. Le roi et les hommes de sa maison se tinrent dans la Ferté-au-Cor, et de nombreux hommes de l’Ouestfolde y étaient aussi. Mais Éomer posta la plupart de ses effectifs sur la Muraille de la Gorge et dans sa tour, ainsi que derrière le mur; car à cet endroit, la défense paraissait moins sûre, dans le cas d’un assaut déterminé et en force. Les chevaux furent conduits loin à l’intérieur de la Gorge, sous la garde de quelques hommes prélevés parmi les rangs.

La Muraille de la Gorge était haute de vingt pieds, et si épaisse qu’elle pouvait recevoir quatre hommes marchant de front, protégés par un parapet par-dessus lequel seuls les plus grands pouvaient regarder. Des fentes pratiquées par intervalles dans la pierre permettaient aux hommes de tirer. On accédait à ce rempart par un escalier qui descendait d’une porte dans la cour extérieure de la Ferté-au-Cor; trois volées de marches y montaient également à partir de la Gorge située derrière la muraille; mais celle-ci était lisse sur le devant, ses grandes pierres posées avec tant de savoir-faire qu’il n’y avait entre elles aucune prise pour les pieds; et le sommet était en surplomb, comme une falaise creusée par les flots.

Gimli se tenait sur la muraille, appuyé contre le garde-corps. Legolas était assis sur le parapet même, tripotant son arc et scrutant l’obscurité.

« Voilà qui est mieux, dit le nain, frappant du pied sur les pierres. Chaque fois, mon courage remonte à l’approche des montagnes. Il y a du bon roc par ici. Ce pays a les os solides. J’ai pu les sentir sous mes pieds quand nous montions du fossé. Qu’on me donne un an et une centaine des miens, et de ce lieu, je ferai un rempart où les armées viendront se briser comme des vagues. »

« Je n’en doute pas, dit Legolas. Mais tu es un nain, et les nains sont des gens étranges. Je n’aime pas cet endroit, et je ne l’aimerai pas davantage à la lumière du jour. Mais tu me réconfortes, Gimli, et je suis content de t’avoir près de moi, avec tes jambes solides et ta hache inflexible. J’aimerais que nous ayons davantage des tiens dans nos rangs. Mais je donnerais encore plus pour une centaine d’archers du bois de Grand’Peur. Nous en aurons besoin. Ceux des Rohirrim s’entendent bien au maniement de l’arc, à leur façon, mais ils sont trop peu, ici, trop peu. »

« C’est un peu sombre pour le tir, dit Gimli. En fait, il est temps de dormir. Dormir ! J’en sens le besoin comme je ne l’aurais jamais cru possible pour un nain. Aller à cheval est éreintant. Mais ma hache s’impatiente dans ma main. Donnez-moi une rangée d’Orques à étêter et de la place pour la manier, et je ne sentirai plus la moindre fatigue ! »

Le temps passait lentement. Au bas de la vallée brûlaient encore des feux épars. Les armées d’Isengard avançaient à présent en silence. Leur cortège de torches traçait de nombreuses lignes serpentines à travers la combe.

Soudain s’élevèrent des clameurs et des hurlements, et des cris de guerre féroces chez les hommes du Fossé. Des brandons enflammés apparurent par-dessus le bord et se massèrent devant la brèche. Puis ils s’éparpillèrent et disparurent. Des cavaliers revinrent au galop à travers la pelouse et par la passerelle, jusqu’à la porte de la Ferté-au-Cor. L’arrière-garde des hommes de l’Ouestfolde venait d’être repoussée.

« L’ennemi est à nos portes ! crièrent-ils. Nous avons décoché toutes nos flèches, et rempli le Fossé d’Orques. Mais cela ne les arrêtera pas longtemps. Déjà, ils escaladent le talus en maints endroits. Toute la pelouse en fourmille. Mais nous leur avons appris à ne pas porter de torches. »

Il était alors minuit passé. Le ciel était tout à fait noir, et la pesanteur de l’air immobile annonçait l’orage. Soudain, un éclair aveuglant incendia les nuages. Des éclairs fourchus s’abattirent sur les collines à l’est. Le temps d’un clin d’œil, les observateurs des murs virent la pelouse éclairée d’une lumière blanche: tout l’espace entre eux et le Fossé pullulait de formes noires et grouillantes, certaines larges et trapues, d’autres grandes et sinistres, avec de grands heaumes et des écus de sable. Des centaines et des centaines d’autres se déversaient hors du Fossé et à travers la brèche. Bientôt, cette marée sombre s’étendait jusqu’aux murs, submergeant la pelouse d’un escarpement à l’autre. Le tonnerre roula dans la vallée. Une pluie cinglante se mit à tomber.

Des flèches aussi drues que l’averse sifflèrent au-dessus des remparts, retombant et ricochant sur la pierre cliquetante. Certaines firent mouche. L’assaut contre la Gorge de Helm était lancé, mais de l’intérieur ne vint aucun son ni parole de défi; aucune flèche ne vint en riposte.

Les armées assaillantes s’arrêtèrent, freinées par la menace silencieuse des murs et de la pierre. La foudre continuait de déchirer les ténèbres et les repoussait comme un rideau. Alors les Orques criaient, brandissant épées et lances, et lâchaient une pluie de flèches sur quiconque se laissait voir sur les remparts; tandis que les hommes de la Marche promenaient des regards ébahis sur ce qui leur semblait un vaste champ de blé noir balayé par une tempête guerrière, où chaque épi luisait d’un éclat barbelé.

Des trompettes sonnèrent farouchement. L’ennemi se lança en avant. Certains assaillirent la Muraille de la Gorge, d’autres se précipitèrent vers la chaussée et la passerelle menant aux portes de la Ferté-au-Cor. Là s’étaient rassemblés les plus gros Orques et les hommes sauvages des collines de Dunlande. Ils hésitèrent un moment, puis se mirent à grimper. La foudre éclata, et l’on vit, blasonnée sur tous les casques et boucliers, l’horrible main d’Isengard. Ils parvinrent au sommet du rocher; ils se ruèrent vers les portes.

Puis la riposte arriva enfin: un déluge de flèches les accueillit, ainsi qu’une grêle de pierres. Ils vacillèrent, se débandèrent et battirent en retraite; puis ils chargèrent de nouveau, se débandèrent et chargèrent encore; et chaque fois, comme la marée montante, ils s’arrêtaient plus haut. À nouveau, les trompettes retentirent, et une foule rugissante se pressa en avant: des hommes, tenant leurs boucliers comme un toit au-dessus de leurs têtes, et portant deux grands troncs d’arbres. Des tireurs orques, massés derrière eux, semblaient vouloir ensevelir les archers ennemis sous une avalanche de traits. Ils arrivèrent aux portes. Les arbres, balancés par de forts bras, percutèrent les madriers avec un grondement fracassant. Si un homme tombait, écrasé sous une pierre jetée d’en haut, deux autres accouraient pour le remplacer. Coup sur coup, les grands béliers reculaient et frappaient de nouveau.

Éomer et Aragorn se tenaient côte à côte sur la Muraille de la Gorge. Ils entendirent le rugissement de voix et le choc sourd des béliers; puis, en un éclair de lumière, ils virent le péril qui menaçait les portes.

« Venez ! dit Aragorn. Voici l’heure où nous tirons l’épée ensemble ! »

Courant comme des flammes, ils filèrent le long du mur et grimpèrent rapidement l’escalier jusque dans la cour extérieure sur le Rocher, entraînant quelques bons ferrailleurs à leur suite. Dans un coin de la muraille du fort du côté ouest, où l’escarpement s’avançait à sa rencontre, s’ouvrait une petite poterne. De là, un étroit sentier en corniche revenait par l’extérieur du fort jusqu’à la grande porte, entre la muraille et le bord escarpé du Rocher. Ensemble, Éomer et Aragorn s’élancèrent par la porte, talonnés par leurs hommes. Leurs deux épées jaillirent du fourreau, brillant de concert.

« Gúthwinë ! cria Éomer. Gúthwinë pour la Marche ! »

« Andúril ! cria Aragorn. Andúril pour les Dúnedain ! »

Chargeant par le flanc, ils se jetèrent sur les hommes sauvages. Andúril s’élevait et retombait, luisant d’une flamme blanche. Un cri monta des murs et de la tour: « Andúril ! Andúril part en guerre. La Lame qui fut Brisée luit de nouveau ! »

Atterrés, les assaillants laissèrent tomber leurs béliers et se retournèrent afin de livrer bataille; mais le mur de leurs boucliers fut rompu comme par un coup de tonnerre, et ils furent balayés, abattus, ou précipités dans la rivière pierreuse au pied du Rocher. Les archers orques décochèrent au hasard et s’enfuirent.

Éomer et Aragorn s’arrêtèrent un moment devant les portes. Le tonnerre grondait au loin, à présent. Des éclairs clignotaient encore dans les distantes montagnes du Sud. Un vent pénétrant soufflait de nouveau au nord. Parmi les nuages déchiquetés flottant à la dérive, des étoiles apparurent; tandis qu’au-dessus des collines, du côté de la Combe, la lune poursuivait sa course vers l’ouest et luisait avec un miroitement jaune parmi les épaves orageuses.

« Nous ne sommes pas venus trop tôt », dit Aragorn en voyant les portes. Leurs grandes charnières et ferrures étaient tout arrachées et gauchies; plusieurs madriers étaient fendus. « Les portes ne résisteront pas à un second assaut de cette sorte. »

« Mais nous ne pouvons rester hors les murs pour les défendre, dit Éomer. Regardez ! » Il montra la chaussée. Déjà, une multitude d’Orques et d’Hommes se rassemblaient par-delà la rivière. Des flèches piaulèrent et rebondirent sur les pierres autour d’eux. « Venez ! Il faut retourner au-dedans, et voir si nous pouvons empiler poutres et pierres derrière les portes. Venez, venez ! »

Ils firent volte-face et partirent en courant. Au même moment, une douzaine d’Orques, restés immobiles parmi les corps, se levèrent d’un bond et les suivirent d’un pas rapide et furtif. Deux d’entre eux se jetèrent au sol sur les talons d’Éomer et le firent trébucher: en un instant, ils étaient sur lui. Mais une silhouette sombre et courte, que personne n’avait remarquée, surgit des ombres avec un cri rauque: *Baruk Khazâd ! Khazâd ai-mênu !* Une hache fendit l’air puis revint. Deux Orques tombèrent décapités. Les autres s’enfuirent.

Éomer se redressa avec peine tandis qu’Aragorn revenait précipitamment à sa rescousse.

La poterne fut refermée, la porte de fer barrée, et des pierres furent empilées derrière celle-ci. Quand tous furent hors de danger à l’intérieur, Éomer se retourna: « Je vous remercie, Gimli fils de Glóin ! dit-il. Je ne savais pas que vous étiez sorti avec nous. Mais l’hôte inattendu souvent se révèle la meilleure des compagnies. Comment vous êtes-vous retrouvé là ? »

« Je vous avais suivis, histoire de chasser le sommeil, dit Gimli; mais quand j’ai vu les hommes des collines, j’ai trouvé qu’ils étaient trop gros pour moi, alors je me suis assis contre une pierre pour observer votre jeu d’épée. »

« Il me sera difficile de vous rendre la pareille », dit Éomer.

« Vous pourriez avoir maintes occasions d’ici à la fin de la nuit, dit Gimli en riant. Mais je suis content. Je n’avais plus fendu que du bois depuis la Moria. »

« Deux ! » dit Gimli, tapotant sa hache. Il venait de regagner sa place sur la muraille.

« Deux ? dit Legolas. J’ai fait mieux, même s’il me faut maintenant tâtonner à la recherche de vieilles flèches: les miennes sont épuisées. Il reste que, pour moi, le compte est d’au moins vingt. Mais ce ne sont là que quelques feuilles au milieu d’une forêt. »

Le ciel se dégageait rapidement, et la lune déclinante brillait d’une vive clarté. Mais sa lumière n’apporta que peu d’espoir aux Cavaliers de la Marche. Le nombre de leurs assaillants semblait s’accroître et non diminuer, et d’autres encore montaient de la vallée et se pressaient à travers la brèche. La sortie sur le Rocher ne leur avait valu qu’un bref répit. L’assaut contre les portes redoubla. Au pied de la Muraille de la Gorge, les armées d’Isengard rugissaient comme les flots marins. Orques et hommes des collines fourmillaient d’un bout à l’autre. Des cordes munies de grappins surgissaient par-dessus le parapet, plus vite qu’on ne pouvait les trancher ou les renvoyer au sol. De longues échelles se dressaient par centaines. Beaucoup étaient renversées et jetées bas, mais bien d’autres venaient les remplacer, et les Orques s’y élançaient comme des grands singes des sombres forêts du Sud. Au pied du mur, les morts et les estropiés s’empilaient comme des galets dans la tempête: ces affreux monticules ne cessaient de s’élever, et toujours l’ennemi poursuivait son assaut.

Les hommes du Rohan se fatiguaient. Toutes leurs flèches étaient tirées, tous leurs hasts jetés; leurs épées étaient ébréchées, leurs boucliers fendus. Trois fois, Aragorn et Éomer les rallièrent, et trois fois, Andúril flamba lors d’une charge désespérée qui repoussa l’ennemi des murs.

Puis une clameur s’éleva derrière eux, à l’intérieur de la Gorge. Des Orques, nageant comme des rats, s’étaient immiscés par le conduit où passait la rivière. Ils s’étaient alors rassemblés dans l’ombre des escarpements, jusqu’à ce que l’assaut du dessus fût au plus violent et que tous les défenseurs ou presque eussent accouru au haut de la muraille. À ce moment, ils passèrent à l’attaque. Certains avaient déjà pénétré entre les mâchoires de la Gorge, sévissant parmi les chevaux et se battant avec les gardes.

Gimli se jeta du haut de la muraille avec un cri féroce qui résonna parmi les rochers. « *Khazâd ! Khazâd !* » Il eut bientôt suffisamment d’ouvrage.

« Aï-oï ! cria-t-il. Les Orques sont derrière le mur. Aï-oï ! Allons, Legolas ! Il y en a assez pour nous deux. *Khazâd ai-mênu !* »

Gamling le Vieux regarda du haut de la Ferté-au-Cor, entendant la puissante voix du nain dominant le tumulte. « Les Orques sont dans la Gorge ! cria-t-il. Helm ! Helm ! *Forth Helmingas !* En avant ! » appela-t-il, dévalant l’escalier du Rocher avec de nombreux hommes de l’Ouestfolde à sa suite.

Leur offensive, violente et soudaine, fit reculer les Orques. Bientôt, ils furent pris dans l’étranglement des parois, et tous furent tués ou précipités dans le gouffre de la Gorge, tombant avec un cri aigu devant les gardiens des grottes secrètes.

« Vingt et un ! » s’écria Gimli. Il porta un coup à deux mains et étendit le dernier Orque à ses pieds. « Maintenant, mon compte dépasse à nouveau celui de maître Legolas. »

« Il faut boucher ce trou à rats, dit Gamling. On dit que les Nains sont habiles avec la pierre. Prêtez-nous assistance, maître ! »

« Nous ne taillons pas la pierre avec des haches de guerre, ni avec nos ongles, dit Gimli. Mais je vais vous aider de mon mieux. »

Ils rassemblèrent toutes les grosses pierres et les fragments de roche qu’ils purent trouver à proximité; alors, sous les directives de Gimli, les hommes de l’Ouestfolde bloquèrent l’orifice intérieur du canal jusqu’à ce qu’il n’y ait plus qu’un étroit goulet. Puis la Rivière de la Gorge, gonflée par la pluie, se mit à bouillonner et à gémir dans son lit obstrué, et elle se répandit peu à peu en étangs froids, d’un escarpement à l’autre.

« Là-haut, nous serons plus au sec, dit Gimli. Venez, Gamling. Allons voir ce qui se passe sur le mur ! »

Il gravit les marches et trouva Legolas auprès d’Aragorn et d’Éomer. L’elfe était en train d’affûter son long poignard. Il y avait un moment d’accalmie, la tentative d’intrusion par le canal ayant été déjouée.

« Vingt et un ! » dit Gimli.

« Bien ! dit Legolas. Mais j’en suis maintenant à deux douzaines. J’ai dû jouer du couteau, ici. »

Éomer et Aragorn, harassés de fatigue, étaient appuyés sur leur épée. Sur leur gauche, fracas et clameurs de guerre s’élevaient de nouveau sur le Rocher. Mais la Ferté-au-Cor résistait toujours, comme une île au milieu des mers. Ses portes étaient en ruine; mais aucun ennemi n’avait encore franchi la barricade de poutres et de pierres que les défenseurs avaient élevée derrière elles.

Aragorn leva les yeux vers les pâles étoiles, et vers la lune, laquelle glissait à présent derrière les collines qui enfermaient la vallée à l’ouest. « Cette nuit me dure autant que des années, dit-il. Le jour tardera-t-il encore longtemps ? »

« L’aube n’est pas loin, dit Gamling, maintenant à ses côtés. Mais j’ai bien peur qu’elle ne puisse nous aider. »

« Pourtant, l’aube a toujours été l’espoir des hommes », dit Aragorn.

« Mais ces créatures d’Isengard, ces semi-orques et ces hommes-gobelins que les infâmes artifices de Saruman ont engendrés, ils ne trembleront pas devant le soleil, dit Gamling. Pas plus que les sauvages des collines. N’entendez-vous pas leurs voix ? »

« Si, je les entends, dit Éomer; mais ce ne sont à mes oreilles que des cris d’oiseaux et des beuglements de bêtes. »

« Pourtant, ils sont nombreux à crier dans la langue de Dunlande, dit Gamling. Je la connais. C’est un ancien parler des hommes, autrefois usité dans plusieurs vallées de l’ouest de la Marche. Écoutez-les ! Ils nous haïssent, et ils sont contents; car notre perte leur semble certaine. “Le roi, le roi ! crient-ils. Nous prendrons leur roi. Mort aux Forgoil ! Mort aux Têtes-de-Paille ! Mort aux voleurs du Nord !” Ce sont les noms qu’ils nous donnent. Cinq cents ans ne leur ont pas permis d’oublier leur grief, depuis que les seigneurs du Gondor ont donné la Marche à Eorl le Jeune et scellé une alliance avec lui. Saruman n’aura eu qu’à attiser cette haine ancienne. Ces gens peuvent être féroces si on les échauffe. Ce ne sont pas l’aurore ni le crépuscule qui les feront reculer maintenant, pas avant que Théoden soit capturé ou qu’ils aient péri eux-mêmes. »

« Le jour me redonnera espoir néanmoins, dit Aragorn. N’est-il pas dit qu’aucun assaillant n’a jamais pris la Ferté-au-Cor, quand il y avait des hommes pour la défendre ? »

« C’est ce que chantent les ménestrels », dit Éomer.

« Alors défendons-la, et espérons ! » dit Aragorn.

Tandis même qu’ils parlaient, une sonnerie de trompettes retentit. Puis il y eut un grondement, et un éclair de flamme et de fumée. Les eaux de la Rivière de la Gorge se répandirent en un sifflement écumeux: elles n’étaient plus retenues; un trou béant venait d’être soufflé dans le mur. Une armée de formes sombres se déversa à l’intérieur.

« Un maléfice de Saruman ! s’écria Aragorn. Ils se sont réintroduits dans le conduit pendant que nous parlions, et ils ont allumé le feu d’Orthanc sous nos pieds. *Elendil, Elendil !* » cria-t-il, sautant dans la mêlée; mais au même moment, une centaine d’échelles furent dressées contre les remparts. Le dernier assaut déferla, par-dessus et par-dessous le mur, comme une vague noire sur une colline de sable. La défense fut balayée. Certains des Cavaliers furent repoussés, de plus en plus loin vers le fond de la Gorge, luttant et tombant dans leur retraite, pas à pas, vers les grottes. D’autres trouvèrent moyen de se replier vers la citadelle.

Un large escalier grimpait de l’entrée de la Gorge jusqu’au Rocher, près du portail arrière de la Ferté-au-Cor. Aragorn était debout au bas des marches. Andúril luisait encore à sa main; et pendant un moment, la terreur de l’épée tint l’ennemi en respect, pendant que ceux qui réussissaient à gagner l’escalier montaient un à un vers les portes. Legolas se tenait derrière lui, agenouillé sur les plus hautes marches. Son arc était bandé, mais il ne lui restait plus qu’une flèche ramassée au sol, et il gardait l’œil ouvert, prêt à tirer sur le premier Orque qui oserait s’approcher des marches.

« Tous ceux qui ont pu se replier sont entrés, Aragorn, cria-t-il. Revenez ! »

Aragorn fit volte-face et se hâta dans l’escalier, mais sa fatigue le fit trébucher. Ses ennemis s’élancèrent aussitôt en avant. Grimpant quatre à quatre, hurlant à tue-tête, les Orques étendirent de longs bras pour le saisir. Le premier tomba, la gorge transpercée par la dernière flèche de Legolas, mais les autres sautèrent par-dessus lui. Puis un gros rocher, précipité de la muraille extérieure qui dominait les lieux, s’écrasa dans l’escalier et les renvoya dans la Gorge avec violence. Aragorn gagna la porte; elle se referma vivement derrière lui avec un fracas métallique.

« Les choses tournent mal, mes amis », dit-il, essuyant la sueur de son front d’un geste du bras.

« Assez mal, dit Legolas, mais l’espoir demeure, tant que vous êtes à nos côtés. Où est Gimli ? »

« Je l’ignore, dit Aragorn. La dernière fois que je l’ai vu, il se battait au sol derrière le mur, mais l’ennemi nous a rapidement séparés. »

« Las ! C’est une bien mauvaise nouvelle », dit Legolas.

« Il est solide et vigoureux, dit Aragorn. Espérons qu’il réussira à s’échapper par les grottes. Il y serait en sécurité pour un temps. Plus que nous, en tout cas. Et un tel refuge ne déplairait pas à un nain. »

« Ce sera mon espoir, dit Legolas. Mais j’aurais bien voulu qu’il vienne de ce côté. Je voulais dire à maître Gimli que mon compte est maintenant de trente-neuf. »

« S’il atteint les grottes, il vous surpassera encore, dit Aragorn en riant. Je n’ai jamais vu manier une hache de la sorte. »

« Je dois aller en quête de flèches, dit Legolas. Si la nuit pouvait finir, j’aurais un meilleur éclairage pour le tir. »

Aragorn entra alors dans la citadelle. Là, à son grand désarroi, il apprit qu’Éomer n’avait pas regagné la Ferté-au-Cor.

« Non, il n’est pas venu au Rocher, dit l’un des hommes de l’Ouestfolde. La dernière fois que je l’ai vu, il rassemblait des hommes et se battait à l’entrée de la Gorge. Gamling était avec lui, et le nain aussi; mais je ne pouvais pas les rejoindre. »

Aragorn traversa la cour intérieure à grands pas et se rendit à une chambre haute de la tour. Le roi se tenait là, forme sombre devant une fenêtre étroite: il contemplait la vallée.

« Quelles nouvelles, Aragorn ? » demanda-t-il.

« La Muraille de la Gorge est prise, sire. Toutes les défenses ont été balayées; mais beaucoup ont pu se réfugier ici, sur le Rocher. »

« Éomer est-il des nôtres ? »

« Non, sire. Mais bon nombre de vos hommes se sont retranchés au fond de la Gorge; et certains disent qu’Éomer étaient parmi eux. Peut-être pourront-ils tenir l’ennemi à distance dans l’étranglement, et ainsi atteindre les grottes. Quel espoir il leur restera alors, je ne saurais le dire. »

« Ils en auront plus que nous. Les provisions sont bonnes, dit-on. Et l’air y est sain, grâce aux fentes qui s’ouvrent dans le rocher, loin au-dessus. Face à des hommes déterminés, nul ne peut forcer l’entrée des grottes. Ils pourraient résister longtemps. »

« Mais les Orques ont apporté un maléfice d’Orthanc, dit Aragorn. Ils ont un feu explosif qui leur a permis de prendre la Muraille. S’ils ne peuvent entrer dans les grottes, ils pourraient tenter d’en condamner l’issue, et enfermer ceux qui s’y trouvent. Mais pour l’heure, il importe de réfléchir à notre propre défense. »

« Je m’impatiente dans cette prison, dit Théoden. Si j’avais pu mettre une lance en arrêt et prendre la tête de mon armée sur le champ de bataille, j’aurais pu sentir de nouveau la joie du combat, et finir ainsi. Mais ici, je ne sers pas à grand-chose. »

« Ici au moins, vous êtes protégé par la forteresse la plus imprenable de toute la Marche, dit Aragorn. Nous avons meilleur espoir de vous défendre ici, dans la Ferté-au-Cor, qu’à Edoras ou même à Dunhart dans les montagnes. »

« On dit que la Ferté-au-Cor n’est jamais tombée devant l’assaut, répondit Théoden; mais mon cœur doute, à présent. Le monde change, et tout ce qui autrefois était fort se révèle désormais incertain. Est-il une tour qui puisse résister à un nombre aussi démesuré, à une haine aussi aveugle ? Si j’avais su que la force d’Isengard s’était à ce point accrue, peut-être ne serais-je pas allé si inconsidérément à sa rencontre, malgré tout l’art de Gandalf. Son conseil ne me semble plus aussi bon qu’il ne m’avait paru sous le soleil du matin. »

« Ne jugez pas des conseils de Gandalf avant que tout n’ait été dit, sire », dit Aragorn.

« La fin ne tardera pas, dit le roi. Mais je ne finirai pas ici, pris au piège comme un vieux blaireau. Snawmana, Hasufel et les chevaux de ma garde sont dans la cour intérieure. Quand viendra l’aube, je demanderai à ce que l’on fasse sonner le cor de Helm, et je sortirai. Viendrez-vous avec moi, fils d’Arathorn ? Nous pourrions fendre les rangs, ou arriver à une fin qui soit digne d’un chant — s’il en reste un demain pour chanter nos prouesses. »

« J’irai avec vous », dit Aragorn.

Ayant pris congé du roi, il retourna sur les murailles et en fit le tour, encourageant les hommes et leur prêtant main-forte chaque fois que l’assaut redoublait de violence. Legolas l’accompagnait. Des jets de flammes montaient d’en bas, faisant trembler les pierres. Des grappins étaient lancés et des échelles dressées. Coup sur coup, les Orques gagnaient le haut de la muraille, et chaque fois les défenseurs les jetaient à bas.

Enfin, Aragorn se tint au-dessus des grandes portes, insoucieux des traits de l’ennemi. Regardant au loin, il vit le ciel pâlir à l’est. Il leva alors sa main vide, paume vers l’extérieur pour signifier son désir de pourparlers.

Des hurlements et des huées s’élevèrent parmi les Orques. « Descends ! Descends ! crièrent-ils. Si tu veux nous parler, descends ! Amène-nous ton roi ! Nous sommes les Uruk-hai combattants. Nous le ferons sortir de son trou s’il refuse de venir. Amène ton couard de roi ! »

« Le roi va ou vient selon sa volonté », dit Aragorn.

« Alors qu’est-ce que tu fais là ? répondirent-ils. Que regardes-tu ? Tu viens voir la grandeur de notre armée ? Nous sommes les Uruk-hai combattants. »

« Je suis venu voir l’aube », dit Aragorn.

« L’aube, et alors ? raillèrent-ils. Nous sommes les Uruk-hai: nous nous battons de jour comme de nuit, beau temps, mauvais temps. Nous sommes venus tuer, sous le soleil ou sous la lune. L’aube ! et alors ? »

« Nul ne sait ce que le nouveau jour lui réserve, dit Aragorn. Allez-vous-en, avant qu’il ne tourne à votre malheur. »

« Descends, ou nous t’abattrons de ce mur, crièrent-ils. Ce ne sont pas des pourparlers. Tu n’as rien à dire. »

« J’ai encore à vous dire ceci, répondit Aragorn. Aucune armée n’a jamais pris la Ferté-au-Cor. Partez, sinon aucun de vous ne sera épargné. Il ne restera plus un seul d’entre vous pour rapporter des nouvelles au nord. Vous ignorez le péril qui vous guette. »

Une telle puissance et une telle majesté se révélèrent chez Aragorn, tandis qu’il se tenait seul au-dessus des portes en ruine, devant les armées adverses, que bon nombre des hommes sauvages hésitèrent et tournèrent leurs regards vers la vallée; et certains levèrent au ciel des yeux pleins d’incertitude. Mais les Orques s’esclaffèrent bruyamment; et une grêle de traits et de flèches siffla par-dessus la muraille, tandis qu’Aragorn se laissait tomber derrière.

Il y eut un grondement et un jaillissement de flammes. La voûte d’entrée, sur laquelle il se tenait un moment auparavant, s’écroula en un nuage de fumée et de poussière. La barricade fut dispersée comme par la foudre. Aragorn courut à la tour du roi.

Mais alors même que la porte tombait sous les acclamations des Orques prêts à charger, un murmure s’éleva derrière eux comme un vent lointain; et bientôt, il culmina dans une clameur de voix portant d’étranges nouvelles sous les feux de l’aurore. Les Orques sur le Rocher, entendant la rumeur de consternation, vacillèrent et se retournèrent. Alors retentit, soudain et terrible, du haut de la tour le grand cor de Helm.

Tous ceux qui entendirent ce son en tremblèrent. De nombreux Orques se jetèrent face contre terre et se couvrirent les oreilles de leurs griffes. Les échos montaient, sans cesse répétés, du fond de la Gorge, comme si sur chaque colline, chaque falaise, se tenait un puissant héraut. Mais sur les murs, les hommes levèrent la tête, écoutant avec stupéfaction; car les échos ne mouraient pas. Les appels ne cessaient de revenir parmi les collines: plus proches, ils se répondaient l’un l’autre, librement, forts et fiers.

« Helm ! Helm ! crièrent les Cavaliers. Helm se lève et repart en guerre. Helm au secours de Théoden Roi ! »

Et sur ce cri, le roi s’avança. Son cheval était blanc comme neige, son bouclier était d’or, longue était sa lance. À sa main droite venait Aragorn, l’héritier d’Elendil, et à sa suite, les seigneurs de la Maison d’Eorl le Jeune. La lumière jaillit dans le ciel. La nuit se retira.

« *Forth Eorlingas !* » Ils chargèrent avec cris et fracas. Grondants, ils descendirent des portes, traversèrent la chaussée en trombe, et fendirent à travers les armées d’Isengard comme le vent sur la plaine. Derrière eux, du fond de la Gorge, montèrent les cris farouches de guerriers sortant des grottes, repoussant l’ennemi. Tous les hommes restés sur le Rocher se déversèrent sur le champ de bataille. Et toujours la sonnerie des cors retentissait dans les collines.

En avant, le roi et ses compagnons chevauchaient. Champions et capitaines tombaient ou fuyaient devant eux. Ni orque, ni homme ne leur résistait. Ils tournaient le dos aux épées et aux lances des Cavaliers, et le front vers la vallée. Ils poussaient des cris et des plaintes, car la peur et une grande stupéfaction les avaient saisis en même temps que le lever du jour.

C’est ainsi que le roi Théoden franchit la Porte de Helm et s’ouvrit un chemin jusqu’au grand Fossé. Là, sa compagnie s’arrêta. La lumière grandit autour d’eux. Des rayons de soleil jaillirent au-dessus des collines de l’est et enflammèrent leurs lances. Mais ils se tinrent silencieux sur leurs montures, plongeant le regard dans la Combe de la Gorge.

Le pays avait changé. Là où s’étendait naguère une vallée verdoyante aux pentes herbeuses léchant les collines en escalier, se dressait à présent une forêt. De grands arbres dénudés et silencieux s’alignaient en rangs, bras emmêlés et tête chenue, leurs racines tordues plantées dans l’herbe longue et verte. Sous eux, les ténèbres régnaient. Entre le Fossé et l’orée de ce bois sans nom ne s’étendaient que deux furlongs. C’est là que tremblaient à présent les fières armées de Saruman, entre la terreur du roi et celle des arbres. Les assaillants refluèrent de la Porte de Helm jusqu’à ce que tout l’espace au-delà du Fossé en fût complètement vidé; mais en deçà, ils s’entassaient comme un essaim de mouches. On les voyait grimper et ramper vainement le long des murs de la combe, cherchant une issue. Du côté est, le flanc de la vallée était trop abrupt et pierreux; tandis qu’à l’ouest, sur la gauche, leur ruine approchait.

Là, sur une crête, apparut soudain un cavalier vêtu de blanc: il resplendissait dans le soleil levant. Sur les basses collines, les cors sonnaient. Derrière lui, dévalant par les longues pentes, venait un millier d’hommes à pied, l’épée à la main. Parmi eux s’avançait un homme, grand et fort. Son bouclier était rouge. Arrivant au bord de la vallée, il porta à ses lèvres un grand cor noir et fit retentir une éclatante sonnerie.

« Erkenbrand ! crièrent les Cavaliers. Erkenbrand ! »

« Voyez le Cavalier Blanc ! s’exclama Aragorn. Gandalf est de retour ! »

« Mithrandir, Mithrandir ! dit Legolas. Voilà assurément de la magie ! Allons ! J’aimerais observer cette forêt, avant que le sortilège ne change. »

Les armées d’Isengard rugissaient, oscillant tantôt d’un côté, tantôt de l’autre, ne sachant plus quelle peur affronter. Le cor sonna de nouveau dans la tour. La compagnie du roi chargea par la brèche du Fossé. Du haut des collines bondit Erkenbrand, seigneur de l’Ouestfolde. Scadufax s’élança d’une démarche sûre, comme un cerf courant dans les montagnes. Le Cavalier Blanc fondit sur ses adversaires, et la terreur de sa venue les emplit de folie. Les hommes sauvages tombaient à plat ventre devant lui. Les Orques couraient chancelants, poussant des cris aigus, jetant épées et lances. Ils fuirent comme une fumée noire chassée par un vent impétueux. Gémissants, ils passèrent dans l’ombre patiente des arbres; et de cette ombre, aucun ne devait jamais ressortir.

8

Sur la route d’Isengard

C’est ainsi qu’à la lumière d’une belle matinée, le roi Théoden et Gandalf le Cavalier Blanc se retrouvèrent sur l’herbe verte, près de la Rivière de la Gorge. Là, se tenaient également Aragorn fils d’Arathorn et l’Elfe Legolas, Erkenbrand de l’Ouestfolde, et les seigneurs de la Maison Dorée. Autour d’eux étaient rassemblés les Rohirrim, les Cavaliers de la Marche, chez qui l’étonnement l’emportait sur la joie de la victoire: tous leurs regards étaient tournés vers le bois.

Soudain il y eut un grand cri, et l’on vit descendre par la brèche du Fossé ceux qui avaient été refoulés dans la Gorge. Vinrent là Gamling le Vieux, et Éomer fils d’Éomund; et à leurs côtés marchait Gimli le nain. Il ne portait plus de casque, et un bandage maculé de sang lui ceignait le front; mais sa voix était forte et énergique.

« Quarante-deux, maître Legolas ! cria-t-il. Hélas ! Ma hache est ébréchée: le quarante-deuxième avait un collier de fer au cou. Et toi ? »

« Tu m’as battu d’un point, répondit Legolas. Mais je ne t’en tiens pas rigueur, tant je suis heureux de te voir sur tes jambes ! »

« Bienvenue, Éomer, fils de sœur, dit Théoden. Ma joie est sans bornes, maintenant que je te vois sain et sauf. »

« Je vous salue, Seigneur de la Marche ! dit Éomer. La nuit sombre est passée et le jour est revenu. Mais il apporte d’étranges nouvelles. » Éomer promena un regard étonné, d’abord vers le bois, puis vers Gandalf. « Voilà que vous revenez encore quand le besoin est impérieux, à l’improviste », dit-il.

« À l’improviste ? fit Gandalf. J’ai pourtant dit que je viendrais vous rejoindre ici. »

« Mais vous n’aviez pas annoncé l’heure, ni la manière de votre venue. Vous apportez d’étranges secours. Vous êtes fort en magie, Gandalf le Blanc ! »

« Peut-être bien. Mais si tel est le cas, je ne l’ai pas encore montré. J’ai donné de bons conseils à qui en avait besoin, et je me suis servi de la rapidité de Scadufax, voilà tout. Votre propre valeur a accompli davantage, ainsi que les solides jambes des hommes de l’Ouestfolde à travers la nuit. »

Tous regardèrent alors Gandalf avec une surprise plus grande encore. Certains jetèrent des regards noirs vers le bois et se passèrent la main sur le front, comme s’ils pensaient que leurs yeux voyaient autrement que les siens.

Gandalf eut un long rire plein de gaieté. « Les arbres ? dit-il. Non, je les vois tout aussi bien que vous. Mais ce n’est pas mon œuvre. C’est une chose qui dépasse le conseil des sages. Les choses ont pris une tournure meilleure qu’aucun de mes desseins, meilleure même que tout ce que j’avais pu espérer. »

« Mais de qui donc est cette magie, sinon de vous ? dit Théoden. Elle ne vient pas de Saruman, cela est clair. Est-il un sage plus puissant que nous ne connaissons pas encore ? »

« Il ne s’agit pas de magie, mais d’un pouvoir beaucoup plus ancien, dit Gandalf: un pouvoir qui arpentait la terre avant que l’elfe n’entonne ou que le marteau ne sonne. »

*Avant que fût trouvé le fer, ou le tronc entamé,*

*Quand les montagnes sous la lune n’étaient pas si âgées ;*

*Avant que fût forgé l’anneau, ou le malheur ourdi,*

*Il arpentait les bois au temps jadis.*

« Et quelle peut être la réponse à votre énigme ? » demanda Théoden.

« Si vous voulez la connaître, il n’y a qu’à m’accompagner à Isengard », répondit Gandalf.

« À Isengard ? » s’écria-t-on.

« Oui, dit Gandalf. Je retourne à Isengard, et ceux qui le veulent peuvent venir avec moi. Nous pourrions y voir d’étranges choses. »

« Mais il n’est pas assez d’hommes dans la Marche, fussent-ils tous rassemblés ici, et délivrés des blessures et de toute lassitude, pour assaillir la forteresse de Saruman », dit Théoden.

« Néanmoins, c’est à Isengard que je vais, dit Gandalf. Je n’y resterai pas longtemps. Ma route mène à présent vers l’est. Attendez-moi à Edoras, avant le déclin de la lune ! »

« Non ! dit Théoden. À l’heure sombre avant l’aube, j’ai douté, mais nous ne nous séparerons pas maintenant. Je viendrai avec vous si tel est votre conseil. »

« Je désire m’entretenir avec Saruman aussitôt que possible, à présent, dit Gandalf, et comme il vous a causé grand tort, votre présence serait indiquée. Mais quand pourrez-vous chevaucher, et à quelle vitesse ? »

« Mes hommes sont fatigués d’avoir combattu, dit le Roi; et je suis las également. Car j’ai longuement chevauché et peu dormi. Hélas ! Ma vieillesse n’est pas feinte, ni entièrement due aux murmures de Langue de Serpent. C’est un mal que nul ne peut complètement guérir, pas même Gandalf. »

« Alors, que tous ceux qui doivent venir avec moi se reposent à présent, dit Gandalf. Nous voyagerons dans l’ombre du soir. Ce sera aussi bien comme cela; car si vous suivez mon conseil, toutes nos allées et venues devront être aussi secrètes que possible, dorénavant. Mais n’amenez pas plus d’une poignée d’hommes, Théoden. Nous allons parlementer, non guerroyer. »

Le Roi choisit alors des hommes indemnes et pourvus de rapides coursiers, et il les envoya claironner la victoire du Rohan dans tous les vaux de la Marche; et il fit mander à tous les hommes, jeunes et vieux, de se rendre en hâte à Edoras. Là, trois jours après la pleine lune, le Seigneur de la Marche procéderait au rassemblement de tous ceux à même de porter les armes. Mais pour l’escorter à Isengard, le Roi choisit Éomer et vingt hommes de sa maison. Avec Gandalf iraient Aragorn, Legolas et Gimli. Malgré sa blessure, le nain ne voulait pas rester en arrière.

« Ce n’était qu’un faible coup, et le casque l’a détourné, dit-il. Il faudra plus qu’une écorchure d’orque pour me garder ici. »

« Je vais la soigner pendant que vous vous reposez », dit Aragorn.

Le roi rentra alors à la Ferté-au-Cor et dormit d’un sommeil tranquille, un sommeil comme il n’en avait pas connu depuis maintes années; et le reste de son escorte se reposa de même. Mais les autres, tous ceux qui n’avaient ni mal ni blessure, entreprirent un grand labeur; car bien des hommes étaient morts au combat et gisaient sur le champ de bataille ou dans les renfoncements de la Gorge.

Aucun des Orques ne demeurait en vie; leurs corps étaient innombrables. Mais bon nombre des hommes des collines s’étaient rendus: ils avaient peur et demandaient merci.

Les Hommes de la Marche leur ôtèrent leurs armes et les mirent au travail.

« Maintenant, aidez à réparer le mal auquel vous avez pris part, dit Erkenbrand; ensuite, vous jurerez de ne plus jamais passer les Gués de l’Isen en armes, ni marcher avec les ennemis des Hommes; et alors, vous irez librement retrouver vos terres. Car vous avez été floués par Saruman. Maints d’entre vous ont trouvé la mort pour lui avoir fait confiance; mais eussiez-vous vaincu que votre rémunération n’eût guère été meilleure. »

Les hommes de Dunlande furent grandement étonnés; car Saruman leur avait dit que les hommes du Rohan étaient cruels, et que tous leurs prisonniers étaient brûlés vifs.

Au milieu du champ de bataille, devant la Ferté-au-Cor, deux monticules furent élevés, et tous les Cavaliers de la Marche tombés dans la défense de la place furent allongés en dessous, ceux des Vaux de l’Est d’un côté, ceux de l’Ouestfolde de l’autre. Mais les hommes de Dunlande furent enterrés à part, sous un monticule en deçà du Fossé. Seul dans une sépulture à l’ombre de la Ferté-au-Cor gisait Háma, capitaine de la garde du Roi. Il était tombé devant la Porte.

Les Orques furent amoncelés en de grands charniers, à l’écart des tertres des Hommes, non loin de l’orée de la forêt. Et un trouble s’installa dans l’esprit des gens; car les amas de charogne étaient trop grands pour être enterrés ou brûlés. On manquait de bois pour la crémation, et nul n’eût osé porter la hache aux étranges arbres, même si Gandalf n’avait averti de ne pas en blesser l’écorce ou les branches sous peine d’un grave danger.

« Laissez les Orques où ils sont, dit Gandalf. Demain pourrait changer la donne. »

Dans l’après-midi, la compagnie du Roi s’apprêta au départ. Les inhumations ne faisaient alors que commencer; et Théoden pleura la perte de Háma, son capitaine, et il jeta la première pelletée de terre sur sa tombe. « C’est un tort irréparable que Saruman nous a causé, à moi et à ce pays tout entier, dit-il; et je m’en souviendrai quand nous nous rencontrerons. »

Le soleil approchait déjà des collines à l’ouest de la Combe quand Théoden, Gandalf et leurs compagnons descendirent à cheval depuis le Fossé. Derrière eux se massait une grande foule, non seulement de Cavaliers mais de gens de l’Ouestfolde, jeunes et vieux, femmes et enfants, sortis des grottes. D’une voix claire, ils entonnèrent un chant de victoire; puis ils tombèrent dans le silence, se demandant ce qu’il adviendrait, car leurs yeux étaient fixés sur les arbres et ils les craignaient.

Les Cavaliers s’avancèrent jusqu’au bois et firent halte; cheval et cavalier, tous deux hésitaient à y entrer. Les arbres paraissaient gris et menaçants, et ils étaient entourés d’ombre ou de brume. Les extrémités de leurs longues branches onduleuses pendaient comme des doigts tâtonnants; leurs racines sortaient de terre comme les pattes de monstres étranges, tandis que de sombres cavernes s’ouvraient sous elles. Mais Gandalf poursuivit son chemin, prenant la tête du cortège; et à l’endroit où la route de la Ferté-au-Cor rejoignait les arbres, ils virent maintenant une ouverture, tel un portail en arc surmonté de vastes branches. Gandalf y entra, et ils le suivirent. Puis, à leur grand étonnement, ils virent que la route se poursuivait, longeant la Rivière de la Gorge; et le ciel était visible au-dessus d’eux, baigné d’une lumière dorée. Mais de part et d’autre, les grandes allées du bois, déjà enveloppées de nuit, se perdaient au loin dans des ombres impénétrables; et là, sous les branches grinçantes et gémissantes, ils entendaient des cris lointains, et la rumeur de voix sans paroles murmurant avec colère. Aucun Orque ne se voyait, ni aucun autre être vivant.

Legolas et Gimli allaient à présent sur le même coursier; et ils demeuraient auprès de Gandalf, car Gimli avait peur du bois.

« Il fait chaud ici, dit Legolas à Gandalf. Je sens un grand courroux tout autour de moi. Ne le sentez-vous pas, l’air qui vibre à vos oreilles ? »

« Si », dit Gandalf.

« Que sont devenus ces misérables Orques ? » demanda Legolas.

« Je crois bien que personne ne le saura jamais », répondit Gandalf.

Ils chevauchèrent en silence pendant quelque temps; mais Legolas regardait toujours de côté et d’autre, et il se serait souvent arrêté pour écouter les sons, si Gimli le lui avait permis.

« Ces arbres sont les plus étranges que j’aie jamais vus, dit-il; et j’ai vu bien des chênes pousser depuis le gland jusqu’à un âge délabré. Si seulement j’avais le loisir de marcher parmi eux: ils ont des voix, et, avec le temps, je parviendrais peut-être à comprendre leurs pensées. »

« Non, non ! objecta Gimli. Laissons-les ! Leurs pensées, je les devine déjà: c’est la haine de tous ceux qui vont sur deux jambes; et ils parlent de broyer et d’étrangler. »

« Pas tous ceux qui vont sur deux jambes, dit Legolas. Là, je crois que tu fais erreur. Ce sont les Orques qu’ils détestent. Car ils ne viennent pas d’ici, et ils ne savent pas grand-chose des Elfes et des Hommes. De lointaines vallées les ont vus germer. Les profonds replis de Fangorn, Gimli: c’est de là qu’ils viennent, je pense. »

« Eh bien, c’est le bois le plus dangereux de toute la Terre du Milieu, dit Gimli. Je devrais leur savoir gré du rôle qu’ils ont joué, mais je ne les aime pas. Tu les trouves peut-être merveilleux, mais j’ai vu en ce pays une merveille plus grande, plus belle qu’aucun bosquet ou bocage ayant jamais poussé: mon cœur en déborde encore.

« Les Hommes ont d’étranges façons, Legolas ! Ils ont ici l’un des joyaux du Monde Septentrional, et qu’en disent-ils ? Des grottes, qu’ils disent ! Des grottes ! Des trous pour servir d’abris en temps de guerre, de greniers à fourrage ! Mon bon Legolas, sais-tu que les cavernes de la Gorge de Helm sont vastes et somptueuses ? Il y aurait un pèlerinage ininterrompu de Nains simplement pour venir les contempler, s’il était connu que de telles choses existent. Oui, certes: ils paieraient de l’or pur pour un simple coup d’œil ! »

« Et moi, je donnerais de l’or pour être exempté; et le double pour qu’on me laisse sortir, si par erreur j’y mettais les pieds ! »

« Tu n’as pas vu, alors je te pardonne cette boutade, reprit Gimli. Mais tu dis des bêtises. Trouves-tu qu’elles sont belles, ces salles sous la colline à Grand’Peur où votre roi a sa résidence, et que les Nains ont aidé à bâtir il y a longtemps ? Ce ne sont que des taudis, comparées aux cavernes que j’ai vues ici: des salles incommensurables, où sonne l’éternelle musique de l’eau tintant dans des lacs, aussi beaux que le Kheled-zâram à la lueur des étoiles.

« Et Legolas, quand les torches s’allument et que les hommes arpentent les sols sablonneux sous les dômes remplis d’échos, ah ! alors, Legolas, les gemmes, cristaux et veines de précieux minerais scintillent sur les luisantes parois; et la lumière flamboie au travers de marbres plissés en coquillages, diaphanes, telles les vivantes mains de la reine Galadriel. Il y a des colonnes blanches, safran et rose aurore, Legolas, cannelées et torsadées en des formes de rêve: elles jaillissent de sols multicolores à la rencontre des riches pendentifs de la voûte: ailes et franges, voiles aussi fins que le frimas; lances, bannières et pinacles de palais suspendus ! Des lacs immobiles les reflètent: un monde étincelant nous regarde du fond d’étangs sombres nappés de cristal: des cités, que Durin lui-même n’aurait guère pu imaginer dans son sommeil, s’étalent à travers mille et une arcades et avenues, jusque dans les sombres recoins où aucune lumière ne parvient. Et ploc ! il tombe une goutte argentine, et les rides sur le cristal font chanceler toutes les tours, qui ondoient comme des algues et des coraux dans une crypte au fond des mers. Puis le soir vient: elles jettent un dernier miroitement et s’estompent; les torches passent dans une autre salle et un autre rêve. Il y a salle après salle, Legolas: l’une s’ouvre sur l’autre, dôme après dôme, escalier sur escalier; et toujours les chemins continuent de sinuer vers le cœur des montagnes. Des grottes ! Les Cavernes de la Gorge de Helm ! Heureux fut le hasard qui m’y conduisit ! Je pleure de devoir les quitter. »

« Eh bien, Gimli, dit l’Elfe, pour ton réconfort, je vais te souhaiter cette bonne fortune: que tu puisses réchapper de la guerre et revenir les voir. Mais ne le dis pas à tous tes semblables ! Ils semblent assez désœuvrés, si j’en crois tes dires. Peut-être les hommes de ce pays font-ils preuve de sagesse en restant discrets: une famille de nains affairés, armés de marteaux et de ciseaux, pourrait causer plus de mal que de bien. »

« Non, tu ne comprends pas, dit Gimli. Aucun nain ne pourrait rester insensible à une telle beauté. Aucun du peuple de Durin ne songerait à exploiter ces grottes pour la pierre ou le minerai, quand bien même il y aurait de l’or et des diamants. Vous viendrait-il à l’idée de couper des bouquets d’arbres en pleine floraison printanière pour en faire du bois de chauffage ? Au lieu de les exploiter, nous entretiendrions ces clairières de pierre florissante. Avec un prudent savoir-faire, un petit coup à la fois — au plus un mince éclat de roche, peut-être, dans toute une impatiente journée — pour que nous puissions travailler; et au fil des ans, nous ouvririons de nouvelles voies, et de lointaines salles encore sombres, jusque-là de simples vides entraperçus entre les fissures du roc, seraient mises au jour. Et des lampes, Legolas ! Nous ferions des lampes, brillantes comme il s’en trouvait jadis à Khazad-dûm; et quand l’envie nous en prendrait, nous chasserions la nuit qui gît là-bas depuis le façonnement des collines; mais si nous voulions le repos, nous la laisserions revenir. »

« Tu m’émeus, Gimli, dit Legolas. C’est la première fois que je t’entends parler de la sorte. Tu me fais presque regretter de n’avoir pas vu ces grottes. Allons ! Faisons donc ce marché: si nous réchappons tous deux des périls qui nous attendent, nous voyagerons un moment ensemble. Tu visiteras Fangorn avec moi, puis j’irai voir avec toi la Gorge de Helm. »

« Ce n’est certes pas le chemin que je choisirais pour rentrer, dit Gimli. Mais je vais souffrir Fangorn si tu me promets de revenir visiter les grottes, pour découvrir avec moi leurs merveilles. »

« Tu as ma promesse, dit Legolas. Mais hélas ! Il faut maintenant quitter et la grotte et le bois pour quelque temps. Regarde ! Voici venir la fin des arbres. À quelle distance se trouve Isengard, Gandalf ? »

« À quinze lieues environ, si l’on vole comme les corbeaux de Saruman, dit Gandalf: cinq de l’entrée de cette Combe jusqu’aux Gués; et dix autres de là jusqu’aux portes d’Isengard. Mais nous ne ferons pas tout le trajet en une nuit. »

« Et quand nous y serons, que verrons-nous ? demanda Gimli. Vous le savez peut-être, mais moi, je ne saurais deviner. »

« Je ne le sais pas très bien moi-même, répondit le magicien. J’y étais hier, à la tombée de la nuit, mais il a pu se passer bien des choses depuis lors. Toutefois, je ne pense pas vous entendre dire que le voyage était vain — même s’il vous arrache aux Brillantes Cavernes d’Aglarond. »

Sortant enfin des arbres, la compagnie constata qu’elle était parvenue au bas de la Combe, où la route de la Gorge de Helm bifurquait, à l’est vers Edoras, et au nord vers les Gués de l’Isen. Comme ils passaient l’orée du bois, Legolas fit halte et regarda en arrière avec regret. Puis il poussa un cri soudain.

« Il y a des yeux ! dit-il. Des yeux qui regardent par ici dans l’ombre des branches ! Je n’ai jamais vu des yeux semblables. »

Les autres, surpris par son cri, s’arrêtèrent et firent volte-face; mais Legolas se mit à rebrousser chemin.

« Non, non ! s’écria Gimli. Fais comme tu l’entends dans ta folie, mais laisse-moi d’abord descendre de ce cheval ! Je ne veux pas voir d’yeux ! »

« Halte, Legolas Vertefeuille ! dit Gandalf. Ne retournez pas sous les arbres, pas tout de suite ! Votre heure n’est pas venue. »

Et tandis même qu’il parlait, trois étranges formes sortirent du bois. Hautes de douze pieds ou plus, elles étaient aussi grandes que des trolls; leurs corps robustes, solides comme de jeunes arbres, semblaient revêtus d’habits ou d’un cuir gris et brun très ajusté. Elles possédaient de longs membres, et des mains aux longs doigts; leurs cheveux étaient raides, et leurs barbes d’un ton gris-vert semblable à de la mousse. Leurs yeux étaient graves, mais ceux-ci n’étaient pas tournés vers les cavaliers: ils fixaient le nord. Tout à coup, ils portèrent leurs longues mains à leur bouche et lancèrent de retentissants appels, clairs comme la sonnerie d’un cor, mais plus musicaux et plus variés. Les appels reçurent bientôt une réponse; et se retournant à nouveau, les cavaliers virent s’approcher d’autres créatures de la même espèce, marchant dans l’herbe à grandes enjambées. Elles arrivaient du Nord en hâte, avec la démarche de hérons échassiers, la démarche mais non l’allure; car leurs jambes aux longues foulées battaient plus vite que les ailes du héron. Les cavaliers crièrent tout haut leur étonnement, et certains posèrent la main sur leur poignée d’épée.

« Inutile de prendre vos armes, dit Gandalf. Ce ne sont que des bergers. Ils n’ont rien d’ennemis; en fait, ils ne se soucient aucunement de nous. »

Il semblait bien que ce fût le cas; car aussitôt, sans un regard en direction des cavaliers, les grandes créatures s’engouffrèrent dans le bois et disparurent.

« Des bergers ! fit Théoden. Où sont leurs troupeaux ? Que sont ces êtres, Gandalf ? Car il est clair que, pour vous en tout cas, ils n’ont rien d’étrange. »

« Ce sont les bergers des arbres, répondit Gandalf. Y a-t-il si longtemps que vous avez écouté les récits du coin du feu ? Il y a dans votre pays des enfants qui, des fils entrecroisés du conte, pourraient démêler la réponse à votre question. Ce sont des Ents que vous avez vus, ô Roi, des Ents de la Forêt de Fangorn, qu’en votre langue vous appelez le Bois d’Ent. Croyiez-vous que le nom avait été donné par pure fantaisie ? Non, Théoden, il en va tout autrement: pour eux, c’est vous qui n’êtes qu’un récit passager; toutes les années depuis Eorl le Jeune jusqu’à Théoden le Vieux comptent pour peu de chose à leurs yeux; et tous les exploits de votre maison ne sont que broutilles. »

Le roi resta muet. « Des Ents ! dit-il enfin. Des ombres des légendes anciennes, je crois commencer à comprendre le prodige des arbres. J’aurai vécu d’étranges jours. Longtemps nous avons élevé nos bêtes et cultivé nos champs, bâti nos maisons, façonné nos outils, ou chevauché au loin pour prendre part aux guerres de Minas Tirith. Cela, c’était pour nous la vie des Hommes, le train du monde. Nous n’avions cure de ce qui se trouvait au-delà des frontières de notre pays. Nos chansons nous parlent de ces choses, mais nous les oublions, et nous ne les apprenons plus qu’aux enfants, négligemment, par tradition. Et aujourd’hui, les chansons resurgissent parmi nous des endroits les plus étranges, et on les voit marcher sous nos yeux à la lumière du Soleil. »

« Vous devriez vous en réjouir, Théoden Roi, dit Gandalf. Car ce n’est plus simplement la vie des Hommes qui est de nos jours menacée, mais aussi celle des choses que vous preniez pour une affaire de légende. Vous n’êtes pas dépourvu d’alliés, bien que vous puissiez ne point les connaître. »

« Mais je devrais aussi m’en attrister, dit Théoden. Car quelle que soit la fortune de la guerre, ne doit-elle finir de telle sorte que bien des choses qui étaient belles et merveilleuses s’en iront à jamais de la Terre du Milieu ? »

« Cela se peut, dit Gandalf. Le mal de Sauron n’est pas entièrement remédiable, et on ne peut l’effacer comme s’il n’avait jamais été. Mais telle est la destinée de notre temps, et nous y sommes condamnés. Maintenant, allons-nous-en, et poursuivons le voyage entrepris ! »

La compagnie se détourna alors de la Combe et du bois, prenant la route des Gués. Legolas suivit à contrecœur. Le soleil s’était couché: déjà, il avait sombré derrière la lisière du monde; mais lorsqu’ils quittèrent l’ombre des collines et eurent vue sur l’ouest et la Brèche du Rohan, le ciel rougeoyait encore, et une lumière ardente couvait sous les nuages flottants. Là, sombres sur l’arrière-fond, volaient et tournoyaient de nombreux oiseaux aux ailes noires. Certains passaient au-dessus de leurs têtes avec des cris mélancoliques, regagnant leurs demeures parmi les rochers.

« Les charognards se sont affairés partout sur le champ de bataille », dit Éomer.

Ils allaient à présent à un train modéré, et l’obscurité descendait sur les plaines environnantes. La lune alanguie montait, voguant vers sa plénitude; et dans sa lumière froide et argentée, les ondoyantes prairies s’élevaient et retombaient comme une mer vaste et grise. Au bout de quatre heures de chevauchée, depuis la bifurcation de la route, ils approchèrent enfin des Gués. De longues pentes dévalaient rapidement vers un étroit bassin où la rivière s’épanchait dans des bas-fonds pierreux, entre de hautes terrasses herbues. Ils entendirent, portés par le vent, les hurlements de loups. Et leur cœur se serra, car ils savaient que de nombreux hommes étaient tombés au combat en ce lieu.

La route plongea entre deux talus gazonnés qui s’élevaient de part et d’autre, fendant la berge pour mieux se frayer un chemin jusqu’au bord de l’eau, et remontant ensuite de l’autre côté. Trois rangs de pierres plates étaient disposés en travers du cours d’eau, et des gués à chevaux ménagés entre eux, partant de chaque rive jusqu’à un îlot dénudé au milieu. Les cavaliers contemplèrent les passages du haut des pentes, et ce spectacle leur parut étrange; car les Gués avaient toujours été remplis de la rumeur torrentielle des eaux sur les pierres, mais ils étaient à présent silencieux. Les bras du cours d’eau étaient presque à sec, un désert de galets et de sable gris.

« Cet endroit est devenu bien triste, dit Éomer. Quel mal afflige donc la rivière ? On ne compte plus les belles choses que Saruman a détruites: aurait-il même englouti les sources de l’Isen ? »

« Il semblerait que oui », dit Gandalf.

« Hélas ! dit Théoden. Doit-on passer par ici, où tant de nos valeureux Cavaliers sont dévorés par les charognards ? »

« C’est ici notre route, dit Gandalf. La perte de vos hommes est cruelle; mais vous verrez qu’au moins, les loups des montagnes ne les dévorent pas. C’est de leurs amis les Orques qu’ils font ripaille: oui, ainsi va l’amitié chez ceux de cette espèce. Allons ! »

Ils descendirent jusqu’à la rivière et, comme ils approchaient, les loups cessèrent de hurler et se retirèrent furtivement. La peur les saisit à la vue de Gandalf sous la lune, et de Scadufax sa monture à la robe d’argent. Les cavaliers traversèrent sur l’îlot, sous le regard d’yeux blafards clignotant dans l’ombre des berges.

« Regardez ! dit Gandalf. Des amis ont œuvré ici. »

Et ils virent qu’au centre de l’îlot était érigé un monticule, entouré d’un anneau de pierres et planté de nombreuses lances.

« Ici gisent tous les Hommes de la Marche tombés dans les environs », dit Gandalf.

« Qu’ils trouvent ici le repos ! dit Éomer. Et puisse leur tertre se dresser encore longtemps, quand leurs lances seront pourries et mangées de rouille, pour veiller sur les Gués de l’Isen ! »

« Est-ce là votre œuvre également, Gandalf, mon ami ? demanda Théoden. Vous avez beaucoup accompli en un soir et une nuit ! »

« Avec l’aide de Scadufax — et de quelques autres, dit Gandalf. J’ai chevauché vite, et loin. Mais ici, auprès du tertre, je vous dirai ceci en guise de réconfort: les batailles des Gués ont fait beaucoup de morts, mais moins que la rumeur ne le suggérait. Il y eut plus de fuyards que de tués: je rassemblai tous ceux que je pus trouver. J’en envoyai certains rejoindre Erkenbrand, sous la conduite de Grimbold de l’Ouestfolde. Je demandai à d’autres de procéder à cet enterrement. Ils ont maintenant suivi votre maréchal, Elfhelm. Lui, je l’ai envoyé à Edoras avec de nombreux Cavaliers. Saruman, je le savais, avait déployé toutes ses forces contre vous, et ses serviteurs avaient abandonné toute autre mission pour converger vers la Gorge de Helm: les terres semblaient vides d’ennemis; toutefois, je craignais que des chevaucheurs de loups et des pillards ne se rendent tout de même à Meduseld, pendant qu’elle n’était pas défendue. Mais maintenant, vous n’avez plus rien à craindre, je pense: votre maison sera là pour vous accueillir à votre retour. »

« Et je serai heureux de la revoir, dit Théoden, bien qu’à n’en pas douter, mon séjour là-bas doive maintenant être bref. »

Sur ce, ils firent leurs adieux à l’île et au tertre, franchirent la rivière et gravirent la berge opposée. Puis ils poursuivirent leur chevauchée, contents d’avoir quitté les sinistres Gués. Tandis qu’ils repartaient, le hurlement des loups éclata de nouveau.

Il y avait là une ancienne grand-route qui descendait d’Isengard jusqu’aux passages à gué. Elle suivait le cours de la rivière sur une certaine distance, sinuant vers l’est puis vers le nord; mais elle finissait par s’en détourner pour aller droit vers les portes d’Isengard, lesquelles se trouvaient au pied des montagnes du côté ouest de la vallée, à seize mille ou plus de son embouchure. Ils suivirent cette route sans toutefois y chevaucher; car sur les côtés, le sol était ferme et plat, couvert de gazon court et moelleux sur de nombreux milles à la ronde. Ils allaient à présent plus rapidement, et dès minuit, ils se trouvaient à près de cinq lieues des Gués. Puis ils s’arrêtèrent pour la nuit, car le Roi était las. Ils étaient parvenus au pied des Montagnes de Brume, et le val de Nan Curunír étendait ses longs bras pour les accueillir. Il était plongé dans l’obscurité, car la lune était descendue dans l’Ouest, et sa lumière était masquée par les collines. Mais de l’ombre profonde de la vallée montait un immense panache de fumée et de vapeur qui, en s’élevant, accrochait les derniers rayons de lune et se répandait en de miroitants tourbillons, noir et argent, sur le ciel étoilé.

« Que pensez-vous de cela, Gandalf ? demanda Aragorn. On dirait que tout le Val du Magicien est en flammes. »

« Il y a toujours une exhalaison au-dessus de cette vallée de nos jours, dit Éomer; mais je n’avais encore rien vu de pareil. Ce sont des vapeurs et non de la fumée. Saruman doit mijoter quelque diablerie pour nous accueillir. Peut-être fait-il bouillir toutes les eaux de l’Isen; cela expliquerait pourquoi la rivière est asséchée. »

« Peut-être bien, dit Gandalf. Nous saurons demain ce qu’il fait. Mais d’abord, reposons-nous un moment, autant que possible. »

Ils campèrent au bord de la rivière Isen; son lit demeurait vide et silencieux. Certains d’entre eux dormirent quelques heures. Mais, tard dans la nuit, une clameur s’éleva chez les veilleurs, et tous furent tirés du sommeil. La lune avait disparu. Les étoiles brillaient au firmament; mais une obscurité rampait au sol, plus noire que la nuit. Elle roulait vers eux, des deux côtés de la rivière, montant vers le nord.

« Restez où vous êtes ! ordonna Gandalf. Ne tirez aucune arme ! Attendez ! et le nuage passera à côté de vous ! »

Une brume se forma autour d’eux. Quelques étoiles scintillaient encore faiblement au-dessus de leurs têtes; mais de chaque côté, s’élevèrent des murs de ténèbres impénétrables: ils étaient coincés dans un étroit passage entre deux tours d’ombre mouvante. Ils entendaient des voix, des chuchotements et des grognements, ainsi qu’un long et bruissant soupir; la terre tremblait sous eux. Il leur sembla rester longtemps assis à attendre, saisis d’épouvante; mais enfin, les ténèbres et la rumeur passèrent, et elles disparurent entre les bras des montagnes.

Loin au sud, sur la Ferté-au-Cor, les hommes entendirent un grand bruit en pleine nuit, comme un vent dans la vallée, et la terre trembla; tous furent saisis de frayeur, et nul n’osa s’aventurer au-dehors. Mais au matin, ils sortirent et s’étonnèrent; car les cadavres des Orques avaient disparu, de même que les arbres. Au bas de la vallée de la Gorge, l’herbe écrasée et piétinée avait un aspect terreux, comme si de géants bergers y avaient fait paître de grands troupeaux de bétail; mais à un mille sous le Fossé, un immense trou avait été creusé dans le sol, et des pierres entassées sur le dessus. Les hommes conclurent que les Orques qu’ils avaient tués y avaient été inhumés; mais nul ne put dire si les autres, qui s’étaient réfugiés dans le bois, se trouvaient avec eux, car personne ne mit jamais le pied sur cette butte. Le Mont de la Mort, l’a-t-on nommé par la suite; et pas la moindre touffe d’herbe ne vint jamais à y pousser. Mais les étranges arbres ne furent jamais revus dans la Combe de la Gorge: à la faveur de la nuit, ils avaient regagné les lointaines vallées obscures de Fangorn. Ainsi, ils furent vengés des Orques.

Le roi et son escorte ne dormirent plus cette nuit-là; mais ils ne virent et n’entendirent rien d’autre d’aussi singulier, hormis ceci: la voix de la rivière s’éveilla soudainement à côté d’eux. Un flot torrentiel déferla avec bruit sur les pierres; et sitôt après qu’il fut passé, l’Isen coulait et bouillonnait de nouveau dans son lit comme elle l’avait toujours fait.

À l’aube, ils s’apprêtèrent à repartir. Le jour vint, gris et pâle, sans laisser voir le lever du soleil. Un épais brouillard planait au-dessus d’eux, et une vapeur enveloppait les terres environnantes. Ils chevauchèrent alors d’un pas lent, sur la grand-route même. Elle était large et dure, et bien entretenue. Sur leur gauche, le long bras des montagnes se dessinait vaguement à travers les brumes. Ils avaient pénétré dans Nan Curunír, le Val du Magicien. C’était une grande vallée abritée, dont la seule issue débouchait sur le sud. Elle avait autrefois été verdoyante et belle, et l’Isen la traversait, déjà profonde et forte avant même d’atteindre les plaines; car elle était alimentée par bien des sources et des ruisseaux issus des collines pluvieuses, et tout alentour s’étendait jadis une terre féconde et souriante.

Elle était à présent bien différente. Quelques arpents sous les murailles d’Isengard étaient encore labourés par les esclaves de Saruman; mais la plus grande partie de la vallée était devenue une jungle d’épines et de mauvaises herbes. Des ronces traînaient au sol ou escaladaient les buissons et les talus, formant des gîtes broussailleux où nichaient de petits animaux. Aucun arbre ne poussait là; mais parmi les herbes touffues se voyaient encore les souches calcinées et tailladées d’anciens bosquets. C’était un triste pays, désormais silencieux, n’était la rumeur pierreuse de vifs cours d’eau. Fumées et vapeurs s’amoncelaient en de menaçants nuages et flottaient dans les creux. Les cavaliers ne disaient mot. Nombre d’entre eux doutaient dans leur cœur, se demandant vers quelle fin lugubre leur voyage les conduirait.

Au bout de quelques milles, la grand-route devint une large rue, pavée de grandes pierres plates, équarries et disposées avec art: aucun brin d’herbe ne paraissait dans les interstices. Un filet d’eau s’écoulait dans de profonds caniveaux longeant chaque côté de la voie. Soudain, une haute colonne se profila devant eux. Elle était noire, et surmontée d’une grosse pierre sculptée et peinte à la ressemblance d’une longue Main Blanche. Son doigt pointait vers le nord. Devinant que les portes d’Isengard ne devaient plus être loin, leur cœur se serra; mais leur regard ne pouvait pénétrer les brumes qui planaient devant eux.

Sous le bras de la montagne, au cœur du Val du Magicien se dressait de temps immémoriaux cette antique place forte que les Hommes appelaient Isengard. Créée en partie lors du façonnement des montagnes, elle avait bénéficié des œuvres colossales que les Hommes de l’Occidentale y avaient entreprises au temps jadis; mais Saruman y avait longtemps vécu, et il n’était pas resté oisif.

Voici comment elle se présentait du temps où Saruman était à son zénith, tenu par la plupart pour le plus grand des Magiciens. Une grande muraille de pierre en forme d’anneau, comme un cercle de hautes falaises, se détachait du flanc de la montagne sous lequel elle s’abritait. Une seule entrée y était pratiquée sous la forme d’une grande arche qui s’ouvrait dans la partie sud de la muraille. Là, à travers la pierre noire, un long tunnel avait été creusé, fermé à chaque extrémité par d’imposantes portes de fer. Elles étaient ainsi faites, et ainsi posées sur leurs grandes charnières, des jambages d’acier rivés à même la pierre, qu’elles pouvaient, lorsque débarrées, s’ouvrir d’une légère poussée des bras, sans le moindre bruit. Ceux qui y entraient, et traversaient le long tunnel rempli d’échos, se trouvaient alors devant une plaine, un grand cercle légèrement évidé comme un grand bol peu profond, mesurant un mille d’un bord à l’autre. Elle avait été verte autrefois, sillonnée d’avenues, et parsemée d’arbres plantureux, arrosés par des ruisseaux de montagne affluant vers un lac. Mais aucune verdure n’y poussait durant les derniers jours de Saruman. Les chemins étaient couverts de dalles de pierre, dures et sombres; et ils n’étaient plus bordés d’arbres, mais de longues rangées de colonnes, de marbre parfois, mais aussi de cuivre et de fer, reliées par de lourdes chaînes.

Il y avait de nombreuses maisons, salles, galeries et passages, creusés et sculptés dans la paroi intérieure de la muraille, si bien que toute la plaine était dominée par d’innombrables fenêtres et portes sombres. Des milliers de serviteurs pouvaient y habiter: ouvriers, esclaves et guerriers pourvus d’amples provisions d’armes; des loups étaient nourris et logés dans des antres loin au-dessous. La plaine aussi avait été excavée et forée. Des puits s’enfonçaient profondément dans le sol; leurs orifices étaient surmontés de petits monticules et de dômes de pierre, de sorte que l’Anneau d’Isengard, dans le clair de lune, ressemblait à un cimetière sans repos ni quiétude. Car la terre tremblait. Les puits descendaient en un réseau de tunnels et d’escaliers en colimaçon vers de profondes cavernes; Saruman avait là des trésoreries, des entrepôts, des armureries, des forges et d’immenses fourneaux. Là, des rouages de fer tournaient en permanence, et des marteaux résonnaient. La nuit, des jets de vapeur s’échappaient des conduits, éclairés par en dessous de lueurs rouges, bleues, ou encore d’un vert vénéneux.

Entre les chaînes, tous les chemins confluaient vers le centre. Là, s’élevait une tour de forme fabuleuse. Façonnée par les bâtisseurs d’autrefois, ceux-là mêmes qui avaient aplani l’Anneau d’Isengard, elle ne semblait pourtant pas issue du savoir-faire des Hommes, mais taillée à même l’ossature de la terre dans l’antique tourment des collines. C’était à la fois un pic et un îlot de roche, noir et d’une éclatante dureté: quatre imposants piliers de pierre aux multiples facettes étaient soudés en un seul; mais non loin du sommet, ils s’écartaient pour former des cornes fourchues, aux pointes acérées comme des fers de lance, aux bords tranchants comme des couteaux. Entre elles se trouvait un espace étroit, et là, sur un plancher de pierre polie marqué d’étranges symboles, on pouvait se tenir à cinq cents pieds au-dessus de la plaine. C’était là Orthanc, la citadelle de Saruman, dont le nom avait (par hasard ou à dessein) un double sens; car dans le parler elfique, *orthanc* veut dire Mont Croc, mais dans la langue de la Marche d’autrefois, il signifiait Esprit Rusé.

Isengard était une étonnante place forte, et elle avait longtemps été belle; et de grands seigneurs y avaient habité, gardiens du Gondor sur ses remparts de l’Ouest, et des hommes sages observant les étoiles. Mais Saruman l’avait lentement pliée à ses desseins changeants — et améliorée, comme il le pensait dans son égarement; car tous ces artifices et ces procédés subtils pour lesquels il avait délaissé sa sagesse première, et dont il croyait naïvement être l’inventeur, venaient en fait du Mordor; si bien que toute son œuvre n’était rien, sinon une pâle copie, une réplique d’enfant ou une servile flatterie, de cette vaste forteresse — armurerie, prison, foyer d’une grande puissance: Barad-dûr, la Tour Sombre, laquelle ne souffrait aucune rivale et se gaussait des flatteries, attendant son heure, sûre de sa grandeur et de son incommensurable force.

Telle était la forteresse de Saruman, ou ce que la rumeur en faisait; car de mémoire d’homme, personne au Rohan n’en avait passé les portes, sauf peut-être quelques âmes perfides comme Langue de Serpent, qui venaient secrètement et ne disaient à personne ce qu’ils y avaient vu.

Or Gandalf s’avança vers la grande colonne à la Main, et il la passa; et comme il la passait, les Cavaliers s’étonnèrent de voir qu’elle ne semblait plus blanche. Elle était souillée comme de sang séché; et en y regardant de plus près, ils constatèrent que ses ongles étaient rouges. Gandalf, sans y prêter attention, poursuivit sa route à travers la brume, et ils le suivirent à contrecœur. Tout autour d’eux à présent, comme par une soudaine crue des eaux, de grandes mares s’étendaient en bordure du chemin, remplissant les creux; et de petits ruisseaux dégoulinaient parmi les pierres.

Gandalf s’arrêta enfin et leur fit signe d’approcher; et le rejoignant, ils virent que devant lui, les brumes s’étaient écartées, laissant voir un pâle ensoleillement. L’heure de midi était passée. Ils étaient aux portes d’Isengard.

Mais les portes, tordues et jetées bas, gisaient à terre. Et alentour, la pierre fendue, dispersée en milliers de fragments déchiquetés, jonchait partout le sol ou formait des amas de décombres. La grande arche se dressait encore, mais elle s’ouvrait désormais sur un trou à ciel ouvert: le tunnel était mis à nu, et dans les murs qui s’élevaient comme des falaises de part et d’autre, une force destructrice avait ouvert de grandes brèches et de larges crevasses; leurs tours étaient réduites en poussière. La Grande Mer, eût-elle lâché tout son courroux sur les collines dans un vent de tempête, n’aurait pu causer plus grande dévastation.

L’anneau, au-delà des portes, était rempli d’une eau fumante: un chaudron bouillonnant où flottaient et tanguaient les débris de poutres et de mâts, de coffres et de tonneaux, de mobilier brisé. Des piliers tordus ou penchés dressaient leurs fûts éclatés au-dessus de l’inondation, mais tous les chemins étaient submergés. Loin à l’horizon, eût-on dit, se dressait l’îlot rocheux, à demi voilé de nuages enveloppants. Restée intacte au milieu de la tempête, sombre et haute, la tour d’Orthanc était encore debout. Des eaux pâles clapotaient à ses pieds.

Le roi et toute son escorte restaient silencieux sur leurs montures, étonnés de voir que la puissance de Saruman était déchue; mais ils n’auraient su dire comment cela s’était produit. À présent, leurs regards se tournèrent vers l’arche et les portes en ruine. Ils virent là, non loin d’eux, un grand amas de décombres; et soudain ils s’aperçurent que deux petites formes y étaient étendues à leur aise, vêtues de gris, quasi invisibles parmi les pierres. Des plats, des bols et des bouteilles étaient posés à côté d’elles, comme si elles venaient de prendre un bon repas et faisaient alors trêve à leur labeur. L’une semblait assoupie; l’autre, jambes croisées et bras derrière la tête, était adossée à une pierre brisée, et elle projetait de sa bouche de longs rubans et de petits ronds d’une mince fumée bleue.

Pendant un moment, Théoden, Éomer et ses hommes les dévisagèrent avec grand étonnement. Parmi toutes les ruines d’Isengard, ce spectacle était pour eux le plus étrange. Mais avant que le roi eût pu ouvrir la bouche, la petite forme avaleuse de fumée s’avisa soudain de leur présence, tandis qu’ils se tenaient là, silencieux, devant la nappe de brume. Elle sauta sur pied; et ils virent que c’était un jeune homme, ou qui semblait tel, car ce n’était guère qu’une moitié d’homme à en juger par sa stature; sa tête brune et frisée était découverte, mais il était vêtu d’une cape qui, bien que salie par le voyage, était de même couleur et de même forme que celles que portaient les compagnons de Gandalf à leur arrivée à Edoras. Il s’inclina bien bas, la main sur la poitrine. Puis, sans paraître remarquer le magicien et ses amis, il se tourna vers Éomer et le roi.

« Bienvenue, messires, à Isengard ! dit-il. Nous sommes les gardiens des portes. Meriadoc, fils de Saradoc, est mon nom; et mon compagnon qui, hélas ! est accablé de fatigue — ce disant, il secoua discrètement son voisin d’un coup de pied — est Peregrin, fils de Paladin, de la Maison de Touc. Nous venons d’un pays loin dans le Nord. Le seigneur Saruman est chez lui; mais pour l’heure, il est enfermé avec un dénommé Langue de Serpent; sans quoi il n’aurait sans doute pas manqué d’accueillir de si honorables hôtes. »

« Sans doute pas ! dit Gandalf avec un rire. Et est-ce Saruman qui vous a ordonné de garder ce qui reste de ses portes, et de guetter l’arrivée de visiteurs éventuels, quand vous pourriez distraire votre attention du manger et du boire ? »

« Non, cher monsieur, la chose lui a échappé, répondit Merry avec gravité. Il a été très pris ces derniers jours. Nos ordres nous viennent de Barbebois, qui se charge d’administrer Isengard à sa place. Il m’a demandé d’accueillir le Seigneur du Rohan avec des mots appropriés. J’ai fait de mon mieux. »

« Et vos compagnons, eux ? Et moi, et Legolas ? s’écria Gimli, incapable de se contenir plus longtemps. Misérables déserteurs, coquins aux pieds laineux et à la tête crépue ! Vous nous avez menés dans une belle chasse ! Deux cents lieues par les marais et les forêts, les batailles et la mort, tout ça pour vous délivrer ! Et voilà qu’on vous trouve ici à ripailler et à paresser... et à fumer ! Fumer ! Où avez-vous pris cette herbe, espèces de scélérats ? Pic et pioche ! La rage et la joie me tiraillent à tel point que, si je n’éclate pas, ce sera un prodige ! »

« Tu parles pour moi, Gimli, dit Legolas en riant. Quoique j’aimerais plutôt savoir où ils ont pris le vin. »

« Il n’y a qu’une chose que vous n’ayez pas trouvé dans votre chasse, et c’est un surplus d’intelligence, dit Pippin en ouvrant un œil. Ainsi vous nous trouvez assis, victorieux, sur un champ de bataille, parmi tout un butin d’armées, et vous vous demandez où nous avons déniché quelques commodités bien méritées ! »

« Bien méritées ? fit Gimli. Vous ne me ferez pas croire une telle chose ! »

Les Cavaliers se mirent à rire. « Il est évident que nous assistons à des retrouvailles d’amis très chers, dit Théoden. Voici donc vos compagnons perdus, Gandalf ? Ces jours sont voués à l’émerveillement. J’ai déjà vu plusieurs prodiges depuis que j’ai quitté ma maison; et voici que j’ai maintenant sous les yeux un autre peuple de légende. Ces gens ne sont-ils pas des Demi-Hommes, que certains d’entre nous appellent Holbytlan ? »

« Hobbits, s’il vous plaît, monseigneur », dit Pippin.

« Hobbits ? dit Théoden. Votre langue a pris une étrange tournure; mais le nom ne paraît pas inapproprié. Des Hobbits ! Aucun récit de ma connaissance ne rend vraiment compte de la réalité. »

Merry s’inclina; et Pippin se leva et salua profondément. « Vous parlez courtoisement, sire; du moins, j’espère pouvoir le prendre de cette manière, dit-il. Et voici un autre prodige ! Car j’ai visité bien des pays depuis que j’ai quitté le mien, et je n’avais encore jamais rencontré quelqu’un qui connaisse des histoires de hobbits. »

« Mon peuple est descendu du Nord il y a longtemps, dit Théoden. Mais je ne vais pas vous tromper: nous ne connaissons aucune histoire qui concerne les hobbits. Tout ce que l’on en dit chez nous, c’est que très loin, par-delà bien des collines et des rivières, vit un peuple de demi-hommes habitant des trous creusés dans des dunes de sable. Mais il n’est aucune légende qui relate leurs faits et gestes, car on dit qu’ils ne font pas grand-chose, et qu’ils se cachent à la vue des hommes, étant capables de disparaître en un clin d’œil; et ils peuvent contrefaire leur voix pour imiter le sifflement des oiseaux. Mais il semble que l’on pourrait en dire plus long. »

« Beaucoup plus long, sire », dit Merry.

« Pour commencer, reprit Théoden, je n’avais pas entendu dire qu’ils crachaient de la fumée de leur bouche. »

« Cela n’a rien d’étonnant, répondit Merry; car c’est un art que nous pratiquons depuis quelques générations seulement. C’est Tobold Sonnecornet, de Fondreaulong, dans le Quartier Sud, qui fut le premier à cultiver la véritable herbe à pipe dans ses jardins, vers l’an 1070 de notre comput. Comment le Vieux Toby a découvert cette plante... »

« Vous ne savez pas le danger qui vous guette, Théoden, intervint Gandalf. Ces hobbits resteront assis au bord d’un champ de ruines à discuter des plaisirs de la table, ou des menus exploits de leurs pères, grands-pères, arrière-grands-pères, et cousins éloignés au neuvième degré, si vous les encouragez par excès de patience. Il y aura sans doute un meilleur moment pour nous entretenir de l’histoire de l’herbe à pipe. Où est Barbebois, Merry ? »

« Au nord, complètement de l’autre côté, je pense. Il est parti s’abreuver — d’eau pure, vous comprendrez. La plupart des autres Ents sont avec lui, encore au travail — là-bas. » D’un signe de la main, Merry leur désigna le lac fumant; et tandis qu’ils regardaient dans cette direction, ils entendirent un grondement et un raclement lointains, comme un bruit d’avalanche venant de la montagne. Un *houm-hom* s’éleva au loin, telle une sonnerie de cors triomphale.

« Orthanc n’est-elle donc pas gardée ? » demanda Gandalf.

« Eh bien, il y a l’eau, dit Merry. Mais Primebranche et quelques autres la surveillent. Tous les piliers et les poutres que l’on voit sur la plaine n’ont pas été plantés par Saruman. Primebranche, je crois, se tient près du rocher, au pied de l’escalier. »

« Oui, il y a là un grand Ent gris, dit Legolas, mais ses bras sont contre ses hanches, et il se tient aussi raide qu’un arbre de portail. »

« Il est midi passé, dit Gandalf, et pour notre part, nous n’avons rien mangé depuis le petit jour. Mais je souhaite voir Barbebois aussitôt que possible. N’a-t-il laissé aucun message à mon intention — à moins que le vin et la bonne chère ne l’aient chassé de votre esprit ? »

« Il en a laissé un pour vous, dit Merry, et j’y venais, mais j’ai été assailli de bien d’autres questions. Il m’a chargé de vous dire que, si le Seigneur de la Marche et Gandalf veulent bien s’avancer jusqu’au mur nord, ils trouveront Barbebois pour les y accueillir. J’ajouterai qu’ils y trouveront aussi des victuailles du meilleur cru; elles ont été découvertes et spécialement choisies par vos humbles serviteurs. » Il s’inclina.

Gandalf rit. « Voilà qui est mieux ! dit-il. Eh bien, Théoden, viendrez-vous avec moi à la recherche de Barbebois ? Il faudra faire le tour, mais ce n’est pas loin. Quand vous le verrez, vous apprendrez bien des choses. Car Barbebois n’est autre que Fangorn, l’aîné et le chef des Ents; et en parlant avec lui, vous entendrez la parole du plus vieux des êtres vivants. »

« J’irai avec vous, dit Théoden. Adieu, mes hobbits ! Puissions-nous nous retrouver dans ma demeure ! Là, vous prendrez place à mes côtés, et vous m’entretiendrez de tout ce que bon vous semblera: les exploits de vos aïeux, aussi loin que vous en ayez souvenance; et nous parlerons aussi de Tobold le Vieux et de sa science des herbes. Adieu ! »

Les hobbits s’inclinèrent bien bas. « Voilà donc le Roi du Rohan ! glissa Pippin à mi-voix. Un bon petit vieux. Très poli. »

9

Épaves et rebuts

Gandalf et l’escorte du Roi s’éloignèrent, longeant du côté est les murs écroulés d’Isengard. Mais Aragorn, Gimli et Legolas restèrent sur place. Laissant Arod et Hasufel aller en quête de pâturage, ils vinrent s’asseoir près des hobbits.

« Eh bien, eh bien ! La chasse est terminée, et nous nous retrouvons enfin, là où aucun de nous n’aurait jamais pensé aller », dit Aragorn.

« Et maintenant que les gens importants sont partis discuter des grandes questions, dit Legolas, les chasseurs peuvent tenter de trouver réponse aux petites énigmes qui leur ont été posées. Nous avons suivi votre piste jusqu’à la forêt même, mais il y a encore bien des choses que j’aimerais voir éclaircies. »

« Et il y en a bien d’autres que nous voudrions savoir en ce qui vous concerne, dit Merry. Nous en avons appris quelques-unes par le truchement de Barbebois, le Vieil Ent, mais c’est loin d’être suffisant. »

« Chaque chose en son temps, dit Legolas. Puisque nous étions les chasseurs, il serait normal que vous rendiez compte de vous-mêmes en premier. »

« Ou en deuxième, dit Gimli. Ce serait plus agréable après un repas. J’ai la tête douloureuse; et il est midi passé. Vous, les déserteurs, vous pourriez racheter votre désertion en nous dénichant un peu de ce butin dont vous parliez. De quoi manger et boire vous acquitterait un peu de la dette que vous avez contractée. »

« Demandez et vous recevrez, dit Pippin. Le prendrez-vous ici, ou plus à votre aise, dans ce qui reste du corps de garde de Saruman — là-bas, sous l’arche ? Nous avons dû pique-niquer ici pour pouvoir garder un œil sur la route. »

« Moins d’un œil ! dit Gimli. Mais je n’entrerai dans aucune maison d’Orques; et je ne toucherai pas à leur charcutaille, ni à rien de ce qu’ils ont mutilé. »

« On ne vous demanderait rien de tel, dit Merry. Nous aussi, on en a soupé des Orques, pour une vie entière. Mais il y avait beaucoup d’autres gens à Isengard. Saruman avait encore la sagesse de ne pas s’en remettre à ses Orques. Il faisait garder ses portes par des Hommes — parmi ses plus fidèles serviteurs, je suppose. Qu’importe, ils étaient privilégiés et recevaient de bonnes provisions. »

« Et de l’herbe à pipe ? » demanda Gimli.

« Non, je ne pense pas, répondit Merry avec un rire. Mais c’est une autre histoire, et elle peut attendre après déjeuner. »

« Eh bien, allons déjeuner, dans ce cas ! » dit le Nain.

Les hobbits ouvrirent la marche. Ayant passé sous l’arche, ils trouvèrent une large porte sur leur gauche, au sommet d’un escalier. Elle s’ouvrait directement sur une pièce assez spacieuse. De plus petites portes étaient ménagées au fond, et un âtre et une cheminée se trouvaient sur un côté. La pièce était taillée dans la pierre, et elle devait avoir été sombre, car ses fenêtres donnaient uniquement sur le tunnel; mais la lumière entrait maintenant à flot par le toit affaissé. Du bois se consumait dans l’âtre.

« J’ai fait un petit feu, dit Pippin. Ça nous a remontés dans le brouillard. Il y avait peu de fagots à notre disposition, et le bois que nous trouvions était presque toujours trempé. Mais la cheminée tire très bien: on dirait qu’elle serpente à travers le roc et, heureusement, elle n’a pas été bloquée. Un feu est toujours commode. Je vais vous faire des toasts. Le pain date de trois ou quatre jours, j’en ai peur. »

Aragorn et ses compagnons s’installèrent au bout d’une longue table, et les hobbits disparurent par l’une des portes du fond.

« C’est là-dedans qu’est la réserve — au-dessus du niveau de l’eau, par chance », dit Pippin, tandis qu’ils revenaient chargés de plats, de bols, de tasses, de couteaux et d’aliments de diverses sortes.

« Et pas la peine de faire le délicat devant cette provende, maître Gimli, dit Merry. Ce n’est pas de la mangeaille d’orque, mais de la nourriture d’homme, comme dit Barbebois. Prendrez-vous du vin ou de la bière ? Il y a un tonneau là-derrière — pas piqué des vers. Et voici du porc salé de première qualité. Ou je peux vous couper des tranches de bacon et vous les faire griller, si vous voulez. Je regrette, il n’y a pas de légumes verts: les livraisons ont été plutôt rares ces derniers jours ! Pour la suite, je n’ai rien d’autre à vous offrir que du beurre et du miel pour votre pain. Êtes-vous satisfaits ? »

« Certes oui, dit Gimli. La dette est réduite de beaucoup. »

Tous trois furent bientôt absorbés par leur repas; et les hobbits, sans honte aucune, s’attablèrent une deuxième fois. « Il faut bien tenir compagnie aux hôtes », dirent-ils.

« Vous êtes plein de prévenances, ce matin, dit Legolas en riant. Mais si nous n’étions pas arrivés, peut-être seriez-vous encore en train de vous tenir compagnie l’un l’autre. »

« C’est bien possible; et pourquoi pas ? dit Pippin. La nourriture des Orques était exécrable, et nous faisions maigre chère depuis plusieurs jours déjà. Cela faisait un bout que nous n’avions pas mangé à notre faim, je trouve. »

« Vous ne semblez pas vous en porter plus mal, dit Aragorn. En fait, vous avez l’air en pleine santé. »

« Absolument, j’allais le dire, opina Gimli, les examinant par-dessus le rebord de sa tasse. Ma foi, vos cheveux sont deux fois plus épais et frisés qu’au jour de notre séparation; et je jurerais que vous avez un peu grandi, si la chose est possible pour des hobbits de votre âge. Ce Barbebois ne vous a pas affamés, en tout cas. »

« Non, dit Merry. Mais les Ents ne font que boire, et le boire n’apaise pas la faim. Les breuvages de Barbebois sont peut-être nourrissants, mais on sent le besoin de quelque chose de solide. Et même le *lembas* peut devenir lassant. »

« Vous avez bu de l’eau des Ents, donc ? dit Legolas. Ah mais, dans ce cas, je crois bien que les yeux de Gimli ne l’abusent pas. On chante d’étranges choses au sujet des breuvages de Fangorn. »

« On raconte bien des histoires étranges au sujet de ce pays, dit Aragorn. Je n’y suis jamais entré. Allons, dites-m’en davantage, et parlez-moi des Ents ! »

« Des Ents ? dit Pippin. Les Ents sont... eh bien, tous les Ents sont différents, pour commencer. Mais leurs yeux, par exemple, leurs yeux sont très curieux. » Il hasarda quelques mots tâtonnants mais fut bientôt réduit au silence. « Oh ! et puis, reprit-il, vous en avez déjà vu quelques-uns de loin — du moins, eux vous ont vus, et ils ont signalé votre arrivée — et vous en verrez bien d’autres, j’imagine, avant de repartir d’ici. Il faut vous faire votre propre idée. »

« Allons, allons ! dit Gimli. Nous commençons l’histoire en plein milieu. Je préférerais un récit ordonné, depuis cette journée étrange où notre fraternité a éclaté. »

« Vous l’aurez, s’il y a le temps, dit Merry. Mais d’abord — en supposant que vous ayez fini de manger —, vous allez bourrer vos pipes et les allumer. Alors, l’espace de quelques minutes, on pourra faire comme si on était de nouveau en sécurité à Brie, ou à Fendeval. »

Il leur présenta un petit sac de cuir rempli de tabac. « Nous en avons des tas, dit-il; et vous pourrez tous en prendre autant que vous en voudrez, quand nous partirons. Nous avons procédé à une opération de sauvetage, ce matin, Pippin et moi. On voit bien des objets flotter un peu partout. Pippin est tombé sur deux petits barils, que les flots ont dû faire remonter du fond d’une cave ou d’un entrepôt. En les ouvrant, on s’est rendu compte qu’ils étaient remplis de cette chose: une herbe à pipe aussi exquise qu’on pourrait le souhaiter — très bien conservée, qui plus est. »

Gimli prit un peu d’herbe, la frotta dans ses mains et la huma. « Elle semble bonne, au toucher et à l’odeur », dit-il.

« Elle est bonne, oui ! dit Merry. Mon cher Gimli, c’est de la Feuille de Fondreaulong ! Les barils portaient la marque de fabrique des Sonnecornet, claire comme le jour. Je n’arrive pas à voir comment ils ont pu arriver ici. Sans doute étaient-ils destinés à l’usage de Saruman. Je ne savais pas que notre herbe était expédiée aussi loin. Mais elle tombe bien, en tout cas ! »

« Elle tomberait bien si j’avais une pipe où la mettre, dit Gimli. Hélas, j’ai perdu la mienne en Moria, ou avant. N’y a-t-il aucune pipe dans tout votre butin ? »

« Je crains bien que non, dit Merry. Nous n’en avons trouvé aucune, pas même ici au corps de garde. Saruman gardait ce luxe pour lui-même, semble-t-il. Et je crois qu’il serait inutile de cogner aux portes d’Orthanc pour lui quémander une pipe ! Nous devrons partager les nôtres, comme il se doit entre bons amis. »

« Une petite minute ! dit Pippin. Plongeant une main sous sa veste, il en tira un petit portefeuille accroché au bout d’une ficelle. « Je garde contre ma peau un ou deux trésors qui me sont aussi précieux que des Anneaux. En voici un: ma vieille pipe en bois. Et puis un autre: une pipe neuve. Je l’ai gardée sur moi tout le long de la route, je ne vois pas trop pourquoi. Je ne pensais pas trouver d’herbe à pipe durant le voyage, une fois mes réserves épuisées. Mais voilà qu’elle nous sert en fin de compte. » Il tenait une petite pipe au fourneau large et aplati, qu’il tendit à Gimli. « Sommes-nous quittes, maintenant ? » demanda-t-il.

« Quittes ? s’écria Gimli. Mon très estimé hobbit, c’est moi qui vous suis redevable, maintenant, et de beaucoup. »

« Eh bien, quant à moi, je retourne à l’air libre voir ce que font le vent et le ciel ! » dit Legolas.

« Nous venons avec vous », dit Aragorn.

Ils sortirent s’asseoir sur l’amas de pierres devant les portes. Ils pouvaient voir loin dans la vallée, à présent: les brumes se levaient et s’éloignaient, flottant dans la brise.

« Maintenant, prenons un peu nos aises ! dit Aragorn. Nous resterons ici à discuter assis au bord des ruines, comme le dit Gandalf, pendant qu’il s’affaire ailleurs. Je suis las comme je l’ai rarement été auparavant. » Il s’enveloppa de sa cape grise, dissimulant sa cotte de mailles, et étendit ses longues jambes. Puis il appuya son dos contre la pierre et lança de sa bouche un mince ruban de fumée.

« Regardez ! dit Pippin. C’est l’Arpenteur ! Le Coureur du Nord est de retour ! »

« Il n’est jamais parti, dit Aragorn. Je suis en même temps l’Arpenteur et le Dúnadan, et je suis autant du Nord que du Gondor. »

Ils fumèrent un moment en silence, réchauffés par le soleil brillant dans la vallée: ses rayons obliques tombaient d’entre des nuages blancs flottant dans l’Ouest. Legolas était étendu immobile; ses yeux fixaient le ciel et le soleil, et il chantait doucement pour lui-même. Enfin, il se redressa. « Allons, allons ! dit-il. Le temps passe et les brumes s’envolent, ou elles le feraient si vous autres curieuses gens n’aviez pas cette manie de vous enfumer. Qu’en est-il de votre récit ? »

« Eh bien, le mien commence alors que je me réveille dans le noir, ficelé comme une pièce de viande au beau milieu d’un campement orque, dit Pippin. Voyons, quel jour sommes-nous aujourd’hui ? »

« Le cinquième de mars, d’après le Comput du Comté », dit Aragorn. Pippin compta sur ses doigts. « Seulement neuf jours ! dit-il[[2]](#footnote-2). On dirait qu’il s’est passé un an depuis notre capture. Enfin... même si c’était comme un mauvais rêve la plupart du temps, j’estime que trois jours extrêmement pénibles s’en sont suivis. Merry me corrigera si j’oublie quoi que ce soit d’important; je n’entre pas dans les détails: les fouets, la crasse, la puanteur et tout; mieux vaut ne pas s’en souvenir. » Là-dessus, il se lança dans une description du dernier combat de Boromir et de la marche des Orques, depuis les Emyn Muil jusqu’à la Forêt. Les autres opinaient du chef à mesure que les différents points soulevés venaient corroborer leurs hypothèses.

« J’ai ici des trésors que vous avez laissés tomber, dit Aragorn. Vous serez contents de les retrouver. » Il déboucla sa ceinture sous sa cape et en retira les deux poignards à gaines noires.

« Ça alors ! dit Merry. Je ne pensais jamais revoir ces armes ! J’ai tailladé quelques orques avec la mienne; mais Uglúk nous les a prises. Il avait l’air furieux ! J’ai cru d’abord qu’il s’en servirait pour m’embrocher, mais il les a lancées comme si elles lui brûlaient les mains. »

« Et voici également votre broche, Pippin, dit Aragorn. Je l’ai gardée avec soin, car c’est un très précieux objet. »

« Je sais, dit Pippin. Ça me fendait le cœur de l’abandonner; mais que pouvais-je faire d’autre ? »

« Absolument rien, répondit Aragorn. Est dans les fers qui ne sait se départir d’un trésor au besoin. Vous avez bien fait. »

« Trancher les liens qui retenaient vos poignets, c’était du beau travail ! dit Gimli. La chance vous a souri; mais vous l’avez saisie à deux mains, pour ainsi dire. »

« Nous posant ainsi une belle énigme, dit Legolas. Je me suis demandé s’il vous était poussé des ailes ! »

« Malheureusement non, dit Pippin. Mais vous n’aviez pas connaissance de Grishnákh. » Il frissonna et se tut, laissant à Merry le soin de raconter les derniers moments d’horreur: les mains tripoteuses, le souffle chaud et la force redoutable des bras poilus de Grishnákh.

« Tout ce que j’entends ici sur les Orques de Barad-dûr — Lugbúrz, comme ils disent — me rend très inquiet, dit Aragorn. Le Seigneur Sombre en sait déjà trop, ses serviteurs aussi; et Grishnákh, de toute évidence, a envoyé un message de l’autre côté du Fleuve après la querelle. L’Œil Rouge se tournera vers Isengard. Mais Saruman, lui, est pris dans un dilemme où il s’est lui-même enfermé. »

« Oui, peu importe à qui va la victoire, son horizon est sombre, dit Merry. Tout a commencé à mal tourner pour lui du moment où ses Orques ont mis le pied au Rohan. »

« Le vieux scélérat est venu nous rendre visite; c’est du moins ce que Gandalf a laissé entendre, dit Gimli. À l’orée de la Forêt. »

« Quand était-ce ? » demanda Pippin.

« Il y a cinq nuits », dit Aragorn.

« Voyons voir, dit Merry: il y a cinq nuits — nous en venons à une partie de l’histoire dont vous ne connaissez rien. Nous avons rencontré Barbebois le matin après la bataille; et nous avons passé cette nuit-là à Fontenay, l’une de ses maisons d’Ent. Le lendemain, nous sommes allés au Cercle des Ents, une sorte de grande réunion d’Ents, si vous voulez — la chose la plus étrange que j’aie vue de ma vie. Cela s’est poursuivi toute cette journée-là ainsi que le lendemain; et nous avons passé les deux nuits chez un Ent du nom de Primebranche. Puis, le troisième jour de leur cercle, en fin d’après-midi, les Ents ont soudainement éclaté. C’était incroyable. La Forêt semblait d’ailleurs très tendue, comme si un orage couvait en son sein; puis, tout d’un coup, ça a explosé. Il fallait être là pour les entendre chanter en marchant. »

« Si Saruman les avait entendus, il serait à cent milles d’ici à l’heure qu’il est, même s’il était parti à pied, dit Pippin.

*Bien qu’Isengard soit dur et fort, imperméable à toute approche,*

*Allons, partons ! partons en guerre ! brisons la porte, fendons la pierre !*

« Il y en avait beaucoup plus long. Une grande partie de leur chant était sans paroles: on aurait dit une musique de cors et de tambours. C’était très excitant. Mais je croyais que c’était seulement un air de marche, sans plus, une simple chanson — jusqu’à notre arrivée ici. Maintenant, je sais à quoi m’en tenir. »

« Nous avons franchi la dernière crête à la nuit tombée, puis nous sommes descendus dans Nan Curunír, poursuivit Merry. C’est à ce moment-là que j’ai senti, pour la première fois, que la Forêt elle-même avançait derrière nous. J’ai cru que je faisais un rêve entesque; mais Pippin a eu la même impression. Nous étions tous deux effrayés, mais ce n’est que plus tard que nous avons su ce qui se passait.

« C’étaient les Huorns — du moins, c’est le nom que leur donnent les Ents en “langue brève”. Barbebois n’a pas voulu nous dire grand-chose à leur sujet, mais je crois que ce sont des Ents devenus presque comme des arbres, du moins en apparence. Ils se tiennent ici et là dans les bois ou à l’orée, silencieux, veillant sans cesse sur les arbres; mais au creux des vallées les plus sombres, il y en a des centaines et des centaines, je crois.

« Ils ont en eux un grand pouvoir, et on dirait qu’ils peuvent s’envelopper d’ombre: il est difficile de les voir bouger. Mais ils bougent. Ils peuvent se mouvoir très rapidement, s’ils sont en colère. Vous êtes là à regarder le temps qu’il fait, mettons, ou à écouter le bruissement du vent, puis soudain, vous êtes au milieu d’un bois, entouré de grands arbres aux doigts tâtonnants. Ils ont encore une voix, et ils peuvent parler aux Ents — c’est pourquoi on les appelle Huorns, dit Barbebois —, mais ils sont devenus étranges et farouches. Dangereux. Je serais terrifié de les rencontrer sans de vrais Ents aux alentours pour les surveiller.

« Bref, en début de nuit, nous nous sommes faufilés par un long ravin jusque dans la partie supérieure du Val du Magicien, avec les Ents et tous leurs Huorns bruissant derrière eux. Nous ne pouvions pas les voir, évidemment, mais tout l’air était rempli de grincements. Il faisait très sombre, la nuit était nuageuse. Aussitôt qu’ils ont quitté les collines, ils se sont mis à filer à vive allure, avec un bruit de vent violent. La Lune n’a jamais percé les nuages; et peu après minuit, une haute forêt recouvrait toute la partie nord d’Isengard. On ne voyait aucun signe d’ennemis, pas le moindre qui-vive ne retentissait. Une lueur filtrait par une fenêtre haute de la tour, et c’était tout.

« Barbebois a continué d’avancer tout doucement avec quelques autres Ents, jusqu’à ce que les grandes portes soient en vue. Pippin et moi les accompagnions. Nous étions assis sur les épaules de Barbebois, et je pouvais sentir le frémissement de tension en lui. Mais même quand ils se réveillent, les Ents sont des modèles de prudence et de patience. Ils se tenaient droits comme des statues, retenant leur souffle et tendant l’oreille.

« Puis, tout à coup, il y eut un formidable branle-bas. Des trompettes sonnèrent, et les murs d’Isengard retentirent d’échos. Nous croyions qu’on nous avait découverts, que la bataille allait commencer. Mais il n’en était rien. Tous les combattants de Saruman partaient en guerre. Je ne sais pas grand-chose de ce conflit, ou des Cavaliers du Rohan, mais il semble que Saruman ait voulu en finir avec le roi et tous ses hommes en leur portant un coup fatal. Sous son ordre, Isengard fut vidé. J’ai vu partir l’ennemi: des files interminables d’Orques en marche, et des escadrons montés sur de grands loups. Et il y avait des troupes d’Hommes, aussi. Bon nombre d’entre eux portaient des torches, et dans le flamboiement, je pouvais voir leurs visages. La plupart étaient des hommes ordinaires, plutôt grands et bruns, l’air sévère mais pas spécialement mauvais. Mais il y en avait d’autres qui étaient horribles: ils avaient une taille d’homme mais un visage de gobelin, le teint cireux, les yeux louches et la mine hagarde. Et vous savez quoi, ils m’ont aussitôt fait penser à cet Homme du Sud qui était à Brie; sauf que lui n’était pas aussi visiblement orquien que la plupart de ceux-là. »

« J’ai pensé à lui aussi, dit Aragorn. Nous avons eu affaire à beaucoup de ces semi-orques à la Gorge de Helm. Cet Homme du Sud était un espion de Saruman, cela paraît évident, maintenant; mais je ne saurais dire s’il travaillait avec les Cavaliers Noirs ou au seul profit de Saruman. On ne peut jamais savoir, avec ces gens malfaisants, s’ils sont complices ou bien s’ils cherchent à se nuire. »

« Eh bien, tous genres confondus, ils devaient être dix mille au bas mot, dit Merry. Ils ont mis une heure à passer les portes. Certains ont pris la grand-route menant aux Gués, mais d’autres sont partis vers l’est. Un pont a été construit de ce côté, à un environ un mille, où la rivière coule dans un lit très encaissé. Vous pourriez le voir d’ici, si vous vous leviez. Ils chantaient tous d’une voix éraillée, et ils riaient, faisant un horrible boucan. Je me dis que les choses étaient décidément très noires pour le Rohan. Mais Barbebois ne bougeait pas. Il dit simplement: “C’est avec Isengard que j’ai à faire cette nuit, avec le roc et la pierre.”

« Cependant, bien que je n’aie pu voir ce qui se passait dans le noir, je crois que les Huorns se dirigèrent vers le sud, aussitôt que les portes furent refermées. Ils avaient à faire avec les Orques, je pense. Ils étaient loin au creux de la vallée le matin venu; ou du moins, il y avait là une ombre qu’il était impossible de percer avec les yeux.

« Dès que Saruman eut envoyé toute son armée, ce fut notre tour. Barbebois nous déposa et s’avança aux portes, puis il se mit à cogner avec force, appelant Saruman. Il n’y eut aucune réponse, à part des flèches et des pierres lancées du haut des murs. Mais les flèches ne peuvent rien contre des Ents. Elles leur font mal, bien sûr, et les rendent furieux — comme des insectes piqueurs. Mais un Ent peut recevoir autant de flèches d’orques qu’une pelote d’épingles, sans subir aucune blessure sérieuse. D’abord, les Ents ne peuvent être empoisonnés; et leur cuir semble très épais, plus dur que l’écorce. Il faut un très solide coup de hache pour les blesser sérieusement. Ils n’aiment pas les haches, ni les gens qui les manient. Mais il en faudrait beaucoup pour abattre un seul Ent: quiconque porte la hache à un Ent n’a jamais le temps de frapper une deuxième fois. Un coup de poing d’Ent écrase le fer comme on froisse le plus frêle étain.

« Quand Barbebois eut pris quelques flèches, il commença à s’échauffer, à devenir carrément “hâtif”, qu’il dirait. Il lâcha un grand *houm-hom,* et une douzaine d’autres Ents arrivèrent à grandes enjambées. Un Ent en colère est terrifiant à voir. Leurs doigts et leurs orteils se figent sur la pierre; et ils la réduisent en miettes comme une croûte de pain. C’était comme de voir le travail que font de grandes racines d’arbres en un siècle, condensé en l’espace de quelques instants.

« Leurs bras et jambes poussaient et tiraient, martelaient, secouaient et arrachaient; et *clang-bang*, *crash-crac*, en cinq minutes, ils avaient fini de réduire ces portes à l’état de décombres; et certains commençaient déjà à ronger les murs, comme des lapins dans une sablière. Je ne sais pas ce que Saruman a cru qu’il se passait chez lui; en tout cas, il n’a pas su comment l’affronter. Bien sûr, sa magie est peut-être en déclin depuis un certain temps; mais quant à moi, je ne lui trouve pas beaucoup de cran, pas beaucoup de courage à vrai dire, maintenant qu’il se retrouve tout seul dans ce pétrin, sans une tonne d’esclaves et de machines et tout, si vous voyez ce que je veux dire. Tout le contraire du vieux Gandalf. Je me demande si sa renommée n’était pas due tout ce temps-là au choix ingénieux de s’installer à Isengard, plus qu’à toute autre chose. »

« Non, dit Aragorn. Il fut autrefois aussi grand que sa renommée le proclamait. Son savoir était profond, sa pensée subtile et ses mains merveilleusement habiles; et il avait un pouvoir sur l’esprit des autres. Il savait persuader les sages et se faire craindre des gens plus modestes. C’est un pouvoir qu’il conserve aujourd’hui, assurément. Il est peu de gens en Terre du Milieu capables selon moi d’y résister, s’ils devaient lui parler seul à seul, même après la défaite qu’il vient de subir. Gandalf, Elrond et Galadriel, peut-être, dès lors que sa méchanceté a été mise à nu, mais bien peu d’autres. »

« Les Ents ne courent aucun risque, dit Pippin. Il semble avoir su les amadouer à un certain moment, mais jamais plus il n’y parviendra. Et de toute manière, il ne les a jamais compris; et il a fait l’erreur monumentale de les exclure de ses calculs. Il n’avait rien prévu pour eux, et du moment où ils se sont mis à l’œuvre, il était déjà trop tard. Dès le début de notre assaut, les quelques rats qui demeuraient à Isengard ont commencé à détaler par tous les trous que les Ents faisaient. Les Ents ont laissé partir les Hommes après les avoir interrogés, deux ou trois douzaines seulement dans cette partie-ci de l’enceinte. Je ne crois pas qu’il se soit échappé bien des Orques de quelque taille ou espèce. Pas avec les Huorns: il y en avait maintenant un bois complet, tout autour d’Isengard; sans oublier ceux qui étaient descendus dans la vallée.

« Les Ents venaient de démolir une bonne partie des murs au sud, et le peu qu’il lui restait de tout son monde l’avait déserté; alors Saruman, affolé, décida de se sauver. Il semble qu’il se trouvait aux portes quand nous sommes arrivés: je suppose qu’il était venu voir sa splendide armée se mettre en branle. Quand les Ents forcèrent le passage, il s’enfuit en toute hâte. Il ne fut pas remarqué au début. Mais le ciel nocturne s’était découvert, et les étoiles étaient bien assez claires pour que des Ents soient capables d’y voir, alors Primebranche s’écria soudain: “Le tueur d’arbres, le tueur d’arbres !” Primebranche est d’une nature douce, mais sa haine envers Saruman n’en est que plus farouche: les siens ont cruellement souffert sous les haches des Orques. Il s’élança dans le chemin à la sortie du tunnel — il peut être rapide comme le vent, quand il se secoue. Une pâle silhouette se glissait d’une ombre à l’autre au pied des colonnes, et elle avait presque atteint l’escalier qui mène à l’entrée de la tour. Mais il était moins une. Primebranche la poursuivit avec tant d’ardeur qu’elle n’était plus qu’à deux doigts d’être saisie et étranglée — quand elle se glissa à travers la porte.

« De retour dans la sécurité d’Orthanc, Saruman ne tarda pas à actionner les rouages de sa précieuse machinerie. Les Ents étaient maintenant nombreux dans l’enceinte d’Isengard: certains avaient suivi Primebranche, d’autres avaient fait irruption par le nord et par l’est; ils se promenaient de-ci de-là tout en causant beaucoup de dégâts. Soudain montèrent des flammes et des vapeurs nauséabondes: tous les puits et les conduits se mirent à souffler et à cracher dans la plaine. Plusieurs Ents furent roussis et leur peau cloquée. L’un d’entre eux, Osfayard qu’il s’appelait je crois, un très grand Ent de belle allure, se fit surprendre par un jet de flamme liquide et brûla comme une torche: un spectacle horrible.

« Ils en devinrent fous. Jusque-là, je les avais crus déjà très échauffés; mais j’avais tort. J’ai vu enfin ce que ça voulait dire. C’était ahurissant. Ils rugissaient et grondaient et trompetaient au point que les pierres commencèrent à se fissurer et à tomber au seul bruit qu’ils faisaient. Merry et moi, nous nous jetâmes au sol, un bout de cape fourré dans chaque oreille. Tout autour du rocher d’Orthanc, les Ents allaient tournoyant comme un vent déchaîné, brisant les colonnes, jetant une avalanche de roches dans les puits, lançant d’immenses dalles de pierre en l’air comme si c’étaient des feuilles mortes. La tour était prise au milieu d’un cyclone. Je voyais des poteaux de fer et des blocs de maçonnerie fuser à des centaines de pieds de haut pour aller heurter les fenêtres d’Orthanc. Mais Barbebois gardait la tête froide. Il n’avait pas reçu de brûlures, heureusement. Il voulait éviter que les siens se blessent dans leur fureur, et il ne voulait pas que Saruman profite de la confusion pour s’échapper par un trou quelconque. Beaucoup d’Ents se jetaient contre le rocher d’Orthanc, mais il ne céda pas d’un pouce. Il est très lisse et dur. Il cache peut-être une sorte de magie, plus vieille et plus forte que celle de Saruman. Quoi qu’il en soit, les Ents n’y trouvèrent pas la moindre prise, n’y firent pas la moindre fente; et ils ne cessaient de se meurtrir et de se blesser contre lui.

« Alors Barbebois s’avança au milieu de l’anneau et lança un grand cri. Sa voix immense domina tout le vacarme. Un silence de mort s’abattit soudain. Et au milieu de ce silence, nous entendîmes un rire strident sortant d’une fenêtre haute de la tour. Ce rire eut un curieux effet sur les Ents. L’instant d’avant, ils étaient bouillants de rage; ils devinrent tout à coup très froids, durs comme la glace, et silencieux. Ils quittèrent la plaine et se rassemblèrent autour de Barbebois, droits comme des piquets. Barbebois leur parla un moment dans leur propre langue; je crois qu’il leur exposait un plan mûri longtemps auparavant dans sa vieille tête. Puis ils ont tout bonnement disparu, sans un son, dans la lumière grise. Car à ce moment, le jour se levait enfin.

« Ils décidèrent de monter la garde aux abords de la tour, je crois; mais les guetteurs étaient si bien cachés dans l’ombre, si immobiles, que je n’arrivais pas à les voir. Les autres partirent vers le nord. Ils s’affairèrent toute cette journée-là, sans jamais se montrer. La plupart du temps, nous étions livrés à nous-mêmes. Une journée très ennuyeuse. Nous nous promenions un peu, ici et là, tout en restant hors de vue des fenêtres d’Orthanc: elles nous regardaient de façon si menaçante. Nous passions le plus clair de notre temps à chercher de quoi manger. Mais aussi, parfois, nous nous asseyions pour discuter, et nous nous demandions ce qui se passait au sud dans le pays de Rohan, et ce que devenait le reste de notre Compagnie. De temps à autre, nous entendions au loin des bruits de pierre qui se brise et qui s’éboule, et des coups sourds qui résonnaient dans les collines.

« Dans l’après-midi, nous avons fait le tour du cercle pour avoir une meilleure idée de ce qui se passait. Un grand bois de Huorns assombrissait l’entrée de la vallée, et un autre se trouvait près du mur nord. Nous n’osions pas y entrer; mais on entendait des grondements à l’intérieur, comme de choses que l’on déchire et arrache. Les Ents et les Huorns étaient occupés à creuser de grandes fosses et de larges tranchées: ils créaient des bassins et des digues, de manière à rassembler toutes les eaux de l’Isen, et celles de tous les ruisseaux et les sources qu’ils pouvaient trouver. Nous les avons laissés à leur travail.

« Au crépuscule, Barbebois est revenu à la porte. Il fredonnait et tonitruait pour lui-même: il semblait très content. Il s’est tenu debout devant nous, il s’est étiré de tous ses longs membres, puis il a pris une grande respiration. Je lui ai demandé s’il était fatigué.

« “Fatigué ? dit-il, fatigué ? Enfin non, pas fatigué, mais un peu raide. Il me faut une grande gorgée d’eau de l’Entévière. Nous avons trimé dur; nous avons, aujourd’hui, fendu et grignoté plus de pierre et de terre que nous ne l’avions fait en maintes longues années. Mais l’ouvrage est presque terminé. Quand la nuit tombera, ne restez pas près de cette porte ou dans le vieux tunnel ! Il pourrait y avoir un afflux d’eau — et ce sera de l’eau sale pendant un moment, jusqu’à ce que tous les détritus de Saruman aient été lavés. Alors, l’Isen coulera de nouveau pure.” Il s’est alors mis à démolir quelques nouveaux pans de mur, comme ça, sans y penser, rien que pour s’amuser.

« Nous étions à nous demander à quel endroit nous pourrions nous allonger pour dormir sans risquer d’y laisser la vie, quand la chose la plus incroyable s’est produite. On entendait le son d’un cavalier montant rapidement dans le chemin. Merry et moi sommes restés tranquilles, et Barbebois s’est caché parmi les ombres sous l’arche. Soudain, un grand cheval est accouru au galop, comme un éclair d’argent. Il faisait déjà noir, mais je pouvais tout de même voir clairement le visage du cavalier: il semblait resplendir, et tous ses vêtements étaient blancs. Je me suis rassis tout bêtement, et je l’ai regardé, bouche bée. J’ai essayé de crier, mais j’en étais incapable.

« C’était inutile. Il s’est arrêté juste à côté et nous a regardés du haut de sa monture. “Gandalf !” ai-je dit enfin, mais ma voix n’était qu’un murmure. Est-ce qu’il me dit: “Ça alors, Pippin ! Quelle merveilleuse surprise !” ? Évidemment non ! Il me dit: “Debout, espèce de Touc sans cervelle ! Où est Barbebois dans tout ce champ de ruines, pour l’amour du ciel ? Il faut que je le voie. Vite !”

« Barbebois a entendu sa voix et est aussitôt sorti des ombres; et ce fut une étrange rencontre que la leur. Aucun des deux ne parut nullement surpris, chose qui me surprit moi-même. Gandalf s’attendait visiblement à trouver Barbebois ici; et le vieil Ent pouvait tout aussi bien être resté à flâner près des portes dans l’intention de le rencontrer. Nous lui avions pourtant raconté tout ce qui s’était passé en Moria. C’est alors que je me suis souvenu de l’étrange regard qu’il nous avait lancé à ce moment-là. Je peux seulement en déduire qu’il avait vu Gandalf ou reçu des nouvelles de lui, mais qu’il n’avait rien voulu dire de trop précipité. “Pas tant de hâte”, c’est sa devise, après tout; mais personne, pas même les Elfes, ne veut jamais dire grand-chose au sujet des déplacements de Gandalf quand il est absent.

« “Houm ! Gandalf ! dit Barbebois. Je suis content que vous soyez venu. Le bois et l’eau, la pierre et la souche, ce sont des choses dont j’ai la maîtrise; mais il y a ici un Magicien dont il faut s’occuper.”

« “Barbebois, dit Gandalf. Il faut m’aider. Vous avez beaucoup fait, mais il m’en faut plus. J’ai là-bas dix mille Orques dont je dois m’occuper.”

« Ces deux-là sont donc allés se consulter dans un coin. Ça devait sembler très hâtif aux yeux de Barbebois, car Gandalf était extraordinairement pressé, et il parlait déjà très vite pour ce que j’ai pu entendre avant qu’ils s’éloignent. Ils ne se sont absentés que quelques minutes, peut-être un quart d’heure. Puis Gandalf est revenu nous trouver; et il semblait soulagé, presque joyeux. Et cette fois, il n’a pas manqué de nous dire qu’il était content de nous voir.

« “Mais Gandalf, me suis-je écrié, où étiez-vous ? Avez-vous vu les autres ? »

« “Qu’importe où j’étais, me voilà de retour”, a-t-il répondu, fidèle à lui-même. Sacré Gandalf ! “Oui, j’ai revu quelques-uns des nôtres. Mais ces nouvelles doivent attendre. C’est une nuit périlleuse, et je dois chevaucher en toute hâte. Mais l’aube sera peut-être moins sombre; et si tel est le cas, nous nous reverrons. Prenez soin de vous, et restez loin d’Orthanc ! Au revoir !”

« Quant à Barbebois, la visite de Gandalf l’a laissé très songeur. De toute évidence, elle lui avait appris beaucoup de choses en très peu de temps, et il les digérait. Il nous a regardés et il a dit: “Hm, bien, je vois que vous n’êtes pas des gens aussi hâtifs que je le croyais. Vous en avez dit beaucoup moins que vous l’auriez pu, et pas plus que vous ne le deviez. Hm, que de nouvelles on vient de m’apporter ! Enfin... Barbebois doit se remettre au travail, maintenant.”

« Avant qu’il s’en aille, nous avons pu lui soutirer quelques nouvelles, et elles n’avaient rien pour nous réconforter. Mais pour le moment, nous pensions davantage à vous trois qu’à Frodo et à Sam, ou au pauvre Boromir. Car nous savions maintenant qu’une grande bataille était engagée, ou qu’elle devait l’être bientôt; que vous y participiez, et que vous pourriez ne jamais en ressortir vivants.

« “Les Huorns vont fournir leur aide”, nous a dit Barbebois. Puis il est parti, et nous ne l’avons pas revu avant ce matin. »

« Il faisait nuit noire. Nous étions étendus sur un tas de pierres, et nous ne pouvions rien voir au-delà. La brume ou les ombres, comme un grand voile autour de nous, masquaient toutes choses. L’air nous semblait chaud et lourd; et il était rempli de bruissements, de grincements, d’un murmure comme de voix qui passent. Je crois que c’était d’autres Huorns, passant par centaines pour se rendre à la bataille. Plus tard, il y eut de grands roulements de tonnerre loin au sud, et des éclairs blancs à travers tout le Rohan. De temps à autre, nous voyions les cimes des montagnes surgir soudain, noires et blanches, à des milles et des milles de distance, puis disparaître à nouveau. Et derrière nous montaient des bruits, comme le tonnerre dans les collines, mais pas tout à fait. Par moments, toute la vallée en résonnait.

« Il devait être environ minuit quand les Ents ont rompu les digues; alors, toutes les eaux rassemblées se déversèrent par une brèche dans la muraille nord de l’enceinte d’Isengard. L’ombre des Huorns était passée, et le tonnerre s’était évanoui à l’horizon. La Lune sombrait derrière les montagnes à l’ouest.

« Isengard fut alors envahi d’eaux noires qui entraient partout. Des étangs et des rigoles miroitaient aux dernières lueurs du clair de lune en se répandant sur la plaine. De temps à autre, les eaux s’engouffraient dans quelque puits ou évent. De grandes vapeurs blanches montaient en sifflant. Des volutes de fumée s’élevaient. Des explosions retentissaient, des feux jaillissaient par bouffées. Un grand tourbillon de vapeur vint s’enrouler tout autour d’Orthanc; et bientôt, on aurait dit une haute cime nuageuse, enflammée par le dessous et baignée de lune sur le dessus. Et l’eau continua d’affluer, jusqu’à ce qu’enfin, Isengard fût comme un énorme poêlon, tout fumant et bouillonnant. »

« Nous avons vu un nuage de fumée et de vapeur la nuit dernière, quand nous sommes arrivés du sud à l’entrée de Nan Curunír, dit Aragorn. Nous avons cru que Saruman nous mijotait encore une de ses diableries. »

« Lui, non ! dit Pippin. Il devait être en train de s’étrangler; en tout cas, il ne riait plus. Le matin venu, soit hier matin, l’eau s’était immiscée dans tous les trous, et il y avait un épais brouillard. Nous avons trouvé refuge dans ce corps de garde là-bas; et nous en avons été quittes pour une bonne frousse. Le lac s’est mis à déborder et à se déverser par l’ancien tunnel; et le niveau de l’eau montait rapidement, de marche en marche. Nous craignions d’être pris comme des Orques au fond d’un trou; mais nous avons découvert, à l’arrière de la réserve, un escalier en colimaçon qui menait dehors, au sommet de l’arche. Il a fallu nous faufiler pour sortir, car les passages étaient écroulés et à moitié bloqués par des pierres juste avant d’arriver en haut. Là, assis au-dessus des flots, nous avons observé la submersion d’Isengard. Les Ents continuèrent d’ajouter de l’eau jusqu’à ce que tous les feux soient éteints et toutes les galeries inondées. Les nappes de brouillard s’assemblèrent lentement et montèrent en vapeur pour former un énorme parapluie nuageux: il devait bien faire un mille de haut. En soirée, il y eut un grand arc-en-ciel au-dessus des collines à l’est; puis le coucher de soleil fut voilé par une forte bruine sur les flancs des montagnes. Tout devint très silencieux. Au loin, quelques loups hurlèrent tristement. Les Ents arrêtèrent l’inondation durant la nuit, renvoyant les eaux de l’Isen dans leur lit. Et voilà qui mit fin à cet épisode. »

« Depuis, l’eau a recommencé à descendre. D’après moi, il y a des issues quelque part au fond des galeries. Si Saruman met le nez à l’une ou l’autre de ses fenêtres, il verra un bien triste gâchis. Mais nous, entre-temps, nous nous sentions très seuls. Il n’y avait même pas un Ent à qui parler au milieu de toute cette dévastation; et nous n’avions aucune nouvelle. Nous avons passé la nuit là-haut, au sommet de l’arche, mais il faisait froid et humide et nous ne pouvions fermer l’œil. Nous avions le sentiment que quelque chose pouvait se produire à tout moment. Saruman reste enfermé dans sa tour. Nous avons entendu un bruit dans la nuit, comme un vent qui aurait remonté la vallée. Je crois que les Ents et les Huorns qui s’étaient absentés sont revenus à ce moment-là; mais j’ignore où ils sont tous partis depuis. Le matin était brumeux et moite quand nous sommes redescendus jeter un coup d’œil aux environs: personne n’était dans les parages. Et voilà à peu près tout ce qu’il y a à dire. C’est presque paisible, ici, après tout le tumulte. Et moins dangereux aussi, j’ai l’impression, depuis que Gandalf est revenu. Je n’aurais aucun mal à fermer l’œil ! »

Tous restèrent un moment silencieux. Gimli bourra de nouveau sa pipe. « Il y a une chose qui me turlupine, dit-il en l’allumant avec son briquet à amadou: Langue de Serpent. Vous avez dit à Théoden qu’il était avec Saruman. Comment est-il arrivé là ? »

« Lui, c’est vrai, je l’avais oublié, dit Pippin. Il n’est arrivé que ce matin. Nous venions d’allumer le feu et de prendre à déjeuner quand Barbebois est reparu à l’extérieur, appelant nos noms à grand renfort de *houm, houm*.

« “Je viens seulement voir comment vous allez, mes garçons, dit-il; et vous donner des nouvelles. Les Huorns sont revenus. Tout va bien; tout va on ne peut mieux, en fait ! dit-il en riant, et il se tapa les cuisses. Plus d’Orques à Isengard, plus de haches, fini ! Et des gens arriveront du Sud avant la fin du jour, dont certains que vous pourriez être contents de voir.”

« Il avait à peine fini de parler que nous avons entendu un bruit de sabots qui approchaient sur la route. Nous sommes sortis en hâte, nous précipitant devant les portes, et je me tins là les yeux écarquillés, m’attendant presque à voir arriver Gandalf et l’Arpenteur sur leurs montures, à la tête d’une armée. Mais du brouillard, j’ai plutôt vu apparaître un homme sur un vieux cheval fourbu; et lui-même ressemblait assez à une petite créature étrange et déformée. Il n’y avait personne d’autre. Quand il est sorti de la brume et qu’il a vu soudain tous les décombres et les ruines devant lui, il est resté bouche bée, et sa figure est devenue presque verte. Il était si estomaqué qu’il sembla ne pas nous voir au début. Quand il finit par nous apercevoir, il poussa un cri et voulut tourner bride et déguerpir. Mais Barbebois fit trois enjambées, étendit un long bras et le souleva de sa selle. Son cheval s’emballa, pris de peur, mais l’homme se mit à plat ventre. Il dit qu’il était Gríma, l’ami et le conseiller du roi, et qu’il apportait d’importants messages de Théoden à l’intention de Saruman.

« “Personne d’autre que moi n’osait traverser le pays avec tous ces Orques immondes qui fourmillent, dit-il, alors on m’a envoyé. Et j’ai fait un voyage périlleux, et je suis affamé et fatigué. J’ai dû m’écarter loin au nord, poursuivi par des loups.”

« Je voyais les regards de biais qu’il lançait à Barbebois, et je me disais: “Menteur.” Barbebois, à sa manière longue et lente, le considéra pendant plusieurs minutes, à tel point que le pauvre homme finit par se tortiller sur le sol. Puis il lui dit enfin: “Ha, hm, je vous attendais, maître Langue de Serpent.” L’homme tressaillit à ce nom. “Gandalf est arrivé avant vous. J’en sais donc autant qu’il m’en faut à votre sujet, et je sais ce que je dois faire de vous. Tous les rats dans la même ratière, m’a dit Gandalf; et c’est ce que je ferai. Je suis le maître d’Isengard, à présent; mais Saruman est prisonnier de sa tour: vous pouvez aller le rejoindre et lui livrer tous les messages qui vous viendront à l’esprit.”

« “Laissez-moi, laissez-moi ! dit Langue de Serpent. Je connais le chemin.”

« “Vous le connaissiez, ça je n’en doute pas, dit Barbebois. Mais les choses ont quelque peu changé, ici. Allez voir !”

« Il laissa partir Langue de Serpent, qui s’en fut cahin-caha à travers l’arche avec nous sur ses talons; puis il entra dans l’anneau et vit toutes les eaux qui s’étendaient entre lui et Orthanc. Il se tourna alors vers nous.

« “Laissez-moi partir ! gémit-il. Laissez-moi partir ! Mes messages sont inutiles, maintenant.”

« “Tout à fait inutiles, dit Barbebois. Mais vous n’avez que deux choix: rester avec moi jusqu’à l’arrivée de Gandalf et de votre maître; ou franchir cette eau. Que choisissez-vous ?”

« L’homme frémit à la mention de son maître, et mit un pied dans l’eau; mais il recula. “Je ne sais pas nager”, dit-il.

« “L’eau n’est pas profonde, dit Barbebois. Elle est sale, mais cela ne vous fera rien à vous, maître Langue de Serpent. Allez-y, maintenant !”

« Là-dessus, le misérable alla patauger dans l’eau trouble. Elle lui montait presque jusqu’au cou quand je commençai à le perdre de vue. La dernière fois que je l’ai aperçu, il s’agrippait à un vieux tonneau, ou peut-être était-ce un bout de bois. Mais Barbebois le suivit, surveillant sa progression.

« “Eh bien, le voilà entré, dit-il à son retour. Je l’ai vu grimper l’escalier à quatre pattes, trempé comme un rat. Il y a encore quelqu’un dans la tour: une main est sortie et l’a tiré à l’intérieur. Il s’y trouve donc: j’espère que l’accueil est à son goût. Maintenant, je dois aller me laver de toute cette vase. Je serai là-haut du côté nord, si quelqu’un demande à me voir. Il n’y a pas d’eau assez propre ici, pour un Ent qui désire boire ou se baigner. Alors je vous demanderais de guetter les portes, mes garçons, et d’accueillir les gens qui s’en viennent. Il y aura le Seigneur des Champs du Rohan, notez bien ! Il faut lui réserver votre meilleur accueil: ses hommes ont livré un rude combat contre les Orques. Vous savez peut-être, mieux qu’un Ent, quel tour il faut donner au langage des Hommes quand on s’adresse à un de leurs seigneurs. Ils sont très nombreux à avoir régné sur les champs verts de mon temps, mais je n’ai jamais appris leur langue ou leurs noms. Ils voudront avoir de la nourriture d’homme, et vous en savez un bout là-dessus, je pense. Trouvez donc quelque chose qui convienne selon vous à un roi, si vous le pouvez.” Et voilà qui met fin à l’histoire. Même si j’aimerais bien savoir qui est ce Langue de Serpent. Était-il vraiment le conseiller du roi ? »

« Oui, dit Aragorn, et aussi l’espion et le serviteur de Saruman au Rohan. Le sort n’a pas été indûment favorable envers lui. Voir ainsi la ruine de tout ce qu’il croyait si puissant et si magnifique dut être un châtiment assez sévère pour lui. Mais je crains que le pire ne soit à venir en ce qui le concerne. »

« Oui, je ne pense pas que Barbebois l’ait envoyé à Orthanc pour lui faire une faveur, dit Merry. Il semblait prendre un malin plaisir à le tourmenter, et il riait tout seul au moment d’aller boire et prendre son bain. Après cela, nous avons été assez occupés à fouiller parmi les épaves et à fureter un peu partout. Nous avons trouvé deux ou trois réserves à différents endroits, non loin d’ici, épargnées par l’eau. Mais Barbebois a envoyé quelques Ents, et ils ont emporté une bonne partie des vivres.

« “Il nous faut de la nourriture d’homme pour vingt-cinq personnes”, dirent les Ents: cela montre que votre compagnie avait été minutieusement comptée avant votre arrivée. Visiblement, vous autres trois étiez censés aller avec les grands. Mais vous n’auriez pas fait meilleure chère. Ce que nous avons gardé était aussi bon que la nourriture envoyée, je vous assure. Meilleur, car nous n’avons envoyé aucune boisson.

« “Et les boissons ?” ai-je demandé aux Ents.

« “Il y a l’eau de l’Isen, et elle est assez bonne pour les Ents et les Hommes”, ont-ils répondu. Mais j’espère que les Ents auront trouvé le temps de préparer quelques-uns de leurs breuvages d’eau de montagne, et que nous verrons la barbe de Gandalf boucler à son retour. Après le départ des Ents, la fatigue et la faim nous sont tombées dessus. Mais nous n’avions pas matière à nous plaindre: nos efforts avaient été amplement récompensés. Notre quête de nourriture d’homme avait permis à Pippin de découvrir le véritable trésor parmi toutes ces épaves: ces barils de Sonnecornet. “Fumer est meilleur après manger”, m’a fait remarquer Pippin: c’est ce qui a mené aux circonstances de tout à l’heure. »

« Oui, tout s’explique et se justifie », dit Gimli.

« Tout sauf une chose, dit Aragorn: de la feuille du Quartier Sud à Isengard ? Plus j’y pense, plus je trouve cela curieux. Je ne suis jamais entré à Isengard, mais j’ai voyagé dans ce pays, et je connais bien les terres vides qui s’étendent entre le Rohan et le Comté. Plus rien ni personne ne circule sur cette route depuis maintes longues années, pas ouvertement en tout cas. Saruman entretenait un commerce secret avec quelqu’un du Comté, je suppose. Il peut se trouver des Langues de Serpent ailleurs que chez le roi Théoden. Les barils portaient-ils une date ? »

« Oui, dit Pippin. C’était la récolte de 1417, soit celle de l’année dernière; non, celle d’avant, bien sûr, à l’heure qu’il est: une bonne année. »

« Eh bien, quel qu’ait été le mal qui se tramait, il n’y a plus à s’en inquiéter, je l’espère; ou du moins il est hors de notre portée pour l’instant, dit Aragorn. Mais je crois que j’en toucherai un mot à Gandalf, aussi insignifiant cela puisse-t-il sembler au milieu de ses grandes affaires. »

« Je me demande ce qu’il fabrique, dit Merry. L’après-midi avance. Et si on allait faire un tour ? En tout cas, vous avez maintenant toute la liberté d’entrer à Isengard si le cœur vous en dit. Mais cette vue n’a rien de très réjouissant. »

10

La voix de Saruman

Ils passèrent à travers le tunnel en ruine et se tinrent bientôt sur un amoncellement de pierres, observant le sombre rocher d’Orthanc piqueté de fenêtres, toujours aussi menaçant malgré la désolation qui l’entourait. Les eaux s’étaient presque toutes retirées, à présent. Des mares sombres subsistaient çà et là, couvertes d’écume et de débris de toutes sortes; mais la plus grande partie du vaste cercle avait retrouvé son dénuement, désert de vase et de rochers éboulés, criblé de trous noircis et jonché de poteaux et de colonnes penchant de tous côtés. Sur le pourtour fracassé de la cuvette s’élevaient de fortes pentes et de hauts monticules, comme des galets entassés par une violente tempête; au-delà, la vallée verdoyante et touffue s’épanchait dans le long ravin entre les sombres bras des montagnes. Au milieu de cette dévastation, des cavaliers tentaient de se frayer un chemin: ils arrivaient du côté nord et approchaient déjà d’Orthanc.

« Voilà Gandalf avec Théoden et ses hommes ! dit Legolas. Allons à leur rencontre ! »

« Marchez avec prudence ! dit Merry. Des dalles traîtresses peuvent basculer et vous précipiter dans un trou, si vous n’y faites pas attention. »

Ils suivirent ce qui restait du chemin menant des portes à la tour — sans presser le pas, car les pavés étaient crevassés et couverts de vase. Les cavaliers, voyant les compagnons approcher, s’arrêtèrent dans l’ombre du rocher pour les attendre. Gandalf chevaucha à leur rencontre.

« Eh bien, Barbebois et moi avons eu d’intéressantes discussions, dit-il; quelques plans ont pu être dressés, et nous avons tous pris du repos, car nous en avions bien besoin. Maintenant, il faut nous remettre en route. Et vous, mes amis, j’espère que vous aurez cru bon de vous reposer aussi, et de vous restaurer ? »

« Certainement, dit Merry. Mais nos discussions ont commencé et se sont terminées dans la fumée. N’empêche que nos dispositions à l’égard de Saruman se sont quelque peu améliorées. »

« Vraiment ? dit Gandalf. Eh bien, pas les miennes. Il me reste une dernière corvée avant de partir: rendre à Saruman une visite d’adieu. C’est dangereux, et probablement inutile; mais il le faut. Ceux d’entre vous qui le souhaitent peuvent m’accompagner — mais prenez garde ! Et pas de plaisanteries ! Ça n’est pas le moment. »

« Je viens avec vous, dit Gimli. Je désire le voir, histoire de découvrir s’il vous ressemble vraiment. »

« Et comment comptez-vous découvrir cela, maître Nain ? dit Gandalf. Saruman pourrait bien me ressembler à vos yeux, si cela servait ses desseins à votre égard. Et puis, êtes-vous aujourd’hui assez sage pour déceler toutes ses contrefaçons ? Enfin, nous verrons bien, peut-être. Il se pourrait qu’il craigne de se montrer devant tant d’yeux différents. Mais j’ai dit à tous les Ents de se retirer hors de vue, aussi avons-nous une chance de le persuader de sortir. »

« Que risquons-nous ? demanda Pippin. Va-t-il nous tirer dessus, faire sortir du feu par les fenêtres ? Ou nous jeter un sort à distance ? »

« Un sort, oui, c’est le plus probable, si vous allez à sa porte le cœur léger, dit Gandalf. Mais nul ne peut dire ce dont il est capable, ou ce qu’il peut tenter de faire. Il est dangereux d’approcher une bête sauvage qui se sait acculée. Et Saruman a des pouvoirs que vous ne soupçonnez pas. Méfiez-vous de sa voix ! »

Ils arrivèrent alors au pied d’Orthanc. Elle était noire, et le roc luisait comme si sa surface était mouillée. La pierre aux multiples faces présentait des contours très nets, comme si elle eût été fraîchement taillée. Malgré toute la furie des Ents, elle n’avait reçu que quelques rayures, et aussi de petits éclats semblables à des flocons près de sa base.

Du côté est, dans un renfoncement entre deux piliers, une grande porte s’ouvrait à bonne hauteur au-dessus du sol; elle-même était surmontée d’une fenêtre aux volets clos donnant sur un balcon entouré de barres de fer. Un escalier de vingt-sept larges marches, sculptées par un art inconnu dans la même pierre noire, montait jusqu’au seuil de la porte. C’était là l’unique entrée de la tour; mais ses murs escarpés étaient ajourés de nombreuses fenêtres rentrées, hautes et élancées: vers le sommet, elles scrutaient l’horizon comme des yeux exigus dans la face abrupte des cornes.

Gandalf et le roi mirent pied à terre au bas de l’escalier. « Je vais monter, dit Gandalf. Ce n’est pas la première fois que j’entre à Orthanc; le péril m’est connu. »

« Et je monterai aussi, dit le roi. Je suis fort âgé, et plus aucun péril ne m’effraie. Je désire parler à l’ennemi qui m’a causé un si grand tort. Éomer m’accompagnera, et veillera à ce que mes vieux pieds ne bronchent point. »

« Comme vous voudrez, dit Gandalf. Aragorn viendra avec moi. Que les autres nous attendent au bas de l’escalier. Ils verront et entendront assez de choses, s’il y a quelque chose à voir ou à entendre. »

« Nenni ! rétorqua Gimli. Legolas et moi souhaitons voir les choses de plus près. Nous sommes ici les seuls représentants de nos peuples respectifs. Nous monterons nous aussi derrière vous. »

« Venez, alors ! » dit Gandalf; et sur ce, il gravit les marches avec Théoden à ses côtés.

Les Cavaliers du Rohan, de part et d’autre de l’escalier, remuaient sur leur selle, jetant des regards méfiants vers la tour et craignant pour leur seigneur. Merry et Pippin, assis sur la première marche, furent envahis d’un sentiment d’insignifiance et d’insécurité.

« Un demi-mille gluant d’ici à la porte ! marmonna Pippin. J’aimerais bien pouvoir m’en retourner au corps de garde sans être vu ! Pourquoi sommes-nous venus ? Personne ne nous a rien demandé. »

Gandalf s’arrêta à la porte d’Orthanc et la frappa avec son bâton. Elle résonna d’un son caverneux. « Saruman, Saruman ! cria-t-il d’une voix forte et autoritaire. Saruman, montre-toi ! »

Ses appels restèrent quelque temps sans réponse. Enfin, les volets s’ouvrirent à la fenêtre du dessus, mais personne ne se voyait dans la sombre ouverture.

« Qui est là ? demanda une voix. Que voulez-vous ? »

Théoden sursauta. « Je connais cette voix, dit-il, et je maudis le jour où je l’écoutai pour la première fois. »

« Va chercher Saruman, puisque te voilà maintenant son valet de pied, Gríma Langue de Serpent ! dit Gandalf. Et ne nous fais pas perdre notre temps ! »

La fenêtre se referma. Ils attendirent. Soudain une autre voix s’éleva, douce et mélodieuse — son timbre même, un enchantement. Ceux qui, sans méfiance, prêtaient l’oreille à cette voix étaient rarement capables de rapporter les mots entendus; et quand ils le pouvaient, ils s’étonnaient, car ces mots leur semblaient alors sans grand pouvoir. Pour la plupart, ils se rappelaient seulement combien il était agréable d’entendre parler la voix: tout ce qu’elle disait paraissait sage et raisonnable, et le désir s’éveillait en eux, par le plus vif assentiment, de paraître sage à leur tour. Quand d’autres prenaient la parole, ils semblaient, par comparaison, frustes et indélicats; et s’ils contredisaient la voix, la colère enflammait le cœur de ceux qui étaient sous le charme. Pour certains, le charme n’opérait que si la voix s’adressait à eux; autrement, ils avaient le sourire de ces hommes qu’un tour de prestidigitateur ne parvient pas à tromper, alors que d’autres en restent bouche bée. Dans bien des cas, le seul son de la voix suffisait à les subjuguer; et pour ceux qui étaient conquis, le charme persistait même quand ils étaient au loin, et ils entendaient toujours cette voix douce leur chuchoter à l’oreille avec instance. Mais nul n’y restait insensible; nul ne rejetait ses ordres et ses prières sans un effort de l’esprit et de la volonté, tant que son détenteur en gardait la maîtrise.

« Alors ? dit-elle à présent d’un ton doucement interrogateur. Pourquoi venir troubler mon repos ? Ne puis-je avoir un seul moment de paix, de nuit comme de jour ? » C’était le ton d’une âme bienveillante heurtée par l’injustice de son sort.

Ils levèrent des yeux ahuris, car ils ne l’avaient pas entendu approcher; et ils virent derrière la balustrade une forme qui les regardait d’en haut: un vieillard, drapé d’une ample cape de couleur indéfinissable, car elle changeait de ton chaque fois qu’ils promenaient le regard, ou quand le vieillard bougeait. Il avait le visage long et le front haut, des yeux noirs et profonds, difficiles à sonder; bien qu’ils eussent alors un air grave et bienveillant, un peu las. Il avait la barbe et les cheveux blancs, mais des mouchetures de noir se voyaient encore au pourtour des lèvres et des oreilles.

« Semblable et dissemblable à la fois », marmonna Gimli.

« Mais allons donc, dit la douce voix. Il en est au moins deux parmi vous que je connais de nom. Gandalf, je le connais trop bien pour espérer vraiment qu’il soit venu quérir mon aide ou mes conseils. Mais vous, Théoden, Seigneur de la Marche du Rohan, vous vous signalez par vos nobles emblèmes, et plus encore par les beaux traits de la Maison d’Eorl. Ô digne fils de Thengel le trois fois renommé ! Pourquoi n’être pas venu plus tôt et en ami ? J’ai grandement désiré vous voir, roi entre les rois des terres de l’Ouest, en particulier ces dernières années, pour vous délivrer des conseils malavisés, souvent mauvais, dont je vous voyais accablé ! Est-il trop tard, à présent ? En dépit des torts qui m’ont été causés, et dont les hommes du Rohan ne sont, hélas ! pas innocents, je voudrais quand même vous sauver, et vous préserver de la ruine qui vous attend inévitablement, si vous suivez cette route sur laquelle vous êtes engagé. Car je suis bien le seul à pouvoir vous aider, maintenant. »

Théoden ouvrit la bouche comme pour prendre la parole, mais il resta muet. Il leva la tête vers la figure de Saruman qui le scrutait de ses yeux sombres et graves; puis il se tourna vers Gandalf debout à ses côtés, et parut hésiter. Gandalf ne fit aucun signe; il se tint silencieux comme une pierre, tel un homme attendant patiemment un signal qui n’est pas encore venu. Les Cavaliers remuèrent, accueillant les paroles de Saruman avec un murmure d’approbation; et bientôt, ils tombèrent eux aussi dans le silence, comme ensorcelés. Ils avaient l’impression que Gandalf n’avait jamais eu pour leur seigneur de paroles aussi justes, ni aussi belles. Que tous ses échanges avec Théoden étaient empreints d’arrogance et de brusquerie. Et une ombre envahit leur cœur, la crainte d’un grave péril: la fin de la Marche, au milieu de ténèbres où Gandalf les conduisait; alors que Saruman leur montrait une porte de sortie qu’il tenait à demi ouverte, de sorte qu’un rayon de lumière en émanait. Le silence s’appesantit.

Ce fut Gimli le nain qui s’exclama tout à coup. « Les paroles de ce magicien sont sens dessus dessous, grogna-t-il, agrippant le manche de sa hache. Dans la langue d’Orthanc, aider signifie ruiner, et sauver veut dire tuer, cela crève les yeux. Mais nous ne sommes pas venus quémander. »

« Paix ! » dit Saruman; et l’espace d’un instant, sa voix se fit moins doucereuse, et une lueur étincela dans ses yeux avant de disparaître. « Je ne m’adresse pas encore à vous, Gimli fils de Glóin, dit-il. Votre patrie est loin d’ici, et les troubles de ce pays ne vous concernent guère. Mais ce n’est pas votre faute si vous vous retrouvez mêlé à ceux-ci; ainsi, je ne vous reprocherai pas le rôle que vous avez pu y jouer — un rôle valeureux, à n’en point douter. Mais permettez-moi je vous prie de parler d’abord au Roi du Rohan, mon voisin, et naguère mon ami.

« Qu’avez-vous à dire, Théoden Roi ? Voulez-vous faire la paix avec moi, et jouir de toute l’aide que mon savoir, fondé sur de longues années, pourrait vous apporter ? Prendrons-nous conseil ensemble afin de nous prémunir contre ces jours funestes, et réparerons-nous les torts infligés à chacun avec suffisamment de bonne volonté, pour que nos domaines viennent à fleurir tous deux comme jamais ils n’ont fleuri ? »

Théoden ne fit toujours aucune réponse. Nul ne pouvait dire s’il luttait contre la colère ou contre le doute. Éomer prit la parole.

« Seigneur, écoutez-moi ! dit-il. Nous voici confrontés au danger dont nous avons été prévenus. Avons-nous chevauché à la victoire pour aboutir ici, enjôlés par ce vieux menteur qui distille du miel de sa langue fourchue ? Un loup, piégé par les chiens, leur tiendrait exactement ce discours, s’il en était capable. Quelle aide peut-il vous offrir en vérité ? Il ne cherche qu’à se tirer d’affaire. Mais allez-vous parlementer avec ce dispensateur de traîtrise et d’assassinat ? Souvenez-vous de Théodred aux Gués, et de la tombe de Háma devant la Gorge de Helm ! »

« S’agissant de langues de vipère, que dire de la vôtre, jeune serpent ? répliqua Saruman avec un éclair de colère que tous purent voir. Mais allons, Éomer fils d’Éomund ! poursuivit-il de sa voix douce. À chacun son affaire. La vôtre est dans les hauts faits d’armes, et vous vous attirez par là un très grand honneur. Contentez-vous d’occire ceux que votre seigneur désigne comme ennemis. Ne vous mêlez pas de politiques qui vous dépassent. Mais dussiez-vous un jour être roi, vous verrez peut-être l’importance de choisir vos amis avec soin. L’amitié de Saruman et la puissance d’Orthanc ne sauraient être écartées à la légère, qu’importent les griefs, réels ou inventés, qu’on choisit d’invoquer. Vous avez gagné une bataille, non une guerre — et ce, grâce à une aide sur laquelle vous ne pourrez plus compter. L’Ombre du Bois pourrait attendre à votre porte, la prochaine fois: elle est capricieuse, insensée, et elle n’aime guère les Hommes.

« Mais, monseigneur du Rohan, faut-il me traiter d’assassin parce que de vaillants hommes sont tombés au combat ? Si vous partez en guerre, inutilement, car tel n’était pas mon désir, alors des hommes mourront. Mais si cela fait de moi un assassin, toute la maison d’Eorl est entachée de meurtre; car elle a livré bien des guerres et attaqué nombre de gens qui la défiaient. Cela ne l’a pas empêchée, parfois, de chercher ensuite une paix qui, pour avoir été politique, n’était pas mauvaise pour autant. Or donc, Théoden Roi: aurons-nous la paix et l’amitié, vous et moi ? Il n’appartient qu’à nous d’en décider. »

« Nous aurons la paix », dit enfin Théoden, d’une voix pâteuse et avec effort. Plusieurs des Cavaliers s’écrièrent de joie. Théoden leva une main. « Oui, nous aurons la paix, dit-il à présent d’une voix claire, nous aurons la paix, quand vous et toutes vos œuvres aurez péri — et celles de votre sinistre maître auquel vous voudriez nous livrer. Vous êtes un menteur, Saruman, un corrupteur du cœur des hommes. Vous me tendez la main, et je ne vois qu’une griffe de la serre du Mordor. Cruelle et froide ! Même si votre guerre contre moi avait été juste — ce qu’elle n’était pas; car seriez-vous dix fois plus sage que vous n’auriez aucunement le droit de nous asservir, moi et les miens, à votre volonté et à vos intérêts —, même alors, que dites-vous des torches allumées dans l’Ouestfolde et des enfants qui gisent là-bas sans vie ? Et le corps de Háma, mutilé devant les portes de la Ferté-au-Cor alors qu’il était déjà mort... Quand vous serez ici pendu à un gibet pour le bénéfice de vos propres corbeaux, je serai en paix avec vous et avec Orthanc. Voilà pour la Maison d’Eorl. Certes, je n’ai pas la stature de mes pères, mais je ne dois pas pour autant vous lécher les doigts. Tournez-vous autre part. Mais je crains que votre voix n’ait perdu son charme. »

Les Cavaliers levèrent les yeux vers Théoden, comme brusquement tirés d’un rêve. Après la musique de Saruman, la voix rauque de leur maître paraissait celle d’un vieux corbeau. Mais Saruman, pendant un moment, devint fou de rage. Il se pencha sur la balustrade vers le Roi, comme pour lui asséner un coup de bâton. Certains crurent voir tout à coup un serpent qui se love et se prépare à mordre.

« Des gibets et des corbeaux ! siffla-t-il, et ils frémirent devant cet affreux changement. Vieux gâteux ! Qu’est-ce que la maison d’Eorl sinon une grange couverte de chaume où des bandits trinquent dans le relent, pendant que leur marmaille se roule sur le sol parmi les chiens ? Trop longtemps ils ont eux-mêmes échappé au gibet. Mais le nœud descend — lent à se serrer, dur et implacable à la fin. À la potence, si cela vous agrée ! » Sa voix changea alors, tandis qu’il se maîtrisait peu à peu. « Je ne sais pourquoi j’ai mis tant de patience à vous parler. Car je n’ai aucunement besoin de vous, ni de votre petite bande de galopeurs, aussi prompts à fuir qu’à avancer, Théoden Maître des Chevaux. Je vous ai proposé, il y a bien longtemps, une condition bien au-dessus de votre mérite et de votre envergure. Je vous l’ai offerte encore à l’instant, afin que ceux que vous fourvoyez puissent s’aviser des chemins qui s’offrent à eux. Vous me le rendez par des fanfaronnades et des injures. Eh bien, soit. Regagnez vos cabanes !

« Mais toi, Gandalf ! Pour toi du moins je suis peiné, car je perçois le déshonneur qui est tien. Comment se fait-il que tu endures pareille compagnie ? Car tu es fier, Gandalf, et non sans raison: tu as l’esprit noble, et des yeux qui voient au plus loin et au plus profond. Ne voudras-tu m’écouter, même aujourd’hui ? »

Gandalf remua, levant la tête. « Qu’as-tu à dire que tu ne m’as pas dit la dernière fois ? demanda-t-il. Ou y a-t-il des choses dont tu voudrais te dédire ? »

Saruman observa une pause. « Me dédire ? fit-il songeur, l’air perplexe. Me dédire ? Je me suis efforcé de te conseiller pour ton propre bien, mais tu m’as à peine écouté. Tu es fier, et tu n’aimes guère les conseils, car tu n’es pas sans ta propre sagesse, il est vrai. Mais tu as erré ce jour-là, je crois, te méprenant sciemment sur mes intentions. Et dans mon empressement à te persuader, je crains d’avoir perdu patience. En vérité, je le regrette. Car je ne te voulais aucun mal; et aujourd’hui non plus, je ne t’en veux pas, même si tu reviens à moi en compagnie de barbares et d’ignorants. Comment le pourrais-je ? Ne sommes-nous pas membres du même ordre, à la fois noble et ancien, des plus éminents en Terre du Milieu ? Notre amitié nous serait mutuellement profitable. Ensemble, nous pourrions faire encore bien des choses pour apaiser les désordres du monde. Essayons de nous comprendre l’un l’autre, sans plus nous occuper de ces pauvres gens ! Qu’ils se plient à nos décisions ! Pour le bien commun, je suis prêt à réparer le passé et à te recevoir. Pourquoi ne pas discuter avec moi ? Pourquoi ne pas monter ? »

Saruman investit tant de pouvoir dans ce dernier effort qu’aucun de ceux qui se trouvaient à portée n’y resta insensible. Mais le charme n’était plus du tout le même. C’était la douce remontrance d’un roi bienveillant à l’égard d’un ministre fautif, encore que très apprécié. Mais eux étaient exclus, comme s’ils prêtaient l’oreille à des propos qui ne leur étaient pas destinés, tels des enfants mal élevés ou des serviteurs ignorants massés derrière une porte, épiant le discours abscons de leurs aînés tout en se demandant quelle incidence il aurait sur leur sort. Ces deux-là étaient d’une tout autre trempe: sages et vénérables. Ils ne pouvaient manquer de s’allier. Gandalf monterait dans la tour pour y discuter de choses profondes, bien au-delà de leur entendement, dans les hauteurs d’Orthanc. La porte se refermerait, et on les laisserait dehors, où ils n’auraient plus qu’à attendre la tâche ou le châtiment choisis pour eux. Cette pensée prit forme, même dans l’esprit de Théoden, comme une ombre de doute: « Il nous trahira, il ira; nous serons perdus. »

Puis Gandalf rit. Le fantasme disparut tout à coup en fumée.

« Saruman, Saruman... ! dit Gandalf sans s’arrêter de rire. Saruman, tu as manqué ta vocation. Tu aurais dû être le fou du roi, et gagner ton pain, et sans doute quelques coups de fouet, en imitant ses conseillers. Ah, ma parole ! fit-il, s’arrêtant pour mieux contenir son hilarité. Nous comprendre l’un l’autre ? J’ai bien peur d’être au-delà de ta compréhension. Mais toi, Saruman, je ne te cerne que trop bien, à présent. J’ai meilleure souvenance de tes dires, et de tes actes, que tu ne le supposes. La dernière fois que je t’ai rendu visite, tu étais le geôlier du Mordor, et tu te proposais de m’y envoyer. Nenni, l’hôte qui s’est échappé par le toit y pensera à deux fois avant de repasser la porte. Non, je ne crois pas que je vais monter. Mais écoute-moi, Saruman, pour la dernière fois ! Ne veux-tu pas descendre ? Les murs d’Isengard n’ont pas démontré toute la force que ton espoir et ton imagination leur prêtaient. Il en va peut-être de même pour ces choses en lesquelles tu as encore confiance. Ne serait-il pas bon de t’en éloigner pour quelque temps ? De te tourner ailleurs, peut-être ? Réfléchis bien, Saruman ! Ne veux-tu pas descendre ? »

Une ombre passa sur le visage de Saruman; puis il devint pâle comme la mort. Avant qu’il n’ait pu s’en cacher, ils virent poindre derrière le masque l’angoisse d’un esprit en proie au doute, craignant de quitter son refuge, mais révulsé à l’idée d’y rester. Il hésita une seconde, et tous retinrent leur souffle. Puis il parla, d’une voix stridente et glaciale. L’orgueil et la haine avaient raison de lui.

« Si je veux descendre ? railla-t-il. Un homme sans défense descend-il parler à des voleurs qui l’attendent dans la rue ? Je vous entends très bien d’ici. Je ne suis pas un sot, et je ne te fais nullement confiance, Gandalf. Ils n’encombrent pas ouvertement mon escalier, mais je sais où se terrent les sauvages démons du bois, attendant tes ordres. »

« Les traîtres sont toujours des êtres méfiants, répondit Gandalf avec lassitude. Mais tu n’as pas à craindre pour ta peau. Je ne désire pas te tuer, ni te faire de mal, comme tu ne manquerais pas de le savoir si tu me comprenais vraiment. Et j’ai le pouvoir de te protéger. Je veux te donner une dernière chance. Tu peux quitter Orthanc, libre... si tu le décides. »

« N’est-ce pas beau ? fit Saruman avec moquerie. Tout à fait dans la manière de Gandalf le Gris: si condescendant, mais ô combien aimable. Je ne doute pas qu’Orthanc te serait agréable, et mon départ commode. Mais pour quelle raison voudrais-je partir ? Et qu’entends-tu par “libre” ? Il y a des conditions, je présume ? »

« Des raisons, il y en a, et tu les vois de tes fenêtres, répondit Gandalf. D’autres se présenteront à ton esprit. Tes serviteurs sont dispersés ou réduits à néant; tu t’es mis à dos tes voisins; et tu as trompé ton nouveau maître, ou du moins as-tu essayé. Quand il tournera son œil de ce côté, ce sera l’œil rouge du courroux. Mais quand je dis “libre”, je veux dire “libre”: libre d’entrave, par les chaînes ou par la sujétion — libre d’aller où tu l’entends, même... même au Mordor, Saruman, si tu le désires. Mais tu dois d’abord me remettre la Clef d’Orthanc, et ton bâton. Ces objets, gages de ta bonne conduite, te seront rendus plus tard, si tu les mérites. »

Saruman blêmit, son visage se tordit de rage, et une lueur rouge s’alluma dans son regard. Il eut un rire dément. « Plus tard ! s’exclama-t-il, et sa voix s’éleva en un cri aigu. Plus tard ! Oui, quand tu auras aussi les Clefs de Barad-dûr même, je suppose; et les couronnes de sept rois, et les bâtons des Cinq Magiciens, et que tu te seras acheté une nouvelle paire de bottes, beaucoup plus grandes que celles que tu portes en ce moment. Un plan des plus raisonnables. Et qui ne nécessite guère mon apport ! J’ai autre chose à faire. Ne fais pas l’imbécile. Si tu désires traiter avec moi, va-t’en d’ici, et reviens quand tu seras dégrisé ! Et laisse là-bas ces coupe-jarrets et cette petite vermine toujours pendue à tes basques ! Bonne journée ! » Il tourna les talons et quitta le balcon.

« Reviens, Saruman ! » dit Gandalf d’une voix autoritaire. À la stupéfaction des autres, Saruman se retourna et, comme entraîné malgré lui, il revint lentement à la balustrade de fer, s’appuyant contre celle-ci et soufflant bruyamment. Son visage flétri était creusé de rides. Sa main agrippait son lourd bâton noir comme une serre.

« Je ne t’ai pas donné la permission de partir, dit Gandalf avec sévérité. Je n’ai pas terminé. Tu es devenu un fou, Saruman, mais un fou dont on peut avoir pitié. Il était encore temps de tourner le dos à la folie et au mal, et de rendre service. Mais tu as choisi de rester, et de ronger les bouts de tes vieilles intrigues. Reste donc ! Mais je t’avertis, tu ne ressortiras pas facilement d’ici. À moins que l’Est n’étende ses mains noires pour te saisir. Saruman ! cria-t-il, et sa voix gagna en puissance et en autorité. Vois, je ne suis pas Gandalf le Gris, que tu as trahi. Je suis Gandalf le Blanc, qui est revenu de la mort. Tu n’as plus de couleur, désormais, et je te bannis de l’ordre et du Conseil. »

Levant une main, il parla lentement, d’une voix claire et froide. « Saruman, ton bâton est brisé. » Il y eut un craquement; le bâton vola en éclats dans la main de Saruman, et la tête vint choir aux pieds de Gandalf. « Va-t’en ! » dit Gandalf. Saruman recula avec un cri et s’éloigna en se traînant. À cet instant, un objet lourd et luisant tomba brusquement d’en haut. Il ricocha sur la balustrade juste au moment où Saruman s’en éloignait, et, frôlant la tête de Gandalf, vint s’abattre sur la marche où le mage se tenait. La balustrade résonna et se rompit. La marche se fendit, faisant jaillir de brillantes étincelles. Mais la boule était intacte; elle roula dans l’escalier, tel un globe de cristal d’aspect sombre avec en son cœur un rougeoiement de feu. Comme elle s’en allait en roulant vers une mare, Pippin courut après et la ramassa.

« Canaille d’assassin ! » s’écria Éomer. Mais Gandalf resta impassible. « Non, cet objet n’a pas été lancé par Saruman, dit-il; ni même à sa demande, je crois bien. Il venait d’une fenêtre loin au-dessus. Une dernière petite attention de maître Langue de Serpent, j’imagine, quoique mal dirigée. »

« Si le lancer manquait de précision, c’est peut-être qu’il n’arrivait pas à décider lequel des deux il détestait le plus, vous ou Saruman », dit Aragorn.

« Peut-être bien, dit Gandalf. Ces deux larrons ne trouveront pas grand réconfort dans leur compagnonnage: ils vont s’entre-dévorer de mots. Mais ce châtiment est juste. Si Langue de Serpent ressort un jour d’Orthanc avec la vie sauve, ce sera déjà mieux que ce qu’il méritait.

« C’est bon, mon garçon, je vais le prendre ! Je ne vous ai pas demandé d’y toucher », s’écria-t-il en se retournant, voyant Pippin gravir lentement les marches, comme s’il portait un grand poids. Descendant à sa rencontre, il prit rapidement le globe sombre des mains du hobbit et l’enveloppa dans un pan de sa cape. « Je vais m’occuper de cela, dit-il. Ce n’est pas quelque chose que Saruman aurait choisi de jeter, je pense. »

« Mais il pourrait avoir autre chose à jeter, dit Gimli. Si le débat est terminé, mettons-nous au moins hors de portée des pierres ! »

« C’est terminé, dit Gandalf. Allons-nous-en. »

Ils tournèrent le dos aux portes d’Orthanc et redescendirent. Les cavaliers acclamèrent le roi avec allégresse, et saluèrent Gandalf. Le sortilège de Saruman était rompu: ils l’avaient vu se précipiter sitôt appelé, et repartir piteusement une fois renvoyé.

« Eh bien, voilà qui est fait, dit Gandalf. Je dois maintenant trouver Barbebois pour lui dire comment les choses se sont passées. »

« Il aura deviné, non ? dit Merry. Pouvait-on réellement espérer qu’elles se terminent autrement ? »

« Pas réellement, répondit Gandalf, même si en définitive il s’en est fallu d’un cheveu. Mais j’avais mes raisons d’essayer: certaines magnanimes, d’autres moins. Pour commencer, Saruman a pu constater que sa voix perdait de son pouvoir. Il ne peut être à la fois tyran et conseiller. Le complot, une fois arrivé à maturité, ne peut plus demeurer secret. Il n’en est pas moins tombé dans le piège, essayant d’entreprendre ses victimes une à une, pendant que d’autres l’écoutaient. Je lui ai alors présenté un choix ultime et juste: renoncer en même temps au Mordor et à ses intrigues personnelles, et faire amende honorable en nous prêtant assistance dans la nécessité où nous sommes. Il la connaît mieux que quiconque. Il aurait pu nous rendre un fier service. Mais il a choisi de ne pas consentir, et de conserver la puissance d’Orthanc. Il ne veut pas servir, seulement commander. Il vit maintenant dans la terreur de l’ombre du Mordor, mais il songe encore à défier la tempête, pensant pouvoir en réchapper. Malheureux ! Insensé ! Il sera dévoré tout cru, si le pouvoir de l’Est étend ses bras jusqu’à Isengard. Nous ne pouvons détruire Orthanc de l’extérieur, mais Sauron... qui sait ce qu’il est capable de faire ? »

« Et si Sauron n’en sort pas vainqueur ? Qu’allez-vous faire de lui ? » demanda Pippin.

« Moi ? Rien ! dit Gandalf. Je ne vais rien faire de lui. Je n’ai pas soif de domination. Que va-t-il devenir ? Je ne saurais vous le dire. Je m’afflige de savoir que tant de choses qui autrefois étaient bonnes dépérissent aujourd’hui dans la tour. Il reste que, pour nous, tout s’est plutôt bien déroulé. Les retournements de la fortune sont bien étranges ! La haine est souvent l’artisan de son propre malheur ! J’ai idée que, si nous étions entrés à Orthanc, nous n’aurions guère trouvé de trésors plus précieux que cette chose que Langue de Serpent nous a lancée. »

Un cri strident, soudain étouffé, jaillit d’une fenêtre ouverte loin au-dessus de leurs têtes.

« On dirait que Saruman est du même avis, dit Gandalf. Laissons-les donc ! »

Ils regagnèrent alors les portes en ruine. À peine étaient-ils passés sous l’arche que Barbebois et une douzaine d’autres Ents surgirent tout à coup d’entre les ombres parmi les tas de pierres où ils s’étaient cachés, approchant à grands pas. Aragorn, Gimli et Legolas les observèrent, les yeux écarquillés.

« Voici trois de mes compagnons, Barbebois, dit Gandalf. Je vous ai parlé d’eux, mais vous ne les avez pas encore rencontrés. » Il les nomma l’un après l’autre.

Le Vieil Ent posa sur eux un long regard scrutateur, et il leur parla chacun à son tour. Il aborda Legolas en dernier. « Ainsi, vous avez parcouru tout le chemin depuis Grand’Peur, mon bon Elfe ? C’était jadis une très grande forêt ! »

« Elle l’est encore, dit Legolas. Mais pas au point où nous nous fatiguions de voir de nouveaux arbres. Rien ne me ferait plus plaisir que de parcourir le Bois de Fangorn. J’en ai à peine franchi l’orée, et c’est à regret que j’ai dû rebrousser chemin. »

Les yeux de Barbebois étincelèrent de plaisir. « J’espère que votre vœu sera exaucé avant que les collines aient beaucoup vieilli », dit-il.

« Je viendrai, si la fortune le permet, répondit Legolas. Mon ami et moi avons conclu un marché, et si tout va bien, nous visiterons Fangorn ensemble — avec votre permission. »

« Tout Elfe qui viendra avec vous sera le bienvenu », dit Barbebois.

« L’ami en question n’est pas un Elfe, dit Legolas; je vous parle de Gimli fils de Glóin, que voici. » Gimli s’inclina profondément, mais la hache glissa de sa ceinture, résonnant sur le sol.

« Houm, hm ! Ah, par exemple ! fit Barbebois, l’examinant d’un regard sombre. Un nain et un porteur de hache ! Houm ! Je suis bien disposé envers les Elfes; mais ceci est beaucoup demander. Quelle étrange amitié ! »

« Aussi étrange puisse-t-elle sembler, répondit Legolas, je n’irai pas seul à Fangorn tant que Gimli vivra. Sa hache ne s’attaque pas aux troncs d’arbres, mais au cou des Orques, ô Fangorn, maître du Bois de Fangorn. Il en a tranché quarante-deux pendant la bataille. »

« Hou ! Allons donc ! dit Barbebois. Voilà qui est mieux ! Oui, eh bien, les choses se passeront comme elles le voudront bien; rien ne sert de nous hâter à leur rencontre. Mais à présent, il faut nous séparer pour quelque temps. Le jour tire à sa fin, pourtant Gandalf me dit que vous devez partir avant la nuit tombée, et le Seigneur de la Marche est impatient de retrouver sa demeure. »

« Oui, nous devons partir, et tout de suite, dit Gandalf. Je crains de devoir vous enlever vos deux gardiens. Mais vous vous débrouillerez très bien sans eux. »

« Sans doute, dit Barbebois. Mais ils me manqueront. Nous sommes devenus amis si rapidement, j’ai l’impression d’être devenu un peu hâtif: je redeviens vert, peut-être. Mais voilà, ce sont les premières créatures nouvelles que j’aie vues sous le Soleil ou la Lune depuis très, très longtemps. Je ne les oublierai pas. J’ai mis leur nom dans la Longue Liste. Les Ents s’en souviendront.

*Les Ents nés en terre, vieux comme les monts,*

*promeneurs des bois et buveurs d’eau ;*

*et les enfants Hobbits, affamés comme des fauves,*

*les gens rieurs, les petites personnes,*

ils resteront amis aussi longtemps qu’il y aura de nouvelles feuilles. Faites bonne route ! Mais si vous avez des nouvelles, là-haut dans votre beau pays, dans le Comté, faites-le-moi savoir ! Vous savez ce que je veux dire: des nouvelles des Ents-Femmes, si vous les voyez. Venez vous-mêmes, si vous le pouvez ! »

« Nous viendrons ! » dirent Merry et Pippin ensemble, et ils se détournèrent vivement. Barbebois les observa un moment, silencieux, hochant pensivement la tête. Puis il se tourna vers Gandalf.

« Ainsi donc, Saruman refuse de partir ? dit-il. Je me disais bien qu’il ne le ferait pas. Son cœur est pourri comme un Huorn noir. Encore que, si j’étais vaincu, et que tous mes arbres étaient détruits, je ne sortirais pas tant qu’il me resterait un trou sombre où me cacher. »

« Non, dit Gandalf. Mais vous n’avez pas comploté de couvrir le monde entier de vos arbres, et d’étouffer tous les autres êtres vivants. Mais voilà, Saruman préfère rester pour nourrir sa haine, et tisser de nouvelles toiles dans la mesure de ses moyens. Il a la Clef d’Orthanc. Mais il ne faut pas le laisser s’échapper. »

« Certes non ! Les Ents y veilleront, dit Barbebois. Saruman ne mettra pas le pied en dehors du rocher sans mon autorisation. Les Ents garderont un œil sur lui. »

« Bien ! dit Gandalf. C’est ce que j’espérais. Je peux maintenant partir et m’occuper d’autres affaires avec un souci en moins. Mais méfiez-vous. Les eaux ont redescendu. Je crains qu’il ne soit plus suffisant d’encercler la tour de sentinelles. Je suis bien certain que de profondes galeries ont été creusées sous Orthanc, et que Saruman espère y aller et venir avant peu, sans être remarqué. Si la tâche ne vous fait pas peur, je vous prierais de laisser revenir l’eau; et de continuer jusqu’à ce qu’Isengard demeure un lac stagnant, ou que vous ayez découvert les issues. Quand tous les souterrains seront engloutis, et les issues bloquées, Saruman devra se contenter de rester à l’étage et de regarder par les fenêtres. »

« Fiez-vous aux Ents ! dit Barbebois. Nous fouillerons la vallée de fond en comble, et nous retournerons chaque caillou. Les arbres reviennent vivre ici, de vieux arbres sauvages. Nous appellerons cela le Bois-de-Guet. Pas un écureuil n’y mettra les pattes sans que je sois au courant. Fiez-vous aux Ents ! Jamais nous ne nous lasserons de le surveiller, que ne se soient écoulées sept fois les années pendant lesquelles il nous a tourmentés. »

11

Le palantír

Le soleil sombrait derrière le long bras occidental des montagnes quand Gandalf et ses compagnons, avec le roi et ses Cavaliers, repartirent d’Isengard. Aragorn fit monter Pippin derrière lui, et Gandalf prit Merry. Deux des hommes du roi partirent en avant à toute bride, et ils ne tardèrent pas à disparaître au creux de la vallée. Les autres suivirent d’un pas modéré.

Des Ents se tenaient solennellement aux portes, alignés comme des statues, leurs longs bras levés, mais sans faire le moindre bruit. Ayant parcouru quelque distance sur le chemin sinueux, Merry et Pippin se retournèrent. Le soleil brillait encore dans le ciel, mais de longues ombres s’étendaient sur Isengard, ruines grises englouties par les ténèbres. Barbebois s’y tenait seul à présent, tel un vieux tronc d’arbre dans le lointain; les hobbits se rappelèrent alors leur première rencontre, sur la corniche ensoleillée aux lisières de Fangorn.

Ils parvinrent à la colonne de la Main Blanche. Elle était encore debout, mais la main sculptée avait été renversée et brisée en menus morceaux. Le long index gisait au beau milieu du chemin, blanc dans le crépuscule, l’ongle rouge virant au noir.

« Les Ents font attention au moindre détail ! » dit Gandalf.

Ils poursuivirent leur route, et le soir tomba dans la vallée.

« Irons-nous loin cette nuit, Gandalf ? demanda Merry au bout d’un moment. Je ne sais pas ce que ça vous fait d’avoir cette petite vermine toujours pendue à vos basques; mais la vermine est fatiguée, et elle ne demande qu’à vous lâcher et à s’étendre un peu. »

« Vous avez entendu cela, hein ? dit Gandalf. N’y faites pas attention ! Estimez-vous heureux qu’il ne vous ait adressé de plus longues phrases. Il vous lorgnait du coin de l’œil. Si cela peut conforter votre amour-propre, je vous dirai que, en ce moment, il pense davantage à vous et à Pippin qu’à aucun autre de nous. Qui vous êtes; comment vous êtes arrivés là, et pourquoi; ce que vous savez; si vous avez été capturés, et dans ce cas, comment il se fait que vous vous soyez échappés alors que tous les Orques ont péri: voilà les petites énigmes qui préoccupent le grand esprit de Saruman. Une moquerie de sa part est un compliment, Meriadoc, si vous tirez honneur de son inquiétude. »

« Merci ! dit Merry. Mais c’est un plus grand honneur d’être pendu à vos basques, Gandalf. Tout d’abord, cette position permet de mieux répéter une question. Irons-nous loin cette nuit ? »

Gandalf rit. « Un hobbit tout à fait indémontable ! Tous les Magiciens devraient avoir soin d’un ou deux hobbits — pour leur rappeler le sens du mot *soin*, et pour les corriger. Je vous demande pardon. Mais je n’ai pas manqué de réfléchir non plus à ces choses simples. Nous chevaucherons quelques heures, sans forcer, jusqu’à ce que nous arrivions aux confins de la vallée. Demain, il faudra aller plus vite.

« À l’aller, notre intention était de nous en retourner directement à la demeure du roi, à Edoras, en traversant les plaines — une chevauchée de quelques jours. Mais nous avons réfléchi et modifié nos plans. Des messagers ont été dépêchés à la Gorge de Helm pour y annoncer que le roi doit rentrer demain. De là, il partira pour Dunhart avec de nombreux hommes par des chemins de montagne. Pas plus de deux ou trois, dorénavant, ne devront aller ensemble en pays découvert, de jour comme de nuit, chaque fois qu’il sera possible de l’éviter. »

« Avec vous, c’est tout ou rien ! dit Merry. Je ne pensais pas plus loin que mon lit de cette nuit, j’en ai peur. Où et que sont la Gorge de Helm et tout le reste ? Je ne connais rien de ce pays. »

« Vous feriez mieux d’en apprendre quelque chose, dans ce cas, si vous souhaitez comprendre ce qui s’y passe. Mais pas maintenant, et pas de moi: il y a trop de choses pressantes auxquelles je dois réfléchir. »

« Très bien, je vais me rabattre sur l’Arpenteur quand nous serons autour du feu de camp: il est moins soupe au lait. Mais pourquoi tant de discrétion ? Je croyais qu’on avait gagné la bataille ! »

« Oui, nous l’avons gagnée, mais ce n’est qu’une première victoire, et notre danger s’en trouve augmenté. Il y avait un lien entre Isengard et le Mordor, un lien que je n’ai pas encore découvert. Je ne sais pas comment ils échangeaient des nouvelles, mais ils le faisaient. L’Œil de Barad-dûr regardera bientôt impatiemment vers le Val du Magicien, je pense; et vers le Rohan. Moins il en verra, mieux nous nous porterons. »

La route défila lentement, serpentant à travers la vallée. L’Isen coulait dans son lit pierreux, tantôt s’approchant, tantôt s’éloignant. La nuit descendit des montagnes. Toutes les brumes avaient disparu. Un vent froid soufflait. La lune, bientôt pleine, versait une pâle et froide lueur dans le ciel de l’est. Sur leur droite, les épaulements de la montagne s’abaissèrent pour laisser place à une bande de collines dénudées. Les vastes plaines s’ouvrirent, grises, devant eux.

Enfin, ils s’arrêtèrent. Partant de côté, ils quittèrent la grand-route et regagnèrent l’herbe fraîche sur les hauteurs. À environ un mille à l’ouest, ils arrivèrent à un vallon. Il s’ouvrait sur le sud, adossé au flanc de Dol Baran, une colline ronde aux pieds verts, couronnée de bruyères, la dernière de la chaîne septentrionale. Les flancs de la combe étaient couverts des fougères de l’année passée, parmi lesquelles pointaient tout juste, dans la terre odoriférante, les frondes printanières encore repliées. Des buissons épineux poussaient en abondance sur les talus d’en bas, et ils dressèrent leur campement dans l’ombre de ceux-ci, environ deux heures avant le mitan de la nuit. Ils allumèrent un feu dans un creux, parmi les racines d’une aubépine très étendue, grande comme un arbre, tordue par l’âge, mais vigoureuse dans tous ses membres. Des bourgeons se renflaient au bout de chaque brindille.

On posta des sentinelles, deux par tour de garde. Les autres, après avoir soupé, s’enveloppèrent dans leur cape doublée d’une couverture et dormirent. Les hobbits s’allongèrent dans un coin à part, sur un tas de fougères séchées. Merry avait sommeil, mais tout à coup, Pippin semblait curieusement agité. Il ne cessait de se tourner de côté et d’autre, et les fougères bruissaient et craquaient.

« Que se passe-t-il donc ? demanda Merry. Es-tu couché sur une fourmilière ? »

« Non, dit Pippin, mais je ne sais plus comment me placer. Je me demande depuis combien de temps je n’ai plus dormi dans un lit ! »

Merry bâilla. « Compte sur tes doigts ! dit-il. Mais tu dois bien savoir depuis combien de temps nous avons quitté la Lórien. »

« Oh, ça ! dit Pippin. Je parle d’un vrai lit, dans une chambre à coucher. »

« Eh bien, Fendeval, dans ce cas, dit Merry. Mais cette nuit, je pourrais dormir n’importe où. »

« Tu es chanceux, Merry, murmura Pippin après un silence. Toi au moins, tu étais avec Gandalf. »

« Oui, et puis ? »

« As-tu pu lui soutirer des nouvelles, des informations ? »

« Oui, pas mal. Plus que d’habitude. Mais tu as tout entendu, ou à peu près; tu n’étais pas bien loin, et nous ne disions rien de secret. Tu pourras aller avec lui demain, si tu penses être capable de lui tirer les vers du nez — et s’il veut bien de toi. »

« C’est vrai ? Excellent ! Mais il est très fermé, hein ? Il n’a pas changé d’un cheveu. »

« Oh si, quand même ! » dit Merry, se réveillant quelque peu; il commençait à se demander ce qui tracassait son compagnon. « Il a grandi, si on veut. Il est en même temps plus gentil et plus inquiétant, plus joyeux et plus grave qu’avant, je trouve. Il a changé; seulement, nous n’avons pas encore eu l’occasion de voir à quel point. Il n’y a qu’à penser à la fin de sa discussion avec Saruman ! Rappelle-toi, il fut un temps où Saruman était le supérieur de Gandalf: le chef du Conseil, qu’importe ce que ça signifie. Il était Saruman le Blanc. C’est Gandalf qui porte le Blanc, maintenant. Saruman est venu dès l’instant où il a été appelé, et son bâton lui a été enlevé; puis on lui a simplement dit de s’en aller, et il est parti ! »

« Eh bien, si Gandalf a quelque chose de changé, il est plus fermé que jamais, voilà tout, rétorqua Pippin. Cette... boule de verre, par exemple. Il semblait drôlement content de la voir. Il sait quelque chose à ce sujet, ou il le devine. Mais nous dit-il ce que c’est ? Non, pas un traître mot. Pourtant, c’est moi qui l’ai ramassée, et c’est moi qui l’ai empêchée de finir dans une mare. *C’est bon, je vais la prendre, mon garçon* — c’est tout ce qu’il a dit. Je me demande de quoi il s’agit ! Elle paraissait si lourde. » La voix de Pippin se réduisit à un murmure, comme s’il se parlait à lui-même.

« Tiens, tiens ! dit Merry. C’est donc ça qui te tracasse ? Tut-tut, Pippin, mon gars, n’oublie pas le dicton de Gildor — celui que Sam avait coutume de citer: *Ne te mêle pas aux affaires des Magiciens, car ils sont subtils et prompts à la colère*. »

« Mais voici des mois qu’on ne fait plus que s’en mêler, dit Pippin. J’aimerais un peu d’information, tant qu’à être en danger. J’aimerais jeter un œil à cette boule. »

« Dors ! dit Merry. Tôt ou tard, tu auras toute l’information voulue. Mon cher Pippin, jamais un Touc n’a surpassé un Brandibouc en matière de curiosité; mais est-ce bien le moment, pour l’amour du ciel ? »

« Bon, bon ! Qu’est-ce que ça peut faire si je te dis que j’aimerais jeter un œil à cette pierre ? Je sais bien que je ne peux pas, avec le vieux Gandalf assis dessus, comme une poule sur un œuf. Mais ça n’aide pas beaucoup, si tu te contentes de me dire *tu-ne-peux-pas alors-dors !* »

« Mais enfin, que veux-tu que je te dise ? répondit Merry. Je suis désolé, Pippin, mais tu vas être obligé d’attendre demain matin. Après le petit déjeuner, j’aurai toute la curiosité voulue, et je ferai de mon mieux pour t’aider à cajoler le magicien. Mais je ne peux rester éveillé une seconde de plus. Si je continue à bâiller, je vais me fendre jusqu’aux oreilles. Bonne nuit ! »

Pippin se tut. Il ne bougeait plus; mais le sommeil lui échappait toujours, tenu à distance par le doux souffle de Merry, qui s’était endormi à peine quelques minutes après avoir dit bonne nuit. À mesure que le silence s’épaississait, la pensée du globe sombre parut se faire plus insistante. Pippin en sentait de nouveau le poids dans ses mains, et il revoyait les mystérieuses profondeurs rouges où il avait un moment plongé les yeux. Il se tourna et se retourna, s’efforçant de penser à autre chose.

Cela finit par lui devenir insupportable. Il se leva et regarda alentour. L’air était frisquet, et il s’enveloppa dans sa cape. La lune brillait, froide et blanche, au creux du vallon, et les buissons étendaient des ombres noires. Les deux gardes étaient invisibles: peut-être étaient-ils au sommet de la colline, ou cachés dans les fougères. Cédant à une impulsion qu’il ne comprenait pas, Pippin s’avança discrètement près de l’endroit où Gandalf était étendu. Il baissa les yeux vers lui. Le magicien semblait dormir, sans que ses paupières soient tout à fait closes: il y avait un scintillement d’yeux derrière ses longs cils. Pippin recula vivement. Mais Gandalf ne réagit pas, et, se sentant attiré de plus belle, à demi malgré lui, le hobbit se faufila de nouveau derrière la tête du magicien. Il était enroulé dans une couverture, sa cape étendue en travers; et tout près de lui, entre son côté droit et son bras fléchi, il y avait une bosse, un objet rond enveloppé dans un linge sombre; sa main semblait tout juste avoir glissé de l’objet et reposait à présent sur le sol.

Osant à peine respirer, Pippin s’approcha à pas de loup. Enfin, il s’agenouilla. Puis, tendant des mains précautionneuses, il souleva lentement la masse: elle n’était pas tout à fait aussi lourde qu’il s’y attendait. « Ce n’est peut-être qu’un paquet de bricoles, après tout », se dit-il avec une étrange impression de soulagement; mais il ne remit pas le paquet où il l’avait trouvé. Il resta un moment à l’étreindre. Une idée lui vint alors en tête. Il s’éloigna sur la pointe des pieds, alla dénicher une grosse pierre et revint.

Puis, d’un seul geste, il retira le linge, enveloppa la pierre dedans et, s’agenouillant, la déposa près de la main du magicien. Il regarda alors l’objet qu’il venait de dévoiler. Il l’avait enfin sous les yeux: un globe de cristal nu et lisse, à présent sombre et sans vie, posé devant ses genoux. Pippin le souleva, le glissa rapidement sous sa cape et tourna les talons, prêt à regagner son lit. Au même moment, Gandalf remua dans son sommeil et marmonna quelques mots, qui semblaient dans une langue étrange; sa main tâtonnante s’arrêta sur la pierre enveloppée, puis il soupira et cessa de bouger.

« Espèce d’abruti ! se dit Pippin. Tu vas te mettre dans de beaux draps. Remets ça à sa place toute suite ! » Mais il s’aperçut alors que ses genoux tremblaient; et il n’osait plus s’approcher suffisamment du magicien pour pouvoir reprendre le paquet. « Je n’y arriverai pas sans le réveiller, se dit-il, pas avant de m’être un peu calmé. Autant donc y jeter un coup d’œil. Mais pas ici, quand même ! » Il s’éloigna furtivement et s’assit sur une petite butte verte à quelques pas de son lit. La lune regardait par-dessus la lisière du vallon.

Pippin ramena ses genoux vers lui et plaça la boule entre ses cuisses. Il se pencha sur elle comme un enfant glouton recroquevillé sur un bol de nourriture, dans un coin à l’écart des autres. Il écarta les pans de son manteau et regarda dans la pierre. L’air autour de lui semblait tendu, inerte. Au début, le globe lui parut sombre, d’un noir de jais, le clair de lune luisant à sa surface. Puis il perçut une faible lueur s’agitant au cœur de la sphère, et elle tint son regard, si bien qu’il lui était maintenant impossible de le détourner. Bientôt, tout le dedans parut s’embraser; la boule était en rotation, ou les lumières tournaient au-dedans. Soudain, elles s’éteignirent. Il étouffa un cri et se débattit; mais il demeura recroquevillé, étreignant la pierre à deux mains. Il se courba de plus en plus avant, puis il se raidit; ses lèvres remuèrent un instant sans produire le moindre son. Puis il retomba avec un cri étranglé et resta étendu, immobile.

Son cri fut perçant. Les gardes sautèrent du haut des talus. Bientôt, tout le campement fut en émoi.

« Ainsi, voilà le voleur ! » dit Gandalf. Il jeta aussitôt sa cape au sol afin d’en recouvrir le globe. « Mais vous, Pippin ! Quelle fâcheuse tournure d’événements ! » Il s’agenouilla près du corps de Pippin: le hobbit était couché sur le dos, raide, fixant le ciel d’un regard aveugle. « Quelle diablerie ! Quel mauvais coup est-il allé faire, quel malheur a-t-il attiré sur lui et sur nous tous ? » Le magicien avait les traits tirés et la mine défaite.

Il prit la main de Pippin et se pencha sur son visage, écoutant sa respiration; puis il posa la main sur son front. Le hobbit frémit. Ses paupières se fermèrent. Il cria et se redressa, promenant des yeux hagards sur tous les visages autour de lui, pâles dans le clair de lune.

« Il n’est pas pour vous, Saruman ! s’écria-t-il d’une voix stridente et curieusement atone, s’éloignant brusquement de Gandalf. Je l’envoie chercher sur-le-champ. Compris ? Dis seulement cela ! » Puis il voulut se lever et fuir, mais Gandalf le retint avec délicatesse et fermeté.

« Peregrin Touc ! s’exclama-t-il. Revenez ! »

Le hobbit se détendit et retomba en arrière, s’agrippant à la main du magicien. « Gandalf ! cria-t-il. Gandalf ! Pardonnez-moi ! »

« Vous pardonner ? dit le magicien. Dites-moi d’abord ce que vous avez fait ! »

« Je... j’ai pris la boule pour regarder dedans, balbutia Pippin; et j’ai vu des choses qui m’ont effrayé. Et j’ai voulu me sauver, mais je ne pouvais pas. Puis il est venu pour m’interroger; et il m’a regardé, et, et... c’est tout ce que je me rappelle. »

« C’est loin d’être suffisant, dit Gandalf d’un ton sévère. Qu’avez-vous vu, et qu’avez-vous dit ? »

Pippin ferma les yeux et frissonna, mais il resta muet. Tous le dévisageaient en silence, sauf Merry qui se détourna. Mais le visage de Gandalf demeurait ferme. « Parlez ! » intima-t-il.

D’une voix faible et hésitante, Pippin reprit, et peu à peu ses paroles se firent plus claires et plus fortes. « J’ai vu un ciel sombre, dit-il, et de hauts remparts. Et de minuscules étoiles. Cela semblait se passer très loin et il y a très longtemps, pourtant c’était d’une terrible netteté. Alors les étoiles ont commencé à clignoter: elles étaient éclipsées par des créatures ailées. Très grandes, je crois, à vrai dire; mais dans le cristal, on aurait dit des chauves-souris tournoyant au-dessus de la tour. Je pense qu’il y en avait neuf. L’une d’elles s’est mise à voler droit sur moi, elle n’arrêtait pas de grossir. Elle avait une horrible... non, non ! je ne peux pas le dire.

« J’ai essayé de m’enfuir, parce que j’ai cru qu’elle allait sortir du globe; mais quand elle l’a eu complètement recouvert, elle a disparu. Puis il est venu, *lui.* Il ne m’a pas parlé avec des mots que je pouvais entendre. Il me regardait, et je comprenais.

« “Ainsi, vous voilà revenu ? Pourquoi avoir négligé de rendre compte de vous-même pendant si longtemps ?”

« Je n’ai pas répondu. Il a dit: “Qui êtes-vous ?” Je ne répondais toujours pas, mais ça me faisait horriblement mal; et il me pressait, alors j’ai dit: “Un hobbit.”

« Puis, tout à coup, on aurait dit qu’il me voyait, et il s’est mis à rire. C’était cruel. J’avais l’impression d’être transpercé de coups de couteau. Je me suis débattu. Mais il a dit: “Attends un peu ! Nous nous reverrons bientôt. Dis à Saruman que ce bibelot n’est pas pour lui. Je l’envoie chercher sur-le-champ. Compris ? Dis seulement cela !”

« Alors il m’a regardé avec une joie perverse. Je me suis senti tomber en morceaux. Non, non ! je ne peux rien dire de plus. C’est tout ce dont je me souviens. »

« Regardez-moi ! » dit Gandalf.

Pippin le regarda droit dans les yeux. Le magicien tint son regard pendant un instant, sans mot dire. Puis son visage s’adoucit, et l’ombre d’un sourire se dessina sur ses lèvres. Il posa doucement la main sur la tête de Pippin.

« C’est bon ! finit-il par dire. N’en dites pas plus ! Vous n’avez pris aucun mal. Il n’y a pas de mensonge dans vos yeux comme je le craignais. Mais il ne vous a pas parlé longtemps. Vous êtes un sot, mais un sot honnête, Peregrin Touc. D’autres, plus sages que vous, auraient pu faire pire en pareille circonstance. Mais retenez bien ceci ! Vous avez été sauvé, vous et tous vos amis, par ce qu’on appelle la fortune, d’abord et avant tout. Vous ne pouvez compter là-dessus une deuxième fois. S’il vous avait interrogé sans attendre, il est quasi certain que vous lui auriez dit tout ce que vous savez, pour notre ruine à tous. Mais son avidité lui a nui. Il ne voulait pas seulement de l’information: c’est *vous* qu’il voulait, rapidement, pour vous cuisiner dans la Tour Sombre, lentement. Ne frémissez pas ! Si vous vous mêlez aux affaires des Magiciens, il faut pouvoir envisager de pareilles choses. Mais allons ! Je vous pardonne. Rassurez-vous ! Les choses n’ont pas tourné aussi mal qu’on pourrait le craindre. »

Il souleva doucement Pippin et le porta jusqu’à son lit. Merry les suivit et s’assit auprès de son compagnon. « Allongez-vous là et reposez-vous, si possible, Pippin ! dit Gandalf. Faites-moi confiance. Si vos paumes vous démangent encore, parlez-m’en ! Ces choses se guérissent, vous savez. Mais de grâce, mon cher hobbit, ne déposez plus de gros cailloux sous mon coude ! À présent, je vais vous laisser quelque temps ensemble. »

Sur ce, Gandalf partit rejoindre les autres, toujours rassemblés autour de la Pierre d’Orthanc, profondément troublés. « Le péril surgit dans la nuit au moment où l’on s’y attend le moins, dit-il. Nous l’avons échappé belle ! »

« Comment se porte le hobbit, Pippin ? » demanda Aragorn.

« Tout ira bien, maintenant, je crois, répondit Gandalf. Il n’a pas été retenu longtemps, et les hobbits ont une étonnante faculté de guérison. Le souvenir, ou l’horreur qu’il cause, se dissipera probablement assez vite. Trop vite, peut-être. Aragorn, voulez-vous prendre la Pierre d’Orthanc et la garder ? C’est une dangereuse responsabilité. »

« Dangereuse, certes, mais pas pour tous, dit Aragorn. Il en est un à qui cette pierre revient de droit. Car à n’en pas douter, il s’agit là du *palantír* d’Orthanc provenant de la trésorerie d’Elendil, placé ici par les Rois du Gondor. Voici que mon heure approche. Je vais le prendre. »

Gandalf regarda Aragorn, puis, à la surprise des spectateurs, il ramassa la Pierre couverte et la lui présenta en s’inclinant.

« Recevez-la, seigneur ! dit-il: en garantie d’autres choses qui vous seront rendues. Mais si je puis vous conseiller dans l’usage de votre bien, ne vous en servez pas — pour le moment ! Soyez prudent ! »

« Quand donc ai-je fait preuve de hâte ou d’imprudence, moi qui ai vécu dans l’attente et la préparation pendant tant d’années ? » dit Aragorn.

« Jamais, jusqu’à présent. Ne trébuchez donc pas à la fin du parcours, répondit Gandalf. Mais tout au moins, gardez cette chose secrète. Vous, et tous ceux qui sont ici ! Le hobbit Peregrin, surtout, ne doit pas savoir en quelles mains elle fut remise. Le maléfice pourrait à nouveau s’emparer de lui. Car hélas ! il l’a manipulée, et il a regardé dedans, ce qui n’aurait jamais dû se produire. Il n’aurait jamais dû y toucher à Isengard, et j’aurais dû être plus rapide. Mais toute ma pensée était dirigée vers Saruman, et je n’ai pas perçu d’emblée la nature de la Pierre. Puis, fatigué, je me suis étendu pour y réfléchir, et le sommeil m’a pris. Maintenant, je suis fixé ! »

« Oui, cela ne fait pas le moindre doute, dit Aragorn. Nous savons enfin quel était le lien entre Isengard et le Mordor, et de quelle manière il fonctionnait. Cela explique bien des choses. »

« Nos ennemis ont d’étranges pouvoirs, et d’étranges faiblesses ! dit Théoden. Mais il y a longtemps qu’on dit: *Le mauvais vouloir perdra les mauvais*. »

« Cela se voit souvent, dit Gandalf. Mais cette fois, nous avons été singulièrement fortunés. Ce hobbit m’a peut-être sauvé d’une immense bévue. Je me demandais si j’allais moi-même sonder cette Pierre pour découvrir ses applications. Si je l’avais fait, je me serais tout bonnement révélé à lui. Je ne suis pas prêt pour une telle épreuve, à supposer que je le sois un jour. Mais même si je trouvais le pouvoir de me soustraire à lui, il serait catastrophique qu’il me voie, pour le moment — jusqu’au jour où le secret ne sera plus d’aucune utilité. »

« Ce jour est maintenant venu, je crois », dit Aragorn.

« Pas encore, dit Gandalf. Il reste un court moment de doute, et il nous faut le mettre à profit. L’Ennemi, de toute évidence, a cru que la Pierre était à Orthanc — pourquoi ne le penserait-il pas ? — et par conséquent, que le hobbit y était emprisonné, poussé à regarder dans la sphère par Saruman qui voulait le torturer. Cet esprit sombre, alors que je vous parle, doit être obnubilé par la voix et la figure du hobbit, et par une expectation; il pourrait mettre quelque temps avant de se rendre compte de son erreur. Ce temps, nous devons le saisir. Nous avons trop traîné. Il faut bouger. Ce n’est pas le moment de nous attarder dans les environs d’Isengard. Je vais tout de suite prendre les devants avec Peregrin Touc. Ce sera moins pénible pour lui que de rester étendu dans le noir pendant que les autres dorment. »

« Je vais garder Éomer et dix Cavaliers, dit le roi. Ils chevaucheront avec moi à la première heure. Les autres peuvent suivre Aragorn, et partir aussitôt qu’ils le voudront. »

« Comme il vous plaira, dit Gandalf. Mais faites aussi vite que possible pour gagner le couvert des collines, à la Gorge de Helm ! »

À cet instant précis, une ombre tomba sur eux. Le vif clair de lune parut soudain voilé. Plusieurs des Cavaliers poussèrent des cris et se jetèrent au sol, s’abritant la tête comme pour parer un coup venu d’en haut: une peur irraisonnée et un froid mortel les saisirent. Tremblants, ils levèrent les yeux. Une vaste forme ailée passa devant la lune comme un nuage noir. Elle tournoya et fila vers le nord, plus vite qu’aucun vent de la Terre du Milieu. Les étoiles s’évanouirent devant elle. Elle était partie.

Ils se relevèrent, rigides comme des pierres. Gandalf regardait au ciel, les bras tendus vers le sol, raide, serrant les poings.

« Nazgûl ! cria-t-il. Le messager du Mordor. La tempête approche. Les Nazgûl ont traversé le Fleuve ! En selle, en selle ! N’attendez pas l’aube ! Que les plus prestes n’attendent pas les plus lents ! En selle ! »

Il partit en courant, appelant Scadufax. Aragorn le suivit. Ayant trouvé Pippin, Gandalf le souleva de terre. « Cette fois, je vous prends avec moi, dit-il. Scadufax vous montrera ses allures. » Puis il courut à l’endroit où il avait dormi. Scadufax y était déjà. Ayant hissé sur ses épaules le petit sac qui contenait tout son bagage, le magicien sauta sur le dos de sa monture. Aragorn souleva Pippin, toujours blotti dans sa cape et sa couverture, et l’installa entre les bras de Gandalf.

« Adieu ! Suivez-nous sans tarder ! leur cria Gandalf. En avant, Scadufax ! » Le grand cheval rejeta la tête en arrière. Il fouailla l’air de sa longue queue au clair de lune. Puis il s’élança d’un bond, faisant rejaillir la terre, et il partit comme le vent du nord soufflant des montagnes.

« Une belle nuit, très reposante ! dit Merry en se tournant vers Aragorn. Il y en a qui ont une sacrée chance. Il ne voulait pas dormir, il voulait aller avec Gandalf — et le voilà parti ! Au lieu d’être lui-même changé en pierre, pour demeurer ici à jamais en signe d’avertissement. »

« Si vous aviez été le premier à soulever la Pierre d’Orthanc, et non lui, où en serions-nous à présent ? dit Aragorn. Vous auriez pu faire pire. Qui sait ? Mais maintenant, la chance veut que vous m’accompagniez, j’en ai peur. Tout de suite. Allez préparer vos affaires, et prenez tout ce que Pippin aura laissé derrière lui. Hâtez-vous ! »

Scadufax volait sur les plaines, sans qu’il soit besoin de le pousser ou de le conduire. Moins d’une heure s’était écoulée, et ils avaient atteint les Gués de l’Isen et les avaient franchis. Le Tertre des Cavaliers et ses froides lances se dressaient, grisâtres, derrière eux.

Pippin se remettait. Il était au chaud, mais le vent sur son visage était à la fois vif et rafraîchissant. Il était avec Gandalf. L’horreur de la Pierre et de l’ombre affreuse devant la lune se dissipait; ces choses étaient derrière lui, laissées dans les brumes des montagnes ou dans un rêve passager. Il prit une grande respiration.

« Je ne savais pas que vous montiez à cru, Gandalf, dit-il. Vous n’avez ni selle ni bride ! »

« Je ne monte pas à la manière elfe, sauf sur Scadufax, dit Gandalf. Car lui ne veut d’aucun harnais. On ne le monte pas: il consent à vous porter — ou non. S’il y consent, c’est tout ce qu’il faut. À lui de veiller à ce que vous restiez sur son dos, à moins que vous ne décidiez de sauter dans le vide. »

« À quelle vitesse court-il ? demanda Pippin. Vite si j’en crois le vent, mais sans heurts. Et comme ses pas sont légers ! »

« Il court en ce moment aussi vite que peut galoper le plus rapide des coursiers, répondit Gandalf; mais ce n’est pas rapide pour lui. Ici, le pays monte un peu et il est plus accidenté qu’il ne l’était de l’autre côté de la rivière. Mais voyez comme les Montagnes Blanches se rapprochent sous les étoiles ! Là-bas, telles des lances noires, ce sont les cimes du Thrihyrne. Nous ne tarderons pas à atteindre la bifurcation de la route et l’entrée de la Combe de la Gorge, où la bataille s’est jouée il y a deux nuits. »

Pippin retomba dans le silence. Il entendait Gandalf chantonner pour lui-même, murmurant quelques bribes de poésie dans différentes langues tandis que les milles couraient sous eux. Enfin, le magicien entonna une chanson dont le hobbit put saisir les mots; quelques vers lui parvinrent nettement à l’oreille malgré le sifflement du vent :

*De grands rois sous de hauts mâts,*

*Trois fois trois.*

*Qu’ont-ils apporté sur les flots de la mer*

*De leur pays s’abîmant ?*

*Sept étoiles et sept pierres*

*Et un arbre blanc.*

« Que dites-vous, Gandalf ? » demanda Pippin.

« J’étais seulement à me rappeler quelques vers traditionnels, répondit le magicien. Les hobbits les ont oubliés, je suppose, même ceux qu’ils connaissaient bien. »

« Non, pas tous, dit Pippin. Et nous en avons beaucoup de notre propre cru, qui ne vous intéresseraient pas, j’imagine. Mais je n’avais jamais entendu ceux-ci. De quoi parlent-ils — les sept étoiles et les sept pierres ? »

« Des *palantíri* des Rois d’Antan », dit Gandalf.

« De quoi s’agit-il ? »

« Leur nom signifiait *ce qui regarde au loin.* La Pierre d’Orthanc en était un. »

« Donc, elle n’a pas été faite, euh... — Pippin hésita — faite par l’Ennemi ? »

« Non, dit Gandalf. Ni par Saruman. C’est une chose qui dépasse son art, et aussi celui de Sauron. Les *palantíri* viennent d’Eldamar, au-delà de l’Occidentale. Ils ont été faits par les Noldor. Qui sait si Fëanor ne les a lui-même façonnés, en un temps désormais si lointain qu’il ne peut se mesurer en années. Mais il n’est rien que Sauron ne peut détourner pour de mauvais usages. Hélas pour Saruman ! Ce fut là sa ruine, je le vois bien, à présent. User des procédés d’un art plus profond que le nôtre est toujours périlleux, peu importe qui nous sommes. Mais le blâme lui revient tout de même. Pauvre fou ! Garder cela secret, pour son propre bénéfice ! Jamais il n’en a glissé un seul mot à aucun membre du Conseil. Nous ne nous étions pas encore penchés sur le sort des *palantíri* dans les guerres désastreuses du Gondor. Chez les Hommes, ils étaient presque oubliés. Même au Gondor, leur existence n’était connue que de quelques-uns; en Arnor, seuls quelques vers de la tradition en rappelaient le souvenir chez les Dúnedain. »

« Et les Hommes d’autrefois, quel usage en faisaient-ils ? » demanda Pippin, ravi et étonné d’avoir réponse à autant de questions, et se demandant combien de temps cela durerait.

« Ils s’en servaient pour voir au loin, et pour s’entretenir en pensée les uns avec les autres, dit Gandalf. Longtemps parvinrent-ils ainsi à protéger et à unir le royaume de Gondor. Ils placèrent des Pierres à Minas Anor, à Minas Ithil, et à Orthanc dans l’anneau d’Isengard. La principale, la Pierre maîtresse, était sous le Dôme des Étoiles, dans la cité d’Osgiliath avant sa destruction. Les trois autres se trouvaient loin dans le Nord. Dans la maison d’Elrond, on dit qu’elles étaient conservées à Annúminas et à Amon Sûl, et que la Pierre d’Elendil était sur les Collines des Tours qui regardent vers Mithlond dans le golfe de Loune, où mouillent les navires gris.

« Tous les *palantíri* se répondaient entre eux, mais ceux du Gondor étaient toujours offerts à la vue d’Osgiliath. Or il apparaît que, à l’instar du rocher d’Orthanc, le *palantír* de cette tour a également résisté aux injures du temps. Mais seul, il ne pouvait accomplir grand-chose, sinon montrer de petites images de choses éloignées et d’époques lointaines. Très utile pour Saruman, sans doute; toutefois, il ne semble pas s’en être contenté. Il porta son regard de plus en plus loin, jusqu’à le poser enfin sur Barad-dûr. C’est alors qu’il fut pris au piège !

« Qui sait où se trouvent aujourd’hui les Pierres perdues de l’Arnor et du Gondor, enterrées ou profondément noyées ? Mais au moins une d’entre elles a dû être récupérée par Sauron, qui l’aura pliée à ses desseins. Je suppose qu’il s’agit de la Pierre d’Ithil, car il a pris Minas Ithil il y a longtemps et en a fait un lieu maléfique: c’est devenu Minas Morgul.

« Aujourd’hui, il est facile de comprendre le peu de temps qu’il aura fallu pour que l’œil vagabond de Saruman soit piégé et tenu captif; et comment il a dû être persuadé à distance depuis lors, et intimidé quand la persuasion ne suffisait pas. Le mordeur mordu, le faucon sous la griffe de l’aigle, l’araignée dans une toile d’acier ! Combien de temps, je me le demande, a-t-il été contraint de se présenter à son globe, pour subir son inspection et recevoir ses instructions, la Pierre d’Orthanc à ce point fixée sur Barad-dûr que quiconque y regarde maintenant, sauf la volonté la plus inflexible, est sûr de voir son esprit et sa vue y être aussitôt emportés ? Et quelle attraction elle exerce ! Ne l’ai-je pas sentie ? Encore à l’instant, mon cœur voudrait que je confronte ma volonté à cette pierre, pour voir si je ne pourrais pas l’arracher à lui et la diriger là où bon me semble — pour regarder par-delà l’immensité des mers et du temps, vers Tirion la Belle, et percevoir la main et l’esprit ineffables de Fëanor à l’œuvre, du temps où l’Arbre Blanc et le Doré étaient tous deux en fleur ! » Il soupira et se tut.

« Si seulement j’avais su tout cela avant, dit Pippin. Je n’avais pas la moindre idée de ce que je faisais. »

« Mais si, voyons, dit Gandalf. Vous saviez que vous agissiez mal, et stupidement; et vous vous l’êtes répété, même si vous n’écoutiez pas. Je ne vous ai rien dit de tout cela avant, parce que ce n’est qu’en réfléchissant à tout ce qui s’est passé que j’ai enfin compris, là, tandis même que nous chevauchons ensemble. Mais si j’avais parlé plus tôt, cela n’aurait pas calmé votre envie, ni fait en sorte que vous y résistiez plus facilement. Au contraire ! Non, la meilleure leçon est de se brûler la main. Après cela, les mises en garde contre le feu vont droit au cœur. »

« C’est vrai, dit Pippin. Maintenant, si j’avais devant moi les sept pierres, je fermerais les yeux très fort, et je me fourrerais les mains dans les poches. »

« Bien ! dit Gandalf. C’est ce que j’espérais. »

« Mais j’aimerais savoir... », commença Pippin.

« Miséricorde ! s’écria Gandalf. Si fournir des informations doit être le remède à votre curiosité, je devrai passer le restant de mes jours à vous répondre. Que voulez-vous savoir d’autre ? »

« Les noms de toutes les étoiles, et de toutes choses vivantes, et toute l’histoire de la Terre du Milieu, du Haut-Firmament et des Mers Séparatrices, répondit Pippin avec un rire. Évidemment ! Rien de moins ! Mais cette nuit, je ne suis pas pressé. Non, je me demandais seulement au sujet de l’ombre noire. Je vous ai entendu crier “messager du Mordor”. Qu’est-ce que c’était, dites-moi ? Qu’est-ce que ça pouvait bien faire à Isengard ? »

« C’était un Cavalier Noir monté sur des ailes, un Nazgûl, dit Gandalf. Il aurait pu vous emmener à la Tour Sombre. »

« Mais il ne venait pas pour moi... n’est-ce pas ? demanda Pippin d’une voix entrecoupée. Je veux dire, il ne savait pas que j’avais... »

« Bien sûr que non, dit Gandalf. Il y a deux cents lieues ou plus en ligne droite de Barad-dûr à Orthanc, et même un Nazgûl mettrait quelques heures à voler entre l’une et l’autre. Mais Saruman a forcément regardé dans la Pierre depuis l’incursion orque, et je ne doute pas qu’on ait deviné une plus large part de sa pensée secrète qu’il ne l’aurait voulu. Un messager a été envoyé pour espionner ses faits et gestes. Et après ce qui s’est passé cette nuit, un autre risque de venir assez vite, je pense. Ainsi, Saruman goûtera l’extrémité du vice dans lequel il a trempé ses mains. Il n’a aucun prisonnier à envoyer. Il n’a plus de Pierre pour voir, et il ne peut répondre aux sollicitations. Sauron croira tout simplement qu’il cherche à garder le prisonnier pour lui et qu’il refuse d’utiliser la Pierre. Mais Saruman ne gagnerait rien à dire la vérité au messager. Car Isengard est peut-être détruit, mais lui peut encore bénéficier de la sécurité d’Orthanc. Alors, qu’il le veuille ou non, il sera vu comme un rebelle. Or, s’il nous a rejetés, c’était précisément pour éviter cela ! J’ignore ce qu’il va faire pour se tirer d’embarras. Tant qu’il demeure à Orthanc, il a encore le pouvoir de résister aux Neuf Cavaliers, je crois. Il pourrait le tenter. Il pourrait essayer de piéger le Nazgûl, ou essayer au moins d’abattre la créature qui le porte maintenant dans les airs. Si tel est le cas, que le Rohan veille à ses chevaux !

« Mais je ne saurais dire ce qu’il en ressortira pour nous, de bon ou de mauvais. Il se peut que les conseils de l’Ennemi soient bouleversés ou entravés par sa colère à l’égard de Saruman. Il se peut qu’il apprenne que je me tenais sur les marches d’Orthanc — avec des hobbits pendus à mes basques. Ou qu’un héritier d’Elendil était là, bien vivant, debout à mes côtés. À moins que Langue de Serpent ne se soit laissé duper par les insignes du Rohan, il se sera souvenu d’Aragorn et du titre qu’il a revendiqué. Voilà ce que je crains. Ainsi nous fuyons — non pas loin du danger, mais vers un danger plus grand. Chacune des foulées de Scadufax vous rapproche du Pays de l’Ombre, Peregrin Touc. »

Pippin ne répondit pas, mais il étreignit sa cape, comme saisi d’un froid soudain. Un pays gris défilait sous eux.

« Voyez, à présent ! dit Gandalf. Les vallées de l’Ouestfolde s’ouvrent devant nous. C’est ici que nous retrouvons la route de l’est. L’ombre noire, là-bas, marque l’entrée de la Combe de la Gorge. C’est là que se trouvent Aglarond et les Brillantes Cavernes. Ne me demandez pas de quoi il s’agit. Demandez à Gimli, si vous le revoyez; pour une fois, la réponse obtenue pourrait être plus longue que vous ne le souhaiteriez. Vous n’aurez pas l’occasion de les visiter vous-même, pas cette fois-ci. Elles seront bientôt loin derrière nous. »

« Je croyais que vous vous arrêtiez au Gouffre de Helm ! dit Pippin. Où allez-vous donc ? »

« À Minas Tirith, avant que les flots de la guerre ne l’encerclent. »

« Oh ! Et c’est à quelle distance ? »

« À des lieues et des lieues, répondit Gandalf. Trois fois plus loin que les habitations du Roi Théoden, et elles se trouvent à plus d’une centaine de milles d’ici, en tout cas pour les messagers du Mordor. Scadufax, lui, devra suivre une plus longue route. Qui sera le plus rapide ?

« Nous chevaucherons d’ici au point du jour, qui ne doit pas venir avant quelques heures encore. Alors, même Scadufax devra se reposer, quelque part dans un creux des collines: à Edoras, j’espère. Dormez, si vous le pouvez ! Vous verrez peut-être les premières lueurs de l’aurore sur le toit doré de la maison d’Eorl. Et d’ici trois jours, vous verrez l’ombre mauve du mont Mindolluin et les murs de la tour de Denethor, blancs dans le matin.

« Maintenant, allons, Scadufax ! Cours, grand cœur, cours comme tu n’as jamais couru ! Nous avons atteint les terres où tu fus enfanté, et tu connais chaque pierre. Cours, maintenant ! L’espoir est dans la hâte ! »

Scadufax rejeta la tête en arrière et hennit, comme appelé au combat par une sonnerie de trompette. Puis il s’élança en avant. Des flammes fusaient de ses sabots; la nuit glissait sur son dos.

Succombant peu à peu au sommeil, Pippin eut une étrange impression: Gandalf et lui étaient figés comme des pierres, assis sur la statue d’un cheval au galop, tandis que le monde roulait sous ses pieds dans un grand bruit de vent.

LIVRE QUATRIÈME

1

L’apprivoisement de Sméagol

« Y a pas à dire, maître, nous v’là dans un sale pétrin », dit Sam Gamgie. Il se tenait aux côtés de Frodo, l’air abattu et les épaules voûtées, plissant les yeux pour mieux percer les ténèbres.

C’était le troisième soir depuis qu’ils avaient fui la Compagnie, pour autant qu’ils aient pu en juger: ils avaient presque perdu le compte des heures durant lesquelles ils avaient grimpé et peiné sur les pentes arides et parmi les pierres des Emyn Muil — parfois contraints de rebrousser chemin parce qu’ils ne trouvaient plus moyen de continuer; parfois navrés de constater qu’ils avaient tourné en rond pour revenir où ils se trouvaient plusieurs heures auparavant. Dans l’ensemble, toutefois, ils n’avaient jamais cessé de progresser vers l’est, toujours en essayant de rester en marge de cet étrange et tortueux amoncellement de collines, autant que faire se pouvait. Mais leurs faces extérieures plongeaient toujours aussi abruptement, hautes et infranchissables, dominant la plaine de leur mine renfrognée; au-delà des bords éboulés s’étendaient des marais livides et putrescents où rien ne bougeait: pas même un seul oiseau n’était visible.

Les hobbits se tenaient à présent au bord d’une haute falaise, triste et dénudée, aux pieds enveloppés de brume; derrière eux, les hauteurs tourmentées étaient couronnées de nuages flottant à la dérive. Un vent froid soufflait de l’est. La nuit commençait d’envelopper les terres informes devant eux: leur vert nauséeux faisait place à de mornes bruns. Loin sur leur droite, l’Anduin qui, durant la journée, avait jeté d’intermittents reflets à la faveur des éclaircies, était à présent perdu dans l’ombre. Mais leurs yeux ne regardaient pas au-delà du Fleuve vers le Gondor, vers leurs amis, vers les terres des Hommes. Ils fixaient le sud et l’est où, aux confins de la nuit approchante, s’étendait une ligne sombre, comme de lointains monts de fumée pétrifiée. De temps à autre, un minuscule tremblotement de rouge jaillissait au lointain, sur la lisière entre terre et ciel.

« Quel pétrin ! dit Sam. De tous les pays qu’on connaît, c’est le seul endroit qu’on voudrait pas voir de plus près; et c’est justement là où on essaie d’aller ! Et c’est là qu’on n’arrive pas à se rendre, quoi qu’on fasse. On est venus complètement du mauvais côté, il semblerait. On peut pas descendre; et si on descendait, on verrait que toutes ces terres vertes sont qu’un vilain marécage, je gage. Pouah ! Vous le sentez ? » Il renifla le vent avec dédain.

« Oui, je le sens », dit Frodo, mais il ne bougea pas, et ses yeux restèrent fixés en direction de la ligne sombre et de la flamme tremblotante. « Le Mordor ! dit-il entre ses dents. S’il faut que j’aille là-bas, je voudrais bien m’y rendre au plus tôt et en finir au plus vite ! » Il frissonna. Le vent était glacial, et pourtant chargé d’une odeur de froide pourriture. « De toute manière, dit-il, détournant enfin les yeux, nous ne pouvons rester ici toute la nuit, pétrin ou pas. Il faut trouver un endroit plus abrité, et camper une nouvelle fois; et espérer que demain nous montre la voie. »

« Ou après-demain, ou après-après-demain, marmonna Sam. Ou peut-être jamais. On est venus du mauvais côté. »

« Je ne sais pas, dit Frodo. C’est mon destin, je pense, d’aller vers cette Ombre là-bas, et nous finirons par trouver un chemin. Mais est-ce le bien ou le mal qui me le montrera ? Le peu d’espoir que nous avions résidait dans la hâte. Tout retard joue en faveur de l’Ennemi — et me voici retardé. Est-ce la volonté de la Tour Sombre qui dirige nos pas ? Tous mes choix se sont révélés mauvais. J’aurais dû quitter la Compagnie bien avant, et arriver par le nord, à l’est du Fleuve et des Emyn Muil, sur le dur de la Plaine de Bataille et ainsi jusqu’aux cols du Mordor. Mais à présent, il n’est plus possible pour toi et moi tous seuls de nous en retourner; et les Orques rôdent sur la rive orientale. Chaque jour qui passe est un précieux jour perdu. Je suis las, Sam. Je ne sais pas ce qu’il faut faire. Que nous reste-t-il comme nourriture ? »

« Seulement ces... comment on dit, ces *lembas*, monsieur Frodo. Une bonne provision. Mais ça vaut mieux qu’une dent cassée, pas vrai ? Même si je pensais pas, quand j’ai mordu dedans pour la première fois, que j’en viendrais jamais à vouloir du changement. Mais maintenant, ce serait pas de refus: un bout de pain ordinaire et une chope de bière descendraient bien — pardi ! une demi-chope. Ça fait depuis notre dernier campement que je trimballe mon attirail de cuisine, et à quoi ça nous a servis ? Rien pour allumer un feu, d’abord; et rien à faire cuire, pas même de l’herbe ! »

Ils quittèrent le bord du précipice et descendirent dans une petite dépression rocailleuse. Le soleil couchant était perdu dans des nuages, et la nuit tomba rapidement. Ils dormirent comme ils le purent malgré le froid, chacun à tour de rôle, dans une niche au milieu de grandes aiguilles rocheuses à la face rongée et aux contours déchiquetés; du moins étaient-ils à l’abri du vent d’est.

« Les avez-vous revus, monsieur Frodo ? » demanda Sam comme ils étaient assis, transis et courbatus, à mastiquer des gaufrettes de *lembas* dans la froide lueur grise du petit matin.

« Non, dit Frodo. Je n’ai rien vu ni rien entendu depuis deux nuits, maintenant. »

« Ni moi non plus, dit Sam. Brrr ! Ces yeux m’ont fait une de ces peurs ! Mais peut-être qu’on a fini par le semer, ce misérable fouineur. Gollum ! Je vais lui mettre du *gollum* dans le gosier, si jamais je lui mets la main au cou. »

« J’espère que tu n’en viendras jamais là, dit Frodo. Je ne sais pas comment il nous a suivis; mais il se peut qu’il nous ait de nouveau perdus, comme tu dis. Dans ce pays morne et sec, nous ne laissons sans doute pas beaucoup d’empreintes, ni tellement d’odeur, même pour son nez renifleur. »

« J’espère que c’est le cas, dit Sam. Je voudrais bien en être débarrassé pour de bon ! »

« Moi aussi, dit Frodo; mais ce n’est pas mon plus grand souci. Je voudrais qu’on sorte de ces collines ! Je les déteste. Je me sens complètement nu du côté est, coincé sur cette corniche sans rien d’autre que la plaine morte pour me séparer de cette Ombre là-bas. Il y a un Œil dedans. Allons ! Il faut trouver aujourd’hui une façon de descendre, coûte que coûte. »

Mais cette journée passa, et quand l’après-midi se mit à décliner, ils peinaient encore le long de la crête sans avoir pu trouver aucune issue.

Parfois, dans le silence de cette contrée stérile, ils croyaient entendre de faibles sons derrière eux, la chute d’une pierre, ou un claquement de pieds imaginaire sur les rochers. Mais quand ils s’arrêtaient pour écouter, immobiles comme des statues, ils n’entendaient plus rien, rien que le vent soupirant à la surface des pierres; mais même ce son leur rappelait le doux chuintement d’un souffle entre des dents acérées.

Durant toute cette journée, l’arête extérieure des Emyn Muil s’était peu à peu infléchie vers le nord, à mesure qu’ils cheminaient. Tout au long du bord du précipice s’étendait maintenant une large corniche recouverte d’éboulis de roches striées et corrodées, dans laquelle d’étroits ravins s’ouvraient de place en place, plongeant abruptement vers de profondes entailles dans la paroi de la falaise. Afin de se frayer un chemin à travers ces crevasses, qui devenaient toujours plus profondes et plus fréquentes, Frodo et Sam durent s’écarter sur la gauche, à bonne distance du bord; ainsi, ils parcoururent plusieurs milles sans remarquer qu’ils descendaient, lentement mais sûrement: le haut de la falaise s’abaissait progressivement au niveau de la plaine.

Enfin, ils durent s’arrêter. L’arête faisait un grand coude vers le nord, fendue par un ravin plus important. De l’autre côté, elle remontait en un seul bond de plusieurs toises: un grand escarpement gris s’élevait devant eux, taillé à pic comme d’un coup de couteau. Ils ne pouvaient plus continuer: ils devaient prendre soit à l’ouest, soit à l’est. Mais l’ouest, en les ramenant au cœur des collines, leur causerait encore plus de peine et de retard; alors que l’est les conduirait au précipice.

« Eh bien, Sam, il n’y a plus qu’à descendre ce ravin comme on peut, dit Frodo. Voyons à quoi ça nous mènera ! »

« Une vilaine chute, je parie », répondit Sam.

La crevasse était plus longue et plus profonde qu’elle n’y paraissait. À quelque distance en bas, ils trouvèrent des arbres noueux et rabougris, les premiers qu’ils voyaient depuis plusieurs jours: des bouleaux tordus pour la plupart, avec çà et là un sapin. Nombre d’entre eux n’étaient plus que des squelettes, rongés jusqu’au cœur par les vents d’est. Autrefois, en des temps plus cléments, il devait y avoir eu un dense fourré au creux du ravin, mais à présent, les arbres disparaissaient de nouveau au bout d’une cinquantaine de verges, même si de vieux troncs d’arbres morts étaient disséminés presque jusqu’au bord de la falaise. Le fond de la crevasse, situé le long d’une faille dans le roc, était couvert d’éclats de pierre et fortement incliné. Lorsqu’ils arrivèrent au bord du précipice, Frodo se pencha et regarda en bas.

« Regarde ! dit-il. Nous avons dû beaucoup descendre, ou c’est la falaise qui s’est affaissée. Elle est beaucoup plus basse qu’elle ne l’était, et la descente a l’air plus facile. »

Sam s’agenouilla à côté de lui et regarda craintivement dans le gouffre. Puis il leva les yeux vers la haute paroi de la falaise qui s’élevait à quelque distance sur leur gauche. « Plus facile ! grogna-t-il. Enfin, c’est toujours plus facile de descendre que de monter, je suppose. Ceux qui savent pas voler peuvent toujours sauter ! »

« Ce serait tout de même un grand saut, dit Frodo. Environ, euh... » Il évalua la distance du regard. « Environ dix-huit toises, je dirais. Pas plus. »

« Et c’est bien assez ! dit Sam. Ah ! Ce que je déteste ça, regarder d’une hauteur ! Mais j’aime mieux regarder qu’escalader. »

« Tout de même, dit Frodo, je pense qu’on pourrait descendre ici; et je crois qu’il nous faudra essayer. Regarde... le roc est très différent de ce qu’il était à quelques milles d’ici. Il a glissé et il est tout fendu. »

En effet, le précipice n’était plus aussi abrupt, mais s’avançait un peu en pente. On eût dit une imposante muraille ou digue dont les assises se seraient déplacées, lui donnant un aspect tordu et décalé, et laissant de grandes fissures et de longues saillies inclinées, souvent presque aussi larges que des marches.

« Et si on doit essayer de descendre, on ferait mieux d’essayer tout de suite. Le soir tombe vite. Je pense qu’un orage s’en vient. »

Les lointains fumeux des montagnes, dans l’Est, se perdaient dans une obscurité encore plus profonde, laquelle étendait déjà de longs bras vers l’ouest. Une brise se leva, et un murmure de tonnerre. Frodo huma l’air et tourna vers le ciel un regard dubitatif. Il passa sa ceinture par-dessus sa cape et la serra, assura son léger chargement sur ses épaules, et s’avança vers le bord. « Je vais essayer », dit-il.

« Bon, d’accord ! dit Sam à contrecœur. Mais j’y vais en premier. »

« Toi ? dit Frodo. Qu’est-ce qui t’a fait changer d’idée ? »

« J’ai pas changé d’idée. Mais c’est du gros bon sens: mettez en bas celui qu’a plus de chances de glisser. Je veux pas vous tomber dessus et vous faire dégringoler — c’est pas logique d’en tuer deux d’une même chute. »

Sans donner à Frodo le temps d’intervenir, il s’assit, laissa descendre ses jambes dans le vide et se tourna, agitant les pieds et cherchant une prise avec ses orteils. Il est probable qu’il n’ait jamais fait de sang-froid quelque chose de plus brave, ni de plus imprudent.

« Non, non ! Sam, espèce de vieille cloche ! dit Frodo. Tu te tueras à coup sûr, si tu descends comme ça sans même regarder où tu dois mettre les pieds. Reviens ! » Il saisit Sam sous les aisselles et le remonta. « Maintenant, tu attends: un peu de patience ! » dit-il. Puis il s’allongea par terre et se pencha au-dessus du gouffre; mais le jour déclinait rapidement, bien que le soleil ne fût pas encore couché. « Je crois qu’on peut y arriver, dit-il alors; moi, en tout cas, et tu le peux aussi, si tu gardes toute ta tête et que tu fais bien attention de me suivre. »

« Je vois pas comment vous pouvez en être aussi sûr, dit Sam. Ma foi ! On voit même pas jusqu’en bas dans cette lumière. Et qu’est-ce que vous allez faire, si vous arrivez là où y a nulle part où mettre les pieds ou les mains ? »

« Remonter, je suppose », dit Frodo.

« Facile à dire, répliqua Sam. Mieux vaut attendre demain pour voir quelque chose. »

« Non ! Pas si je peux l’éviter, dit Frodo, avec une ardeur aussi étrange que soudaine. Chaque heure, chaque minute me dure. Je vais tenter un essai. Ne bouge pas avant que je revienne ou que je décide de t’appeler ! »

Agrippant le bord de la paroi rocheuse, il se laissa descendre doucement jusqu’au moment où, les bras presque complètement étendus, il trouva une saillie du bout des orteils. « Voilà une première marche ! dit-il. Et cette saillie s’élargit à droite. Je pourrais m’y tenir debout sans m’agripper. Je vais... » Sa phrase fut brusquement interrompue.

Les ténèbres volantes, redoublant de vitesse, surgirent de l’Est et engloutirent le ciel. Il y eut craquement de tonnerre, sec et déchirant, juste au-dessus de leurs têtes. De fulgurants éclairs s’abattirent dans les collines. Puis il y eut une sauvage bourrasque, et, mêlé à son rugissement, un cri aigu et perçant. Les hobbits avaient déjà entendu un cri semblable dans la lointaine Marêche, en fuyant Hobbiteville; et même là, dans les bois du Comté, il leur avait glacé le sang. Ici, dans le désert, sa terreur était bien plus grande: ils se sentirent percés par de froides lames d’horreur et de désespoir, arrêtant le cœur, coupant le souffle. Sam tomba face contre terre. Sans le vouloir, Frodo lâcha prise et se couvrit la tête et les oreilles. Chancelant, il perdit pied et glissa en bas avec un cri plaintif.

Sam l’entendit tomber et rampa avec effort jusqu’au bord. « Maître, maître ! appela-t-il. Maître ! »

Il n’obtint aucune réponse. Il s’aperçut qu’il tremblait de partout, mais il reprit son souffle et appela de nouveau: « Maître ! » Le vent semblait vouloir faire rentrer son cri dans sa gorge; mais quand il eut passé à travers le ravin pour aller rugir parmi les collines, un faible cri de réponse monta aux oreilles de Sam :

« Ça va, ça va ! Je suis ici. Mais je ne vois plus rien. »

Frodo l’appelait d’une voix faible. En réalité, il n’était pas bien loin. Il avait glissé, sans toutefois tomber; et d’une secousse, il avait pu reprendre pied sur une saillie plus large, peut-être une dizaine de pieds plus bas. Heureusement, à cet endroit, la paroi rocheuse était fortement inclinée en arrière, et le vent l’avait poussé contre la falaise, ce qui l’avait empêché de basculer. Il prit quelques instants pour se remettre d’aplomb, le visage collé contre la pierre froide, sentant son cœur battre à tout rompre. Mais soit l’obscurité était devenue totale, soit il avait perdu la vue. Tout était noir autour de lui. Avait-il été frappé de cécité ? Il prit une profonde inspiration.

« Revenez ! Revenez ! » disait la voix de Sam au-dessus de lui à travers les ténèbres.

« Je ne peux pas, répondit-il. Je ne vois plus rien. Je ne trouve aucune prise. Je ne peux pas bouger pour l’instant. »

« Qu’est-ce que je peux faire, monsieur Frodo ? Qu’est-ce que je peux faire ? » s’écria Sam, dangereusement penché en avant. Pourquoi son maître ne voyait-il plus ? Il faisait sombre, assurément, mais pas si noir que cela. Il apercevait Frodo un peu plus bas, forme grise et solitaire, plaquée contre la falaise. Mais aucune main secourable ne pouvait l’atteindre.

Il y eut un nouveau craquement de tonnerre; puis vint la pluie. En un aveuglant rideau mêlé de grêle, d’un froid saisissant, elle prit d’assaut la falaise.

« Je descends vous trouver ! » hurla Sam, encore qu’il ne sût pas très bien quelle aide il espérait fournir par là.

« Non, non ! attends ! répondit Frodo avec plus de vigueur. Ça ira mieux dans un instant. Je me sens déjà mieux. Attends ! Tu n’arriveras à rien sans une corde ! »

« Une corde ! s’écria Sam, pestant contre lui-même dans son excitation et son soulagement. Eh bien ! si j’mérite pas d’être pendu avec pour servir d’exemple aux simples d’esprit ! T’es une vraie tête de courge, Sam Gamgie: l’Ancêtre te l’a répété assez souvent, vu que c’est une de ses expressions. Une corde ! »

« Arrête de jacasser ! lui cria Frodo, suffisamment remis à présent pour être à la fois amusé et agacé. Laisse faire ton ancêtre ! Es-tu en train de te dire que tu as de la corde sur toi ? Si oui, sors-la et en vitesse ! »

« Oui, monsieur Frodo, dans mon paquet et tout. Des centaines de milles que je la traîne, et j’l’avais complètement oubliée ! »

« Alors grouille-toi et laisses-en tomber un bout ! »

Sam posa rapidement son paquet et se mit à fouiller à l’intérieur. Tout au fond se trouvait en effet un rouleau de la corde grise et soyeuse fabriquée par les gens de Lórien. Il en jeta l’une des extrémités à son maître. Le voile noir sur les yeux de Frodo parut se retirer, ou bien il retrouvait la vue. Il voyait la mince ligne grise pendiller devant lui, et il lui semblait qu’une faible lueur argentée en émanait. Dès lors que son regard pouvait se fixer sur quelque chose au milieu des ténèbres, il se sentait moins étourdi. Se portant en avant, il passa le bout de la corde autour de sa taille, l’assujettit, et saisit la corde à deux mains.

Sam se recula et s’arc-bouta contre une souche à quelques pieds du bord. Hissé par Sam, et s’aidant des pieds et des mains, Frodo remonta et se laissa choir sur le sol.

Le tonnerre roulait et grondait au loin, et la pluie continuait de tomber à verse. Marchant à quatre pattes, les hobbits regagnèrent l’intérieur du ravin; mais ils n’y furent pas beaucoup plus à l’abri. Des rigoles se formèrent peu à peu; bientôt, elles se muèrent en un torrent bruineux qui rejaillissait sur les pierres et se déversait dans le précipice comme les gouttières d’une vaste toiture.

« J’aurais été quasi noyé sur cette falaise, ou tout simplement emporté, dit Frodo. C’est une chance que tu aies eu cette corde ! »

« Ç’aurait été encore mieux si j’y avais pensé avant, dit Sam. Vous vous rappelez peut-être quand ils ont mis les cordes dans les barques, au moment du départ — au pays des Elfes. Elles me faisaient envie, alors j’en ai mis un rouleau dans mes affaires. Y a de ça des années, on dirait. “Ça peut servir dans bien des situations”, qu’il m’a dit: Haldir, ou un de ces gens-là. Et il avait bien raison. »

« Dommage que je n’aie pas songé à en prendre une aussi, dit Frodo; mais j’ai quitté la Compagnie dans une telle hâte et un tel branle-bas. Si seulement la tienne était assez longue, nous pourrions nous en servir pour descendre. Elle mesure combien, au fait ? »

Sam la laissa filer lentement, ses bras lui servant de mesure: « Cinq, dix, vingt, trente aunes, plus ou moins », dit-il.

« Qui l’eût cru ? » s’exclama Frodo.

« Ah oui, hein ? dit Sam. Les Elfes sont des gens merveilleux. Elle a l’air un peu mince, mais elle est solide, et tendre comme du beurre au toucher. Elle se range bien, et puis elle est légère comme tout. Des gens merveilleux, j’vous dis ! »

« Trente aunes ! dit pensivement Frodo. Je crois que cela suffirait. Si l’orage passe avant la nuit tombée, je vais essayer. »

« Il a déjà presque fini de pleuvoir, dit Sam; mais vous allez pas recommencer à jouer les casse-cou dans cette pénombre-là, monsieur Frodo ! Et je sais pas pour vous, mais je me suis pas encore remis de cette espèce de cri qu’a déchiré le vent. On aurait dit un Cavalier Noir — mais dans les airs, à supposer qu’ils puissent voler. Je me dis qu’on ferait mieux de se terrer dans cette fente jusqu’à la fin de la nuit. »

« Et moi, je me dis que je ne resterai pas une minute de plus qu’il ne le faut, coincé sur cette corniche avec les yeux de la Terre Sombre qui m’observent par-dessus les marais », dit Frodo.

Sur ce, il se leva et redescendit jusqu’au bas du ravin. Il regarda à l’horizon. Le ciel s’éclaircissait de nouveau dans l’Est. Les derniers lambeaux de l’orage se retiraient, lourds et humides: le gros de la bataille était passé et déployait à présent ses grandes ailes au-dessus des Emyn Muil, tandis que la sombre pensée de Sauron s’arrêtait un moment sur elles. Puis l’orage se détourna des collines, cinglant la vallée de l’Anduin sous un déluge de grêle et d’éclairs, et jetant sur Minas Tirith l’ombre annonciatrice d’une guerre prochaine. Se posant alors dans les montagnes, et rassemblant ses hautes spirales, il survola lentement le Gondor et les frontières du Rohan jusqu’à ce qu’au loin, les Cavaliers sur la plaine vissent ses tours noires s’avancer derrière le soleil, au moment de chevaucher dans l’Ouest. Mais ici, au-dessus du désert et des marais putrides, le bleu sombre du soir revenait dans le ciel, et quelques pâles étoiles s’allumèrent, comme de petits trous blancs percés dans la voûte derrière le croissant de lune.

« Ça fait du bien de retrouver la vue, dit Frodo avec une profonde respiration. Sais-tu que j’ai cru un moment être devenu aveugle ? À cause de l’éclair, ou pire encore. Je ne voyais plus rien, plus rien du tout, jusqu’à ce que tu fasses descendre cette corde grise. On aurait dit qu’elle brillait, c’est curieux. »

« C’est vrai qu’elle a comme des reflets argent dans le noir, dit Sam. J’avais jamais remarqué, quoique je me rappelle pas non plus l’avoir sortie depuis que je l’ai rangée. Mais vous qu’êtes si décidé à descendre, monsieur Frodo, qu’est-ce que vous allez en faire ? Trente aunes, ou mettons à peu près dix-huit toises: c’est tout juste la hauteur que vous lui donniez, à cette falaise. »

Frodo réfléchit un moment. « Attache-la à cette souche, Sam ! dit-il. Puis cette fois, je pense que tu seras exaucé: tu iras en premier. Je vais te faire descendre, et tu n’auras qu’à jouer des pieds et des mains pour te tenir éloigné du rocher. Quoique, si tu t’appuies sur des saillies pour me libérer un peu de ton poids, ce sera plus facile. Quand tu seras en bas, je descendrai à mon tour. Je me sens tout à fait remis, à présent. »

« C’est d’accord, dit Sam d’un ton accablé. Puisqu’il le faut, finissons-en ! » Il ramassa la corde et l’assujettit à la souche la plus proche du bord; puis il noua l’autre bout autour de sa taille. Il se retourna, hésitant, et s’apprêta à descendre une seconde fois.

La descente s’avéra toutefois beaucoup moins difficile qu’il ne l’aurait cru. La corde parut lui donner confiance, encore qu’il fermât les yeux plus d’une fois en regardant dans le vide entre ses pieds. Il rencontra un passage ardu où ne se trouvait aucune saillie et où la paroi était à pic, voire légèrement en surplomb sur un court espace; alors il glissa, et se balança un moment sur la corde argentée. Mais Frodo le laissa descendre graduellement, et l’épreuve fut enfin terminée. Sa plus grande crainte avait été de manquer de corde pendant qu’il se trouvait encore en l’air, mais il y avait encore une bonne boucle dans la main de Frodo quand Sam toucha le sol et lui cria: « J’y suis ! » Sa voix montait clairement d’en bas, mais Frodo ne pouvait le voir: le gris de sa cape elfique s’était fondu dans le crépuscule.

Frodo mit un peu plus de temps à le suivre. La corde était passée autour de sa taille, en plus d’être attachée à la souche, et il l’avait raccourcie de manière à ce qu’elle le retienne avant qu’il n’atteigne le sol; il ne voulait tout de même pas risquer une chute, car il n’avait pas toute la confiance de Sam en cette mince corde grise. Il trouva néanmoins deux endroits où il dut s’en remettre entièrement à elle: des surfaces lisses où même ses puissants doigts de hobbit ne trouvèrent aucune prise, et où les saillies étaient très espacées. Mais lui aussi finit par arriver en bas.

« Eh bien ! s’écria-t-il. Nous y voilà ! Nous sommes sortis des Emyn Muil ! Et maintenant, qu’est-ce que ce sera, je me le demande ? Peut-être allons-nous bientôt regretter la sensation du roc dur sous nos pieds. »

Mais Sam ne répondit pas: son regard était fixé vers le haut de la falaise. « Têtes de courge ! dit-il. Pauvres nouilles ! Ma belle corde ! Là voilà prise à une souche, et nous on est en bas. On pouvait pas lui laisser un plus beau petit escalier, à cette fouine de Gollum. Autant mettre une pancarte pour lui montrer de quel côté on est partis ! Je me disais aussi que ça semblait un peu trop facile. »

« Si tu peux me dire comment nous aurions pu chacun nous servir de la corde tout en l’emportant avec nous, alors je veux bien m’appeler moi aussi tête de courge, ou tout autre nom que ton ancêtre t’a donné, dit Frodo. Va la détacher et redescends, si tu veux ! »

Sam se gratta la tête. « Non, je vois pas comment, je vous prie de m’excuser, dit-il. Mais j’aime pas être obligé de la laisser, ça c’est un fait. » Il caressa le bout de la corde et la secoua doucement. « C’est dur de me séparer d’une chose qui vient du pays des Elfes. Faite par Galadriel elle-même, peut-être, qui plus est. Galadriel », murmura-t-il, hochant la tête avec tristesse. Il leva les yeux et tira une dernière fois sur la corde en guise d’adieu.

À la plus grande surprise des deux hobbits, elle se détacha. Sam tomba à la renverse, et les longues boucles grises glissèrent sur lui en silence. Frodo rit. « Qui a fait le nœud ? dit-il. Encore heureux qu’il ait tenu aussi longtemps ! Et dire que j’y ai mis tout mon poids ! »

Sam ne rit pas. « Je suis peut-être pas très bon à la grimpe, monsieur Frodo, dit-il d’un ton blessé, sauf que j’en connais un bout sur les cordes et les nœuds. C’est de famille, comme on dit. Mon grand-papa, voyez, et puis mon oncle Andy, lui qu’était le frère aîné de l’Ancêtre, ils ont eu longtemps une corderie proche de Champfunel. Et j’ai fait un nœud aussi solide que n’importe qui peut en faire, dans le Comté ou en dehors. »

« Alors la corde a dû se rompre — elle se sera usée contre le rocher, je suppose », dit Frodo.

« Je parierais que non ! » dit Sam, d’un ton encore plus offensé. Il se pencha et en examina chaque extrémité. « Non, non plus. Pas le moindre fil ! »

« Dans ce cas, j’ai bien peur que ç’ait été le nœud », dit Frodo.

Sam secoua la tête et ne répondit pas. Il faisait glisser la corde entre ses doits d’un air pensif. « Comme vous voudrez, monsieur Frodo, finit-il par dire, mais je pense que la corde est venue toute seule — quand j’ai appelé. » Il la roula sur elle-même et la rangea amoureusement dans son paquet.

« Pour ça, elle est venue, dit Frodo: c’est le principal. Mais maintenant, il faut penser à ce que nous allons faire. La nuit nous aura bientôt rejoints. Comme les étoiles sont belles, et le clair de lune ! »

« Oui, ils redonnent du cœur, hein ? Et Lune grossit. Ça fait une ou deux nuits qu’on l’a pas vu, avec tous ces nuages. Il commence à donner pas mal de lumière. »

« Oui, dit Frodo; mais il ne sera pas à son plein avant quelques jours. Je ne crois pas qu’on va essayer de passer les marais sous un seul quartier de lune. »

Aux premières ombres de la nuit, ils entreprirent l’étape suivante de leur voyage. Sam se retourna au bout d’un moment et regarda le chemin qu’ils avaient suivi. L’ouverture du ravin était comme une fente noire dans la sombre falaise. « Je suis content qu’on ait récupéré la corde, dit-il. On a laissé un beau casse-tête à ce misérable chenapan, en tout cas. Qu’il essaie ses sales pieds claquants sur ces saillies ! »

Ils s’éloignèrent des bords de la falaise, contraints de se frayer un chemin à travers un désert de gros rochers et de pierres inégales, rendus glissants par la pluie forte. Le sol continuait de descendre en pente raide. Ils n’étaient pas encore parvenus bien loin qu’ils virent une grande fissure noire s’ouvrir tout à coup à leurs pieds. Elle n’était pas très large, mais assez pour qu’ils ne s’aventurent pas à sauter par-dessus dans la pénombre. Ils croyaient entendre de l’eau gargouiller en son creux. Sur leur gauche, elle remontait vers le nord en direction des collines, leur barrant ainsi la route de ce côté, du moins tant qu’il ferait nuit.

« On ferait mieux de redescendre vers le sud en restant le long de la falaise, je pense, dit Sam. On trouvera peut-être un recoin quelque part par là, ou même une caverne. »

« Oui, je suppose, dit Frodo. Je suis fatigué, et je ne pense pas pouvoir me démener beaucoup plus longtemps parmi ces pierres — même si tout retard me pèse. Je voudrais qu’il y ait devant nous un sentier déjà tracé: alors je continuerais jusqu’à ce que les jambes me lâchent. »

Marcher ne leur parut pas plus aisé sur le sol raboteux aux pieds des Emyn Muil. Et Sam n’y trouva aucun endroit où se réfugier: rien que des pentes nues et rocailleuses, dominées par la falaise qui redevenait haute et abrupte à mesure qu’ils rebroussaient chemin. Enfin, à bout de forces, ils se laissèrent simplement choir sur le sol, à l’abri d’un gros rocher non loin de la base du précipice. Ils restèrent là quelque temps, abattus, blottis l’un contre l’autre dans la nuit froide et dure, lentement gagnés par le sommeil malgré tous leurs efforts pour y échapper. La lune était à présent brillante et haute. Sa frêle lueur blanche éclairait la face des rochers et inondait les murs renfrognés de la falaise, changeant toute la vaste et menaçante obscurité en un gris pâle et froid, strié d’ombres noires.

« Bon ! dit Frodo, se levant et s’emmitouflant dans sa cape. Prends donc ma couverture, Sam, et dors un peu. Je vais aller faire quelques rondes. » Il se raidit tout à coup; puis, se baissant, il agrippa Sam par le bras. « Qu’est-ce que c’est que ça ? souffla-t-il. Là-bas, sur la falaise ! »

Sam leva les yeux et inspira bruyamment entre ses dents. « Ssss ! fit-il. Voilà ce que c’est. C’est ce Gollum ! Serpents et vipères ! Et dire que j’étais sûr qu’on le perdrait avec notre bout d’escalade ! Regardez-le ! On dirait une sale araignée en train de ramper sur un mur. »

Sur une paroi abrupte, d’aspect presque lisse dans le pâle clair de lune, une petite forme noire se déplaçait, étalant ses membres fluets. Ses mains et ses pieds tendres et adhérents trouvaient peut-être des fentes et des prises qu’aucun hobbit n’aurait jamais remarquées; en tout cas, on aurait dit qu’elle rampait simplement sur des pattes collantes, comme un gros insecte prédateur. Et elle descendait tête première, comme pour flairer son chemin. Parfois, elle la relevait lentement, retroussant son long et maigre cou; et les hobbits apercevaient alors deux points de lumière pâle et brillante, des yeux qui cillaient un instant dans le clair de lune avant d’être rapidement refermés.

« Vous croyez qu’il nous voit ? » demanda Sam.

« Je ne sais pas, dit doucement Frodo, mais ça m’étonnerait. Ces capes elfiques sont difficiles à voir, même pour des yeux amis: j’ai peine à te voir à seulement quelques pas, quand tu es dans l’ombre. Et j’ai entendu dire qu’il n’aime pas Soleil ni Lune. »

« Alors pourquoi il descend juste au bon endroit ? » répliqua Sam.

« Tout doux, Sam ! dit Frodo. Il nous sent peut-être. Et il a l’ouïe aussi fine que les Elfes, je pense. Je crois qu’il a entendu quelque chose: nos voix, sans doute. Nous avons beaucoup crié sur la falaise; et nous parlions bien trop fort à l’instant encore. »

« Eh bien, j’en ai assez de lui, dit Sam. Il s’est montré une fois de trop à mon goût, et je vais lui dire deux mots si j’en ai l’occasion. De toute manière, j’ai pas l’impression qu’on pourrait lui fausser compagnie, maintenant. »

Ramenant son capuchon sur son visage, Sam s’avança vers la falaise à pas de loups.

« Attention ! souffla Frodo, lui emboîtant le pas. Ne lui fais pas peur ! Il est beaucoup plus dangereux qu’il n’en a l’air. »

La forme noire était à présent aux trois quarts de la descente, et peut-être à cinquante pieds du sol, tout au plus. Tapis dans l’ombre d’un gros rocher, d’une immobilité de pierre, les hobbits le guettèrent. Il semblait être arrivé à un passage difficile, ou troublé par quelque chose. Les hobbits l’entendaient renifler, et de temps à autre venait un sifflement perçant qui aurait pu être un juron. Il leva la tête, et ils crurent l’entendre cracher. Puis il reprit sa descente. Ils pouvaient maintenant entendre sa voix grinçante et sifflante.

« Ach, sss ! Attention, trésor ! Hâtons-nous lentement. Faut pas se cassser le cou, n’essst-ce pas, mon trésor ? Non, trésor — *gollum* ! » Il leva de nouveau la tête, et la lune le fit cligner des yeux. Il les referma vivement. « On la hait, souffla-t-il. Méchante, méchante lumière frisssonneuse, sss... Elle nous espionne, trésor... elle nous fait mal aux yeux. »

Il approchait maintenant du pied de la falaise, et les sifflements se firent plus aigus et plus clairs. « Où essst-ce qu’il est, où essst-ce qu’il est: mon Trésor, mon Trésor ? C’est à nous, oui, à nous, et on le veusse. Ssales voleurs, ssales voleurs, ssales petits voleurs. Où qu’ils sont avec mon Trésor ? On les maudit ! On les z’hait. »

« On dirait pas qu’il sait qu’on est ici, hein ? murmura Sam. Et c’est quoi, son Trésor ? Est-ce qu’il parle de l’... »

« Chut ! lui souffla Frodo. Il approche, maintenant, assez pour nous entendre murmurer. »

De fait, Gollum s’était de nouveau arrêté brusquement: sa grosse tête se balançait de côté et d’autre sur son cou décharné, comme pour écouter. Ses pâles yeux étaient à demi ouverts. Sam se retenait, mais ses doigts lui démangeaient. Ses yeux, remplis de colère et de dégoût, restaient fixés sur cet être misérable, qui se remit alors en mouvement, toujours murmurant et sifflant.

Enfin il ne se trouva plus qu’à une douzaine de pieds du sol, juste au-dessus de leurs têtes. À partir de là, la descente était brusque, car la falaise était légèrement en surplomb, et même Gollum ne put trouver de prise d’aucune sorte. Il parut vouloir se retourner, de manière à présenter les jambes d’abord, lorsqu’il tomba soudain avec un cri et un sifflement stridents. Afin d’amortir sa chute, il se roula en boule, comme une araignée dont le fil est soudainement rompu dans sa descente.

Sam, sortant de sa cachette en un éclair, traversa en quelques bonds l’espace qui le séparait de la falaise. Avant que Gollum ait pu se relever, il s’était jeté sur lui. Mais Gollum fut beaucoup plus difficile à mater qu’il ne s’y attendait, même en étant pris de la sorte, soudainement et par surprise, tout juste après une chute. Avant que Sam ait pu l’empoigner, de longs bras et jambes s’entortillèrent autour de lui, retenant ses bras, et une implacable étreinte, douce mais terriblement forte, le saisit comme des cordes qui n’auraient cessé de se serrer; des doigts poisseux tâtonnaient vers sa gorge. Il sentit alors des dents acérées s’enfoncer dans son épaule. Tout ce qu’il trouva à faire fut de projeter sa tête ronde et dure de côté, frappant la créature en plein visage. Gollum siffla et cracha, mais il ne relâcha pas son étreinte.

Les choses eussent bien mal tourné pour Sam, s’il avait été seul. Mais Frodo se leva d’un bond et tira Dard du fourreau. De sa main gauche, il saisit la tête de Gollum par ses cheveux raides et clairsemés, la tirant vers l’arrière, étirant son long cou, et forçant ses yeux pâles et venimeux à fixer le ciel.

« Lâche-le, Gollum ! dit-il. Voici Dard. Tu l’as déjà vue une fois, il y a bien longtemps. Lâche-le, ou tu la sentiras cette fois-ci ! Je vais te trancher la gorge. »

Gollum s’effondra et devint aussi flasque qu’un bout de ficelle mouillée. Sam se releva et se tâta l’épaule. Ses yeux flamboyaient de rage, mais il ne pouvait se venger: son misérable adversaire se traînait à plat ventre sur les pierres, gémissant.

« Ne nous faites pas mal ! Qu’ils nous fassent pas mal, trésor ! Ils vont pas nous faire mal, gentils petits hobbitss ? On voulait rien faire, nous, mais ils nous sautent dessus comme des chats sur des pauvres sourizs, oui, trésor. Et on se sent si seul, *gollum.* On va être gentil z’avec eux, très gentil, s’ils sont gentils z’avec nous, n’essst-ce pas, si, si. »

« Bon, qu’est-ce qu’on va en faire ? dit Sam. Le ligoter, comme ça il viendra plus fouiner après nous, que je dis. »

« Mais ça nous tuerait, oui, ça nous tuerait, gémit Gollum. Cruels petits hobbitss. Nous ligoter dans le désert froid et dur et nous abandonner, *gollum, gollum.* » Des sanglots montèrent dans sa gorge glougloutante.

« Non, dit Frodo. Si nous le tuons, il faut y aller d’un seul coup. Mais on ne peut pas faire ça, pas dans ces conditions. Le malheureux ! Il ne nous a fait aucun mal. »

« Ah bon ? dit Sam en se frottant l’épaule. Reste que c’était son intention, et *c’est* son intention, je gage. Il veut nous étouffer pendant qu’on dort, c’est ça qu’il veut. »

« Sans doute, dit Frodo. Mais quant à ce qu’il entend faire, c’est une autre histoire. » Il resta un moment à réfléchir. Gollum ne bougeait pas, mais il avait cessé de gémir. Sam se tenait au-dessus de lui et lui lançait des regards noirs.

Frodo eut alors l’impression d’entendre des voix, parfaitement nettes, quoique très lointaines, des voix surgies du passé :

*C’est pitié que Bilbo n’ait pas poignardé cette ignoble créature quand il en avait l’occasion !*

*Pitié ? C’est la Pitié qui a retenu son bras. La Pitié et la Clémence: celle de ne pas frapper sans nécessité.*

*Je ne ressens aucune pitié pour Gollum. Il mérite la mort.*

*Mérite la mort ! Je suppose que oui. Nombreux sont ceux qui vivent et méritent la mort. Et certains meurent qui méritent la vie. Pouvez-vous leur donner cela ? Ne soyez donc pas si empressé d’infliger la mort au nom de la justice, craignant pour votre sécurité. Même les sages ne peuvent percevoir toutes les fins.*

« Très bien, répondit-il tout haut, baissant son arme. Mais j’ai tout de même peur. Et pourtant, vous en êtes témoin, je refuse de toucher à cette créature. Car maintenant que je le vois, j’ai bien pitié de lui. »

Sam dévisagea son maître, qui semblait s’adresser à quelqu’un d’absent. Gollum releva la tête.

« Oui, on est malheureux, trésor, dit-il en geignant. Misère oh misère ! Les hobbits vont pas nous tuer, gentils hobbits. »

« Non, nous ne te tuerons pas, dit Frodo. Mais nous ne te laisserons pas partir, non plus. Tu es plein de malice et de méchanceté, Gollum. Tu seras obligé de venir avec nous, voilà tout, et nous garderons un œil sur toi. Mais tu dois nous aider en retour, si tu peux. Une bonté en requiert une autre. »

« Oui, oui, c’est vrai, dit Gollum, se redressant sur son séant. Gentils hobbits ! On va aller avec eux. On va trouver pour eux des chemins sûrs dans le noir, oui, c’est ça. Mais où qu’ils vont dans ce désert froid et dur, on s’demande, oui, on s’demande, hein ? » Il leva le regard vers eux; et une brève lueur rusée et pleine de convoitise s’alluma dans ses yeux pâles et clignotants.

Sam prit un air renfrogné et se passa la langue sur les dents; mais il semblait être conscient de quelque chose d’inhabituel dans l’humeur de son maître, et savait qu’il n’y avait pas matière à discussion. La réponse de Frodo ne l’en étonna pas moins.

Frodo regarda droit dans les yeux de Gollum, qui vacillèrent et se dérobèrent. « Tu le sais, ou tu le devines assez bien, Sméagol, dit-il d’un ton posé et sévère. Nous allons au Mordor, évidemment. Et tu connais le chemin, je crois. »

« Ach ! sss ! » dit Gollum en se couvrant les oreilles, comme si la franchise de Frodo et sa libre mention des noms lui faisaient mal. « On le devinait, oui, on l’avait deviné, chuchota-t-il; et on voulait pas qu’ils y aillent, hein ? Non, trésor, pas les gentils hobbits. Cendres, cendres et poussière, et la soif, voilà ce qu’il y a; et des trous, des trous et des trous, et puis des Orques, des milliers de z’Orques. Les gentils hobbits doivent pas aller... sss ! dans ces endroits-là. »

« Alors tu y es allé ? insista Frodo. Et on essaie encore de t’y attirer, pas vrai ? »

« Oui, oui. Non ! s’écria Gollum d’une voix stridente. Une fois, une fois par accident que c’était, pas vrai, trésor ? Oui, par accident. Mais on veut pas y retourner, non, non ! » Alors, sa voix et son langage changèrent soudain; sa gorge s’étrangla de sanglots, et il parla, mais non à eux. « Laissez-moi tranquille, *gollum* ! Vous m’avez fait mal. Oh, mes pauvres mains, *gollum* ! Je, on... je ne veux pas revenir. Je ne le trouve pas. Je suis fatigué. Je... on ne le trouve pas, *gollum, gollum,* non, nulle part. Ils sont toujours éveillés. Des Nains, des Hommes et des Elfes, des Elfes terribles avec des yeux brillants. Je ne le trouve pas. Ach ! » Il se leva et serra sa longue main décharnée comme un nœud d’os, la brandissant vers l’Est. « On veut pas ! cria-t-il. Pas pour vous. » Puis il s’effondra de nouveau. « *Gollum, gollum*, gémit-il, face contre terre. Ne nous regardez pas ! Allez-vous-en ! Rendormez-vous ! »

« Il ne s’en ira pas et ne s’endormira pas à ton commandement, Sméagol, dit Frodo. Mais si vraiment tu souhaites être libéré de lui, alors tu dois m’aider. Et cela veut dire trouver pour nous un chemin vers lui, je le crains. Mais tu n’es pas obligé d’aller jusqu’au bout, ni même de passer les portes de son pays. »

Gollum se rassit et le regarda de sous ses paupières. « Il est là-bas, ricana-t-il. Toujours là. Les Orques vous emmèneront jusqu’au bout. Facile d’en trouver à l’est du Fleuve. Pas demander à Sméagol. Pauvre, pauvre Sméagol, il est parti il y a longtemps. Ils ont pris son Trésor, et il est perdu, maintenant. »

« Peut-être qu’on le retrouvera, si tu viens avec nous, dit Frodo. »

« Non, non, jamais ! Il a perdu son Trésor », dit Gollum.

« Debout ! » dit Frodo.

Gollum se leva et recula jusqu’à la falaise.

« Bon ! reprit Frodo. T’est-il plus facile de trouver un chemin de jour ou de nuit ? Nous sommes fatigués; mais si tu choisis la nuit, nous partirons sans attendre.

« Les grandes lumières nous font mal aux yeux, oh oui, gémit Gollum. Pas sous la Face Blanche, pas tout de suite. Elle va bientôt s’en aller derrière les collines, oui, c’est ça. Reposez-vous un peu d’abord, gentils hobbits ! »

« Alors assieds-toi, dit Frodo, et ne bouge pas ! »

Les hobbits s’assirent auprès de lui, un de chaque côté, le dos appuyé contre la paroi rocheuse, reposant leurs jambes. Ils n’eurent pas besoin de se concerter de vive voix: tacitement, ils savaient qu’ils ne pouvaient dormir un seul instant. La lune passa lentement. Des ombres tombèrent du haut des collines, et les ténèbres s’étendirent partout devant eux. Les étoiles se firent denses et brillantes dans le ciel. Personne ne bougeait. Gollum était assis les jambes ramenées contre lui, les genoux sous le menton; ses mains et ses pieds plats étaient étalés au sol, et ses yeux étaient clos; mais il semblait tendu, comme s’il réfléchissait ou écoutait.

Frodo se tourna vers Sam. Leurs regards se croisèrent et ils se comprirent. Ils se détendirent, penchèrent la tête en arrière et fermèrent les yeux ou firent semblant. Bientôt, on entendit le faible son de leur respiration. Les mains de Gollum se crispèrent légèrement. Presque imperceptiblement, sa tête se porta à gauche et à droite, et il entrouvrit d’abord un œil et l’autre ensuite. Les hobbits ne firent aucun signe.

Soudain, avec une agilité et une rapidité saisissantes, quittant le sol d’un bond de sauterelle ou de grenouille, Gollum s’élança dans l’obscurité. Mais voilà exactement ce à quoi Frodo et Sam s’attendaient. Sam était sur lui avant qu’il ait pu faire deux pas de plus. Frodo, arrivant aussitôt après, lui saisit la jambe et le renversa.

« Ta corde pourrait encore servir, Sam », dit-il.

Sam s’empressa de la ressortir. « Et où est-ce que vous alliez dans le désert froid et dur, monsieur Gollum ? grogna-t-il. On s’demande, hein, on s’demande. Retrouver quelques-uns de vos amis orques, je gage. Sale petite créature sournoise. C’est autour de ton cou qu’elle devrait passer, cette corde, avec un nœud bien serré. »

Gollum se tint tranquille, sans plus tenter d’autre mauvais tour. Il ne répondit pas à Sam, mais darda sur lui un regard venimeux.

« Il nous faut seulement un moyen de le retenir, dit Frodo. On veut qu’il marche, alors inutile de lui lier les jambes — ou les bras: il semble s’en servir presque autant. Attache un bout à sa cheville, et garde une main ferme sur l’autre bout. »

Il se tint au-dessus de Gollum pendant que Sam s’occupait du nœud. Le résultat les surprit tous deux. Gollum se mit à crier, un son aigre et déchirant, horrible à entendre. Il se tordit, portant la bouche à sa cheville pour tenter de mordre la corde. Il ne cessait de crier.

Frodo finit par être convaincu que sa douleur était réelle; mais ce ne pouvait être à cause du nœud. L’examinant, il constata qu’il n’était pas trop serré, voire presque pas assez. Sam était plus doux que ses paroles. « Qu’est-ce que tu as ? dit-il. Puisque tu veux t’enfuir, il faut bien t’attacher; mais on ne veut pas te faire de mal. »

« Ça nous fait mal, ça nous fait ssouffrir, siffla Gollum. Ça gèle, ça mord ! Les Elfes l’ont tressée, on les maudit ! Méchants hobbits, cruels hobbits ! C’est pour ça qu’on esssaie de fuir, mais oui, trésor. On devinait qu’ils étaient des cruels hobbits. Ils vont chez des Elfes, des Elfes féroces avec des yeux brillants. Enlevez-la ! Ça nous fait mal. »

« Non, je ne l’enlèverai pas, dit Frodo, pas sans que... — il s’arrêta un moment pour réfléchir — pas sans que tu puisses me faire une promesse que je saurai sincère. »

« On va jurer de faire ce qu’il veut, oui, oui, c’est ça, dit Gollum, sans cesser de se tordre et de se palper la cheville. Ça nous fait mal. »

« Jurer ? » dit Frodo.

« Sméagol, dit Gollum, soudainement et avec netteté, tout en écarquillant les yeux et en dévisageant Frodo avec une étrange lueur dans le regard, Sméagol va jurer sur le Trésor. »

Frodo redressa le buste, et Sam fut de nouveau surpris par les paroles de son maître et par la sévérité de sa voix. « Sur le Trésor ? Comment oses-tu ? dit-il. Réfléchis !

*Un Anneau pour les dominer tous et dans les Ténèbres les lier.*

« Attacherais-tu ta promesse à cela, Sméagol ? Il t’y contraindra. Mais il est plus pernicieux que toi. Il pourrait déformer tes mots. Prends garde ! »

Gollum se recroquevilla. « Sur le Trésor, sur le Trésor ! » répéta-t-il.

« Et que jurerais-tu ? » demanda Frodo.

« D’être très, très gentil », dit Gollum. Puis, rampant jusqu’aux pieds de Frodo, il se mit à plat ventre devant lui, murmurant d’une voix rauque; un frisson le parcourut, comme si les mots mêmes lui glaçaient la moelle. « Sméagol va jurer de jamais, jamais Lui permettre de l’avoir. Jamais ! Sméagol va le sauver. Mais il doit jurer sur le Trésor. »

« Non ! pas dessus, dit Frodo, baissant les yeux sur lui avec une froide pitié. Tout ce que tu veux, c’est pouvoir le voir et le toucher, même en sachant que cela te rendrait fou. Pas dessus. Jure par lui, si tu veux. Car tu sais où il est. Oui, tu le sais, Sméagol. Il est devant toi. »

Pendant un instant, Sam eut l’impression que son maître avait grandi et que Gollum avait rapetissé: une ombre sévère et haute, un puissant seigneur cachant sa splendeur derrière un nuage gris, avec à ses pieds, un petit chien gémissant. Pourtant, les deux n’étaient pas étrangers, mais apparentés, en quelque sorte: leurs esprits pouvaient communiquer. Gollum se dressa à la hauteur des genoux de Frodo, l’accablant de caresses.

« Couché ! Couché ! dit Frodo. Maintenant, fais ta promesse ! »

« On promet, oui, je promets ! dit Gollum. Je vais servir le maître du Trésor. Bon maître, bon Sméagol, *gollum, gollum* ! » Tout à coup, il se mit à pleurer et voulut de nouveau se mordre la cheville.

« Enlève la corde, Sam ! » dit Frodo.

Sam obéit à contrecœur. Gollum se releva aussitôt et se mit à caracoler de-ci de-là, comme un chien battu que son maître aurait flatté. Dès lors, un changement s’opéra chez lui qui dura quelque temps. Il parlait avec moins de sifflements et de geignements et s’adressait directement à ses compagnons, non à sa propre personne, à son « trésor ». Il tressaillait et se dérobait à leur approche, ou au moindre mouvement brusque, et il évitait tout contact avec leurs capes elfiques; mais il était amical, et plutôt pitoyable dans son désir de plaire. Il gloussait et gambadait à la moindre plaisanterie, ou même, quand Frodo avait pour lui une parole bienveillante; et il pleurait quand Frodo le réprimandait. Sam, pour sa part, ne lui disait jamais grand-chose. Il le soupçonnait plus que jamais et, si la chose était possible, il aimait encore moins le nouveau Gollum, le Sméagol, que l’ancien.

« Eh bien, Gollum, ou peu importe comment il faut t’appeler, lui dit-il, c’est l’heure ! Y a plus de lune, et la nuit achève. On ferait mieux d’y aller. »

« Oui, oui, acquiesça Gollum en gambadant. Allons-y ! Il n’y a qu’un seul chemin pour aller du Nord au Sud. Je l’ai trouvé, moi, oh oui. Les Orques ne le prennent pas, les Orques ne le connaissent pas. Les Orques ne traversent pas les Marais, ils les contournent sur des milles et des milles. Très chanceux d’être venus de ce côté. Très chanceux d’avoir trouvé Sméagol. Suivez Sméagol ! »

Il s’éloigna de quelques pas, puis se retourna d’un air questionneur, comme un chien les invitant à la promenade. « Pas si vite, Gollum ! s’écria Sam. Tu restes près de nous, hein ! Je marche sur tes talons, et ma corde n’est pas loin. »

« Non, non ! dit Gollum. Sméagol a promis. »

Au cœur de la nuit, sous les étoiles claires et dures, ils se mirent en route. Gollum les ramena un peu vers le nord par où ils étaient venus; puis il bifurqua à droite, délaissant les bords escarpés des Emyn Muil, et s’engagea sur les pentes pierreuses et accidentées menant aux vastes marécages en contrebas. Ils se fondirent rapidement et tout doucement dans les ténèbres. Sur toutes les lieues désertes devant les portes du Mordor s’étendait un noir silence.

2

Le passage des marais

Gollum allait vite, la tête et le cou tendus en avant, souvent en se servant autant de ses mains que de ses pieds. Frodo et Sam avaient du mal à le suivre; mais lui ne semblait plus du tout songer à s’échapper, et quand ils traînaient en arrière, Gollum se retournait pour les attendre. Au bout d’un moment, il les amena au bord de l’étroit ravin sur lequel ils étaient précédemment tombés; mais cette fois, ils n’étaient pas aussi près des collines.

« On y est ! leur cria-t-il. Il y a un chemin qui descend au fond, oui. Maintenant, on le suit — jusqu’à la sortie, loin de ce côté-là. » Il désigna le sud et l’est, vers les marais. Les relents leur montaient aux narines, lourds et fétides, même dans l’air frais de la nuit.

Gollum se mit à aller et venir le long du bord, et finit par les appeler. « Ici ! Ici, on peut descendre. Sméagol y est passé une fois: j’y suis passé, pour me cacher des Orques. »

Il prit la tête, et les hobbits le suivirent dans l’obscurité. Il ne leur fut pas difficile de descendre, car à cet endroit, la fissure avait seulement une quinzaine de pieds de profondeur, et une douzaine de largeur. Un cours d’eau bouillonnait au fond: c’était en fait le lit d’une des nombreuses petites rivières qui ruisselaient du haut des collines pour venir alimenter les mares et les bourbiers stagnants de la plaine au-delà. Gollum tourna à droite, prenant plus ou moins au sud, et faisant clapoter ses pieds dans les eaux pierreuses et peu profondes. Il semblait se délecter du contact de l’eau, et il riait tout seul, gloussant, et même parfois coassant en une sorte de chanson.

*Le désert froid*

*nous mord les doigts,*

*nous ronge les pieds.*

*Les pierres, là-haut*

*sont comme des os*

*tout décharnés.*

*Mais la rivière*

*est fraîche et claire,*

*douce pour les pieds !*

*Maintenant on veut...*

« Ha ! ha ! Qu’est-ce qu’on veut ? dit-il avec un regard oblique en direction des hobbits. On va vous le dire, coassa-t-il. Il l’a deviné il y a longtemps, Bessac l’a deviné. » Une lueur étincela dans ses yeux, et Sam, percevant cet éclair dans l’obscurité, ne le trouva guère plaisant.

*Vivant sans souffle, mortellement froid ;*

*Jamais n’a soif, toujours il boit,*

*En cotte de mailles, ne cliquette pas.*

*Se noie en dehors de l’eau,*

*prend un îlot*

*pour une montagne ;*

*prend un ruisseau*

*pour une bouffée d’air.*

*Si beau, si lustré !*

*Quelle joie de le rencontrer !*

*C’est tout ce qu’on veut,*

*C’est tout ce qu’on souhaite :*

*un poisson et des arêtes,*

*si doux, si juteux !*

Ces paroles ne firent que raviver, dans l’esprit de Sam, une inquiétude qui l’avait assailli du moment où il comprit que son maître allait prendre Gollum comme guide: la question des vivres. Il ne lui venait pas à l’idée que son maître ait pu y songer aussi, mais il ne doutait pas que Gollum l’avait fait. D’ailleurs, comment ce coquin s’était-il nourri durant toutes ses errances en solitaire ? « Pas trop bien, pensa Sam. Il m’a l’air assez famélique. Il ne cracherait pas sur du hobbit, je gage, faute de poisson — s’il nous prenait en train de piquer un somme. Eh bien, il le fera pas: pas Sam Gamgie, en tout cas. »

Ils suivirent les méandres du sombre ravin pendant un long moment, d’autant plus long pour les pieds fatigués de Frodo et de Sam. Le ravin tournait vers l’est, et à mesure qu’ils avançaient, il s’élargissait, tout en devenant de moins en moins profond. Enfin, le gris de l’aube se mit à poindre dans le ciel au-dessus d’eux. Jusque-là, Gollum n’avait montré aucun signe de fatigue, mais à présent, il leva la tête et fit halte.

« Le jour approche », murmura-t-il; comme si le Jour était quelque chose qui pouvait l’entendre et lui sauter dessus. « Sméagol va rester ici: je vais rester ici, et la Face Jaune ne me verra pas. »

« Nous serions contents de voir le soleil, dit Frodo, mais nous resterons ici: nous sommes trop fatigués pour aller plus loin pour l’instant. »

« Pas malins d’être contents de la Face Jaune, dit Gollum. Elle vous expose. Les gentils hobbits sont sages, ils restent avec Sméagol. Il y a des Orques et des choses méchantes aux alentours. Ils peuvent voir de loin. Restez cachés avec moi ! »

Ils se blottirent tous trois sous la paroi rocheuse du ravin. Celle-ci, à présent, n’était guère plus haute qu’un homme de grande taille, et de larges bancs de pierre sèche s’étendaient à ses pieds; l’eau coulait dans un canal de l’autre côté du ravin. Frodo et Sam, assis sur l’une des pierres plates, se reposaient le dos. Gollum barbotait et pataugeait dans la rivière.

« Il faut prendre un peu de nourriture, dit Frodo. As-tu faim, Sméagol ? Nous n’avons pas grand-chose à manger, mais nous t’offrirons tout ce que nous pourrons. »

Au mot *faim*, une lueur verte s’alluma dans les yeux pâles de Gollum — plus globuleux que jamais, eût-on dit, dans son visage émacié et maladif. Pendant un instant, il retomba dans son ancienne manière gollumesque. « On est afffamé, oui, afffammé, on l’est, trésor. Qu’essst-ce qu’ils mangent, hein ? Essst-ce qu’ils ont des bons poisssons ? » Une langue pendante sortit entre des dents jaunes et acérées, et il la passa sur ses lèvres exsangues.

« Non, nous n’avons pas de poisson, dit Frodo. Nous avons seulement ceci — il lui montra une gaufrette de *lembas* —, et de l’eau, en supposant que cette eau soit bonne à boire. »

« Oui, oui, bonne eau, dit Gollum. Buvez, buvez, pendant qu’on peut ! Mais qu’est-ce qu’ils ont là, trésor ? Est-ce croquignolant ? Est-ce savoureux ? »

Frodo cassa un morceau de gaufrette et le lui tendit sur son emballage de feuille. Gollum renifla la feuille et son visage changea: il laissa voir une grimace de dégoût, et un peu de sa malveillance de naguère. « Sméagol le sent ! dit-il. Des feuilles du pays elfe, pouah ! Elles puent. Il est monté à ces arbres, sans pouvoir enlever l’odeur de ses mains après, mes belles mains. » Laissant tomber la feuille, il prit un coin de *lembas* et le grignota du bout des dents. Puis il cracha, secoué d’une quinte de toux.

« Ach ! Non ! dit-il, postillonnant. Pauvre Sméagol, vous essayez de l’étouffer. Cendres et poussières, Sméagol ne peut pas manger ça. Il lui faudra mourir de faim. Mais Sméagol s’en fiche. Gentils hobbits ! Sméagol a promis. Il va mourir de faim. Peut pas manger nourriture hobbite. Il va mourir de faim. Pauvre Sméagol tout maigre ! »

« Je suis navré, dit Frodo; mais je crains de ne pas pouvoir t’aider. Je pense que cette nourriture te ferait du bien, si tu essayais. Mais tu ne peux même pas essayer, peut-être; en tout cas, pas encore. »

Les hobbits mâchèrent leur *lembas* en silence. Sam, curieusement, trouva sa galette beaucoup plus goûteuse qu’elle ne le lui avait paru depuis un bon moment: l’attitude de Gollum lui en faisait de nouveau apprécier la saveur. Mais il ne se sentait pas à l’aise. Gollum regardait passer chaque bouchée de la main à la bouche, comme un chien avide auprès de la chaise d’un dîneur. Quand ils eurent terminé, se préparant au repos, Gollum finit par avoir l’air convaincu que les hobbits ne cachaient rien de plus appétissant pour lui; alors, il s’éloigna de quelques pas et s’assit dans un coin, geignant un peu.

« Bon, écoutez ! » dit Sam à Frodo, sans trop baisser la voix: il lui importait peu que Gollum l’entende ou non. « Il faut qu’on dorme; mais pas les deux en même temps, avec ce scélérat au ventre creux dans les parages, promesse ou pas. Sméagol ou Gollum, il changera pas ses habitudes du jour au lendemain, je peux vous le garantir. Dormez, monsieur Frodo, et je vous réveillerai quand j’arriverai plus à garder les yeux ouverts. Soyons toujours sur nos gardes, comme avant, tant qu’il est en liberté. »

« Tu as peut-être raison, Sam, dit Frodo, parlant ouvertement. Il y a bien un changement chez lui, mais à quel niveau, et jusqu’à quel point, je ne le sais pas très bien encore. Toutefois, je pense sérieusement qu’il n’y a rien à craindre — pour le moment. Mais fais le guet si tu veux. Donne-moi environ deux heures, pas plus, puis réveille-moi. »

Frodo était si fatigué que sa tête tomba sur sa poitrine presque aussitôt qu’il eut fini de parler, et il s’endormit. Gollum semblait ne plus avoir aucune peur. Il se pelotonna et s’endormit presque aussitôt, sans se soucier de rien. À présent, sa respiration était doucement sifflante entre ses dents serrées, mais il restait étendu, immobile comme une pierre. Au bout d’un moment, craignant de s’endormir lui-même au son de la respiration des autres, Sam se leva, et il secoua Gollum d’une légère poussée. Ses mains s’ouvrirent en un spasme, mais il ne fit pas d’autre mouvement. Sam se pencha pour lui chuchoter *poissson* à l’oreille, mais il n’y eut aucune réponse, pas même une saccade dans la respiration de Gollum.

Sam se gratta la tête. « Il doit vraiment dormir, marmonna-t-il. Et si j’étais comme Gollum, jamais plus il se réveillerait. » Il chassa l’idée de la corde (et de son épée) qui lui venaient à l’esprit et alla s’asseoir auprès de son maître.

Quand il se réveilla, le ciel était étrange: plus sombre que quand ils avaient déjeuné, et non plus clair. Sam sauta sur pied. Revigoré, mais l’estomac vide, il comprit soudain qu’il avait dormi toute la journée, pendant au moins neuf heures. Frodo, maintenant étendu sur le côté, dormait encore à poings fermés. Gollum ne se voyait nulle part. Divers surnoms réprobateurs, dirigés vers sa propre personne et tirés du vaste trésor linguistique paternel, se présentèrent alors à l’esprit de Sam; et il lui apparut en outre que son maître avait eu raison: ils n’avaient eu à se protéger de rien pour l’instant. Du moins étaient-ils tous deux en vie, et personne n’était venu les étouffer.

« Le malheureux ! dit-il presque contrit. Je me demande bien où il est passé ! »

« Pas loin, pas loin ! » dit une voix au-dessus de lui. Il leva les yeux et vit la grosse tête et les larges oreilles de Gollum se détacher devant le ciel du soir.

« Hé là, qu’est-ce que tu fais ? » s’écria Sam, ses soupçons ravivés du moment où il distingua cette forme.

« Sméagol a faim, dit Gollum. De retour bientôt. »

« Reviens tout de suite ! s’écria Sam. Hé ! Reviens ! » Mais Gollum avait disparu.

Frodo se réveilla au son des hurlements de Sam; il se redressa et se frotta les yeux. « Ho ! dit-il. Quelque chose ne va pas ? Quelle heure est-il ? »

« Chais pas, dit Sam. Le soleil est déjà couché, on dirait. Et il s’est sauvé. Il dit qu’il a faim. »

« Ne t’inquiète pas ! dit Frodo. Il n’y a rien qu’on puisse faire. Mais il reviendra, tu vas voir. Sa promesse le tiendra encore un bout de temps. Et il n’abandonnera pas son Trésor, de toute façon. »

Frodo ne s’émut pas outre mesure en apprenant qu’ils avaient dormi à poings fermés pendant des heures alors que Gollum, *a fortiori* un Gollum très affamé, était en liberté à leurs côtés. « Pas la peine de penser aux vilains noms que te donnerait ton ancêtre, dit-il. Tu étais épuisé, et tout est pour le mieux en fin de compte: nous sommes tous les deux reposés. Et une dure route nous attend, la pire de toutes. »

« Pour ce qui est de la nourriture..., dit Sam. Combien de temps ça va nous prendre pour faire le boulot ? Et quand ce sera fait, qu’est-ce qu’on va faire, nous ? Ce pain de route vous garde sur vos jambes de merveilleuse façon, encore qu’il soit pas tellement satisfaisant pour les entrailles, comme on dit — pas à mon goût, en tout cas, sans vouloir manquer de respect à ceux qui l’ont fait. Mais il faut en manger chaque jour, et il n’en pousse pas. D’après moi, il nous en reste pour mettons trois semaines ou à peu près; et ça, c’est en nous serrant la ceinture et en ayant la dent économe. Jusqu’ici, on n’a pas été tellement regardants. »

« Je ne sais pas combien de temps il nous faudra pour... pour en finir, dit Frodo. Nous avons essuyé un retard lamentable dans les collines. Mais Samsaget Gamgie, mon cher hobbit — ou plutôt Sam, mon très cher hobbit, le meilleur des amis... je ne crois pas qu’il nous faille songer à ce qui viendra après. *Faire le boulot*, dis-tu; mais quel espoir avons-nous d’y parvenir jamais ? Et si nous y parvenons, qui sait ce qu’il adviendra ? Si l’Unique va au Feu, et que nous sommes à portée ? Je te le demande, Sam, y a-t-il la moindre chance que nous ayons encore besoin de pain ? Je ne le pense pas. Si nous parvenons à soigner nos membres pour atteindre le mont Destin, c’est tout ce que nous serons en mesure de faire. C’est plus que ce que je puis faire, moi, ai-je maintenant tendance à croire. »

Sam hocha la tête en silence. Il prit la main de son maître et se pencha sur elle. Il ne la baisa pas, mais y laissa tomber ses larmes. Puis il se détourna et passa sa manche sur son nez; il se leva et piétina, essayant de siffler, et disant entre chaque tentative: « Où est cette fichue créature ? »

De fait, Gollum revint peu après; mais il arriva si discrètement qu’ils ne l’entendirent pas avant qu’il se tînt devant eux. Il avait les doigts et le visage couverts de boue noire, la bouche baveuse, et il mastiquait encore quelque chose. Ce que c’était au juste, ils ne voulaient pas le savoir ni se l’imaginer.

« Des vers, des scarabées, ou des choses visqueuses prises dans des trous, pensa Sam. Brrr ! La sale créature; le pauvre malheureux ! »

Gollum ne dit rien avant d’être allé au ruisseau pour y boire goulûment et s’y laver. Puis il s’approcha d’eux, se léchant les lèvres. « Mieux maintenant, dit-il. Sommes-nous reposés ? Prêts à repartir ? Gentils hobbits, ils dorment joliment. Ils font confiance à Sméagol, maintenant ? Très, très bien. »

L’étape suivante de leur voyage fut assez semblable à la précédente. À mesure qu’ils avançaient, le ravin se fit de moins en moins profond, et sa pente plus graduelle. Le fond devenait moins pierreux et plus terreux; et ses bords se réduisirent peu à peu à de simples berges. Bientôt, elles se mirent à onduler et à serpenter. La nuit tirait à sa fin, mais des nuages couvraient à présent la lune et les étoiles, et seule la lente apparition d’une lueur grise et diffuse les avertit de la venue du jour.

Dans le froid du matin, ils arrivèrent à la fin du cours d’eau. Les berges étaient devenues des monticules couverts de mousse. Le ruisseau sautait bruyamment de son dernier lit de pierre pourrissante pour aller se perdre dans une bourbe brunâtre. Des roseaux desséchés sifflaient et s’entrechoquaient, bien qu’il n’y eût aucun souffle de vent.

En avant et de chaque côté se trouvaient à présent de vastes bourbiers et marécages que l’on voyait s’étendre au sud et à l’est dans le faible demi-jour. Des brumes fumaient et tourbillonnaient au-dessus des mares, sombres et répugnantes. Leurs relents suffocants planaient dans l’air immobile. Au loin, presque droit au sud à présent, se dressaient les murailles montagneuses du Mordor, tel un banc de nuages noirs aux contours déchiquetés, flottant sur une mer traîtresse, nappée de brouillard.

Les hobbits étaient désormais entièrement livrés à Gollum. Ils ne savaient pas (et, dans cette lumière brumeuse, ne pouvaient deviner) qu’ils étaient tout juste à la lisière septentrionale des marais, lesquels s’étendaient principalement au sud. S’ils avaient mieux connu la région, ils auraient pu, en se retardant un peu, revenir légèrement sur leur pas et prendre ensuite vers l’est pour faire le tour jusqu’à la plaine déserte de Dagorlad, l’ancien champ de bataille devant les portes du Mordor. Non qu’il y eût beaucoup d’espoir en un semblable itinéraire. Cette plaine rocailleuse, entièrement à découvert, était traversée de surcroît par les grand-routes des Orques et des soldats de l’Ennemi. Pas même les capes de Lórien ne les y auraient dissimulés.

« Quel chemin allons-nous prendre maintenant, Sméagol ? demanda Frodo. Doit-on traverser ces marécages infects ? »

« Pas besoin, pas besoin du tout, dit Gollum. Pas si les hobbits veulent arriver aux montagnes noires et venir à Lui très rapidement. Un peu en arrière, un peu alentour — son bras squelettique montra le nord et l’est — et on peut arriver par des chemins froids et durs aux portes mêmes de Son pays. Il y aura beaucoup de Ses gens pour guetter les arrivants, très contents de les amener à Lui, oh oui. Son Œil surveille toujours cette porte-là. C’est là qu’il a pris Sméagol, il y a longtemps. » Gollum frissonna. « Mais Sméagol s’est servi de ses yeux depuis ce temps-là, oui, oui: mes yeux, mes pieds et mon nez, ils m’ont servi depuis ce temps. Je connais d’autres chemins. Plus ardus, pas si rapides; mais mieux, si on ne veut pas qu’Il nous voie. Suivez Sméagol ! Il peut vous conduire à travers les marais, à travers les brumes, les belles brumes épaisses. Suivez Sméagol très prudemment, et vous pourriez aller loin, très loin, avant qu’Il vous attrape, oui, peut-être. »

Il faisait déjà jour, un matin gris et sans vent, et les vapeurs des marécages formaient de lourds bancs de brouillard. Aucun rayon de soleil ne perçait le ciel bas et nuageux; d’ailleurs, Gollum semblait tenir à ce qu’ils continuent sans attendre. Ainsi, après une courte pause, ils se remirent en chemin et furent bientôt perdus dans un monde silencieux et indécis, coupé de toute vision des terres environnantes, que ce fussent les collines qu’ils avaient quittées ou les montagnes qu’ils recherchaient. Ils allaient lentement et à la file: Gollum, Sam, Frodo.

Frodo semblait le plus fatigué des trois et, aussi lente que fût leur allure, il demeurait souvent en arrière. Les hobbits ne tardèrent pas à constater que ce qu’ils avaient pris d’abord pour un unique et gigantesque marécage était en réalité un vaste ensemble de mares, de bourbiers mouvants et de cours d’eau onduleux et à demi engorgés. Pour qui avait l’œil et le pied rusés, il était possible de s’y faufiler par des chemins sinueux. Gollum possédait cette ruse, et il dut la mettre entièrement à profit. Sa tête, au bout de son long cou, était constamment tournée de côté et d’autre, et il ne cessait de renifler et de marmotter pour lui-même. Parfois, il les faisait attendre d’un signe de la main, pendant qu’il allait un peu en avant et s’accroupissait, tâtant le sol du bout des doigts ou des orteils, ou se contentant d’y mettre l’oreille.

C’était monotone et fastidieux. L’hiver, froid et humide, régnait encore en maître dans ce pays abandonné. Il n’y avait pour seule verdure que les couches d’algues livides à la surface sombre et graisseuse des eaux mornes. Des herbes mortes et des roseaux pourrissants se dressaient parmi les brumes, telles les ombres haillonneuses d’étés depuis longtemps oubliés.

La lumière se fit un peu plus vive à mesure que la journée avançait, et les brumes se levèrent, de plus en plus minces et diaphanes. Loin au-dessus de la fange et des vapeurs du monde, la Soleil voguait à présent, haute et dorée, dans un pays serein aux sols éblouissants d’écume; mais en bas, ils ne voyaient d’elle qu’un spectre fugitif, ne donnant ni couleur ni chaleur. Or, même devant cette présence, aussi nébuleuse qu’une vague ressouvenir, Gollum grimaçait et se dérobait. Il les obligea à s’arrêter, et tous trois se reposèrent, tapis comme de petits animaux pourchassés dans la frange d’une grande roselière d’aspect brunâtre. Un silence profond y régnait, à peine entamé par le frémissement de vieux épis, et le tremblement d’herbes brisées, agitées par de faibles mouvements d’air qu’ils ne sentaient pas.

« Pas un oiseau ! » dit Sam d’un ton mélancolique.

« Non, pas d’oiseaux, dit Gollum. Gentils oiseaux, bons oiseaux ! » Il se passa la langue sur les dents. « Pas d’oiseaux ici. Des serpents z’il y a, des vers z’aussi, et des choses dans les mares. Bien des choses, bien des vilaines choses. Pas d’oiseaux », acheva-t-il tristement. Sam le regarda d’un air de dégoût.

Ainsi se termina le troisième jour de leur voyage avec Gollum. Avant que les ombres du soir ne se soient allongées en de plus souriantes contrées, ils reprirent de nouveau la route, inlassablement, avec seulement de brèves haltes; pas tant pour se reposer que pour aider Gollum, qui était à présent contraint d’avancer lui aussi avec la plus grande prudence, et qui, par moments, avait peine à s’y retrouver. Ils étaient arrivés en plein cœur des Marais Morts, et il faisait noir.

Ils marchaient lentement, courbés, l’un derrière l’autre, surveillant chacun des mouvements de Gollum avec attention. Le pays devenait plus humide, s’ouvrant en de grandes mares stagnantes, le long desquelles il était de plus en plus difficile de trouver un endroit où mettre les pieds sans s’enfoncer dans une boue gargouillante. Les voyageurs étaient légers, sans quoi aucun d’entre eux n’eût peut-être jamais traversé.

Très vite, l’obscurité devint totale: l’air même paraissait noir et lourd à respirer. Quand des lumières apparurent, Sam se frotta les yeux: il crut qu’il se mettait à travailler du chapeau. Il en vit une première du coin de l’œil gauche, une pâle lueur dansante qui s’évanouit; mais de nouvelles lumières apparurent peu après, les unes comme de la fumée vaguement lumineuse, les autres comme des flammes vaporeuses vacillant au-dessus de chandelles invisibles: elles s’agitaient çà et là comme des voiles fantomatiques tendus par des mains secrètes. Mais aucun de ses compagnons ne dit mot.

Sam finit par ne plus pouvoir se contenir. « Qu’est-ce que c’est que ça, Gollum ? demanda-t-il en un souffle. Ces lumières ? Elles sont partout autour de nous, maintenant. On est pris au piège ? De qui est-ce qu’il s’agit ? »

Gollum leva les yeux. Une eau sombre se trouvait devant lui, et il se promenait de-ci de-là à quatre pattes, ne sachant quel chemin prendre. « Oui, elles sont partout autour, chuchota-t-il. Les lumières traîtresses. Des chandelles de cadavres, oui, oui. Faut pas y faire attention ! Faut pas regarder ! Faut pas les suivre ! Où est le maître ? »

Sam se retourna et vit que Frodo était encore resté en arrière. Il ne le voyait plus. Il revint un peu sur ses pas, n’osant trop s’éloigner dans l’obscurité, ni appeler plus fort qu’en un souffle rauque. Soudain il se heurta contre Frodo, lequel se tenait là, tout absorbé par la vue des pâles lumières. Ses mains crispées pendaient à ses côtés; de l’eau et de la vase en dégouttaient.

« Allons, monsieur Frodo ! dit Sam. Les regardez pas ! Gollum dit qu’il vaut mieux pas. Il faut essayer de le suivre, et quitter cet endroit maudit aussi vite qu’on peut — si on peut ! »

« D’accord, dit Frodo, comme tiré d’un rêve. J’arrive. Continue ! »

Se hâtant à nouveau de l’avant, Sam trébucha, butant contre une vieille racine ou une motte d’herbe. Il tomba lourdement sur ses mains, qui s’enfoncèrent dans un limon collant, si bien qu’il se trouva à regarder dans la sombre mare, le nez tout contre sa surface. Il en monta un faible sifflement, ainsi qu’une odeur nauséabonde; les lumières vacillèrent, dansèrent et tournoyèrent. Pendant un instant, l’eau sous ses yeux prit l’aspect d’une vitre crasseuse, comme une fenêtre par laquelle il regardait. S’extirpant de la boue, il recula avec un cri. « Il y a des choses mortes dans l’eau, des visages morts, dit-il avec horreur. Des visages morts ! »

Gollum rit. « Les Marais Morts, oui: c’est le nom qu’on leur donne, ricana-t-il. Vaut mieux pas y regarder quand les chandelles sont allumées. »

« Qui sont-ils ? Que sont-ils ? demanda Sam, frissonnant et se tournant vers Frodo, qui s’était approché derrière lui.

« Je ne sais pas, dit Frodo d’une voix rêveuse. Mais je les ai vus aussi. Dans les mares, à la lueur des chandelles. Ils gisent dans toutes les mares, de pâles visages, loin, loin dans l’eau sombre. Je les ai vus: de sinistres visages, mauvais, et de nobles visages, tristes. De fiers visages, de belles gens, des algues dans leurs cheveux d’argent. Mais tous immondes, tous putrides, tous morts. Une lumière infâme en émane. » Frodo se cacha les yeux avec ses mains. « Je ne sais pas qui ils sont; mais j’ai cru voir des Hommes et des Elfes, et il y avait des Orques non loin. »

« Oui, oui, dit Gollum. Tous morts, tous pourris. Elfes, Hommes et Orques. Les Marais Morts. Il y a eu une grande bataille il y a longtemps, c’est ce qu’on lui a dit, quand Sméagol était jeune, quand j’étais jeune, avant la venue du Trésor. Une grande bataille c’était. Des grands Hommes avec des longues épées, et des Elfes terribles, et des Orques qui hurlaient. Ils se sont battus sur la plaine pendant des jours et des mois, devant les Portes Noires. Mais les Marais se sont étendus depuis ce temps, ils ont englouti les tombes; toujours, toujours ils s’étendent. »

« Mais c’était dans un autre âge, ça, dit Sam. Les Morts sont pas là pour de vrai, impossible ! Une diablerie manigancée dans la Terre Sombre, peut-être ? »

« Qui sait ? Sméagol ne sait pas, répondit Gollum. Pas possible de les atteindre, pas possible d’y toucher. On a essayé une fois, oui, trésor, j’ai essayé une fois; mais on ne peut pas les atteindre. Seulement pour voir, peut-être, pas pour toucher. Non, trésor ! Tous morts. »

Sam lui lança un regard noir et frémit de nouveau, croyant deviner pourquoi Sméagol avait voulu les toucher. « Eh bien, je veux pas les voir, dit-il. Plus jamais ! Est-ce qu’on pourrait pas s’en aller et partir d’ici ? »

« Oui, oui, dit Gollum. Mais lentement, très lentement. Prudence ! Ou les hobbits vont descendre rejoindre les Morts et allumer des petites chandelles. Suivez Sméagol ! Pas regarder les lumières ! »

Il s’en fut rampant vers la droite, cherchant à contourner la mare. Ils le suivirent de près, courbant l’échine, et s’aidant souvent de leurs mains comme lui. « On sera bientôt trois jolis petits Gollum marchant à la queue leu leu, trésor, si ça continue », pensa Sam.

Ils finirent par atteindre l’extrémité du lac noir, qu’ils traversèrent dangereusement, allant à quatre pattes parmi de traîtres îlots herbeux, ou sautant de l’un à l’autre. Souvent, ils perdaient pied ou tombaient les deux mains en avant dans des flaques nauséabondes, d’une puanteur de cloaque; si bien qu’ils finirent englués et crottés pratiquement jusqu’au cou, puant aux narines de leurs compagnons.

Tard dans la nuit, ils finirent par retrouver un sol plus ferme. Gollum sifflait et se chuchotait à lui-même, mais il semblait content: par quelque étrange faculté, un mélange d’intuition tactile et d’odorat, et une étonnante mémoire des formes dans les ténèbres nocturnes, il semblait de nouveau savoir exactement où il se trouvait, et ne plus douter du chemin à suivre.

« Allons, on continue ! dit-il. Gentils hobbits ! Courageux hobbits ! Très, très fatigués, bien sûr; nous aussi, mon trésor, tout le monde. Mais il faut emmener le maître loin des méchantes lumières, oui, oui, il faut. » Sur ce il repartit, presque au trot, le long de ce qui ressemblait à une allée bordée de grands roseaux, et ils clopinèrent après lui aussi vite qu’ils le purent. Mais quelques instants plus tard, il s’arrêta soudain et huma l’air d’une mine dubitative, sifflant comme s’il était de nouveau inquiet ou mécontent.

« Qu’est-ce qu’il y a ? grogna Sam, se méprenant sur son comportement. À quoi bon renifler ? Même en me bouchant les narines, la puanteur me fait presque tourner de l’œil. Tu pues, le maître pue; tout cet endroit pue. »

« Oui, oui, et Sam pue ! répondit Gollum. Pauvre Sméagol le sent bien, mais bon Sméagol ne dit rien. Il aide le gentil maître. Mais il y a autre chose. L’air remue, un changement s’en vient. Sméagol se demande; il n’est pas content. »

Il se remit en chemin, mais son inquiétude croissait; et de temps à autre, il se dressait de toute sa hauteur, étirant le cou vers l’est et le sud. Pour lors, les hobbits ne pouvaient entendre ni sentir ce qui le troublait. Puis soudain, tous trois s’arrêtèrent et se raidirent pour écouter. Frodo et Sam crurent entendre au loin un long cri plaintif, aigre et cruel. Ils frissonnèrent. Au même moment, le mouvement d’air leur devint perceptible; et il se mit à faire très froid. Dressant l’oreille, ils crurent entendre la rumeur d’un vent lointain qui approchait. Les lumières vaporeuses baissèrent, vacillèrent et s’éteignirent.

Gollum refusait d’avancer. Il se tenait là, tout frémissant et bredouillant, quand le vent les assaillit d’un coup, sifflant et grondant au-dessus des marais. La nuit s’éclaircit, assez pour leur permettre de voir, ou d’entrevoir, de vagues traînées de brouillard tourbillonnant au-dessus d’eux et les passant. Levant les yeux, ils virent que les nuages s’écartaient et se déchiraient; alors la lune parut loin au midi, brillant au milieu des épaves flottantes.

Au début, cette vue réjouit le cœur des hobbits; mais Gollum se recroquevilla au sol, pestant entre ses dents et maudissant la Face Blanche. Puis Frodo et Sam, contemplant le ciel, respirant les froides bouffées à pleins poumons, le virent approcher: un petit nuage issu des collines maudites; une ombre noire lâchée du Mordor; enfin une vaste forme, ailée et menaçante. Elle passa devant la lune et fila vers l’ouest avec un cri mortel, plus rapide que le vent dans sa course impétueuse.

Ils se jetèrent à plat ventre et rampèrent, éperdus, sur la terre froide. Mais l’ombre d’horreur tournoya et revint, et elle plongea plus avant, juste au-dessus d’eux, balayant le relent marécageux de ses horribles ailes. Puis elle s’éloigna, aussi vive que la colère de Sauron, et rentra au Mordor; et le vent rugit derrière elle, laissant les Marais Morts nus et mornes. La plaine désolée, aussi loin que portât le regard, jusqu’à la lointaine menace des montagnes mêmes, était tachetée du clair de lune intermittent.

Frodo et Sam se relevèrent et se frottèrent les yeux, tels des enfants tirés d’un cauchemar et retrouvant la nuit familière encore étendue sur le monde. Mais Gollum restait étendu au sol, comme assommé. Ils eurent du mal à lui faire reprendre ses sens et, pendant un moment, il ne voulut pas relever la tête mais se tint à genoux, appuyé sur ses coudes et se couvrant la nuque de ses grandes mains plates.

« Spectres ! gémit-il. Spectres volants ! Le Trésor est leur maître. Ils voient tout, tout. Rien n’échappe à leur vue. Face Blanche maudite ! Et ils Lui disent tout. Il voit, Il sait. Ach, *gollum, gollum, gollum* ! » Il fallut attendre que la lune se couche, loin à l’ouest, derrière Tol Brandir, pour qu’il consente à se relever et à continuer.

Dès lors, Sam crut discerner un nouveau changement chez Gollum. Il était plus servile, toujours plus désireux de paraître amical; mais Sam surprenait parfois d’étranges regards chez lui, presque toujours dirigés vers Frodo; et il retombait peu à peu dans son ancienne manière de parler. Mais Sam avait une autre inquiétude qui le préoccupait de plus en plus. Frodo semblait fatigué, fatigué jusqu’à l’épuisement. Il ne disait rien, en fait il parlait à peine; et il ne se plaignait pas, mais il marchait comme sous le poids d’un fardeau qui n’aurait cessé de s’alourdir; plus que jamais, il était à la traîne, au point que Sam devait souvent prier Gollum d’attendre, afin que leur maître ne soit trop distancé.

En fait, à chaque pas franchi en direction des portes du Mordor, Frodo sentait l’Anneau s’alourdir sur la chaîne suspendue à son cou. Il commençait à le sentir comme un véritable poids qui l’attirait vers le bas. Mais il était autrement plus troublé par l’Œil, comme il le nommait en son for intérieur. C’était lui, plus que le poids de l’Anneau, qui l’obligeait à se faire tout petit, et à se courber en marchant. L’Œil: ce sentiment horrible, toujours croissant, d’une volonté hostile, usant d’un pouvoir immense afin de percer à jour toutes les ombres de nuages, celles de la terre et de la chair, pour vous voir: pour vous tenir cloué sous son regard mortel, nu, immuable. Et ces voiles qui le tenaient encore à distance, devenus si minces, si frêles et minces. Frodo savait exactement où étaient désormais le siège et le cœur de cette volonté: aussi sûrement qu’un homme peut deviner la direction du soleil les yeux fermés. Il lui faisait face, et sentait sa puissance battre sur son front.

Gollum devait éprouver quelque chose de similaire. Mais les tiraillements de son cœur misérable — entre la présence oppressante de l’Œil, la convoitise de l’Anneau alors si proche, et sa servile promesse, prononcée à demi dans la crainte du fer froid —, les hobbits n’en devinaient rien. Frodo n’y songeait même pas. Sam, avant tout absorbé par son maître, était à peine conscient du nuage sombre qui avait envahi son propre cœur. Il avait fait passer Frodo devant lui, et dès lors, il surveillait chacun de ses mouvements, le soutenait s’il trébuchait, et cherchait à l’encourager par des paroles maladroites.

Quand le jour arriva enfin, les hobbits furent surpris de voir à quel point les cimes menaçantes s’étaient rapprochées. L’air était plus clair et plus froid, à présent; et bien qu’encore lointaines, les murailles du Mordor n’étaient plus une menace nuageuse à l’horizon, mais se dressaient comme des tours noires, sombres et renfrognées, au milieu d’un sinistre désert. Les marécages tiraient à leur fin, réduits à des tourbes mortes et à de vastes plaines de boue asséchée et craquelée. Au-delà, le pays s’élevait en de longues pentes efflanquées, arides et cruelles, vers la désolation qui s’étendait aux portes de Sauron.

Tant que dura la grisaille du jour, ils restèrent tapis sous un rocher noir, recoquillés comme des vers, de crainte que la terreur ailée ne vienne à passer et à les repérer de ses yeux impitoyables. Le reste du voyage fut comme une ombre de peur croissante, au milieu de laquelle leur souvenir ne pouvait s’arrêter sur rien. Pendant deux autres nuits, ils cheminèrent dans un pays harassé et informe. L’air devint piquant à leurs narines, rempli d’une fumée âcre qui les prenait à la gorge et leur desséchait la bouche.

Enfin, le matin du cinquième jour de leur voyage avec Gollum, ils s’arrêtèrent une fois de plus. Devant eux, sombres devant l’aube, les hautes montagnes pointaient vers de lourds plafonds de nuages et de fumée. Leurs pieds projetaient d’énormes éperons, et des collines aux arêtes brisées dont les plus proches ne pouvaient se trouver à plus d’une douzaine de milles. Frodo regarda autour de lui avec horreur. Aussi affreux que lui avaient paru les Marais Morts, et les landes arides des Terres Désertes, plus ignoble encore était le pays que le jour rampant dévoilait alors, petit à petit, à ses yeux craintifs. Même le Lac des Visages Morts connaissait un pâle fantôme de printemps et de verdure; mais ici, ni printemps ni été ne viendraient jamais plus. Ici, rien ne vivait, pas même ces excroissances lépreuses qui se nourrissent de pourriture. Les étangs altérés étouffaient sous la cendre et les coulées de boue, d’un gris et blanc malsain, comme si les montagnes avaient vomi sur les terres environnantes l’ordure de leurs entrailles. De hauts monticules de roche broyée et pulvérulente, de grands cônes de terre calcinée, empoisonnée, formaient, rangée sur rangée, un sordide cimetière, lentement dévoilé par le jour indécis.

Ils étaient parvenus à la désolation qui s’étendait à l’entrée du Mordor: monument durable au funeste labeur de ses esclaves, qui demeurerait quand tous leurs desseins auraient été réduits à néant; terre souillée et gangrenée au-delà de toute rédemption — à moins que la Grande Mer ne vienne la laver sous les flots de l’oubli. « J’ai mal au cœur », dit Sam. Frodo resta muet.

Ils se tinrent là un moment, comme des hommes en marge d’un sommeil où le cauchemar guette; luttant, mais sachant qu’ils n’arriveront pas au matin sans passer par les ombres. Le jour grandit et sa lumière se durcit. Les fosses desséchées et les tertres empoisonnés devinrent hideusement nets. Le soleil s’était levé; il marchait parmi les nuages et les banderoles de fumée, mais même sa lumière était souillée. Les hobbits n’accueillirent pas volontiers cette lumière: elle semblait hostile et les révélait dans leur fragilité, petits fantômes impuissants errant parmi les tas de cendre du Seigneur Sombre.

Trop épuisés pour continuer, ils cherchèrent un endroit où ils pourraient se reposer. Ils s’assirent un moment, sans rien dire, dans l’ombre d’un amas de scories; mais il en sortait des vapeurs pestilentielles qui les prenaient à la gorge et les suffoquaient. Gollum fut le premier à réagir. Jurant et crachotant, il se leva et, sans même regarder les hobbits ou leur adresser un seul mot, il s’éloigna à quatre pattes. Frodo et Sam rampèrent après lui jusqu’à une grande cuvette quasi circulaire, au bord relevé du côté ouest. Froide et morte, elle abritait en son sein une immonde flaque de boue huileuse et multicolore. Ils se tapirent dans l’ombre de ce trou malsain, espérant ainsi échapper à l’attention de l’Œil.

La journée passa lentement. Une grande soif les travaillait, mais ils ne burent que quelques gouttes de leurs gourdes — remplis pour la dernière fois dans le ravin qui, rétrospectivement, leur semblait à présent un havre de paix et de beauté. Les hobbits firent le guet à tour de rôle. Aucun des deux ne parvint à dormir au début, tout fatigués qu’ils étaient; mais tandis que le soleil plongeait au loin dans des nuages lents, Sam s’assoupit. C’était au tour de Frodo de monter la garde. Il s’adossa contre le bord de la cuvette, mais cela n’allégea en rien le fardeau qu’il sentait peser sur lui. Il leva les yeux et vit, dans le ciel rayé de fumée, d’étranges fantômes, des formes noires à cheval, et des visages du passé. Il perdit la notion du temps, balancé entre sommeil et éveil, et trouva bientôt l’oubli.

Sam se réveilla soudain, croyant avoir entendu l’appel de son maître. Le soir tombait. Frodo ne pouvait l’avoir appelé, car il s’était endormi, et il avait glissé presque jusqu’au fond du trou. Gollum était près de lui. Sam crut, pendant un moment, qu’il essayait de réveiller Frodo; puis il s’aperçut que ce n’était pas le cas. Gollum se parlait à lui-même. Sméagol était en débat avec une pensée autre, qui prenait la même voix que la sienne, mais qui la faisait siffler et grincer. Une pâle lueur et une lueur verte alternaient dans ses yeux tandis qu’il parlait.

« Sméagol a promis », dit la première pensée.

« Oui, oui, mon trésor, vint la réponse, on a promis: de sauver le Trésor, de jamais Lui permettre de l’avoir — jamais. Mais c’est vers Lui qu’il se dirige, à chaque pas il s’en approche. Qu’est-ce que le hobbit va en faire, on s’demande, oui, on s’demande. »

« Je ne sais pas. Je n’y peux rien. C’est le maître qui l’a. Sméagol a promis d’aider le maître. »

« Oui, oui, d’aider le maître: le maître du Trésor. Mais si on étions maîtres, on pourrions s’aider nous-mêmes, oui, sans manquer à nos promesses. »

« Mais Sméagol a dit qu’il serait très, très gentil. Gentil hobbit ! Il a enlevé corde cruelle de la jambe de Sméagol. Il me parle gentiment. »

« Très, très gentil, hein, mon trésor ? Soyons gentils, comme des bons poissons, mon agneau, mais avec nous-mêmes. Pas faire de mal au gentil hobbit, non, non, bien sûr que non. »

« Mais c’est le Trésor qui détient la promesse », objecta la voix de Sméagol.

« Alors prends-le, dit l’autre, et c’est nous qui va la détenir ! C’est nous qui serons maîtres, *gollum* ! Et l’autre hobbit, le méfiant, méchant hobbit, on va le faire ramper, oui, *gollum* ! »

« Mais pas le gentil hobbit ? »

« Oh non, pas si ça nous plaît pas. Reste que c’est un Bessac, mon trésor, oui, un Bessac. Un Bessac l’a volé. Il l’a trouvé et il a rien dit, rien du tout. On les z’hait, les Bessac. »

« Non, pas ce Bessac-ci. »

« Si, tous les Bessac. Tous les ceusses qui gardent le Trésor. Il nous le faut ! »

« Mais Il verra, Il saura. Il va nous le prendre. »

« Il voit. Il sait. Il nous a entendus faire des promesses idiotes — contre ses Ordres, oui. On doit le prendre. Les Spectres cherchent. On doit le prendre. »

« Pas pour Lui ! »

« Non, mon agneau. Tu vois, trésor: si on l’a, alors on peut s’échapper, même de Lui, hein ? Peut-être qu’on devient très fort, plus fort que les Spectres. Seigneur Sméagol ? Gollum le Grand ? *Le* Gollum ! On mange du poisson tous les jours, trois fois par jour, frais pêché dans l’océan. Gollum, mon doux Trésor ! Il nous le faut. On le veusse, on le veusse, on le veusse ! »

« Mais ils sont deux. Ils vont se réveiller trop vite et nous zigouiller, gémit Sméagol en un dernier effort. Pas maintenant. Pas tout de suite. »

« On le veusse ! Mais... » Et il y eut une longue pause, comme si une nouvelle pensée avait surgi. « Pas tout de suite, hein ? Peut-être pas. Elle pourrait nous aider. Elle pourrait, oui. »

« Non, non ! Pas par là ! » geignit Sméagol.

« Si ! On le veusse ! On le veusse ! »

Chaque fois que la seconde pensée s’exprimait, la longue main de Gollum s’avançait lentement vers Frodo, puis revenait brusquement tandis que Sméagol parlait de nouveau. Enfin, les deux bras s’étendirent vers son cou, présentant de longs doigts repliés et palpitants.

Sam était resté étendu sans bouger, fasciné par ce débat, mais guettant chaque mouvement de Gollum de sous ses paupières mi-closes. Dans sa naïveté, il avait cru que la faim ordinaire, l’envie de manger des hobbits, était le principal danger chez Gollum. Il voyait à présent que tel n’était pas le cas: Gollum ressentait la terrible attraction de l’Anneau. *Lui*, c’était bien sûr le Seigneur Sombre, mais Sam se demandait qui ce pouvait être, ce *Elle*. L’une des rencontres maléfiques que le petit scélérat avait faites au cours de ses errances, se disait-il. Mais ce point lui sortit de l’idée, car la situation avait manifestement assez duré, et elle devenait dangereuse. Sentant une grande lourdeur dans tous ses membres, il remua avec effort et se redressa sur son séant. Quelque chose lui disait qu’il valait mieux être prudent, et ne pas montrer qu’il avait surpris Gollum en train de débattre. Il lâcha un soupir exagéré suivi d’un énorme bâillement.

« Il est quelle heure ? » fit-il d’une voix endormie.

Gollum émit un long sifflement entre ses dents. Il se dressa un instant, tendu et menaçant; puis il s’écroula sur le sol, se retrouvant à quatre pattes, et remonta l’intérieur de la cuvette. « Gentils hobbits ! Gentil Sam ! dit-il. Des marmottes, oui, des marmottes ! Ils dorment et laissent veiller bon Sméagol ! Mais le soir est là. Le crépuscule tombe. Il est temps qu’on parte. »

« Grand temps, pensa Sam. Et il est temps de se séparer aussi. » Mais il vint alors à se demander si Gollum n’était pas maintenant aussi dangereux en liberté qu’il ne l’était en leur compagnie. « Maudit soit-il ! Je voudrais qu’il meure étouffé ! » pesta-t-il entre ses dents. Il descendit jusqu’à son maître et le réveilla.

Curieusement, Frodo se sentait revigoré. Il avait rêvé. L’ombre noire avait passé, et une vision de beauté était venue à lui dans ce pays morbide. Il n’en restait plus rien dans son souvenir, mais son humeur s’en ressentait, et son cœur s’était allégé. Son fardeau lui pesait moins. Gollum l’accueillit avec la joie d’un chien. Il gloussait et jacassait, faisant craquer ses longs doigts, et caressant les genoux de Frodo. Ce dernier lui sourit.

« Allons ! dit-il. Tu nous as guidés avec habileté et loyauté. Nous sommes à la dernière étape. Conduis-nous à la Porte, et je ne t’en demanderai pas plus. Conduis-nous à la Porte, et tu pourras aller où tu voudras — sauf vers nos ennemis. »

« À la Porte, hein ? couina Gollum, l’air étonné et effrayé. À la Porte, nous dit le maître. Oui, c’est ce qu’il dit. Et bon Sméagol fait ce qu’il demande, oh oui. Mais quand on se sera rapproché, on verra, peut-être, oui, on verra. Ce sera pas joli du tout. Oh non ! Oh non ! »

« À d’autres ! dit Sam. Finissons-en ! »

À la tombée de la nuit, ils s’extirpèrent de la fosse et se faufilèrent lentement à travers les terres mortes. Ils ne parvinrent pas bien loin avant de sentir de nouveau la peur qui les avait saisis quand la forme ailée avait balayé les marais. Ils s’arrêtèrent et se recroquevillèrent sur le sol malodorant; mais ils ne voyaient rien dans le ciel crépusculaire, et la menace ne tarda pas à passer, loin au-dessus de leurs têtes, dépêchée par Barad-dûr en mission urgente, peut-être. Au bout d’un moment, Gollum se redressa et reprit sa marche furtive, tremblant et murmurant entre ses dents.

Environ une heure après minuit, la peur les prit une troisième fois, mais elle leur parut cette fois plus lointaine, comme si elle passait au-dessus des nuages, fonçant dans l’Ouest avec une terrible rapidité. Gollum fut néanmoins saisi d’épouvante, convaincu qu’ils étaient pourchassés, que leur arrivée était connue.

« Trois fois ! gémit-il. Trois fois, c’est une menace. Ils nous sentent ici, ils sentent le Trésor. Le Trésor est leur maître. On ne peut pas aller plus loin par ici, non. Pas d’espoir, pas d’espoir ! »

Toute prière ou parole bienveillante était désormais inutile. Frodo dut lui ordonner avec colère, et poser une main sur son épée, pour que Gollum accepte de se relever. Enfin, s’exécutant avec un grognement, il passa devant eux comme un chien battu.

Ils cheminèrent ainsi à travers la nuit laborieuse; et jusqu’à la venue d’un autre jour de peur, ils marchèrent en silence, tête baissée, sans rien voir ni entendre rien, rien que le vent sifflant à leurs oreilles.

3

La Porte Noire est close

Le lendemain avant l’aube, leur voyage vers le Mordor était terminé. Les marais et le désert étaient derrière eux. Devant, sombres sur un ciel blafard, les hautes montagnes dressaient leurs cimes menaçantes.

À la lisière occidentale du Mordor se déployait la lugubre chaîne de l’Ephel Dúath, les Montagnes de l’Ombre, et au nord, les cimes déchiquetées et les crêtes arides des Ered Lithui, d’un gris de cendre. Mais à l’endroit où les deux chaînes se rejoignaient, n’étant en fait que les segments d’une seule et unique muraille autour des mornes plaines de Lithlad et de Gorgoroth, et de la froide mer intérieure de Núrnen au centre du pays, elles étendaient de longs bras vers le nord; et entre ces deux bras se trouvait un profond défilé. C’était Cirith Gorgor, le Col Hanté, l’entrée du pays de l’Ennemi. De hauts escarpements s’y abaissaient de chaque côté; et de part et d’autre de l’ouverture s’élevaient deux collines abruptes, à la face noire et nue. Au sommet de chacune se dressaient les Dents du Mordor, deux hautes et fortes tours. Les Hommes du Gondor, dans une démonstration d’orgueil et de suprématie, les y avaient construites en des temps désormais très lointains, après la chute de Sauron et sa fuite, au cas où il tenterait de regagner son ancien royaume. Mais la puissance du Gondor avait fait défaut, les hommes s’étaient assoupis et, pendant de longues années, les tours étaient restées à l’abandon, livrées au délabrement. Sauron était alors revenu. Depuis, elles avaient été remises à neuf, réarmées, et occupées avec une constante vigilance. Leurs faces étaient de pierre, et leurs fenêtres tels des yeux sombres fixant le nord, l’ouest et l’est, chacune d’entre elle abritant une multitude de regards qui ne dormaient jamais.

Devant l’entrée du col, d’un escarpement à l’autre, le Seigneur Sombre avait fait construire un rempart de pierre. Il était percé d’une unique porte de fer, et des sentinelles ne cessaient d’aller et venir derrière ses créneaux. Sous les collines de part et d’autre, la roche était criblée de trous de ver: une centaine de cavernes où se terrait une armée d’orques, prêts à sortir au moindre signal, comme des fourmis partant en guerre. Nul ne pouvait passer les Dents du Mordor sans sentir leur morsure, à moins d’être convoqué par Sauron, ou de connaître les mots de passe secrets qui ouvriraient la Morannon, la porte noire de son pays.

Les deux hobbits contemplèrent les tours et le mur d’un regard consterné. Même à cette distance, la faible lumière leur laissait voir le mouvement des gardes au sommet du mur, et les patrouilles devant la porte. Étendus à plat ventre, ils regardaient furtivement par-dessus le bord d’un espace creux au milieu des rochers, dans l’ombre allongée de l’éperon situé tout au nord de l’Ephel Dúath. Sillonnant l’air lourd en ligne droite, un corbeau n’eût peut-être volé qu’un furlong, depuis leur cachette jusqu’au faîte noir de la tour la plus proche. Une fumée vague et sinueuse en émanait, comme si un feu couvait au pied de la tour, dans la colline même.

Le jour vint, et le soleil fauve clignota au-dessus des mornes crêtes des Ered Lithui. Soudain, on entendit le cri de farouches trompettes: elles retentirent du haut des tours de garde, puis, au loin, de forteresses et d’avant-postes cachés dans les collines, vinrent les sonneries de réponse; et plus loin encore, distants, mais sinistres et caverneux, résonnèrent, dans le pays de néant qui s’étendait au-delà, les puissants cors et tambours de Barad-dûr. Un autre affreux jour de peur et de labeur se levait au Mordor; les gardes de nuit étaient appelés à leurs profondes salles et galeries, alors que ceux de jour, aux yeux funestes et impitoyables, s’avançaient à leur poste. Un faible reflet d’acier se voyait sur le rempart.

« Eh bien, on y est ! dit Sam. La Porte est là-devant, et j’ai comme l’impression que c’est ici que ça s’arrête pour nous. Ma parole, l’Ancêtre aurait bien une ou deux choses à dire s’il me voyait ici ! Souvent il disait que je finirais mal, si je faisais pas attention à moi, qu’il disait. Mais maintenant, je crois bien que je le reverrai jamais, le pauvre vieux. Il aura pas droit à son *J’te l’avais bien dit, Sam*: c’est dommage. Il pourrait bien me le répéter jusqu’à ce qu’il manque d’air, si seulement je pouvais revoir sa vieille fraise. Mais il faudrait d’abord que je me lave, sinon il me reconnaîtrait pas.

« Je suppose qu’on doit pas demander: “Par où on va maintenant ?” On peut pas continuer — à moins de demander aux Orques de nous déposer quelque part. »

« Non, non ! Pas d’espoir. On ne peut pas continuer. Sméagol l’a dit. Il a dit: allons à la Porte et puis on verra. Et on voit bien. Oh oui, mon trésor, on voit bien. Sméagol savait que les hobbits ne pourraient pas continuer. Oh oui, Sméagol savait. »

« Alors pourquoi diantre est-ce que tu nous as emmenés ici ? » dit Sam, peu d’humeur à se montrer juste ou à tout le moins raisonnable.

« Le maître l’a dit. Le maître dit: “Conduis-nous à la Porte.” Alors bon Sméagol obéit. Le maître l’a dit, sage maître. »

« C’est vrai », dit Frodo. Ses traits étaient sombres et crispés, mais résolus. Il était crotté, hagard, l’air creusé par la fatigue; mais la peur ne le courbait plus, et ses yeux étaient clairs. « Je l’ai dit, car j’ai l’intention d’entrer au Mordor, et je ne connais pas d’autre chemin. Je passerai donc par ici. Je ne demande à personne de me suivre. »

« Non, non, maître ! » gémit Gollum, le caressant. Il semblait éprouver une grande détresse. « Pas d’espoir de ce côté ! Pas d’espoir ! N’amenez pas le Trésor à Lui ! Il va nous dévorer tous, s’Il l’obtient, dévorer le monde entier. Gardez-le, bon maître, et soyez gentil avec Sméagol. Ne le laissez pas tomber entre Ses mains. Ou partez d’ici, allez dans de jolis endroits, et redonnez-le au petit Sméagol. Oui, oui, maître, redonnez-le, hein ? Sméagol le gardera en sécurité; il fera beaucoup de bien, surtout aux gentils hobbits. Les hobbits rentrent chez eux. N’allez pas à la Porte ! »

« J’ai ordre d’aller au pays de Mordor, et par conséquent, j’irai, dit Frodo. S’il n’y a qu’un seul chemin, je devrai le suivre. Advienne que pourra. »

Sam ne dit rien. Ce qu’il voyait sur le visage de Frodo lui suffisait; il savait que toute intervention de sa part était inutile. Et puis après tout, il n’avait jamais vraiment eu d’espoir, lui, depuis le tout début de l’affaire; mais, en bon hobbit, il n’avait pas eu besoin d’espoir, tant que le désespoir pouvait être remis à plus tard. Maintenant, ils étaient arrivés au bout du bout. Mais il était toujours demeuré aux côtés de son maître; c’était avant tout pour cette raison qu’il était venu, et il resterait à ses côtés. Son maître n’entrerait pas seul au Mordor. Sam irait avec lui — et au moins, ils seraient débarrassés de Gollum.

Gollum, toutefois, ne l’entendait pas de cette oreille, du moins pour le moment. Agenouillé aux pieds de Frodo, il geignait en se tordant les mains. « Pas par là, maître ! implora-t-il. Il y a un autre chemin. Oh oui, que oui, il y en a un. Un autre chemin, plus sombre, plus difficile à trouver, plus secret. Mais Sméagol le connaît. Laissez Sméagol vous montrer ! »

« Un autre chemin ! » répéta Frodo d’un ton dubitatif, abaissant sur Gollum un regard scrutateur.

« Ssi ! Ssi, c’est vrai ! Un autre chemin, oui, il y en avait bien un. Sméagol l’a trouvé. Allons voir s’il est encore là ! »

« Tu n’en avais encore jamais parlé. »

« Non. Le maître n’avait pas demandé. Le maître n’avait pas dit ce qu’il entendait faire. Il ne dit rien au pauvre Sméagol. Il dit: “Sméagol, conduis-moi à la Porte... et puis au revoir ! Sméagol n’a qu’à s’enfuir et être sage.” Mais maintenant, il dit: “J’ai l’intention d’entrer au Mordor par ici.” Alors Sméagol a très peur. Il ne veut pas perdre le gentil maître. Et il a promis, le maître l’a fait promettre de sauver le Trésor. Mais le maître va le Lui apporter, tout droit à la Main Noire, si le maître passe par ici. Alors Sméagol doit les sauver tous deux, et il pense à un chemin qui était là, autrefois. Gentil maître. Sméagol très gentil, toujours prêt à aider. »

Sam plissa le front. S’il avait pu transpercer Gollum de son regard, il l’aurait fait. Il était assailli de doutes. Selon toute apparence, Gollum était réellement bouleversé et désireux d’aider Frodo. Mais Sam, se rappelant le débat qu’il avait surpris, avait peine à croire que Sméagol en était sorti gagnant, lui qui avait été si longtemps enseveli; sa voix, à tout le moins, n’avait pas eu le dernier mot lors du débat. Sam supposait que les deux moitiés, Sméagol et Gollum (Fouineur et Chlingueur, disait-il en lui-même), avaient conclu une trêve, une alliance provisoire: aucun ne souhaitait que l’Ennemi s’empare de l’Anneau; les deux voulaient éviter que Frodo soit capturé, mais aussi le tenir à l’œil, aussi longtemps que possible — tant que Chlingueur aurait encore la possibilité de mettre la main sur son « Trésor ». Sam doutait qu’il y eût réellement un autre chemin pour entrer en Mordor.

« Et c’est une chance qu’aucune des deux moitiés du vieux scélérat soit au courant de ce que le maître a l’intention de faire, pensa-t-il. S’il se doutait que M. Frodo entend mettre fin à son Trésor une bonne fois pour toutes, il y aurait des ennuis assez vite, je parie. De toute façon, le vieux Chlingueur a tellement peur de l’Ennemi — et il est sous des ordres à lui, ou l’était — qu’il préférait nous dénoncer plutôt que d’être pris à nous aider; et plutôt que de laisser son Trésor être fondu, peut-être. Du moins c’est mon idée. Et j’espère que le maître y pensera comme il faut. Il est aussi sage qu’un autre, mais il a le cœur tendre, voilà ce qu’il a. Y a pas un Gamgie qui pourrait dire ce qu’il va décider de faire. »

Frodo ne répondit pas tout de suite à Gollum. Pendant que Sam retournait ses doutes dans son esprit lent mais perspicace, Frodo se tint là, les yeux fixés sur l’escarpement noir de Cirith Gorgor. Le creux dans lequel ils s’étaient réfugiés s’ouvrait au flanc d’une colline basse: celle-ci dominait une longue vallée encaissée qui s’étendait entre eux et les premiers éperons de la muraille montagneuse. Au fond de la vallée, s’élevaient les fondations noires de la tour de garde ouest. À la lumière du matin, les routes qui convergeaient vers la Porte du Mordor étaient nettement visibles, pâles et poussiéreuses: l’une remontait tortueusement vers le nord, une autre s’amenuisait vers l’est, parmi les brumes qui s’accrochaient aux pieds des Ered Lithui; une autre encore courait vers eux. Contournant brusquement la tour, elle s’engageait dans un étroit défilé et passait non loin en dessous de l’endroit où ils se tenaient. À l’ouest, sur sa droite, elle longeait les épaulements des montagnes et tournait vers le sud, passant dans l’ombre profonde qui enveloppait tout le versant occidental de l’Ephel Dúath; échappant au regard de Frodo, elle poursuivait sa course dans le pays étroit situé entre les montagnes et le Grand Fleuve.

Tandis qu’il regardait, Frodo prit conscience d’un formidable grouillement sur la plaine. C’était comme si des armées entières étaient en mouvement, bien que la plupart eussent été voilées par la fumée et les vapeurs venues des landes et des marais au-delà. Mais par endroits, il distinguait des reflets de lances et de heaumes; et sur le plat en bordure des routes, des cavaliers s’avançaient en de nombreuses compagnies. Il se rappela la vision lointaine qu’il avait eue sur l’Amon Hen, à peine quelques jours auparavant; même si à présent, cela lui semblait faire des années. Il sut alors que le fol espoir né en son cœur, l’espace d’un instant, était vain. Les trompettes n’avaient pas sonné en manière de défi, mais d’accueil. Ce n’était pas un assaut lancé contre le Seigneur Sombre par les Hommes du Gondor, resurgis comme des spectres vengeurs du tombeau des braves emportés de longtemps. C’étaient des Hommes d’autre origine, issus des vastes Terres de l’Est, appelés par leur Suzerain à se rassembler sous sa bannière; des armées ayant campé devant sa Porte et qui, l’aube venue, passaient à l’intérieur pour aller encore grossir ses forces. Comme s’il s’avisait tout à coup du péril de leur situation, seuls dans la lumière du jour croissant, si proches de cette menace incommensurable, Frodo ramena vivement son mince capuchon gris sur sa tête et redescendit dans le vallon. Puis il se tourna vers Gollum.

« Sméagol, dit-il, je vais t’accorder ma confiance une fois de plus. Il semble en fait que je n’aie pas le choix, que ce soit mon destin de recevoir de l’aide de toi, où j’en attendais le moins, et que ton destin soit de m’aider, moi que tu as longtemps poursuivi avec de mauvaises intentions. Jusqu’à présent, tu as bien mérité de moi, et tu es resté fidèle à ta promesse. Oui, fidèle, je le dis et je le pense, ajouta-t-il avec un coup d’œil vers Sam; car voici deux fois que nous sommes laissés à ta merci, et tu ne nous as fait aucun mal. Pas plus que tu n’as tenté de me prendre ce que tu recherchais naguère. Que la troisième fois soit la plus probante ! Mais je t’avertis, Sméagol, tu es en danger. »

« Oui, oui, maître ! dit Gollum. Terrible danger ! Les os de Sméagol en tremblent rien que d’y penser, mais il ne se sauve pas. Il doit aider le gentil maître. »

« Je ne parlais pas du danger que nous courons tous, dit Frodo. Je parle d’un danger qui ne guette que toi. Tu as juré ta promesse sur ce que tu nommes le Trésor. Souviens-t’en ! Il t’obligera à la tenir; mais il cherchera à la déformer pour mieux te perdre, toi. Déjà, tu te fais mener par lui. Tu t’es révélé à moi, là, stupidement. *Redonnez-le à Sméagol*, as-tu dit. Ne répète jamais cela ! Ne laisse pas cette pensée grandir en toi ! Tu ne le recouvreras jamais. Mais le désir que tu en conçois pourrait te conduire à une fin amère. Tu ne le recouvreras jamais. En dernière nécessité, Sméagol, je mettrais moi-même le Trésor; et le Trésor est maître de toi depuis longtemps. Si, le portant, je te commandais, tu obéirais, même si je t’ordonnais de sauter d’un précipice ou de te jeter au feu. Et tel serait mon commandement. Alors prends garde, Sméagol ! »

Sam regarda son maître avec approbation, mais aussi avec surprise: il y avait sur son visage une expression qu’il ne lui connaissait pas, et le ton de sa voix était différent. Il avait toujours considéré que son cher M. Frodo était d’une gentillesse telle qu’elle devait supposer une bonne part d’aveuglement. Bien sûr, il avait en même temps l’intime et inconciliable conviction que M. Frodo était la personne la plus sage du monde (en dehors, peut-être, du Vieux M. Bilbo et de Gandalf). Gollum, à sa façon (et de manière beaucoup plus excusable, puisqu’il le connaissait depuis bien moins longtemps), faisait peut-être la même erreur, prenant sa gentillesse pour de l’aveuglement. Quoi qu’il en soit, son discours le confondit et le terrifia. Il se traîna sur le sol, et rien d’autre ne sortit clairement de sa bouche que les mots *gentil maître.*

Frodo attendit patiemment et, quelques instants plus tard, il reprit d’un ton moins sévère. « Allons, Gollum, ou Sméagol si tu préfères, parle-moi de cet autre chemin, et montre-moi, si tu peux, en quoi il y a là suffisamment d’espoir pour que je me détourne de ma route. J’ai grand’hâte. »

Mais Gollum se trouvait dans un état pitoyable; la menace de Frodo l’avait grandement perturbé. Obtenir de lui une explication claire fut loin d’être aisé, entre ses marmottements et ses couinements, et les fréquentes interruptions au cours desquelles il se trouvait à ramper par terre ou à les supplier d’être gentils avec le « pauvre petit Sméagol ». Au bout d’un moment, il se calma un peu, et Frodo comprit bribe par bribe qu’en suivant la route qui descendait à l’ouest de l’Ephel Dúath, un voyageur finirait par arriver à un croisement au milieu d’un cercle d’arbres sombres. À droite, une route partait vers Osgiliath et les ponts de l’Anduin; au milieu, la route continuait vers le sud.

« Plus loin, toujours plus loin, dit Gollum. On n’est jamais allés de ce côté, mais on a entendu dire qu’en une centaine de lieues, elle mène au bord de la Grande Eau qui ne se repose jamais. Il y a beaucoup de poissons là-bas, et des gros oiseaux qui en mangent, bons oiseaux; mais on n’y est jamais allés, hélas non ! on n’en a jamais eu la chance. Et plus loin encore, il y a d’autres terres, à ce qu’on dit, mais la Face Jaune là-bas est très chaude, et il y a très peu de nuages, et les hommes sont féroces et ils ont la face sombre. On ne veut pas voir ce pays-là. »

« Non ! dit Frodo. Mais ne t’écarte pas de ta voie. Qu’en est-il du troisième chemin ? »

« Oh oui, oh oui, il y en a un troisième, dit Gollum. C’est celui de gauche. Il commence tout de suite à grimper, grimper, et il monte en zigzag vers les grandes ombres. Et au moment de contourner le rocher noir, vous la verrez, soudain vous la verrez au-dessus de vous, et vous voudrez vous cacher. »

« La voir, la voir ? Que va-t-on voir ? »

« L’ancienne forteresse, très vieille, très horrible de nos jours. On avait coutume d’entendre des contes venus du Sud, quand Sméagol était jeune, il y a longtemps. Oh oui, on avait coutume de raconter bien des histoires, le soir, assis sur les rives du Grand Fleuve, dans les saulaies, quand le Fleuve était plus jeune lui aussi, *gollum, gollum.* » Il se mit à pleurnicher et à murmurer. Les hobbits attendirent patiemment.

« Des contes du Sud, poursuivit Gollum, sur les grands Hommes aux yeux brillants, et leurs maisons comme des montagnes de pierre, et leur Roi à la couronne d’argent, et son Arbre Blanc: des merveilleux contes. Ils construisaient des tours très hautes, et il y en avait une, blanche et argent. Et dedans, il y avait une pierre pareille comme la Lune, et autour, des grands murs blancs. Oh oui, il y avait bien des contes sur la Tour de la Lune. »

« Tu veux parler de Minas Ithil, bâtie par Isildur, le fils d’Elendil, dit Frodo. C’est Isildur qui a coupé le doigt de l’Ennemi. »

« Oui, Il n’a que quatre doigts sur la Main Noire, mais c’est suffisant, dit Gollum avec un frisson. Et Il détestait la cité d’Isildur. »

« Est-il une chose qu’il ne déteste pas ? dit Frodo. Mais qu’est-ce que la Tour de la Lune a à voir avec nous ? »

« Eh bien, maître, elle était là et elle y est encore: la haute tour et les maisons blanches, et le mur; mais pas plaisante, de nos jours, pas belle. Ça fait longtemps qu’Il l’a conquise. C’est un terrible endroit maintenant, très horrible. Les voyageurs frémissent en la voyant, ils se glissent hors de vue, ils évitent son ombre. Mais le maître va devoir passer par là. C’est le seul autre chemin. Car là-bas, les montagnes sont plus basses, et la vieille route monte et monte, jusqu’à un couloir sombre tout en haut, puis elle redescend, elle redescend — vers le Gorgoroth. » Sa voix se réduisit à un murmure, et il frémit.

« Mais en quoi est-ce que ça nous aide ? demanda Sam. Assurément, l’Ennemi connaît tous les recoins de ses montagnes, et cette route-là sera aussi bien gardée que celle-ci ? La tour est pas vide, quand même ? »

« Oh non, pas vide ! murmura Gollum. Elle en a l’air, mais elle ne l’est pas, oh non ! Des choses très redoutables vivent là-bas. Des Orques, oui, toujours des Orques; mais il y a pire, oui, de pires choses y vivent aussi. La route grimpe juste dans l’ombre des murs et passe devant la porte. Rien ne se déplace sur la route sans qu’ils le sachent. Ceux qui sont en dedans, ils savent: les Guetteurs Silencieux. »

« Alors c’est ce que tu nous conseilles, hein ? dit Sam. Faire encore une longue marche vers le sud pour nous retrouver dans le même pétrin, ou pire encore, une fois arrivés, si on y arrive un jour ? »

« Non, mais non, dit Gollum. Il faut que les hobbits voient, il faut qu’ils essaient de comprendre. Il ne s’attend pas à être attaqué de ce côté. Son Œil regarde tout alentour, mais il s’attarde plus souvent à certains endroits qu’à d’autres. Il ne peut pas tout voir d’un seul coup, pas encore. Il a conquis tout le pays à l’ouest des Montagnes Ombreuses, voyez, jusqu’au Fleuve, et c’est maintenant Lui qui tient les ponts. Il croit que personne ne peut arriver à la Tour-lune sans avoir à livrer une grande bataille aux ponts, ou prendre tout un tas de bateaux qu’ils ne pourront cacher, et que Lui va voir arriver. »

« Tu m’as l’air d’en savoir un bout sur ce qu’Il fait et ce qu’Il pense, dit Sam. Tu lui as parlé récemment ? Ou bien tu fais seulement que frayer avec des Orques ? »

« Pas gentil hobbit, pas raisonnable, dit Gollum, jetant à Sam un regard hargneux et se tournant vers Frodo. Sméagol a parlé aux Orques, oui, bien sûr, avant de rencontrer le maître, et à bien des gensses: il a marché très loin. Et ce qu’il dit maintenant, il y a bien des gensses qui le disent. C’est ici dans le Nord qu’est le plus grand danger pour Lui, et pour nous. Un jour, il va sortir par la Porte Noire, un jour pas si lointain. C’est le seul chemin possible pour les grandes armées. Mais là-bas à l’ouest, il n’a pas peur, et il y a les Guetteurs Silencieux. »

« Exact ! dit Sam, refusant de lâcher prise. On doit donc aller frapper à leur porte et leur demander si c’est le bon chemin pour aller au Mordor ? Ou bien ils sont trop silencieux pour répondre ? C’est contraire au bon sens. Autant le faire ici, ça nous éviterait une longue marche. »

« Faut pas faire de blagues là-dessus, siffla Gollum. Ça n’a rien de drôle, oh non ! Pas amusant. Ce qui est contraire au bon sens, c’est de vouloir entrer au Mordor. Mais si le maître dit *Je dois y aller* ou *Je vais y aller*, alors il doit prendre un chemin ou un autre. Mais il ne doit pas aller dans la terrible cité, oh non, bien sûr que non. C’est ici que Sméagol vient en aide, gentil Sméagol, même si personne ne lui dit à quoi ça rime. Sméagol aide encore. Il l’a trouvé. Il le connaît. »

« Qu’as-tu trouvé ? » demanda Frodo.

Gollum s’accroupit, et sa voix fut de nouveau réduite à un murmure. « Un petit sentier qui monte dans les montagnes; puis un escalier, un escalier étroit, oh oui, très long et très étroit. Puis encore des escaliers. Et ensuite... — sa voix descendit encore plus bas — un tunnel, un tunnel sombre; enfin une petite crevasse, et un chemin loin au-dessus du grand col. C’est par là que Sméagol est sorti des ténèbres. Mais ça fait des années. Le chemin peut avoir disparu aujourd’hui; mais peut-être pas, peut-être pas. »

« Tout ça ne me dit rien qui vaille, dit Sam. Ça semble beaucoup trop facile, en tout cas, dit comme ça. S’il est encore là, ce chemin sera gardé aussi. Est-ce qu’il était pas gardé, Gollum ? » Ce disant, il entrevit, ou crut entrevoir une lueur verte dans l’œil de Gollum. Celui-ci marmonna mais ne répondit pas.

« N’est-il pas gardé ? demanda sévèrement Frodo. Et puis, t’es-tu bien *échappé* des ténèbres, Sméagol ? Est-ce qu’on ne t’aurait pas plutôt autorisé à partir — en mission ? C’est du moins ce que pensait Aragorn, qui t’a trouvé près des Marais Morts il y a quelques années. »

« C’est un mensonge ! siffla Gollum, et une lueur malveillante parut dans ses yeux à la mention d’Aragorn. Il a menti sur mon compte, oui, menti. Je me suis vraiment échappé, moi tout seul, oui, pauvre de moi. On m’a dit de chercher le Trésor, c’est vrai; et j’ai cherché et cherché, bien sûr que si. Mais pas pour le Noir. Le Trésor était à nous, il était à moi, que je vous dis. Je me suis échappé pour de vrai. »

Frodo avait l’étrange certitude que, pour une fois, Gollum n’était pas aussi loin de la vérité qu’on aurait pu le croire; qu’il avait réussi à trouver un chemin d’évasion d’une manière ou d’une autre, convaincu de s’être sauvé du Mordor grâce à sa propre ruse. Et puis, il remarquait que Gollum parlait au *je*, ce qui semblait indiquer la plupart du temps, les rares fois où cela survenait, qu’un reste de vérité et de sincérité anciennes avait momentanément pris le dessus. Mais s’il était tenté de faire confiance à Gollum sur ce point, Frodo n’oubliait pas les ruses de l’Ennemi. L’« évasion » avait pu être autorisée ou planifiée, au vu et au su de la Tour Sombre. Et de toute manière, il était évident que Gollum savait encore bien des choses qu’il ne disait pas.

« Je te pose à nouveau la question, dit-il: ce chemin secret n’est-il pas gardé ? » Mais depuis la mention d’Aragorn, Gollum boudait. Il avait tout l’air d’un menteur qui se vexe quand on l’accuse, alors que pour une fois il dit la vérité, ou une partie de la vérité. Il ne répondit pas.

« N’est-il pas gardé ? » répéta Frodo.

« Oui, oui, peut-être. Pas d’endroits sûrs dans ce pays, dit Gollum d’un air renfrogné. Pas d’endroits sûrs. Mais le maître doit l’essayer ou s’en retourner chez lui. Pas d’autre chemin. » Ils ne purent tirer autre chose de lui. Le nom de cet endroit périlleux, et celui du haut col, il n’était pas en mesure de le dire, ou ne voulait pas.

Son nom était Cirith Ungol, un lieu de funeste réputation. Aragorn aurait sans doute pu leur donner ce nom et sa signification; Gandalf les aurait mis en garde. Mais ils étaient seuls: Aragorn se trouvait bien loin, et Gandalf se tenait dans la dévastation d’Isengard et débattait avec Saruman, retenu par les agissements d’un traître. Mais tandis même qu’il lui donnait son congé et que le *palantír* s’écrasait avec des flammèches sur les marches d’Orthanc, sa pensée ne quittait jamais Frodo et Samsaget; son esprit les recherchait à travers les longues lieues avec espoir et commisération.

Peut-être Frodo le sentait-il à son insu, comme cela s’était produit sur l’Amon Hen, lui qui pourtant croyait Gandalf disparu, disparu à jamais dans l’ombre de la lointaine Moria. Il resta longuement assis sur le sol, la tête penchée, en silence, cherchant désespérément à se souvenir de tout ce que Gandalf lui avait dit. Mais pour le choix qui se présentait à lui, il ne se rappelait aucun conseil. Assurément, le soutien de Gandalf leur avait été retiré trop tôt, beaucoup trop tôt, alors que la Terre Sombre était encore loin. De quelle manière ils devaient finir par y pénétrer, Gandalf ne l’avait jamais dit. Peut-être ne pouvait-il le dire. Dans la place forte de l’Ennemi au nord, à Dol Guldur, il s’était aventuré une fois. Mais au Mordor, à la Montagne du Feu et à Barad-dûr, depuis le retour en force du Seigneur Sombre, y avait-il jamais voyagé ? Frodo ne le pensait pas. Et voici que lui, simple demi-homme du Comté, hobbit de la tranquille campagne, devait trouver moyen d’aller là où les grands ne pouvaient, ou n’osaient, aller. Funeste destin. Mais il l’avait accepté, chez lui, dans son propre salon, par un lointain printemps d’une autre année, si reculé à présent qu’on eût dit un chapitre d’une histoire de la jeunesse du monde, alors que les Arbres d’Argent et d’Or étaient encore en fleur. Le choix était funeste. Quel chemin devait-il prendre ? Et si les deux menaient à la terreur et à la mort, à quoi bon un tel choix ?

La journée avançait. Un profond silence tomba sur le petit recoin gris où ils étaient tapis, si près des frontières du pays de la peur: un silence qui se sentait, comme un épais voile qui les coupait du vaste monde alentour. Au-dessus d’eux, le ciel pâle formait un dôme strié de fumées fugitives; mais il paraissait haut et distant, comme vu à travers de grandes épaisseurs d’air alourdies de sombres réflexions.

Pas même un aigle planant à contre-jour n’aurait remarqué les hobbits alors qu’ils étaient assis là, sous le poids du destin, silencieux, immobiles, enveloppés de leurs minces capes grises. Il aurait pu s’arrêter un moment à examiner la maigre forme de Gollum étalée au sol: sans doute la dépouille famélique de quelque progéniture des Hommes, ses haillons encore accrochés à sa carcasse, ses longs bras et jambes d’un blanc osseux et d’une maigreur squelettique — rien qui méritât le moindre coup de bec.

Frodo avait la tête penchée sur les genoux, mais Sam était adossé à une pierre, les mains derrière la tête: de sous son capuchon, il contemplait le ciel vide. Et pendant un long moment, le ciel demeura vide. Puis Sam crut voir tourbillonner dans son champ de vision une forme d’oiseau sombre; elle y flotta un moment et repartit en tournoyant. Deux autres la suivirent, puis une quatrième. À l’œil, elles paraissaient minuscules, mais sans savoir pourquoi, Sam était convaincu qu’elles étaient immenses, d’une grande envergure, volant à haute altitude. Il se couvrit les yeux et se recroquevilla sur lui-même, apeuré. Il ressentait cette même appréhension qui lui avait glacé le sang en présence des Cavaliers Noirs, cette horreur irrépressible que lui avait inspiré le cri dans le vent et l’ombre devant la lune, quoiqu’elle ne fût pas aussi écrasante ou implacable que cette fois-là: la menace était plus lointaine. Mais elle n’en était pas moins une menace. Frodo la sentit également. Le fil de sa pensée en fut rompu. Il remua et frissonna, sans toutefois lever les yeux. Gollum se ramassa sur lui-même comme une araignée prise au piège. Les formes ailées virèrent et plongèrent brusquement, regagnant le Mordor en toute hâte.

Sam inspira profondément. « Les Cavaliers sont ressortis, dit-il en un souffle rauque. Je les ai vus, haut dans les airs. Croyez-vous qu’ils nous ont vus ? Ils étaient très haut. Et si c’étaient des Cavaliers Noirs, les mêmes qu’avant, ils peuvent pas voir grand-chose à la lumière du jour, pas vrai ? »

« Non, peut-être pas, dit Frodo. Mais leurs coursiers voyaient, eux. Et ces créatures ailées qui leur servent à présent de montures, elles voient sans doute mieux que tout autre être vivant. Elles ressemblent à de grands charognards. Elles cherchent quelque chose: l’Ennemi est sur ses gardes, j’en ai peur. »

Le sentiment d’épouvante passa, mais le silence enveloppant était brisé. Pendant un temps, ils avaient été coupés du monde, comme sur une île invisible; à présent, ils étaient de nouveau exposés, le danger était revenu. Mais Frodo tardait encore à répondre à Gollum ou à se décider. Ses yeux étaient clos, comme s’il rêvait ou regardait en dedans, dans son cœur et dans sa mémoire. Enfin, il remua et se leva, et on aurait dit qu’il était sur le point de parler et de faire un choix. Mais: « Écoutez ! dit-il. Qu’est-ce que cela ? »

Une nouvelle peur les envahit. Ils entendaient des chants et des cris éraillés. Au début, la rumeur paraissait lointaine, mais elle augmentait: elle venait dans leur direction. La même pensée les assaillit tous: les Ailes Noires les avaient repérés, et on envoyait des soldats armés pour les saisir; rien ne semblait trop rapide pour les terribles serviteurs de Sauron. Ils s’accroupirent, dressant l’oreille. Les voix et les cliquetis d’armes et de harnais étaient très proches. Frodo et Sam dégagèrent leurs petites épées dans leur fourreau. Toute fuite était impossible.

Gollum se releva lentement et rampa comme un insecte jusqu’au bord du vallon. Très précautionneusement, il se dressa petit à petit, de manière à glisser un œil entre deux pointes rocheuses. Il se tint là quelque temps, sans bouger, sans faire de bruit. Bientôt, les voix recommencèrent à s’éloigner, puis elles s’éteignirent lentement. Une sonnerie de cor retentit sur les remparts de la Morannon. Puis, tout doucement, Gollum se détourna et redescendit au creux du vallon.

« Encore des Hommes qui vont au Mordor, dit-il à voix basse. Des visages sombres. On n’avait jamais vu des Hommes comme ça avant, non, Sméagol n’en avait jamais vu. Ils ont l’air féroce. Ils ont des yeux noirs et des longs cheveux noirs, et des anneaux d’or aux oreilles; oui, beaucoup de bel or. Et certains ont les joues peintes en rouge, et ils portent des capes rouges; et leurs drapeaux sont rouges, et le bout de leurs lances; et ils ont des boucliers ronds, jaunes et noirs, avec des gros piquants. Pas gentils; des Hommes cruels et méchants, qu’ils ont l’air. Presque aussi mauvais que des Orques, et bien plus gros. Sméagol pense qu’ils viennent du Sud, plus bas que le Grand Fleuve: ils venaient de cette route. Ils ont continué vers la Porte Noire; mais il pourrait en venir d’autres. Toujours plus de gens qui viennent au Mordor. Un jour, tous les gensses vont être au-dedans. »

« Y avait-il des oliphants ? » demanda Sam, oubliant la peur dans sa soif de nouvelles de pays lointains.

« Non, pas d’oliphants. Qu’est-ce que c’est les oliphants ? » dit Gollum.

Sam se leva, mit ses mains derrière son dos (comme à son habitude quand il « disait de la poésie ») et commença ainsi :

*Gris comme un chaton,*

*Grand comme une maison,*

*Nez tel un boa,*

*Le sol tremble sous moi ;*

*Partout où je passe,*

*Tous les arbres cassent.*

*Grandes oreilles et peau rude,*

*Je marche dans le Sud ;*

*Vieux comme le monde,*

*Toujours, je vagabonde.*

*Des cornes à la bouche,*

*Jamais je ne me couche,*

*Pas même pour mourir.*

*M’entends-tu barrir ?*

*C’est moi, l’Oliphant,*

*Géant des géants,*

*Vieux, gros et grand.*

*Si jamais tu me vois,*

*Tu ne m’oublieras pas ;*

*Si tu ne me vois jamais,*

*Tu ne me croiras pas vrai.*

*Mais je suis l’Oliphant*

*Et jamais je ne mens.*

« Ça, dit Sam lorsqu’il eut fini de réciter, c’est un poème à nous dans le Comté. Des fariboles, peut-être, mais peut-être pas. Mais on a aussi nos contes à nous, et on reçoit des nouvelles du Sud, nous aussi. Autrefois, il y avait des hobbits qui allaient en voyage, de temps en temps. Pas qu’ils aient été nombreux à revenir, et pas qu’on ait cru tout ce qu’ils racontaient: *des nouvelles de Brie*, et non *sûr comme parole du Comté*, pour dire comme on dit. Mais j’ai entendu des histoires au sujet des grandes gens qui vivent par là-bas, dans les Terres du Soleil. Les Bistrés, qu’on les appelle dans nos contes; et ils montent des oliphants, qu’on dit, quand ils vont au combat. Ils mettent des maisons et des tours sur le dos des oliphants et tout, et puis les oliphants, ils se lancent des rochers et des arbres. Alors quand je t’ai entendu dire: “des Hommes du Sud tout en rouge et or”, j’ai dit: “Est-ce qu’il y avait des oliphants ?” Parce que s’il y en avait eu, j’aurais voulu les voir, peu importe le danger. Mais maintenant, je suppose que j’en verrai jamais, des oliphants. Peut-être qu’elles existent pas, ces bêtes. » Il soupira.

« Non, pas d’oliphants, répéta Gollum. Sméagol n’en a pas entendu parler. Il ne veut pas en voir. Il ne veut pas qu’ils existent. Sméagol veut partir d’ici et se cacher ailleurs, dans un endroit plus sûr. Gentil maître, pourquoi il ne vient pas avec Sméagol ? »

Frodo se leva. Malgré tous ses tiraillements, il avait ri quand Sam s’était mis à réciter les vers d’*Oliphant*, une vieille comptine du coin du feu; et le rire l’avait libéré de toute hésitation. « Je voudrais qu’on ait mille oliphants avec Gandalf à leur tête, sur un oliphant blanc, dit-il. Alors, on réussirait peut-être à forcer un chemin dans ce maudit pays. Mais nous n’avons rien de tout cela; seulement nos vieilles jambes fatiguées. Eh bien, Sméagol, la troisième fois sera peut-être la meilleure. Je vais te suivre. »

« Bon maître, sage maître, gentil maître ! s’écria Gollum, fou de joie, tapotant les genoux de Frodo. Bon maître ! Alors reposez-vous maintenant, gentils hobbits, dans l’ombre des pierres, tout collés contre elles ! Reposez-vous et restez tranquilles, jusqu’à ce que la Face Jaune s’en aille. Alors on pourra s’en aller très vite. Très doux et très vite, comme des ombres, il faudra se sauver ! »

4

Ragoût de lapin aux herbes

Pour les quelques heures de lumière qui restaient, ils se reposèrent dans l’ombre, se déplaçant à mesure que le soleil avançait, jusqu’à ce qu’enfin, l’ombre s’allongeât sur le côté ouest du vallon, tout enveloppé d’obscurité. Alors, ils prirent un peu de nourriture et burent avec parcimonie. Gollum ne voulut rien manger, mais il accepta volontiers de l’eau.

« Bientôt en trouver d’autre, dit-il en se léchant les lèvres. Bonne eau coule dans les ruisseaux qui descendent au Grand Fleuve, très bonne eau dans le pays où on va. Sméagol trouvera aussi de la nourriture là-bas, peut-être. Il a très faim, oui *gollum* ! » Il posa ses deux grandes mains plates sur son ventre ratatiné, et une pâle lueur verte parut dans ses yeux.

Le crépuscule était tombé lorsqu’ils partirent enfin: rampant par-dessus le bord ouest du vallon, ils passèrent comme des fantômes dans le pays accidenté en bordure de la route. La lune n’était plus qu’à trois nuits de son plein, mais elle ne devait pas franchir les montagnes avant minuit ou presque, et le début de leur voyage se fit dans la plus grande obscurité. Une unique lueur rouge brûlait très haut dans les Tours des Dents; mais rien ne se voyait ou ne s’entendait par ailleurs, aucun signe de la garde incessante sur la Morannon.

Pendant de nombreux milles, on eût dit que l’œil rouge les fixait, dans leur fuite laborieuse à travers un pays aride et rocailleux. Ils n’osaient pas emprunter la route, mais la laissaient à quelque distance sur leur gauche, suivant son tracé du mieux qu’ils le pouvaient. Enfin, quand la nuit se fit vieille et que la fatigue les eut déjà rattrapés (car ils n’avaient fait qu’une seule brève halte), l’œil se réduisit à un minuscule point de flamme, puis disparut: ils avaient contourné le sombre épaulement nord des contreforts et se dirigeaient vers le sud.

Le cœur étrangement allégé, ils se reposèrent une nouvelle fois, mais pas longtemps. Gollum trouvait qu’ils n’allaient pas assez vite. Près de trente lieues s’étendaient selon lui entre la Morannon et la Croisée des Routes au-dessus d’Osgiliath, et il espérait franchir cette distance en quatre nuits. Aussi reprirent-ils bientôt leur pénible marche, jusqu’à ce que l’aube se mît à croître lentement dans la vaste solitude grise. Ils avaient alors parcouru près de huit lieues, et les hobbits, l’eussent-ils osé, n’auraient pu aller plus loin ce jour-là.

La lumière croissante leur révéla une terre déjà moins aride et moins ravagée. Les montagnes se dressaient encore de façon menaçante sur leur gauche, mais la route du Sud était visible tout près d’eux, et elle s’éloignait à présent des racines noires des collines, obliquant vers l’ouest. Au-delà se trouvaient des pentes couvertes d’arbres obscurs, comme des nuages sombres; mais tout autour d’eux s’étendait une lande éboulée, couverte de bruyère, de genêt et de cornouiller, et d’autres buissons qu’ils ne connaissaient pas. Par endroits, ils apercevaient des bouquets de hauts pins. Le courage des hobbits remonta encore un peu, malgré la fatigue: l’air frais et odorant leur rappelait les hautes terres du Quartier Nord, loin de là. Il faisait bon profiter d’un sursis, marcher dans un pays qui n’était pas encore complètement gâté, n’étant sous la domination du Seigneur Sombre que depuis quelques années. Mais ils n’oubliaient pas le danger qui les guettait, ni la Porte Noire, encore si proche, quoique masquée par les sinistres hauteurs. Ils scrutèrent les environs à la recherche d’une cachette qui les tiendrait à l’abri des regards malveillants, tant que durerait la lumière.

La journée passa inconfortablement. Ils se tapirent au milieu des bruyères et comptèrent lentement les heures, qui n’apportaient pas grand changement; car ils étaient encore dans l’ombre de l’Ephel Dúath, et le soleil était voilé. Frodo dormit par à-coups, profondément et paisiblement: il faisait confiance à Gollum ou était trop las pour s’en inquiéter; mais Sam parvint seulement à sommeiller, même lorsque Gollum dormait visiblement à poings fermés, susurrant et se convulsant dans ses rêves secrets. La faim, plutôt que la méfiance, peut-être, le gardait en éveil: il commençait à avoir envie d’un bon et simple repas, « quelque chose de chaud sortant de la marmite ».

Dès la tombée de la nuit, la terre s’étant évanouie en un gris informe, ils se remirent en route. Bientôt, Gollum les fit descendre sur la route du Sud; et dès lors, leur progression fut plus rapide, quoique le danger fût plus grand. Ils étaient à l’affût du moindre bruit de sabots ou de pas approchant derrière eux ou les précédant sur la route; mais la nuit passa sans qu’aucun marcheur ou cavalier ne se signale à leurs oreilles.

La route remontait à une époque depuis longtemps passée, et sur environ une trentaine de milles au-dessous de la Morannon, elle venait tout juste d’être refaite; mais à mesure qu’elle descendait au sud, la nature reprenait ses droits sur elle. La main des Hommes d’autrefois se voyait encore dans sa course droite et sûre, admirablement plane: de temps à autre, elle se forait un chemin dans le flanc des collines, ou franchissait un ruisseau par une arche de pierre large et harmonieuse, inchangée par les ans; mais tout vestige de maçonnerie finit par disparaître, hormis çà et là une colonne tronquée sortant des buissons en bordure du chemin, ou de vieilles dalles encore visibles parmi les mauvaises herbes et les tapis de mousse. Des bruyères, des arbres et des fougères proliféraient sur les talus et surplombaient la voie, ou rampaient à sa surface. Elle se réduisait finalement à une route charretière de campagne, très peu fréquentée; mais elle maintenait sa course sûre et les conduisait par le chemin le plus rapide, sans faire de détours.

Ils passèrent donc dans les marches septentrionales de ce pays que les Hommes appelaient autrefois l’Ithilien, agréable contrée de forêts pentues et de rapides rivières. Ce fut bientôt une belle nuit sous les étoiles et la lune ronde, et les hobbits eurent l’impression que la fragrance de l’air augmentait à mesure qu’ils avançaient; et Gollum aussi, d’après ses soufflements et ses murmures, paraissait l’avoir remarqué et ne pas apprécier outre mesure. Aux premiers signes de l’aube, ils s’arrêtèrent une fois de plus. Ils venaient de traverser une longue entaille, profonde et abrupte au milieu, par laquelle la route traversait une arête rocheuse. Ils montèrent alors sur le talus ouest et regardèrent au loin.

Le jour était en train d’éclore, et ils virent que les montagnes étaient à présent beaucoup plus distantes, fuyant vers l’est en une longue courbe qui se perdait à l’horizon. Devant eux, comme ils se tournaient vers l’ouest, le sol descendait en pente douce vers des lointains brumeux. Tout autour d’eux se voyaient de petits bois de résineux, sapins, cèdres et cyprès, et autres essences inconnues dans le Comté, ajourés de vastes clairières; et il y avait partout abondance d’herbes et de buissons odorants. Le long voyage depuis Fendeval les avait amenés loin au sud de leur propre pays, mais ce n’est qu’une fois arrivés dans cette région plus abritée que les hobbits perçurent le changement de climat. Ici, le Printemps s’affairait déjà autour d’eux: les frondes perçaient la mousse et l’humus, les mélèzes avaient les doigts verts, de petites fleurs s’ouvraient dans le gazon, des oiseaux chantaient. L’Ithilien, jardin du Gondor à présent délaissé, conservait une beauté de dryade échevelée.

Au sud et à l’ouest, il regardait vers les chaudes vallées de l’Anduin inférieur, abritées de l’est par l’Ephel Dúath sans pourtant se trouver dans l’ombre des montagnes, protégées du nord par les Emyn Muil, ouvertes aux airs du sud et aux vents humides de la lointaine Mer. De grands arbres y poussaient en nombre, plantés longtemps auparavant, voués au délabrement de l’âge parmi une foule d’insoucieux descendants; bosquets et fourrés s’étendaient là, de tamaris et d’âcres térébinthes, d’oliviers et de lauriers; et il y avait des genévriers et des myrtes; et du thym montant en buissons, ou recouvrant de ses tiges ligneuses et rampantes les rochers cachés sous une épaisse tapisserie; différentes sortes de sauge déployant des fleurs bleues, rouges ou encore vert pâle; de la marjolaine, du persil fraîchement germé, et quantité d’herbes de formes et de senteurs variées, dépassant largement la science potagère de Sam. Niches et parois s’étoilaient déjà de saxifrages et d’orpin. Primeroles et anémones s’éveillaient dans les fourrés d’aveliniers; tandis que l’asphodèle et les nombreux lys, tête penchée et à demi ouverte, sommeillaient dans l’herbe: une herbe drue et verte assemblée au pourtour des mares, quand, dans sa descente vers l’Anduin, un torrent s’arrêtait dans la fraîcheur d’un creux.

Les voyageurs tournèrent le dos à la route et se mirent à descendre. Tandis qu’ils marchaient, effleurant au passage les buissons et les herbes, de doux parfums se répandaient autour d’eux. Gollum toussait et était pris de haut-le-cœur; mais les hobbits respiraient l’air à pleins poumons, et Sam s’esclaffa soudain, non de drôlerie mais de simple gaieté. Ils suivirent le cours d’un torrent qui dévalait rapidement devant eux. Celui-ci les conduisit bientôt à un petit lac clair dans un vallon peu profond: il s’était formé dans les ruines d’un ancien bassin de pierre dont la margelle sculptée était presque entièrement recouverte de mousse et de rosiers emmêlés; des rangées d’iris se dressaient alentour comme des pointes d’épées, et des feuilles de nénuphars flottaient à sa surface, sombre et légèrement ridée; mais l’eau était profonde et fraîche, et elle ne cessait de se déverser en bruissant doucement, par un rebord de pierre à l’extrémité opposée.

Ils se lavèrent dans ce lac, et burent tout leur content au ruisseau qui l’alimentait. Puis ils cherchèrent un endroit où ils pourraient se reposer et se cacher; car ce pays, encore beau en apparence, n’était pas moins devenu un territoire de l’Ennemi. Ils ne s’étaient pas beaucoup éloignés de la route, mais même en un espace aussi court, ils avaient pu voir les cicatrices des anciennes guerres, ainsi que de nouvelles blessures infligées par les Orques, et d’autres infâmes serviteurs du Seigneur Sombre: un dépôt à ciel ouvert, rempli d’ordures et de saletés; des arbres abattus sans raison et laissés à mourir, avec des runes néfastes ou la marque redoutable de l’Œil grossièrement taillées dans l’écorce.

Sam, qui s’était aventuré sous la décharge du lac, un temps oublieux du Mordor — sentant ici une plante, palpant plus loin un arbre qu’il ne connaissait pas —, se vit soudain réaverti du danger constant qui les guettait. Il tomba sur un anneau encore roussi par les flammes, au milieu duquel se trouvait un tas d’ossements et de crânes calcinés et broyés. L’exubérance des plantes sauvages, ronces, églantiers et clématites rampantes, formait déjà un voile sur ce lieu de massacre et d’horribles réjouissances; mais il n’était pas ancien. Sam se hâta d’aller retrouver ses compagnons, mais il ne leur dit rien: il valait mieux laisser ces ossements en paix, et ne pas les exposer aux manières fureteuses et tripoteuses de Gollum.

« Si on allait trouver un endroit où s’étendre ? dit-il. Pas en bas. Plus haut, quant à moi. »

En remontant un peu au-dessus du lac, ils trouvèrent un profond lit brun où étaient amassées des fougères de l’année passée. Tout juste derrière celui-ci, un fourré de lauriers à feuilles sombres grimpait le long d’un talus escarpé, couronné de vieux cèdres. Ils décidèrent de s’y arrêter et d’y passer la journée, laquelle s’annonçait chaude et lumineuse. Une journée parfaite pour poursuivre tranquillement leur route à travers les bosquets et les clairières de l’Ithilien; mais si les Orques fuyaient le jour comme la peste, il y avait ici beaucoup d’endroits où ils pouvaient se cacher et guetter; et d’autres regards malveillants étaient à l’affût: Sauron avait de nombreux serviteurs. Gollum, de toute manière, refusait d’avancer sous la Face Jaune. Bientôt, elle regarderait par-dessus les crêtes sombres de l’Ephel Dúath, et il se trouverait mal, recroquevillé sur lui-même dans sa lumière et sa chaleur.

Sam avait sérieusement réfléchi au problème des vivres pendant qu’ils marchaient. Maintenant que le désespoir suscité par l’infranchissable Porte était derrière lui, il ne se sentait pas aussi enclin que son maître à balayer la question de leur subsistance une fois leur mission accomplie; et de toute façon, il semblait plus judicieux de garder le pain de route des Elfes pour les moments d’extrême nécessité. Six jours ou plus s’étaient écoulés depuis qu’il avait estimé qu’il leur restait tout juste assez de provisions pour durer trois semaines.

« On sera bien chanceux d’arriver au Feu en si peu de temps, au rythme où on va ! se dit-il. Et on pourrait vouloir en revenir. On pourrait ! »

Du reste, au terme d’une longue marche de nuit, et après s’être baigné puis abreuvé, sa faim était encore plus grande qu’à l’habitude. Un souper ou un petit déjeuner au coin du feu, dans la vieille cuisine de la rue du Jette-Sac, voilà ce dont il avait vraiment envie. Une idée lui vint subitement, et il se tourna vers Gollum. Celui-ci était sur le point de filer en douce: il rampait à quatre pattes à travers les fougères.

« Hé ! Gollum ! dit Sam. Où est-ce que tu vas ? À la chasse ? Eh bien, dis donc, vieille fouine, t’aimes pas notre nourriture, et je serais pas fâché d’un changement moi non plus. *Toujours prêt à aider*, c’est ta nouvelle devise. Peux-tu dénicher quelque chose pour plaire à un hobbit affamé ? »

« Oui, peut-être, oui, dit Gollum. Sméagol aide toujours, s’ils nous demandent — s’ils nous demandent gentiment. »

« C’est ça ! dit Sam. J’vous demandons. Et si c’est pas assez gentil, j’vous supplions. »

Gollum disparut. Il demeura absent un certain temps, et Frodo, après quelques bouchées de *lembas*, se cala profondément dans les fougères brunes et s’endormit. Sam l’observa. Les premières lueurs du matin se glissaient tout juste parmi les ombres sous les arbres, mais il voyait très clairement le visage de son maître, et ses mains aussi, reposant sur le sol à ses côtés. Il se remémora soudain Frodo tel qu’il était étendu dans la maison d’Elrond, endormi, après sa funeste blessure. Là, à son chevet, il avait remarqué par moments une faible lueur brillant à travers lui; mais à présent, la lumière était encore plus claire et plus forte. Frodo avait les traits paisibles, la crainte et le souci en étaient effacés; mais son visage paraissait vieux, vieux et beau, comme si la ciselure des ans se révélait soudain en une multitude de fines rides, restées jusqu’alors invisibles, bien que l’identité du visage demeurât inchangée. Non que Sam Gamgie l’eût exprimé ainsi en son for intérieur. Secouant la tête, comme s’il trouvait les mots inutiles, il murmura: « Je l’aime. Il est comme ça, et on voit la lumière le traverser des fois, bizarrement. Mais je l’aime, peu importe. »

Gollum revint silencieusement et regarda par-dessus l’épaule de Sam. Voyant Frodo endormi, il baissa les paupières et s’éloigna sans le moindre son. Quand Sam alla le trouver un instant plus tard, il était en train de mastiquer quelque chose et marmonnait pour lui-même. Sur le sol à ses côtés, gisaient deux petits lapins qu’il commençait à lorgner du coin de l’œil.

« Sméagol toujours prêt à aider, dit-il. Il a rapporté des lapins, des gentils lapins. Mais le maître s’est endormi, et peut-être Sam veut dormir. N’en veut pas des lapins, maintenant ? Sméagol essaie d’aider, mais il ne peut pas tout attraper en une minute. »

Sam n’avait toutefois pas la moindre objection à manger du lapin, et il le dit. Du lapin cuit, en tout cas. Tous les hobbits savent cuisiner, évidemment, car ils commencent l’apprentissage de cet art avant celui de la lecture et de l’écriture (que beaucoup n’apprennent jamais); mais Sam, lui, était bon cuisinier, même selon les critères hobbits, et il s’était souvent occupé de cuisiner au feu de bois pendant leurs voyages, quand l’occasion s’était présentée. C’est pourquoi il traînait encore dans son paquet une partie de ses ustensiles: un petit briquet à amadou, deux petites casseroles peu profondes, l’une s’emboîtant dans l’autre; et à l’intérieur, une cuiller de bois, une courte fourchette à deux dents ainsi que quelques brochettes; et, caché au fond de son sac dans une boîte de bois plate, un trésor qui s’amenuisait: du sel. Mais il avait besoin d’un feu, et d’autres choses encore. Il réfléchit un moment, pendant qu’il sortait son couteau, le nettoyait et l’affûtait, puis il s’occupa de parer les lapins. Il n’allait pas laisser Frodo dormir sans surveillance, même pour quelques minutes.

« Bon, Gollum, dit-il, j’ai encore du travail pour toi. Va me remplir ces casseroles d’eau, et rapporte-les-moi ! »

« Sméagol ira chercher de l’eau, oui, dit Gollum. Mais qu’est-ce que le hobbit va faire de toute cette eau, hein ? Il a bu, il s’est lavé. »

« C’est pas tes oignons, dit Sam. Si t’arrives pas à deviner, tu vas pas tarder à comprendre. Et plus vite tu iras me chercher cette eau, plus vite tu comprendras. T’avise pas d’abîmer une de mes casseroles, ou je te découpe en rondelles. »

Durant l’absence de Gollum, Sam étudia de nouveau Frodo. Il dormait encore paisiblement, mais cette fois, Sam fut surtout frappé par la sécheresse de son visage et de ses mains. « Trop maigre, trop tiré, marmonna-t-il. C’est pas normal pour un hobbit. Si j’arrive à faire cuire ces connils, je m’en vais le réveiller. »

Sam réunit un tas de fougères sèches, puis il grimpa le long du talus et revint avec un faisceau de brindilles et de bois mort: une branche tombée d’un cèdre, tout en haut, lui fournit une bonne provision. Il retira quelques mottes de gazon au pied du talus, juste en dehors de la fougeraie, et creusa un trou peu profond où il déposa son combustible. Habile au maniement du silex et de l’amadou, il ne tarda pas à produire une belle petite flambée. Celle-ci fumait à peine, tout en dégageant un agréable parfum. Sam se trouvait penché sur son feu, l’abritant et le consolidant avec de plus grosses branches, quand Gollum revint, transportant avec soin les casseroles et grommelant entre ses dents.

Il les déposa, puis il vit soudain ce que Sam était en train de faire. Il s’écria d’une voix grêle et sifflante, l’air à la fois contrarié et effrayé. « Ach ! Sss — non ! fit-il. Non ! Stupides hobbits, sottise, oui, sottise ! Ils doivent pas faire ça ! »

« Faire quoi ? » demanda Sam, étonné.

« Pas faire dansser les vilaines langues rouges », siffla Gollum. Feu, feu ! Dangereux, oui, ça l’est. Ça brûle, ça tue. Et ça va attirer les ennemis, oui, oh oui. »

« Ça m’étonnerait, dit Sam. Je vois pas pourquoi ça les attirerait, si on n’étouffe pas les flammes avec quelque chose d’humide. Mais si ça les attire, eh bien tant pis. Je veux bien courir le risque, en tout cas. Je m’en vais nous faire cuire ces lapins en ragoût. »

« Les faire cuire ! piaula Gollum d’une voix affligée. Gâcher la belle viande que Sméagol a gardée pour vous, pauvre Sméagol affamé ! Pourquoi ? Pourquoi, stupide hobbit ? Ils sont jeunes, ils sont tendres, ils sont bons. Mangez-les, mangez-les ! » Il voulut saisir le lapin le plus proche, déjà écorché et posé près du feu.

« Allons, allons ! dit Sam. À chacun sa manière. Notre pain t’étouffe, et le connil cru, moi, ça me reste en travers de la gorge. Si tu me donnes un lapin, c’est le mien, tu vois, et je vais le faire cuire si ça me tente. Et ça me tente. T’as pas besoin de me regarder. Va en chercher un autre et mange-le comme ça te dit — quelque part dans ton coin, hors de ma vue. Comme ça, tu verras pas le feu et j’te verrai pas, et on s’en portera que mieux, toi et moi. Je veillerai à ce qu’il y ait pas trop de fumée, si ça peut te rassurer. »

Gollum se retira en grommelant, et il partit ramper dans les fougères. Sam se tourna vers ses casseroles. « Ce dont un hobbit a besoin, avec du connil, se dit-il, c’est des herbes et des racines, et surtout des pétates — sans oublier le pain. Pour ce qui est des herbes, ça peut se faire, je crois. »

« Gollum ! appela-t-il d’une voix feutrée. La troisième fois rachète tout. Il me faut des herbes. » Gollum passa la tête hors des fougères; mais son expression n’était pas plus serviable qu’amicale. « Quelques feuilles de laurier, un peu de thym et de sauge, ça devrait faire l’affaire — avant que l’eau bouille », dit Sam.

« Non ! dit Gollum. Sméagol n’est pas content. Et Sméagol n’aime pas les feuilles qui sentent mauvais. Il ne mange pas d’herbes ou de racines, non, trésor, sauf s’il meurt de faim ou qu’il est très malade, pauvre Sméagol. »

« Sméagol va se retrouver dans l’eau chaude quand cette eau bouillera, s’il refuse de faire ce qu’on lui demande, grogna Sam. Sam va lui mettre la tête dedans, oui, trésor. Et je l’enverrais chercher des navets et des carottes, et aussi des pétates, si c’était la saison. Je parie qu’il y a plein de bonnes choses qui poussent à l’état sauvage dans ce pays. Je donnerais de l’or pour une demi-douzaine de pétates. »

« Sméagol n’ira pas, oh non, trésor, pas cette fois, siffla Gollum. Il a peur, il est très fatigué, et ce hobbit-ci n’est pas gentil, pas gentil du tout. Sméagol n’ira pas déterrer des racines et des carottes et des... pétates. C’est quoi des pétates, trésor, hein, c’est quoi ? »

« Des pa — ta — tes, dit Sam. Le régal de l’Ancêtre, et une vraie bonne façon de lester un estomac vide. Sauf que t’en trouveras pas, alors pas la peine de chercher. Mais sois donc gentil, Sméagol, trouve-moi ces herbes et j’aurai meilleure opinion de toi. Qui plus est, si tu t’achètes une conduite et que tu t’y tiens, j’te ferai cuire des pétates un de ces jours, c’est promis. Du poisson frit avec des frites, servis par S. Gamgie. Tu pourrais pas refuser. »

« Si, si, on pourrait. Bon poisson gâché, tout roussi. Donnez-moi poisson *tout de suite*, et gardez vos ssales frites ! »

« Oh ! rien à faire avec toi, dit Sam. Va dormir ! »

Il dut, en fin de compte, aller chercher lui-même ce qu’il lui fallait; mais il n’eut pas à se rendre bien loin, ni à quitter des yeux l’endroit où son maître était allongé, encore endormi. Sam resta quelque temps assis à rêvasser et à alimenter le feu, le temps que l’eau soit à ébullition. Le jour grandit et l’air se réchauffa; la rosée s’évanouit sur l’herbe et la feuille. Bientôt, les lapins découpés mijotaient dans leurs casseroles avec les herbes en bouquet. Sam manqua de s’assoupir à attendre qu’ils cuisent. Il les laissa mijoter pendant près d’une heure, les piquant de temps à autre avec sa fourchette, et goûtant le bouillon.

Quand tout lui parut à point, il retira les casseroles du feu et se glissa jusqu’à son maître. Frodo entrouvrit les yeux quand Sam se tint au-dessus de lui, puis il sortit de son rêve: un autre doux et paisible songe, impossible à recouvrer.

« Salut, Sam ! dit-il. Pas couché ? Quelque chose ne va pas ? Quelle heure est-il ? »

« Environ deux heures après l’aube, dit Sam, et pas loin de huit heures et demie aux horloges du Comté, d’après moi. Mais tout va bien. Même si c’est loin d’être parfait: pas de sauce, pas d’oignons, pas de pétates. Je vous ai préparé un petit ragoût, et du bouillon, monsieur Frodo. Ça vous fera du bien. Vous devrez le prendre à la tasse; ou directement à la casserole, quand elle aura un peu refroidi. J’ai pas apporté de bols, ni rien qui convienne. »

Frodo bâilla et s’étira. « Tu aurais dû te reposer, Sam, dit-il. Et il est imprudent d’allumer un feu dans ces parages. Mais j’ai une de ces faims. C’est ce que je sens ? Qu’y a-t-il dans ton ragoût ? »

« Un cadeau de Sméagol, dit Sam: une paire de jeunes connils; quoique Gollum doit sûrement les regretter à l’heure qu’il est. Mais y a rien pour accompagner, sauf quelques herbes. »

Sam et son maître s’assirent tout juste à l’intérieur de la fougeraie et mangèrent leur ragoût à même les casseroles, partageant les vieux ustensiles, fourchette et cuiller. Ils se permirent chacun un demi-morceau du pain de route des Elfes. Ils eurent l’impression d’un festin.

« Hou-hou ! Gollum ! » appela Sam. Il siffla doucement. « Allons ! Y a encore le temps de changer d’idée. Il en reste, si t’as envie d’essayer du ragoût de connil. » Il n’eut pas de réponse.

« Oh, et puis je suppose qu’il est allé trouver sa propre pitance. Finissons », dit Sam.

« Et après, tu devras dormir », dit Frodo.

« Avisez-vous pas de fermer l’œil pendant que je sommeille, monsieur Frodo. J’ai pas trop confiance en lui. Il y a encore pas mal de ce Chlingueur en lui — le mauvais Gollum, si vous me comprenez —, et on dirait qu’il reprend le dessus. Reste que c’est moi qu’il voudrait étouffer en premier, là, je pense. On s’entend pas bien, tous les deux, et il est pas content de Sam, oh non, trésor, pas content du tout. »

Ils finirent les plats, et Sam alla rincer ses ustensiles au ruisseau. Alors qu’il se préparait à revenir, il leva les yeux vers le haut de la pente. Il vit alors le soleil sortant de cette fumée — cette brume, cette ombre noire, il n’aurait su le dire — toujours présente à l’est: ses rais dorés se déversaient sur les arbres et dans les clairières alentour. Puis il remarqua une mince spirale de fumée bleu-gris montant d’un fourré au-dessus de lui, très apparente à la lumière du soleil. Il comprit avec horreur que c’était la fumée de son petit feu de bois, qu’il avait négligé d’éteindre.

« Ça va pas du tout ! Jamais j’aurais cru que ça se verrait autant ! » marmonna-t-il, et il revint sur ses pas en toute hâte. Soudain, il s’arrêta et dressa l’oreille. Était-ce un sifflement qu’il venait d’entendre ? Peut-être était-ce le cri de quelque oiseau étrange ? Si quelqu’un avait sifflé, ce ne pouvait être Frodo, car le son venait d’ailleurs. Et le voilà qui resurgissait d’un autre endroit ! Sam s’empressa de remonter la pente en courant de son mieux.

Il découvrit qu’un petit tison avait brûlé jusqu’à l’extrémité et allumé des fougères en bordure du cercle; et les fougères, s’enflammant, avaient fait fumer les mottes de gazon. Il se dépêcha de piétiner ce qui restait du feu et d’en disperser les cendres, puis il remit le gazon en place. Enfin, il alla retrouver Frodo.

« Avez-vous entendu un sifflement, et ce qui ressemblait à une réponse ? demanda-t-il. Il y a quelques minutes. C’était seulement un oiseau, j’espère, mais on aurait dit autre chose: plus comme l’imitation d’un cri d’oiseau, j’ai trouvé. Et j’ai bien peur que mon petit feu ait fumé. Alors là, si je nous ai attiré des ennuis, je me le pardonnerai jamais. J’en aurai même pas l’occasion, si ça se trouve ! »

« Chut ! souffla Frodo. J’ai cru entendre des voix. »

Les deux hobbits ficelèrent leurs petits paquets et les passèrent sur leurs épaules, prêts à fuir; mais entre-temps, ils s’enfoncèrent plus avant dans les fougères. Ils s’y tinrent accroupis, tendant l’oreille.

Les voix ne faisaient aucun doute. Elles parlaient tout bas et furtivement, mais elles n’étaient pas loin et continuaient d’approcher. Puis tout à coup, l’une d’elles retentit à côté d’eux.

« Ici ! C’est d’ici que venait la fumée ! Elle doit être toute proche. Dans les fougères, sans aucun doute. Nous la prendrons comme un connil dans un collet. Nous verrons alors de quelle sorte de bête il s’agit. »

« Oui, et ce qu’elle sait ! » dit une deuxième voix.

Quatre hommes surgirent alors de toutes parts, marchant à travers les fougères. Sans plus aucune possibilité de fuir ou de rester cachés, Frodo et Sam se dressèrent d’un bond et se mirent dos à dos, sortant leurs petites épées d’un geste brusque.

S’ils furent surpris de ce qu’ils virent, leurs assaillants le furent encore bien plus. Quatre hommes de haute stature se trouvaient là. Deux d’entre eux tenaient de brillantes lances à large fer. Les deux autres étaient armés de grands arcs, presque aussi hauts qu’eux-mêmes, et de grands carquois remplis de flèches aux pennes vertes. Tous étaient munis d’une épée qui pendait à leur ceinture, et ils étaient vêtus de différents tons de vert et de brun, comme pour mieux rester invisibles dans les clairières de l’Ithilien. Des gants verts couvraient leurs mains, et leur figure encapuchonnée était masquée de vert, à l’exception de leurs yeux, très brillants et vifs. Frodo pensa aussitôt à Boromir, car ces Hommes lui ressemblaient par leur stature et leur maintien, et dans leur façon de parler.

« Nous n’avons point trouvé ce que nous cherchions, dit l’un. Mais qu’avons-nous trouvé ? »

« Pas des Orques », dit un autre, lâchant la poignée de son épée, qu’il avait saisie en voyant l’éclat de Dard à la main de Frodo.

« Des Elfes ? » dit un troisième, d’un ton dubitatif.

« Non ! Pas des Elfes, dit le quatrième, le plus grand, et apparemment leur chef. Les Elfes ne se promènent pas en Ithilien de nos jours. Et ils sont fabuleusement beaux à regarder, du moins le dit-on. »

« Et nous non, si je comprends bien, dit Sam. Vous êtes trop gentils. Et quand vous aurez fini de parler de nous, vous pourriez nous dire qui vous êtes, vous, et pourquoi vous pouvez pas laisser deux voyageurs fatigués se reposer en paix. »

Le plus grand des hommes en vert eut un rire sinistre. « Je suis Faramir, Capitaine du Gondor, dit-il. Mais il n’est pas de voyageurs en ce pays: seulement des serviteurs de la Tour Sombre, et ceux de la Blanche. »

« Mais nous ne sommes ni l’un ni l’autre, dit Frodo. Et nous sommes bien des voyageurs, quoi qu’en dise le capitaine Faramir. »

« Hâtez-vous alors de vous faire connaître, vous et votre mission, dit Faramir. Nous avons à faire, et ce n’est ni le temps ni l’endroit pour les énigmes ou les pourparlers. Allons ! Où est le troisième de votre compagnie ? »

« Le troisième ? »

« Oui, l’espèce de fouine que nous avons vue mettre le nez dans la mare, là en bas. L’air plutôt disgracié. On aurait dit une sorte d’Orque-espion, ou une créature de ce genre. Mais il nous a échappé par quelque renardise. »

« Je ne sais pas où il est, dit Frodo. Il s’agit d’un simple compagnon de fortune rencontré en chemin, et je ne puis répondre de lui. Si vous le rencontrez, épargnez-le. Amenez-le ou envoyez-le-nous. Ce n’est qu’une pauvre créature errante, mais je l’ai prise sous mon aile pour un temps. Quant à nous, nous sommes des Hobbits du Comté, loin au nord et à l’ouest d’ici, par-delà de nombreuses rivières. Mon nom est Frodo fils de Drogo, et voici Samsaget fils de Hamfast, un digne hobbit que j’ai à mon service. Nous sommes venus par de longs chemins — de Fendeval, que certains appellent Imladris. » Faramir tressaillit alors, et il devint très attentif. « Nous avions sept compagnons: l’un d’entre eux fut perdu en Moria; quant aux autres, nous les avons quittés en aval du Rauros, à Parth Galen: deux de mes parents, et aussi un Nain, de même qu’un Elfe; et enfin, deux Hommes. Le premier était Aragorn, et le second, Boromir, qui disait venir de Minas Tirith, une cité dans le Sud. »

« Boromir ! » s’exclamèrent les quatre hommes.

« Boromir, le fils du seigneur Denethor ? demanda Faramir, et son visage prit une expression étrange, sévère. Vous êtes venus avec lui ? Voilà assurément une nouvelle, si tant est qu’elle soit vraie. Sachez, petits étrangers, que Boromir fils de Denethor était le Premier Gardien de la Tour Blanche, et notre Capitaine général: il nous manque cruellement. Qui êtes-vous donc, et qu’aviez-vous à faire avec lui ? Parlez, car le Soleil monte ! »

« Les mots énigmatiques que Boromir a apportés à Fendeval vous sont-ils connus ? demanda Frodo.

*Cherche l’Épée qui fut Brisée.*

*À Imladris elle réside. »*

« Ils le sont certainement, répondit Faramir avec stupéfaction. C’est un gage de votre honnêteté que vous les connaissiez aussi. »

« Aragorn, que je viens de nommer, est le porteur de l’Épée qui fut Brisée, dit Frodo. Et nous sommes les Demi-Hommes dont parlaient les vers. »

« Je vois bien cela, dit Faramir d’un air songeur. Ou je vois que c’est peut-être le cas. Et qu’est-ce que le Fléau d’Isildur ? »

« Cela est caché, répondit Frodo. Ce point sera certainement éclairci en temps voulu. »

« Il faudra nous en dire plus, dit Faramir, et nous dire aussi ce qui vous amène aussi loin à l’est, dans l’ombre de... » Il pointa le doigt sans donner aucun nom. « Mais pas tout de suite. Nous avons à faire. Vous êtes en danger, et vous n’auriez pu aller bien loin aujourd’hui, par les champs ou par la route. De rudes coups seront échangés tout près d’ici, avant le plein du jour. Puis ce sera la mort, ou la fuite vers l’Anduin, le plus rapidement possible. Je vais laisser ici deux hommes pour vous garder, pour votre bien comme pour le mien. Un homme de sagesse ne peut se fier aux rencontres de hasard faites sur les routes de ce pays. Si je reviens, je parlerai plus longuement avec vous. »

« Adieu ! dit Frodo, s’inclinant bien bas. Quoi que vous en pensiez, je suis l’ami de tous les ennemis de l’Unique Ennemi. Nous irions à vos côtés, si nous autres Demi-Hommes pouvions espérer vous servir, pour vaillants et forts que vous sembliez, et si ma mission le permettait. Puisse la lumière briller sur vos lames ! »

« Les Demi-Hommes sont des gens courtois, quoi qu’ils puissent être d’autre, dit Faramir. Adieu ! »

Les hobbits se rassirent, mais ils se gardèrent de partager leurs pensées et leurs doutes. Tout près, sous l’ombre tachetée des sombres lauriers, deux hommes étaient restés pour monter la garde. De temps à autre, ils retiraient leurs masques pour se rafraîchir à mesure que le jour se réchauffait; et Frodo vit que ces hommes avaient les traits gracieux et le teint pâle, que leurs cheveux étaient sombres et leurs yeux, gris, dans un visage triste et fier. Ils s’entretenaient à voix basse, usant du parler commun au début, mais dans la manière d’autrefois, avant de passer à une autre langue qu’ils connaissaient. En les écoutant, Frodo constata avec surprise qu’ils parlaient la langue elfique, ou une autre qui lui ressemblait fort; et il les regarda avec émerveillement, car il comprit alors que ce devait être des Dúnedain du Sud, des hommes de la lignée des Seigneurs de l’Occidentale.

Au bout d’un moment, il se décida à leur parler; mais ils se montrèrent lents et circonspects dans leurs réponses. Ils se nommaient Mablung et Damrod, soldats du Gondor, et ils étaient de ceux que l’on appelait les Coureurs de l’Ithilien; car ils descendaient de gens qui vivaient jadis en ce pays, avant qu’il ne soit envahi. Le Seigneur Denethor choisissait parmi ces hommes pour faire secrètement incursion de l’autre côté de l’Anduin (où et comment, ils ne voulaient pas le dire) et harceler les Orques et les autres ennemis qui rôdaient entre l’Ephel Dúath et le Fleuve.

« Il y a près de dix lieues d’ici à la rive orientale de l’Anduin, dit Mablung, et nous nous aventurons rarement aussi loin. Mais cette fois, nous avons une mission différente: nous venons embusquer les Hommes du Harad. Maudits soient-ils ! »

« Oui, maudits soient les Sudrons ! intervint Damrod. On dit qu’il y avait autrefois un certain commerce entre le Gondor et les royaumes du Harad dans l’Extrême-Sud; mais il n’y eut jamais d’amitié. À cette époque, nos bornes se trouvaient loin au sud des bouches de l’Anduin, et l’Umbar, le plus proche de leurs royaumes, reconnaissait notre empire. Mais c’était il y a longtemps. Puis il n’y eut entre nous aucune allée et venue, de la vie de maints hommes. Et ces jours derniers, nous apprenions que l’Ennemi s’est rendu parmi eux, et qu’ils sont passés à Lui, ou y sont revenus — ils ont toujours été disposés à Sa volonté — comme tant d’autres dans l’Est. Je ne doute pas que les jours du Gondor soient comptés, et les murs de Minas Tirith voués à la destruction, tant Sa force et Sa malice sont grandes. »

« Nous refusons cependant de rester oisifs et de Le laisser faire ce qu’Il veut, dit Mablung. Et voilà que ces maudits Sudrons empruntent les anciennes routes pour aller grossir les rangs de la Tour Sombre. Oui, ces routes mêmes que le savoir-faire du Gondor a tracées. Et ils s’y déplacent avec toujours plus d’insouciance, apprend-on, sûrs que le pouvoir de leur nouveau maître est assez grand pour les protéger par la seule ombre de Ses montagnes. Nous sommes venus leur apprendre une autre leçon. Une grande force d’hommes nous a été signalée il y a quelques jours, marchant vers le nord. L’un de leurs régiments doit, selon nos estimations, venir de ce côté un peu avant midi — là-haut sur la route qui passe à travers une entaille dans la roche. La route passe peut-être, mais eux ne passeront pas ! Pas tant que Faramir sera Capitaine. Il mène désormais toutes les entreprises périlleuses. Mais sa vie est sous un charme, ou le sort la préserve pour une autre fin. »

Leur discussion se réduisit bientôt à un silence attentif. Tout semblait immobile et vigilant. Sam, accroupi au bord de la fougeraie, regarda discrètement au-dehors. De sa vue perçante de hobbit, il vit que bien d’autres hommes étaient aux alentours. Il les voyait se glisser furtivement le long des pentes, seuls ou en de longues files, toujours dans l’ombre des bosquets et des fourrés, ou ramper à travers les herbes et les buissons, à peine visibles dans leur costume brun et vert. Tous étaient masqués et encapuchonnés, tous avaient les mains gantées, et ils portaient les mêmes armes que Faramir et ses compagnons. Avant peu, ils étaient tous passés et hors de vue. Le soleil s’éleva près du midi. Les ombres raccourcirent.

« Je me demande où est passé ce maudit Gollum ! se dit Sam, regagnant les ombres des fougères à quatre pattes. Il a de bonnes chances d’être embroché comme un Orque, ou rôti par la Face Jaune. Mais j’ai idée qu’il saura se débrouiller. » Il s’étendit auprès de Frodo et se mit à somnoler.

Il se réveilla, croyant avoir entendu une sonnerie de cors. Il se redressa. Midi était là. Les gardes se tenaient vigilants et tendus dans l’ombre des arbres. Soudain, les cors retentirent au-dessus de lui, plus fort, et sans doute possible, sur le haut de la pente. Sam crut entendre des cris, ainsi que des clameurs sauvages, mais le son était faible, comme issu d’une lointaine caverne. Puis le fracas des armes éclata non loin, juste au-dessus de leur cachette. Il put nettement entendre le grincement sonore de l’acier contre l’acier, le tintement de l’épée sur le casque de fer, le choc sourd de la lame sur le bouclier; des hommes criaient et vociféraient, et une voix claire et forte clamait: *Pour le Gondor ! Le Gondor !*

« On dirait une bonne centaine de forgerons en train de battre le fer ensemble, dit Sam à Frodo. Qu’ils restent où ils sont: je les trouve bien assez près. »

Mais le bruit s’approcha. « Ils arrivent ! s’écria Damrod. Voyez ! Quelques-uns des Sudrons ont échappé à la nasse et s’enfuient sur le côté de la route. Les voilà ! Nos hommes les poursuivent, le Capitaine en tête. »

Sam, curieux de voir ce qui se passait, alla maintenant rejoindre les gardes. S’accrochant à l’un des plus gros lauriers, il y grimpa de quelques pieds. Pendant un instant, il aperçut des hommes bistrés vêtus de rouge qui dévalaient la pente à quelque distance de lui; des guerriers en vert, l’épée au clair, bondissaient après eux et les abattaient en pleine course. Les flèches pullulaient. Puis soudain, par-dessus le bord du talus qui les abritait, un homme tomba, dévalant à travers les buissons, et vint s’écraser presque sur eux. Il termina sa chute dans les fougères, face contre terre, le cou hérissé de pennes vertes fichées sous son collier d’or. Sa tunique écarlate était en loques, son corselet d’écailles de bronze était déchiré et tailladé, ses tresses noires nattées d’or étaient baignées de sang. Sa main brune serrait encore la poignée d’une épée brisée.

C’était la première fois que Sam voyait des Hommes se battre contre des Hommes, et il n’y trouva rien d’agréable. Il était heureux de ne pas voir la figure du mort. Il se demandait quel était son nom, et d’où il venait; s’il avait vraiment le cœur mauvais, ou quels mensonges ou menaces l’avaient conduit dans cette longue marche depuis son foyer; et s’il n’aurait pas plutôt préféré y demeurer en paix — tout cela en un éclair de pensée qui fut bientôt chassé de son esprit. Car au moment où Mablung s’avançait vers le corps, il y eut une nouvelle rumeur. De grands cris et hurlements. Parmi eux, Sam discernait une sorte de mugissement aigu et sonore. Puis un grand bruit sourd et grondant, comme d’énormes béliers donnant contre le sol.

« Gare ! Gare ! cria Damrod à son compagnon. Puissent les Valar le détourner ! Mûmak ! Mûmak ! »

À sa surprise et pour sa plus grande frayeur, mêlée d’une joie indicible, Sam vit une forme gigantesque foncer entre les arbres et débouler à toute vitesse le long de la pente. Grande comme une maison, plus grande encore elle était à ses yeux: une colline ambulante et vêtue de gris. La terreur et l’émerveillement lui conféraient peut-être une taille démesurée aux yeux d’un hobbit, mais le Mûmak du Harad était vraiment un animal de dimensions exceptionnelles, et son pareil n’existe plus de nos jours en Terre du Milieu, ceux de ses congénères qui s’y promènent encore n’étant plus qu’un souvenir de sa grandeur et de sa majesté. Il vint, donc, tout droit sur les spectateurs, mais obliqua au dernier moment, passant non loin devant eux et faisant trembler la terre sous leurs pieds: de grandes pattes semblables à des arbres, des oreilles énormes, déployées comme des voiles, un long museau dressé en l’air comme un serpent prêt à mordre, et de petits yeux rouges, furibonds. Ses défenses retroussées comme des cornes, ornées de cercles d’or, dégoulinaient de sang. Son caparaçon d’écarlate et d’or, en lambeaux, claquait violemment autour de lui. Les ruines de ce qui avait tout l’air d’une tour de guerre se dressaient sur son dos trépidant, fracassées dans sa folle ruée à travers les bois; et haut sur son encolure, une silhouette minuscule s’accrochait encore désespérément — celle d’un puissant guerrier, un géant parmi les Bistrés.

Le grand animal poursuivit sa course tonitruante, chargeant à travers buissons et mares dans sa fureur aveugle. Des flèches ricochaient et se brisaient, inoffensives, sur le triple cuir de ses flancs. Des hommes des deux camps le fuyaient, mais il en rattrapait de nombreux, qu’il écrasait sous ses pieds. Il fut bientôt perdu de vue, toujours barrissant et piétinant au loin. Sam ne sut jamais ce qu’il advint de lui: s’il s’échappa, de manière à errer un temps par la nature, avant de trouver la mort loin de son pays ou piégé dans un immense trou; ou s’il poursuivit sa fuite enragée jusqu’à plonger dans le Grand Fleuve et y être englouti.

Sam prit une profonde inspiration. « C’était un Oliphant ! dit-il. Donc, ils existent, et j’en ai vu un. Quelle vie ! Mais personne va jamais me croire à la maison. Eh bien, si c’est tout pour l’instant, je m’en vais dormir un brin. »

« Dormez pendant que vous le pouvez, dit Mablung. Mais le Capitaine va revenir, s’il est indemne; et lorsqu’il reviendra, nous partirons sans attendre. Nous serons poursuivis dès que notre exploit sera connu de l’Ennemi, ce qui ne saurait être long. »

« Partez sans faire de bruit, dit Sam, quand il le faudra ! Pas la peine de venir déranger mon sommeil. J’ai marché toute la nuit. »

Mablung rit. « Je ne crois pas que le Capitaine vous laissera ici, maître Samsaget, dit-il. Mais vous verrez. »

5

La Fenêtre sur l’Ouest

Sam avait l’impression de n’avoir sommeillé que quelques minutes quand il se réveilla, constatant que l’après-midi touchait à sa fin et que Faramir était de retour. Cette fois, il s’était fait accompagner de nombreux hommes; en fait, tous les survivants de l’incursion, facilement deux ou trois cents, étaient à présent réunis sur la pente voisine. Ils se trouvaient assis en un large demi-cercle, entre les bras duquel Faramir était assis par terre, tandis que Frodo se tenait devant lui. La scène ressemblait étrangement au jugement d’un prisonnier.

Sam rampa hors des fougères, mais personne ne fit attention à lui, et il se posta au bout des rangées d’hommes, où il pouvait voir et entendre tout ce qui se passait. Il observa et écouta avec attention, prêt à voler au secours de son maître si besoin était. Il pouvait voir les traits de Faramir, qui avait retiré son masque: son visage était sévère et autoritaire, et une intelligence fine se lisait derrière son regard scrutateur. Le doute habitait ses yeux gris, lesquels étaient fixés sur Frodo.

Sam ne tarda pas à comprendre que le Capitaine n’était pas satisfait du récit fourni par son maître, et ce, en plusieurs points: quel était son rôle au sein de la Compagnie partie de Fendeval, pourquoi il avait quitté Boromir, et où il se rendait à présent. La question du Fléau d’Isildur revenait particulièrement souvent. Visiblement, Faramir devinait que Frodo lui cachait quelque affaire de la plus haute importance.

« Mais c’est à la venue du Demi-Homme que devait apparaître le Fléau d’Isildur; c’est du moins ce qu’il faut comprendre des vers, insista-t-il. Or, si vous êtes le Demi-Homme dont il est question, il est logique de penser que vous avez apporté cette chose, quelle qu’elle soit, au Conseil dont vous parlez, et que Boromir l’a vue. Le niez-vous ? »

Frodo ne répondit pas. « Bon ! dit Faramir. Je vous demande donc de me dire de quoi il retourne; car ce qui concerne Boromir me concerne aussi. Une flèche d’orque a tué Isildur, si l’on en croit les vieux contes. Mais les flèches d’orques ne manquent pas, et la vue d’un tel objet n’eût sans doute pas été reconnue comme un signe du Destin par Boromir du Gondor. Cette chose était-elle sous votre garde ? Elle est cachée, dites-vous; mais n’est-ce pas là votre choix ? »

« Non, ce ne l’est pas, répondit Frodo. Elle ne m’appartient pas. Elle n’appartient à aucun mortel, grand ou petit; mais s’il en est un qui puisse la revendiquer, il s’agit d’Aragorn fils d’Arathorn, que j’ai déjà nommé, et qui a dirigé notre Compagnie de la Moria au Rauros. »

« Pourquoi lui, et pas Boromir, prince de cette Cité qu’ont fondée les fils d’Elendil ? »

« Parce que Aragorn est issu en ligne directe, de père en fils, d’Isildur fils d’Elendil lui-même. Et l’épée qu’il porte fut autrefois celle d’Elendil. »

Un murmure de stupéfaction parcourut le grand anneau d’hommes. Certains s’écrièrent: « L’épée d’Elendil ! L’épée d’Elendil arrive à Minas Tirith ! Heureuse nouvelle ! » Mais le visage de Faramir demeura impassible.

« Peut-être, dit-il. Mais une telle revendication demande à être établie, et des preuves claires devront être fournies, si cet Aragorn devait se présenter à Minas Tirith. Il n’y était pas, ni aucun de vos compagnons, quand je suis parti il y a six jours. »

« Cette revendication convenait pourtant à Boromir, dit Frodo. D’ailleurs, s’il était ici, il répondrait à toutes vos questions. Et comme il se trouvait déjà au Rauros il y a de cela bien des jours, avec l’intention de se rendre directement dans votre cité, vous pourriez avoir bientôt des réponses, si vous y retournez. Mon rôle au sein de la Compagnie lui était connu, comme à tous les autres, car il m’a été dévolu par Elrond d’Imladris lui-même, devant tout le Conseil. C’est cette mission qui m’a amené dans ce pays, mais il ne m’appartient pas d’en parler à quiconque en dehors des nôtres. Toutefois, ceux qui prétendent s’opposer à l’Ennemi feraient bien de ne pas l’entraver. »

Ses mots étaient orgueilleux, quel que fût son sentiment, et Sam approuvait; mais Faramir n’en fut pas apaisé.

« Bien ! dit-il. Vous me demandez de me mêler de mes affaires, de m’en retourner chez moi, et de vous laisser tranquille. Boromir me dira tout quand il reviendra. Quand il reviendra, dites-vous ! Étiez-vous son ami ? »

Le souvenir de son agression par Boromir lui revint nettement à l’esprit, et Frodo eut une seconde d’hésitation. Le regard insistant de Faramir se durcit. « Boromir était l’un des plus vaillants de notre Compagnie, finit par dire Frodo. Oui, j’étais son ami, pour ma part. »

Faramir eut un sourire amer. « Seriez-vous donc peiné d’apprendre que Boromir est mort ? »

« J’en serais certainement très attristé », dit Frodo. Puis, lisant dans les yeux de Faramir, il perdit contenance. « Mort ? dit-il. Voulez-vous dire qu’il est mort, et que vous le saviez ? Vous essayiez de m’embobeliner avec des mots, de me faire marcher ? Ou cherchez-vous maintenant à me piéger avec un mensonge ? »

« Je ne piégerais pas même un orque avec un mensonge », dit Faramir.

« Comment est-il donc mort, et vous, comment le savez-vous ? Puisque vous dites qu’aucun de mes compagnons n’avait atteint la cité quand vous êtes partis. »

« Pour ce qui est des circonstances de sa mort, j’espérais que son compagnon et ami fût en mesure de me le dire. »

« Mais il était vivant et fort quand nous nous sommes séparés. Et autant que je sache, il vit encore. Évidemment, le monde est semé de dangers. »

« Assurément, dit Faramir; et la traîtrise n’est pas le moindre. »

Sam s’impatientait de plus en plus, irrité par la tournure de la conversation. Ces derniers mots étaient pour lui au-delà du tolérable, et faisant irruption au centre de l’anneau, il accourut auprès de son maître.

« Vous m’excuserez, monsieur Frodo, dit-il, mais en voilà assez. Il a pas le droit de vous parler comme ça. Après tout ce que vous avez enduré, autant pour son bien à lui et à tous ces grands Hommes, que pour n’importe qui d’autre.

« Dites donc, Capitaine ! » Il se planta droit devant Faramir, les mains sur les hanches, l’air de s’adresser à un jeune hobbit qui, interrogé sur ses visites au verger, lui aurait répondu avec ce qu’il appelait « du front ». Il y eut quelques murmures, mais aussi des sourires sur le visage des hommes présents: la vue de leur Capitaine assis au sol, nez à nez avec un jeune hobbit posté devant lui, les jambes bien écartées, hérissé de colère, était pour eux un spectacle inédit. « Dites donc ! fit-il. À quoi vous voulez en venir ? Arrivons au fait avant que tous les Orques du Mordor nous tombent dessus ! Si vous croyez que mon maître a assassiné ce Boromir avant de prendre ses jambes à son cou, vous êtes privé de bon sens; mais dites-le, qu’on en finisse ! Et puis laissez-nous savoir ce que vous entendez faire de nous. Mais dommage que des gens qui parlent de combattre l’Ennemi puissent pas laisser les autres faire leur part comme ils le peuvent sans s’en mêler. Il serait rudement content s’il vous voyait, là. Il croirait s’être fait un nouvel ami, que oui. »

« Patience ! dit Faramir, sans colère toutefois. Ne parlez pas devant votre maître, qui est plus intelligent que vous. Et je n’ai besoin de personne pour m’instruire de notre danger. Je prends néanmoins quelques instants pour mieux juger d’une affaire difficile. Si j’étais aussi pressé que vous, je vous aurais peut-être tué il y a longtemps. Car j’ai ordre d’abattre tous ceux que je trouve dans ce pays sans la permission du Seigneur du Gondor. Mais je ne tue ni homme ni bête sans raison, et je ne le fais pas volontiers quand j’y suis obligé. Pas plus que je ne m’égare en paroles inutiles. Alors soyez rassuré. Asseyez-vous auprès de votre maître, et restez tranquille ! »

Sam se rassit lourdement, rouge de confusion. Faramir se tourna de nouveau vers Frodo. « Vous me demandiez comment je puis savoir que le fils de Denethor est mort. Les rumeurs de mort ont bien des ailes. *Aux proches parents, la nuit est porteuse de nouvelles*, dit-on. Boromir était mon frère. »

Une ombre de chagrin passa sur son visage. « Vous souvenez-vous de quelque objet notable que le seigneur Boromir portait sur lui ? »

Frodo réfléchit un moment, craignant un nouveau piège et se demandant comment allait finir cette discussion. Il avait à peine sauvé l’Anneau de la poigne orgueilleuse de Boromir; il n’aurait su dire ce qu’il pouvait à présent contre autant d’hommes aux bras puissants et à la mine guerrière. Malgré tout, il sentait que Faramir, quoique très semblable à son frère par les traits du visage, était un homme de moins d’amour-propre, à la fois plus austère et plus sage. « Je me souviens que Boromir portait un cor », finit-il par dire.

« Votre souvenir ne ment pas, et vient de quelqu’un qui l’a réellement vu, dit Faramir. Peut-être le revoyez-vous alors en imagination: un grand cor, fait de la corne des bœufs sauvages de l’Est, cerclé d’argent et marqué de caractères anciens. Ce cor est porté par le fils aîné de notre maison depuis maintes générations; et il est dit que, si on le fait sonner où que ce soit dans les frontières du Gondor telles qu’elles étaient jadis, sa voix ne peut passer inaperçue.

« Cinq jours avant que j’entreprenne ce voyage incertain, donc il y a onze jours, à peu près à cette heure, j’entendis la sonnerie de ce cor: du nord elle me sembla venir, mais faible, comme s’il ne s’agissait que d’un écho dans mon esprit. Nous y vîmes un mauvais présage, mon père et moi, car nous n’avions eu aucune nouvelle de Boromir depuis son départ, et aucun de nos gardes-frontières ne l’avait vu passer. Et trois jours plus tard, il m’arriva autre chose de plus étrange encore.

« J’étais assis, à la nuit tombée, au bord des eaux de l’Anduin, dans les ténèbres grises sous la lune jeune et pâle, à suivre le long défilement des flots; et les tristes roseaux bruissaient. Car nous guettons toujours les rives près d’Osgiliath, dont nos ennemis tiennent désormais une partie, d’où ils viennent piller nos terres. Mais ce soir-là, à la minuit, le monde était tout ensommeillé. Alors je vis, ou il me sembla voir, glissant sur l’eau une lueur grise: une petite barque d’allure étrange, à la proue relevée, et il n’y avait personne pour la manœuvrer.

« J’en restai ébahi, car une pâle lumière l’entourait. Mais je me levai et me rendis jusqu’à la rive, et je m’avançai dans le cours d’eau, car j’étais attiré vers elle. Puis la barque se tourna vers moi et ralentit sa course, et elle flotta lentement à portée de ma main, sans que j’y ose toucher cependant. Elle calait passablement, comme si elle était lourdement chargée, et j’eus l’impression, tandis qu’elle passait sous mon regard, qu’elle était presque remplie d’eau claire, d’où la lumière qui en émanait; et baignant dans le giron de l’eau, un guerrier gisait endormi.

« Une épée brisée était sur ses genoux. Je vis sur lui de nombreuses blessures. C’était Boromir, mon frère, mort. Je reconnus ses effets, son épée, son visage bien-aimé. Une seule chose manquait: son cor. Une seule m’était inconnue: une belle ceinture passée à sa taille, comme de feuilles d’or entrelacées. *Boromir !* m’écriai-je. *Où est ton cor ? Où t’en vas-tu ? Ô Boromir !* Mais il disparut. La barque vira dans le courant, et son miroitement s’enfonça dans la nuit. Pareil à un rêve ce me sembla, mais ce n’était point un rêve, car il n’y eut aucun réveil. Et je ne doute pas qu’il soit mort et qu’il ait descendu le Fleuve jusqu’à la Mer. »

« Hélas ! dit Frodo. C’est bien ainsi que j’ai connu Boromir. Car la ceinture dorée lui a été donnée en Lothlórien par la dame Galadriel. C’est elle qui nous a vêtus comme vous nous voyez, de gris elfique. Cette broche est de même confection. » Il effleura la feuille vert et argent qui retenait sa cape sous sa gorge.

Faramir l’examina attentivement. « Elle est superbe, dit-il. Oui, c’est une œuvre du même art. Ainsi donc, vous avez traversé le Pays de Lórien ? Laurelindórenan, l’appelait-on autrefois, mais il y a longtemps qu’il a glissé hors de la connaissance des Hommes, ajouta-t-il doucement, considérant Frodo avec un nouvel émerveillement dans le regard. Je commence à comprendre une bonne part de ce qui m’avait paru étrange à votre sujet. Ne voulez-vous pas m’en dire davantage ? Car il est cruel de penser que Boromir est mort en vue du pays qui l’a vu naître. »

« Je ne puis vous dire davantage que ce que j’ai dit, répondit Frodo. Mais votre récit m’emplit d’un mauvais pressentiment. C’est une vision que vous avez eue, je crois, rien de plus; l’ombre d’une infortune passée ou à venir. À moins qu’il ne s’agisse en fait d’une ruse mensongère de l’Ennemi. J’ai aperçu les visages de beaux guerriers d’autrefois reposant sous les étangs des Marais Morts, ou donnés à voir par ses infâmes artifices. »

« Non, tel n’était pas le cas, dit Faramir. Car ses œuvres n’inspirent que de la révulsion; mais mon cœur était gros de chagrin et de pitié. »

« Mais comment une telle chose eût-elle pu se produire en réalité ? demanda Frodo. Car il est impensable qu’une embarcation ait été portée par-dessus les collines rocheuses depuis Tol Brandir; et Boromir, pour rentrer chez lui, entendait franchir l’Entévière et passer par les champs du Rohan. Or, comment imaginer qu’un frêle esquif ait pu passer l’écume des grandes chutes sans sombrer dans les flots bouillonnants, tout en étant chargé d’eau ? »

« Je l’ignore, dit Faramir. Mais d’où venait l’embarcation ? »

« De Lórien, dit Frodo. Trois de ces barques nous ont fait descendre l’Anduin jusqu’aux Chutes. Elles aussi étaient de fabrication elfique. »

« Vous avez traversé le Pays Caché, dit Faramir, mais il semble que vous n’ayez guère compris le pouvoir qu’il recèle. Si des Hommes se lient avec la Maîtresse de la Magie qui vit au Bois Doré, ils doivent s’attendre à voir des choses étranges par la suite. Car il est dangereux pour un mortel de s’aventurer hors du monde de notre Soleil; et rares sont les hommes de jadis qui en sont revenus inchangés, dit-on.

« *Boromir, ô Boromir !* s’écria-t-il. *Que t’a-t-elle dit, la Dame qui ne meurt point ? Qu’a-t-elle vu ? Que s’est-il éveillé alors dans ton cœur ? Pourquoi es-tu jamais allé à Laurelindórenan, au lieu de suivre ta propre route, sur les chevaux du Rohan arrivant au matin ?* »

Puis, se tournant vers Frodo, il parla de nouveau d’un ton posé. « À ces questions, je crois que vous pourriez fournir un commencement de réponse, Frodo fils de Drogo. Mais pas ici, et pas maintenant, peut-être. Je vous dirai ceci, toutefois, au cas où mon récit vous paraîtrait encore une vision. Le cor de Boromir, à tout le moins, est revenu pour de vrai, et non en semblance. Le cor nous est revenu, mais il était fendu en deux, comme d’un coup de hache ou d’épée. Les fragments sont parvenus séparément au rivage: l’un a été trouvé au nord, sous les bouches de l’Entévière, parmi les roseaux où des guetteurs du Gondor étaient embusqués; l’autre a été récupéré alors qu’il tournoyait sur les flots, par un homme qui avait à faire sur l’eau. Deux étranges hasards, mais un meurtre tôt ou tard se fait jour, dit-on.

« Et à présent, le cor du fils aîné repose en deux morceaux sur les genoux de Denethor, assis sur son haut siège dans l’attente de nouvelles. Et vous ne pouvez m’éclairer en rien sur la manière dont le cor a été fendu ? »

« Non, je n’en savais rien, dit Frodo. Mais le jour où vous l’avez entendu sonner, si vos souvenirs sont justes, fut le jour de notre séparation, quand moi et mon serviteur avons quitté la Compagnie. Et voici que vos nouvelles m’inspirent une vive appréhension. Car si Boromir s’est trouvé en danger ce jour-là, et qu’il a été tué, j’ai à craindre que tous mes compagnons aient péri. Et ils étaient mes parents et mes amis.

« Ne voulez-vous pas mettre de côté vos doutes à mon égard et me laisser partir ? Je suis las, je ressens beaucoup de peine, et j’ai peur. Mais j’ai quelque chose à faire, ou à tenter, avant d’être tué à mon tour. Et il faut nous hâter d’autant plus si nous, simples demi-hommes, sommes tout ce qui reste de notre fraternité.

« Rentrez, Faramir, vaillant Capitaine du Gondor: défendez votre cité pendant qu’il est encore temps, et laissez-moi me rendre où mon destin m’amène. »

« Notre conversation ne m’est d’aucun réconfort, dit Faramir; mais vous en concevez sans doute plus de peur qu’il ne le faut. Car à moins que les gens de Lórien ne soient eux-mêmes venus à lui, qui a pu apprêter Boromir comme pour des funérailles ? Ni des Orques, ni des serviteurs de l’Innommable. Certains membres de votre Compagnie vivent encore, selon moi.

« Mais quoi qu’il ait pu arriver sur la Marche du Nord, de vous, Frodo, je ne doute plus. Pour peu que les épreuves m’aient appris à juger des paroles et des visages des Hommes, je puis m’essayer aux Demi-Hommes ! Mais — il sourit à présent — il y a quelque chose d’étrange chez vous, Frodo, un air elfique, peut-être. Quoi qu’il en soit, les mots que nous avons échangés sont de plus de poids que je ne le supposais au début. Je devrais à présent vous ramener à Minas Tirith pour que vous répondiez là-bas à Denethor; et je le paierais justement de ma vie, si je choisissais maintenant un parti qui devait nuire à ma cité. Je ne prendrai donc aucune décision hâtive. Il faut toutefois nous en aller d’ici sans plus attendre. »

Il sauta sur pied et donna quelques consignes. Aussitôt, les hommes assemblés autour de lui se divisèrent en petits groupes, et, partant chacun de leur côté, ils disparurent rapidement dans l’ombre des arbres et des rochers. Bientôt, il ne resta plus que Mablung et Damrod.

« Quant à vous, Frodo et Samsaget, vous viendrez avec moi et mes gardes, dit Faramir. Vous ne pouvez suivre la route vers le sud, si telle était votre intention. Elle restera dangereuse pour quelques jours encore; et elle sera désormais surveillée comme jamais auparavant, après cette échauffourée. Et il vous serait, je crois, impossible d’aller bien loin aujourd’hui de toute façon, car vous êtes las. Et nous le sommes aussi. Nous nous rendons dans un endroit secret, à un peu moins d’une dizaine de milles d’ici. Les Orques et les espions de l’Ennemi ne l’ont pas encore découvert, et s’ils le faisaient, nous pourrions le défendre longtemps, même contre une attaque nombreuse. Là-bas, nous pourrons nous cacher et nous reposer un peu, et vous de même. Au matin, je déciderai ce qu’il convient pour moi de faire, et pour vous. »

Frodo n’avait d’autre choix que de se conformer à cette requête, voire à cet ordre. Cela semblait, de toute manière, une sage décision pour le moment, étant donné l’incursion des hommes du Gondor qui rendait tout voyage en Ithilien plus périlleux que jamais.

Ils partirent sur-le-champ: Mablung et Damrod un peu en avant, Faramir derrière eux, avec Frodo et Sam. Contournant le côté rapproché de la mare où les hobbits s’étaient baignés, ils franchirent le ruisseau, gravirent un long talus et passèrent sous l’ombrage vert de bosquets qui descendaient toujours vers le bas, vers l’ouest. Et tandis qu’ils marchaient, aussi vivement que les hobbits en étaient capables, ils conversaient à voix basse.

« J’ai mis un terme à notre entretien, dit Faramir, non seulement parce que le temps pressait, comme maître Samsaget me l’a rappelé, mais aussi parce que nous en arrivions à des questions qu’il valait mieux ne pas discuter ouvertement devant une foule nombreuse. C’est pourquoi je me suis tourné vers la question de mon frère, laissant là celle du *Fléau d’Isildur.* Vous n’avez pas été parfaitement franc avec moi, Frodo. »

« Je ne vous ai pas conté de mensonges, et de la vérité, j’ai dit tout ce que j’ai pu », répondit Frodo.

« Je ne vous reproche rien, dit Faramir. Vous avez parlé habilement, et sagement, m’a-t-il semblé, alors que vous étiez dans un mauvais pas. Mais j’en ai appris ou deviné davantage que ce que vos paroles laissaient entendre. Vous n’étiez pas en bons termes avec Boromir, ou vous ne l’avez pas quitté dans l’amitié. Je présume que vous lui en voulez, et maître Samsaget aussi. Or moi, je l’aimais profondément, et je vengerais sa mort volontiers; reste que je le connaissais bien. *Le Fléau d’Isildur...* j’avancerais que *le Fléau d’Isildur* se dressait entre vous, et qu’il fut un sujet de discorde au sein de votre Compagnie. À l’évidence, il s’agit là d’un formidable héritage de famille, et ces choses n’ont jamais été un gage de paix entre confédérés, s’il est une leçon à tirer des contes anciens. Ne suis-je pas près de la vérité ? »

« Presque, dit Frodo, mais pas dans le mille. Il n’y a jamais eu de discorde dans notre Compagnie, bien qu’il y ait eu de l’incertitude, incertitude quant au chemin que nous devions prendre à partir des Emyn Muil. Quoi qu’il en soit, les contes anciens nous enseignent aussi le danger des paroles inconsidérées au sujet de ces... héritages de famille. »

« Ah, c’est donc comme je le pensais: votre différend était avec Boromir, et seulement avec lui. Il voulait que cette chose soit convoyée à Minas Tirith. Hélas ! pour ce sort capricieux qui scelle vos lèvres à vous qui l’avez vu en dernier, et me cache ce que je désire ardemment savoir: ce qu’il y avait en son cœur et en son esprit durant ses dernières heures. Qu’il ait ou non trébuché, je suis certain d’une chose: il est mort dignement, dans l’accomplissement d’une bonne action. Son visage était plus beau encore que dans la vie.

« Mais Frodo, j’ai beaucoup insisté au début, concernant *le Fléau d’Isildur.* Pardonnez-moi ! C’était inconsidéré en pareille heure et en pareil endroit. Je n’avais pas eu le temps de réfléchir. Le combat avait été rude, et j’avais amplement de quoi m’occuper l’esprit. Mais à mesure que je vous parlais, je m’approchais de la vérité, aussi suis-je délibérément passé à côté. Car sachez qu’une bonne part de la tradition ancienne est encore préservée parmi les Souverains de la cité, sans être répandue au-dehors. Les gens de ma maison ne sont pas de la lignée d’Elendil, bien que le sang de Númenor coule en nous. Car nous faisons remonter notre lignée à Mardil, le bon intendant, qui gouverna à la place du roi quand celui-ci partit en guerre. Et c’était le roi Eärnur, dernier de la lignée d’Anárion, et sans postérité; mais il ne revint jamais. Et ce sont les intendants qui dirigent la cité depuis lors, bien qu’il y ait de cela maintes générations d’Hommes.

« Et je garde ce souvenir de Boromir du temps où, encore enfants, nous apprenions le conte de nos pères et l’histoire de notre cité; et c’est qu’il était toujours mécontent que son père ne fût pas roi. “Combien de centaines d’années faut-il pour faire d’un intendant un roi, si le roi ne revient pas ?” demandait-il. “Au plus quelques années, peut-être, en d’autres lieux de moindre lignage, répondait mon père. Au Gondor, dix mille ans ne suffiraient pas.” Hélas ! pauvre Boromir. Cela vous dit-il quelque chose de son caractère ? »

« En effet, dit Frodo. Mais il a toujours traité Aragorn avec honneur. »

« Je n’en doute pas, dit Faramir. Si la revendication d’Aragorn lui convenait, comme vous me l’affirmiez, il devait le tenir en haute estime. Mais ils n’étaient pas encore au moment critique. Ils n’étaient pas encore à Minas Tirith, ou devenus des rivaux dans ses guerres.

« Mais je m’égare. Nous, de la maison de Denethor, tenons de longue date une bonne partie du savoir ancien; et il se trouve préservé dans nos dépôts un grand trésor de manuscrits: des livres et des tablettes, écrits sur de vieux parchemins, certes; sur de la pierre, et sur des feuilles d’argent et d’or, en divers caractères. Il en est certains que plus personne n’est désormais capable de lire; quant aux autres, ils sont rarement déchiffrés. J’en puis lire çà et là quelques lignes, car j’ai reçu de l’enseignement. Ce sont ces archives qui ont attiré chez nous le Pèlerin Gris. Je l’ai vu une première fois alors que j’étais enfant, et il est revenu deux ou trois fois depuis. »

« Le Pèlerin Gris ? dit Frodo. Avait-il un nom ? »

« Nous l’appelions Mithrandir, à la manière elfe, dit Faramir, et il s’en contentait. *J’ai reçu maints noms dans maints pays*, disait-il. *Mithrandir chez les Elfes, Tharkûn pour les Nains; Olórin j’étais dans l’Ouest, dans ma jeunesse qui est oubliée, Incánus dans le Sud, Gandalf dans le Nord; dans l’Est, je ne vais point.* »

« Gandalf ! dit Frodo. Je me disais que c’était lui. Gandalf le Gris, le plus précieux des conseillers. Chef de notre Compagnie. Nous l’avons perdu en Moria. »

« Mithrandir, perdu ! dit Faramir. Il semble que le mauvais sort se soit acharné sur votre fraternité. Car il y a peine à croire qu’un être doué d’autant de sagesse, et aussi de pouvoir — car il a accompli de nombreuses et merveilleuses choses parmi nous —, puisse ainsi disparaître, et un si grand savoir être effacé du monde. En êtes-vous sûr ? Ou se pourrait-il qu’il ait décidé de vous quitter, pour se rendre où bon lui semblerait ? »

« Hélas ! dit Frodo. Je l’ai vu tomber dans l’abîme. »

« Je vois qu’il y a là un grand et terrible récit, dit Faramir, que vous pourrez me raconter dans la soirée, peut-être. Ce Mithrandir était, je le devine à présent, plus qu’un maître en tradition: un grand meneur des affaires de notre temps. Aurions-nous pu le consulter sur les mots difficiles entendus dans notre rêve, qu’il les eût éclaircis pour nous sans qu’il soit besoin d’un messager. Mais peut-être n’y aurait-il pas consenti, le voyage de Boromir étant voulu par le sort. Mithrandir ne nous parlait jamais de l’avenir, pas plus qu’il ne nous révélait ses desseins. Il obtint de mon père, je ne sais comment, la permission d’étudier les secrets de nos archives, et j’appris un peu de lui quand il voulut m’instruire (ce qui était rare). Il ne laissait jamais de chercher et de nous interroger, en particulier sur la Grande Bataille livrée sur Dagorlad au commencement du Gondor, quand Celui que nous ne nommons pas fut vaincu. Et il était avide d’histoires au sujet d’Isildur, quoiqu’il y eût moins de choses à dire le concernant; car nous n’avons jamais rien su de certain quant à ses derniers jours. »

Alors, la voix de Faramir se réduisit à un murmure. « Mais ceci au moins ai-je pu apprendre ou deviner, et je l’ai toujours gardé secret depuis, en mon for intérieur: Isildur a pris quelque chose de la main de l’Innommé, avant de quitter le Gondor pour n’être plus jamais revu parmi les mortels. Telle était la réponse aux questions de Mithrandir, me dis-je. Mais à l’époque, je n’y voyais qu’une affaire pour intéresser les érudits en savoir ancien. Et je ne m’imaginai pas non plus, quand nous discutâmes des mots énigmatiques de notre rêve, que *le Fléau d’Isildur* pût être ce même objet. Car Isildur fut pris en embuscade et tué par les flèches des Orques, d’après la seule légende qui nous est connue, et Mithrandir ne m’en avait jamais raconté davantage.

« Ce qu’est réellement cet Objet, je ne puis encore le deviner; mais ce doit être un héritage puissant et périlleux. Une arme redoutable, peut-être, que le Seigneur Sombre aura conçue. Si cette chose devait fournir un avantage sur le champ de bataille, je puis facilement concevoir que Boromir, orgueilleux et intrépide, souvent téméraire, toujours soucieux d’assurer la victoire de Minas Tirith (et par là sa propre gloire), ait pu la convoiter et être attiré par elle. Hélas ! il n’aurait jamais dû entreprendre cette mission ! J’aurais été choisi par mon père et par les anciens, mais il s’est mis en avant comme l’aîné et le plus hardi (l’un étant aussi vrai que l’autre), et il a été impossible de le retenir.

« Mais soyez tranquille, à présent ! Je ne prendrais pas cet objet s’il gisait au bord de la grand-route. Minas Tirith fût-elle au seuil de la ruine, et fussé-je moi seul capable de la sauver, mettant alors l’arme du Seigneur Sombre au service de son bien et de ma propre gloire. Non, je n’aspire pas à de tels triomphes, Frodo fils de Drogo. »

« Le Conseil n’en voulait pas non plus, dit Frodo. Ni moi-même. Je voudrais n’avoir rien à faire avec ces choses. »

« Pour ma part, dit Faramir, j’aimerais voir l’Arbre Blanc de nouveau en fleur dans la cour des rois, et la Couronne d’Argent revenir parmi nous, et Minas Tirith retrouver la paix: être Minas Anor comme autrefois, lumineuse, haute et belle, belle comme une reine parmi d’autres: non la maîtresse de nombreux esclaves, ni même la généreuse maîtresse d’esclaves consentants. La guerre est une nécessité, tant qu’il s’agit de défendre nos vies contre un destructeur qui voudrait tout dévorer; mais je n’aime pas la brillante épée pour son tranchant, ni la flèche pour sa rapidité, ni le guerrier pour ses triomphes. Je n’aime que ce qu’ils défendent: la cité des Hommes de Númenor; et je voudrais la voir aimée pour sa mémoire, son ancienneté, sa beauté, et sa présente sagesse. Aimée plutôt que crainte, sinon comme il arrive que l’on craigne la dignité d’un vieux sage.

« Ne me craignez donc point ! Je ne vous demande pas de m’en dire plus long. Je ne vous demande même pas de me dire si je vise plus près de la vérité. Mais si vous voulez bien me faire confiance, il se pourrait que je puisse vous conseiller dans votre présente quête, quelle qu’elle soit — oui, et même vous assister. »

Frodo ne répondit pas. Il faillit céder à l’envie d’être assisté et conseillé, de confier à ce grave jeune homme, qui semblait n’avoir que de sages et belles paroles, tout ce qu’il avait à l’esprit. Mais quelque chose le retenait. Son cœur était lourd de crainte et de chagrin: si lui et Sam étaient bien tout ce qui restait à présent des Neuf Marcheurs, ce qui semblait probable, alors lui seul était le gardien du secret de leur mission. Une méfiance indue était préférable à des paroles inconsidérées. Et le souvenir de Boromir, du terrible changement opéré sur lui par le charme de l’Anneau, demeurait très présent à son esprit, tandis qu’il observait Faramir et écoutait sa voix: si différents et si semblables à la fois.

Pendant un moment, ils poursuivirent leur marche en silence, telles des ombres grises et vertes passant sous les vieux arbres, leurs pas ne produisant aucun son; une multitude d’oiseaux chantaient au-dessus d’eux, et le soleil jouait sur la voûte de feuilles sombres et lustrées, dans les bois sempervirents de l’Ithilien.

Sam ne s’était pas mêlé à la conversation, mais il avait écouté; et ce faisant, sa fine oreille de hobbit s’était également arrêtée aux doux murmures de la forêt autour d’eux. Et il avait remarqué une chose, c’était que, durant toute la conversation, le nom de Gollum n’avait pas surgi une seule fois. Il s’en félicitait, en sachant bien qu’il ne pouvait espérer ne plus jamais l’entendre. Il ne tarda pas non plus à s’apercevoir que, même s’ils marchaient seuls, il y avait de nombreux hommes à proximité: non seulement Damrod et Mablung, qui se coulaient doucement d’une ombre à l’autre devant eux, mais plusieurs autres de chaque côté, qui se rendaient tous à l’endroit convenu d’un pas rapide et furtif.

Une fois, en se tournant vivement, comme si un picotement au cou l’avertissait qu’il était observé de derrière, il crut entrevoir une petite forme sombre se glissant derrière un tronc d’arbre. Il ouvrit la bouche pour parler mais la referma aussitôt. « Je n’en suis pas certain, se dit-il; et pourquoi je leur rappellerais ce vieux scélérat, s’ils ont choisi de l’oublier ? Je voudrais bien, moi ! »

Ils continuèrent ainsi, jusqu’à ce que les bosquets s’éclaircissent et que la pente devienne plus franche. Alors, prenant une nouvelle direction, vers la droite, ils parvinrent bientôt à une petite rivière au fond d’une étroite gorge: il s’agissait du même cours d’eau qui s’échappait de l’étang rond, tout là-haut. Devenu un torrent rapide, il bondissait sur une multitude de pierres dans un lit profondément encaissé, surplombé d’yeuses et de sombres buis. À l’ouest, ils apercevaient sous eux, dans une lumière diffuse, une étendue de plaines et de vastes prairies, et, miroitant à l’horizon sous le soleil déclinant, les larges eaux de l’Anduin.

« Ici je dois, hélas ! me montrer discourtois, dit Faramir. J’espère que vous le pardonnerez à un homme qui, jusqu’à présent, a laissé soumettre ses ordres à la courtoisie, de façon à ne pas vous tuer ni vous ligoter. Mais il a été ordonné qu’aucun étranger, pas même un de nos frères d’armes du Rohan, n’emprunte le chemin que nous allons suivre en étant libre de voir. Je dois vous bander les yeux. »

« Comme vous voudrez, dit Frodo. Même les Elfes en font autant quand le besoin s’en fait sentir, et nous avons traversé les frontières de Lothlórien la belle avec les yeux bandés. Gimli le nain s’en est offusqué, mais les hobbits l’ont enduré. »

« Je ne vais pas vous conduire dans un si bel endroit, dit Faramir. Mais je suis content que vous vous y soumettiez de votre plein gré, et non de force. »

Il appela discrètement, et Mablung et Damrod sortirent aussitôt des arbres, revenant vers lui. « Bandez les yeux de ces invités, dit Faramir. Solidement, mais sans les incommoder. Ne leur attachez pas les mains. Ils vont promettre de ne pas essayer de voir. Je pourrais m’en remettre à eux pour garder les yeux fermés, mais les paupières peuvent ciller si les pieds trébuchent. Conduisez-les en sorte qu’ils ne bronchent point. »

Les deux gardes masquèrent alors les yeux des hobbits à l’aide de foulards verts, rabattant leurs capuchons presque au niveau de la bouche; puis ils les prirent chacun par la main et se remirent promptement en route. Tout ce que Frodo et Sam surent de ce dernier mille, ils le devinèrent à l’aveugle. Ils ne tardèrent pas à s’engager sur un chemin descendant en pente raide; bientôt, il devint si étroit qu’ils durent aller à la file, frôlant une paroi rocheuse de part et d’autre: leurs gardes les dirigeaient de derrière, les mains posées fermement sur leurs épaules. De temps à autre, ils rencontraient des passages accidentés, et ils se sentaient momentanément soulevés de terre avant d’être redéposés. Le bruit de l’eau courante, toujours sur leur droite, ne cessait de se rapprocher et de s’intensifier. Enfin, on les fit s’arrêter. Mablung et Damrod les retournèrent vivement, et ce, à plusieurs reprises, et ils perdirent tout sens de l’orientation. Ils grimpèrent un peu: il parut alors faire froid, et la rumeur du cours d’eau était étouffée. Puis ils furent de nouveau soulevés et transportés au bas d’un long, très long escalier, avant de tourner un coin. Soudain, le son d’une eau jaillissante et clapotante revint à leurs oreilles, plus fort que jamais. Ce son paraissait les entourer, et ils sentaient une bruine sur leurs mains et leurs joues. Enfin, on les posa de nouveau par terre. Ils se tinrent là un moment, à demi apeurés, les yeux bandés, sans savoir où ils se trouvaient; et personne ne dit mot.

Puis la voix de Faramir retentit non loin derrière. « Laissez-les voir ! » dit-elle. Les foulards furent retirés et leurs capuchons relevés, puis ils ouvrirent les yeux et étouffèrent un cri.

Ils se tenaient sur un sol mouillé, de pierre polie: le seuil, en quelque sorte, d’une porte noire et grossièrement taillée qui s’ouvrait dans le roc derrière eux. Mais devant eux, une eau coulait en un mince voile, si proche que Frodo aurait pu y passer le bras. Elle faisait face à l’ouest. Les rayons horizontaux du soleil couchant venaient s’y heurter, et sa lumière rouge se brisait en une multitude de traits étincelants, aux couleurs perpétuellement changeantes. C’était comme s’ils regardaient à la fenêtre d’une tour elfique, aux rideaux filetés d’argent et d’or, de rubis, de saphir et d’améthyste, le tout embrasé d’un feu qui n’eût rien consumé.

« Au moins, par un heureux hasard, nous arrivons à la bonne heure pour vous récompenser de votre patience, dit Faramir. Voici la Fenêtre du Couchant, Henneth Annûn, la plus belle des chutes de l’Ithilien, pays aux mille fontaines. Rares sont les étrangers à l’avoir jamais vue. Mais il n’y a pas de salle royale derrière elle pour égaler sa beauté. Entrez voir ! »

Alors même qu’il parlait, le soleil sombra, et le feu s’éteignit dans la cascade. Ils tournèrent les talons et passèrent dans l’ouverture basse et menaçante. Ils se retrouvèrent aussitôt dans une cavité rocheuse, vaste et anguleuse, au plafond incliné et inégal. Quelques torches brûlaient, jetant une faible lumière sur les murs luisants. De nombreux hommes s’y trouvaient déjà. D’autres continuaient d’entrer par petits groupes de deux ou trois, à travers une porte sombre et étroite sur le côté. À mesure que leurs yeux s’habituaient à la pénombre, les hobbits constatèrent que la caverne était plus grande qu’ils ne l’avaient cru d’abord, et qu’elle était pourvue d’une grande provision d’armes et de victuailles.

« Voici donc notre refuge, dit Faramir. Vous n’y trouverez pas toutes vos aises, mais vous y passerez la nuit en paix. Au moins, vous serez au sec, et il y a ici de quoi manger, mais pas de feu, cela dit. Il fut un temps où l’eau passait à travers cette caverne et ressortait par l’arche, mais les ouvriers d’antan ont détourné son cours quelque part en amont, et le torrent fait maintenant un saut deux fois plus grand du haut des rochers au-dessus de nous. Toutes les entrées de cette grotte ont aussi été bouchées afin d’empêcher l’eau de s’infiltrer, ou quoi que ce soit d’autre: toutes sauf une. Il n’y a plus que deux issues: par cette porte là-bas, où vous êtes entrés les yeux bandés, et par le Rideau de la Fenêtre vers une profonde cuvette où les pierres saillissent comme des couteaux. Maintenant, reposez-vous un peu, jusqu’à ce que l’on serve le repas du soir. »

Les hobbits furent menés dans un coin et un lit bas mis à leur disposition, au cas où ils voudraient s’étendre. Entre-temps, les hommes s’affairèrent autour de la caverne, sans bruit, mais de façon efficace et ordonnée. Des tables légères, entreposées contre les murs, furent montées sur des tréteaux et chargées de couverts. Ceux-ci étaient, pour la plupart, simples et sans ornement, mais tous étaient de bonne et belle facture: assiettes, bols et plats ronds, d’argile brune vernissée ou encore de buis tourné, lisses et nets. Ici et là se voyait une coupelle ou une jatte de bronze poli; et une coupe d’argent toute simple était posée devant le siège du Capitaine, au centre de la table du fond.

Faramir déambulait parmi ses hommes, interrogeant chacun d’eux à mesure qu’ils entraient, toujours d’une voix douce. Certains revenaient de la poursuite donnée aux Sudrons; d’autres, restés sur place pour surveiller la route, arrivèrent en dernier. Tous les Sudrons avaient été retrouvés, sauf le grand mûmak: personne ne savait ce qu’il était devenu. Aucun mouvement de l’ennemi n’avait été rapporté; pas même un espion orque n’avait été vu.

« Tu n’as rien vu ni entendu, Anborn ? » demanda Faramir au dernier arrivant.

« Eh bien non, seigneur, répondit l’homme. Aucun orque en tout cas. Mais j’ai vu, ou il m’a semblé voir quelque chose d’un peu étrange. C’était au dernier crépuscule, à l’heure où l’œil grossit les choses. Alors il ne s’agissait peut-être que d’un écureuil. » À ces mots, Sam dressa l’oreille. « Mais dans ce cas, c’était un écureuil noir, et il n’avait pas de queue. On aurait dit une ombre au sol. Elle s’est précipitée derrière un tronc d’arbre dès que je me suis approché, et elle est montée aussi vite que l’aurait fait un écureuil. Vous ne tolérez pas qu’on tue des bêtes sauvages sans motif, et ça n’avait pas l’air d’autre chose, alors je n’ai pas hasardé de flèche. Il faisait trop sombre pour tirer de toute manière et, en un clin d’œil, la créature avait disparu dans l’ombre des feuilles. Mais je suis resté un peu, car elle semblait étrange, puis je me suis dépêché de revenir. J’ai cru l’entendre siffler après moi du haut des branches, au moment où je lui tournais le dos. Un gros écureuil, peut-être. Se pourrait-il que, sous l’ombre de l’Innommé, certaines bêtes de la forêt de Grand’Peur se soient aventurées jusque dans nos bois ? Ils ont des écureuils noirs, là-bas, à ce qu’on dit. »

« Cela se peut, dit Faramir. Mais ce serait un mauvais présage, si c’était le cas. Nous ne voulons pas des évadés du bois de Grand’Peur ici en Ithilien. » Sam crut alors le voir jeter un coup d’œil en direction des hobbits; mais Sam ne dit rien. Pendant un moment, Frodo et lui s’allongèrent et observèrent la lumière des torches, et les allées et venues des hommes parlant à voix basse. Puis soudain, Frodo s’endormit.

Sam était aux prises avec lui-même, pesant le pour et le contre. « Peut-être bien qu’il est correct, se disait-il, mais peut-être bien que non. Derrière les belles paroles se cache parfois un cœur fourbe. » Il bâilla. « Je pourrais dormir une semaine d’affilée que je m’en porterais mieux. Et puis qu’est-ce que je peux faire, même si je reste éveillé, moi tout seul, avec tous ces grands Hommes alentour ? Rien, Sam Gamgie; mais tu dois rester éveillé quand même. » Et par quelque prodige, il y réussit. La lumière s’évanouit à la porte de la caverne, le voile gris de l’eau ruisselante s’estompa et se perdit dans l’ombre. Mais le son de l’eau se poursuivait, toujours sur la même note, matin, midi et soir. Il murmurait et chuchotait, invitant au sommeil. Sam se frotta les yeux avec les poings.

On allumait d’autres torches. Un fût de vin fut mis en perce. On ouvrait des tonneaux de provisions. Des hommes allaient chercher de l’eau à la chute. Certains se lavaient les mains dans des cuvettes. On apporta à Faramir un grand bol de cuivre et une serviette blanche, et il se nettoya.

« Réveillez nos hôtes, dit-il, et apportez-leur de l’eau. Il est temps de passer à table. »

Frodo se redressa, bâillant et s’étirant. Sam, peu habitué à se faire servir, leva des yeux surpris vers l’homme de taille élancée qui s’inclinait devant lui avec une cuvette remplie d’eau.

« Posez-la par terre, maître, s’il vous plaît ! dit-il. Ce sera plus facile pour moi comme pour vous. » Alors, sous le regard ahuri et amusé des Hommes, il plongea la tête dans l’eau froide et s’aspergea la nuque et les oreilles.

« Est-ce une coutume de votre pays de se laver la tête avant le souper ? » demanda l’homme.

« Non, avant le petit déjeuner, dit Sam. Mais si on manque de sommeil, un peu d’eau froide sur la nuque, c’est comme la pluie sur une laitue qui se fane. Voilà ! Maintenant, je serai réveillé assez longtemps pour avaler une bouchée. »

On les conduisit à des sièges adaptés à leur taille aux côtés de Faramir: des barils recouverts de fourrures, plus hauts que les bancs des hommes. Avant de commencer à manger, Faramir et tous les siens se tournèrent face à l’ouest et observèrent un moment de silence. Faramir signifia aux deux hobbits d’en faire autant.

« Nous faisons toujours de même, dit-il tandis qu’ils se rasseyaient: nous regardons vers Númenor qui fut jadis, et au-delà, vers la Patrie des Elfes qui est encore, et vers ce qui est au-delà encore et qui sera toujours. N’avez-vous aucune coutume semblable à l’heure des repas ? »

« Non, dit Frodo, se sentant étrangement fruste et dénué d’instruction. Mais quand nous sommes invités à un repas, nous nous inclinons devant notre hôte, et après avoir mangé, nous nous levons pour le remercier. »

« Cela, nous le faisons aussi », dit Faramir.

Après un si long périple, et autant de jours à marcher et à camper dans les terres sauvages et solitaires, ce repas du soir leur parut un festin: boire du vin jaune pâle, frais et parfumé, manger du pain et du beurre, des viandes salées, des fruits secs et du bon fromage rouge, tout cela les mains propres, avec des plats et des couteaux propres... Ni Frodo ni Sam ne refusèrent rien de ce qu’on leur offrit, non plus qu’une deuxième et même une troisième assiettée. Le vin afflua dans leurs veines et coula dans leurs membres fatigués, et ils se sentirent heureux et tranquilles comme jamais depuis qu’ils avaient quitté le pays de Lórien.

Une fois le repas terminé, Faramir les conduisit à un renfoncement à l’arrière de la caverne, dissimulé en partie derrière des rideaux; et une chaise et deux tabourets y furent apportés. Une petite lampe en terre cuite brûlait dans une niche.

« Vous pourriez bientôt avoir sommeil, dit-il, surtout le bon Samsaget, qui n’a pas voulu fermer l’œil avant de manger — que ce soit par crainte d’émousser un noble appétit, ou par peur de son hôte, je ne sais. Mais il n’est pas bon de dormir sitôt sorti de table, encore moins après un jeûne. Parlons donc un peu. De votre long voyage depuis Fendeval, il doit y avoir bien des choses à dire. Et de votre côté, vous voudriez peut-être en savoir plus long sur nous, et sur le pays où vous êtes en ce moment. Parlez-moi de mon frère Boromir, et du vieux Mithrandir, et des belles gens de Lothlórien. »

Frodo n’avait plus sommeil, et il se sentait d’humeur à discuter. Mais si la nourriture et le vin avaient su le mettre à son aise, il n’en avait pas perdu toute prudence pour autant. Sam arborait un air radieux et chantonnait pour lui-même, mais quand Frodo parla, il se contenta d’écouter au début, en aventurant çà et là une exclamation approbatrice.

Frodo raconta plusieurs de leurs aventures, mais toujours en ayant soin d’éviter le sujet de leur quête et celui de l’Anneau, insistant plutôt sur le rôle courageux endossé par Boromir au sein de la Compagnie, que ce fût avec les loups sauvages, sous les neiges du Caradhras ou dans les mines de Moria, où Gandalf tomba. Faramir fut d’ailleurs grandement secoué par le récit de l’affrontement sur le pont.

« Boromir dut être fâché de devoir fuir des Orques, dit-il, ou même cette chose redoutable que vous évoquez, le Balrog — même s’il fut le dernier à partir. »

« Il fut le dernier, dit Frodo, mais Aragorn fut obligé de prendre la tête de notre groupe. Lui seul connaissait le chemin, après la chute de Gandalf. Mais s’ils n’avaient eu à s’occuper de nous, petites gens sans défense, je crois que ni lui ni Boromir n’auraient choisi de fuir. »

« C’eût peut-être été préférable si Boromir était tombé aux côtés de Mithrandir, plutôt que d’aller à la rencontre du sort qui l’attendait au-dessus des chutes du Rauros. »

« Peut-être. Mais à votre tour de me parler de vos heurs et malheurs, dit Frodo, contournant de nouveau la question. Car je voudrais en savoir plus long sur Minas Ithil et Osgiliath, et sur Minas Tirith l’inébranlable. Quel espoir reste-t-il pour cette cité dans sa longue guerre ? »

« Quel espoir ? demanda Faramir. Il y a longtemps que nous n’en avons plus. L’épée d’Elendil, si vraiment elle devait revenir, pourrait le raviver, mais je pense qu’elle ne servira qu’à retarder le jour néfaste, sauf s’il venait d’autres secours inattendus, des Elfes ou des Hommes. Car l’Ennemi gagne en nombre pendant que le nôtre diminue. Nous sommes un peuple agonisant, un automne sans printemps.

« Les Hommes de Númenor s’étaient établis tout le long du littoral et dans les régions côtières des Grandes Terres, mais ils succombèrent pour la plupart au vice et à la déraison. Bon nombre s’éprirent des Ténèbres et de magie noire; certains s’abandonnèrent entièrement à la facilité et à l’indolence, et d’autres se battirent entre eux, jusqu’à ce que leur faiblesse les offrît en pâture aux hommes sauvages.

« Il n’est pas dit que des arts maléfiques aient jamais été pratiqués au Gondor, ou que l’Innommable y fût jamais considéré avec honneur; et la sagesse et la beauté d’autrefois, ramenées de l’Ouest aux temps anciens, demeurèrent longtemps au royaume des fils d’Elendil le Beau, et elles y vivent encore. Mais il reste que le Gondor fut l’artisan de son propre déclin, sombrant peu à peu dans la déchéance et croyant que l’Ennemi dormait, lui qui n’était que banni et non détruit.

« La mort y était toujours présente, car les Númenóréens — comme ils le faisaient dans leur ancien royaume, causant ainsi sa perte — continuaient de soupirer après la vie éternelle et inaltérable. Les rois édifiaient des tombeaux plus somptueux que les maisons des vivants, et ils prêtaient plus de valeur aux noms de leur ancien lignage qu’à ceux de leurs propres fils. Des seigneurs sans enfants languissaient dans d’antiques salles, à méditer sur l’héraldique; des hommes desséchés composaient, dans des chambres secrètes, de puissants élixirs, ou interrogeaient les étoiles dans de hautes tours grelottantes. Et le dernier roi de la lignée d’Anárion mourut sans héritier.

« Mais les intendants furent plus sages et plus fortunés. Plus sages, car ils sollicitèrent la force de nos gens, chez les solides habitants des côtes et les hardis montagnards des Ered Nimrais. Et ils conclurent une trêve avec les fières peuplades du Nord qui avaient coutume de nous assaillir, des hommes d’un courage farouche, mais qui n’étaient pas moins nos parents éloignés, contrairement aux sauvages Orientais ou aux cruels Haradrim.

« C’est ainsi qu’à l’époque de Cirion, Douzième Intendant (mon père étant le vingt et sixième), ils chevauchèrent à notre aide, et au grand Champ de la Celebrant, ils anéantirent les ennemis qui avaient envahi nos provinces septentrionales. Ce sont ces gens qu’on appelle les Rohirrim, les maîtres des chevaux; et nous leur cédâmes alors les champs de Calenardhon, depuis appelés le Rohan, car cette province était longtemps restée fort peu peuplée. Et ils devinrent nos alliés, et depuis lors, ils nous ont toujours été fidèles et nous viennent en aide dans le besoin, et ils gardent nos frontières septentrionales et la Brèche du Rohan.

« De notre savoir et de nos mœurs, ils ont pris ce qui leur semblait bon, et leurs seigneurs parlent notre langue si besoin est; toutefois, ils restent en grande partie attachés aux coutumes de leurs pères et à leurs souvenirs, et ils parlent entre eux leur langue nordique. Et nous les aimons: de grands hommes et de belles femmes, aussi valeureux les uns que les autres, et forts; avec leurs cheveux d’or et leurs yeux éclatants, ils nous rappellent la jeunesse des Hommes, tels qu’ils étaient aux Jours Anciens. D’ailleurs, si l’on en croit nos maîtres en tradition, ils ont avec nous cette vieille affinité, au sens où ils sont issus des Trois Maisons des Hommes elles-mêmes à l’origine des Númenóréens; non de Hador aux Cheveux d’Or, l’Ami des Elfes, peut-être, mais de ceux de ses semblables qui n’allèrent pas dans l’Ouest au-delà de la Mer, refusant d’entendre l’appel.

« Car c’est ainsi que notre tradition distingue les peuples: il y a les Hauts Hommes, ou les Hommes de l’Ouest, c’est-à-dire les Númenóréens; les Peuples du Milieu, les Hommes du Crépuscule, tels les Rohirrim et leurs semblables qui vivent encore loin dans le Nord; et enfin les Sauvages, les Hommes de l’Obscurité.

« Et pourtant, si les Rohirrim se sont rapprochés de nous à certains égards, dans le raffinement des arts et des manières, nous aussi sommes devenus plus semblables à eux, et ne pouvons guère plus revendiquer le titre de Hauts. Nous sommes devenus des Hommes du Milieu, du Crépuscule, même si nous avons d’autres souvenirs. Car à l’instar des Rohirrim, nous aimons aujourd’hui la guerre et la bravoure pour elles-mêmes, à la fois comme un divertissement et comme une fin en soi; et si, encore de nos jours, nous considérons que les aptitudes et le savoir d’un guerrier ne devraient pas se limiter au métier des armes et de la tuerie, nous plaçons néanmoins le guerrier au-dessus des hommes d’autres professions. La nécessité de notre temps nous y contraint. Mon frère, Boromir, ne faisait pas exception: c’était un homme de prouesses, et pour cela, il était plus estimé que tout autre homme du Gondor. Et il était certes très valeureux: il y avait longtemps qu’aucun héritier de Minas Tirith n’avait été si dur à la tâche, si prompt à monter au front, ou si apte à sonner du Grand Cor. » Faramir soupira et marqua une pause.

« Vous dites pas grand-chose des Elfes, m’sieur, dans tous vos récits », dit Sam, trouvant soudain le courage. Il avait remarqué que Faramir semblait parler des Elfes avec révérence, et cette disposition, plus encore que sa manière courtoise, sa bonne chère et son vin, avait gagné le respect de Sam et atténué ses soupçons.

« Non, certes, maître Samsaget, dit Faramir, car je ne suis pas versé dans la tradition elfique. Mais vous soulevez là un autre aspect par lequel nous avons changé, depuis notre passage de Númenor jusqu’en Terre du Milieu. Car comme vous le savez peut-être, puisque vous avez marché avec Mithrandir et conversé avec Elrond, les Edain, les Pères des Númenóréens, s’étaient battus aux côtés des Elfes lors des premières guerres, et ils furent récompensés par l’octroi d’un royaume en pleine Mer, en vue de la Patrie des Elfes. Mais en Terre du Milieu, à l’époque des ténèbres, les Hommes et les Elfes furent aliénés par les artifices de l’Ennemi, et par la lente marche du temps qui continue d’entraîner les deux peuples sur leurs chemins divergents. De nos jours, les Hommes craignent les Elfes et doutent d’eux, sans pourtant bien les connaître. Et nous, au Gondor, devenons pareils aux autres Hommes, à ceux du Rohan; car même eux, qui s’opposent au Seigneur Sombre, évitent tout rapport avec les Elfes et parlent du Bois Doré avec effroi.

« Mais il en est encore parmi nous qui recherchent la compagnie des Elfes autant que faire se peut, et il arrive que l’un des nôtres se rende secrètement en Lórien, souvent pour ne jamais revenir. Pas moi. Car j’estime qu’il est désormais périlleux pour un mortel d’aller délibérément à la rencontre du Peuple Aîné. Mais je vous envie de vous être entretenus avec la Dame Blanche. »

« La Dame de Lórien ! Galadriel ! s’écria Sam. Vous devriez la voir, oh oui, il faudrait, m’sieur. J’suis qu’un hobbit, je m’occupe du jardinage à la maison, m’sieur, si vous me comprenez; et j’suis pas très doué pour la poésie — pas pour la composition: quelques vers comiques, peut-être, de temps en temps, vous savez, mais pas de la vraie poésie — alors je peux pas vous le dire comme je l’entends vraiment. Il faudrait le chanter. Il faudrait demander à l’Arpenteur, à Aragorn, c’est-à-dire, ou au vieux M. Bilbo. Mais que j’aimerais donc composer une chanson sur la Dame. Elle est si belle, m’sieur ! Ravissante ! Parfois comme un grand arbre en fleur, parfois comme une jeannette blanche, toute petite et délicate. Dure comme l’diamant, douce comme le clair de lune. Chaude comme le soleil, froide comme le givre des étoiles. Fière et distante comme une cime de neige, et aussi gaie que la plus joyeuse fille que j’aie vue au printemps avec des pâquerettes dans les cheveux. Mais tout ça c’est des sottises, et loin de ce que j’entends. »

« Dans ce cas, elle doit être vraiment ravissante, dit Faramir. Périlleusement belle.

« J’en sais trop rien, pour ce qui est de *périlleux*, dit Sam. À mon avis, il y en a qui vont dans la Lórien et qui apportent leur péril avec eux, et ils le trouvent là-bas parce qu’ils l’ont apporté. Mais on pourrait dire qu’elle est périlleuse, parce qu’elle est si forte en elle-même. On peut se fracasser sur elle, comme un navire sur un rocher; ou se néyer dedans, comme un hobbit dans une rivière. Mais ni le rocher ni la rivière sont à blâmer. Sauf que Boro... » Il s’arrêta et rougit jusqu’aux oreilles.

« Oui ? *Sauf que Boromir*, disiez-vous ? s’enquit Faramir. Qu’alliez-vous dire ? Il portait son péril avec lui ? »

« Oui, m’sieur, vous m’excuserez, aussi brave qu’était votre frère, si je peux me permettre. Mais vous l’avez vu venir depuis le début. Parce que moi, du moment où on a quitté Fendeval, j’ai observé Boromir et je l’ai écouté — histoire de veiller sur mon maître, vous comprendrez, sans vouloir nuire à votre frère d’aucune façon — et je suis d’avis qu’une fois en Lórien, il a fini par comprendre ce que j’avais déjà deviné: ce qu’il voulait. Du moment qu’il l’a vu pour la première fois, il a voulu avoir l’Anneau de l’Ennemi ! »

« Sam ! » s’écria Frodo, atterré. Il s’était un moment absorbé dans ses propres réflexions; et il en ressortait brusquement, mais trop tard.

« Sapristi ! fit Sam, blêmissant, puis virant à l’écarlate. V’là que je recommence ! *Chaque fois que t’ouvres ton grand clapet, tu te fourres les pieds dedans*, qu’il me disait l’Ancêtre, et il avait pas tort. Misère, oh misère !

« Alors là un instant, m’sieur ! dit-il à Faramir, et il se tourna pour lui faire face, rassemblant tout son courage. Allez pas profiter de mon maître parce que son serviteur est pas mieux qu’un idiot. Vous nous bercez de belles paroles depuis tout à l’heure, vous m’avez fait baisser ma garde, à parler d’Elfes et tout ça. Mais *beau est qui bien fait*, comme on dit. C’est l’occasion de montrer votre qualité. »

« Il semblerait, oui, dit Faramir, lentement et très doucement, avec un étrange sourire. Voilà donc la réponse à toutes les énigmes ! L’Anneau Unique que l’on croyait disparu du monde. Et Boromir a tenté de le prendre de force ? Et vous vous êtes enfuis ? Et vous avez couru tout ce temps — jusque dans mes bras ! Et je vous tiens ici en pays sauvage: deux demi-hommes, une armée entière à ma disposition, et l’Anneau des Anneaux. Joli coup de fortune ! L’occasion rêvée pour Faramir, Capitaine du Gondor, de montrer sa qualité ! Ha ! » Il se leva, grand et sévère, et ses yeux gris étincelaient.

Frodo et Sam sautèrent de leurs tabourets et se tinrent côte à côte, dos au mur, cherchant la poignée de leur épée à tâtons. Il y eut un silence. Tous les hommes de la caverne s’arrêtèrent de parler pour les regarder avec étonnement. Mais Faramir se rassit sur sa chaise et se mit à rire doucement; puis soudain, il prit de nouveau un air grave.

« Hélas pour Boromir ! Ce fut une trop dure épreuve ! dit-il. Combien vous grossissez mon chagrin, étranges vagabonds d’un pays lointain, porteurs du péril des Hommes ! Mais vous êtes plus mauvais juges des Hommes que je ne le suis des Demi-Hommes. Nous sommes des gens de vérité, nous autres hommes du Gondor. Nous nous vantons rarement, et ensuite nous agissons, dussions-nous y laisser la vie. *Je ne le prendrais pas quand même je le trouverais sur la grand-route*, vous disais-je. Même si j’étais homme à désirer cet objet, et même sans avoir su clairement ce dont il s’agissait quand j’ai prononcé ces paroles, je les considérerais comme un serment, et je serais tenu par elles.

« Mais je ne suis pas cet homme. Ou je suis assez sage pour savoir qu’il est des périls que l’on doit fuir. Rasseyez-vous en paix ! Et soyez tranquille, Samsaget. Si vous paraissez avoir trébuché, dites-vous que le sort en avait décidé ainsi. Votre cœur est non seulement fidèle, mais il est clairvoyant, et il a vu plus clair que vos yeux. Car aussi étrange que cela puisse paraître, il n’y avait aucun danger à me révéler cela. Votre maître bien-aimé pourrait même en bénéficier. Cela tournera à son avantage, si j’y puis quelque chose. Alors soyez tranquille. Mais gardez-vous ne serait-ce que de mentionner à nouveau cet objet. Une fois suffit. »

Les hobbits regagnèrent leurs sièges et s’assirent sans dire un mot. Les Hommes retournèrent à leurs boissons et à leur conversation, voyant que leur capitaine s’était payé une quelconque plaisanterie aux dépens de ses petits hôtes, et qu’elle était terminée.

« Eh bien, Frodo, nous nous comprenons enfin, à présent, dit Faramir. Si vous avez accepté cette chose contre votre gré, parce que d’autres vous l’ont demandé, vous avez ma pitié et mon plus grand respect. Et je m’émerveille de vous voir le tenir celé, sans vous en servir. Vous êtes un peuple et un monde nouveaux pour moi. Tous vos semblables sont-ils pareils à vous ? Votre pays doit être un royaume de paix et de contentement, où l’on tient les jardiniers en haute estime. »

« Tout ne va pas pour le mieux dans mon pays, dit Frodo, mais les jardiniers y sont à l’honneur. »

« Mais les gens doivent se fatiguer, même dans leurs jardins, comme le font toutes choses sous le Soleil de ce monde. Et vous êtes loin de chez vous et las de votre voyage. Assez pour ce soir. Dormez, tous les deux — en paix, si vous le pouvez. Ne craignez rien ! Je ne désire pas le voir, ni le toucher, ou en savoir plus que je n’en sais déjà (ce qui est bien assez), de crainte de m’exposer au danger et de réussir moins bien l’épreuve que Frodo fils de Drogo. Allez vous reposer — mais dites-moi seulement d’abord, si vous le voulez bien, où vous désirez aller et ce que vous comptez faire. Car je dois monter la garde, attendre, et réfléchir. Le temps passe. Au matin, nous devrons prendre chacun le chemin qui nous est dévolu. »

À mesure que le choc de la peur s’estompait, Frodo s’était senti trembler. À présent, une grande lassitude descendit sur lui comme un nuage. Toute feinte, toute résistance lui était désormais impossible.

« Je cherchais une façon d’entrer au Mordor, dit-il faiblement. Je cherchais à me rendre au Gorgoroth. Je dois trouver la Montagne du Feu et jeter l’objet dans le gouffre du Destin. Gandalf l’a dit. Je ne pense pas y arriver jamais. »

Faramir le dévisagea avec un grave étonnement. Puis il le saisit soudain alors qu’il vacillait, et, le soulevant avec délicatesse, il le porta jusqu’au lit, l’y allongea et le couvrit chaudement. Frodo sombra aussitôt dans un profond sommeil.

Un autre lit fut installé près du sien à l’intention de son serviteur. Sam hésita un moment, puis, s’inclinant très bas: « Bonne nuit, Capitaine, monseigneur, dit-il. Vous avez saisi l’occasion, m’sieur. »

« Croyez-vous ? » dit Faramir.

« Oui m’sieur, et vous avez montré votre qualité: la plus haute. »

Faramir sourit. « Vous êtes un serviteur hardi, maître Samsaget. Mais n’en faites pas trop; car l’éloge venant de ceux qui sont dignes d’éloges est la plus haute des récompenses. Pourtant, il n’y avait pas matière à louange. Je ne sentais pas la moindre attirance, pas le moindre désir qui m’eût poussé à agir autrement. »

« Eh bien, m’sieur, dit Sam, vous disiez que mon maître avait un air elfique; et c’était juste et vrai. Mais je vais vous dire une chose: vous aussi, vous avez un air, m’sieur, et il me fait penser à... enfin, à Gandalf, aux magiciens. »

« Peut-être, dit Faramir. Peut-être discernez-vous, de très loin, l’air de Númenor. Bonne nuit ! »

6

L’étang interdit

Frodo ouvrit les yeux et trouva Faramir penché sur lui. De vieilles craintes le saisirent pendant une seconde, et il se redressa avec un mouvement de recul.

« Il n’y a rien à craindre », dit Faramir.

« Est-ce déjà le matin ? » demanda Frodo avec un bâillement.

« Pas encore, mais la nuit tire à sa fin, et la pleine lune se couche. Viendrez-vous l’admirer ? Il est également une affaire au sujet de laquelle j’aimerais connaître votre avis. Je suis désolé de vous réveiller, mais viendrez-vous ? »

« J’arrive », dit Frodo, se levant, et frissonnant un peu en quittant la chaleur de la couverture et des fourrures. Il semblait faire froid dans la caverne sans feu. Le bruit de l’eau résonnait dans le calme nocturne. Il revêtit sa cape et suivit Faramir.

Sam, s’éveillant tout à coup par quelque instinct de vigilance, remarqua d’abord la couche vide de son maître, et il sauta à bas de son lit. Il vit alors deux formes sombres, Frodo et un homme, se détachant sur l’arche, laquelle était baignée d’une pâle lumière blanche. Il se hâta d’aller les rejoindre, passant bon nombre d’hommes dormant sur des matelas rangés le long du mur. À l’entrée de la grotte, il vit que le Rideau s’était mué en un éblouissant voile de soie, de perles et de fils argentins: des glaçons de lune en train de fondre. Mais il ne s’arrêta pas pour l’admirer. Se détournant, il suivit son maître à travers l’étroit passage dans la paroi de la caverne.

Ils empruntèrent alors un sombre corridor, puis montèrent une série de marches inondées menant à un petit palier uni, taillé dans la pierre et éclairé par le ciel pâle, lequel brillait au-dessus d’eux à travers un long puits. De là partaient deux volées de marches: l’une semblait continuer jusqu’à la haute berge du cours d’eau; l’autre tournait vers la gauche. Ils suivirent cette dernière. Elle montait en spirale comme dans une tourelle.

Débouchant enfin des ténèbres rocheuses, ils scrutèrent les environs. Ils se tenaient sur une grande pierre plate sans balustrade ou parapet. Sur leur droite, à l’est, le torrent plongeait, arrosant de nombreuses terrasses, puis, se déversant sur un abrupt, il emplissait une rigole d’une grande force d’eau sombre, mouchetée d’écume, qui tourbillonnait et se ruait presque à leurs pieds, avant de se jeter du haut du précipice qui s’ouvrait sur leur gauche. Un homme se tenait là, près du bord, silencieux, le regard fixé vers le bas.

Frodo se retourna pour observer les minces rubans dessinés par l’eau plongeante et ondoyante. Puis il leva les yeux et regarda à l’horizon. Le monde était calme et froid, comme à l’approche de l’aube. La pleine lune sombrait loin dans l’Ouest, ronde et blanche. De pâles brumes miroitaient dans la vallée en contrebas, vaste océan de vapeur argentée sous lequel roulaient les fraîches eaux nocturnes de l’Anduin. Des ténèbres noires s’élevaient au-delà, et en leur sein, çà et là, froides, incisives et lointaines, blanches comme les dents de fantômes, étincelaient les cimes des Ered Nimrais, les Montagnes Blanches du royaume de Gondor, couronnées de neiges éternelles.

Frodo se tint un moment sur le haut rocher, et un frisson lui parcourut l’échine. Il se demandait si, quelque part dans la vastitude des terres environnées de nuit, ses vieux compagnons marchaient ou dormaient, ou encore gisaient morts dans un linceul de brume. Pourquoi avait-il été amené ici, tiré du tranquille confort d’un sommeil oublieux ?

Sam attendait une réponse à la même question, et il ne put s’empêcher de marmonner à l’oreille de son maître, et pour lui seul (du moins le croyait-il): « C’est une bien belle vue, pas de doute, monsieur Frodo, mais elle glace le cœur, sans parler des os ! Qu’est-ce qui se passe ? »

Faramir l’entendit, et il lui répondit. « Un coucher de lune sur le Gondor. Le bel Ithil, en quittant la Terre du Milieu, jette un dernier regard sur les mèches blanches du vieux Mindolluin. Cela vaut bien quelques frissons. Mais ce n’est pas là ce que je vous amenais voir — encore que personne ne vous ait amené, Samsaget; ce n’est que la rançon de votre vigilance. Une gorgée de vin vous remettra. Venez voir ! »

Il s’avança auprès du guetteur silencieux au bord du sombre précipice, et Frodo le suivit. Sam resta en arrière. Sa position, sur cette haute plateforme glissante, lui semblait déjà bien assez précaire. Faramir et Frodo regardèrent en bas. Loin au-dessous d’eux, les eaux blanches se déversaient dans une vasque remplie d’écume et allaient tournoyer dans un sombre bassin de forme ovale, profondément creusé parmi les rochers, pour ressortir par une étroite décharge et continuer à descendre ainsi, fumantes et chuintantes, vers des contrées plus calmes et plus planes. Le clair de lune rayonnait encore au pied de la chute et frissonnait sur l’eau du bassin. Frodo remarqua alors une petite créature sombre sur la rive la plus proche; mais au moment où il posait les yeux sur elle, elle plongea et disparut un peu en avant du bouillonnement de la chute, fendant l’eau sombre aussi net qu’une flèche ou une pierre anguleuse.

Faramir se tourna vers l’homme debout à côté de lui: « De quoi dirais-tu qu’il s’agit, Anborn ? D’un écureuil ou d’un martin-pêcheur ? Voit-on des martins-pêcheurs noirs dans les étangs nocturnes de Grand’Peur ? »

« Ce n’est pas un oiseau, peu importe ce que c’est, répondit Anborn. Il va sur quatre pattes et plonge à la manière d’un homme; et il montre une belle maîtrise de la chose. Qu’est-il en train de faire ? Cherche-t-il à grimper jusque derrière le rideau pour gagner notre refuge ? Il semble que nous soyons finalement découverts. J’ai ici mon arc, et j’ai posté d’autres archers, presque aussi bons tireurs que moi, sur les deux rives. Nous n’attendons plus que votre ordre pour tirer, Capitaine. »

« Allons-nous tirer ? » demanda Faramir, se tournant vivement vers Frodo.

Pendant un instant, Frodo resta muet. Puis: « Non ! dit-il. Non ! Je vous supplie de ne pas le faire. » S’il l’avait osé, Sam eût crié « oui », plus vite et plus fort. Bien qu’il ne fût pas en mesure de voir, leurs paroles ne lui laissaient aucun doute quant à ce qu’ils avaient sous les yeux.

« Vous savez donc ce qu’est cette chose ? dit Faramir. Allons, maintenant que vous l’avez vue, dites-moi pourquoi il faudrait l’épargner. Durant toutes nos discussions, vous ne m’avez pas parlé une seule fois de votre compagnon errant, et je l’ai laissé tranquille, en attendant. Car cette affaire pouvait attendre, le temps qu’il soit pris et amené devant moi. J’ai envoyé mes plus fins chasseurs à sa recherche, mais il leur a faussé compagnie, et personne ne l’a plus revu jusqu’à cette nuit, sauf Anborn que voici, qui l’aperçut hier soir à la brune. Mais maintenant, il a fait pire que d’aller chasser le connil dans les hautes terres: il a osé venir jusqu’à Henneth Annûn, et il doit le payer de sa vie. Ce petit être m’étonne: secret et rusé comme il est, venir folâtrer ainsi dans l’étang sous notre fenêtre... S’imagine-t-il que nous dormons toute la nuit sans aucune surveillance ? Pourquoi agit-il ainsi ? »

« Il y a deux réponses à cela, je pense, dit Frodo. D’abord, il ne sait pas grand-chose des Hommes, et malgré toute sa ruse, il peut ne pas savoir que des Hommes se cachent ici, tellement votre refuge est secret. En outre, je crois qu’il est attiré ici par un désir impérieux, plus fort que la prudence. »

« Il est attiré ici, dites-vous ? répéta Faramir à voix basse. Se peut-il que... est-il donc au courant de votre fardeau ? »

« En fait, oui. Il l’a lui-même porté pendant de nombreuses années. »

« *Lui ?* dit Faramir, le souffle coupé. Cette histoire nous mène d’énigme en énigme. Ainsi, il le pourchasse ? »

« Peut-être. Il le considère comme un trésor. Mais je ne parlais pas de cela. »

« Que cherche-t-il alors ? »

« Du poisson, dit Frodo. Regardez ! »

Ils baissèrent les yeux vers l’étang sombre. Une petite tête noire apparut de l’autre côté du bassin, juste en dehors de l’ombre des rochers. Il y eut un bref éclair d’argent et un tourbillon de petites rides. La forme nagea vers le bord, puis, avec une extraordinaire agilité, pareille à une grenouille, elle bondit hors de l’eau et grimpa sur la rive. Elle s’assit aussitôt et se mit à ronger la petite chose argentée qui étincelait dans ses mains; les derniers rayons de la lune tombaient à présent derrière la muraille rocheuse à l’extrémité de l’étang.

Faramir rit doucement. « Du poisson ! dit-il. Une faim moins périlleuse. Mais peut-être pas: le poisson pêché dans l’étang de Henneth Annûn pourrait lui coûter tout ce qu’il a à donner. »

« Je l’ai à la pointe de ma flèche, dit Anborn. Ne dois-je pas tirer, Capitaine ? Pour qui vient ici sans permission, la mort est notre loi. »

« Attends, Anborn, dit Faramir. Cette affaire est plus difficile qu’il n’y paraît. Qu’avez-vous à dire à présent, Frodo ? Pourquoi l’épargner ? »

« C’est une pauvre créature famélique, dit Frodo, qui n’a pas conscience du danger auquel elle s’expose. Et Gandalf, votre Mithrandir, il vous aurait enjoint de ne pas la tuer pour cette même raison, mais pas uniquement. Il a interdit aux Elfes de le faire. Je ne sais pas exactement pourquoi, et dans ce lieu ouvert, il m’est impossible de vous dire ce que je puis en deviner. Mais il semble que cet être soit lié à ma mission, d’une manière ou d’une autre. Avant que vous tombiez sur nous dans les bosquets, il était mon guide. »

« Votre guide ! s’écria Faramir. De plus en plus étrange. Je suis prêt à beaucoup pour vous, Frodo, mais à cela je ne puis consentir: laisser cet habile rôdeur partir d’ici à son gré, pour vous rejoindre plus tard s’il en a envie, ou être attrapé par des orques et leur dire tout ce qu’il sait sous peine d’être mis au supplice. Il doit être tué ou bien pris. Tué, s’il n’est pas pris très bientôt. Mais comment prendre cette chose visqueuse aux multiples formes, sinon par un trait empenné ? »

« Laissez-moi descendre doucement jusqu’à lui, dit Frodo. Vous pouvez toujours garder vos arcs bandés, et au moins m’abattre moi, si j’échoue. Je ne m’enfuirai pas. »

« Dans ce cas, faite vite ! dit Faramir. S’il en ressort vivant, alors qu’il soit votre fidèle serviteur pour le restant de ses malheureux jours. Conduis Frodo jusqu’à la rive, Anborn, et sois discret. Cette chose a un nez et des oreilles. Donne-moi ton arc. »

Anborn laissa échapper un grognement, et, prenant la tête, il descendit l’escalier en colimaçon jusqu’au petit palier, où ils prirent le deuxième escalier: il menait à une étroite ouverture voilée par d’épais buissons. Frodo s’y glissa en silence et déboucha au haut de la rive sud, au-dessus de l’étang. Il faisait noir, à présent, et les chutes donnaient une pâle lueur grise, dernier reflet du clair de lune qui s’attardait dans le ciel de l’ouest. Frodo ne voyait pas Gollum. Il fit quelques pas en avant, et Anborn le suivit à pas furtifs.

« Allez-y ! souffla-t-il à l’oreille de Frodo. Faites attention à votre droite. Si vous tombez dans l’étang, personne ne pourra vous sauver, sauf votre ami pêcheur. Et souvenez-vous qu’il y a des archers à portée, même si vous ne les voyez peut-être pas. »

Frodo s’avança à quatre pattes, usant de ses mains à la manière de Gollum, autant pour se guider que pour assurer son équilibre. Les rochers étaient plats et lisses pour la plupart, mais glissants. Il s’arrêta pour écouter. Au début, il ne discerna rien d’autre que le bruissement incessant de la chute juste derrière lui. Puis il entendit alors, non loin devant, un sibilant murmure.

« Poissson, bon poissson. La Face Blanche est partie, mon trésor, oui, enfin. Maintenant, on peut manger poisson en paix. Non, pas en paix, trésor. Car le Trésor est perdu; oui, perdu. Sales hobbits, méchants hobbits. Ils nous ont abandonné, *gollum*; et le Trésor est parti. Seulement le pauvre Sméagol, tout seul. Pas de Trésor. Méchants Hommes, ils vont le prendre, enlever mon Trésor. Voleurs. On les z’hait. Poissson, bon poissson. Nous rend fort. Donne les yeux clairs, les doigts comme des serres, oui. Les étouffer, trésor. Tous les étouffer, oui, si on en a la chance. Bon poissson. Bon poissson ! »

Ainsi poursuivit-il son monologue, presque aussi incessant que la chute d’eau, seulement interrompu par un faible bruit de salive et de déglutition. Frodo frissonna, écoutant sa voix avec pitié et dégoût. Il aurait voulu qu’elle s’arrête, et souhaité ne plus jamais avoir à l’entendre. Anborn n’était pas loin derrière lui. Il aurait pu revenir tout doucement sur ses pas et lui demander de faire signe aux chasseurs de tirer. Ils auraient sans doute l’occasion de s’approcher suffisamment, pendant que Gollum était trop occupé à se goinfrer pour être sur ses gardes. Un seul tir bien visé, et Frodo serait à jamais débarrassé de cette voix pitoyable. Mais non; Gollum avait une revendication légitime envers lui désormais. Un serviteur a revendication sur son maître pour les services rendus, même par crainte. Sans Gollum, ils ne se seraient jamais extirpés des Marais Morts. Et Frodo, pour une raison ou pour une autre, était bien certain que Gandalf ne l’aurait pas souhaité.

« Sméagol ! » souffla-t-il.

« Poissson, bon poissson », dit la voix.

« Sméagol ! » fit-il un peu plus fort. La voix cessa.

« Sméagol, le Maître est venu te chercher. Le Maître est ici. Viens, Sméagol ! » Il n’y eut d’autre réponse qu’un doux sifflement, comme une inspiration.

« Viens, Sméagol ! dit Frodo. Nous sommes en danger. Les Hommes te tueront s’ils te trouvent ici. Viens vite, si tu souhaites éviter la mort. Viens voir le Maître ! »

« Non ! dit la voix. Pas gentil Maître. Abandonne le pauvre Sméagol et part avec nouveaux amis. Maître peut attendre. Sméagol n’a pas fini. »

« Pas le temps, dit Frodo. Emporte le poisson avec toi. Viens ! »

« Non ! Doit finir poisson. »

« Sméagol ! dit Frodo d’un ton désespéré. Le Trésor va se mettre en colère. Je vais prendre le Trésor, et je vais lui dire: fais-le avaler les arêtes et s’étouffer. Jamais plus goûter à poisson. Viens, le Trésor attend ! »

Il y eut un sifflement perçant. Bientôt, Gollum sortit des ténèbres, marchant à quatre pattes, comme un chien désobéissant appelé par son maître. Il avait à la bouche un poisson à demi grignoté, et un autre à la main. S’approchant de Frodo, presque nez à nez, il le renifla. Ses yeux pâles brillaient. Puis il ôta le poisson de sa bouche et se redressa.

« Gentil Maître ! susurra-t-il. Gentil hobbit, revenu chercher pauvre Sméagol. Bon Sméagol vient. Maintenant, partons, partons vite, oui. À travers les arbres, pendant que les Faces sont éteintes. Oui, venez, partons ! »

« Oui, nous partirons bientôt, dit Frodo. Mais pas tout de suite. Je vais t’accompagner comme promis. Je t’en fais de nouveau la promesse. Mais pas maintenant. Tu n’es pas encore en sécurité. Je vais te sauver, mais tu dois me faire confiance. »

« On doit faire confiance au Maître ? dit Gollum d’un ton suspicieux. Pourquoi ? Pourquoi pas partir tout de suite ? Où qu’il est, l’autre, le hobbit fâché et pas poli ? Où qu’il est ? »

« Là-haut, dit Frodo, montrant la chute d’eau. Je ne partirai pas sans lui. Il faut aller le retrouver. » Son cœur se serra. Cela ressemblait trop à une ruse. Il ne craignait pas vraiment que Faramir permît à ses hommes de tuer Gollum, mais il voudrait sans doute le voir capturé et ligoté; et la façon dont Frodo s’y était pris ne pouvait manquer d’être perçue comme une trahison par cette pauvre créature déloyale. Il serait sans doute impossible de jamais lui faire comprendre ou croire que Frodo lui avait sauvé la vie par le seul moyen à sa disposition. Que pouvait-il faire d’autre ? — sinon tenir sa parole, du mieux qu’il le pouvait, auprès des deux parties. « Viens ! dit-il. Ou le Précieux va se mettre en colère. Il faut nous en retourner, remonter le cours d’eau. Allons, allons, toi d’abord ! »

Gollum se mit à ramper le long de la rive, reniflant d’un air soupçonneux. Bientôt il s’arrêta et leva la tête. « Il y a quelque chose ! dit-il. Pas un hobbit. » Brusquement, il se retourna. Une flamme verte brûlait dans ses yeux exorbités. « Maître ! Sss ! Maître ! siffla-t-il. Vilain ! Tricheur ! Fourbe ! » Il cracha, puis tendit ses longs bras et ses mains blanches aux doigts étrangleurs.

Au même moment, la haute silhouette noire d’Anborn surgit derrière lui et lui tomba dessus. Une grande main puissante le saisit à la nuque et l’immobilisa. Il se tourna comme l’éclair, tout mouillé et visqueux qu’il était, se tortillant comme une anguille, mordant et griffant comme un chat. Mais deux autres hommes accoururent d’entre les ombres.

« Ne bouge plus ! dit l’un. Ou nous te planterons autant d’épines qu’un porc-épic. Ne bouge plus ! »

Gollum devint mou comme une chiffe, et il se mit à gémir et à pleurer. Ils le ligotèrent, sans grande délicatesse.

« Doucement, doucement ! dit Frodo. Il n’est pas de taille à lutter contre vous. Ne lui faites pas de mal, si possible. Il sera plus calme de cette façon. Sméagol ! Ils ne te feront pas de mal. Je vais t’accompagner, et il ne t’arrivera rien. À moins qu’ils ne me tuent aussi. Fais confiance au Maître ! »

Gollum se retourna et lui cracha dessus. Les hommes le soulevèrent, lui masquèrent la vue avec une cagoule et l’emmenèrent.

Frodo les suivit, rongé par le remords. Ils passèrent l’ouverture derrière les buissons et, à travers escaliers et corridors, ils regagnèrent la caverne. On y avait allumé deux ou trois torches, et des hommes commençaient à s’affairer. Sam était là, et il regarda l’étrange paquet mou que transportaient les hommes avec un drôle d’air. « Vous l’avez eu ? » dit-il à Frodo.

« Oui. Enfin non, je ne l’ai pas eu. Il est venu à moi, parce qu’il me faisait confiance au début, j’en ai peur. Je ne voulais pas qu’on le ligote ainsi. J’espère que ça s’arrangera; mais tout cela me déplaît au plus haut point. »

« Et moi donc, dit Sam. Mais rien va jamais s’arranger tant qu’on aura ce concentré de misère dans les pattes. »

Un homme se présenta et fit signe aux hobbits de le suivre, sur quoi il les mena jusqu’à au renfoncement à l’arrière de la caverne. Faramir avait pris place dans sa chaise, et on avait rallumé la lampe dans la niche au-dessus de sa tête. D’un geste de la main, il les invita à s’asseoir sur les tabourets à côté de lui. « Apportez du vin pour nos invités, dit-il. Et amenez-moi le prisonnier. »

On apporta le vin; puis Anborn entra, transportant Gollum. Il lui ôta la cagoule et le remit sur ses pieds, restant debout derrière lui afin de le soutenir. Gollum plissa les yeux, cachant la malveillance de son regard sous ses paupières lourdes et exsangues. Il faisait vraiment triste figure, ruisselant et froid, empestant le poisson (il en serrait encore un dans sa main); ses mèches clairsemées pendillaient comme des algues fétides sur son front osseux, et son nez coulait.

« Desserrez ! Desserrez ! dit-il. La corde nous fait mal, si, si, elle nous fait mal, et on n’a rien fait. »

« Rien fait ? » répéta Faramir, posant un regard acéré sur le misérable devant lui, mais sans qu’aucune expression ne parût sur ses traits, fût-elle de colère, de pitié ou de stupéfaction. « Rien fait ? N’as-tu jamais rien fait qui méritât que l’on t’inflige les liens, ou un pire châtiment ? Il ne m’appartient pas d’en juger, heureusement. Mais cette nuit, tu es venu là où il est mortel d’aller. Les poissons de cet étang sont chèrement payés. »

Gollum laissa tomber le poisson qu’il tenait. « Veut pas poisson », dit-il.

« Le prix ne porte pas sur le poisson, dit Faramir. Le seul fait de venir ici et de contempler l’étang est passible de peine de mort. Je t’ai épargné jusqu’ici à la prière de Frodo, qui m’assure que, de lui au moins, tu as mérité certain remerciement. Mais tu devras aussi me satisfaire. Quel est ton nom ? D’où viens-tu ? Et où t’en vas-tu ? Quelle affaire t’occupe ? »

« On est perdus, perdus, dit Gollum. Pas de nom, pas d’affaire, pas de Trésor, rien. Seulement vide. Seulement faim; oui, on a faim. Quelques petits poissons, de vilains petits poissons pleins d’arêtes, pour une pauvre créature, et ils disent la mort. Ils sont tellement sages; tellement justes, tellement, tellement justes. »

« Pas très sages, dit Faramir. Mais justes: oui, peut-être, aussi justes que nous l’autorise notre peu de sagesse. Relâchez-le, Frodo. » Faramir prit un petit couteau à sa ceinture et le remit à Frodo. Gollum, se méprenant sur son geste, poussa un cri aigu et s’effondra.

« Allons, Sméagol ! dit Frodo. Il faut me faire confiance. Je ne te laisserai pas tomber. Réponds-lui en toute honnêteté, si tu le peux. Cela va t’aider et non te nuire. » Il trancha les liens qui lui retenaient les poignets et les chevilles, puis il l’aida à se relever.

« Viens çà ! dit Faramir. Regarde-moi ! Connais-tu le nom de cet endroit ? Y es-tu déjà venu ? »

Gollum leva lentement les yeux et les plongea malgré lui dans ceux de Faramir. Toute lumière s’éteignit en eux et, tels deux globes pâles et mats, ils fixèrent un moment les yeux clairs et imperturbables de l’homme du Gondor. Il y eut un silence immobile. Puis Gollum baissa la tête et se recroquevilla lentement sur le sol, grelottant. « On sait pas et on veut pas savoir, gémit-il. Jamais venu ici; jamais revenir. »

« Il y a dans votre esprit des portes verrouillées et des fenêtres closes, et derrière elles, des chambres obscures, dit Faramir. Mais pour l’heure, j’estime que vous dites la vérité. Cela vaut mieux pour vous. Quel serment êtes-vous prêt à jurer de ne jamais revenir; et de ne jamais conduire en ces lieux, par la parole ou par les gestes, aucun être vivant ? »

« Le Maître sait, dit Gollum, jetant à Frodo un regard de côté. Oui, il sait. On promettra au Maître, s’il nous sauve. On promettra à Cela, oui. » Il rampa aux pieds de Frodo. « Sauvez-nous, gentil Maître ! geignit-il. Sméagol promet au Trésor, il donne sa parole. Jamais revenir, jamais parler, non, jamais ! Non, trésor, non ! »

« Êtes-vous satisfait ? » demanda Faramir.

« Oui, dit Frodo. Du moins, il vous faut accepter cette promesse ou faire appliquer votre loi. Vous n’obtiendrez rien d’autre. Mais je lui ai promis qu’il ne lui arriverait rien, s’il venait à moi. Et je ne voudrais pas que l’on puisse dire que j’ai manqué à ma parole. »

Faramir resta un moment à réfléchir. « Très bien, finit-il par dire. Je te rends à ton maître, à Frodo fils de Drogo. Qu’il déclare ce qu’il entend faire de toi ! »

« Mais, seigneur Faramir, dit Frodo, s’inclinant, vous n’avez toujours pas déclaré vos intentions concernant ledit Frodo, et tant qu’elles ne sont pas connues, il ne peut faire aucun projet pour lui-même ou ses compagnons. Votre jugement a été reporté jusqu’au matin; mais voici que le matin approche. »

« Je vais donc rendre ma sentence, dit Faramir. Quant à vous, Frodo, dans la mesure des pouvoirs qui me sont conférés par une plus haute instance, je vous déclare libre d’aller et venir au royaume de Gondor, jusque sur les confins de son ancien territoire; à ceci près que ni vous, ni aucun de ceux qui vont avec vous, n’avez la permission de venir en ce lieu sans y être convié. Cette sentence sera valable pendant un an et un jour, après quoi elle deviendra nulle, à moins que vous ne veniez à Minas Tirith avant ce terme, vous présenter devant le Seigneur et Intendant de la Cité. Je le prierai alors d’entériner ma décision et de la prolonger à vie. En attendant, quiconque prendrez-vous sous votre aile sera sous ma protection et sous le bouclier du Gondor. Êtes-vous exaucé ? »

Frodo s’inclina bien bas. « Je le suis, dit-il, et je me mets à votre service, si cet engagement est d’une quelconque valeur pour quelqu’un d’aussi distingué et digne d’honneur. »

« Il est d’une grande valeur, dit Faramir. Et maintenant, prendrez-vous cette créature, ce Sméagol, sous votre protection ? »

« Oui, je prends Sméagol sous ma protection », dit Frodo. Sam soupira ostensiblement — non pas en raison des politesses, qu’il approuvait entièrement, comme tout hobbit l’aurait fait. Du reste, dans le Comté, pareille affaire aurait exigé encore bien des discours et des révérences.

« Ainsi donc, dit Faramir en se tournant vers Gollum, tu es sous sentence de mort; mais tant que tu marcheras auprès de Frodo, nous te laisserons la vie sauve pour ce qui nous concerne. Toutefois, si un homme du Gondor quel qu’il soit vient à te trouver en dehors de sa présence, la sentence tombera. Et puisse la mort te trouver promptement, au Gondor ou en dehors, si tu ne le sers pas bien. Maintenant, réponds-moi: où comptes-tu aller ? Tu étais son guide, me dit-il. Où le conduisais-tu ? » Gollum ne répondit pas.

« Je n’admettrai pas que cela reste secret, dit Faramir. Réponds-moi ou je vais revenir sur mon jugement ! Gollum ne dit toujours rien.

« Je vais répondre pour lui, dit Frodo. Il m’a conduit à la Porte Noire, comme je le lui ai demandé; mais elle était infranchissable. »

« Aucune porte ne permet d’entrer librement dans le Pays Sans-Nom », dit Faramir.

« Voyant cela, nous nous en sommes détournés, et nous avons pris la route du Sud, poursuivit Frodo; car il nous a dit qu’il y avait — ou pouvait y avoir — un chemin près de Minas Ithil. »

« Minas Morgul », dit Faramir.

« Je ne le sais pas très bien, dit Frodo, mais ce chemin, je pense, grimpe dans les montagnes du côté nord de la vallée où se trouve l’ancienne cité. Il monte jusqu’à un haut col et redescend alors vers... ce qui est au-delà. »

« Connaissez-vous le nom de ce haut col ? » dit Faramir.

« Non », répondit Frodo.

« On l’appelle Cirith Ungol. » Gollum lâcha un sifflement perçant et se mit à marmonner entre ses dents. « N’est-ce pas là son nom ? » dit Faramir en se tournant vers lui.

« Non ! dit Gollum, et il poussa un cri aigu, comme sous l’effet d’un coup de poignard. Oui, oui, on a entendu le nom une fois. Mais qu’est-ce que ça nous change, comment il s’appelle ? Maître dit qu’il doit y entrer. Alors il faut bien essayer un chemin. Il n’y a pas d’autre chemin qu’on peut essayer, non. »

« Pas d’autre chemin ? dit Faramir. Comment le sais-tu ? Et qui a exploré tous les confins de ce sombre royaume ? » Il considéra Gollum, longuement et pensivement. Puis il parla de nouveau. « Emmenez cette créature, Anborn. Traitez-la bien, mais gardez-la à l’œil. Quant à toi, Sméagol, n’essaie pas de plonger dans les chutes. Les dents des rochers sont si acérées qu’elles te tueraient avant l’heure. Laisse-nous, maintenant, et n’oublie pas ton poisson ! »

Anborn sortit et Gollum alla devant lui, le cou rentré dans les épaules. Le rideau fut tiré devant le renfoncement.

« Frodo, je crois que vous ne faites pas bien, dit Faramir. Vous ne devriez pas partir avec ce misérable petit être. Il est mauvais. »

« Non, pas entièrement mauvais », dit Frodo.

« Peut-être pas entièrement, dit Faramir; mais la malignité le ronge comme un chancre, et le mal grandit. Il ne vous mènera à rien de bon. Si vous consentiez à vous séparer de lui, je le ferais guider avec mon sauf-conduit jusqu’à l’endroit de son choix aux frontières du Gondor. »

« Il ne voudrait pas, dit Frodo. Il me suivrait comme il le fait depuis longtemps. Et j’ai promis maintes fois de le prendre sous mon aile et de le suivre où il choisirait de m’emmener. Vous ne voudriez pas me forcer à manquer à ma parole ? »

« Non, dit Faramir. Mais mon cœur le voudrait. Car il paraît moins néfaste de pousser un autre à se dédire que de le faire soi-même, surtout devant un ami lié sans le savoir à son propre malheur. Mais non — s’il désire vous suivre, vous n’avez pas le choix de le supporter, maintenant. Mais je ne crois pas que vous soyez tenu d’aller à Cirith Ungol, dont il vous a dit moins de choses qu’il n’en sait. Cela, tout au moins, j’ai pu le voir clairement dans son esprit. N’allez pas à Cirith Ungol ! »

« Que faire, alors ? dit Frodo. Retourner à la Porte Noire et me livrer aux mains des gardes ? Que savez-vous de cet endroit pour que son nom vous soit si redoutable ? »

« Rien de certain, dit Faramir. Nous autres du Gondor n’allons plus jamais à l’est de la Route de nos jours: personne de la jeune génération ne l’a jamais fait, pas plus qu’aucun d’entre nous n’a mis le pied dans les Montagnes de l’Ombre. Nous ne les connaissons qu’à travers les vieux récits et la rumeur des jours d’autrefois. Mais il y a une terreur noire dans les cols qui dominent Minas Morgul. Les vieillards et les maîtres en tradition, à la seule mention de Cirith Ungol, blêmissent et s’enferment dans le silence.

« Il y a très longtemps que la vallée de Minas Morgul est tombée sous l’emprise du mal, et elle était déjà une menace et un objet d’effroi, du temps où l’Ennemi banni vivait encore au loin, et où la plus grande part de l’Ithilien était toujours sous notre autorité. Comme vous le savez, cette cité fut jadis une place forte, fière et belle, Minas Ithil, la jumelle de notre cité à nous. Mais elle nous fut enlevée par des hommes implacables que l’Ennemi, aux jours de sa puissance première, avait placés sous sa domination et qui, après la chute de celui-ci, avaient longuement erré sans toit ni maître. Il est dit que leurs seigneurs étaient des hommes de Númenor tombés autrefois dans une sombre cruauté; l’Ennemi leur avait donné des anneaux de pouvoir et les avait ainsi dévorés: ils étaient devenus des spectres vivants, terribles et malfaisants. Après son départ, ils prirent Minas Ithil et s’y établirent, et ils firent d’elle et de toute la vallée alentour un lieu de corruption: elle semblait vide et ne l’était pas, car une peur informe vivait au-dedans des murs ruinés. Neuf Seigneurs y résidaient, et après le retour de leur Maître, qu’ils facilitèrent et préparèrent en secret, ils regagnèrent en force. Puis les Neuf Cavaliers sortirent des portes de l’horreur et nous ne pûmes leur résister. N’approchez pas de leur citadelle. On vous apercevrait. Il y a là une malveillance qui ne dort pas, et plein d’yeux sans paupières. N’allez pas par là ! »

« Mais par où me feriez-vous passer, sinon ? dit Frodo. Vous ne pouvez me guider vous-même jusqu’aux montagnes, dites-vous, ni au-delà. Mais je suis contraint d’aller au-delà par engagement solennel envers le Conseil: il me faut trouver un chemin ou périr dans l’entreprise. Et si je fais demi-tour, refusant la route au moment d’atteindre sa pénible extrémité, où irai-je alors parmi les Elfes ou les Hommes ? Voudriez-vous me voir entrer au Gondor avec cet Objet, celui-là même qui a rendu votre frère fou de désir ? Quel sortilège opérerait-il à Minas Tirith ? Souhaitons-nous qu’il y ait deux cités de Minas Morgul, grimaçant de part et d’autre d’une plaine morte où tout ne serait que pourriture ? »

« Ce n’est pas mon souhait », dit Faramir.

« Dans ce cas, que voulez-vous que je fasse ? »

« Je l’ignore. Seulement, je ne voudrais pas que vous alliez à la mort ou au supplice. Et je ne crois pas que Mithrandir aurait choisi cette voie. »

« Mais comme il n’est plus des nôtres, je dois prendre les chemins qui s’offrent à moi. Et il n’y a pas le temps pour de longues recherches », dit Frodo.

« C’est un destin cruel, une mission désespérée, dit Faramir. Mais rappelez-vous au moins ma mise en garde: méfiez-vous de ce guide, Sméagol. Le meurtre ne lui est pas étranger. Je l’ai lu en lui. » Il soupira.

« Eh bien, sitôt rencontrés on se quitte, Frodo fils de Drogo. Je n’ai pas à vous bercer de douces paroles: je n’espère pas vous revoir, aucun autre jour sous notre Soleil. Mais vous partirez maintenant avec ma bénédiction, sur vous et sur tous vos semblables. Reposez-vous un peu, le temps que nous vous préparions un peu de nourriture.

« J’aimerais bien apprendre comment ce sournois de Sméagol est entré en possession de l’Objet dont nous parlons, et comment il l’a perdu, mais je ne vous importunerai pas plus longtemps. Si, contre tout espoir, vous revenez un jour au pays des vivants et que nous reprenons chacun notre récit, assis sous une muraille ensoleillée, riant de nos vieilles peines, alors vous me raconterez. D’ici là — ou un autre moment que les Pierres de Vision de Númenor ne montrent pas —, adieu ! »

Il se leva et s’inclina profondément devant Frodo, puis, tirant le rideau, il passa dans la caverne.

7

Voyage à la Croisée des Routes

Frodo et Sam regagnèrent leurs lits et s’y allongèrent en silence, prenant un peu de repos, tandis que les hommes se mettaient en train pour la journée. Au bout d’un moment, on leur apporta de l’eau, puis on les conduisit à une table où était posée de la nourriture pour trois personnes. Faramir déjeuna avec eux. Il n’avait pas dormi depuis le combat de la veille, mais il ne semblait pas fatigué pour autant.

Quand ils eurent terminé, ils se levèrent. « Puisse la faim ne jamais vous travailler sur la route, dit Faramir. Vous avez peu de provisions, mais j’ai demandé qu’une petite réserve de nourriture adaptée au voyage soit rangée dans vos paquets. Vous ne manquerez pas d’eau tant que vous marcherez en Ithilien, mais ne buvez à aucun cours d’eau issu d’Imlad Morgul, la Vallée de la Mort Vivante. Et je dois vous dire quelque chose d’autre. Mes guetteurs et mes éclaireurs sont tous revenus, même ceux qui se sont hasardés en vue de la Morannon. Tous me rapportent une même chose curieuse. Le pays est vide. Il n’y a personne sur la route, et aucun bruit de pas, aucun cor, aucune corde d’arc ne s’entend nulle part. Un silence attentif plane sur le Pays Sans-Nom. Je ne sais pas ce que cela présage. Mais le temps s’achemine vers quelque formidable conclusion. La tempête est imminente. Hâtez-vous pendant qu’il est encore temps ! Si vous êtes prêts, partons. Le Soleil se lèvera bientôt au-dessus de l’ombre. »

Les hobbits retrouvèrent leurs paquets (un peu plus lourds que précédemment), et ils reçurent aussi deux solides bâtons de bois poli, ferrés à la base, leur tête sculptée munie d’une ganse de cuir tressé.

« Voici que nous nous séparons, et je ne puis vous offrir aucun présent qui convienne, dit Faramir; mais prenez ces bâtons. Ils peuvent servir à qui doit marcher ou grimper dans les terres sauvages. Les hommes des Montagnes Blanches en font usage; mais ceux-ci ont été tronqués à votre hauteur et garnies de nouvelles pointes de fer. Ils sont faits du bel arbre que l’on nomme *lebethron*, favori des artisans du bois au Gondor; et un don d’orientation et de facilité de retour leur a été conféré. Puisse ce don ne pas faire entièrement défaut sous l’Ombre dans laquelle vous vous rendez ! »

Les hobbits s’inclinèrent profondément. « Très gracieux hôte, dit Frodo, Elrond le Semi-Elfe m’avait dit que je trouverais l’amitié en cours de route, secrète et inattendue. Je ne m’attendais certainement pas à trouver autant d’amitié que vous en avez montré. D’un grand mal est né ainsi un très grand bien. »

Ils s’apprêtèrent au départ. On amena Gollum de quelque recoin ou cachot: il semblait plus à l’aise à présent, mais il restait près de Frodo et évitait le regard de Faramir.

« Votre guide doit avoir les yeux bandés, dit Faramir, mais vous et votre serviteur Samsaget en êtes dispensés, si vous le voulez. »

Gollum piaula et se tortilla, s’agrippant à Frodo, quand vint le temps de lui bander les yeux; et Frodo dit: « Bandez-nous les yeux à tous les trois, et couvrez les miens en premier; peut-être verra-t-il alors qu’on ne lui veut aucun mal. » Ce qu’ils firent; et on les mena hors de la caverne de Henneth Annûn. Quand ils eurent passé les couloirs et les escaliers, ils sentirent l’air frais du matin, pur et doux, autour d’eux. Toujours privés de la vue, ils continuèrent à monter pendant quelque temps, puis se mirent à descendre doucement. Enfin, la voix de Faramir ordonna qu’on leur découvrît les yeux.

Ils se tenaient de nouveau sous les branchages. On n’entendait plus le bruit des chutes, car une longue pente inclinée au sud se trouvait entre eux et le ravin où coulait le torrent. À l’ouest, ils voyaient de la lumière entre les arbres, comme si le monde trouvait là une fin soudaine, au bord d’un précipice donnant seulement sur le ciel.

« Ici, nos chemins se séparent pour de bon, dit Faramir. Si vous suivez mon conseil, vous attendrez avant de prendre à l’est. Continuez tout droit: vous bénéficierez ainsi du couvert des arbres pour de nombreux milles encore. Ici, à l’ouest, se trouve une crête où le pays plonge dans les grandes vallées, tantôt soudainement et à pic, tantôt par de longues collines. Restez près de cette crête et de la lisière des bois. Au début de votre voyage, vous pourrez marcher de jour, je crois. Le pays repose dans une illusion de paix, et pour un temps, tout mal s’est retiré. Faites bonne route, tant que vous le pouvez ! »

Il embrassa alors les hobbits à la manière des siens, courbant le dos et plaçant ses mains sur leurs épaules, et embrassant leur front. « Allez avec la bonne volonté de tous les hommes bons ! » dit-il.

Ils s’inclinèrent jusqu’au sol. Puis il se retourna et, sans un regard en arrière, il les quitta et alla rejoindre ses deux gardes restés un peu en retrait. Les hobbits s’émerveillèrent de voir l’agilité avec laquelle se murent alors ces hommes en vert, disparaissant presque en un clin d’œil. La forêt où Faramir se tenait il y a peu leur parut vide et morne, comme si un rêve avait pris fin.

Frodo soupira et se tourna de nouveau vers le sud. Comme pour signifier son mépris à l’égard de telles civilités, Gollum grattouillait dans l’humus au pied d’un arbre. « Encore affamé, ç’ui-là ? pensa Sam. Eh bien, nous voilà repartis ! »

« Ils ont déguerpi enfin ? demanda Gollum. Ssales méchants hommes ! Cou de Sméagol lui fait z’encore mal, oh oui. Allons-nous-en ! »

« Oui, partons, dit Frodo. Mais si tu peux seulement dire du mal de ceux qui t’ont accordé leur clémence, alors tais-toi ! »

« Gentil Maître ! dit Gollum. Sméagol plaisantait seulement. Il pardonne toujours, oui, oui, toujours, même le gentil Maître et ses petites tricheries. Oh oui, gentil Maître, gentil Sméagol ! »

Frodo et Sam ne répondirent pas. Hissant leurs paquets et prenant leur bâton en main, ils s’enfoncèrent dans les bois de l’Ithilien.

Ils se reposèrent deux fois ce jour-là, et prirent un peu de la nourriture laissée par Faramir: des fruits secs et des viandes salées, assez pour bon nombre de jours; et suffisamment de pain pour ne pas en manquer pendant qu’il resterait frais. Gollum ne mangea rien.

Le soleil se leva et passa, invisible, au-dessus de leurs têtes. Comme il se mettait à décliner, la lumière entre les arbres à l’ouest prit un reflet doré; et toujours ils marchaient sous un ombrage vert et frais, entourés de silence. On aurait dit que tous les oiseaux s’étaient envolés ou étaient frappés de mutisme.

L’obscurité gagna rapidement les bois silencieux, et ils s’arrêtèrent avant la tombée de la nuit, fourbus, car ils avaient parcouru sept lieues ou davantage depuis Henneth Annûn. Frodo s’étendit sous un très vieil arbre et dormit toute la nuit sur l’épaisse couche d’humus entre ses racines. Sam, tout près de lui, eut une nuit plus agitée: il se réveilla à maintes reprises, mais il ne voyait jamais le moindre signe de Gollum. Ce dernier s’était éclipsé aussitôt que les hobbits s’étaient allongés, blotti, peut-être, dans quelque trou à proximité pour y dormir en paix, ou parti chasser à travers la nuit sans prendre de repos. Il ne le dit pas à ses compagnons; mais il revint aux premières lueurs et les tira du sommeil.

« Il faut se lever, oui, il faut ! dit-il. Encore un long chemin à faire, vers le sud et l’est. Les hobbits doivent se hâter ! »

Cette journée se passa de manière très semblable à la précédente, sinon que le silence parut encore plus grand; l’air devint lourd, et ils commencèrent à étouffer sous les arbres. On eût dit que le tonnerre couvait. Gollum s’arrêtait souvent, humant l’air, puis il marmonnait entre ses dents et les exhortait de se hâter.

Alors que la troisième marche de la journée tirait à sa fin et que l’après-midi déclinait, la forêt s’éclaircit et les arbres se firent plus imposants et plus clairsemés. De grandes yeuses d’énorme circonférence se dressaient, sombres et graves, au milieu de vastes clairières, avec çà et là quelques frênes chenus, et des chênes géants aux yeux brun-vert à peine éclos. Tout autour d’eux étaient de hauts prés d’herbe verte tachetés de chélidoine et d’anémones, blanches et bleues, à présent repliées pour le sommeil; et il y avait de grands îlots tapissés de feuilles de jacinthes des bois, leurs minces tiges à clochettes perçant déjà le terreau. Aucun être vivant, ni bête ni oiseau, ne se voyait; mais dans ces endroits découverts, Gollum prenait peur, et ils avançaient avec plus de prudence, se glissant d’un arbre à l’autre parmi les ombres longues.

La lumière baissait rapidement lorsqu’ils atteignirent l’orée de la forêt. Là, ils s’assirent sous un vieux chêne noueux qui projetait des racines serpentines le long d’un talus escarpé aux contours éboulés. Une vallée profonde et indécise s’étendait devant eux. Sur son versant opposé, les arbres s’assemblaient de nouveau, bleu-gris dans le soir monotone, et poursuivaient leur marche vers le sud. À droite, les Montagnes du Gondor rougeoyaient, loin dans l’Ouest, sous un ciel panaché de flammes. À gauche étaient des ténèbres: les immenses murailles du Mordor; et du sein de ces ténèbres surgissait la longue vallée, plongeant vers l’Anduin en un sillon toujours plus large. Un cours d’eau se hâtait en son creux: Frodo entendait monter sa voix rocailleuse à travers le silence; et le long de la rive opposée, une route sinueuse descendait tel un pâle ruban, à la rencontre de brumes grises et froides que le couchant n’effleurait pas. Là, Frodo crut discerner au loin, comme flottant sur une mer ombreuse, les hauts sommets indistincts et les pinacles brisés de vieilles tours sombres et solitaires.

Il se tourna vers Gollum. « Sais-tu où nous sommes ? » demanda-t-il.

« Oui, Maître. Endroits très dangereux. C’est la route qui part de la Tour de la Lune, Maître, et elle descend vers la ville en ruine sur les bords du Fleuve. La ville en ruine, oui, endroit très malsain, rempli d’ennemis. On n’aurait pas dû suivre le conseil des Hommes. Les Hobbits se sont beaucoup écartés du chemin. Faut aller vers l’est, maintenant, par là-bas. » Il étendit un bras décharné vers les ténébreuses montagnes. « Et on peut pas prendre cette route. Oh non ! Des gensses cruelles passent par ici qui viennent de la Tour. »

Frodo abaissa le regard sur la route. Personne ne s’y déplaçait, du moins pour le moment. Elle semblait peu fréquentée, voire abandonnée, courant jusqu’aux ruines désolées au milieu du brouillard. Mais un sentiment de malveillance planait dans l’air, comme si des êtres passaient bel et bien sous ses yeux sans qu’il pût les voir. Se tournant de nouveau vers les lointains pinacles en train de se fondre dans la nuit, Frodo frissonna. Le son de l’eau lui semblait froid et cruel: la voix de la Morgulduin, la rivière polluée issue de la Vallée des Spectres.

« Qu’allons-nous faire ? dit-il. Nous avons longuement marché et parcouru bien des milles. Irons-nous à la recherche d’un endroit où nous cacher, quelque part dans les bois derrière nous ? »

« Inutile de se cacher dans le noir, dit Gollum. C’est le jour que les hobbits doivent se cacher maintenant, oui, le jour. »

« Oh pitié ! fit Sam. Il faut bien qu’on se repose un peu, quitte à se relever en plein milieu de la nuit. Il y aura encore quelques heures d’obscurité, assez pour nous emmener dans une longue marche, si tu connais le chemin. »

Gollum accepta à contrecœur, et, faisant de nouveau face aux arbres, il se fraya un chemin vers l’est en longeant les bords clairsemés du bois. Il ne voulait pas les laisser dormir au sol si près de l’odieuse route, et après quelque discussion, ils grimpèrent l’un après l’autre dans la fourche d’un gros chêne vert dont les énormes branches s’écartaient ensemble du tronc, offrant une bonne cachette et un refuge plutôt confortable. La nuit tomba, et il fit bientôt complètement noir sous la ramure de l’arbre. Frodo et Sam burent un peu d’eau et mangèrent du pain et des fruits secs, mais Gollum se pelotonna et s’endormit aussitôt. Les hobbits ne fermèrent pas les yeux.

Il devait être un peu après minuit quand Gollum se réveilla: ses yeux ouverts leur apparurent soudain, pâles et luisants. Il tendit l’oreille et renifla, ce qui, comme ils avaient pu le constater, semblait être sa méthode habituelle pour déterminer l’heure de la nuit.

« Est-on reposés ? A-t-on eu un beau sommeil ? dit-il. Allons-y ! »

« Non; et non, grogna Sam. Mais oui, on s’en ira s’il le faut. »

Gollum se laissa aussitôt descendre du haut de l’arbre, retombant à quatre pattes, et les hobbits le suivirent plus lentement.

Sitôt descendus, ils se remirent en route, Gollum en tête, vers l’est, le long de la pente sombre. Ils ne voyaient pas grand-chose, car la nuit était à présent si noire qu’ils pouvaient à peine apercevoir les troncs des arbres avant de se cogner contre eux. Le sol devint plus inégal et la marche plus ardue, mais Gollum ne semblait aucunement démonté. Il les menait à travers les fourrés et les ronceraies, tantôt suivant le bord d’une profonde crevasse ou d’un sombre trou, tantôt plongeant dans des creux envahis de buissons pour ressortir de l’autre côté; mais s’il leur arrivait de descendre un peu, la remontée était toujours plus longue et plus abrupte. Ils ne cessaient de grimper. À leur première halte, ils regardèrent en arrière et purent vaguement discerner le toit de la forêt qu’ils venaient de quitter: on aurait dit une ombre vaste et dense, une nuit doublement noire sous le ciel sombre et vide. Et une grande noirceur semblait monter lentement dans l’Est, dévorant les étoiles faibles et indécises. Plus tard, la lune déclinante échappa au nuage traqueur, mais elle était entourée d’un grand anneau de lumière, d’un jaune nauséeux.

Enfin, Gollum se tourna vers les hobbits. « Il fera bientôt jour, dit-il. Les hobbits doivent se hâter. Pas prudent de rester à découvert dans des endroits pareils. Hâtez-vous ! »

Gollum pressa le pas, et ils le suivirent avec lassitude. Bientôt, ils se mirent à grimper vers une longue arête semblable à une épine dorsale. Ses pentes étaient couvertes d’une épaisse couche d’ajoncs et d’airelles, ainsi que d’épines basses et coriaces, avec çà et là quelques trouées laissées par de récents feux. Les ajoncs se faisaient plus nombreux à mesure qu’ils approchaient du sommet: ils étaient très vieux et hauts, longs et squelettiques à la base mais touffus du dessus, et ils produisaient déjà des fleurs jaunes qui luisaient dans l’obscurité et dégageaient un faible et doux parfum. Les fourrés d’épines étaient si hauts que les hobbits pouvaient marcher en dessous sans se baisser, traversant de longues allées sèches, recouvertes d’un épais tapis d’aiguilles.

De l’autre côté de cette large crête, ils suspendirent leur marche et allèrent se cacher en rampant sous un enchevêtrement de ronces. Leurs branches tordues traînaient jusqu’à terre, submergées par un lacis de vieilles épines grimpantes. Loin à l’intérieur, il y avait un creux, comme une voûte cintrée de branches mortes sous une toiture de feuilles et de pousses printanières. Ils s’y allongèrent pendant quelque temps, trop épuisés pour manger; et scrutant le ciel à travers les trous du couvert, ils guettèrent la lente arrivée du jour.

Mais aucun jour ne vint, seulement une pénombre brunâtre. Dans l’Est, une lueur rouge et terne couvait sous le nuage plongeant: ce n’était pas le rougeoiement de l’aube. Par-delà les terres éboulées, les montagnes de l’Ephel Dúath les observaient d’un air renfrogné, informes et noires sous l’épaisse voûte de nuit qui refusait de se dissoudre; tandis que le contour déchiqueté de ses cimes se détachait, implacable et dur, sur le flamboiement mat. Loin à droite, un grand épaulement des montagnes s’avançait, forjetant vers l’ouest, sombre et noir parmi les ombres.

« De quel côté irons-nous maintenant ? demanda Frodo. Est-ce l’entrée de... de la Vallée de Morgul, là-bas derrière cette masse sombre ? »

« Doit-on y penser tout de suite ? dit Sam. J’ose espérer qu’on bougera plus d’ici pour aujourd’hui, à supposer que ce soit le jour. »

« Peut-être que non, peut-être que non, dit Gollum. Mais il faut partir bientôt, vers la Croisée des Routes. Oui, la Croisée des Routes. C’est le chemin par là-bas, oui, Maître. »

La lueur rouge s’éteignit au-dessus du Mordor. La pénombre grandit, tandis que de grandes vapeurs montaient dans l’Est et se répandaient au-dessus d’eux. Frodo et Sam prirent un peu de nourriture avant de s’étendre, mais Gollum était agité. Il ne voulut rien manger de ce qu’ils avaient à lui offrir, mais il but un peu d’eau, puis il alla ramper sous les buissons, reniflant et marmonnant entre ses dents. Soudain, il disparut.

« Parti à la chasse, je suppose », dit Sam avec un bâillement. C’était son tour de dormir en premier, et il sombra très vite dans un rêve. Il se croyait de retour dans le jardin de Cul-de-Sac, cherchant quelque chose; mais il avait un lourd paquet sur les épaules qui lui faisait courber l’échine. Tout semblait envahi de mauvaises herbes, et les parterres près de la haie du bas étaient infestés d’épines et de fougères.

« Y a de la grosse ouvrage à faire, pas de doute; mais je suis tellement fatigué », répétait-il sans cesse. Tout à coup, il se rappela ce qu’il cherchait. « Ma pipe ! » fit-il; et sur ce, il se réveilla.

« Espèce d’âne ! » se dit-il en ouvrant les yeux; et il se demanda pourquoi il était couché sous la haie. « Depuis tout ce temps qu’elle est dans ton paquet ! » Puis il se rendit compte, d’abord, que la pipe était peut-être dans son paquet, mais qu’il n’avait pas de feuille à y mettre; et ensuite, qu’il se trouvait à des centaines de milles de Cul-de-Sac. Il se redressa sur son séant. Il semblait faire presque noir. Pourquoi son maître l’avait-il laissé dormir pendant son tour de garde, jusqu’au soir ?

« Vous avez pas dormi, monsieur Frodo ? dit-il. Quelle heure est-il ? On dirait qu’il se fait tard ! »

« Eh bien non, dit Frodo. Mais le ciel s’assombrit au lieu de s’éclaircir: il fait de plus en plus sombre. Autant que je puisse en juger, il n’est pas encore midi, et tu as seulement dormi trois heures environ. »

« Je me demande ce qui se passe, dit Sam. Va-t-il y avoir un orage ? Si oui, ce sera la pire tempête jamais vue. On aura envie d’être terrés au fond d’un trou, pas juste fourrés sous une haie. » Il tendit l’oreille. « Qu’est-ce que c’est ? Le tonnerre, des tambours, ou quoi ? »

« Je ne sais pas, dit Frodo. Cela dure depuis un bon moment déjà. Parfois, on dirait que la terre tremble, parfois, c’est l’air lourd qui semble vous tambouriner dans les oreilles.

Sam regarda autour de lui. « Où est Gollum ? dit-il. Toujours pas revenu ? »

« Non, dit Frodo. Je n’ai vu aucun signe de lui, ni entendu le moindre son. »

« Oh ! il me fatigue, dit Sam. En fait, de toutes les choses que j’emporte en voyage, c’est bien la seule qu’il me dérangerait pas de perdre en route. Mais ce serait bien son genre, après avoir marché tous ces milles, d’aller se perdre quelque part, juste au moment où il nous sera le plus utile — pour autant qu’il puisse nous servir à quelque chose, et ça, j’en doute. »

« Tu oublies les Marais, dit Frodo. J’espère qu’il ne lui est rien arrivé. »

« Et j’espère qu’il n’est pas en train de faire un mauvais coup. Et puis j’espère qu’il va pas tomber en d’autres mains, comme vous pourriez dire. Parce que si ça arrive, les ennuis vont pas tarder à nous rattraper. »

Là-dessus, il y eut un nouveau roulement ou grondement, plus fort et plus profond. Le sol parut trembler sous leurs pieds. « Je pense que les ennuis nous rattrapent de toute manière, dit Frodo. Je crains que notre voyage ne tire à sa fin. »

« Peut-être, dit Sam; mais *tant qu’y a de la vie, y a de l’espoir*, comme mon ancêtre disait toujours; *et besoin de boustifaille*, comme il avait coutume d’ajouter. Prenez une bouchée, monsieur Frodo, après vous dormirez un peu. »

L’après-midi, ainsi qu’il fallait bien l’appeler, se disait Sam, passa lentement. Quand il regardait au-dehors, il ne voyait qu’un monde brun grisâtre, dépourvu d’ombres, en train de se fondre lentement dans une obscurité sans formes ni couleurs. L’air était étouffant, mais pas chaud. Frodo dormait d’un sommeil inquiet, ne cessant de se tourner et retourner, et murmurant de temps à autre. Par deux fois, Sam crut l’entendre prononcer le nom de Gandalf. Les minutes paraissaient s’éterniser. Soudain, Sam entendit un sifflement derrière lui; et voici que Gollum se tenait là à quatre pattes et les guettait de ses yeux luisants.

« Debout, debout ! Fini le dodo ! souffla-t-il. Debout ! Pas de temps à perdre. Il faut y aller, oui, il faut partir tout de suite. Pas de temps à perdre ! »

Sam le considéra d’un air suspicieux: il semblait apeuré ou excité. « Tout de suite ? C’est quoi ton petit jeu ? C’est pas encore le temps. Si ça se trouve, c’est pas encore l’heure du thé, du moins dans les pays convenables où ils savent c’est quoi l’heure du thé. »

« Sottises ! fit Gollum d’une voix sifflante. On n’est pas dans des pays convenables. Le temps manque, oui, il file. Pas de temps à perdre. Il faut partir. Debout, Maître, debout ! » Il agrippa Frodo qui, s’éveillant en sursaut, se redressa brusquement et le saisit par le bras. Gollum s’arracha à son étreinte et recula.

« Pas faire de sottises, siffla-t-il. Il faut partir. Pas de temps à perdre ! » Et ils ne purent tirer rien d’autre de lui. Où il était allé, et ce qui se tramait selon lui et l’appelait à autant de hâte, il ne voulut pas le leur dire. Sam en conçut une profonde méfiance et ne le cacha pas; mais Frodo ne laissa aucunement paraître ce qui lui traversait l’esprit. Il soupira, hissa son paquet sur ses épaules et s’apprêta à sortir dans les ténèbres toujours plus denses.

Gollum les mena au bas de la colline avec la plus extrême prudence, restant à couvert aussi souvent que possible, et courant le reste du temps en se baissant presque jusqu’à terre; mais la lumière était devenue si rare que même une bête sauvage à la vue perçante n’aurait guère pu apercevoir les hobbits dans leur cape grise à capuchon, ni entendre le son de leurs pas, furtifs comme seules les petites gens en sont capables. Sans un craquement de brindille ou un bruissement de feuille, ils s’éloignèrent et disparurent.

Ils marchèrent ainsi pendant environ une heure, en silence et à la file, oppressés par les ténèbres et par le silence absolu des terres, seulement rompu de temps à autre par un faible grondement, comme un tonnerre lointain ou des battements de tambour quelque part dans un creux des collines. Une fois descendus de leur cachette, ils prirent au sud et, avec l’aide de Gollum, ils coupèrent aussi droit que possible à travers une longue pente raboteuse montant vers les hauteurs. C’est alors qu’ils virent apparaître non loin en avant, surgissant tel un mur noir, une ceinture d’arbres. En s’approchant, ils constatèrent qu’ils étaient de taille considérable, en apparence très anciens et encore très hauts, malgré leurs cimes ravagées et dégarnies — comme si la tempête et la foudre les avaient assaillis, sans parvenir à les tuer ou à ébranler leurs racines insondables.

« La Croisée des Routes, oui, c’est ça », souffla Gollum; c’étaient les premiers mots prononcés depuis qu’ils avaient quitté leur cachette. « On doit aller de ce côté. » Prenant alors vers l’est, il les mena au sommet de la pente; et voici qu’elle apparut tout à coup devant eux: la Route du Sud, serpentant au pied des montagnes et plongeant à cet endroit dans le grand anneau d’arbres.

« C’est le seul chemin possible, susurra Gollum. Pas d’autres sentiers que la route. Pas d’autre chemin. Il faut aller à la Croisée des Routes. Mais hâtez-vous ! Pas de bruit ! »

Avec l’agilité d’éclaireurs infiltrés dans le campement de leurs ennemis, ils descendirent furtivement jusqu’à la route et se coulèrent le long du talus rocheux qui la bordait à l’ouest, gris comme la pierre même, légers comme des chats en train de chasser. Ils finirent par atteindre les arbres et virent qu’ils se trouvaient dans un grand anneau sans toiture, ouvert sur le ciel sombre en son milieu; et les espaces noirs entre leurs immenses fûts étaient comme les grandes arcades de quelque salle en ruine. Quatre voies se rencontraient en plein centre. Derrière eux s’étendait la route de la Morannon; devant, elle poursuivait son long voyage en direction du sud; à droite, la route de l’antique Osgiliath grimpait jusqu’à eux et, passant le carrefour, se perdait dans les ténèbres à l’est: c’était la quatrième voie, la route qu’ils devaient prendre.

Frodo se tint là un moment pétrifié d’horreur, et se rendit compte qu’une lumière brillait: son reflet rouge se voyait sur le visage de Sam à côté de lui. Se tournant vers elle, il vit, derrière une voûte de branches, la route d’Osgiliath se dérouler comme un ruban, presque en ligne droite, jusque dans l’Ouest. Là, à l’horizon, par-delà le triste Gondor désormais perdu dans l’ombre, le Soleil se couchait, touchant enfin la frange du grand manteau de nuages lentement déployé sur les terres, et sombrant dans un ciel ensanglanté vers la Mer encore indemne. Ses brefs rayons tombaient sur une imposante forme assise, aussi immuable et solennelle que les grands rois de pierre des Argonath. Elle était rongée par les ans, et des mains violentes l’avaient défigurée. Sa tête avait disparu, moqueusement remplacée par une pierre ronde, que des mains barbares avaient grossièrement taillée et peinturlurée à la ressemblance d’un visage grimaçant, avec un seul grand œil rouge au milieu du front. Ses genoux, son grand siège et tout le pourtour du socle étaient couverts de gribouillis insignifiants, mêlés aux odieux symboles couramment employés par la vermine du Mordor.

Soudain, Frodo aperçut la tête du vieux roi, frappée par les rais horizontaux: abandonnée, elle avait roulé jusqu’au bord de la route. « Regarde, Sam ! dit-il, s’écriant de surprise. Regarde ! Le roi a retrouvé sa couronne ! »

Les yeux étaient caves, la barbe sculptée était abîmée; mais tout autour du front, sévère et haut, se voyait une guirlande d’argent et d’or. Une plante grimpante aux fleurs semblables à de petites étoiles blanches s’était faufilée par-dessus les sourcils comme en hommage au roi tombé, et dans les creux de sa chevelure de pierre luisait de l’orpin jaune.

« Ils ne peuvent pas vaincre indéfiniment ! » dit Frodo. Puis tout à coup, la vision fugitive s’évanouit. Le Soleil plongea et disparut, et comme au moment de couvrir d’une lampe, la nuit noire tomba.

8

Les escaliers de Cirith Ungol

Gollum tirait sur la cape de Frodo, sifflant de crainte et d’impatience. « On doit s’en aller, dit-il. Faut pas rester ici. Hâtez-vous ! »

La mort dans l’âme, Frodo tourna le dos à l’Ouest et prit la direction prescrite par son guide: vers les ténèbres de l’Est. Ils quittèrent l’anneau d’arbres et se glissèrent le long de la route, vers les montagnes. Cette route se poursuivait en ligne droite sur une certaine distance, mais elle se mit bientôt à fléchir vers le sud, de manière à passer sous le grand épaulement rocheux qu’ils avaient aperçu de loin. Il se dressait au-dessus d’eux, sombre et menaçant, plus noir que le noir du ciel. La route rampait sous son ombre et le contournait, puis elle s’élançait de nouveau vers l’est, montant en pente raide.

Frodo et Sam clopinaient avec peine, le cœur lourd, incapables de se soucier plus avant du danger qui les guettait. Frodo gardait la tête penchée: son fardeau l’entraînait de nouveau vers le bas. Sitôt la grande Croisée franchie, ce poids, presque oublié en Ithilien, avait recommencé à croître. À présent, sentant que la montée devenait abrupte, il leva péniblement la tête; et c’est alors qu’il la vit, comme Gollum le leur avait dit: la cité des Spectres de l’Anneau. Il se recroquevilla contre le roc.

Une vallée longuement inclinée, un profond gouffre d’ombre, s’enfonçait loin dans les montagnes. Sur le versant opposé, à quelque distance entre les bras de la vallée, haut perchés sur les genoux noirs de l’Ephel Dúath, se dressaient les murs et la tour de Minas Morgul. Tout était sombre alentour, terre et ciel, mais elle était illuminée. Non pas du clair de lune captif qui filtrait à travers le marbre des murs de Minas Ithil au temps jadis — la Tour de la Lune, belle et radieuse au creux des collines. Plus pâle, en vérité, que la lune se mourant de quelque lente éclipse était désormais sa lumière: elle vacillait et flottait comme une sordide exhalaison de pourriture, une lumière de cadavre, une lumière qui n’éclairait rien. Les murs et la tour présentaient des fenêtres, comme d’innombrables trous noirs regardant sur un vide intérieur; mais l’assise supérieure de la tour tournait lentement, d’abord d’un côté, puis de l’autre, telle une énorme tête fantomatique lorgnant dans la nuit. Les trois compagnons restèrent figés un moment, ramassés sur eux-mêmes, à regarder sans le vouloir. Gollum fut le premier à se ressaisir. À nouveau, il tira sur leurs capes avec insistance, mais sans prononcer une parole. Il dut presque les traîner. Chaque pas leur coûtait, et le temps semblait avoir ralenti sa cadence, de sorte que, chaque fois qu’ils levaient un pied et le posaient un peu plus loin, il semblait s’écouler plusieurs minutes remplies de dégoût.

Ainsi, ils parvinrent lentement au pont blanc. Là, la route, qui dégageait une faible lueur, franchissait la rivière au centre de la vallée et poursuivait son cours tortueux vers la porte de la cité: une bouche béante et noire dans le cercle extérieur des murs nord. De vastes plaines s’étendaient sur chaque rive, prairies ombreuses picotées de pâles fleurs blanches. Elles aussi étaient lumineuses, belles et pourtant horribles d’aspect, comme les formes démentes d’un rêve troublé; et elles répandaient une faible et écœurante odeur cadavéreuse: un relent de pourriture empestait l’air. Le pont traversait d’un seul bond, d’une prairie à l’autre. À sa tête se voyaient des statues façonnées avec art, de forme humaine ou animale, mais toutes défigurées et repoussantes. En dessous, l’eau coulait en silence, et elle fumait, mais la vapeur qui s’enroulait et se vrillait aux abords du pont était d’un froid mortel. Frodo sentit que ses sens l’abandonnaient, que son esprit s’obscurcissait. Puis soudain, comme si une autre puissance était à l’œuvre en dehors de sa volonté, il se mit à presser le pas, titubant, allongeant des mains tâtonnantes, balançant la tête de côté et d’autre. Sam et Gollum coururent tous deux après lui. Sam saisit son maître dans ses bras au moment où celui-ci trébuchait et manquait de tomber tout juste à l’entrée du pont.

« Pas par là ! Non, pas par là ! » souffla Gollum entre ses dents; mais sa voix sembla déchirer le lourd silence comme un sifflet, et il se recroquevilla sur le sol, terrifié.

« Doucement, monsieur Frodo ! murmura Sam à l’oreille de son maître. Revenez ! Pas par là. Gollum dit que non, et pour une fois, je suis d’accord avec lui. »

Frodo se passa la main sur le front et arracha son regard de la cité sur la colline. La tour lumineuse le fascinait, et il dut se battre contre le désir qui l’assaillait de partir en courant sur la route luisante menant à sa porte. Avec effort, il finit par lui tourner le dos et, ce faisant, il sentit que l’Anneau lui résistait, tirait sur la chaîne qu’il avait au cou; et ses yeux aussi, tandis qu’il détournait le regard, parurent momentanément aveuglés. Devant lui, les ténèbres étaient impénétrables.

Gollum, rampant sur le sol comme une bête traquée, disparaissait déjà dans la pénombre. Sam, soutenant son maître qui flageolait, et guidant ses pas, le suivait d’aussi près qu’il le pouvait. Non loin de la rive la plus proche, il y avait une brèche dans le mur de pierre en bordure de la route. Ils s’y faufilèrent, et Sam vit qu’ils étaient engagés dans un étroit sentier qui, comme la grand-route, luisait faiblement au début; mais lorsqu’ils furent au-dessus des prés aux fleurs mortelles, il devint bientôt complètement noir, frayant son sinueux chemin à travers le versant nord de la vallée.

Les hobbits se traînèrent péniblement le long de ce sentier, côte à côte, incapables de voir Gollum devant eux, sauf quand il se retournait pour leur faire signe de se hâter. Alors, la lumière verdâtre de ses yeux prenait un éclat blanc, reflet de la sordide lueur de Morgul, peut-être, ou signe qu’elle suscitait en lui une réponse. Cette lueur mortelle, ces fenêtres sombres et scrutatrices, Frodo et Sam les gardaient toujours à l’esprit: toujours ils jetaient des regards craintifs par-dessus leur épaule, avant de ramener leurs yeux sur le sentier qui ne cessait de s’obscurcir. Lentement, ils cheminèrent. À mesure qu’ils s’élevaient au-dessus de la puanteur et des vapeurs de la rivière empoisonnée, leur respiration se fit plus aisée et leurs idées plus claires; mais leurs membres étaient mortellement las, comme s’ils avaient ployé sous un fardeau durant toute la nuit, ou longtemps nagé contre un fort courant d’eau. Ils finirent par ne plus pouvoir continuer sans faire une pause.

Frodo s’arrêta et s’assit sur une pierre. Ils étaient parvenus au sommet d’une grosse bosse de rocher nu. Devant eux, il y avait une grande anse dans le flanc de la vallée, et le sentier la contournait par le côté, se réduisant à une large corniche bordée à droite par un précipice: elle grimpait lentement, le long de la face sud de la montagne, avant de se fondre dans les ténèbres des hauteurs.

« Je dois me reposer un peu, Sam, murmura Frodo. Il me pèse, Sam, mon gars. Il me pèse beaucoup. Je me demande jusqu’où je vais pouvoir le porter... Enfin, je dois me reposer, avant que l’on s’attaque à cela. » Il désigna l’étroit sentier qui avançait dans la montagne.

« Chut ! chut ! siffla Gollum, revenant en courant. Chut ! » fit-il, les doigts sur la bouche, et secouant la tête avec insistance. Tirant Frodo par la manche, il désigna le sentier; mais Frodo refusa de bouger.

« Pas tout de suite, dit-il, pas tout de suite. » La fatigue l’oppressait — plus que la fatigue: comme un sortilège pesant lourdement sur son corps et sur son esprit. « Je dois me reposer », marmonna-t-il.

Alors, la crainte et l’agitation de Gollum furent si grandes qu’il parla de nouveau, sifflant dans le creux de sa main, comme s’il risquait d’être entendu par des oreilles invisibles dans l’air. « Pas ici, non. Pas reposer ici. Pauvres fous ! Des yeux peuvent nous voir. Quand ils arriveront au pont, ils vont nous voir. Allons-nous-en ! Montons, montons ! Allez ! »

« Venez, monsieur Frodo, dit Sam. Il a encore raison. On peut pas rester ici. »

« Très bien, dit Frodo d’une voix lointaine, comme à moitié endormie. Je vais essayer. » Il se releva péniblement.

Mais c’était trop tard. Au même moment, le roc frémit et trembla sous eux. Le sourd grondement, plus fort que jamais, roula à travers le sol et se répercuta dans les montagnes. Puis, avec une soudaineté foudroyante, il y eut un grand éclair rouge. Loin au-delà des montagnes de l’est, il jaillit vers le ciel, éclaboussant les nuages bas de vermillon. Dans cette vallée d’ombre et de lumière froide et mortelle, sa violence et sa sauvagerie semblaient presque insoutenables. Des sommets de pierre et des arêtes dentelées comme des couteaux se profilèrent tout à coup en noir devant le geyser de flammes surgi au Gorgoroth. Il y eut un fort grondement de tonnerre.

Minas Morgul y répondit. Il y eut un jaillissement de foudres livides: des fourches de flamme bleue fusèrent de la tour et des collines environnantes vers les nuages menaçants. La terre gémit; et de la cité monta un cri perçant. Mêlé à des voix criardes et rauques, comme d’oiseaux de proie, et au hennissement strident de chevaux enragés et apeurés, il y eut un hurlement à donner froid dans le dos, un cri déchirant qui s’éleva bientôt à une hauteur imperceptible à l’ouïe. Les hobbits se retournèrent vivement en sa direction; et ils se jetèrent au sol, les mains sur les oreilles.

Tandis que retombait ce cri, en une longue et onduleuse plainte à donner la nausée, Frodo releva lentement la tête. De l’autre côté de l’étroite vallée, presque à la hauteur de son regard, à présent, se dressaient les murs de la cité maléfique; et son immense porte, telle une bouche béante laissant voir des dents luisantes, était grande ouverte. Et de cette porte venait une armée.

Elle était toute vêtue de noir, sombre comme la nuit. Frodo pouvait les voir, tranchant sur les murs blafards et le pavement lumineux de la route: de minuscules formes noires, rang sur rang, à la démarche sûre et silencieuse, se déversant des portes en un interminable flot. Une grande cavalerie ouvrait la marche comme autant d’ombres parfaitement ordonnées, et à leur tête était une ombre plus grande que les autres: un Cavalier, tout en noir, mais sa tête encapuchonnée était coiffée d’un heaume semblable à une couronne, qui étincelait d’un éclat redoutable. Il approchait du pont en contrebas, et Frodo le suivait de ses yeux écarquillés, sans pouvoir les fermer ni les détourner. N’était-ce pas là, indubitablement, le Seigneur des Neuf Cavaliers revenu sur terre pour mener son innommable armée au combat ? Oui, c’était là en effet le roi hagard à la main glaciale qui avait assailli le Porteur de l’Anneau de son poignard mortel. L’ancienne blessure le lancinait, et Frodo sentit un grand froid se répandre vers son cœur.

Tandis que ces pensées remuaient Frodo, transpercé d’horreur et paralysé comme sous l’effet d’un charme, le Cavalier s’arrêta soudain, juste à l’entrée du pont, et toute l’armée s’immobilisa derrière lui. Il y eut une pause, un silence de mort. Peut-être l’Anneau en appelait-il au Seigneur spectral, causant chez lui un trouble momentané, tandis qu’un pouvoir autre que le sien se manifestait dans la vallée. Sa tête sombre, casquée et couronnée d’effroi, se tournait de côté et d’autre, scrutant les ombres d’yeux invisibles. Frodo attendit, comme un oiseau à l’approche d’un serpent, incapable de bouger. Et tandis qu’il attendait, il sentit, plus pressant que jamais, l’ordre qui lui était donné de mettre l’Anneau. Mais tout aussi impérieux qu’il fût, il ne se sentait plus la moindre envie d’y céder. Il savait que l’Anneau ne ferait que le trahir; que lui n’avait pas encore le pouvoir, même en le mettant à son doigt, d’affronter le Roi de Morgul — pas encore. Il n’y avait plus aucune réponse à ce commandement au sein de sa volonté propre, malgré la terreur qui la secouait; simplement, il sentait qu’un grand pouvoir le martelait de l’extérieur. Celui-ci s’empara de sa main, et, tandis que Frodo observait mentalement, sans consentir, mais tenu en suspens (comme devant une vieille histoire qui se serait déroulée très loin de lui), sa main remonta, peu à peu, vers la chaîne suspendue à son cou. Puis sa propre volonté se mit en branle: lentement, elle força la main à redescendre et à se rabattre sur un autre objet: la fiole de Galadriel, précieusement conservée pendant si longtemps, cachée contre sa poitrine, et pratiquement oubliée jusque-là. Au contact de celle-ci, toute pensée relative à l’Anneau fut bannie de son esprit pendant un moment. Il soupira et baissa la tête.

À cet instant, le Roi spectral se détourna, éperonna son cheval et franchit le pont, et toute sa sombre armée le suivit. Peut-être les capuchons elfiques avaient-ils déjoué ses yeux invisibles, et l’esprit de son petit adversaire, pénétré d’une force nouvelle, avait-il repoussé sa pensée. Mais aussi, il avait grand’hâte. Déjà, l’heure avait sonné, et sur l’ordre de son Maître tout-puissant, il devait marcher en guerre contre l’Ouest.

Il ne tarda pas à passer, telle une ombre dans l’ombre, au bas de la sinueuse route, pendant que les rangs noirs continuaient de traverser le pont à sa suite. Jamais une aussi grande armée n’était sortie de cette vallée depuis l’époque de la grandeur d’Isildur; nulle troupe aussi redoutable et aussi lourdement armée n’avait encore assailli les gués de l’Anduin; et ce n’était ni la seule ni la plus grande de celles que le Mordor était en train de déployer.

Frodo se secoua. Et soudain, il eut une pensée pour Faramir. « La tempête est enfin sur nous, se dit-il. Cette mer de lances et d’épées se rend à Osgiliath. Faramir traversera-t-il à temps ? Il l’avait prévu, mais connaissait-il l’heure ? Et qui pourra tenir les gués à présent, quand le Roi des Neuf Cavaliers se présentera ? Et d’autres armées viendront. J’arrive trop tard. Tout est perdu. Je me suis attardé en chemin. Tout est perdu. Même si ma mission s’accomplit, personne ne le saura jamais. Il n’y aura personne à qui le dire. Ç’aura été en vain. » Pris d’une faiblesse extrême, il pleura. Et toujours l’armée du Mordor continuait de franchir le pont.

Puis, de très loin, comme venue de souvenirs du Comté — ceux des petits matins ensoleillés, quand le jour appelle les portes à s’ouvrir —, il entendit la voix de Sam. « Debout, monsieur Frodo ! Debout ! » dit-elle. Elle aurait pu ajouter: « Votre déjeuner est prêt »; cela ne l’aurait pas surpris. Mais Sam était insistant. « Réveillez-vous, monsieur Frodo ! Ils sont partis », disait-il.

Il y eut claquement mat. Les portes de Minas Morgul s’étaient refermées. Les derniers rangs de lances s’étaient évanouis le long de la route. La tour continuait de grimacer sur l’autre versant de la vallée, mais sa lumière s’estompait. La cité entière retombait dans une ombre noire et sourde, et dans le silence. Mais elle n’en débordait pas moins de vigilance.

« Debout, monsieur Frodo ! Ils sont partis, et on ferait mieux de partir aussi. Il y a encore quelque chose de vivant là-dedans, quelque chose avec des yeux, ou une pensée capable de voir, si vous me suivez; et plus on reste longtemps à la même place, plus vite elle va nous repérer. Allons, monsieur Frodo ! »

Frodo leva la tête, puis il se remit debout. Le désespoir ne l’avait pas quitté, mais sa faiblesse était passée. Un sourire déterminé vint même effleurer ses lèvres, et il lui apparut, aussi nettement que lui était venue la pensée contraire, quelques secondes auparavant, qu’il devait faire ce qu’il avait à faire, s’il le pouvait; et qu’il importait peu que cela soit su ou non, de Faramir ou d’Aragorn, d’Elrond ou de Galadriel, de Gandalf ou de quiconque. Il prit son bâton d’une main, et la fiole de l’autre. Voyant que sa claire lumière rayonnait déjà entre ses doigts, il l’enfouit dans son sein et la tint contre son cœur. Puis, se détournant de la cité de Morgul, réduite à un miroitement gris par-delà un gouffre sombre, il s’apprêta à suivre le chemin de montagne.

Quand les portes de la cité s’étaient ouvertes, Gollum avait semblé se faufiler le long de la corniche dans les ténèbres au-delà, laissant les hobbits derrière lui. À présent, il revint à pas de loups, claquant des dents et des doigts. « Les fous ! Les sots ! siffla-t-il. Hâtez-vous ! Faut pas croire que le danger est passé. Il est encore là. Hâtez-vous ! »

Les hobbits ne répondirent pas, mais se contentèrent de le suivre sur la corniche. Aucun des deux n’y fut très à l’aise, même après tous les périls affrontés; mais ils n’eurent pas à l’endurer longtemps. Bientôt, le sentier parvint à un coin arrondi où le flanc de la montagne s’avançait de nouveau; là, le sentier pénétrait soudain par une étroite ouverture dans le roc. Ils avaient atteint le premier escalier dont Gollum leur avait parlé. L’obscurité était presque totale, et ils ne voyaient pas beaucoup plus loin que leurs mains tendues; mais à plusieurs pieds au-dessus de leurs têtes, les yeux de Gollum brillèrent d’une pâle lueur tandis qu’il se tournait vers eux.

« Attention ! chuchota-t-il. Des marches. Beaucoup de marches. Faut faire attention ! »

Il le fallait certainement. Avec un mur de chaque côté, Frodo et Sam furent soulagés au début, mais l’escalier était presque aussi raide qu’une échelle; et à mesure qu’ils grimpaient et grimpaient, ils pensaient de plus en plus à la longue dégringolade dans le noir derrière eux. De plus, les marches étaient étroites, inégalement espacées, et souvent traîtresses: leurs bords étaient usés et lisses, certaines étaient cassées, et d’autres se brisaient lorsqu’ils y posaient le pied. Les hobbits poursuivirent leur pénible montée jusqu’au moment où, contraints de s’agripper aux marches de devant, ils durent forcer leurs jambes douloureuses à plier et à se tendre; et tandis que l’escalier se creusait un chemin dans la montagne à pic, les parois rocheuses s’élevaient toujours plus haut au-dessus de leurs têtes.

Alors même qu’ils se croyaient à bout de forces, ils virent de nouveau les yeux de Gollum les regarder d’en haut. « On y est, chuchota-t-il. Le premier escalier est passé. Hobbits habiles d’être montés jusqu’ici, très habiles. Encore quelques petites marches et c’est tout, oui. »

Pris de vertige, épuisés, Sam et Frodo après lui se hissèrent au haut de la dernière marche. S’asseyant sur le palier, ils se frottèrent les jambes et les genoux. Ils se trouvaient dans un sombre et profond corridor qui semblait continuer à monter, quoique plus doucement et sans marches. Gollum ne les laissa pas se reposer bien longtemps.

« Il y a encore un autre escalier, dit-il. Escalier beaucoup plus long. Les hobbits pourront se reposer quand ils l’auront grimpé. Pas tout de suite. »

Sam grogna. « Plus long, hein ? » fit-il.

« Oui, oui, plus long, répondit Gollum. Mais moins difficile. Les Hobbits ont gravi l’Escalier Droit. Ensuite, il y a l’Escalier Tournant. »

« Et ensuite ? » dit Sam.

« On verra, dit doucement Gollum. Oh oui, on verra ! »

« Il me semble t’avoir entendu parler d’un tunnel, dit Sam. Y aurait pas un tunnel à traverser ou quelque chose comme ça ? »

« Oh oui, il y a un tunnel, dit Gollum. Mais les hobbits peuvent se reposer avant d’entrer dedans. S’ils passent au travers, ils seront presque en haut. Presque, presque, s’ils passent au travers. Oh oui ! »

Frodo frissonna. L’ascension l’avait fait suer à grosses gouttes, mais à présent, il se sentait tout collant et grelottant: un courant d’air froid soufflait des hauteurs invisibles à travers le sombre corridor. Il se remit debout et se secoua. « Eh bien, continuons ! dit-il. Ce n’est pas un endroit où s’asseoir. »

Le couloir semblait s’étirer sur des milles et des milles, et l’air froid ne cessait d’affluer vers eux, devenant bientôt une bise mordante. On aurait dit que les montagnes, par leur souffle mortel, cherchaient à les décourager, à les détourner des secrets des hauts lieux, ou à les repousser dans les ténèbres de la vallée. Seule la soudaine absence du mur, sur leur droite, les avertit qu’ils étaient arrivés au bout. Ils ne voyaient presque plus rien. Autour d’eux et au-dessus de leurs têtes se dressaient de grandes masses noires, informes, ainsi que des ombres profondes et grises; mais de temps à autre, une faible lueur rouge clignotait sous les nuages bas, et ils avaient alors un bref aperçu de hautes cimes, devant eux et de part et d’autre, telles des colonnes soutenant un vaste plafond à demi affaissé. Ils semblaient avoir gravi plusieurs centaines de pieds jusqu’à une large corniche. À gauche se trouvait un escarpement, et sur leur droite, un précipice.

Gollum se porta de nouveau en tête, longeant l’escarpement. Pour l’heure, ils avaient cessé de grimper, mais le sol était beaucoup plus inégal et dangereux dans l’obscurité; sans compter qu’il y avait des blocs et des amas de pierre éboulée en plein milieu du chemin. Ils marchèrent lentement et avec prudence. Combien d’heures s’étaient écoulées depuis leur entrée au Val de Morgul ? Ni Sam ni Frodo n’en avaient plus la moindre notion. La nuit paraissait sans fin.

Ils finirent par se rendre compte qu’un mur était apparu sur le côté, tandis qu’un nouvel escalier se déployait devant eux. Ils s’arrêtèrent une nouvelle fois, avant de se remettre à grimper. Ce fut une longue et pénible ascension; mais cette fois, l’escalier ne pénétrait pas dans le flanc de la montagne. Ici, le grand escarpement s’inclinait vers l’arrière, et le sentier s’y frayait un chemin comme un serpent. En un point, il longeait le bord du haut précipice, et Frodo, regardant en bas, vit s’ouvrir sous lui une large et profonde crevasse: le grand ravin à l’entrée de la Vallée de Morgul. Au creux de celui-ci, tel le fil d’un ver luisant, se déroulait la route spectrale menant de la cité morte au Col Sans-Nom. Il se détourna vivement.

L’escalier en lacets continua de monter, plus haut, plus loin, jusqu’à ce qu’enfin, après une dernière volée de marches, courte et droite, il atteignît un nouveau palier. Le sentier avait délaissé le col principal au sein du grand ravin: il suivait à présent son propre périlleux trajet dans une fente moins profonde sur les hauteurs de l’Ephel Dúath. De part et d’autre, les hobbits pouvaient vaguement discerner de hauts pitons rocheux et des crêtes déchiquetées, entre lesquels s’ouvraient de larges fissures plus noires que la nuit, replis de pierre sans soleil, rongés et creusés par la violence d’hivers oubliés. Ici, le rougeoiement du ciel semblait plus prononcé; mais ils n’auraient su dire si un affreux matin se levait bel et bien sur cette terre d’ombre, ou si c’était la flamme d’une quelconque fureur de Sauron dans la tourmente du Gorgoroth, au-delà des montagnes. Mais encore loin devant lui et à bonne hauteur, Frodo, levant les yeux, vit, crut-il, le pinacle même de cette douloureuse route. Sur la rougeur menaçante du ciel de l’est, une fissure se dessinait dans la plus haute crête, étroite, profondément encaissée entre deux épaulements noirs; et sur chacun d’eux pointait une corne de pierre.

Il s’arrêta et regarda plus attentivement. La corne de gauche était haute et élancée; et une lumière rouge brûlait à l’intérieur, ou bien le rougeoiement des terres d’au-delà était visible à travers un trou. Il voyait, à présent: c’était une tour noire dressée au-dessus du couloir secondaire. Il toucha le bras de Sam et leva l’index.

« J’aime pas du tout ce que je vois ! dit Sam. Au fond, il est gardé, ton chemin secret, grogna-t-il en se tournant vers Gollum. Et tu le sais depuis le début, je parie ! »

« Tous les chemins sont gardés, oui, dit Gollum. Bien sûr qu’ils le sont. Mais les hobbits doivent en essayer un. Il se peut que celui-ci soit moins surveillé. Peut-être qu’ils sont tous partis à la grande bataille, hein, peut-être ! »

« Peut-être, grommela Sam. En tout cas, ça semble encore loin, et tout aussi haut. Et il y a encore le tunnel. Je pense que vous devriez vous reposer, monsieur Frodo. Je sais pas quelle heure du jour ou de la nuit il peut être, mais ça fait des heures et des heures qu’on n’arrête pas de grimper. »

« Oui, il faut nous reposer, dit Frodo. Trouvons un recoin à l’abri du vent et reprenons nos forces — pour la dernière ligne droite. » Car c’est ainsi qu’il l’envisageait. Les horreurs du pays au-delà, l’action qu’il devrait y mener lui semblaient bien lointaines, encore trop éloignées pour l’inquiéter. Toute sa pensée se concentrait sur une chose: traverser ou franchir ce mur, cette défense impénétrable. Si jamais il réussissait cet impossible exploit, sa mission serait en quelque sorte accomplie; du moins à ce qu’il lui semblait, en ce moment d’extrême lassitude, tandis qu’il peinait encore dans l’ombre des rochers de Cirith Ungol.

Ils s’assirent dans une sombre crevasse entre deux hautes colonnes de roche, Frodo et Sam un peu à l’intérieur, Gollum tapi au sol non loin de l’ouverture. Là, les hobbits prirent ce qu’ils pensaient être leur dernier repas avant de descendre dans le Pays Sans-Nom, le dernier, peut-être, qu’ils mangeraient jamais ensemble. Ils prirent une partie de la nourriture du Gondor, et des gaufrettes du pain de route des Elfes, et ils burent un peu. Mais afin de ménager leur eau, ils se contentèrent d’humecter leurs bouches asséchées.

« Je me demande quand c’est qu’on pourra trouver d’autre eau, dit Sam. Mais je suppose qu’ils boivent, même là-bas ? Les Orques boivent, pas vrai ? »

« Oui, ils boivent, dit Frodo. Mais ne parlons pas de cela. Pareille boisson n’est pas pour nous. »

« Raison de plus pour remplir nos gourdes, dit Sam. Mais il y a pas d’eau, ici: j’ai pas entendu le moindre filet, pas la moindre goutte. Et puis de toute manière, Faramir a dit qu’il fallait pas boire l’eau à Morgul. »

« Ne boire à aucun cours d’eau issu d’Imlad Morgul, ce sont ses mots exacts, dit Frodo. Nous ne sommes pas dans cette vallée en ce moment, et si nous trouvions une source, elle n’en serait pas issue, mais plutôt, elle s’y déverserait. »

« J’en boirais pas, dit Sam, avant d’être mort de soif. Cet endroit a quelque chose de mauvais. » Il renifla. « Et une odeur, je trouve. Vous la sentez ? Comme une bizarre odeur de renfermé. J’aime pas ça. »

« Je n’aime rien du tout ici, dit Frodo, marche ou pierre, souffle ou air. L’air, la terre et l’eau semblent toutes trois maudites. Mais notre chemin est ainsi tracé. »

« Oui, c’est vrai, dit Sam. Et on serait pas venus ici du tout, si on s’était mieux renseignés avant de partir. Mais j’ai idée que c’est souvent comme ça. Les exploits des vieux contes et des vieilles chansons, monsieur Frodo: les aventures, comme j’appelais ça avant. Il fut un temps où je pensais qu’ils y allaient de plein gré, tous ces gens merveilleux dans les histoires, parce qu’ils le voulaient, parce que c’est excitant et que la vie est un peu monotone — comme un divertissement, si vous voulez. Mais c’était pas du tout ça, pour les histoires qui comptaient vraiment, ou celles qui nous restent en mémoire. Les gens s’y retrouvaient malgré eux la plupart du temps, on dirait; leur chemin était tracé de cette façon-là, comme vous dites. Mais je gage qu’ils ont eu une foule d’occasions, comme nous, de faire demi-tour, seulement ils l’ont pas fait. Et s’ils l’avaient fait, on n’en saurait rien, parce qu’ils seraient oubliés. On entend parler de ceux qui ont simplement continué — pas toujours vers une bonne fin, remarquez; du moins, pas pour ceux qui sont dans l’histoire et non en dehors: eux, ils ont une autre idée de ce que c’est qu’une bonne fin. Vous savez, rentrer chez soi pour s’apercevoir que tout va bien, même si les choses ont un peu changé — comme le vieux M. Bilbo. Mais c’est pas toujours les contes les plus intéressants à entendre, quoique c’est peut-être ceux où on aimerait mieux se retrouver ! Je me demande dans quel genre de conte on est tombés ? »

« Je me le demande, dit Frodo. Mais je n’en sais vraiment rien. Et c’est à cela qu’on reconnaît les vraies histoires. Prends-en une que tu aimes, n’importe laquelle. On peut toujours savoir, ou deviner de quel genre d’histoire il s’agit — si elle aura une fin heureuse ou une fin triste; mais les gens qui y figurent ne le savent pas. Et on ne veut pas qu’ils le sachent. »

« Non, m’sieur, bien sûr que non. Beren, tiens, il pensait jamais réussir à obtenir ce Silmaril de la Couronne de Fer sous le Thangorodrim, et pourtant il l’a fait, et c’était un endroit pire et un péril plus noir que celui où qu’on est. Mais c’est un long conte, évidemment, qui s’étire plus loin que le bonheur jusque dans la tristesse et au-delà — et le Silmaril est finalement passé à Eärendil. Et c’est drôle, ça, m’sieur, j’y avais jamais pensé ! On a... vous avez un peu de sa lumière dans ce globe d’étoile que la Dame vous a donné ! Et puis, à bien y penser, on est toujours dans le même conte ! Il se poursuit. Ils finissent donc jamais, les grands contes ? »

« Non, jamais en tant que contes, dit Frodo. Mais les gens qui en font partie viennent, et ils repartent quand leur rôle est terminé. Le nôtre se terminera plus tard — ou plus tôt que tard. »

« Et alors on pourra se reposer et dormir », dit Sam. Il eut un rire jaune. « Et j’entends par là rien d’autre que ce que je dis, monsieur Frodo. Du repos tout ce qu’il y a de plus ordinaire: une bonne nuit de sommeil avant une matinée d’ouvrage dans le jardin. C’est là tout ce que j’espère tout le temps, je vais vous dire. Tous les grands projets importants, c’est pas pour les gens de mon espèce. N’empêche que je me demande si on finira par nous mettre un jour dans les chansons et les contes. On est dans un de ceux-là en ce moment, c’est bien sûr; mais je veux dire: le mettre en mots, vous savez, des mots qu’on raconte au coin du feu, ou qu’on lit dans un beau grand livre en lettres rouges et noires, des années et des années après. Et les gens diront: “Racontez-nous l’histoire de Frodo et de l’Anneau !” Et ils vont dire: “Oui, c’est une de mes histoires préférées. Frodo était très brave, hein, papa ?” “Oui, mon garçon, le plus illustrissime des hobbits, et c’est pas peu dire.” »

« C’est dire beaucoup trop », répondit Frodo; et il rit, d’un long rire clair venu du cœur. Un tel son n’avait pas été entendu dans ces régions depuis la venue de Sauron en Terre du Milieu. Sam eut soudainement l’impression que toutes les pierres écoutaient, et que les hauts rochers étaient penchés sur eux. Mais Frodo n’y fit pas attention; il rit de nouveau. « Ma foi, Sam, dit-il, le seul fait de t’entendre me réjouit autant que si l’histoire était déjà écrite. Mais tu as oublié un des personnages les plus importants: Samsaget au cœur vaillant. “Parle-moi encore un peu de Sam, papa. Pourquoi est-ce qu’ils l’ont pas fait parler plus souvent, papa ? C’est ce que je préfère, ça me fait rire. Et Frodo ne serait pas allé bien loin sans Sam, pas vrai, papa ?” »

« Oh, monsieur Frodo, dit Sam, vous devriez pas vous moquer. J’étais sérieux en disant ça. »

« Je l’étais aussi, dit Frodo, et je le suis. Nous allons un peu vite en besogne. Toi et moi, Sam, nous sommes encore coincés dans les pires moments de l’histoire, et il est à peu près certain que des gens diront à ce stade: “Referme le livre, papa; on ne veut pas savoir ce qui va se passer.” »

« Peut-être, dit Sam, mais ce serait pas mon genre de dire ça. Ce qui est fini, bien fini, et qui fait partie des grands contes, c’est pas pareil. À tout prendre, même Gollum pourrait faire bonne figure dans un conte, mieux que quand on l’a à nos côtés, en tout cas. Et il fut un temps où il aimait lui-même les contes, d’après ce qu’il nous a dit. Je me demande, pense-t-il être le héros ou le méchant ?

« Gollum ! appela-t-il. Aimerais-tu mieux être le héros... Bon, où est-ce qu’il est passé encore ? »

Il n’y avait aucun signe de lui à l’entrée de leur abri ni dans les ombres alentour. Il avait refusé leur nourriture, après avoir néanmoins accepté une gorgée d’eau comme à son habitude; puis ils l’avaient vu se pelotonner comme pour faire un somme. Ils avaient supposé que l’un des motifs (à tout le moins) de sa longue absence de la veille avait été d’aller en quête de nourriture à son goût; et voilà que de toute évidence, il s’était de nouveau éclipsé tandis qu’ils parlaient. Mais dans quel but, cette fois ?

« J’aime pas quand il part fouiner sans rien dire, grogna Sam. Encore moins maintenant. Il peut pas être en train de chercher de la nourriture dans ces parages, à moins qu’il y ait une sorte de rocher qui lui plaise particulièrement. Pff, il y a même pas une trace de mousse ! »

« Rien ne sert de s’inquiéter davantage à son sujet, dit Frodo. Nous ne serions jamais arrivés aussi loin sans lui, même pas en vue du col. Il faudra donc nous accommoder de ses caprices. S’il est fourbe, tant pis, il est fourbe. »

« Tout de même, j’aimerais mieux l’avoir à l’œil, dit Sam. D’autant plus s’il est fourbe. Vous rappelez-vous, il ne voulait jamais dire si ce col était gardé ou non ? Et maintenant, on voit qu’il y a une tour — et elle est peut-être déserte, mais peut-être pas. Vous croyez qu’il est allé les chercher — les Orques, ou peu importe qui vit là-dedans ? »

« Non, je ne pense pas, répondit Frodo — quand bien même il nous préparerait un mauvais coup; et ce n’est pas improbable, je suppose. Mais je ne pense pas qu’il soit parti chercher des Orques, ni aucun serviteur de l’Ennemi. Pourquoi attendre si longtemps, se donner la peine de grimper jusqu’ici, si près du pays qu’il craint ? Il aurait eu cent fois le temps de nous livrer aux Orques depuis que nous l’avons rencontré. Non, s’il y a quoi que ce soit, je pense que ce sera un petit tour de sa façon qu’il s’imagine être très secret. »

« Oui, vous avez sans doute raison, monsieur Frodo, dit Sam. Pas que ça me rassure tellement. Je me fais pas d’illusions: je suis sûr qu’il verrait pas d’inconvénient à me remettre, moi, aux mains des Orques. Mais j’oubliais... son Trésor. Non, je suppose que ç’a toujours été *Le Trésor pour le pauvre Sméagol*. C’est l’idée maîtresse derrière toutes ses petites combines, s’il y en a une. Mais je vois pas trop en quoi ça va l’aider de nous avoir amenés ici. »

« Il ne le voit pas trop lui-même, fort probablement, dit Frodo. Et je ne crois pas qu’il ait un plan bien arrêté dans sa petite tête embrouillée. Je pense qu’une partie de lui-même essaie réellement de sauver le Trésor des mains de l’Ennemi, le plus longtemps possible. Car ce serait l’ultime désastre pour lui aussi, si l’Ennemi le reprenait. Et pour le reste, eh bien, peut-être attend-il simplement son heure, s’en remettant au hasard. »

« Oui, Fouineur et Chlingueur, comme je l’ai déjà dit, argua Sam. Mais plus on s’approchera du pays de l’Ennemi, plus Fouineur va ressembler à Chlingueur. Vous verrez: si jamais on arrive au col, il nous laissera pas passer la frontière avec son précieux trésor sans nous mettre les bâtons dans les roues. »

« Nous n’y sommes pas encore », dit Frodo.

« Non, mais on ferait mieux de garder l’œil ouvert d’ici là. S’il nous prend à roupiller, Chlingueur va reprendre le dessus assez vite. Mais il y aurait pas de danger à ce que vous fassiez un petit somme maintenant, maître. Aucun danger, si vous vous couchez près de moi. Je serais rudement content de vous voir dormir un peu. Je veillerais sur vous; et de toute façon, si vous êtes tout près, avec mon bras autour de vous, personne pourrait vous mettre ses sales pattes dessus sans que votre Sam soit au courant. »

« Dormir ! » dit Frodo; et il soupira, comme devant un mirage de fraîche verdure au milieu d’un désert. « Oui, je dormirais bien, même ici. »

« Alors dormez, maître ! Posez votre tête sur mes genoux. »

Et c’est ainsi que Gollum les trouva des heures plus tard à son retour, lorsqu’il redescendit furtivement le sentier menant aux ténèbres d’en haut. Sam, assis le dos contre la pierre, la tête penchée sur le côté, respirait bruyamment. La tête de Frodo reposait sur ses genoux, noyée dans un profond sommeil; sur son front blanc était l’une des mains brunes de Sam, tandis que l’autre reposait doucement sur la poitrine de son maître. La paix se lisait sur leurs deux visages.

Gollum les observa. Une expression étrange passa sur son visage émacié et famélique. La lueur de ses yeux s’éteignit, et ils devinrent gris et sombres, vieux et fatigués. Un spasme de douleur sembla le tordre et il se détourna, jetant un regard en arrière, vers le col, secouant la tête, comme en proie à un débat intérieur. Puis il revint vers eux, allongeant doucement une main tremblante qu’il posa sur le genou de Frodo avec une extrême précaution; mais son toucher était presque une caresse. Pendant un bref instant, si l’un des dormeurs l’avait vu, il aurait cru regarder un vieux hobbit fatigué, racorni par les ans qui l’avaient porté loin au-delà de son temps, loin de tous ses semblables et amis, et des champs et des rivières de sa jeunesse — une vieille créature affamée et pitoyable.

Mais à ce contact, Frodo remua et s’écria doucement dans son sommeil, et Sam se réveilla instantanément. Il remarqua tout de suite Gollum — « avec ses sales pattes dessus mon maître », pensa-t-il.

« Hé, toi ! dit-il brusquement. Qu’est-ce que tu fais là ? »

« Rien, rien, dit doucement Gollum. Gentil Maître ! »

« Je veux bien te croire, dit Sam. Mais où t’étais parti fouiner, espèce de vieux scélérat ? »

Gollum recula, et un reflet vert étincela sous ses lourdes paupières. Il ressemblait presque à une araignée, à présent, ramassé sur ses jambes repliées, avec ses yeux globuleux. L’instant fugitif était passé, à jamais irrécouvrable. « Fouiner, fouiner ! siffla-t-il. Hobbits toujours tellement polis, oui. Oh, les gentils hobbits ! Sméagol les conduit z’à des chemins secrets que personne d’autre n’a jamais trouvés. Fatigué qu’il est, assoiffé, oui, assoiffé; et il les guide et leur fraye un chemin, et ils disent *fouine, fouine*. Très gentils amis, oh oui, mon trésor, très gentils. »

Sam se sentit un peu coupable, mais pas moins méfiant. « Désolé, dit-il. Je suis désolé, mais tu m’as réveillé en sursaut. Et j’aurais pas dû être en train de dormir, alors j’ai été un peu cassant. Mais M. Frodo, il est si fatigué, je lui ai demandé de piquer un somme; et puis voilà. Désolé. Mais où t’étais parti, dis-moi ? »

« Fouiner », dit Gollum, et le reflet vert ne quitta pas ses yeux.

« Bon, très bien, dit Sam, comme tu voudras ! C’est sans doute pas loin de la vérité, de toute façon. Et maintenant, on ferait mieux d’aller tous fouiner par là. Il est quelle heure ? C’est encore aujourd’hui ou c’est déjà demain ? »

« C’est demain, dit Gollum, ou c’était demain quand les hobbits se sont endormis. Très stupide, très dangereux — si Sméagol était pas là pour guetter et fouiner. »

« Je pense qu’on aura bientôt soupé de ce mot-là, dit Sam. Mais laisse tomber. Je vais réveiller mon maître. » Il caressa doucement les cheveux de Frodo, dégageant son front, puis il se pencha sur lui et lui murmura à l’oreille.

« Réveillez-vous, monsieur Frodo ! Debout ! »

Frodo remua et ouvrit les yeux, et il sourit en voyant le visage de Sam penché sur lui. « Tu me réveilles de bonne heure, hein, Sam ? Il fait encore noir ! »

« Oui, il fait toujours noir ici, dit Sam. Mais Gollum est revenu, monsieur Frodo, et il dit qu’on est le lendemain. Alors il faut se remettre en route. La dernière ligne droite. »

Frodo respira profondément et se redressa. « La dernière ligne droite ! dit-il. Salut, Sméagol ! As-tu trouvé à manger ? T’es-tu reposé ? »

« Pas mangé, pas reposé, pas rien pour Sméagol, dit Gollum. C’est une fouine. »

Sam fit claquer sa langue, mais se contint.

« Il ne faut pas t’affubler de noms, Sméagol, dit Frodo. Ce n’est pas sage, qu’ils soient vrais ou faux. »

« Sméagol doit prendre ce qu’on lui donne, répondit Gollum. Ce nom lui vient du gentil maître Samsaget, le hobbit qui sait tout. »

Frodo se tourna vers Sam. « Oui, m’sieur, lui dit-il. C’est vrai que j’ai employé ce mot-là, vu que je me suis réveillé en sursaut et tout, et il est apparu devant moi. J’ai dit que j’étais désolé, mais si ça continue... »

« Allons, laisse, puisque c’est ainsi, dit Frodo. Mais il me semble que nous arrivons au fait, toi et moi, Sméagol. Dis-moi. Pouvons-nous trouver le reste du chemin par nous-mêmes ? Nous sommes en vue du col, d’une entrée, et si nous sommes capables de la trouver, alors je suppose qu’on peut considérer que notre pacte est rempli. Tu as fait ce que tu avais promis, et tu es libre: libre de te rendre là où tu pourras manger et te reposer — où que tu désires aller, sauf chez les serviteurs de l’Ennemi. Et un jour, je pourrais te récompenser, moi ou ceux qui se souviendront de moi. »

« Non, non, pas encore, gémit Gollum. Oh non ! Ils ne peuvent pas trouver le chemin eux-mêmes, hein ? Oh ! que non. Le tunnel s’en vient. Sméagol doit continuer. Pas reposer. Pas manger. Pas encore. »

9

L’antre d’Araigne

C’était peut-être le jour, comme l’affirmait Gollum, mais les hobbits ne voyaient guère de différence, sinon que le ciel lourd était peut-être moins entièrement noir, semblable plutôt à un vaste plafond de fumée; tandis que les ténèbres nocturnes, encore tapies dans les fissures et les trous, avaient laissé place à une ombre grise et incertaine qui s’étendait tel un voile devant le monde pierreux alentour. Ils poursuivirent leur ascension, Gollum en tête, les hobbits maintenant côte à côte. Le long ravin s’étirait entre les colonnes de pierre érodées et déchiquetées, dressées de part et d’autre comme d’énormes statues auxquelles on n’aurait jamais donné forme. Il n’y avait pas un son. À quelque distance en avant, un mille ou à peu près, se voyait un grand mur gris, ultime rempart de pierre montagneuse. Son imposante masse se fit plus sombre et plus haute à leur approche, et bientôt, elle se dressa devant eux telle une haute tour, bloquant la vue de tout ce qui se trouvait au-delà. Une ombre profonde s’étendait à ses pieds. Sam huma l’air.

« Pouah ! Quelle odeur ! dit-il. Ça empeste de plus en plus. »

Ils se tinrent bientôt sous cette ombre, et là, au milieu, ils aperçurent l’entrée d’une caverne. « C’est par là, dit doucement Gollum. C’est l’entrée du tunnel. » Il n’en prononça pas le nom: Torech Ungol, l’Antre d’Araigne. Une puanteur en émanait, non pas l’écœurante odeur de pourriture des prairies de Morgul, mais un relent nauséabond, comme d’une ordure innommable, lentement accumulée dans les ténèbres à l’intérieur.

« C’est le seul chemin, Sméagol ? » demanda Frodo.

« Oui, oui, répondit-il. Oui, il faut entrer par là, maintenant. »

« Tu veux dire que t’es déjà passé au travers de c’trou ? dit Sam. Peuh ! Mais c’est pas ça qui te dérange, toi, les mauvaises odeurs, si ça se trouve. »

Les yeux de Gollum étincelèrent. « Il ne sait pas ce qui nous dérange, hein, trésor ? Non, il ne sait pas. Mais Sméagol peut endurer des choses. Oui. Il est passé au travers. Oh oui, d’un bout à l’autre. C’est le seul chemin. »

« Qu’est-ce qui peut bien puer autant, je me le demande, dit Sam. C’est comme... enfin, j’aime mieux pas le dire. Un horrible trou à orques, je gage, avec un siècle de leurs ordures dedans. »

« Eh bien, dit Frodo, Orques ou non, si c’est le seul chemin, nous devons le prendre. »

Avec une profonde inspiration, ils passèrent à l’intérieur. Après seulement quelques pas, ils se retrouvèrent dans l’obscurité la plus totale et la plus insondable. Frodo et Sam n’avaient pas connu pareilles ténèbres depuis les sombres galeries de la Moria; et elles étaient ici plus profondes et plus denses, si la chose était possible. Là-bas, il y avait des mouvements d’air, des échos, une sensation d’espace. Ici, l’air était inerte, stagnant, lourd, et le son retombait sans vie. Ils avaient l’impression d’avancer dans une vapeur noire, de respirer les ténèbres mêmes, ce qui aveuglait non seulement les yeux mais aussi la pensée; tant et si bien que le souvenir des formes et des couleurs, et de toute lumière visible, en était effacé. La nuit avait toujours été, et elle serait toujours: la nuit était tout.

Mais pour l’instant, ils pouvaient encore sentir, et de fait, les sensations sous leurs pieds et au bout de leurs doigts leur parurent aiguisées au début, au point de sembler douloureuses. À leur grand étonnement, les murs étaient lisses au toucher, et le sol, hormis une marche ici et là, était uni et droit, gardant toujours la même pente raide. Le tunnel était haut et large, si large que, même en marchant côte à côte et en se contentant de frôler les murs latéraux de leur main tendue, les hobbits étaient séparés, isolés au milieu des ténèbres.

Gollum était entré en premier et semblait n’être qu’à quelques pas en avant. Tant qu’ils furent capables de s’aviser de tels détails, ils entendirent, juste devant eux, le son sifflant de sa respiration entrecoupée. Mais au bout d’un moment, leurs sens s’émoussèrent: le toucher et l’ouïe parurent s’engourdir chez eux, et ils continuèrent à marcher et à tâtonner, toujours plus avant, presque par la seule volonté qui les avait fait entrer, la volonté de traverser et le désir d’arriver enfin à la haute porte au-delà.

Ils ne marchaient pas depuis bien longtemps — peut-être; mais il perdit bientôt toute notion du temps et des distances — quand Sam, tâtant le mur à droite, constata qu’il y avait une ouverture sur le côté: pendant un moment, il sentit un faible souffle d’air, moins pesant; puis ils le dépassèrent.

« Il y a plus d’un passage ici », chuchota-t-il avec effort; il semblait difficile de produire le moindre son. « Un sale trou à orques, s’il en fut jamais ! »

Par la suite, lui d’abord à sa droite, puis Frodo à gauche, remarquèrent trois ou quatre de ces ouvertures, parfois larges, quelquefois plus étroites; mais il n’y avait pour l’instant aucun doute sur la galerie principale, car elle était droite et ne tournait pas, et elle poursuivait sa régulière montée. Mais sur quelle distance s’étirait-elle, combien de temps encore devraient-ils endurer cela, ou parviendraient-ils à l’endurer ? L’air devenait de plus en plus irrespirable à mesure qu’ils grimpaient; et il leur arrivait souvent, à présent, de sentir dans les ténèbres aveugles une résistance plus forte que l’air vicié. Tandis qu’ils avançaient, ils sentaient des choses leur frôler la tête, ou encore les mains — de longs tentacules, ou des excroissances pendantes, peut-être; ils n’auraient su dire ce que c’était. Et la puanteur ne cessait d’augmenter. Elle augmenta, au point où ils eurent presque l’impression de n’avoir plus que l’odorat, pour leur plus grand tourment. Une heure, deux heures, trois heures: combien de temps avaient-ils passé dans ce trou dépourvu de lumière ? Des heures — des jours, des semaines plutôt. Sam, laissant le côté du tunnel, se rapprocha de Frodo: leurs mains se rencontrèrent et s’unirent, et ils poursuivirent ainsi leur marche ensemble.

Enfin, Frodo, tâtonnant le long du mur de gauche, sentit soudain un vide. Il faillit s’écrouler de côté, dans le néant. Il y avait là quelque ouverture dans le rocher, beaucoup plus large qu’aucune de celles qu’ils avaient passées jusque-là; et il s’en dégageait une odeur si nauséabonde et une sensation si intense de malignité cachée, que Frodo en fut tout étourdi. Et au même moment, Sam aussi vacilla et s’effondra sur le sol devant lui.

Malgré la peur et les haut-le-cœur, Frodo agrippa la main de Sam. « Debout ! dit-il sans voix, en un souffle rauque. Tout émane d’ici, la puanteur et le danger. Allons-nous-en ! Vite ! »

Rassemblant ce qu’il lui restait de force et de détermination, il tâcha de remettre Sam sur pied et contraignit ses propres jambes au mouvement.

Sam se traînait à côté de lui. Un pas, deux pas, trois pas; enfin, six pas. Peut-être venaient-ils de passer l’horrible ouverture invisible; en tout cas, il était soudainement plus facile de se mouvoir, comme si une volonté hostile les avait momentanément relâchés. Ils poursuivirent leur pénible marche, toujours main dans la main.

Mais presque aussitôt, ils rencontrèrent une nouvelle difficulté. Le tunnel bifurquait, semblait-il, et dans le noir, ils ne pouvaient dire quelle voie était la plus large, ni laquelle des deux restait davantage dans le droit chemin. Alors laquelle prendre: celle de gauche ou celle de droite ? Rien ne semblait le leur indiquer; or, un mauvais choix risquait de leur être fatal.

« De quel côté est parti Gollum ? dit Sam d’une voix haletante. Et pourquoi il a pas attendu ? »

« Sméagol ! dit Frodo, essayant d’appeler. Sméagol ! » Mais sa voix se cassa, et le cri retomba presque aussitôt sorti de sa bouche. Il n’y eut pas de réponse, pas un écho, pas même un tremblement de l’air.

« Cette fois, il est vraiment parti, je gage, marmonna Sam. En plein là où il voulait nous amener. Gollum ! Si jamais je te mets de nouveau la main dessus, tu vas le regretter. »

Fouillant à tâtons dans le noir, ils découvrirent que le passage de gauche était bloqué: soit il était aveugle, soit une grande pierre avait obstrué la voie. « Ça ne peut être le bon chemin, murmura Frodo. Bon ou mauvais, il faut prendre l’autre. »

« Et vite ! dit Sam, haletant. Y a quelque chose de pire que Gollum aux alentours. Je sens quelque chose qui nous regarde. »

Ils n’avaient pas parcouru plus d’une dizaine de pieds lorsqu’un son se fit entendre derrière eux, un son horrible et surprenant, dans le lourd silence feutré: une sorte de gargouillis et de bouillonnement, suivis d’un long sifflement venimeux. Brusquement ils se retournèrent, mais ne purent rien discerner. Ils se tinrent immobiles comme des pierres, les yeux écarquillés, à attendre ils ne savaient quoi.

« C’est un piège ! » dit Sam, et il posa la main sur la poignée de son épée; et ce faisant, il songea à l’obscurité du tertre d’où elle provenait. « Je voudrais bien que le vieux Tom soit près de nous ! » se dit-il. Et alors, comme il se tenait là entouré de ténèbres, le cœur noirci par la colère et le découragement, il lui sembla voir une lumière: une lumière dans son esprit, d’une clarté presque intolérable au début, comme un rayon de soleil aux yeux d’un prisonnier longtemps tenu à l’ombre. Puis la lumière se colora: de vert et d’or, d’argent, de blanc. Très loin, comme dans une petite image tracée par des doigts elfiques, il vit la dame Galadriel debout dans l’herbe de Lórien, ses mains chargées de cadeaux. *Et toi, Porteur de l’Anneau*, l’entendit-il dire, d’une voix lointaine mais claire, *pour toi, j’ai préparé ceci.*

Le sifflement bouillonnant s’approcha, et il y eut un grincement comme d’une grande créature se mouvant dans le noir avec une lente détermination dans ses mouvements articulés. Un relent nauséabond la précédait. « Maître, maître ! s’écria Sam, sa voix retrouvant vigueur et instance. Le cadeau de la Dame ! Le globe d’étoile ! Une lumière pour vous dans les endroits sombres, qu’elle disait que ce serait. Le globe d’étoile ! »

« Le globe d’étoile ? murmura Frodo, comme un dormeur répondant sans comprendre. Mais oui ! Comment ai-je pu l’oublier ? *Une lumière quand toutes les autres lumières s’éteindront !* Et c’est bien la seule chose qui puisse nous aider, à présent. »

Lentement, il porta la main à sa poitrine; et lentement, il éleva la Fiole de Galadriel. Pendant quelques instants, elle scintilla d’une lueur faible, comme une étoile montante empêtrée dans les brumes terrestres, puis, à mesure que son pouvoir croissait et que l’espoir sourdait dans l’esprit de Frodo, elle se mit à brûler, s’allumant d’une flamme argentée, infime noyau d’éblouissante lumière, comme si Eärendil lui-même était descendu des hauts sentiers du couchant avec le dernier Silmaril à son front. Les ténèbres reculèrent devant elle, et bientôt, elle parut briller au milieu d’un globe de cristal aérien, et la main qui le tenait étincelait d’un feu blanc.

Frodo contempla, enchanté, ce merveilleux cadeau qu’il avait si longtemps porté sur lui, sans avoir idée de sa pleine valeur et de son véritable pouvoir. Il s’en était rarement souvenu sur la route, jusqu’à ce qu’ils atteignent le Val de Morgul; et il ne s’en était jamais servi par crainte de sa lumière, trop révélatrice. *Aiya Eärendil Elenion Ancalima !* cria-t-il, sans savoir ce qu’il disait; car on eût dit qu’une autre voix parlait à travers la sienne, claire, inaltérée par l’air vicié du souterrain.

Mais il est d’autres pouvoirs à l’œuvre en Terre du Milieu, les puissances de la nuit, et elles sont vieilles et fortes. Et Celle-là qui marchait dans les ténèbres avait entendu les Elfes lancer ce cri, loin dans la nuit des temps; et elle ne l’avait pas écouté, et elle ne ploya pas devant lui à présent. Tandis même qu’il parlait, Frodo sentit qu’une grande malignité était fixée sur lui et qu’un regard mortel l’examinait. Non loin dans le tunnel, entre eux et l’ouverture qui les avait fait vaciller et trébucher, il s’aperçut que des yeux devenaient visibles, deux grandes grappes d’yeux aux multiples lucarnes — la menace qui les guettait, enfin dévoilée. Les rayons du globe d’étoile furent brisés et réfractés par leurs mille facettes, mais derrière ce miroitement, un feu pâle et mortel se mit à luire d’une flamme constante, allumée dans quelque profond fourneau de malveillance. Monstrueux, abominables étaient ces yeux, bestiaux et en même temps remplis d’une volonté calculatrice et d’une ivresse affreuse, une joie perverse de voir leur proie ainsi piégée, sans aucun espoir d’évasion.

Frodo et Sam, frappés d’épouvante, se mirent à reculer lentement, eux-mêmes tenus sous le regard terriblement fixe de ces yeux menaçants; mais tandis qu’ils reculaient, les yeux avançaient de même. La main de Frodo vacilla et, peu à peu, la Fiole retomba. Puis soudain, libérés du sortilège qui les retenait, ne serait-ce que pour aller courir dans une vaine panique sous le regard amusé des yeux, ils tournèrent les talons et se sauvèrent ensemble; mais tout en courant, Frodo regarda derrière son épaule et constata avec horreur que les yeux bondissaient aussitôt derrière lui. L’odeur de mort l’enveloppait comme un nuage.

« Volte-face ! cria-t-il désespérément. Rien ne sert de fuir. »

Lentement, les yeux s’approchèrent.

« Galadriel ! » implora-t-il; et rassemblant tout son courage, il éleva de nouveau la Fiole. Les yeux s’arrêtèrent. Leur regard se relâcha pendant un moment, comme en proie à un léger doute. Alors Frodo sentit son cœur s’embraser, et, sans savoir ce qu’il faisait, si c’était folie, désespoir ou acte de courage, il prit la Fiole dans sa main gauche et tira son épée de sa droite. Dard jaillit du fourreau avec un éclair, et sa fine lame elfique étincela dans la lumière argent; mais ses bords luisaient d’une flamme bleutée. Puis, levant l’étoile en l’air et tenant sa brillante épée, Frodo, hobbit du Comté, marcha résolument à la rencontre des yeux.

Ils hésitèrent. Un doute les assaillit à mesure qu’avançait la lumière. Un à un, ils s’estompèrent et lentement se retirèrent. Aucune clarté aussi mortelle ne les avait jamais affligés auparavant. Ni soleil, ni lune, ni étoile n’étaient jamais venus les troubler dans leur antre souterrain, mais voici qu’une étoile était descendue au sein de la terre même. Elle continuait d’approcher, et les yeux vacillèrent. Un à un, ils s’éteignirent jusqu’au dernier et se détournèrent; puis une masse volumineuse, que la lumière n’atteignait pas, interposa son ombre boursouflée. Ils étaient partis.

« Maître, maître ! » s’écria Sam. Il n’était pas loin derrière lui, épée au clair, prêt à se battre. « Étoiles et gloire ! Les Elfes en feraient une chanson à coup sûr, s’ils en entendaient parler ! Et puis-je vivre assez longtemps pour leur dire et les entendre chanter. Mais arrêtez-vous, maître ! Ne descendez pas dans ce repaire ! C’est notre seule chance. Sortons de ce trou horrible ! »

Ainsi, ils firent demi-tour une fois de plus, d’abord marchant, puis courant; car à mesure qu’ils avançaient, le tunnel se faisait de plus en plus raide, et chaque enjambée les portait au-dessus des horribles relents de l’antre invisible et leur redonnait vigueur et courage. Mais la haine de la Guetteuse couvait encore derrière eux, aveuglée pour un temps, peut-être, mais invaincue dans sa soif de mort. Et c’est alors qu’un souffle d’air vint à leur rencontre, froid et ténu. La sortie, la fin du tunnel, enfin ils la voyaient. Pantelants, avides de voir disparaître le plafond au-dessus de leurs têtes, ils se précipitèrent vers l’ouverture; mais bientôt, ils furent projetés vers l’arrière, stupéfaits, et tombèrent à la renverse. L’issue était bloquée par une sorte de mur, mais non de pierre: il semblait mou et un peu élastique, quoique solide et inerte: l’air filtrait au travers, mais pas la moindre lueur. Ils chargèrent une fois de plus, mais furent violemment repoussés.

Élevant la Fiole, Frodo regarda, et il vit devant lui comme un voile de gris que les rayons du globe d’étoile ne traversaient pas et n’illuminaient pas; comme une ombre qui, ne procédant d’aucune lumière, ne pouvait être dissipée par elle. Sur toute la largeur et la hauteur du tunnel était tissée une vaste toile, parfaitement régulière, comme celle de quelque gigantesque araignée, mais plus dense et beaucoup plus grande, et chaque fil avait l’épaisseur d’une corde.

Sam eut un rire sinistre. « Des toiles d’araignée ! dit-il. Rien que ça ? Des toiles d’araignée ! Mais quelle araignée ! À bas ! Disparaissez ! »

Furieux, il leur asséna un grand coup d’épée, mais le fil heurté par sa lame ne cassa pas. Il céda un peu et rebondit comme une corde d’arc, détournant la lame et repoussant à la fois l’épée et le bras. Par trois fois, Sam frappa de toutes ses forces; et enfin une corde, une seule parmi la multitude, vint à se rompre, et elle frisa et claqua dans l’air en tournoyant. L’une des extrémités cingla la main de Sam et il cria de douleur, reculant alors et pressant sa main contre ses lèvres.

« Il faudrait des jours pour libérer le passage de cette façon, dit-il. Qu’est-ce qu’on va faire ? Les yeux sont-ils revenus ? »

« Non, pas le moindre signe d’eux, dit Frodo. Mais j’ai encore le sentiment qu’ils me regardent ou qu’ils pensent à moi — le temps de concocter un nouveau plan, peut-être. Si je laissais baisser cette lumière, ou si elle s’éteignait, ils ne tarderaient pas à revenir. »

« Pris au piège en fin de compte ! dit Sam avec amertume, sa colère prenant de nouveau le pas sur la fatigue et le désespoir. Comme des mouches dans un filet. Que la malédiction de Faramir vienne croquer ce Gollum et qu’elle le croque tout de suite ! »

« Ça ne nous aiderait pas maintenant, dit Frodo. Allons ! Voyons ce que Dard est capable de faire. C’est une lame elfique. Des toiles d’horreur étaient tissées aussi dans les sombres ravins du Beleriand où elle fut forgée. Mais tu devras monter la garde et tenir les yeux en respect. Tiens, prends le globe d’étoile. N’aie pas peur ! Tiens-le bien haut et ouvre l’œil ! »

Alors, Frodo s’avança jusqu’à la grande toile grise et, d’un grand coup de taille, il passa rapidement le tranchant de son arme sur une série de fils rapprochés, la retirant aussitôt après. La lame bleutée les sectionna comme une faux passant à travers l’herbe, et ils claquèrent et se tordirent avant de retomber mollement. Une grande déchirure était faite.

Il continua d’asséner de grands coups jusqu’à ce qu’enfin, toute la toile à sa portée fût rompue, et que la partie du haut flottât comme un voile dans le courant d’air. Le piège était brisé.

« Allez ! s’écria Frodo. En avant, en avant ! » Son esprit s’emplit soudain d’une joie folle: ils réussiraient à s’échapper, de la gueule du désespoir même. La tête lui tournait, comme après avoir bu d’un vin capiteux. Il s’élança au-dehors, hurlant dans sa course.

Ce pays obscur parut clair à ses yeux qui venaient de passer dans l’antre de la nuit. Les grandes fumées étaient plus hautes et moins épaisses, et les dernières heures d’une sombre journée s’écoulaient; le rougeoiement du Mordor avait laissé place à une morne pénombre. Pourtant, Frodo eut l’impression d’ouvrir les yeux sur un matin tout à coup rempli d’espoir. Il était presque arrivé au sommet de la muraille. Encore un peu et ça y était. La Fente, Cirith Ungol, se dressait devant lui telle une faille sombre dans la crête noire, les cornes de rocher obscurcissant le ciel de part et d’autre. Encore un sprint et il serait de l’autre côté !

« Le col, Sam ! cria-t-il sans faire attention à sa voix qui, délivrée de l’air étouffant du tunnel, retentit alors, aiguë et stridente. Le col ! Cours, cours, et on sera de l’autre côté — avant que quiconque puisse nous arrêter ! »

Sam le suivait aussi vite qu’il pouvait convaincre ses jambes de courir; mais bien qu’heureux d’être libre, il n’en était pas moins inquiet, et tout en courant, il ne cessait de regarder en arrière, vers l’arche sombre du tunnel, craignant d’en voir surgir des yeux, ou quelque forme inimaginable s’élançant à leur poursuite. Lui et son maître savaient trop peu de chose des ruses d’Araigne. Son antre avait plus d’une issue.

Il y avait fort longtemps qu’elle y habitait, créature malveillante de forme arachnéenne, de la race même de celles qui vivaient autrefois au Pays des Elfes dans l’Ouest, lequel est désormais sous la Mer; celles que Beren avait combattues dans les Montagnes de la Terreur du Doriath, avant d’apercevoir Lúthien sur l’herbe verte il y a longtemps, parmi les ciguës, au clair de lune. Comment Araigne s’était rendue là, fuyant la catastrophe, aucun récit ne l’a transmis; car peu nous sont parvenus des Années Sombres. Mais elle y était néanmoins, et ce, avant Sauron, et avant la première pierre de Barad-dûr; et elle ne servait personne d’autre qu’elle-même, buvant le sang des Elfes et des Hommes, bouffie et engraissée de ses innombrables festins, perpétuellement remâchés et restitués en toiles ombreuses; car toutes choses vivantes étaient sa nourriture, et sa vomissure était de ténèbres. De tous côtés, ses faibles rejetons, bâtards de misérables mâles, sa propre progéniture, que souvent elle tuait, se répandaient de vallon en vallon, de l’Ephel Dúath aux collines de l’est, jusqu’à Dol Guldur et aux repaires de Grand’Peur. Mais aucun ne pouvait rivaliser avec elle, Araigne la Grande, dernier enfant d’Ungoliant à affliger le monde malheureux.

Déjà, maintes années auparavant, Gollum l’avait vue, Sméagol, lui qui furetait dans tous les trous; et dans les jours récents, il s’était prosterné devant elle, et la noirceur de la malignité d’Araigne l’accompagnait sur tous les chemins de sa lassitude, le coupant de la lumière et du remords. Et il avait promis de lui apporter de quoi manger; car elle ne convoitait pas la même chose que lui. Elle ne connaissait rien et n’avait cure des tours et des anneaux, ni de toutes ces créations de l’esprit ou des mains; elle qui, à tout autre qu’elle, ne souhaitait que la mort, corps et âme, et pour elle-même une débauche de vie, seule au monde, enflée jusqu’à ce que les montagnes ne pussent plus la soutenir et les ténèbres la contenir.

Mais ce désir était encore loin de se réaliser, et depuis fort longtemps maintenant, elle avait faim, tapie dans son antre, pendant que le pouvoir de Sauron grandissait et que la lumière et les êtres vivants désertaient ses frontières; et la cité dans la vallée était morte, et ni Elfe ni Homme n’y venaient plus, seulement les malheureux Orques. Piètre nourriture, et méfiante de surcroît. Mais il fallait bien qu’elle mange, et malgré toute l’ardeur avec laquelle ils creusaient de nouveaux passages tortueux venant du col et de la tour qu’ils occupaient, elle trouvait toujours une façon de les attraper. Mais elle avait envie d’une viande plus délicate. Et Gollum la lui avait apportée.

« On verra, on verra, s’était-il souvent dit, quand l’humeur malveillante le prenait sur la périlleuse route qui l’avait amené des Emyn Muil au Val de Morgul. On verra. Il se peut bien, oh oui, il se peut bien que, quand elle se sera débarrassée des os et des vêtements vides, on le trouvera, on l’aura, le Trésor, une récompense pour le pauvre Sméagol qui apporte bonne nourriture. Et on sauvera le Trésor, comme promis. Oh oui. Et quand on l’aura ramené en sécurité, alors Elle le saura, oui, Elle va payer, mon trésor. À ce moment-là, tout le monde va payer ! »

Voilà ce qu’il pensait, dans un intime recoin de sa cautèle qu’il espérait encore lui cacher, même après être revenu la voir pour s’humilier devant elle pendant que ses compagnons dormaient.

Quant à Sauron: il savait où elle se terrait. Il était content de la voir là, affamée mais toujours aussi néfaste, plus sûre qu’aucun gardien qu’il eût pu concevoir pour surveiller cette ancienne voie d’accès à son territoire. Ses Orques étaient des esclaves utiles, mais il n’en manquait pas. Si Araigne en attrapait de temps à autre pour calmer son appétit, grand bien lui fasse: il pouvait s’en passer. Et parfois, comme un homme jette une friandise à sa chatte (il l’appelle *sa chatte*, mais elle ne le reconnaît point), Sauron lui envoyait des prisonniers pour lesquels il n’avait aucun autre usage: il les faisait conduire à son repaire et se faisait rendre compte de l’amusement qu’elle en avait tiré.

Ainsi vivaient-ils tous deux, jouissant de leurs manies respectives, et ne craignant aucun assaut, aucune colère, ni aucune fin à leur cruauté. Jamais une mouche n’avait encore échappé aux rets tendus par Araigne, et sa fin et sa rage n’en étaient que plus grandes, à présent.

Mais le pauvre Sam ne savait rien de ce mal qu’ils avaient attiré sur eux, sinon qu’une peur grandissait en lui, une menace qu’il ne pouvait voir; et elle était devenue un tel poids qu’il lui était difficile de courir: ses jambes lui semblaient de plomb.

La terreur l’entourait, ses ennemis occupaient le col devant lui, et son maître, comme fou, courait étourdiment à leur rencontre. Détournant les yeux de l’ombre derrière lui et de la dense obscurité qui régnait sous la falaise à sa gauche, il regarda en avant et vit deux choses qui augmentèrent son désarroi. Il vit que l’épée que Frodo tenait encore dégainée étincelait d’une flamme bleue; et il vit aussi que, même si le ciel au-delà s’était assombri, la fenêtre de la tour continuait de luire d’un éclat rouge.

« Des Orques ! dit-il entre ses dents. Jamais on pourra passer comme ça en coup de vent. Il y a des Orques alentour, et pire que des Orques. » Alors, retrouvant l’habitude du secret qu’il avait longtemps observée, il referma sa main sur la précieuse Fiole qu’il avait encore avec lui. Pendant un moment, elle brilla, rouge, du sang qui coulait dans ses veines; puis il enfouit sa lumière par trop révélatrice dans une poche tout contre sa poitrine et serra sa cape elfique autour de lui. Il s’efforça alors de hâter le pas. Son maître le distançait: déjà, il le devançait d’une vingtaine de foulées, volant comme une ombre; bientôt, il viendrait à s’effacer dans la grisaille du monde.

Sam venait à peine de cacher la lumière du globe d’étoile quand elle arriva. Un peu en avant et sur la gauche, il vit soudain, surgissant d’un trou d’ombre sous la falaise, la forme la plus répugnante qu’il lui eût été donné de voir, plus horrible que l’horreur d’un affreux cauchemar. Fort semblable à une araignée, elle était plus grande que les grandes bêtes de proie, et plus terrible qu’elles, étant donné la malveillance de ses yeux impitoyables. Ces mêmes yeux qu’il avait crus découragés et défaits, voilà qu’ils brillaient à nouveau d’un éclat redoutable, réunis en grappes sur sa tête penchée en avant. Elle avait de grandes cornes, et derrière son cou, semblable à une courte tige, était son corps enflé telle une immense boursouflure, un grand sac pendant qui se balançait entre ses pattes: sa grande masse était noire, tachetée de marques livides, mais le dessous du ventre était pâle et lumineux, et il répandait une odeur nauséabonde. Ses pattes repliées, dont les jointures noueuses pointaient bien au-dessus de son dos, étaient hérissées de poils tels des piquants d’acier, et chacune se terminait par une griffe.

Sitôt qu’elle eût pressé son corps spongieux et ses membres recroquevillés à travers l’entrée supérieure de son antre, elle se mit à avancer avec une horrible rapidité, tantôt courant sur ses pattes grinçantes, tantôt faisant un bond soudain. Elle se trouvait entre Sam et son maître. Soit elle ne vit pas Sam, soit elle évitait pour le moment le porteur de lumière, fixant toute son attention sur une seule proie, sur Frodo, privé de sa Fiole, courant à l’étourdie dans le sentier, encore inconscient du danger qui le guettait. Il courait vite, mais Araigne était plus rapide encore: plus que quelques bonds et elle l’aurait.

Sam, béant de surprise et d’effroi, rassembla tout son souffle pour crier. « Attention, derrière vous ! hurla-t-il. Attention, maître ! Je vais... » — mais son cri fut soudain étouffé.

Une longue main poisseuse se plaqua contre sa bouche et une autre l’agrippa au cou, tandis que quelque chose s’enroulait autour de sa jambe. Pris de court, il tomba à la renverse dans les bras de son assaillant.

« On l’a ! siffla Gollum à son oreille. Enfin, mon trésor, on l’a, oui, le ssale, méchant hobbit. Nous, on prend celui-ci. Elle va prendre l’autre. Oh oui, Araigne va l’avoir, pas Sméagol: il a promis; il va pas toucher à un cheveu du Maître. Mais il te tient, ssale petite fouine ! » Il cracha dans le cou de Sam.

La rage de se savoir trahi et le désespoir d’être retenu, alors que son maître courait un péril mortel, donnèrent à Sam un force et une violence soudaines, beaucoup plus grandes que ce à quoi pouvait s’attendre Gollum de la part de ce hobbit lent et stupide (pensait-il). Gollum lui-même n’aurait pu se retourner avec une plus grande agilité ou une volonté plus farouche. Sa main glissa de la bouche de Sam, et Sam, voulant se défaire de l’étreinte à son cou, se baissa vivement et plongea en avant. Il tenait encore son épée, et le bâton de Faramir pendait à son bras gauche, passé par la ganse. D’un geste désespéré, il voulut se tourner et poignarder son adversaire. Mais Gollum fut trop rapide. Son long bras droit jaillit brusquement, saisissant le poignet de Sam: ses doigts le tinrent dans un étau; lentement, implacablement, il repoussa la main en avant et vers le bas, et alors Sam, avec un cri de douleur, finit par lâcher son arme qui tomba au sol; pendant tout ce temps, l’autre main de Gollum se resserrait sur sa gorge.

Sam joua alors sa dernière carte. Usant de toute son énergie, il parvint à se dégager et à planter les jambes au sol; puis soudain, dépliant les genoux, il se jeta vers l’arrière de toutes ses forces.

Sans attendre même cette simple ruse de la part de Sam, Gollum tomba à la renverse et reçut tout le poids du hobbit dans l’estomac. Il laissa échapper un sifflement perçant, et pendant une seconde, son étreinte sur la gorge de Sam se desserra; mais ses doigts agrippaient encore la main qui tenait l’épée. Sam s’arracha à lui et se releva, puis, tournoyant à droite, il se laissa pivoter sur le poignet retenu par Gollum. Saisissant le bâton dans sa main gauche, Sam l’éleva d’un mouvement vif et, avec un sifflement, il retomba, crac, sur le bras tendu de Gollum, juste sous le coude.

Avec un cri aigu, Gollum lâcha prise. Puis Sam récidiva: sans prendre la peine de passer le bâton de la gauche à la droite, il porta un autre violent coup. Gollum se glissa de côté, vif comme un serpent, et le coup qui visait sa tête le frappa en travers du dos. Le bâton craqua et se brisa. C’en était trop pour lui. Saisir par-derrière était l’une de ses vieilles marottes, et il manquait rarement son coup. Mais cette fois, emporté par sa rancœur, il avait fait l’erreur de parler et de jubiler, avant d’avoir les deux mains au cou de sa victime. Tout son merveilleux plan s’était écroulé, depuis que cette horrible lumière avait surgi de nulle part au milieu des ténèbres. Et voici qu’il était devant un furieux adversaire, à peine moins grand que lui. Ce combat n’était pas pour lui. Sam ramassa son épée et la brandit. Gollum poussa un cri strident et, se laissant choir à quatre pattes, il s’éloigna avec un grand saut, comme une grenouille. Avant que Sam n’ait pu le rattraper, il était parti, courant vers le tunnel avec une rapidité incroyable.

Sam le poursuivit, l’épée à la main. Pour le moment, il avait tout oublié, sauf la fureur qui le dévorait et le désir de tuer Gollum. Mais avant qu’il n’ait pu le rejoindre, Gollum avait disparu. Puis, tandis qu’il se tenait devant l’ouverture sombre et que la puanteur lui montait aux narines, la pensée de Frodo aux prises avec le monstre fulgura dans sa tête, tel un claquement de tonnerre. Il fit volte-face et se précipita à corps perdu dans le sentier, appelant frénétiquement son maître. C’était trop tard. Jusque-là, le plan de Gollum avait fonctionné.

10

Les choix de maître Samsaget

Frodo était étendu sur le dos et l’horrible forme était penchée sur lui, si concentrée sur sa victime que Sam et ses cris ne parurent pas l’alerter avant qu’il fût tout près. Arrivant en trombe, il vit que Frodo était déjà emmailloté de fils, des chevilles aux épaules, et que la forme monstrueuse, avec ses grandes pattes de devant, était sur le point de l’emporter, le soulevant et le traînant à moitié.

Entre Sam et lui gisait, luisant sur le sol, sa lame elfique, tombée de sa main sans avoir pu servir. Sam ne se demanda pas longtemps ce qu’il avait à faire — s’il était brave, loyal, ou simplement bouillant de rage. Il s’élança avec un cri et saisit l’épée de son maître dans sa main gauche. Puis il chargea. Jamais n’a-t-on vu d’attaque plus féroce dans le monde sauvage des bêtes, où une petite créature désespérée, armée de dents minuscules, sans aide, n’hésitera pas à prendre d’assaut une tour de corne et de cuir dressée sur un compagnon tombé.

Tirée comme d’un rêve jubilatoire par son petit hurlement, elle tourna lentement vers lui la redoutable malveillance de son regard. Mais presque avant qu’elle ne s’avisât de la furie qui était sur elle, plus grande que tout ce qu’elle avait connu depuis un nombre incalculable d’années, l’épée brillante lui incisa le pied et en arracha la griffe. Sam bondit entre ses pattes arquées, et, d’un vif coup porté vers le haut avec son autre main, il visa les yeux à facettes sur la tête baissée. Un grand œil s’assombrit soudain.

À présent, la misérable petite créature se trouvait directement sous elle, hors de portée de sa piqûre et de ses griffes pour le moment. Son ventre renflé à la lueur putride se trouvait au-dessus de lui, et sa puanteur le faisait presque défaillir. Mais la furie lui prêta un dernier sursaut d’endurance; et avant qu’elle n’ait pu s’affaler sur lui, l’étouffant, lui et tout son courage ridicule et insolent, il la taillada d’un coup de lame elfique avec la rage du désespoir.

Mais Araigne n’était pas comme les dragons: aucun point faible ne se décelait dans son armure, sinon ses yeux. Son cuir séculaire, verruqueux et corrompu, ne cessait pourtant de se renouveler de l’intérieur, couche par couche, comme une tumeur maligne. La lame marqua son ventre d’une horrible balafre, mais aucun bras n’eût pu transpercer ses hideux replis, l’acier fût-il forgé par un Elfe ou un Nain, ou manié par Beren ou Túrin. Elle encaissa le coup, puis elle souleva le grand sac de son abdomen haut au-dessus de la tête de Sam. Sa blessure suppurait un poison écumeux. Écartant alors ses pattes, elle fit retomber sur lui son énorme masse. Trop tôt. Car Sam était encore debout, et laissant tomber sa propre épée, il tint à deux mains la lame elfique, pointe vers le haut, parant la chute de cet horrible plafond; ainsi Araigne, avec tout l’acharnement de sa propre volonté, avec une force plus grande qu’aucune main de guerrier, s’empala sur un terrible aiguillon. Il s’enfonça loin, loin dans sa chair, tandis que Sam était lentement écrasé contre le sol.

Araigne n’avait jamais connu pareille agonie; elle ne l’avait jamais même entrevue en songe, de toute sa longue et cruelle existence. Jamais le plus vaillant soldat du Gondor antique, ni le plus sauvage des Orques piégés, ne lui avaient ainsi livré bataille, ni fendu les chairs d’une pointe d’acier dans sa panse bien-aimée. Un frisson la parcourut. Se soulevant de nouveau, s’arrachant à la douleur, elle replia sous elle ses membres affolés et se recula d’un bond convulsif.

Sam était tombé à genoux près de la tête de Frodo. Assommé par l’horrible puanteur, il agrippait encore des deux mains la poignée de l’épée. À travers la brume qui voilait ses yeux, il pouvait entrevoir le visage de Frodo, et il luttait obstinément pour reprendre ses sens et sortir de la torpeur qui l’accablait. Lentement, il leva la tête; et alors il la vit, à quelques pas seulement, le guettant. Un crachat de venin dégoulinait de ses crochets, et un liquide verdâtre suintait de sa blessure à l’œil. Elle se tenait accroupie, son ventre frissonnant plaqué contre le sol, ses pattes cambrées, toutes tremblantes, prêtes à bondir de nouveau — cette fois pour écraser et piquer à mort: non une simple morsure pour engourdir sa proie; cette fois pour tuer, puis équarrir.

Et tandis que Sam, lui-même accroupi à l’observer, voyait dans ses yeux sa propre mort, une pensée lui vint, comme si une voix lointaine avait parlé, et de sa main gauche, il tâtonna contre sa poitrine et trouva ce qu’il cherchait: son contact lui parut froid et dur et consistant dans cet horrible monde fantôme — la Fiole de Galadriel.

« Galadriel ! » dit-il faiblement; et alors, il entendit des voix, lointaines mais claires: les cris des Elfes marchant sous les étoiles dans les ombres hospitalières du Comté, et la musique des Elfes comme elle lui venait dans son sommeil, dans la Salle du Feu de la maison d’Elrond.

*Gilthoniel A Elbereth !*

Alors sa langue fut déliée, et sa voix s’écria en une langue qu’il ne connaissait pas :

*A Elbereth Gilthoniel*

*o menel palan-diriel,*

*le nallon sí di’nguruthos !*

*A tiro nin, Fanuilos !*

Et sur ces mots, il se releva avec difficulté et redevint le hobbit Samsaget, fils de Hamfast.

« Maintenant, amène-toi, ordure ! cria-t-il. T’as fait mal à mon maître, sale brute, et tu vas payer. On continue notre route; mais faut en finir d’abord avec toi. Viens donc, viens déguster une deuxième fois ! »

Comme si son indomptable courage en avait libéré le pouvoir, le globe s’embrasa soudain, telle une torche blanche, au creux de sa main. Il flamboyait comme une étoile qui, sautant du firmament, déchire l’air noir de son éclat insoutenable. Pareille terreur céleste n’avait jamais brûlé ainsi au visage d’Araigne. Ses rayons pénétrèrent sa tête blessée et lui infligèrent une douleur intolérable; l’horrible infection de lumière se répandit d’un œil à l’autre. Elle tomba sur le dos, battant l’air de ses pattes antérieures, sa vue ravagée par des éclairs internes, son esprit à l’agonie. Puis, détournant sa tête mutilée, elle roula sur le côté et se mit à ramper, griffe après griffe, vers l’ouverture de la sombre falaise d’où elle était sortie.

Sam la suivit. Il chancelait comme un homme ivre, mais il la suivit. Et Araigne, enfin domptée, rapetissée par la défaite, tremblait et se sauvait de lui par bonds saccadés. Elle parvint au trou et, se pressant dans l’ouverture, laissant une traînée de mucus jaune verdâtre, elle se faufila à l’intérieur juste au moment où Sam portait un dernier coup à ses pattes traînantes. Puis il s’effondra sur le sol.

Araigne était partie; et si elle resta longtemps dans son antre, soignant sa malignité et sa misère; si, au cours de longues années d’obscurité, elle se guérit de l’intérieur, reconstituant les facettes de ses yeux, jusqu’au jour où, aiguillonnée par une faim mortelle, elle tissa de nouveau ses horribles pièges dans les creux des Montagnes de l’Ombre, cette histoire ne le dit pas.

Sam se trouvait seul. Et tandis que le soir du Pays Sans-Nom tombait sur le lieu de la bataille, il alla retrouver son maître, rampant de fatigue.

« Maître, cher maître », dit-il, mais Frodo ne parla pas. Tandis qu’il se précipitait vers l’avant, avide, heureux de retrouver sa liberté, Araigne s’était faufilée derrière lui avec une horrible agilité, et, d’un mouvement vif, l’avait piqué au cou. À présent, il gisait pâle, n’entendait aucune voix et ne bougeait pas.

« Maître, cher maître ! » dit Sam; et pendant un long silence, il attendit, prêtant l’oreille en vain.

Puis, aussi rapidement qu’il le put, il trancha les cordes enroulées autour de Frodo et posa la tête sur sa poitrine et ensuite sur sa bouche; mais il ne trouva pas le moindre souffle de vie ni le plus faible battement de cœur. Il frictionna les mains et les pieds de son maître à maintes reprises, et lui palpa le front, mais ils étaient froids au toucher.

« Frodo, monsieur Frodo ! cria-t-il. Me laissez pas seul ici ! C’est votre Sam qui appelle. Allez pas où j’peux pas vous suivre ! Réveillez-vous, monsieur Frodo ! Oh réveillez-vous, Frodo, mon cher, cher ami. Réveillez-vous ! »

Alors la colère monta en lui, et tout autour du corps de son maître, il se mit à courir, furieux, pourfendant l’air, frappant les pierres, et défiant les cieux à grands cris. Peu après, il revint à lui, et il se pencha sur le visage de Frodo, pâle dans le crépuscule. Et soudain, il vit qu’il se trouvait dans l’image que lui avait révélée le miroir de Galadriel en Lórien: Frodo, le visage blême, profondément endormi au pied d’une haute falaise noire. Endormi, c’était ce qu’il avait cru alors. « Il est mort ! dit-il. Pas endormi, mort ! » Et en le disant, comme si les mots ravivaient l’action du venin, il lui sembla que le visage devenait d’un vert livide.

Et à ce moment, un noir désespoir le saisit, et Sam se courba au sol et rabattit son capuchon gris sur sa tête. La nuit entra dans son cœur, et il n’eut plus connaissance de rien.

Quand les ténèbres se dissipèrent enfin, Sam leva les yeux et vit qu’il était entouré d’ombres; mais il n’aurait su dire combien de minutes ou d’heures s’étaient étendues sur le monde pendant son absence. Il était toujours au même endroit, et son maître gisait encore à ses côtés, mort. Les montagnes ne s’étaient pas écroulées, et la terre n’était pas devenue un champ de ruines.

« Que vais-je faire, que vais-je faire ? dit-il. Suis-je venu jusqu’ici avec lui pour rien ? » Puis il se rappela sa propre voix, prononçant des mots que lui-même n’avait alors pas compris, au commencement de leur voyage: *J’ai quelque chose à faire avant la fin. Je dois aller jusqu’au bout, m’sieur, vous comprenez.*

« Mais que puis-je faire ? Pas laisser le corps de M. Frodo ici, sans sépulture au sommet des montagnes, et rentrer à la maison ? Ou continuer ? Continuer ? répéta-t-il, et pendant un instant, le doute et la peur le firent vaciller. Continuer ? C’est ce que je dois faire ? Et le laisser ici ? »

Enfin, il se mit à pleurer; et allant trouver Frodo, il arrangea son corps, replia ses mains sur sa poitrine et replaça sa cape sur ses épaules; et il posa sa propre épée d’un côté, et de l’autre le bâton, cadeau d’adieu de Faramir.

« Si je dois continuer, dit-il, alors il me faut votre épée, avec votre permission, monsieur Frodo, mais je vais laisser celle-ci à côté de vous, comme elle gisait au côté du vieux roi à l’intérieur du tertre; et vous avez votre belle chemise de mithril offerte par M. Bilbo. Et votre globe d’étoile, monsieur Frodo, vous me l’aviez bien prêté, et j’en aurai besoin, car je serai toujours dans le noir à partir de maintenant. Il est trop bien pour moi, et la Dame vous l’a donné à vous, mais peut-être qu’elle comprendrait. Vous, comprenez-vous, monsieur Frodo ? Il faut que je continue. »

Mais il ne pouvait pas partir, pas encore. Agenouillé auprès de Frodo, il lui prit la main et ne put la lâcher. Et le temps passait, et il restait agenouillé, serrant la main de son maître, tandis qu’un débat se poursuivait dans son cœur.

Il essayait de trouver la force, la force de s’arracher à ce lieu et d’entreprendre un périple solitaire — pour se venger. S’il réussissait à partir d’ici, sa colère le mènerait sur toutes les routes du monde, à sa poursuite, jusqu’à ce qu’il le tienne: Gollum. Alors Gollum trouverait la mort dans un coin. Mais ce n’était pas ce qu’il avait entrepris de faire. Il ne valait pas la peine de laisser son maître pour ça. Cela ne le ramènerait pas. Rien ne le ferait. Il valait mieux qu’ils meurent tous deux ensemble. Et ce serait, là encore, un périple solitaire.

Son regard s’arrêta sur la pointe brillante de l’épée. Il songea à ce qui se trouvait derrière, un précipice noir, une chute dans un abîme de néant. Il n’y avait aucune issue de ce côté. Cela équivalait à ne rien faire, pas même son deuil. Ce n’était pas ce qu’il avait entrepris. « Que dois-je faire, alors ? » s’écria-t-il de nouveau, et il lui sembla connaître alors la dure réponse: *aller jusqu’au bout.* Encore un périple solitaire, le pire de tous.

« Quoi ? Moi tout seul, trouver la Faille du Destin et tout ? » Il tremblait encore, mais sa résolution se précisait. « Quoi ? *Moi*, lui prendre l’Anneau, à *lui* ? Le Conseil le lui a donné. »

Mais la réponse s’imposa aussitôt: « Et le Conseil lui a donné des compagnons pour empêcher que la mission échoue. Et tu es le dernier de toute la Compagnie. La mission ne doit pas échouer. »

« Pourquoi fallait-il que ça tombe sur moi ? grogna-t-il. Je voudrais bien que Gandalf soit ici, ou quelqu’un d’autre. Pourquoi suis-je tout seul à décider ? Je suis sûr de me tromper. Et c’est pas pour moi, ça, d’aller prendre l’Anneau et de me mettre en avant. »

« Mais tu ne t’es pas mis en avant; on t’a mis en avant. Et pour ce qui est d’être la bonne personne, eh bien, M. Frodo ne l’était pas plus que toi, si on veut, et M. Bilbo non plus. Eux-mêmes n’avaient rien choisi. »

« Ah çà, il faut que je me fasse ma propre idée. Je vais y arriver. Mais je suis sûr de me tromper: ce serait du Sam Gamgie tout craché.

« Alors, voyons voir. Si on nous trouve ici, ou si on trouve M. Frodo avec cet Objet sur lui, eh bien, l’Ennemi l’aura. Et ce sera notre fin à tous — la Lórien, Fendeval, le Comté et tout. Et y a pas une minute à perdre, ou ce sera la fin de toute façon. La guerre est commencée, et si ça se trouve, le vent a déjà tourné en faveur de l’Ennemi. Aucune chance de revenir avec l’Objet pour prendre conseil, ou demander la permission. Non, soit je reste assis ici jusqu’à ce qu’ils viennent me tuer sur la dépouille de mon maître, et alors ils Le prendront; soit je Le prends et je m’en vais. » Il respira profondément. « Alors je vais Le prendre ! »

Il se baissa. Très délicatement, il dégrafa la broche et glissa une main dans la tunique de Frodo; puis, soulevant la nuque de son maître avec son autre main, il baisa le front froid et tira doucement la chaîne par-dessus. Puis la tête retrouva sa position de repos. Aucun changement ne parut sur les traits crispés, ce qui acheva de convaincre Sam, plus que toute autre chose, que son maître était mort et qu’il avait abandonné la Quête.

« Au revoir, très cher maître ! murmura-t-il. Pardonnez à votre Sam. Il reviendra vous trouver quand le boulot sera fini — s’il y parvient. Après, il ne vous laissera plus jamais. Reposez en paix jusqu’à tant que j’arrive; et qu’aucune chose malsaine ne s’avise de vous approcher ! Et si la Dame pouvait m’entendre et m’accorder un vœu, je souhaiterais pouvoir revenir et vous retrouver. Au revoir ! »

Alors, il fléchit le cou à son tour et y passa la chaîne, et sa tête se courba aussitôt sous le poids de l’Anneau, comme si une grosse pierre y avait été suspendue. Mais peu à peu, comme si le poids diminuait ou qu’une force nouvelle naissait en lui, il releva la tête; et au prix d’un effort considérable, il se remit debout et s’aperçut qu’il pouvait marcher en portant son fardeau. Et rien qu’un instant, il baissa les yeux sur son maitre et éleva la Fiole: ses rayons, à présent, étaient ceux de la douce lumière de l’étoile du soir en été, et à sa lueur, le visage de Frodo avait retrouvé un beau teint, pâle, mais d’une beauté elfique, comme d’un être qui aurait depuis longtemps passé les ombres. Et avec le douloureux réconfort de ce dernier regard, Sam se détourna, dissimula la Fiole et se dirigea à pas chancelants dans l’obscurité grandissante.

Il n’avait pas loin à marcher. Le tunnel était à quelque distance derrière lui; la Fente, à six cents pieds en avant, au plus. Le crépuscule laissait entrevoir le sentier, une profonde ornière, creusée par d’innombrables passages au fil des ans, qui grimpait à présent en pente douce, formant un long goulet entre deux escarpements. Ce goulet se resserrait rapidement. Bientôt, Sam parvint à une longue volée de marches, larges et peu profondes. Maintenant, la tour orque était juste au-dessus de lui, noire et renfrognée, son œil rouge brûlant au milieu. Il se trouvait alors dans l’ombre de celle-ci, presque arrivé en haut des marches: enfin, il se trouvait dans la Fente.

« Ma décision est prise », ne cessait-il de se répéter. Mais elle ne l’était pas. Bien qu’il y eût réfléchi de son mieux, ce qu’il était en train de faire allait tout à fait à contresens de sa nature. « Me suis-je trompé ? marmonnait-il. Qu’est-ce que j’aurais dû faire ? »

Au moment où les bords escarpés de la Fente se refermaient sur lui, avant d’avoir atteint le véritable sommet, avant de contempler enfin la voie qui descendait dans le Pays Sans-Nom, il se retourna. Paralysé par un insoutenable doute, il regarda un moment en arrière. Il pouvait encore voir, telle une petite tache dans les ténèbres qui s’amoncelaient, l’ouverture du tunnel; et il croyait voir ou deviner l’endroit où Frodo était étendu. Il s’imagina voir miroiter quelque chose au sol, là en bas; ou peut-être était-ce un jeu de ses larmes, tandis qu’il dévisageait ce haut socle de pierre où toute sa vie s’était écroulée.

« Si seulement j’avais droit à mon vœu, mon seul vœu, soupira-t-il, faire demi-tour et le retrouver ! » Puis il se tourna enfin vers la route qui l’attendait, et il fit quelques pas: les plus lourds qu’il avait jamais franchis à contrecœur.

Quelques pas seulement — et il n’en faudrait que quelques autres avant qu’il ne descende, pour ne plus jamais revoir cette hauteur. Et puis soudain, il entendit des cris et des voix. Il se tint raide comme une pierre. Des voix d’Orques. Elles venaient derrière et devant lui. Un bruit de piétinement et des cris éraillés: des Orques s’étaient engagés dans la Fente par l’autre bout, venant de quelque entrée de la tour, peut-être. Et un piétinement et des cris, derrière lui. Il se retourna vivement. Il vit de petits points de lumière rouge, des torches, clignotant au creux des montagnes alors qu’elles sortaient du tunnel. La chasse était enfin donnée. L’œil rouge au sein de la tour n’était pas aveugle. Sam était pris au piège.

L’éclat tremblotant des torches et le cliquetis de l’acier étaient maintenant très proches. Encore une minute et ils arriveraient pour le cueillir. Il avait trop longtemps hésité avant de se décider, et maintenant, c’était trop tard. Comment parviendrait-il à se sauver, ou à sauver l’Anneau ? L’Anneau... Il n’eut conscience d’aucune pensée ou décision de sa part. Il se trouva simplement à sortir la chaîne et à prendre l’Anneau dans sa main. La tête de la compagnie d’Orques apparut dans la Fente juste devant lui. Alors il le passa à son doigt.

Le monde changea, et soudain, un seul espace de temps était rempli d’une heure de réflexion. Aussitôt, il remarqua que son ouïe était plus aiguisée, tandis que sa vision était obscurcie, mais non comme dans l’antre d’Araigne. Toutes choses autour de lui étaient non pas noires, mais vagues; tandis que lui-même se trouvait là dans un monde gris et vaporeux, isolé, comme une petite pierre noire et dure, et l’Anneau, pesant sur sa main gauche, était comme un orbe d’or chaud. Il ne se sentait pas du tout invisible, mais horriblement et singulièrement visible; et il savait que, quelque part, un Œil le recherchait.

Il entendait le craquement des pierres et le murmure des eaux, au loin dans le Val de Morgul; et là-bas sous la pierre, la misère gargouilleuse d’Araigne, tâtonnante, perdue dans un quelconque passage aveugle; des voix dans les cachots de la tour, et les cris des Orques sortant du tunnel; enfin, tel un vacarme assourdissant, grondant à ses oreilles, le martèlement des pas et la clameur déchirante des Orques devant lui. Il s’aplatit contre la falaise. Mais ils avançaient telle une compagnie fantôme, formes grises et distordues dans la brume, tout au plus des phantasmes de peur avec de pâles flammes à la main. Et ils passèrent sans le voir. Il se fit tout petit, comme pour se glisser dans une fente et y rester tapi.

Il écouta. Les Orques venant du tunnel et ceux qui y descendaient s’étaient vus, et à présent, les deux groupes se hâtaient en criant. Sam les entendait tous deux clairement, et il comprenait ce qu’ils disaient. Peut-être l’Anneau procurait-il la compréhension des langues, ou simplement la compréhension, en particulier, des serviteurs de Sauron, son créateur; toujours est-il qu’en y prêtant attention, Sam pouvait comprendre leur discours et se l’interpréter. À n’en pas douter, l’Anneau gagnait beaucoup en puissance à mesure qu’ils s’approchaient des lieux où il avait été forgé; mais il est une chose qu’il ne conférait pas: le courage. Pour le moment, Sam ne pensait encore qu’à se cacher, à se tenir à carreau jusqu’à ce que le silence soit revenu; et il écoutait anxieusement. Il n’aurait su dire à quelle distance se trouvaient les voix; les mots semblaient retentir à ses oreilles.

« Holà ! Gorbag ! Qu’est-ce que tu fabriques ici ? Déjà fatigué de guerroyer en bas ? »

« Les ordres, feignasse. Et toi, qu’est-ce que tu fais là, Shagrat ? Marre de rester enfermé là-haut ? Tu penses descendre te battre ? »

« Les ordres, c’est moi qui les donne. C’est moi qu’est en charge de ce col. Alors sois poli. Qu’est-ce que t’as à rapporter ? »

« Rien. »

« Haï ! haï ! yoï ! » Un hurlement fit soudain taire les deux chefs. Les Orques d’en bas avaient soudain vu quelque chose. Ils se mirent à courir. Les autres firent de même.

« Haï ! Holà ! Il y a quelque chose ici ! En plein milieu du chemin. Un espion, un espion ! » Il y eut un mugissement de cors féroces et un brouhaha de voix clabaudeuses.

Avec un terrible choc, Sam sortit de sa torpeur. Ils avaient vu son maître. Qu’allaient-ils faire ? Il avait entendu des histoires sur les Orques, des histoires à glacer le sang. Non, c’était inadmissible. Se relevant d’un bond, il ficha en l’air la Quête et toutes ses décisions, et avec elles, tout restant de crainte et de doute. Il savait à présent où était sa place, et où elle avait toujours été: aux côtés de son maître, même s’il ne voyait pas bien ce qu’il pourrait faire là. Tout courant, il redescendit les marches, puis le sentier, vers Frodo.

« Combien sont-ils ? se demanda-t-il. Trente ou quarante arrivaient de la tour, au moins, et bien plus sont venus d’en bas, je suppose. Combien puis-je en tuer avant qu’ils m’attrapent ? Ils verront la flamme de l’épée, dès que j’aurai dégainé, et ils m’auront tôt ou tard. Je me demande s’il y aura jamais une chanson pour le raconter: *Comment Samsaget tomba dans le Haut Col, élevant un mur de cadavres autour de son maître*. Mais non, pas de chanson. Bien sûr que non, car l’Anneau sera découvert, et il y aura plus jamais de chansons. J’y peux rien. Ma place est auprès de M. Frodo. Il faut qu’ils comprennent ça — Elrond et le Conseil, et les grands Seigneurs et les grandes Dames avec leur immense sagesse. Leurs plans ont mal tourné. J’peux pas être Porteur de l’Anneau pour eux. Pas sans M. Frodo. »

Mais les Orques étaient à présent hors de sa vue embrumée. Il n’avait pas eu le temps de penser à lui-même, mais il s’aperçut qu’il était fatigué, presque jusqu’à l’épuisement: ses jambes ne le portaient pas comme il le voulait. Il allait trop lentement. Le sentier semblait faire des milles de long. Où étaient-ils tous passés dans la brume ?

Là, il les voyait, maintenant ! Encore loin devant lui. Des formes rassemblées autour de quelque chose qui gisait au sol; quelques-unes semblaient courir de-ci de-là, courbés comme des chiens sur une piste. Il voulut foncer.

« Allez, Sam ! se dit-il, ou tu vas encore arriver trop tard. » Il dégagea l’épée dans son fourreau. Dans un instant, il la dégainerait, puis...

Il y eut une vive clameur, des huées et des rires, tandis que quelque chose était soulevé de terre. « Ya hoï ! Ya harri hoï ! Oh hisse ! Ohé hisse ! »

Alors, une voix cria: « Maintenant, en avant ! Par le chemin le plus court. À la Porte Souterraine ! Madame ne nous fera pas d’ennuis ce soir si on en croit les signes. » Toute la bande d’Orques se mit en branle. Quatre d’entre eux, en milieu de peloton, transportaient un corps sur leurs épaules. « Ya hoï ! »

Ils emportaient le corps de Frodo. Ils s’en allaient. Il ne pourrait jamais les rattraper. Il continua quand même. Les Orques avaient atteint le tunnel et ils y entraient. Ceux qui portaient le fardeau passèrent en premier, mais il y avait beaucoup de bousculades et de chamailleries parmi ceux qui se pressaient à leur suite. Sam les suivait. Il tira l’épée, tremblotement bleu dans sa main vacillante, mais ils ne la virent pas. Alors même qu’il arrivait, pantelant, les derniers s’engouffraient dans le trou noir.

Il se tint là un instant, hors d’haleine, agrippant sa poitrine d’une main. Puis il passa sa manche sur son visage, afin d’en essuyer la crasse, la sueur, et les larmes. « Sales ordures ! » s’écria-t-il, et il se lança après eux dans l’obscurité.

Le tunnel ne lui paraissait plus aussi sombre; il lui semblait plutôt qu’il était passé d’une mince brume à un épais brouillard. Sa fatigue grandissait, mais sa volonté n’en était que plus ferme. Il croyait apercevoir la lumière des torches un peu en avant, mais il avait beau essayer, il ne parvenait pas à les rejoindre. Les Orques savent se mouvoir dans les tunnels, et ils connaissaient bien celui-ci; car malgré la présence d’Araigne, ils étaient souvent forcés de l’emprunter, vu qu’aucun autre chemin ne permettait de passer aussi rapidement les montagnes à partir de la Cité Morte. Le tunnel principal, et la grande fosse circulaire où Araigne avait élu domicile dans les siècles oubliés, avaient été creusés à une époque reculée dont ils ne savaient rien; mais ils avaient eux-mêmes foré bien des passages secondaires de chaque côté, pour ne pas être obligés d’aller et venir par l’antre en vaquant aux affaires de leurs maîtres. Ce soir-là, ils n’avaient pas l’intention de descendre aussi bas; ils se hâtaient vers une galerie transversale qui ramenait vers leur tour de garde sur la falaise. La plupart exultaient, ravis de ce qu’ils avaient trouvé et vu; et tout en courant, ils bavassaient et jabotaient comme c’est le propre de leur espèce. Sam entendait le son de leurs voix éraillées, dur et mat dans l’air inerte; mais deux voix se distinguaient au milieu des autres, plus fortes et plus proches de lui. Les capitaines des deux groupes semblaient fermer la marche, et ils discutaient entre eux.

« Dis donc, Shagrat, tu pourrais pas empêcher ta racaille de faire tout ce raffut ? grogna l’un. On voudrait pas qu’Araigne nous tombe dessus. »

« Tu parles, Gorbag ! Les tiens font plus que la moitié du bruit, répliqua l’autre. Mais laisse les gars s’amuser ! On n’aura pas à s’inquiéter d’Araigne pour un bout, j’ai l’impression. Elle s’est assise sur un clou, on dirait, et c’est pas nous qu’allons verser des larmes. T’as pas vu ? Il y a une sale cochonnerie tout le long du chemin qui mène à sa maudite crevasse. Ça doit faire cent fois qu’on essaie de la boucher. Alors laisse-les rire. Et puis nous avons enfin un coup de chance: quelque chose que Lugbúrz veut avoir. »

« Lugbúrz le veut, hein ? Qu’est-ce que c’est, tu crois ? J’aurais dit un genre d’Elfe, mais miniature. Qu’est-ce que ça peut avoir de dangereux ? »

« Peut pas savoir avant d’y jeter un coup d’œil. »

« Oho ! Comme ça, ils vous ont pas dit à quoi fallait s’attendre ? Ils nous disent pas tout ce qu’ils savent, hein ? Loin de là. Mais ils peuvent se tromper, même Ceux d’En Haut. »

« Chut, Gorbag ! » Shagrat baissa la voix, au point où même Sam et son ouïe étrangement aiguisée eurent peine à saisir ce qu’il disait. « Ils se trompent peut-être, mais ils ont des yeux et des oreilles partout; et ils en ont parmi mes gars, si ça se trouve. Mais pas de doute, quelque chose les inquiète. C’est vrai pour les Nazgûl en bas, d’après ce que tu me dis; et pour Lugbúrz aussi. Quelque chose a failli nous passer sous le nez. »

« Failli, tu dis ! » fit Gorbag.

« Soit, dit Shagrat; mais on en parlera plus tard. Attends qu’on arrive au Souterrain. Il y a un endroit où on pourra parler un peu, pendant que les gars continueront. »

Peu après, Sam vit disparaître les torches. Puis il y eut un grondement et, au moment où il se ruait vers l’endroit, un boum. Pour autant qu’il pouvait le deviner, les Orques avaient tourné et s’étaient engagés dans l’ouverture que Frodo et lui avaient empruntée pour se rendre compte qu’elle était bloquée. Elle l’était toujours.

Il semblait y avoir une grande pierre en plein milieu de la voie, mais les Orques l’avaient franchie d’une manière ou d’une autre, car Sam entendait leurs voix de l’autre côté. Ils continuaient de courir, toujours plus loin dans la montagne, vers la tour. Sam était au désespoir. Ils emportaient le corps de son maître dans quelque dessein odieux, et il ne pouvait pas les suivre. Il poussa sur le bloc, il s’arc-bouta et se jeta contre lui, sans succès. Puis, non loin de l’autre côté, crut-il, il entendit les deux capitaines reprendre leur discussion. Il s’arrêta un moment pour les écouter, espérant apprendre quelque chose d’utile. Gorbag sortirait peut-être de ce côté, lui qui semblait venir de Minas Morgul; et il en profiterait pour se glisser à l’intérieur.

« Non, je sais pas, dit la voix de Gorbag. En général, les messages vont plus rapidement qu’aucune bête est capable de voler. Mais j’ai jamais demandé comme ça se fait. Vaut mieux pas, c’est plus sûr. Brr ! Ces Nagzûl me donnent froid dans le dos. Et ils vous écorchent vif rien qu’à vous regarder, et ils vous laissent tout grelottant dans le noir de l’autre côté. Mais il les aime bien: ce sont Ses préférés par les temps qui courent, alors inutile de ronchonner. J’te dis, c’est pas un cadeau de servir dans la cité. »

« T’essaieras de rester ici avec Araigne pour compagnie », dit Shagrat.

« Je voudrais bien essayer quelque part sans aucun des deux. Mais la guerre est commencée, et quand ce sera fini, peut-être qu’on aura la vie plus facile. »

« Les choses vont bien, qu’ils disent. »

« Évidemment qu’ils le disent, maugréa Gorbag. On verra. Mais si vraiment elles vont bien, il devrait y avoir beaucoup plus de place. Qu’est-ce que t’en dis ? — si la chance se présente, toi et moi, on pourrait filer en douce pour aller s’établir quelque part à nous, avec une poignée de gars dignes de confiance, quelque part avec du beau butin facile, sans grands patrons. »

« Ah ! dit Shagrat. Comme dans le temps. »

« Oui, dit Gorbag. Mais n’y compte pas trop. Je suis pas tranquille au fond de moi. Comme je le disais, les Grands Patrons, ouais... », et sa voix fut pratiquement réduite à un murmure, « ouais, même le Plus Grand, ils peuvent se tromper. Quelque chose a failli nous passer sous le nez, tu dis ? Moi, je dis que quelque chose *est* passé. Et il faut qu’on fasse attention. C’est toujours aux pauvres Uruks d’essuyer les bavures des autres — et qu’est-ce qu’on nous donne en retour ? Mais rappelle-toi: les ennemis nous aiment pas plus qu’ils l’aiment Lui, et s’ils ont le dessus, on est fichus aussi. Mais attends voir, quand est-ce qu’on t’a dit de descendre ? »

« Il y a environ une heure, juste avant que tu nous voies. Un message est venu: *Nazgûl inquiets. Crainte d’espions dans les Escaliers. Redoubler de vigilance. Envoyer patrouille jusqu’en haut des Escaliers.* Je suis sorti tout de suite. »

« Sale affaire, dit Gorbag. Nos Guetteurs Silencieux, tu vois — ils étaient inquiets, je le sais, y a de ça plus de deux jours. Mais j’ai pas reçu ordre de patrouiller avant le lendemain, et aucun message est parti à Lugbúrz non plus, vu que le Grand Signal venait d’être donné, que les Hauts Nazgûl partaient en guerre et tout ça. Et après, ils ont eu du mal à avoir l’attention de Lugbúrz, qu’on m’a dit. »

« L’Œil était occupé ailleurs, je suppose, dit Shagrat. De grandes affaires se brassent à l’ouest, à ce qu’on dit. »

« Je veux bien, grogna Gorbag. Mais entre-temps, des ennemis se sont faufilés dans les Escaliers. Et vous autres, qu’est-ce que vous fabriquiez ? Vous êtes censés monter la garde, non, qu’il y ait des ordres ou pas ? À quoi servez-vous ? »

« Ça suffit ! Tu vas pas me dire comment faire mon boulot. On dormait pas, je t’assure. On savait qu’il se passait de drôles de choses. »

« Très drôles ! »

« Oui, très drôles: des lumières et des cris et tout. Mais Araigne était sur une affaire. Mes gars l’ont vue avec sa Fouine. »

« Sa Fouine ? De quoi parles-tu ? »

« Tu dois l’avoir déjà vu: un petit homme tout maigre et noir, un peu comme une araignée aussi, ou plutôt comme une grenouille affamée, je dirais. C’est pas la première fois qu’il vient ici. Il est *sorti* de Lugbúrz la fois d’avant, il y a des années, et des ordres venus d’En Haut nous avaient dit de le laisser passer. Il a monté les Escaliers une ou deux fois depuis, mais on l’a laissé faire: il semble avoir une sorte d’arrangement avec Madame. Il est pas bon à manger, je suppose: Son Altesse n’est pas du genre à se soucier des ordres d’En Haut. Mais qu’est-ce que vous êtes vigilants dans la vallée: il est monté ici un jour avant qu’il y ait tout ce boucan... On l’a vu hier en début de nuit. En tout cas, mes gars ont rapporté que Madame avait une petite partie de plaisir, et j’ai pas posé de questions, jusqu’à ce que le message arrive. Je pensais que sa Fouine lui avait apporté un jouet, ou que vous lui aviez peut-être envoyé un cadeau, un prisonnier de guerre ou quelque chose comme ça. Quand elle joue, je m’en mêle pas. Rien n’échappe à Araigne quand elle part à la chasse. »

« Rien ! T’es-tu servi de tes yeux, là-haut, dis-moi ? J’te dis, je suis pas tranquille au fond de moi. Celui qui est monté dans les Escaliers, peu importe qui c’est, *a réussi* à passer. Il a tranché la toile d’Araigne et il s’est faufilé tout droit dehors. Ça donne à réfléchir ! »

« Oui, bon, elle l’a eu en fin de compte, pas vrai ? »

« Elle l’a *eu* ? Qui ça ? Le petit nabot ? Mais s’il avait été seul, elle l’aurait eu emmené dans son garde-manger depuis longtemps, et il y serait encore. Et si Lugbúrz le voulait, c’est *toi* qui serais obligé d’aller le chercher. Quelle chance pour toi. Mais il était pas seul. »

Alors, Sam se mit à écouter plus attentivement, appuyant son oreille contre la pierre.

« Qui a coupé les fils qu’elle lui avait mis, Shagrat ? Le même qu’a tranché la toile. T’as pas compris ça ? Et qui a embroché Madame ? Le même, je gage. Et où est-il ? Où est-il, Shagrat ? »

Shagrat ne répondit pas.

« Tu ferais bien de te mettre à cogiter, si tu sais comment. Il y a pas matière à plaisanterie. Personne, *personne* n’a jamais embroché Araigne avant, Shagrat, tu dois bien le savoir. Pas que ça nous fasse de la peine; mais penses-y: il y a quelqu’un dans les parages qu’est plus dangereux que tous les damnés rebelles à s’être montrés ici depuis le sale vieux temps, depuis le Grand Siège. Quelque chose s’est vraiment glissé sous notre nez. »

« Quoi donc, alors ? » grogna Shagrat.

« D’après tous les signes, capitaine Shagrat, je dirais qu’un grand guerrier est en liberté, probablement un Elfe, avec une épée d’Elfe, en tout cas, et peut-être une hache; et il rôde par chez vous aussi, et vous l’avez jamais repéré. Très drôle, vraiment ! » Gorbag cracha. Sam eut un sourire sardonique à cette description de lui-même.

« Oui, bon, tu mets toujours les choses au pire », dit Shagrat. Comprends les signes comme tu veux, mais il peut y avoir d’autres explications. De toute façon, j’ai des guetteurs partout, et je vais m’occuper d’une chose à la fois. Quand j’aurai jeté un coup d’œil à celui qu’on a attrapé, parce qu’on en a attrapé un, je commencerai à m’inquiéter d’autre chose. »

« À mon avis, tu pourras pas tirer grand-chose de ce petit bonhomme, dit Gorbag. Si ça se trouve, il avait rien à voir dans tout ce micmac. L’autre, le grand costaud avec l’épée tranchante, il semblait pas lui accorder beaucoup d’importance — il l’a tout bonnement laissé là: un vrai tour d’Elfe. »

« On verra. Bon, assez bavardé ! Allons examiner le prisonnier ! »

« Qu’est-ce que tu vas en faire ? Oublie pas que c’est moi qui l’ai repéré le premier. S’il y a de quoi becqueter, faut qu’on y soit, moi et mes gars. »

« Ho ! ho ! grogna Shagrat. J’ai mes ordres. Et c’est certainement pas pour satisfaire ma panse, ou la tienne, qu’on va les transgresser. *Tout intrus* arrêté par la garde doit être détenu dans la tour. Le prisonnier, dépouillé. Une description détaillée de tout article, vêtement, arme, lettre, anneau ou babiole, doit être envoyée sur-le-champ à Lugbúrz, et *seulement* à Lugbúrz. Et le prisonnier doit être conservé indemne, sous peine de mort pour tout soldat de la garde, jusqu’à ce qu’Il décide d’envoyer quelqu’un ou de venir Lui-même. C’est assez clair, et c’est ce que je vais faire. »

« Dépouillé, hein ? dit Gorbag. Quoi, les dents, les ongles, les cheveux et tout ? »

« Non, rien de tout ça. Il est pour Lugbúrz, j’te dis. Ils le veulent indemne et en un morceau. »

« Ça va être difficile, dit Gorbag en riant. C’est que de la charogne, maintenant. Je vois pas ce que Lugbúrz va faire de cette camelote. Il est bon pour la marmite. »

« Espèce d’idiot, gronda Shagrat. Tu fais le malin, mais il y a bien des choses que tu sais pas, même quand la plupart des gens sont au courant. C’est toi qui seras bon pour la marmite, ou pour Araigne, si tu fais pas attention. De la charogne ! C’est tout ce que tu sais de Son Altesse ? Quand elle emmaillote, c’est qu’elle veut de la viande. Elle aime pas manger de la viande morte, ni sucer du sang froid. Ce gus n’est pas mort ! »

Sam vacilla, s’agrippant à la pierre. C’était comme si tout le monde obscur avait tourné sens dessus dessous. Le choc fut si violent qu’il faillit perdre connaissance; mais alors même qu’il cherchait à reprendre ses sens, tout au fond de lui-même, il entendit une voix: « Pauvre imbécile, il n’est pas mort, et ton cœur le savait. N’écoute pas ta tête, Samsaget, ce n’est pas ton meilleur atout. Le problème chez toi, c’est que tu n’as jamais vraiment eu d’espoir. Que faire, maintenant ? » Pour le moment, rien, sinon se plaquer contre la pierre immobile et écouter, écouter les infâmes voix d’orques.

« Va donc, eh patate ! dit Shagrat. Elle a plus d’un poison. Quand elle chasse, elle leur donne seulement une petite touche dans le cou; alors ils deviennent mous comme du poisson paré, et elle peut en faire ce qu’elle veut. Tu te rappelles le vieux Ufthak ? On l’a perdu pendant des jours. Puis on l’a retrouvé dans un coin: pendu, qu’il était, mais tout réveillé et fumasse. Qu’est-ce qu’on a ri ! Elle l’avait oublié, peut-être, mais on lui a pas touché — pas une bonne idée de se mêler des affaires d’Araigne. Nan — ce petit rat va se réveiller d’ici quelques heures; et à part de se sentir un peu malade pendant quelque temps, il va s’en tirer. Ou il s’en tirerait, si Lugbúrz le laissait tranquille. Et à part de se demander où il est, bien sûr, et ce qui lui est arrivé. »

« Et ce qui va lui arriver, dit Gorbag avec un rire. On pourra toujours lui raconter quelques histoires, faute de mieux. Je suppose qu’il a jamais visité la charmante Lugbúrz, alors il voudra peut-être savoir à quoi s’attendre. Ça va être plus drôle que je pensais. Allons-y ! »

« Il va y avoir rien de drôle, que j’te dis, insista Shagrat. Et il faut le garder en sécurité, autrement on n’est pas mieux que morts. »

« D’accord ! Mais si j’étais toi, j’attraperais le costaud qui court encore, avant d’envoyer un rapport à Lugbúrz. Ça risque de mal paraître si tu dis que t’as attrapé le chaton en laissant filer le chat. »

Les voix se mirent à faiblir. Sam entendit des pas s’éloigner. Il se remettait du choc, et une grande furie l’animait. « J’avais tout faux ! s’écria-t-il. Je savais que ça arriverait. Maintenant, ils l’ont, les scélérats ! les ordures ! Ne quitte jamais ton maître, jamais, jamais: c’était ma règle d’or et c’était la bonne. Dans mon cœur, je le savais. Qu’on veuille me pardonner ! Maintenant, il faut que je le retrouve. Mais comment ? Comment ? »

Tirant de nouveau son épée, il frappa la pierre avec le pommeau, mais elle ne rendit qu’un son mat. L’épée, toutefois, était devenue si brillante qu’il pouvait, faiblement, s’en éclairer. À sa grande surprise, il remarqua que le grand bloc de pierre avait la forme d’une lourde porte, à peine deux fois plus haute que lui. Entre le dessus de la porte et la voûte du haut, se trouvait un vide étroit et noir. Le bloc ne servait probablement qu’à empêcher une intrusion d’Araigne, retenu de l’intérieur par un loquet ou un verrou que toute sa ruse ne lui permettait pas d’atteindre. Avec la force qui lui restait, Sam, bondissant, agrippa le haut de la porte; il passa par-dessus et de l’autre côté, puis se lança dans une course folle, l’épée flambant à sa main, par un tournant et le long d’un tunnel sinueux qui montait en pente douce.

Savoir que son maître était encore en vie le poussait à un dernier effort, au-delà de toute sensation de fatigue. Rien ne se voyait en avant, car ce nouveau passage ne cessait de tourner et de serpenter; mais Sam pensait bientôt rejoindre les deux Orques: leurs voix s’étaient de nouveau rapprochées. Elles semblaient maintenant tout près.

« C’est ce que je vais faire, dit Shagrat d’un ton courroucé. Le mettre dans la cellule tout en haut de la tour. »

« Pour quoi faire ? grogna Gorbag. T’as pas de trous à rats au-dessous ? »

« Il ira en lieu sûr, que j’te dis, répondit Shagrat. Compris ? Il est précieux. J’ai pas confiance en tous mes gars, ni dans aucun des tiens; ni en toi, quand tu penses qu’à t’amuser. Il ira là où je veux qu’il soit, et là où tu pourras pas venir, si tu t’avises pas de rester poli. En haut complètement, j’ai dit. Comme ça, il sera en sécurité. »

« Ah oui ? dit Sam. Tu oublies le grand et gros guerrier elfe qui court encore ! » Sur ce, il tourna vivement le dernier coin, pour s’apercevoir qu’en raison de la forme du tunnel ou de l’ouïe fine que lui conférait l’Anneau, il avait mal évalué la distance.

Les deux formes orques étaient encore passablement loin. Il pouvait maintenant les voir, noires et trapues sur un flamboiement rouge. Le passage montait enfin en ligne droite sur une dernière pente; et au fond, béante, se trouvait une grande porte à deux battants, laquelle menait sans doute à des basses-fosses, loin sous la haute corne de la tour. Les Orques portant le fardeau y étaient déjà entrés. Gorbag et Shagrat s’en approchaient.

Sam entendait des éclats de chants rauques, des cors stridents et de sinistres gongs, une hideuse clameur. Gorbag et Shagrat étaient déjà sur le seuil.

Sam poussa un cri, brandissant Dard, mais sa petite voix se noya dans le tumulte. Personne ne fit attention à lui.

Les grands battants se refermèrent. Boum. À l’intérieur, les barres de fer retombèrent en place. Clang. La porte était close. Sam se jeta contre les immuables plaques de bronze et tomba au sol sans connaissance. Il était dehors dans les ténèbres. Frodo était vivant, mais pris par l’Ennemi.

*Ici s’achève la deuxième partie de l’histoire de la Guerre de l’Anneau.*

*La troisième partie raconte la dernière défense contre l’Ombre, et la fin de la mission du Porteur de l’Anneau dans LE RETOUR DU ROI.*

1. Voir l’Appendice F: *Les Ents.* [↑](#footnote-ref-1)
2. Dans le calendrier du Comté, tous les mois comptaient 30 jours. [↑](#footnote-ref-2)